



HAL
open science

Objectivité et modélisation : commentaire de la Science de la logique de Hegel : doctrine du concept, deuxième section

Alexandros Daskalakis

► To cite this version:

Alexandros Daskalakis. Objectivité et modélisation : commentaire de la Science de la logique de Hegel : doctrine du concept, deuxième section. Philosophie. Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, 2021. Français. NNT : 2021PA01H218 . tel-03726611

HAL Id: tel-03726611

<https://theses.hal.science/tel-03726611>

Submitted on 18 Jul 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ PARIS I PANTHÉON SORBONNE
ÉCOLE DOCTORALE DE PHILOSOPHIE
Centre d'histoire des philosophies modernes de la Sorbonne
(Hiphimo)

THÈSE
Pour l'obtention du titre de Docteur en PHILOSOPHIE
Présentée et soutenue publiquement
le 06 MARS 2021 par
Alexandros DASKALAKIS

Objectivité et Modélisation
Commentaire de la *Science de la Logique* de Hegel :
Doctrines du Concept, deuxième section.

Sous la direction de M. Bruno HAAS

Maître de conférences, Université Paris I Panthéon-Sorbonne

Membres du Jury

Mme. Monique David-Ménard, Professeur émérite, Université Paris-Diderot

M. Aristides Baltas, Professeur émérite, École nationale polytechnique d'Athènes

Mme. Mai Lequan, Professeur, Université Lyon III Jean Moulin

M. Georges Faraklas, Professeur, Université Panteion Athènes

M. Vladimir Safatle, Professeur, Université Sao Paulo

Résumé

Quelle est la fonction de l'objectivité, c'est-à-dire du mécanisme, du chimisme et de la téléologie, dans la *Science de la Logique* ? Pourquoi l'objectivité serait-elle un thème logique et non un élément qui prendrait place dans la *Realphilosophie* ? C'est à décrire le bien-fondé de cette inscription que s'attache notre étude en général, en partant d'un constat herméneutique simplement formulable : il faut référer l'anomalie apparente à la définition hétérodoxe de la logique chez Hegel, chez qui elle n'est pas la science du calcul logique et des formes logiques abstraites, par opposition aux objets réels de l'expérience, mais la science du rapport qui lie le discours (logos) à son objet. Cette hypothèse, pleinement déployée au sein d'une introduction générale, permet ensuite d'entrer dans le texte hégélien à nouveaux frais, à travers une traduction et un commentaire linéaire de l'ensemble de l'objectivité.

Le commentaire dévoile peu à peu celle-ci comme une théorie générale de la *modélisation*. La théorie hégélienne de l'être ainsi que sa conception singulière de la détermination logique conduisent d'abord à penser l'objet du discours comme substitut de l'être, que l'on ne peut dire directement. Cet objet, tant par sa fonction de substitution que par le rôle qu'il joue dans la formation du discours et de la pratique scientifique, se décrit comme un *modèle*. On saisit alors la fécondité heuristique de l'inscription du modèle dans la logique. D'une part, cette perspective permet de décrire efficacement les enjeux épistémologiques de la modélisation scientifique, en particulier les raisons logiques de sa nécessité et la manière dont elle fonctionne. D'autre part, elle permet de délimiter le lieu propre de la modélisation au sein de l'être, et cette restriction se manifeste par une véritable typologie des modèles, dont les différents moments et leurs articulations peuvent être précisément décrits et instanciés. Ainsi, le mécanisme analyse deux modèles possibles, de la mécanique classique (Galilée, Descartes etc.) puis de la mécanique newtonienne, tandis que le chimisme analyse le modèle de la chimie. Enfin, la téléologie ne constitue pas un autre type de modèle, mais concerne plutôt l'application du modèle, dans la mesure où celui-ci est utilisé comme dispositif expérimental ou comme objet technique.

Summary

What is the function of Objectivity, namely Mechanism, Chemism and Teleology in the Science of Logic? In what sense does Objectivity belong to Logic and not to the “Realphilosophie”? These are the basic problems this chapter of Logic poses that need to be interpreted. The perplexity by which the interpreters of Logic are surrounded is a sign that a different method of approach should be adopted concerning the method of Hegel’s Logic. Our study starts with one basic assumption: logic was traditionally considered as a formal science regarding the inherent structure of reasoning, namely logical calculus. On the other hand, the Hegelian logic is detached from this type of questioning in the sense that it includes a reflection in the way that discourse refers to real objects, that is to empirical objects. This decision changes the overall status of logic regarding its function and its application.

This basic assumption will be discussed in a general introduction to the subject matter and it will continue in a linear commentary of Hegel’s presentation of Objectivity. This commentary will try to prove that Hegel presents in Objectivity a general theory of *modeling*. In the above context, Logic starts by the inability of thought to say directly what being is. For this reason, in order to determine what being is, we need the mediation of something other. But each determination is, for Hegel, a form of negation. Therefore, being can be known only by the mediation of something other. Hegel calls this formal substitute: *object*. By its structure and its function this object is generally conceived as a *model*. Indeed, a scientific model serves as a formal or mathematical substitute to exemplify or to prove (or disprove) a scientific theory. Hegel shows in his analysis of Objectivity why this type of object is necessary for science, and the laws by which it is structured. In this sense, this object belongs to Logic in every right. Nevertheless, a model is by definition something finite. For this reason, it is only applied to a specific region of objectivity. Mechanism and Chemism are two different domains of modeling. On the contrary, Teleology is not a different type of modeling, but it concerns the model as a technical application of scientific theory. Therefore, it brings out the question of the technological application of science.

Mots-clés

Hegel, Kant, Science de la Logique, commentaire, objectivité, objet, modèle, modélisation, mécanisme, chimisme, téléologie, technique, totalité, pulsion, violence, symptôme, finalité, moyen, syllogisme

Key words

Hegel, Kant, Science of Logic, commentary, objectivity, object, model, modeling, mechanism, chemism, teleology, technology, totality, drive, violence, symptom, means, end, syllogism.

Préface

Our writings are as so many dishes, our readers guests, our books like beauty, that which one admires another rejects; so are we approved as men's fancies are inclined. *Pro captu lectoris habent sua fata libelli.*

Robert Burton

Quand j'ai commencé cette thèse, il y a quelques années, je ne pouvais que soupçonner l'aventure qui m'attendait au long de ce chemin. Conformément aux nécessités que chaque aventure impose, j'ai donc commencé mon errance dans le vaste terrain de la littérature hégélienne pour *trouver* mon sujet et le *faire advenir*. Il y a néanmoins plusieurs manières de faire advenir quelque chose, selon les goûts personnels de chacun ou selon les exigences qu'impose le sujet même. J'ai choisi pour ma part la forme archaïque d'un commentaire linéaire et scolastique. Ce choix est justifié par la nature même du sujet dont j'ai choisi de traiter. Puisque l'objectivité telle qu'elle se présente dans la *Science de la Logique* est un sujet assez rarement traité dans la littérature hégélienne, j'ai jugé préférable de produire un commentaire linéaire pour mettre en évidence l'argumentation hégélienne d'une manière claire et précise – dans la mesure du possible – d'une manière qui essaie de ne pas reproduire le jargon hégélien ou de ne pas faire des paraphrases du texte – danger toujours présent quand on commente les philosophes – mais qui fait l'effort de l'interpréter dans un langage contemporain. C'est seulement ainsi que je serais en mesure de montrer l'intérêt que cette pensée tient pour nous aujourd'hui. Paradoxalement, l'archaïsme permet parfois de voir les choses sous un jour nouveau. Quoi qu'il en soit, la complexité de la pensée hégélienne, et surtout de la *Science de la Logique*, mérite un sérieux travail d'analyse et d'explication, afin qu'elle puisse se manifester dans toute son ampleur et toute sa pertinence. Pour cette raison j'ai pris comme devise le titre de Gérard Lebrun : *La patience du Concept*.

Le philosophe français avait bien raison car la patience est probablement la vertu la plus importante pour l'interprète de Hegel – l'autre étant la mémoire. La forme du commentaire nécessite cette patience de la part de l'auteur, mais aussi de la part du lecteur. Tout, au long du chemin cette patience n'est pourtant pas sans récompense. En effet, produire l'effort pour comprendre et expliquer chaque phrase de cet ouvrage difficile, avec les subtiles variations dialectiques des catégories qui défilent les unes après les autres, nous amène finalement à comprendre la différence qu'il y a entre l'intention de trouver quelque chose et l'effort pour faire advenir cette chose. C'est en tout cas l'idée principale qui traverse toute la dialectique de l'objet, telle que Hegel la présente dans ce chapitre : la réalisation d'une chose diffère de l'être

de la chose. De cette manière l'aventure acquiert un sens qui dépasse son statut métaphorique et poétique ; elle devient ainsi un événement scientifique.

Heureusement, dans cette aventure, je n'étais pas seul. Mon directeur de recherche, Bruno Haas a toujours été présent comme guide. Son enseignement et son soutien m'ont aidé à traverser les difficultés majeures de ce texte. Sans lui, cette thèse serait évidemment restée simple projet, pour cette raison, je veux lui exprimer ma reconnaissance et mon estime.

Je tiens aussi à remercier Georges Faraklas qui a été présent depuis le début de ce travail, qui a eu la générosité de le discuter avec moi et de me permettre de le mettre à l'épreuve devant un public dans le séminaire de lecture de la *Logique* qu'il organise depuis quelques années.

Je remercie François Ottmann, collègue dans les affaires philosophiques et ami avant tout, qui m'a soutenu intellectuellement et moralement pendant ces années et qui a pris une partie de son temps libre pour lire, discuter et corriger une partie de cette thèse.

De même, je veux remercier Thomas Le Gouge, collègue et ami, qui a eu la patience et la gentillesse de lire et corriger une autre partie de cette thèse.

Je dois mentionner et remercier aussi mes collègues et chers amis Nikos Folinas, Michalis Tegos et Stephanos Regkas qui ont lu et discuté avec moi la totalité de mon travail. Sans eux, je n'aurais jamais été capable de parvenir à la forme finale de cette thèse.

Pendant ces années de travail, j'ai eu la chance de rencontrer de nombreuses personnes qui m'ont aidé d'une manière ou d'une autre à voir les avantages et les défauts de mon projet, des personnes qui m'ont jugé digne d'être leur ami. Au lieu de les nommer l'une après l'autre, au risque d'oublier quelqu'un, je me contente d'exprimer ici ma gratitude à chacun et à chacune personnellement. Il va de soi que les défauts de ce travail me sont imputables en propre.

Comme Platon a montré d'une manière magistrale, on ne peut se faire chasseur de sagesse sans amour. Grâce à l'amour et à l'affection que nous partageons avec Maria dans notre vie ensemble, ce travail a pu finalement être achevé.

Finalement, il me semble très peu et très formel de remercier mes parents. Parfois quand nous sommes face à un sentiment qu'il est impossible d'exprimer en quelques mots, peut-être vaut-il mieux faire un geste : je leur dédie donc ce travail, qu'il leur appartienne autant qu'à moi.

À la fin de cette aventure, je vois clairement à présent la manière dont une chose se détache de sa matrice pour commencer sa propre aventure ; c'est déjà quelque chose que les latins savaient très bien : *habent sua fata libelli*.

Résumé	2
Summary	3
Préface	5
Partie I : Introduction	10
<i>1. Sur les problèmes interprétatifs que présente l'objectivité</i>	11
1.1 Le sens moderne de l'Objectivité	13
1.2 Qu'est-ce qu'un modèle ?	17
1.3 Le modèle comme substitut	21
1.4 Le modèle mécanique	23
1.5 Pourquoi y a-t-il un changement de modèle ? Le modèle chimique	31
<i>2. Notions préliminaires</i>	36
2.1 L'immédiateté	36
2.2 La Contradiction	49
2.3 Le Concept	54
Partie II : Commentaire	63
<i>1. L'Objectivité</i>	64
<i>2. Le Mécanisme</i>	89
Résumé	89
Commentaire du mécanisme	94
2.1 L'objet mécanique	97
2.2 Le processus mécanique	112
2.2.1 Le processus mécanique formel	121
2.2.2 Le processus mécanique réel	135
2.2.3 Le produit du processus mécanique	148
2.3 Le mécanisme absolu	152
2.3.1 Le centre	154
2.3.2 La loi	170
Remarque I : la différence entre Kant et Hegel concernant le concept de la loi.	178
Remarque II : L'Autre et la loi ou pourquoi les planètes ne parlent pas.	180
2.3.3. La transition du mécanisme	187
<i>3. Chimisme</i>	192
Résumé	192
Commentaire du chimisme	196
3.1 L'objet chimique	198
3.2 Le processus chimique	205
3.3 La transition du chimisme	220
<i>4. Téléologie</i>	230
Résumé	230
Commentaire de la téléologie	235
4.1 La fin subjective	267
4.2 Le Moyen	280
4.3 La fin réalisée	291
Partie III : Conclusion	332
<i>Quelques considérations sur le sens de l'objectivité</i>	333

Bibliographie	358
<i>1. Œuvres de G. W. F. Hegel citées en allemand</i>	358
<i>2. Œuvres de G. W. F. Hegel citées ou consultées en français</i>	359
<i>3. Liste des ouvrages cités parus avant 1900</i>	360
<i>4. Liste des ouvrages cités ou consultés parus après 1900</i>	362

Partie I : Introduction

1. Sur les problèmes interprétatifs que présente l'objectivité

Le chercheur qui tentera de traverser la bibliographie consacrée à l'étude de l'œuvre hégélienne, accumulée depuis deux siècles, sera surpris de constater qu'il n'y a pas une étude monographique consacrée au problème que présente l'avant-dernier chapitre de la *Science de la Logique* intitulé : Objectivité. En cherchant les réactions des interprètes du corpus, on constate que ce chapitre est vite devenu une question de controverse portant sur les raisons pour lesquelles Hegel a choisi de placer le concept de l'objectivité et les domaines qui s'y rapportent, c'est-à-dire le Mécanisme, le Chimisme et la Téléologie, dans sa *Logique* et non dans sa *Philosophie de la Nature*. Cette controverse commence très tôt avec Karl Rosenkranz,¹ l'un des premiers interprètes de Hegel, qui juge nécessaire d'omettre les catégories du mécanisme, du chimisme et de la vie, dans sa reformulation de la logique hégélienne. Plus ou moins la même controverse apparaît aussi dans des lectures contemporaines de la *Logique*, comme celles de Vittorio Hösle² et de Klaus Düsing.³

D'une manière générale, la bibliographie consacrée à l'objectivité chez Hegel montre bien les difficultés que cette partie de la *Logique* présente.⁴ Quoiqu'on trouve quelques tentatives d'interprétation dans des commentaires généraux de la *Logique* comme ceux de Pirmin Stekeler-Weithofer, Richard Dien Winfield, Klaus Brinkmann et Robert Pippin, celles-ci restent rudimentaires et courtes.⁵ En revanche, plusieurs interprètes récents tentent d'aborder des problèmes particuliers qui se trouvent dans le chapitre de l'Objectivité, sans pourtant tenter,

¹ Karl Rosenkranz, *Epilegomena zu meiner Wissenschaft der logischen Idee: als Replik gegen die Kritik der Herren Michelet und Lassale*, Königsberg, Borntträger, 1862.

² Vittorio Hösle (1987), *Hegels System. Der Idealismus der Subjektivität und das Problem der Intersubjektivität*.

³ Klaus Düsing (1995), *Das Problem der Subjektivität in Hegels Logik*.

⁴ Plusieurs intervenants du colloque international qui a eu lieu à Liège de 12 au 14 novembre 2015, intitulé : « Hegel, une pensée de l'objectivité » ont souligné la difficulté qui présente cette partie de la *Logique*. Les actes du colloque publiés en 2017, voir G. Lejeune et J-R. Sebà (2017), permettent d'enrichir la bibliographie. Mentionnons en particulier l'article de Bruno Haas intitulé « *Modelltheorie* », qui propose une lecture de l'objectivité comme une théorie de la modélisation. Notre travail s'appuie sur cette idée et montre comment elle est mise en œuvre dans l'objectivité.

⁵ Robert Pippin ne consacre en effet à l'objectivité que quelques pages (2018, p. 277- 82), en la traitant comme un épisode dans le chapitre consacré à la vie. De même Brinkmann (2011), quoiqu'il dédie une étude au problème de l'objectivité, il s'intéresse plutôt aux rapports que tient Hegel avec Kant et à la *Phénoménologie de l'Esprit*, plutôt que l'étude de la *Logique*. En revanche, Stekeler-Weithofer (1992), par son interprétation de la logique hégélienne comme théorie de la construction du sens, nous permet de comprendre le rapport que tient le concept avec l'objectivité d'une manière claire et précise. Ainsi, son étude nous sert comme point d'appui. De même, Winfield (2006), se concentre aussi au rapport du concept à l'objectivité. Son étude aborde une analyse détaillée sur la dialectique compliquée du concept, du jugement et du syllogisme, et ainsi elle nous permet de comprendre comment Hegel conçoit l'objectivité.

une explication complète de celui-ci. Ainsi, nous avons l'étude de Nathan Ross⁶ consacrée surtout aux problèmes politiques et sociaux que pose la logique du Mécanisme, avec un effort pour saisir la façon dont le concept du mécanisme joue un rôle important dans la pensée politique de Hegel depuis la période de Iéna. En outre, il compare la conception hégélienne de l'État à la critique de la conception mécaniste formulée par les romantiques allemands, en particulier Herder, Schlegel et Novalis. Même si cette étude aborde des éléments précieux pour comprendre l'intérêt politique que présente le Mécanisme (intérêt que Hegel lui-même impose, car l'État est traité comme un exemple d'application de la logique du Mécanisme absolu), elle ne parvient pas à préciser le sens de cette application et à saisir la place de la logique du Mécanisme dans l'économie de la *Logique* ; en effet, prise dans sa généralité, la logique du Mécanisme doit pouvoir être appliquée à tous les domaines de l'objectivité.

John W. Burbidge a consacré une étude assez importante au chapitre sur le chimisme, chapitre qui est le plus court de la *Logique* et dont le développement, rapide et cryptique, rend sa compréhension particulièrement difficile.⁷ Le commentaire de Burbidge en explique quelques points obscurs et présente le rapport qu'il entretient d'une part avec la science de la chimie telle qu'elle est présentée dans la logique de la mesure (*Das reale Maaß*, *GW* 21, 345-354) d'autre part avec le processus chimique de la *Philosophie de la Nature* (*GW* 20, 327-343). L'étude de Burbidge vient combler un manque dans la bibliographie hégélienne et montre clairement l'intérêt dont témoigne Hegel pour cette science naissante qu'il cherche à penser et à intégrer dans son système. L'intérêt de Burbidge est néanmoins plutôt dirigé vers la *Philosophie de la Nature* et, pour cette raison, il traite le Chimisme comme point médian dans le cadre d'une interprétation du processus chimique de l'*Encyclopédie*. Son commentaire, quoique claire et lucide, reste court et ne parvient pas à situer l'importance du Chimisme dans l'économie de l'Objectivité.

En revanche la Téléologie, dernier chapitre de la partie sur l'Objectivité, a davantage intéressé les interprètes hégéliens, même si aucune monographie ne lui a été consacrée. Parmi de nombreux articles citons celui de Willem DeVries⁸ qui illustre bien l'attitude générale face à la question de la téléologie. Ce chapitre est en effet associé par DeVries (comme d'ailleurs par la majorité des interprètes), à la faculté de juger téléologique telle que Kant la développe

⁶ Ross est le premier, à notre connaissance, d'avoir consacré une monographie dédiée au Mécanisme et pour cette raison nous avons décidé de la citer ici. En ce qui concerne les articles dédiés au Mécanisme, quand il sera nécessaire, nous allons les citer à notre commentaire.

⁷ Voir, John W. Burbidge (1996), *Real process*.

⁸ DeVries (1991), *The Dialectic of Teleology*. *Philosophical Topics* 19 : 51-70.

dans sa *Critique de la Faculté de Juger*, et ainsi comme chapitre qui concerne plutôt la question de l'organisme et de la finalité naturelle. La Téléologie correspondrait *grosso modo* à la Biologie. Or, dans ce cas, pour quelle raison Hegel choisit de placer la Vie comme premier moment de l'Idée et donc comme quelque chose qui n'appartient pas à l'Objectivité ? Si l'ombre de Kant n'est certes pas absente, nous allons voir qu'une lecture détaillée permet de montrer que l'intérêt principal de Hegel dans ce chapitre n'est pas l'organisme mais la technique, que la partie sur la téléologie est une théorie de la machine comme application du Mécanisme et du Chimisme pour réaliser une fin.

La difficulté des interprètes peut se résumer alors dans la question suivante : dans quelle mesure les formes de l'objectivité peuvent être incluses dans la conception hégélienne de la *Logique* comme science des déterminations pures de la pensée ? Dans quelle mesure l'objectivité présuppose un mouvement à l'extérieur de la pensée ? Pour répondre nous avons d'abord besoin d'avoir compris le sens de la logique hégélienne. Les difficultés rencontrées dans la littérature secondaire ne sont rien d'autre que le symptôme d'une mécompréhension de la méthode de la logique dialectique suivie par Hegel. En effet, traditionnellement, la logique ne s'intéresse pas aux objets non-logiques, c'est-à-dire aux objets réels. Dans ce sens précis une théorie de l'objectivité n'a, effectivement, rien à faire avec la logique. Or la *Logique* de Hegel a comme spécificité de se référer aux objets non-logiques et cela produit des effets performatifs, comme par exemple la façon dont l'abstrait (il s'agit de la théorie du Syllogisme, le chapitre qui précède) arrive au concret (l'Objet), démarche qui place l'Objectivité au sein de la *Logique*. Dans notre étude, nous allons voir en détail en quoi consiste cette méthode, mais essayons d'abord de préciser ce qui a été traditionnellement le sens du terme Objectivité.

1.1 Le sens moderne de l'Objectivité

Le terme d'objectivité comporte communément deux sens bien distincts : d'une part il signifie une réalité concrète qui se tient à distance du sujet ; mais d'autre part l'objectivité signifie la vérité scientifique, dégagée de toute perspective uniquement subjective. Cette conception traditionnelle de l'objectivité présuppose une certaine idée de la philosophie : le geste philosophique consiste en la position d'un observateur qui ayant rompu tout lien avec le monde décrit la réalité de l'extérieur, d'un point de vue externe. Or en prétendant articuler « tout ce qui est », le philosophe se situe en dehors de ce « tout ». Par conséquent le discours philosophique constitue le reste gênant d'une équation qui ne se résout pas d'une manière satisfaisante. Mais dans ce cas, comment peut-on parler de l'être ?

La vérité d'un tel discours, celui d'un observateur de la réalité objective, ne pourrait que dépendre de l'adéquation exacte entre le discours et le monde qu'il décrit, c'est-à-dire d'une *adequatio rei et intellectus*. Ce cadre philosophique recouvre une certaine idée de l'expérience, une certaine idée de l'être et, par conséquent, une conception particulière de l'acte philosophique. Cette perspective présuppose de se soumettre sans le questionner au *principe de raison suffisante*. L'illustration parfaite de cette idée appartient à Descartes qui, dans les *Raisons, qui prouvent l'existence de Dieu et la distinction qui est entre l'esprit et le corps humain*⁹, pose axiomatiquement qu'il n'y a « aucune chose existante de laquelle on ne puisse demander quelle est la cause pourquoi elle existe » et, un peu plus loin, qu'« aucune chose, ni aucune perfection de cette chose actuellement existante, ne peut avoir le Néant, ou une chose non existante, pour la cause de son existence ». Ainsi, le réel est pure détermination car l'objet déterminé doit être pleinement :

« Toute la réalité ou perfection qui est dans une chose se rencontre formellement, ou éminemment, dans sa cause première et totale. D'où il suit aussi que la réalité objective de nos idées requiert une cause, dans laquelle cette même réalité soit contenue, non seulement objectivement, mais même formellement, ou éminemment. Et il faut remarquer que cet axiome doit si nécessairement être admis, que de lui seul dépend la connaissance de toutes les choses, tant sensibles qu'insensibles ».¹⁰

Une chose n'est pas du tout dès qu'elle comporte le moindre non-être. Autrement dit, il n'y a pas d'alternative entre l'être et le néant : toute indétermination, toute négativité signifie éloignement de la vérité scientifique : « qu'une même chose ne peut pas être et n'être point tout ensemble ; que le rien ne peut pas être la cause efficiente d'aucune chose ».¹¹ Le néant qui est impliqué dans le principe de raison suffisante exprime la distanciation du philosophe, sa rupture avec le monde. Or en mettant le monde à distance la philosophie se donne le moyen de totaliser le réel, c'est-à-dire de le faire émerger du néant.¹²

Une telle compréhension de la notion de la vérité objective n'est pas totalement étrangère au projet hégélien. Hegel, dans ses grandes œuvres telles que la *Phénoménologie*, la *Logique* et l'*Encyclopédie*, aussi bien que dans d'autres écrits moins centraux, se place au sein de cette démarche en incluant en même temps une critique de la notion de vérité scientifique, en ce qu'elle serait systématique, c'est-à-dire fondée sur l'observation directe d'une objectivité

⁹ Descartes, AT. VII, p. 160-170.

¹⁰ *Op.cit.* p. 165. Traduction par André Bridoux, Descartes (1953), p. 394.

¹¹ *Op.cit.* p. 162-163. Bridoux, p. 392.

¹² Nous pouvons ainsi comprendre la primauté de la vision par rapport aux autres sens. La vision en effet fonctionne à distance et appréhende son objet immédiatement et totalement. Par conséquent, le monde est saisi par la représentation, c'est-à-dire en devenant image.

extérieure.¹³ Ainsi, il soutient qu'en ce qui concerne les sciences de la nature, cette adéquation entre les choses et l'intellect ne se fait pas directement, mais par la médiation de la formalisation mathématique de ces sciences. En effet nous savons que depuis Galilée la Nature parle la langue des mathématiques et qu'ainsi la mathématisation du réel de la part du discours scientifique nous a procuré la science telle que nous la connaissons aujourd'hui. Selon Hegel, cela a des effets performatifs qui changent la manière dont nous concevons la fonction du discours scientifique, et par conséquent la réalité elle-même. La science moderne, selon Hegel, conçoit en effet le réel seulement par la médiation de ce qu'on appellerait aujourd'hui un modèle. Or nous allons voir par la suite que cette médiation ne présuppose pas une soi-disant facticité opaque de la chose réelle qui se trouverait en dehors de notre saisie, mais au contraire que c'est la médiation (ou la modélisation dirait-on aujourd'hui) elle-même qui « crée » le sens de l'extériorité de celle-ci. Il s'agit donc d'une théorie qui va à l'encontre de toute tendance à hypostasier la chose, la Nature ou le Réel en général.

Le but de ce travail sera ainsi de montrer que Hegel place l'Objectivité au sein de la *Science de la Logique*, parce qu'il présente la manière dont le discours scientifique construit son objet, c'est-à-dire comment il construit un modèle du réel. En cela elle appartient de plein droit au corpus de la *Logique* en plein droit. Or, le concept fondamental pour comprendre le choix hégélien est évidemment ce de l'objet, d'autant plus que dans la *Logique* qui constitue la première partie de l'*Encyclopédie* le chapitre qui nous concerne s'intitule *Objet* et non pas *Objectivité*.¹⁴ Tout le problème est de savoir quel est cet objet, par quelles opérations il a été construit, quelles sortes de relations il entretient avec les faits d'observation ? En répondant à cette question nous allons montrer que l'Objet selon Hegel est un modèle et que la théorie hégélienne de l'Objectivité est une théorie de la modélisation. Il s'agit alors d'une théorie qui concerne le modèle scientifique en général, et qui propose une typologie des modèles scientifiques possibles (Mécanisme, Chimisme, Téléologie).

Il est important de souligner un point crucial pour la compréhension de l'Objectivité. Le modèle scientifique se réfère et s'applique à un certain domaine de l'être, c'est-à-dire seulement aux objets traités par la science, à ce que Hegel, lui-même, appelle l'Esprit Objectif. En revanche, cela implique qu'il y a des objets qui ne sont pas traités par la science et qui ne sont pas aptes à être modélisés. La Vie, quoiqu'elle présuppose la sphère de l'objectivité,

¹³ Un exemple, parmi d'autres, est le chapitre sur la « Certitude Sensible », de la *Phénoménologie de l'Esprit* (GW 9, 63-70), où Hegel évoque explicitement l'impossibilité qu'a la science de dire le sensible et sa singularité.

¹⁴ GW 20, 204.

appartient à une place différente (celle de l'*Idée*) qui est fondamentalement indifférent à tout essai de modélisation. Il est vrai qu'après l'époque de Hegel, la Biologie a réussi à modéliser le phénomène de la Vie (et on pourrait dire qu'aujourd'hui le modèle biologique est le modèle par excellence).¹⁵ Or, si nous suivons l'argument hégélien, nous serons obligés de distinguer entre le discours scientifique sur le phénomène de la Vie (c'est-à-dire le vivant) et la Vie elle-même. De même, l'Art ou la Religion, c'est-à-dire, selon Hegel, ce qui constitue l'Esprit Absolu, forment des sphères indépendantes à toute modélisation. En effet, on doit distinguer entre l'Art et la Religion en tant que telles et le discours sur l'œuvre d'art (Philosophie de l'Art) ou sur la religion (Théologie). Pour prendre la démarche hégélienne aux sérieux, il faut donc respecter cette distinction souvent ignorée : l'objectivité telle qu'elle se présente dans le chapitre homonyme de la *Logique* se réfère seulement au discours scientifique.

Selon Hegel, chaque fois qu'on formule un discours scientifique sur un objet quelconque on en fait donc un modèle et cela est nécessaire et inévitable. Il est vrai que Hegel lui-même n'utilise pas le concept de modèle dans l'exposition de sa théorie de l'Objectivité. En effet, le concept de modèle n'apparaît que tardivement comme terme opératoire de la philosophie des sciences.¹⁶ Néanmoins nous savons que, depuis sa thèse sur les *Orbites des Planètes* et sa *Philosophie de la Nature*, Hegel suit de près la pratique scientifique de son époque. D'ailleurs lui-même ajoute dans la Doctrine de l'Être de longues pages consacrées aux mathématiques et à la manière dont celles-ci s'appliquent aux sciences naturelles.¹⁷ En faisant ainsi, il se place dans le même courant que Kant, lequel voit la mathématisation comme condition nécessaire à toute démarche scientifique.¹⁸ Cette idée correspond bien avec des théories actuelles qui voient la modélisation comme une forme de mathématisation et comme pratique scientifique qui commence environ au XVII^e siècle.¹⁹ En effet, la recherche actuelle

¹⁵ On peut citer les travaux de Franck Varenne, parmi d'autres, sur ce sujet et plus spécialement son ouvrage *Théorie, réalité, modèle* (2012).

¹⁶ Voir sur ce sujet l'article de Suzanne Bachelard (1979), « Quelques aspects historiques des notions de modèle et des justifications des modèles », dans P. Delattre, M. Thellier (éd.), *Élaboration et justification des modèles. Applications en biologie*, t. I, Paris, Maloine, p. 9-20.

¹⁷ Il s'agit de unités consacrées à la Quantité et à la Mesure, donc les deux tiers de la Doctrine de l'Être (*GW* 21, 173 et suite).

¹⁸ Kant, dans l'introduction de ses *Metaphysische Anfangsgründe der Naturwissenschaft* (Principes métaphysiques de la science de la nature), dit explicitement que : « *Ich behaupte aber, daß in jeder besonderen Naturlehre nur so viel eigentliche Wissenschaft angetroffen werden könne, als darin Mathematik anzutreffen ist* (J'affirme cependant que dans toute doctrine spéciale de la nature, il ne peut se trouver plus de science proprement dite qu'il ne se trouve de mathématique en elle) », *Ak* IV, 470 (trad. A. Pelletier, Vrin, 2017, p. 62).

¹⁹ On peut consulter sur ce sujet l'étude de Giorgio Israel (1996), consacrée à la modélisation mathématique. L'auteur procède à partir d'études de cas empruntées à diverses disciplines depuis le XVII^e siècle et il entend par modèle la représentation en langage mathématique d'un aspect de la réalité. Son analyse sur la fonction des modèles nous concerne à bien des égards et pour cette raison nous allons y revenir à la fin de notre étude, une fois que nous aurons complété notre présentation de la modélisation chez Hegel. Nous pouvons citer aussi

commence à entrevoir que le concept de modèle peut non seulement nous procurer un terme clé pour la compréhension de la pensée épistémologique de Kant et de Hegel, mais aussi un concept qui est parfaitement compatible avec l'accent méthodologique de ces deux philosophes.²⁰ Il nous faut alors, sans préjugés terminologiques montrer de quelle manière l'Objectivité correspond à une théorie de la modélisation. Or, avant que nous puissions passer à l'exposé de la théorie hégélienne du modèle, nous devons faire quelques brèves remarques pour clarifier le sens et la fonction du modèle dans la pratique scientifique.

1.2 Qu'est-ce qu'un modèle ?

Le problème de la science a toujours été le suivant : en quoi consiste le procès de structuration de l'expérience vécue de l'homme ? Question qui se pose nécessairement, car fonder une science consiste à apporter les titres de sa légitime prétention à la vérité, les conditions de possibilité de son exercice. Lorsque Henri Poincaré, par exemple, questionnait le sens de l'objectivité scientifique, il attribuait celle-ci à la connaissance des véritables rapports des choses plutôt qu'à la connaissance de la nature des choses. Ainsi, « quand une théorie scientifique prétend nous apprendre ce qu'est la chaleur, l'électricité, ou la vie, elle est condamnée d'avance ; tout ce qu'elle peut nous donner, ce n'est qu'une image grossière ».²¹ L'affirmation que la science ne peut nous donner qu'une « image » de l'objet « réel » touche un aspect essentiel du processus scientifique lui-même. Ainsi la constitution de l'espace géométrique présuppose la disparition de l'espace vécu, et l'objet physique celle du divers de l'intuition sensible. L'expérience vécue comme totalité signifiante par un sujet ou par un groupe doit céder la place aux résultats de processus qui ne sont opératoires que par rupture avec cette intuition. Par conséquent, l'objet de la science en tant que tel ne peut être construit que contre les intuitions globales, les représentations spontanées, les évidences immédiates.

l'intervention de G. Jouve (2011) « Les tensions au sein de la mathématisation de la mécanique au XVIII^e siècle : l'exemple de D'Alembert », dans le volume collectif, *La mathématisation comme problème*, par H. Chabaut, S. Roux (éd.), Éditions des archives contemporaines, p. 129-146, où en citant directement Israel, il soutient que la mathématisation de la mécanique du XVIII^e siècle est déjà en partie une modélisation.

²⁰ En ce qui concerne le modèle chez Kant on peut consulter l'article de François Ottmann (2019), La construction métaphysique comme modélisation : étude de la préface des *Premiers principes métaphysiques de la science de la nature* de Kant. *Les Études philosophiques*, 194(4), 513-539. De même, comme nous avons remarqué ci-dessus, le premier qui lit l'Objectivité hégélienne comme théorie de modélisation c'est Bruno Haas (2017). « Théorie de la modélisation », dans J.-R. Seba, G. Lejeune (éd.), *Hegel : une pensée de l'objectivité*, Paris, Kimé, p.147-166.

²¹ Poincaré (1970), p. 181-182.

A ce moment précis intervient le modèle scientifique comme outil qui sert à représenter et ainsi à expliquer les données de l'expérience. Mais qu'est-ce qu'un modèle comme représentation du donné ? Quelles sont les règles de construction d'un modèle ? Quels types de relations existent-ils entre les différents modèles de l'objet ? Pour répondre à ces questions il faut préciser d'abord les usages différents du concept de modèle. Dans le langage courant un modèle est ce que l'on imite : on dit un « citoyen modèle », un « système éducatif modèle » etc. Dans ce sens, le modèle a la fonction d'un *ὑπόδειγμα*, *hypodeigma* (signe, marque, exemple), tiré du verbe grec *ὑποδείκνυμι* (montrer, faire entrevoir, offrir en exemple, enseigner). Cet usage courant est très instructif, car le modèle est ainsi défini comme l'exemple par excellence, l'idéal que nous sommes censés imiter : le modèle représente l'idéal, il nous le fait entrevoir.

Or dans sa fonction de copie, le modèle, se met en rapport avec l'*εἰδῶλον*, *eidōlon* (simulacre, image réfléchie, mais aussi *eidōs*, idée). Nous trouvons ce terme déjà chez Homère.²² L'*eidōlon* c'est l'image mais aussi le fantôme, comme les spectres des morts qui errent aux Enfers au onzième chant de l'*Odyssée*. Le terme opposé au simulacre est celui de l'icône (*εἰκών*), traduit par copie. L'icône renvoie toujours à l'imitation du réel sans dissimuler celle-ci, en tout cas c'est la leçon qu'on tire du *Sophiste* de Platon. Le simulacre alors est ce qui produit l'image, l'apparence illusoire de l'objet « réel ». Ici se trouve le problème qui hante la pensée antique depuis Platon et Lucrèce : comment distinguer entre l'essence et l'apparence, entre l'original et la copie, entre le modèle et le simulacre ?²³

Dans le *Sophiste* le simulacre apparaît comme *φάντασμα*. En effet l'Étranger, qui dialogue avec Théétète, distingue deux types d'images : l'image-copie (*εἰκών*) et l'image-simulacre (*φάντασμα*) ou image-illusion.²⁴ Le but de Platon est de définir le Sophiste comme un illusionniste qui se dérobe dans le vertige de ses simulations (*Sophiste*, 236d). L'Étranger d'Élée qualifie les paroles sophistiques d'*eidola legomena* (234c), de « simulacres parlés » ou d'« idoles en paroles ». Tout l'enjeu de la lutte entre le philosophe et le sophiste tient au statut du *logos* dont on demande s'il est vrai ou simulé. Sur ce point Deleuze essaie d'opérer son célèbre renversement du platonisme, afin de parvenir à « l'abolition du monde des essences et

²² Voir Serres (1977), p. 131-134.

²³ Voir Deleuze (1969), *Simulacre et philosophie antique*, p. 292-324.

²⁴ *Le Sophiste*, 235d, trad. Nestor Cordero.

du monde des apparences », ²⁵ en reprenant, il reprend alors la hiérarchie platonicienne de l'Idée-Modèle, de la Copie-Icône, et de la Copie-Idole pour la renverser.

D'un côté, la philosophie avec son accompagnement ontologique de l'Idée, de l'Icône et du Simulacre pose, selon Deleuze, le monde comme icône, c'est-à-dire comme représentation. De l'autre, la sophistique, avec son plan d'immanence qui abolit la hiérarchie précédente, pose le monde comme simulacre, c'est-à-dire comme illusion. Il convient donc de renverser le platonisme en faisant monter à la place vide de l'Idée, Principe ou Dieu, le Simulacre qui subvertit le langage comme la réalité : « le simulacre n'est pas une copie dégradée, il recèle une puissance positive qui nie et l'original et la copie, et le modèle et la reproduction ». ²⁶ Tout devient dès lors simulation et retour éternel de la simulation dans lequel le simulacre ne rencontre jamais l'être qu'il simule puisque le modèle a été dissout. En revanche Platon avec son rationalisme et plus encore avec son mathématisme apparaît plus proche de la conception moderne du monde (et Hegel semble élaborer cette thèse platonicienne), c'est-à-dire celle de la modélisation. En s'appuyant sur le pouvoir imitatif des icônes, il préfigure que tous ces simulacres ne seraient rien en effet sans la géométrie et les équations mathématiques qui permettent de les produire (surtout si l'on ajoute au *Sophiste* les analyses du *Timée* et celles de la *République*). ²⁷ Telle est « l'extériorité » dont ils sont chargés.

Quelle est donc la signification du terme « modèle » dans le contexte de nos préoccupations ? Quand nous nous référons à l'usage des modèles dans la pratique des sciences nous pouvons constater un glissement significatif de la signification de ce terme. Il ne fonctionne plus comme un *hypodeigma*, mais plutôt comme un *paradeigma* ; il n'est plus ce qu'on imite, mais plutôt ce qui imite. Tentons de donner une définition provisoire : un modèle serait une construction théorique qui, sur la base des analogies (rapports de similitude entre des objets différents) propose une image opératoire d'une réalité donnée. En général, pour un sujet X, un objet A* est modèle de l'objet A, dans la mesure où le X peut utiliser le A* comme exemple pour expliquer A. ²⁸ Donc, le modèle est un objet qui représente un autre objet afin d'illustrer son opération. Il faut préciser ici qu'un modèle n'est pas forcément un objet tangible

²⁵ *Op.cit.* p.292

²⁶ *Op.cit.* p.302

²⁷ Deleuze voit une victoire du simulacre dès qu'il rompt les chaînes qui l'attachent au modèle. Or, si nous suivons l'argument de Platon, il est fort probable que ce qui arrive c'est l'inverse, c'est-à-dire la victoire du modèle sur l'idole qui parce qu'elle reste une ombre de la caverne relève de l'asthénie du fantasme, et jamais le fantasme n'aura la force de s'arracher à son fond pour monter à la surface sans se dissoudre.

²⁸ C'est la définition du modèle par Marvin Minsky : « Pour un observateur B, un objet A* est un modèle de l'objet A dans la mesure où B peut utiliser A* pour répondre à des questions qui intéressent au sujet de A », traduite et citée par Franck Varenne (2012, p. 134).

comme une machine ou un organisme,²⁹ mais il peut aussi être un objet symbolique comme une équation mathématique ou un système d'équations.

Il faut noter ici en passant que le recours aux mathématiques pour concevoir des modèles a eu un premier effet, en dehors de relations entre modèles à proprement parler, à savoir un effet sur les relations entre théories et formalismes mathématiques. Comme nous avons remarqué plus haut, jusqu'à l'essor des modèles formels, les formalismes mathématiques ont été employés de préférence pour concevoir des théories ou des lois, mais non des modèles. Nous allons voir dans notre commentaire quel est le rapport chez Hegel entre une théorie et son modèle, ou quel est le sens d'une loi. Remarquons seulement ici qu'en ce qui concerne la notion de loi, il est significatif de voir que quoique sa fonction épistémique est bien différente à celle du modèle, sa nature souvent déjà formelle depuis longtemps (comme par exemple les lois de Kepler), a été assez rapidement, entre les années 1920 et 1950,³⁰ requalifiée et renommée « modèle ». Selon Franck Varenne,³¹ ce fut principalement le cas pour les lois qui ne semblaient pas devoir s'accompagner d'une théorie susceptible de les fonder, au contraire des lois de Kepler qui peuvent être déduites par calcul de la théorie de Newton et qui ont pour cette raison conservé leur nom. Toutes ces relations, qui furent donc initialement formulées au titre de « lois », sont de préférence appelées « modèles » aujourd'hui.

Nous allons voir par la suite que le modèle fonctionne comme substitut ; il substitue un objet avec un autre objet et par cet acte de substitution il devient opératoire. Il faut distinguer alors entre le modèle et le simulacre. Le modèle est un paradigme scientifique qui sert à illustrer et expliquer une théorie ; il représente une réalité donnée tout en créant un analogon concret ou formel. En revanche, le simulacre produit un effet de miroir, il ne produit pas un autre objet, comme dans le cas du modèle, mais il est l'apparence illusoire du même. Mais si un modèle n'est pas un simulacre il produit, comme nous allons voir, des effets de simulation. Les phénomènes de simulation, loin d'être des simulacres autonomes, proviennent de procédés rationnels qui projettent leur intelligibilité dans le sensible. Ces procédés artificiels redoublent

²⁹ Il est important de noter ici la critique bien connue que Pierre Duhem adresse aux savants anglais en ce qui concerne l'usage des modèles mécaniques qu'ils utilisaient pour illustrer leurs théories. Ils prenaient de petites machines, des automates, qui imitaient les phénomènes physiques et donnaient une explication par analogie avec l'objet tangible qui se présentait devant les yeux : « Comprendre un phénomène physique, c'est donc, pour les physiciens de l'École anglaise, composer un modèle qui imite ce phénomène ; dès lors, comprendre la nature des choses matérielles, ce sera imaginer un mécanisme dont le jeu représentera, simulera, les propriétés des corps » (1905 première édition, 2015, 111). Duhem rejette totalement cette méthode d'explication, car il la trouve partielle et contaminée de la contingence qui présente le corps utilisé pour fabriquer l'automate par rapport au phénomène naturel qu'elle prétend expliquer.

³⁰ Voir Varenne (2018), Actes du colloque *Modélisation : succès et limites*.

³¹ *Op.cit.* p. 18.

l'opération première au cours de laquelle le monde fut structuré grâce à des modèles intelligibles qui se sont inscrits en lui.³²

1.3 Le modèle comme substitut

La théorie de la modélisation est traditionnellement une analyse de l'opposition entre l'idée d'objet réel et l'idée de modèle. Le modèle est un cas particulier de l'objet réel, l'objet réel un cas particulier de l'objectivité et, donc, l'objectivité ne peut être considérée que comme jointe au modèle. Quelle est la signification de ce cercle ? Il signifie que le modèle occupe une place essentielle dans toute réflexion épistémologique. Si le modèle se définit par sa fonction représentative et qu'il se trouve par là plus directement saisissable que l'objet qu'il modélise, nous comprenons alors comment une théorie du modèle est possible, et pour quelle raison le modèle est même la condition de possibilité de la science moderne. Cependant, il faut ajouter que si l'idée d'objet est une représentation, le modèle est un objet *en représentation*. Il y a donc un dédoublement de la représentation : d'un côté il y a l'objet réel qui est en soi une présence, c'est-à-dire la forme de la représentation de l'objet à l'esprit, et de l'autre côté le modèle qui est la répétition de cette forme.

Si ce dédoublement affecte la notion de la représentation, nous avons donc à faire à deux objets : un objet qui représente (modèle) et un objet représenté (objet modélisé).³³ À travers cette scission au sein de la représentation, le premier objet est formel et l'autre référentiel, même s'ils apparaissent dans l'unité de l'objet tel qu'il se présente. Ce dédoublement est en effet le lieu de la substitution. L'objet en devenant modèle devient son autre et le modèle est un objet qui s'efface comme tel pour signifier un autre. Or, la substitution n'annule pas la scission qui se produit au sein de la présence. Au contraire, elle l'indique, et la

³² Il est important de citer ici la série des distinctions qu'opère Baudrillard pour cerner la notion de simulation : « Dissimuler est feindre de ne pas avoir ce qu'on a. Simuler est feindre d'avoir ce qu'on n'a pas. L'un renvoie à une présence, l'autre à une absence [...] Donc, feindre, ou dissimuler, laissent intacte le principe de réalité : la différence est toujours claire, elle n'est que masquée. Tandis que la simulation remet en cause la différence du vrai et du faux, du réel et de l'imaginaire » (1981, p. 12). Nous voyons chez Baudrillard aussi la primauté de la simulation. Or, cette fois-ci : « La simulation n'est plus celle [...] d'un être référentiel, d'une substance. Elle est la génération par les modèles d'un réel sans origine ni réalité : hyperréel » (*op.cit.* p.10). Donc notre rapport au réel est construit à travers les effets de simulation produits par le modèle.

³³ Nous allons voir dans notre commentaire de l'Objectivité que Hegel lui-même utilise les termes de dédoublement et de la représentation lorsqu'il analyse le modèle mécanique. En effet, dans le Processus mécanique (*GW* 12, 136-140) les rapports de causalité qui apparaissent entre les objets mécaniques sont « quelque chose de représenté (*ein vorgestelltes ist*) » (*op.cit.* 137). Ainsi la formalisation de ceux-ci aboutit au dédoublement de l'objet, c'est-à-dire à un objet autre que celui avec qui nous avons commencé le processus (*op.cit.* 139).

présence qu'elle constitue n'est plus l'apparence fantomatique d'une unité originelle, comme dans le cas du simulacre, mais celle du substitut comme simple forme d'une autre présence.

Le dédoublement de l'objet permet d'appréhender la relation représentative dans toute son ampleur. Il y a modèle dès lors qu'il y deux éléments : le modèle et son substitut. Ceci a une importance structurale, parce qu'il y a une dissemblance entre le modèle et l'objet qu'il modélise. L'objet peut, en effet, se substituer au modèle qui le modélise ou bien le modèle peut se substituer à l'objet qu'il modélise. Le modèle s'efface devant l'objet qu'il permet pourtant de représenter ; il entretient un rapport non visible avec ce qu'il modélise. La nature propre de la représentativité du modèle est de ne pas donner à voir, dans sa fonction même de modèle, l'objet qu'il modélise.

Le fait que le modèle représente l'objet, cela ne signifie pas pourtant qu'il est la copie de l'objet représenté. Cette conception présuppose que le monde naturel institue à l'homme un langage, dont les paradigmes sont, comme nous allons voir, mathématiques. Or, ce n'est pas la nature qui impose à l'homme quoi que ce soit, mais l'homme qui institue un modèle mathématique à l'aide duquel il conçoit la nature. Le modèle est facilement mathématisable et il est totalisable (système, totalité, exhaustivité). Il n'est ainsi pas difficile de comprendre le projet d'une science naturelle qui vise à totaliser le réel sur le plan d'un discours qui assure la légitimité de son fondement ; bref à construire un système de la Nature. C'est la tâche d'une conception mécanique de la Nature qui a pour but de donner une image du monde sans reproduire le schéma de la similarité, mais en tenant un rapport indispensable avec le monde dans lequel nous vivons :

« Je pensais en dire assez pour faire connaître qu'il ne se remarque rien en ceux de ce monde (substance, situation, mouvement, qualités) qui ne dût ou, du moins, qui ne pût paraître tout semblable en ceux du monde que je décrirais ». ³⁴

Le modèle représentatif du monde réalise la « merveille » que Descartes évoque dans la *Dioptrique* d'une image tellement semblable à la chose qu'il n'y aurait « point de distinction entre l'objet et son image ». ³⁵ Cette image du monde aboutira dans une conception mécaniste de la nature qui permettra une représentation systématique et totale du monde de l'expérience.

Dans le Mécanisme, Hegel analyse deux types de modèle : le mécanisme formel qui correspond plus ou moins à la mécanique classique, à savoir celle de Galilée, de Descartes etc.

³⁴ Descartes, AT. VI, *Discours de la méthode*, 5^e partie, ordre des questions de physique.

³⁵ *Dioptrique*, VI, Discours IV, p. 112.

et le mécanisme absolu qui correspond à la mécanique du système solaire de Kepler et au système de Newton. Le mécanisme est le premier paradigme de modélisation que Hegel traitera dans le premier chapitre de l'Objectivité, chapitre qui lui sert de noyau pour saisir tout processus de modélisation ; le Chimisme est le second. Le Mécanisme et le Chimisme tel que Hegel les présente sont bien ancrés dans les paradigmes scientifiques de son époque : d'un côté la physique mécanique et la physique newtonienne, et de l'autre côté la chimie qui commence à faire ses premiers pas vers la scientificité avec Lavoisier et Berzelius. Il faut donc faire ici une présentation rapide de ces deux paradigmes scientifiques afin que nous puissions mieux comprendre la manière dont Hegel les intègre dans la formation de l'ensemble de l'Objectivité.

1.4 Le modèle mécanique

De Galilée jusqu'à Einstein la pratique scientifique a tendance à comprendre le monde et à l'expliquer en le décrivant grâce à un ensemble réduit de catégories mécanistes, effet, comme nous l'avons remarqué plus haut, d'une conception moderne selon laquelle la nature parle le langage des mathématiques. En revanche, pour la science antique, et plus spécialement pour les Grecs, le terme « machine » a des significations multiples : machine de guerre, machine théâtrale, invention ingénieuse. Platon par exemple entend par « machine » la ruse, c'est-à-dire une voie intelligente pour arriver à un certain but ; Aristote en revanche donne à ce terme un sens comparable à celui que nous connaissons, celui d'un objet artificiel fait par l'homme pour accomplir une tâche. L'histoire de l'attitude humaine nous apprend que l'homme apprend mieux une chose quand il peut la manipuler, quand il peut varier les circonstances et observer son comportement. Les machines sont des artefacts clairs pour leurs constructeurs. Souvent la compréhension progresse du familier vers l'inconnu, du relativement simple au relativement complexe ; étant donné qu'il n'y a pas de meilleur moyen heuristique pour s'approcher de l'inconnu qu'en le traitant, par analogie, avec quelque chose de même nature que le connu. À la base donc du mécanisme comme conception du monde il y a l'analogie très suggestive que l'univers est une machine.

Néanmoins, si nous nous en tenons à cette analogie, nous risquons de perdre le grand changement opéré par la modernité qui marque une profonde différence avec la vision du monde de l'Antiquité. Hegel, dans l'exposé de la logique du Mécanisme, tentera d'expliquer la différence de conception de l'objet qui exige cette analogie et ainsi le passage d'un *Κόσμος*, artefact d'un Démonstrateur, à l'Univers mécanique qui n'est plus commandé par une finalité transcendante. En effet, une des propriétés fondamentales de l'objet mécanique est d'abord son

indifférence par rapport aux changements extérieurs, propriété qui, comme nous allons le voir par la suite, change complètement notre conception du mouvement. Seconde propriété, qu'Hegel traitera dans le processus mécanique formel, est la notion de figure. En effet, le choc de deux objets mécaniques fait apparaître chez eux une capacité élastique. Or, la notion de l'élasticité fait sens seulement si l'objet a une *Gestalt*, c'est-à-dire une figure. Ainsi, la signification de « figure » indique les dispositions externes des objets, à savoir qu'ils sont corporels. Finalement le résultat de ce processus sera l'état de repos ou, autrement dit, l'inertie de l'objet mécanique. En tout cas l'universalité des catégories mécaniques de base explique pour quelle raison la mécanique n'est pas seulement une théorie physique entre autres mais un modèle global capable d'inclure plusieurs modèles locaux dans les domaines de la physique, de la sociologie, de l'économie et de la linguistique.

À partir du XVI^e siècle la pratique de la mécanique a profondément changé, ce qui a entraîné des conséquences dans l'usage même de ce terme.³⁶ On entendait avant par « mécanique » un corpus de traités consacrés à l'usage de machines simples ou à la résolution de problèmes pratiques. Il y avait en effet depuis l'antiquité une science de la mécanique, bien distincte de la philosophie naturelle. Mais au XVII^e siècle le terme « mécanique » a commencé à désigner la science du mouvement, qui constituait pourtant le premier objet de ce qu'on appelait à cette époque la philosophie naturelle et que nous appelons aujourd'hui la physique. Dans ce nouveau paradigme, quel que soient les éléments qui composent un système, l'explication mécanique rend compte de leurs transformations dans un ordre spatial par des figures et leurs mouvements. L'idée de mouvement saisit ce qu'il y a de commun à la chute des corps, à l'écoulement des liquides, au vent, aux ondes sonores, à la révolution des corps célestes, c'est-à-dire à tout phénomène qui engendre un changement dans la région de l'espace occupé par les corps.

Aristote a une idée assez différente du mouvement. Nous savons que pour le philosophe grec chaque objet possède une place dans le cosmos, un lieu propre d'existence. Ce lieu est conforme à sa nature. Chaque objet tend à revenir dans son lieu propre quand il en est écarté ou bien y reste immobile si rien ne vient l'en déloger. Dès lors, le repos est constitutif de l'être de l'objet, c'est-à-dire de sa matière. Il y a donc deux sortes de mouvement : retour au lieu naturel, donc mouvement naturel, et facteur de désordre, donc mouvement violent. Dans le cas du mouvement naturel le moteur se trouve dans la nature du corps, tandis que dans le

³⁶ On peut consulter au sujet le livre érudit de Koyré (1973), ainsi que celui de Westfall (1971) dédié à la construction de la science moderne à partir du changement qui a été opéré à la Mécanique.

mouvement violent le moteur est externe et il exerce une action continue par contact. Ainsi dans le cosmos aristotélicien il n'y a pas de notion de mouvement local, au sens où on ne peut pas concevoir le mouvement local comme une simple corrélation du temps et de l'espace, indépendamment de la nature des corps et de l'ordre naturel de l'univers ; ce qui entraîne comme conséquence l'impossibilité a priori de la notion d'accélération. Étudier le mouvement local pour lui-même dans son rapport avec le temps et l'espace, ce serait pour Aristote faire abstraction de ce qu'il y a dans l'objet de proprement physique. Par conséquent, selon lui, il ne peut pas y avoir de science autonome du mouvement local comme physique mathématique.

La transformation mécanique de la science du mouvement devient définitive par l'établissement du principe d'inertie. En effet Galilée dans la version longue de son traité consacré à la mécanique, intitulé *Mechaniche*, datée de la fin des années 1590, qualifie d'« axiome indubitable » l'indifférence d'un corps sur un plan horizontal par rapport au repos et au mouvement.³⁷ Il soutient également, qu'une fois que le mouvement a été acquis, il se conserve. Ainsi, même si un moteur est nécessaire pour impulser le mouvement, il suffit qu'il n'y ait pas d'obstacle pour qu'il se poursuive. Cette nouvelle conception du mouvement écarte non seulement la définition qu'Aristote donne du mouvement, mais aussi son principe de causalité qui postule que *omne quod movetur ab alio movetur*. Du même coup, il élimine de sa définition du mouvement toute notion de puissance, et donc toute liaison avec des moteurs externes ; il conçoit le mouvement comme actuellement donné dans le changement local du mobile. Dans le même courant de pensée, Descartes précise ce point dans les *Principes*, en écrivant : « je dis qu'il [le mouvement] est le transport et non pas la force ou l'action qui transporte, afin de montrer que le mouvement est toujours dans le mobile, et non pas en celui qui meut ».³⁸ De cette manière Descartes abolit le lien, depuis longtemps établi par Aristote, entre le mouvement local et la nature du mobile, et donc la dépendance de celui-ci à l'égard du moteur. Il devient désormais possible d'étudier le mouvement par lui-même sans le mettre en rapport avec avoir l'ordre hiérarchique de l'univers et la cause formelle ou finale.

La notion de mouvement local, c'est-à-dire le changement continu de position dans l'espace, fonction du temps, doté d'une vitesse définie, est une idée claire et distincte. Grâce à sa clarté, l'idée du mouvement local a été plus tard généralisée avec profit dans l'explication des phénomènes où le mouvement est invisible. Cette généralisation donne un nouveau départ

³⁷ Cité par Festa, E. & Roux, S. (2006) dans leur article : « La moindre petite force peut mouvoir un corps sur le plan horizontal. L'émergence d'un principe mécanique et son devenir cosmologique ».

³⁸ *Principes*, 2^e partie, a. 25, AT. IX, p.76.

à la stratégie qui consiste à introduire des éléments ou des forces hypothétiques ou inobservables pour expliquer la dimension visible du monde. C'est ce qui arrive quand la lumière ou la chaleur rayonnante sont définies par Descartes comme vibrations moléculaires, ou quand la rigidité des corps solides est expliquée comme la manifestation de l'attraction ou de la répulsion moléculaires. Cette explication rend possible en effet l'explication de l'action à distance laquelle était exclue auparavant. Néanmoins, les molécules ne sont pas des entités réelles, mais elles sont corrélatives à la modélisation mécanique. Cette hypostase de l'action mécanique qui doit se présenter sous la forme d'un corpuscule est nécessaire, car chaque corps en mouvement doit être matériel et aussi doit avoir une figure. Nous allons voir que pour Hegel ceci est un moment essentiel, car le modèle mécanique est l'hypostase du concept de l'objet mécanique.

De ce point de vue Descartes est une figure inévitable pour saisir le passage vers une conception mécaniste du monde. Dans le premier chapitre du *Monde ou le Traité de la lumière*,³⁹ Descartes introduit sa thèse fondamentale sur la différence qui existe entre « nos sentiments et les choses qui les produisent ». Pour cela il pose sur la connaissance d'un phénomène naturel comme la lumière un modèle explicatif qui commence par l'acte de nomination :

Me proposant de traiter ici de la lumière, la première chose dont je veux vous avertir est qu'il peut y avoir de la différence entre le sentiment que nous en avons, c'est-à-dire l'idée qui s'en forme en notre imagination par l'entremise de nos yeux, et ce qui est dans les objets qui produit en nous ce sentiment, c'est-à-dire ce qui est dans la flamme ou dans le soleil qui s'appelle du nom de lumière.⁴⁰

Quelle est la signification de cette réduction de la relation mécanique de causalité à une relation de signification, c'est-à-dire d'interprétation ? Descartes nous avertit que la sensation qu'on a d'un phénomène naturel est différente de la connaissance qu'on peut en avoir ; par exemple, nous ne connaissons rien des molécules responsables selon Descartes de la réfraction de la lumière, mais nous faisons seulement l'expérience de la réfraction elle-même.⁴¹ Le modèle représente sa cause, mais il ne lui ressemble pas ; il n'est pas l'*eidolon* de l'objet, mais son substitut, voir son *semeion*, car le modèle est à l'objet physique, ce que le nom est à la chose.⁴²

³⁹ Descartes, (AT. XI).

⁴⁰ *Op.cit.* p.3.

⁴¹ Haas, « *Modelltheorie* », *op.cit.* p. 147.

⁴² Marin (1975), p. 88.

La comparaison du monde physique avec la nature du signe linguistique est d'une grande portée, car elle permet à Descartes de rompre le lien mimétique entre les choses naturelles et leurs signes. Il n'y a plus de rapport de ressemblance, car comme signe, la qualité sensible s'instaure « dans une double dissemblance avec la chose qui la produit comme action physique dont elle est l'effet, et avec le sentiment ou la représentation de l'objet que l'esprit se donne par son entremise ». ⁴³ Nous n'accédons à la Nature qu'à travers le signe linguistique, lequel au lieu d'imiter substitue l'objet par un autre objet. ⁴⁴ Cela signifie que le monde n'est plus un *κόσμος*, un artefact, mais qu'il reste invisible puisqu'il n'offre plus au regard son image. La démarche cartésienne consistera dans la construction d'un modèle représentatif de la Nature qui n'entretient avec le monde réel aucune relation de ressemblance, mais dont le savant constatera, au terme de son fonctionnement, l'absolue similarité avec le monde dans lequel on vit. Ainsi le fonctionnement du modèle de la Nature reproduit la Nature. Le monde des simulacres, donc, donne sa place au monde modélisable, c'est-à-dire au monde expliqué par et à travers les modèles. Le problème qui se pose alors est le suivant : de quelle manière peut-on concevoir la relation signifiante qui s'établit entre la réalité et son modèle, « entre l'être et les *phénomènes* par lesquels l'être accède à la représentation » ? ⁴⁵

Descartes répond à cette question : la nature parle le langage de la géométrie et ce langage traverse tous les domaines du monde physique posé sous la forme de la loi naturelle. ⁴⁶ Le fait que le monde soit mathématisable porte un double enjeu : le modèle mathématique dissout la similarité du simulacre et disjoint la représentation de la ressemblance tout en reconstituant le rapport de similarité, cette fois au sein du discours scientifique, par une déduction rationnelle qui est le résultat du fonctionnement du modèle par lequel le physicien l'avait d'abord représenté. Ainsi, le système mécaniste de la Nature, régit par une longue chaîne des causes et des effets, réalise parfaitement la forme du signe linguistique telle que Descartes l'a conçu, c'est-à-dire comme une forme qui reproduit et annule l'objet en même temps. Les mathématiques permettent l'institution d'un discours fondé sur des principes abstraits. Ainsi, le modèle mécanique du monde permet à Descartes de faire une représentation totale et systématique de l'homme et de la Nature. Sur le plan épistémologique le modèle mécanique se

⁴³ *Op.cit.* p. 88.

⁴⁴ « Si des mots, qui ne signifient rien que par l'institution des hommes, suffisent pour nous faire concevoir des choses, avec lesquels ils n'ont aucune ressemblance : pourquoi la Nature ne pourra-t-elle pas aussi avoir établi certain signe, qui nous fasse avoir le sentiment de la Lumière, bien que ce signe n'ait rien en soi, qui soit semblable à ce sentiment ». Descartes, *op.cit.* p. 4.

⁴⁵ Marin, *op.cit.* p. 88-89.

⁴⁶ Descartes, *op.cit.* p.37.

substituée au modèle du signe, et par conséquent le rapport représentatif basé sur la ressemblance disparaît au niveau de la qualité sensible. Or une fois que le système de la Nature est purifié par le langage de l'immédiateté, le modèle en autorise sa reconstruction tout en introduisant un système de relations rationnelles et intelligibles qui régissent son fonctionnement : « La représentation du monde dans sa parfaite ressemblance – dans le rapport visible du sens – est ainsi *engendrée déductivement par le fonctionnement du modèle abstrait construit en dehors de toute similarité* par le physicien mathématicien ». ⁴⁷

En quoi consiste alors le modèle mécanique proposé par Descartes ? Au début de notre introduction nous avons souligné la primauté de la vision par rapport aux autres sens. L'intuition, selon Descartes, est une opération de l'esprit qui « naît de la seule lumière de la raison » ⁴⁸ et qui s'effectue immédiatement. Il est évident que le modèle de l'intuition est la vision, car elle présuppose la présence de la lumière et elle seule supprime la distance entre le sujet percevant et l'objet perçu. Comment est-il possible que la vision supprime la distance ? La réponse se trouve dans la *Dioptrique* ⁴⁹, où les lois de réflexion et de réfraction sont dégagées de schémas qui transposent la propagation du rayon lumineux dans la trajectoire d'une balle. ⁵⁰ L'analogie du rayon avec la balle est symptomatique de la manière dont Descartes résout les problèmes : le modèle mécanique résout le problème de la distance en le transposant au domaine de rapports mécaniques, c'est-à-dire au domaine de causalité et des mathématiques.

Or même si le modèle mécanique explique le comportement de la lumière, il reste néanmoins un autre problème : comment supprimer la distance entre l'œil et l'objet ? De nouveau Descartes recourt à une autre analogie : le toucher est analogue à la vision qui est analogue à l'intuition. ⁵¹ Il s'agit de savoir comment une action est communiquée à distance ; problème qui est impossible à résoudre en le transposant dans le schéma de la trajectoire de la balle. En effet, le toucher est pour Descartes la seule manière de concevoir quelque chose comme la communication à distance. Quel est donc le modèle du toucher ? La réponse est tout simplement le bâton de l'aveugle-né qui sert de substitut complet à la vision ; une machine simple, comparable à un levier, qui supprime la distance et communique son action de la main

⁴⁷ Marin, *op.cit.* p. 102.

⁴⁸ Descartes, *Règle III*, (AT. X, 368).

⁴⁹ *Discours I*, (AT. VI, 88-93).

⁵⁰ Michel Serres a très bien vu cette série des analogies qui génèrent la substitution de l'objet en question par son modèle. Notre exposition de la méthode cartésienne s'appuie largement alors sur cette analyse indispensable pour la compréhension de la formation du modèle cartésien. Voir Serres (1969), p. 123.

⁵¹ *Op.cit.*

à la pierre.⁵² Nous pouvons constater que le modèle mécanique actualise une substitution à deux sens : les éléments d'un modèle sont substituables et ainsi on peut les utiliser à un autre modèle (comme par exemple, vision-bâton), et en même temps les modèles communiquent entre eux de telle sorte qu'il est possible de transposer tout aspect naturel à une analogie qui transforme l'homme et la nature en une machine fonctionnelle. Comme le bâton permet à l'aveugle-né de substituer ses yeux avec ses mains, ainsi le modèle mécanique permet au physicien-mathématicien d'avoir l'intuition d'un phénomène naturel à condition que le modèle soit radicalement différent de l'objet qu'il modélise.

Connaître quelque chose du point de vue du mécanisme, veut dire connaître la raison de la chose, saisir l'articulation de son intelligibilité intime, son *logos*, sa structure mathématique, ses lois de production et d'évolution. Le *logos* de la chose fait partie essentielle de son être. Expliquer veut dire passer de l'observation du phénomène à des lois qui font appel à des inobservables régis par la nécessité pure. Ce qui impose le modèle mécanique c'est la pensée déterministe et Hegel le dit explicitement dans son exposé de l'objet mécanique. Ainsi, au déterminisme dans le développement des structures de la physique mathématique correspond la nécessité naturelle. Une fois qu'une partie de cette nécessité est appréhendée, le pouvoir génératif des structures mathématiques du modèle peut continuer son chemin indépendamment de l'expérience. On a vu comment cette procédure d'abstraction faite par le modèle peut être continuée au point de perdre tout contact avec le système réel étudié, mais le pouvoir explicatif est préservé.

L'identification du mécanisme à un modèle unique caractérisé par des coefficients constants ou variables tels que l'espace, le temps, la masse et la force, impose des restrictions excessives à l'explication mécanique ; or l'histoire des sciences nous enseigne qu'on peut introduire des modifications ou des additions sans abandonner pour autant les premiers principes du mécanisme. Nous assistons en effet avec la physique de Newton à un changement de paradigme⁵³ au sein de la conception mécaniste. Le savant anglais retient, dans ses deux premières lois du mouvement, le principe de l'inertie qu'il hérite de Galilée et de Descartes, et

⁵² Descartes, *Dioptrique*, *op.cit.*

⁵³ Nous utilisons le terme de paradigme scientifique dans le sens donné par Thomas Kuhn (1962), pour qui un paradigme est un modèle cohérent du monde qui repose sur un fondement défini, et qui fait l'objet d'un consensus dans la communauté scientifique tout en étant porteur d'une cohérence proprement scientifique. Lorsqu'un paradigme scientifique est établi et mise en œuvre, Kuhn parle de « science normale ». Cela n'exclut évidemment pas la possibilité d'une coexistence de plusieurs paradigmes pour une discipline donnée. Cela arrive quand il n'y a pas une acceptation générale en faveur d'un paradigme. Kuhn juge que l'acceptation généralisée des travaux de Newton en optique marque le signe du « premier paradigme presque uniformément accepté » (1983, édition française, p. 33).

il ajoute une troisième loi qui est connue sous le nom de « principe d'action-réaction ». Il ajoute à cela la loi universelle de la gravitation qui unifie le champ du modèle mécanique dans la mesure où il subsume sous une même loi la chute des corps et la trajectoire des planètes du système solaire sous une même loi.⁵⁴ Grâce à ces amendements, il n'explique pas seulement le mouvement produit par le choc, mais aussi le mouvement produit à distance, ce qui participe à créer un modèle général qui explique le mouvement horizontal et vertical des corps ainsi que le mouvement des planètes du système solaire autour d'un centre (modèle héliocentrique). Hegel appellera cette totalisation : le Mécanisme absolu, qui lui servira comme modèle général de l'Objectivité.⁵⁵

Ces brèves remarques permettent d'identifier les principaux éléments retenus par Hegel dans sa présentation du modèle mécanique, dont voici les grands traits :

- a. L'unité : l'extériorité dans la mesure où elle est saisie par la raison, elle est susceptible d'être interprétée par une grande théorie mécaniste.
- b. La mathématisation : les mathématiques offrent le langage le plus adéquat pour la science, et grâce à son abstraction, constitue un symbolisme interdisciplinaire. Le monde est donc mathématiquement ordonné.
- c. La substitution : le modèle substitue les traits essentiels d'un phénomène pour les définir mathématiquement.
- d. Le déterminisme : la rationalité du modèle mécanique présuppose la nécessité du phénomène étudié. L'explication la plus satisfaisante c'est l'explication causale.

⁵⁴ Il est intéressant de remarquer que le terme « loi » a rarement été utilisé avant l'époque de Newton, qu'en tout cas son application signifiait autre chose que celle qu'on entend aujourd'hui (il était synonyme de « forme », et le terme avait donc une connotation métaphysique assez forte). Au XVII^e siècle on parlait des « principes », des « règles », des « théorèmes », et non pas des « lois ». Le terme a été largement employé dans le domaine de la science naturelle à partir des avancées scientifiques faites par la *Royal Society*, dont Isaac Newton était un membre illustre. Pour une exposition détaillée de ce changement, on peut consulter l'article de Sophie Roux (2001), « Les lois de la nature à l'âge classique. La question terminologique ». Ce n'est en tout cas pas un hasard si Hegel se réfère au terme de « loi » dans le Mécanisme absolu, puisque cela correspond à la généralisation du modèle par Newton. Nous allons voir dans notre commentaire quelle est la nécessité qui commande le recours au concept de loi et ce que cela signifie pour Hegel.

⁵⁵ L'influence que le modèle newtonien a exercé sur la philosophie de son époque, de Hume à Kant, est bien connue. Sur la conception de son œuvre par Hegel on peut consulter l'étude d'Emmanuel Renault consacrée au rapport que tient la philosophie hégélienne aux sciences de la nature, avec un long chapitre consacré à la mécanique (2001, 189-224).

Pour ces raisons le modèle mécanique constitue le modèle par excellence de la pratique scientifique. Or, Hegel ne s'arrête pas là, mais il continue dans le deuxième type de modèle, celui de la chimie.

1.5 Pourquoi y a-t-il un changement de modèle ? Le modèle chimique

Quoique le modèle mécanique semble pouvoir expliquer la totalité de l'Objectivité, il apparaît néanmoins qu'il y a des rapports dans la nature qui excèdent sa capacité à donner une explication adéquate. Ainsi, au XVIII^e siècle, une nouvelle science saisit l'intérêt des philosophes, une science qui émerge des pratiques obscures des alchimistes, celle de la chimie.⁵⁶ Dès le début, la chimie, par ses bases théoriques, a été considérée comme asservie à la physique, tandis que par sa pratique elle rassemblait plutôt à l'art culinaire. Elle a ainsi été dirigée plutôt vers la production matérielle.⁵⁷ Son opération fondamentale consiste en effet à déplacer l'étude de la nature de l'extérieur au laboratoire : le chimiste opère avec la nature, il travaille avec les corps qui transforment. Ceci introduit une différence importante avec la mécanique car, à l'idéal d'abstraction et de mathématisation de la mécanique, la chimie oppose une connaissance expérimentale. À partir du milieu du XVIII^e siècle, la chimie cherche ainsi à établir son autonomie par rapport aux autres disciplines de l'époque, notamment la physique mécanique qui est hautement mathématisée, mais aussi la médecine et l'alchimie.⁵⁸ La question qui se posait alors était : la chimie a-t-elle des objets, des lois et des méthodes propres ? Peut-elle s'émanciper de la physique mathématique de Newton, d'autant plus que Kant, dans sa Préface des *Metaphysische Anfangsgründe der Naturwissenschaft*,⁵⁹ la rejette comme discipline scientifique à cause du manque de mathématisation de sa méthode ?

À la différence de Kant, Hegel valorise l'apport de la chimie dans la pratique scientifique et choisit de placer le modèle chimique comme deuxième moment de l'Objectivité en plus d'ajouter la chimie dans la *Philosophie de la Nature*. Ceci se fait en apparence contre Kant, mais en apparence seulement, comme le montre la recherche récente qui prouve que Kant lui-même était non seulement conscient des apports de la chimie aux sciences naturelles, mais qu'en plus il l'utilise comme modèle dans sa philosophie critico-transcendantale et qu'il lui

⁵⁶ Pour une introduction au statut de la Chimie au XVIII^e siècle on peut consulter l'article de Bernadette Bensaude-Vincent et Mai Lequan (2010/1) « Chimie et Philosophie au 18^e siècle », qui illustre avec clarté et précision la fascination qui a exercé la science naissante de la chimie aux philosophes de l'époque, ainsi que la manière dont celle-ci a influencé leurs idées philosophiques.

⁵⁷ *Op.cit.* p. 401

⁵⁸ *Op.cit.* p. 407

⁵⁹ *Ak IV*, 469

emprunte concepts et méthodes.⁶⁰ Une lecture détaillée du Chimisme montre que Hegel est parfaitement conscient des développements kantien, d'autant plus qu'il utilise le terme « passage » (*Übergang*) – terme clé chez Kant qui indique le passage d'une métaphysique de la nature (*a priori*) à une science physico-chimique empirique (*a posteriori*)⁶¹ – pour illustrer le changement de modèle de la physique à la chimie. En guise d'introduction, il est donc nécessaire de rappeler brièvement l'intérêt que Kant manifeste pour la chimie, afin de pouvoir mieux comprendre l'analyse hégélienne du Chimisme – chapitre court, obscur et elliptique dont on voit mal de quoi exactement il parle.

Sans doute, dans la préface des *Fondements métaphysiques de la science de la nature* (1786)⁶², après avoir posé que « la théorie de la nature ne contient de science proprement dite que pour autant que la mathématique est appliquée en elle » (*op.cit.*), Kant refuse à la chimie le nom de science :

Ainsi, tant qu'on n'aura trouvé aucun concept susceptible d'être construit pour les actions chimiques des matières les unes sur les autres, c'est-à-dire tant qu'on ne peut donner une loi du rapprochement ou de l'éloignement des parties d'après laquelle, peut-être en proportion de leurs densités ou d'autres propriétés, on puisse présenter de manière *a priori* dans l'espace et rendre intuitifs leurs mouvements et leurs conséquences (exigence qu'il sera difficile de remplir un jour), alors la chimie ne peut être rien de plus qu'un art systématique, ou une doctrine expérimentale, mais jamais une science proprement dite, parce que ces principes sont simplement empiriques et ne permettent pas de présentation *a priori* dans l'intuition et, par conséquent, ne permettent en rien de comprendre les principes des phénomènes chimiques en leur possibilité même puisqu'ils ne sont pas susceptibles d'une application mathématique.⁶³

De quelle chimie Kant parle-t-il ici ? La seconde édition de la *Critique de la Raison Pure* (1787) jette quelque lumière sur ce point. À propos des savants qui accomplirent, dans leur domaine, la révolution copernicienne (comme arrachement à l'empirisme et restauration d'un *a priori*), Kant cite dans la Préface, Galilée, Torricelli et Stahl, qui « transforma les métaux en

⁶⁰ Voir à ce sujet les travaux de Mai Lequan (2000) qui, en plus de l'article cité ci-dessus, a écrit la première étude consacrée à la conception et à l'influence que la chimie a exercé dans l'œuvre de Kant.

⁶¹ Bensaude-Vincent et Lequan (*op.cit.* p. 411).

⁶² On peut trouver une analyse détaillée de cette Préface dans l'article de François Ottmann cité ci-dessus.

⁶³ *Op.cit.* trad. A. Pelletier, p.64.

So lange also noch für die chemischen Wirkungen der Materien auf einander kein Begriff ausgefunden wird, der sich konstruieren läßt, d. i. kein Gesetz der Annäherung oder Entfernung der Teile angeben läßt, nach welchem etwa in Proportion ihrer Dichtigkeiten u. d. g. ihre Bewegungen samt ihren Folgen sich im Raume a priori anschaulich machen und darstellen lassen (eine Forderung, die schwerlich jemals erfüllt werden wird), so kann Chemie nichts mehr als systematische Kunst, oder Experimentallehre, niemals aber eigentliche Wissenschaft werden, weil die Prinzipien derselben bloß empirisch sind und keine Darstellung a priori in der Anschauung erlauben, folglich die Grundsätze chemischer Erscheinungen ihrer Möglichkeit nach nicht im mindesten begreiflich machen, weil sie der Anwendung der Mathematik unfähig sind. (Ak. IV, 470-471)

chaux et la chaux en métal, en leur ôtant et en lui restituant quelque chose, ce fut une révélation lumineuse pour tous les physiciens »⁶⁴. Ce « quelque chose » est le « phlogistique » qui, selon Stahl, qui a introduit le terme et cette théorie, disparaissait dans la combustion des corps qu'il rendait possible.⁶⁵ Bien que faux, ce principe pouvait servir sans doute comme fil conducteur dans les expériences. Mais la théorie du phlogistique se heurtait au fait bien connu que le poids d'un corps augmente pendant sa combustion. Ainsi l'application des mathématiques était-elle impossible, ce qui justifie la préface des *Fondements*.

Kant resta longtemps partisan du phlogistique jusqu'à l'*Opus Postumum*, dans lequel on constate à la fois l'absence totale de cette notion et une démarche qui admet la chimie au sein de la physique (au sens large de science de la nature) : « toute la chimie appartient à la physique » (*Die gantze Chimie gehort zur Physik*)⁶⁶. Ce changement de la part de Kant est dû au rejet effectué par Lavoisier en 1789⁶⁷ lorsqu'il a expulsé le phlogistique de la chimie et il a systématisé l'emploi de la balance, rendant ainsi possible l'application des mathématiques exigées, selon Kant, par la science.⁶⁸ La confirmation du rapport entre Kant et Lavoisier arrive à un endroit peu attendu de la préface de la *Métaphysique des mœurs*. À cet endroit Kant semble rectifier son avis par rapport à Stahl et à la chimie en affirmant : « il n'y a qu'une seule chimie (celle de Lavoisier) ».⁶⁹ Dans ce texte, publié en 1797, Kant fait plus que simplement intégrer une découverte scientifique qui lui est extérieure, il l'intègre et la situe à l'intérieur des cadres de sa propre pensée.

Kant utilise ainsi le terme « affinité » (*Verwandtschaft*) qu'il emprunte à la chimie expérimentale et intègre à sa théorie de la connaissance dans la *Critique de la raison pure*. Ainsi, l'affinité chimique, c'est-à-dire l'affinité élective simple d'un acide pour une base, poussant des corps dissemblables à s'unir par combinaison réciproque sous les forces attractive et répulsive et formant un produit homogène, est capable de décrire le processus de genèse de la connaissance. Désormais l'affinité transcendantale, selon les propos de Kant, décrit la façon

⁶⁴ CRP, trad. Tremesaygues et Pacaud, p. 17.

Metalle in Kalk und diesen wiederum in Metall verwandelte, indem er ihnen etwas entzog und wiedergab: so ging allen Naturforschen ein Licht auf. (Ak. III, 10)

⁶⁵ Bensaude-Vincent et Lequan (*op.cit.* p. 412).

⁶⁶ Ak, XXI, 288

⁶⁷ Il s'agit de *Réflexions sur le phlogistique*, parut dans les *Chemischen Annalen* en 1789.

⁶⁸ Kant se rallie à la chimie de l'oxygène de Lavoisier (combustion-oxydation et décomposition de l'eau en oxygène et hydrogène). Sur le rapport de Kant à Lavoisier, on peut consulter aussi l'étude de Mai Lequan (2000) sur la conception kantienne de la chimie, surtout p. 98-104.

⁶⁹ La phrase entière en allemand lit : « *So sagt der Moralist mit recht: es giebt nur eine Tugend und Lehre derselben, d. i. ein einziges System, das alle Tugendpflichten durch ein Princip verbindet; der Chymist: es giebt nur eine Chemie (die nach Lavoisier)* ». (Ak VI, 207)

dont l'imagination produit une médiation synthétique entre les concepts de l'entendement et les intuitions sensibles. De ce fait, « l'affinité de l'imagination transcendante fonde l'union d'entendement et de sensibilité, constitutive de toute connaissance objective des phénomènes ». ⁷⁰

Néanmoins, dans l'*Opus postumum*, ouvrage publié en 1804 après la mort du philosophe, Kant accorde un rôle principal dans « l'explication des phénomènes physico-chimiques, en les liant au postulat dynamiste des deux forces originaires motrices, l'attraction et la répulsion ». ⁷¹ Dans cette œuvre Kant adopte le nom de calorique (*Wärmestoff*) ⁷² qui présente la condition suprême de la possibilité de l'expérience, dont il est lui aussi l'objet *a priori* et indirect. ⁷³ Ainsi l'existence de ce mouvement perpétuel exige l'universalité d'un principe de mouvement ; la science de la nature exige donc, de son côté, un concept suprême plus précis que celui d'objet = X, valable au niveau de la critique. En effet, nous savons depuis la première *Critique* que ce X désigne la forme de l'objet et non pas un objet percevable. Ainsi, le concept de calorique est à la fois le point de départ de la physique comme théorie et le point d'arrivée, dans l'*Übergang*, de la philosophie comme système. Pour cela Kant utilise ce terme (il utilise parfois aussi le nom d'Éther) qui joue le rôle de l'objet transcendantal. Le rôle de cette matière universelle, dont les balances les plus sensibles ne peuvent indiquer le poids (certainement, car il ne s'agit pas d'une matière réelle mais d'un modèle), est de s'opposer, comme force inverse, à l'attraction universelle, laquelle, si elle se trouvait seule, elle confondrait toute la matière en un point. Ainsi, les corps sont solides, liquides ou gazeux selon que la force attractive est supérieure, égale ou inférieure à la force répulsive du calorique. L'état d'un corps dépend d'un rapport quantitatif de forces.

Transposant ces notions dans le cadre de sa philosophie, Kant a été amené à tenir le calorique pour le principe de différenciation qui s'oppose à la gravitation de Newton comme principe de coalescence et de confusion. Ceci est confirmé par deux thèses qu'on trouve dans l'*Opus* : « Attraction et répulsion, toutes deux comme force corporelle traversant tout

⁷⁰ Bensaude-Vincent et Lequan, *op.cit.* p. 410.

⁷¹ *Op.cit.*

⁷² Même si Lavoisier n'a pas inventé ce terme, néanmoins c'est lui qui en a imposé et légitimé pour un temps l'usage. En 1777, il proposait, pour désigner la cause de la chaleur le terme de « fluide igné » et de « matière de chaleur », mais dans son *Traité élémentaire de chimie*, il préfère et justifie celui de « calorique » (*Œuvres de Lavoisier*, Paris, 1864, t. I, p. 19).

⁷³ *Der alldurchdringende Wärmestoff ist die erste Bedingung der Möglichkeit aller äußern Erfahrung* (Ak XXI, 551).

(*gravitatio et caloricum*) »⁷⁴ et « L'attraction mondiale est impartiale (gravitation), va dans toutes les directions et est *générique*. L'*attraction chimique* est spécifique et a de la partialité. *Attraction locale* ». ⁷⁵ C'est donc la constitution de la chimie comme science qui a encouragé Kant à élargir le domaine de l'*a priori* et à tenter le passage du générique au spécifique qui est la tâche de l'*Ubergang*. Par là, du modèle général de l'objet mécanique on arrive alors au modèle spécifique de l'objet chimique. Dès lors, la matière ne s'envisage plus sous la perspective du mouvement extérieur, mais aussi sous la perspective du mouvement intérieur qui la forme.

L'apport de Kant est décisif pour la théorie hégélienne de la modélisation. L'auteur des trois *Critiques* ne nous montre en effet pas seulement que le recours au modèle est une structure nécessaire des sciences de la nature,⁷⁶ mais il montre aussi que la nécessité d'un changement de modèle est obligatoire afin qu'on puisse expliquer des mouvements qui dépassent le pouvoir explicatif du modèle newtonien.⁷⁷ Ainsi le modèle chimique fonctionne chez Kant comme médiateur entre le modèle formel (mathématique) de la physique et le modèle matériel de la biologie. Hegel retiendra, sans doute, cette leçon et l'appliquera à son propre *Ubergang* dans le passage du Mécanisme au Chimisme qui forment les deux modèles de l'Objectivité, mais aussi au passage du Chimisme à la Téléologie. Néanmoins, comme nous allons le voir (et comme nous l'avons déjà souligné), cette dernière ne constitue pas un nouveau modèle, celui de la biologie.⁷⁸ En revanche, il s'agit plutôt de la technique comme achèvement de la modélisation.⁷⁹ Il faut donc retracer les étapes qui conduisent Hegel à cette conception

⁷⁴ *Anziehung u. Abstoßung beydes als durchdringende Körperliche Kraft (gravitatio et caloricum)* (Ak XXI, 387).

⁷⁵ *Die Weltattraction ist impartial (gravitation) geht in alle Weiten und ist generisch. Die chemische Attraction (in der Berührung oder im Streben nach derselben zur Erstarrung) ist spezifisch und hat partialitaet. Localattraction.* (Ak. XXI, 382).

⁷⁶ Sur le caractère nécessaire du modèle qui est considéré désormais par Kant comme fait structural des sciences naturelles et non plus comme un outil, on peut consulter l'analyse de François Ottmann (*op.cit.* p. 536-9).

⁷⁷ Cela correspond en effet bien à ce que Thomas Kuhn soutient dans son étude classique citée ci-dessus (note 47), selon laquelle la science a un paradigme qui reste constant, avant qu'il y ait un changement de paradigme (*paradigm shift*) quand les théories courantes ne peuvent plus expliquer un phénomène et que quelqu'un propose une nouvelle théorie. Donc une révolution scientifique arrive quand : i) le nouveau paradigme explique mieux les phénomènes observés et propose un modèle qui est plus proche de ceux-ci ; et ii) quand le nouveau paradigme est sans rapport avec l'ancien paradigme.

⁷⁸ Par le fait que la Téléologie nous conduit à la Vie, cela ne signifie pas pour autant que, pour Hegel, la Vie est modélisable, même si elle présuppose la modélisation faite par l'Objectivité. Cela est dû au fait que le modèle se réfère à quelque chose qui est structurellement autre et au-delà de celui-ci. La Biologie est pourtant pour nous une science de plein droit et son modèle est probablement le modèle par excellence (le modèle de l'ADN par exemple). Il serait ainsi intéressant de mettre en question le rapport que tient le modèle mécanique et chimique à la biologie et de surcroît la Téléologie à la Vie, mais cela dépasse malheureusement le cadre de notre étude.

⁷⁹ Nous allons soutenir, par la suite de notre commentaire, la thèse que quand un modèle scientifique s'applique dans la réalité, il devient un « objet technique » dans le sens que Gilbert Simondon donnait à ce terme. Voir Simondon (2012). Il s'agit d'une réédition de l'étude classique de 1958.

particulière de l'objet ainsi que les caractéristiques qui lui sont propres. Pour cela nous avons besoin de clarifier ces aspects avant de pouvoir passer à notre commentaire.

2. Notions préliminaires

Le Syllogisme hégélien est la médiation (*Vermittlung*) entre le Concept et l'Être. Or le mouvement du syllogisme marque la relève de cette médiation. Le résultat est une nouvelle forme d'immédiateté :

Das Resultat ist daher eine Unmittelbarkeit, die durch Aufheben der Vermittlung hervorgegangen, ein Seyn, das ebensowohl identisch mit der Vermittlung und der Begriff ist, der aus und in seinem Andersseyn sich selbst hergestellt hat. Diß Seyn ist daher eine Sache, die an und für sich ist, - die Objectivität. (GW 12, 126)

Le résultat est donc une *immédiateté* venue au jour par *la relève de la médiation*, un être qui est tout aussi bien identique à la médiation et est le concept qui s'est établi lui-même à partir de et dans son être-autre. Cet être est par conséquent une Chose qui est en et pour soi, - l'Objectivité.⁸⁰

La difficulté du texte hégélien réside dans le fait qu'il y a un retour constant des termes techniques dans tout le livre de la *Logique*. Chaque terme présuppose des développements précédents et pour cette raison sans une bonne compréhension de l'ensemble du corpus, ainsi que de la fonction exacte de chaque terme il est presque impossible de déchiffrer des phrases comme celle que nous venons de citer. Comme l'histoire des lectures de son œuvre l'a montré, maîtriser chaque détail de la *Logique* reste une tâche difficile et laborieuse.⁸¹ Pour cette raison, comme il n'est pas possible dans le cadre de ce travail d'analyser tous les développements de la *Science de la Logique*, nous pouvons néanmoins tenter de clarifier certains termes techniques qui nous permettront de comprendre le passage sur l'Objectivité ainsi que la fonction de celle-ci dans l'économie de la *Logique*.

2.1 L'immédiateté

Quel est le sens de l'immédiateté ? Qu'est-ce que nous entendons quand nous disons qu'une chose est immédiate ? Hegel utilise très souvent dans toute la *Science de la Logique* le

⁸⁰ Pour des raisons méthodologiques le présent travail utilise une traduction qui diffère en certains points des traductions disponibles de Bernard Bourgeois et de Pierre-Jean Labarrière et Gwendoline Jarczyk. De manière générale, en l'absence de mention contraire, toutes les traductions sont de l'auteur.

⁸¹ Comme le montre, par exemple, l'aporie bien connue d'Adorno du début de la troisième étude sur Hegel, qui souligne le caractère obscur de l'écriture hégélienne et les difficultés de compréhension qui en émanent à cause de cette obscurité. Voir Adorno (1979).

terme d'immédiateté en disant qu'une chose est immédiate ou qu'une catégorie logique se trouve dans la position de l'immédiateté ; phrases qui ont une fonction particulière, car l'immédiateté est présentée par le philosophe allemand comme une propriété logique. Or, dans le langage courant on entend par le terme d'immédiateté un rapport plutôt qu'une propriété qui appartient à une chose. La particularité de l'usage hégélien s'appuie sur le fait qu'elle apparaît toujours à des endroits spécifiques et reconnaissables, quand l'analyse d'un groupe catégorial s'achève et un nouveau groupe est introduit. Par conséquent l'immédiateté joue un rôle de médiateur lors passage d'un groupe catégorial à l'autre.

Une lecture rapide de l'ensemble de la *Logique* peut nous procurer une multiplicité d'exemples qui illustrent la particularité de l'usage hégélien de l'immédiateté. Nous choisissons d'abord de présenter quelques-uns, afin que nous puissions mieux expliquer la fonction de l'immédiateté dans l'œuvre hégélien :

- a) Le passage du devenir (*Werden*) à l'être-là (*Dasein*) est marqué par l'apparition de l'immédiateté car le nouveau concept apparaît sous la forme de l'être, c'est-à-dire immédiatement : « *Das Werden so Uebergehen in die Einheit des Seyns und Nichts, welche als seyend ist, oder die Gestalt der einseitigen **unmittelbaren** Einheit dieser Momente hat, ist das Daseyn* », et en français : Dans la mesure où le devenir est le passage vers l'unité de l'être et du néant, c'est-à-dire vers l'unité sous la forme de l'être, autrement dit qui a la forme d'une unité immédiate et unilatérale, est l'être-là. (*GW* 21, 94)
- b) Puisque l'être-là apparaît sous la forme de l'être, c'est-à-dire immédiatement, il est un être déterminé. La détermination prise en soi, c'est la qualité : « *Die Bestimmtheit so für sich isolirt, als seyende Bestimmtheit, ist die Qualität ; - ein ganz einfaches, **unmittelbares** (la détermination isolée pour elle-même, comme une détermination étante, c'est la qualité ; - elle est simple et immédiate)* ». (*GW* 21, 98) La qualité est donc une détermination immédiate, ou seulement sous la forme de l'être : « *der Qualität als nur **unmittelbarer** oder seyender Bestimmtheit* » (*op.cit.*).
- c) Un peu plus loin dans la *Logique*, l'Infini passe à la figure de l'Être pour soi qui constitue une nouvelle forme d'immédiateté quoiqu'il soit par définition une figure médiatisée. Comment une figure médiatisée peut-elle être immédiate ? L'être en soi (*Sein an sich*) est l'être qui commence de lui-même, l'immédiat par excellence, ou l'être tout court. En revanche, l'être pour soi (*Sein für sich*) est l'être en rapport (*Beziehung*),

l'être par rapport à soi et donc l'être médiatisé. Or, l'être pour soi est scindé car il contient deux moments en lui : l'être pour soi et l'être pour l'autre (*Sein für Anderes*). Donc l'être pour soi a une définition relationnelle et cela implique la présence de deux termes : l'autre est un terme corrélat par rapport à un premier terme que l'on peut désigner comme un en soi. Cette relation apparaît comme supplément, car la différence entre l'être pour l'autre et l'être pour soi apparaît seulement sous l'horizon de la différence entre l'être en soi et l'être pour soi. Le supplément succède ce dont il est le supplément, mais il le précède aussi. Cela peut paraître paradoxal, mais la coïncidence entre ces deux instances produit l'immédiateté. La fonction de l'immédiateté c'est d'annuler la différence entre l'être en soi et l'être pour soi. En effet, dans la mesure où cette différence est annulée et l'être pour soi est immédiat, alors il se présente comme Un (*Eins*). Or, comme l'Un a la forme de l'immédiateté (être), « *die Form der Unmittelbarkeit, des Seyns* » (*GW* 21, 151), il est le corrélat d'une nomination. Du moment qu'un être pour soi est désigné par un nom, il se présente sous la forme de l'Un. Ceci apparaît d'ailleurs dans toute nomination. Je nomme X et ceci apparaît comme Un. L'unité de l'Un se trouve alors dans une position d'immédiateté et chaque moment qui constitue son concept est posé, à travers cette immédiateté, comme une détermination positive, c'est-à-dire comme un étant : « *durch diese Unmittelbarkeit wird jedes Moment als eine eigene, seyende Bestimmung gesetzt* ». (*op.cit.*) Comme étant, l'Un est fini et par conséquent il se réfère à un autre, à savoir à son contraire, la multiplicité. Voici comment Hegel présente ce passage : « *Das Eins ist die einfache Beziehung des Fürsichseyns auf sich selbst, in der seine Momente in sich zusammengefallen sind, in der es daher die Form der Unmittelbarkeit hat und seine Momente daher nun daseyende werden* », en français : L'Un est le rapport simple de l'être pour soi avec soi-même dans lequel ses moments se sont abimés et dans lequel, par conséquent, l'être pour soi a la forme de l'immédiateté et ses moments sont devenus des étants-là. (*op.cit.*)

- d) La transition de la qualité en quantité est marquée par la présence de l'immédiateté. Les moments de cette transition manifestent le fait que la détermination fondamentale de la qualité c'est l'être et l'immédiateté : « *Uebersehen wir kurz die Momente dieses Ueberganges der Qualität in die Quantität, so hat das Qualitative zu seiner Grundbestimmung das Seyn und die Unmittelbarkeit* » (*GW* 21, 165). Comme la quantité est « l'immédiateté de cette unité, dans laquelle la différence a disparu tout en

restant présente implicitement dans l'unité de l'être et du néant (*der Unmittelbarkeit dieser Einheit willen, worin der Unterschied verschwunden ist, der aber an sich darin, in der Einheit des Seyns und Nichts, vorhanden ist*) [op.cit.] », elle est relation pure et donc une contradiction, car elle est immédiate et médiatisée en même temps.

- e) La fonction de l'immédiateté ne se limite pas à la « Logique de l'Être », mais elle couvre l'ensemble de la *Science de la Logique*. Comme, selon les mots de Hegel « la vérité de l'être est l'essence », la dernière apparaît comme la relève de l'être. Mais l'être, comme nous avons vu, c'est la forme de l'immédiateté, et donc l'essence est la négation de l'immédiateté. Or, la double fonction de la négation permet à l'essence de conserver en elle l'immédiateté : « *So hat das Wesen die Unmittelbarkeit sich gegenüber, als eine solche, aus der es geworden ist, und die sich in diesem Aufheben aufbewahrt und erhalten hat* », c'est-à-dire en français : ainsi l'essence a-t-elle l'immédiateté face à soi comme une immédiate à partir de laquelle elle est devenue et qui, dans cette relève, s'est conservée et maintenue. (GW 11, 245) L'immédiateté reste un opérateur logique dans la « Logique de l'Essence ». Néanmoins, Hegel ne l'attribue pas à l'essence elle-même, car celle-ci n'est pas un étant et donc elle n'est pas corrélat d'une nomination. En revanche, ceci n'exclut pas l'usage du nom « *Wesen* », parce que, d'après les développements de la « Logique de l'Essence », il y a un autre usage du nom. L'essence est le nom de l'unité structurale de la Réflexion (de l'Identité au *Grund*). Dès lors ce nom est une abréviation.
- f) L'essence est apparence, c'est-à-dire non-être et rien de plus. La réflexion est le nom que Hegel donne pour dire l'acte négatif par lequel l'essence manifeste ce qu'elle n'est pas : « *Der Schein ist dasselbe, was die Reflexion ist; aber er ist die Reflexion als unmittelbare; für den in sich gegangenen, hiemit seiner Unmittelbarkeit entfremdeten Schein, haben wir das Wort der fremden Sprache, die Reflexion* », et en français : L'apparence est la même chose que ce qu'est la réflexion ; mais elle est la réflexion comme immédiate ; pour l'apparence revenue dans soi, partant aliénée de son immédiate, nous avons le mot de la langue étrangère, la réflexion. (GW 11, 249) Ainsi la réflexion devient « le mouvement de néant à néant et par là à soi-même en retour ». Par conséquent l'immédiateté de l'essence c'est le mouvement de la réflexion et ainsi l'immédiateté devient moyen terme. Au début de la *Logique* l'immédiateté était le commencement et maintenant elle est devenue le résultat. La nouvelle position de l'immédiateté est marquée par la négativité – elle est négation de la négation. *Schein*

serait la Réflexion en position d'immédiateté, cela veut dire que la réflexion est un processus logique. Néanmoins, lorsqu'elle apparaît du côté du corrélat du discours, dans la position de l'être, il est *Schein*, apparence. On passe d'un état de la Réflexion à l'autre, aucun n'est stable, il est seulement apparence.

- g) L'effondrement de la contradiction aboutit à la fonction du *Grund* (« fondement », qu'il faut l'entendre comme *ratio*, raison). Le « fondement » signifie pour Hegel l'acte de l'effondrement d'un être-posé. En effet, selon Hegel, seul un être-posé peut entrer dans une contradiction. Du moment que l'être-posé est structurellement contradictoire il est dans sa nature propre de renvoyer à un corrélat lequel n'apparaît plus sous la forme de l'immédiateté de l'être, mais comme fondement. L'immédiateté du *Grund* est négation de la médiation, c'est-à-dire négation de l'être-posé. Quand l'Être se comporte comme *Grund*, il montre la nature logique de l'immédiateté. Ainsi le fondement est une « médiation réelle de l'essence avec soi » parce qu'il contient la réflexion comme réflexion relevée. Donc : « *Nach diesem Momente der aufgehobenen Reflexion erhält das Gesetzte die Bestimmung der **Unmittelbarkeit**, eines solchen, das ausser der Beziehung oder seinem Scheine identisch mit sich ist. Diß **Unmittelbare** ist das durch das Wesen wiederhergestellte Seyn; das Nichtseyen der Reflexion, durch das das Wesen sich vermittelt* » et en français : Selon ce moment de la réflexion relevée, le posé reçoit la détermination de l'immédiateté, celle d'un terme qui en dehors du rapport ou de son apparence est identique à soi. Cet immédiat est l'être rétabli par l'essence ; le non-être de la réflexion, par quoi l'essence se médiatise. (*GW* 11, 292) Le fondement médiatise et pour cela il se réfère à un autre, donc un fondé. Par conséquent le fondement se réalise comme référence et pour cette raison il est aussi immédiat.
- h) L'essence passe à l'existence. L'existence, selon Hegel, est : « *die Reflexion des Grundes in sich; seine in seiner Negation zu Stande gekommene Identität mit sich selbst, also die Vermittlung, die sich mit sich identisch gesetzt hat, und dadurch **Unmittelbarkeit** ist* (la réflexion du fondement dans soi ; son identité à soi-même qui s'est faite dans sa négation, donc la médiation qui s'est posée identique à soi, et par là est immédiateté) » (*GW* 11, 326). La relève de la médiation du fondement nous amène à une nouvelle immédiateté. Or, l'existence ainsi posée a en elle « les déterminations de la médiation ». Donc l'immédiateté de l'existence est médiatisée par le fondement relevé. Ce qui existe est un être-posé et pour cela il se présente immédiatement comme un existant, c'est-à-dire comme une chose (*ein Ding*). Autrement dit, ne se comporte

comme existant que ce qui a un *Grund*. L'existant apparaît dans la forme de l'immédiateté comme corrélat d'une nomination possible.

- i) Au moment où le concept arrive au singulier il achève son développement. Pourtant, ceci ne signifie pas la fin de la *Logique*. Le concept singulier nous amène à la figure du jugement. Dans la mesure où le concept singulier ne se « divise » pas dans le jugement (*Ur-teilung*) il reste un ceci (*Diese, τόδε τι*). Selon les propos de Hegel : « *Das Einzelne, welches in der Reflexionssphäre der Existenz als Dieses ist, hat nicht die ausschliessende Beziehung auf anderes Eins, welche dem qualitativen Für-sich-seyn zukommt. Dieses ist als das in sich reflectirte Eins für sich ohne Repulsion; oder die Repulsion ist in dieser Reflexion mit der Abstraction in eins, und ist die reflectirende Vermittlung, welche so an ihm ist, daß dasselbe eine gesetzte, von einem Aeusserlichen gezeigte Unmittelbarkeit ist. Dieses ist; es ist unmittelbar; es ist aber nur Dieses, insofern es monstrirt wird.* (Le singulier qui dans la sphère-de-réflexion de l'existence est comme Ceci n'a pas le rapport excluant à autre Un, lequel revient à l'être-pour-soi qualitatif. Ceci est, comme l'Un réfléchi dans soi, pour soi sans répulsion ; ou la répulsion, dans cette réflexion, est en unité avec l'abstraction, et est la médiation réfléchissante, qui est en lui de telle sorte que ce même est une immédiateté posée, montrée à partir de quelque chose d'extérieur. Ceci est ; il est immédiat ; mais il est ceci dans la mesure où il se trouve montré) ». (*GW* 12, 51-52) Le « ceci » de l'existence est immédiat. Justement, cette immédiateté du « ceci » motive la scission (*Ur-Teilung*) dans la logique du concept. Le singulier donc, quand il se concrétise, devient immédiat. Or, l'immédiateté le met dans une position d'être posé comme un étant qu'on peut montrer. Le fait qu'il est étant dans la mesure où on le montre signifie qu'il est corrélat d'un avis possible, un « *Gemeyntes Seyn* » (*GW* 12, 33) et donc abstrait.

Nous observons l'usage du *même* terme dans des situations et des contextes *différents*. Mais cet usage marque à chaque fois une *opération similaire*. On met un terme *dans la position du corrélat d'un nom*.⁸² Le propre de cette position immédiate, c'est qu'on considère l'immédiat comme étant l'existence (= être) ; mais la différence c'est que l'existant a un *Grund*. Donc, il y a des différences *fonctionnelles*. Hegel utilise donc l'immédiateté comme un médiateur logique. Or, ce qui peut étonner le lecteur de la *Logique* c'est l'uniformité de la formulation à des endroits bien différents. Nous pouvons supposer qu'il s'agit d'une opération logique

⁸² Bruno Haas appelle cela « identification synthétique (*synthetische Identifikation*) ». Voir Haas (2002), *Die freie Kunst*, p. 40-43.

fondamentale, car elle est récurrente et probablement inévitable. En effet, l'analyse hégélienne aboutit à la caractérisation de son résultat comme immédiat. Le résultat se trouve donc à la place du sujet et l'immédiateté à la place du prédicat. Ainsi, le résultat est posé comme immédiat. Par le fait que l'immédiateté se trouve à la place du prédicat, elle est dans une position conférée à l'objet par la réflexion et donc elle est donc un opérateur logique.

Quel est le sens de cette position ? Un bref rappel sur la sémantique du mot « position » nous informera qu'elle est dérivée du verbe latin *ponere*, qui veut dire « poser », « placer », mais aussi « rendre explicite ». C'est en ce sens précis que Husserl parle de la traduction d'une évidence dans une expression logique, voir langagière.⁸³ Rendre quelque chose explicite signifie tout simplement : la dire. Poser selon Hegel c'est rendre explicite et être-posé est l'être explicite, c'est-à-dire être exprimé sous la forme du *logos*, du discours. D'ailleurs, la réflexion est l'acte de poser une chose, c'est-à-dire de la rendre explicite.

Cette conception de l'acte de poser est capable de nous faire mieux comprendre la conception hégélienne du jugement. Dans le jugement (S – P) le sujet est position (le « positif »), car il pose le thème du jugement. Le prédicat est négation (le « négatif »), car il apporte une détermination. On voit alors que toute position (sujet) est en soi déjà une négation, parce que quand on pose quelque chose, on la transfère dans cette nouvelle situation d'un être-posé. La négation (prédicat) est donc en réalité une double négation, c'est-à-dire une négation de la négation.

L'acte logique selon Hegel consiste, de part en part, à établir une position. L'apport hégélien à la logique du jugement consiste à dire que non seulement le sujet et le prédicat sont des positions logiques, mais en plus le référent occupe aussi une position logique. Cette position Hegel l'appelle – immédiateté. Le référent se présente immédiatement, mais pour que cela soit possible il a besoin de la référence, c'est-à-dire de l'acte logique qui le placera dans la position de l'immédiateté du référent. Une fois que le jugement se réfère à un référent, celui-ci peut recevoir un nom. Le fait de donner un nom au référent, à partir du moment où il se présente dans son immédiateté, produit des effets décisifs. Il suffit, par exemple, de dire « gravitation » pour qu'un champ entier des phénomènes, parfois opposés, s'ouvre. En effet par le terme « gravitation », Newton a pu subsumer sous une même loi le fait que sur la terre une pierre tombe, alors que la lune ne tombe pas. Effectivement les objets tombaient toujours et la lune restait toujours dans le ciel, mais avec la gravitation on a pu désigner une qualité

⁸³ Husserl, *Ideen I*, § 89-91.

commune partagée à tous les corps de l'univers. Maintenant, il est impossible de voir une pierre qui tombe sans une référence immédiate à la gravitation. Dès lors la gravitation apparaît comme un existant.

Nous voyons que Hegel utilise l'immédiateté comme un opérateur logique ; il pose le résultat du développement d'un champ catégoriel comme référent afin de lui donner un nom qui ouvrira un nouveau champ catégoriel. Donc le fait de poser un concept à l'occasion d'un référent signifie que ce concept est traité comme une chose qui se présente immédiatement, c'est-à-dire par elle-même, et il ouvre un nouveau cycle descriptif. Or, ce qui apparaît comme le scandale de la philosophie hégélienne c'est que ce procédé logique produit un déplacement de sens, c'est-à-dire un effet performatif inévitable.

Le référent apparaît comme un étant. Selon Hegel l'être est la forme logique de ce qui est dans la position de l'immédiateté comme corrélat du nom et cela nous le voyons dès le début de la *Science de la Logique*. Dans l'introduction de l'ouvrage, Hegel essaie d'aborder le problème du commencement de la science.⁸⁴ Quelle est donc la manière la plus appropriée pour commencer la Logique ? Hegel commence avec la catégorie la plus simple : l'Être. Qu'est-ce qui arrive quand on énonce le mot être ? Hegel en fait l'épreuve : *Seyn, reines Seyn, - ohne alle weitere Bestimmung*, Être, rien qu'Être, sans autre détermination (*GW* 21, 68). Nous pouvons remarquer tout de suite que cette phrase est particulière, car elle n'a pas de verbe. En effet le but de Hegel est tout simplement de convoquer l'Être sans lui donner une définition ; sans dire ce qu'est l'Être. Or, dans la suite du texte nous allons voir que cela est impossible.⁸⁵

L'Être est défini comme « *unbestimmte Unmittelbarkeit* », immédiateté indéterminée. Cette définition ou détermination est problématique dans la mesure où, comme le souligne l'introduction à la section sur la qualité, l'absence de détermination est elle-même une détermination. Que signifie le terme « immédiateté » sinon une absence de médiation ? L'être est absence de médiation, parce qu'il est structurellement corrélat du nom, c'est-à-dire qu'il a bien un nom, mais pas de définition. S'il avait une définition, il ne serait pas immédiateté, il serait médiatisé par les termes qui le définissent. Comment le nom nomme-t-il l'Être ? Si son

⁸⁴ *Womit muss der Anfang der Wissenschaft gemacht werden* (*GW* 21,53).

⁸⁵ Le cœur de cette analyse se trouve dans les travaux de Bruno Haas et surtout dans les articles « La fonction du nom dans la logique spéculative » (2012), p. 129-144, et « Que signifie : appliquer la logique spéculative ? » (2006), p. 149-170. Selon l'interprétation de Bruno Haas, la logique de l'Être est une logique du nom et de la nomination. Je suis cette ligne interprétative, car il me semble qu'elle nous apporte une compréhension originelle et rigoureuse de la fonction de l'immédiateté hégélienne et par conséquent de l'immédiateté de l'objet que nous cherchons à établir.

nom le nomme, il faut que l'Être réponde à son nom, c'est-à-dire, il faut que l'Être lui-même se présente comme le sens de son nom. Une nomination qui ne peut s'expliquer s'appelle chez Hegel « *Meinung* ». Nous pouvons traduire ce terme par « avis », car le terme « opinion », comme l'opinion publique (*öffentliche Meinung*), n'a pas la connotation de « sens » qui est présente d'une certaine manière dans le verbe allemand *meinen*. Nous dirons que le corrélat du nom est « avisé ». Le terme « avis » (*Meinung*) est absent de la logique hégélienne.⁸⁶ Néanmoins, il nous servira pour décrire un certain nombre de procédés logiques, c'est-à-dire de procédés liés au logos, au parler. On verra que la logique hégélienne se distingue en ceci d'autres logiques qu'elle inclut une réflexion sur la fonction du nommer.

L'Être est la fonction logique de ce qui répond au nom, « *unmittelbar* ». Mais ce qui le distingue d'autres immédiatetés, c'est qu'il est, en plus, « *unbestimmt* ». L'Être est l'« *Unmittelbarkeit* » sans autre détermination. Ce rapport négatif à la détermination apparaît dans la *Phénoménologie de l'Esprit* comme premier résultat de la dialectique de la certitude sensible. En effet, l'Être n'est pas un sensible, pas un « ceci » (*τόδε τι*), il ne se présente pas immédiatement aux sens. L'Être est une abstraction, et même peut-être l'abstraction par excellence, puisque dans l'histoire de la Philosophie, Hegel dit que c'est avec la découverte de l'Être, que Parménide inaugura la philosophie.⁸⁷

L'Être appelé par son nom au début du texte et « défini » comme « *unbestimmte Unmittelbarkeit* » se dévoile comme néant. L'argument est extrêmement simple : Si l'Être n'a pas de détermination, il est néant. Ceci ne veut pourtant pas dire que « Être » et « Néant » sont deux mots pour la même chose. Car, dans ce cas, il n'y aurait aucun sens à parler d'un « passage » (*Übergang*) de l'Être au Néant et vice versa. Pour qu'il y ait « passage », il faut aussi une différence. Mais on vient d'apprendre justement qu'aucune différence ne se trouve dans l'Être « par rapport à autre chose » (p.ex. par rapport au néant). Nous verrons par la suite que l'Être et le Néant ne se comportent pas exactement de la même manière dans ce premier argument de la *Logique*, qu'il y a donc une différence fonctionnelle entre ces deux termes.

⁸⁶ On lit néanmoins dans la deuxième remarque (*GW 21, 79*) : « *Das Resultat behauptet also den Unterschied des Seyns und des Nichts eben so sehr, aber als einen nur gemeynten [...] Aber das Meynen ist eine Form des Subjektiven, das nicht in diese Reihe der Darstellung gehört.* », et plus clairement au début de la Doctrine du Concept quand il souligne le fait que l'être simple est seulement avisé : « *Das Seyn ist einfaches, als unmittelbares; deßwegen ist es ein nur Gemeyntes, und kann man von ihm nicht sagen, was es ist; es ist daher unmittelbar eins mit seinem Andern, dem Nichtseyn (GW 12, 33).*

⁸⁷ *Den einfachen Gedanken des reinen Seyns haben die Eleaten zuerst, vorzüglich Parmenides als das Absolute und als einzige Wahrheit, und in den übergebliebenen Fragmenten von ihm, mit der reinen Begeisterung des Denkens, das zum erstenmale sich in seiner absoluten Abstraction erfaßt, ausgesprochen: nur das Seyn ist, und das Nicht ist gar nicht. (Anmerkung 1, GW 21, 70).*

Le terme « Être » nomme quelque chose, c'est-à-dire qu'il convoque quelque chose qui y répond, immédiatement, c'est-à-dire de soi-même (*an sich*). Mais dès qu'il faut dire ce que c'est, il apparaît que ce terme n'a pas de détermination et qu'il est donc « vide ». Mais le vide absolu est néant. Le mouvement logique est ainsi régi par la différence entre ce qui est avisé et ce qui se montre. Lorsqu'on essaie de dire ce qui est *avisé* (l'Être), quelque chose se *montre*. Ce qui se montre, c'est la *forme*. Mais cette démonstration se place dans le passage du *nommer* au *dire*. Cette lecture du premier passage pourrait laisser quelque perplexité. Ne pourrait-on pas insister sur le fait que l'Être et le Néant restent distincts, du moins quant à leur contenu avisé, et que leur identification n'est due qu'à l'impossibilité de dire cette différence ? Mais la question posée ainsi commet l'erreur que ce passage nous fait découvrir : elle pose une différence qui n'est pas dicible. Plus précisément, elle pense l'Être et le Néant à partir de la différence. Mais la différence est une relation (*Beziehung*) ; or, l'Être est « *unbestimmte Unmittelbarkeit* », c'est-à-dire qu'il est sans détermination et donc sans rapport à autre chose, *en soi*. Si donc tout penser est conçu comme détermination, c'est-à-dire comme mise en rapport, il est certain que l'Être ne pourra jamais y apparaître que comme néant.

Dans le texte, Hegel introduit le « *Unterschied* » (différence) d'une façon nuancée. D'abord, il dit que l'Être en tant que « *unbestimmte Unmittelbarkeit ist sich selbst gleich* », c'est-à-dire pareil à lui-même. Ensuite, il précise qu'il n'a aucune « *Verschiedenheit* (diversité) » ni en lui ni vers un dehors. Enfin, il ajoute qu'il n'y a pas de « *Unterschied* » d'une détermination ni en lui ni par rapport à autre chose. « *Gleichheit* (égalité) », « *Verschiedenheit* », « *Unterschied* » sont des termes techniques chez Hegel ; il est prudent de les lire soigneusement. L'égalité avec soi-même (*Gleichheit mit sich*) n'est pas la même chose que le rapport à soi-même (*Beziehung auf sich*). L'égalité se dit uniquement dans une comparaison (*Vergleich*), où deux termes sont comparés à partir d'un point de vue en-dehors d'eux. Si quelque chose est « *mit sich selbst gleich* (pareil à soi) », cela veut dire que l'on ne trouve de différence entre elle et elle-même. L'accent est ici mis sur la comparaison extérieure. Si Hegel précise ensuite l'absence aussi de toute « *Ungleichheit* » contre autre chose, il dépasse ce qui est dit dans la *Phénoménologie de l'Esprit* où l'Être apparaît comme abstraction, c'est-à-dire comme déterminé par la négation par rapport à tout ceci. Si l'Être ne souffre même pas l'inégalité par rapport à autre chose (p.ex. à l'étant), c'est qu'il s'agit de le penser radicalement « en soi ». Il se pose ainsi la question de savoir, pour quelle raison Hegel identifie son début de la *Logique* avec l'Être plutôt qu'avec le « quelque chose » (*Etwas*). La question s'aggrave

encore dès qu'on questionne le statut logique du néant. Car celui-ci apparaît plutôt comme la négation du « *Etwas* » que de l'Être qui s'opposerait plutôt au « *Nichtsein* (non-être) ». ⁸⁸

Le mot « Être » se dit non seulement pour l'être de ce qui est (*Seiendheit*, « étanteté »), mais aussi pour l'Être en sa totalité (*das Sein im Ganzen*), et ceci notamment lorsqu'on l'oppose au néant. Cette ambiguïté peut être régie par une logique. Nous y reviendrons. Il est certain dès maintenant que le texte ne donne aucun élément pour déterminer dans quel sens l'Être doit être entendu ici, si ce n'est la consigne de le penser « en lui-même », et donc non pas comme « étanteté de l'étant ». Il est intéressant de noter dans ce contexte que Hegel dit de l'Être qu'il est « *unbestimmte Unmittelbarkeit* » (paragraphe sur le « *Seyn* »), mais aussi qu'il est « *das unbestimmte Unmittelbare* » (introduction à la Qualité), qu'il est donc immédiat et immédiateté. Cette différence ne semble pas jouer encore ici.

Dans « *Verschiedenheit* » et « *Unterschied* », il y a la même souche, le verbe « *scheiden* », séparer. Ce sont des termes de la « Doctrine de l'Essence ». Disons seulement que « *Unterschied* » décrit une relation entre deux termes, et plus précisément une relation négative dans laquelle les termes reçoivent leur détermination par cette relation. Hegel ne conçoit aucune détermination sans différence. Mais la différence est un rapport à autre chose. Cela exclut toute détermination purement intrinsèque. On pourrait dire que ceci explique bien le résultat du premier paragraphe sur l'Être. Car si on pose l'Être comme ce qui est immédiatement et sans rapport à autre chose, et que toute détermination est nécessairement rapport à autre chose, il s'en suit nécessairement que l'Être est sans détermination. Il suffit d'identifier l'indéterminé avec le néant, et le passage de l'Être au Néant est fait. Cette réduction ne perd que ceci, à savoir, que l'Être apparaît d'abord comme corrélat d'un nom et comme contenu avisé qui ensuite se montre comme néant, par sa forme. La dialectique de l'Être peut éventuellement justifier l'usage que Hegel fait de la différence. Toujours est-il, nous l'avons signalé, que cet usage peut être solidaire d'une ontologie inavouée ou irréfléchie.

L'argument hégélien consiste à apporter de l'extérieur l'idée d'un rapport à autre chose, rapport qui est pensé essentiellement comme rapport de négation (*Unterschied*) pour éprouver l'Être qui, lui, se révèle alors comme Néant. Cela n'empêche que, sous ces conditions, c'est tout de même l'Être lui-même qui se comporte de la façon que nous avons vue. Du moment qu'on soumet l'Être à l'examen, il se révèle comme Néant. L'examen, c'est justement

⁸⁸ On peut comparer aussi avec Adorno qui, dans la *Dialectique Négative*, reproche à Hegel de n'avoir commencé la Logique avec « *Etwas* ». Voir Adorno (2003, 150-3).

l'observation sous les conditions de la différence (ou par rapport à la différence), sans quoi aucune pensée ne pourrait avoir lieu. Penser, c'est différencier.

Il est peut-être déjà clair que le passage de l'Être avisé à sa forme comme Néant n'est pas tout simplement celui d'une fausse opinion de la vérité. Tout dépendra de comprendre comment l'être comme corrélat avisé du nom reste une fonction irréductible du champ logique et qui, d'une certaine façon, se distinguera bien de cette autre fonction logique qu'est le Néant. Mais pour pouvoir les distinguer, il faut bien auparavant les avoir observés dans leur comportement. Nous dirons donc que l'Être est ici posé dans sa fonction de corrélat immédiat du nom qui s'appelle, chez Hegel, la fonction du début (*Anfang*) et que par-là, il est inévitable qu'il se dévoile comme Néant, à partir du moment, à savoir, où ce début est soumis à la pensée, c'est-à-dire à la relation différenciante.

Notons en dernier lieu l'usage curieux que Hegel fait dans ce paragraphe de l'intuition et de la pensée. Il n'y a rien à voir dans l'Être, dit-il, « s'il peut être question, ici, d'intuition ». Or, il ne peut pas en être question « ici », car ce n'est pas un terme logique. La même chose vaut aussi pour le penser, comme on l'apprend au plus tard par le paragraphe sur le néant : « *insofern Anschauen oder Denken hier erwähnt werden kann...* » (GW 21, 69), ce qui indique suffisamment que non. L'usage de l'intuition et du penser médiatise l'engagement du *vide* dans l'argument. A la différence du Néant, le vide est un creux *dans* l'Être, un creux entouré d'autre chose. Le vide d'Être de l'intuition apparaît à l'intuition comme Néant. Mais en tant qu'il est le Néant de l'intuition (donc un creux au sein de l'étant qu'est l'intuition), il peut s'appeler aussi un vide (*Leere*).

L'intuition et le penser « vides » jouent un rôle très similaire dans le paragraphe sur le Néant. Le passage qui les mentionne (entouré de deux tirets) pourrait manquer sans que l'argument s'effondre. Cet argument montre une autre structure que celui qui fait passer l'Être dans le néant. D'une façon très formelle, il s'agit d'un syllogisme *par analogie*. Car si l'Être se révèle directement comme Néant, parce qu'il se montre tel, celui-ci se montre comme Être pour la simple raison qu'il est exactement ce que l'Être *montre*, c'est-à-dire ce dont l'Être fait preuve qu'il l'est. Formalisé, l'argument se lit ainsi : l'Être est indéterminé, vide de contenu et de différence ; le Néant aussi est indéterminé, vide de contenu et de différence ; donc l'Être et le Néant sont la même chose. Le paragraphe suivant ne manque pas d'interpréter cette identification par analogie comme passage (*Übergang*) du Néant à l'Être.

Il faut d'abord s'accorder sur ce qui vient d'être montré. Il est question ici de deux catégories logiques (Être et Néant) dans la position de l'être-en-soi. Dans cette position, elles ne peuvent en effet être distinguées. Mais cette position ne leur est pas tout à fait étrangère. Car la position de l'en-soi immédiat permet d'identifier l'Être comme thème du début de la logique. Mais qu'en est-il du Néant ? Qu'est-ce qui permet de questionner le Néant pour y découvrir l'Être ? Là, le Néant ne se comporte pas exactement comme l'Être. Si l'Être est conçu comme le contenu immédiat, le *donné* par excellence, par lequel on peut débiter, c'est-à-dire comme début (*Anfang*) d'un développement ultérieur, puisque l'Être en tant qu'immédiateté est justement ce qui débute structurellement de soi-même donnant lieu à ce qui suit, le Néant ne pose rien ; il est plutôt absence de début, abîme. Le Néant dans ce sens n'est pas donné. C'est la raison pour laquelle, il peut toujours être convoqué sans autre justification, sans qu'il soit nécessaire qu'il compare. Le néant par définition ne compare pas. Cette différence entre l'Être et le Néant apparaît plus clairement dans les deux unités qui en naissent : dans le naître et le périr (*Entstehen und Vergehen*). Le passage du Néant à l'Être est *naître* : Si le Néant en tant que tel passe dans l'Être, il s'en suit que l'Être doit se produire, c'est déjà une ébauche de la preuve ontologique. Mais il faudra en saisir la teneur qui se trouve à mille lieues de ce que la tradition a pu voir dans cette preuve. Le passage de l'Être au Néant c'est périr. En aucun cas ne dira-t-on que le périr signifie que le Néant se *produira*. Entre Être et Néant, c'est le Néant qui fonctionne comme fond et abîme (*Grund und Abgrund*), et plus précisément : fond parce qu'il est abîme. Dans la « Doctrine de l'essence », Hegel posera en effet le Néant comme fond de l'Être. Mais là encore, tout dépend de bien saisir ce que cela veut dire, car il ne s'agit pas du tout d'une *creatio ex nihilo*.

La difficulté majeure reste sans doute celle-ci : comment justifier le passage du Néant à l'Être ? Si ce passage implique, comme nous l'avons suggéré, une référence à la preuve ontologique, qu'est-ce qui peut la soutenir ? La question est d'autant plus embarrassante que le passage du Néant à l'Être est médiatisé par une analogie. C'est parce que le Néant est la même chose que l'Être, qu'il « devient » Être. Mais si ce qui distingue l'Être est exactement ce qui, de lui, ne peut être dit, étant donné qu'il est un contenu avisé, le passage du Néant à l'Être ne peut se faire grâce à l'identité de leur commun manque de détermination. Dans le passage sur le Néant, Hegel fait allusion à un argument de « l'étranger » dans le Sophiste : Le « *μη ον* » nomme bien quelque chose plutôt que rien. Or, qu'est-ce qu'il nomme le « Néant » ? Il nomme ce qui n'est pas. Qu'est-ce qui n'est pas ? C'est-à-dire qu'est-ce qui se *montre* ne pas être ? C'est bien l'Être qui vient de se montrer ne pas être. Sur ce point, Hegel tombe d'accord

avec Schelling. Celui-ci enseigne depuis les conférences de Stuttgart, que le « μη ον » des Grecs, c'est l'Être.⁸⁹ Donc, ce qui est nommé par le nom du « néant », c'est bien l'être lui-même, parce qu'il se montre être le néant. C'est-à-dire qu'on identifie l'Être comme ce qui est (se montre) comme néant. Celui-ci est donc, non pas Néant, mais Être.

À partir de là, on peut saisir un trait de l'Être qui ne sera thématiqué que bien plus tard dans la *Logique* : effectivement, l'Être n'est pas, on ne le rencontre pas, il n'est pas « phénomène ». L'Être est un *sens*. Mais le sens est par excellence événement de néant. Le Néant est l'Être du sens. La *Science de la Logique* est la science de l'Être du sens. Le terme « Être » apparaît ici en de multiples significations articulées. Nous distinguons : (1) l'Être comme « *reines Sein* » (Être pur, immédiateté indéterminée, corrélat simple du nom), qui s'avère être « néant », c'est-à-dire pur sens ; et (2) l'Être comme essence (*Wesen* ou *Sein der Sache*), c'est-à-dire sa forme, ce comment elle doit se montrer.

2.2 La Contradiction

Plusieurs commentateurs ont remarqué l'usage particulier que Hegel en fait de la « contradiction ».⁹⁰ Traditionnellement la Philosophie traitait la contradiction comme un impasse et la plus grande partie du travail consistait à l'effort de l'éviter. Or, dans l'ensemble de la *Science de la Logique* le lecteur remarquera que Hegel utilise le terme de la contradiction d'une manière différente. Dans le chapitre qui nous concerne par exemple Hegel note à propos de l'objet mécanique :

Es ist hiemit der Widerspruch vorhanden, zwischen der vollkommenen Gleichgültigkeit der Objecte gegen einander, und zwischen der Identität ihrer Bestimmtheit. Dieser Widerspruch ist somit die negative Einheit mehrerer sich in ihr schlechthin abstossender Objecte, - der mechanische Proceß. (GW 12, 136)

Est par là présente la contradiction entre l'indifférence parfaite des objets les uns en regard des autres et l'identité de la détermination de ces mêmes ou de leur extériorité parfaite dans l'identité de leur détermination. Cette contradiction est ainsi l'unité négative de plusieurs objets se repoussant, dans elle, purement et simplement, - le procès mécanique.

⁸⁹ Schelling, « *Stuttgarter Privatvorlesungen* ».

⁹⁰ Voir, parmi d'autres, l'article très éclairant de Michael Wolff (1999), « On Hegel's doctrine of contradiction », et son étude, désormais classique, sur le concept de la contradiction Wolff (2010), où il aborde la question du sens de la contradiction chez Hegel et son apport à la compréhension de celle-là à la logique traditionnelle.

Dans ce passage Hegel utilise manifestement la contradiction d'une manière positive. Cette situation logique mérite d'être éclairée afin qu'on puisse comprendre sa fonction logique dans le texte que nous avons à commenter.

En effet Hegel utilise rarement le terme « contradiction » pour désigner un rapport spécifique entre inférences, jugements ou prédications. En revanche, il l'utilise pour désigner quelque chose d'objectif ; quelque chose qui appartient aux choses auxquelles on se réfère. Hegel, dans la *Science de la Logique*, traite la contradiction comme une détermination de la réflexion dans ce qui l'appelle la « logique objective ».⁹¹ Par cet usage, la contradiction apparaît comme une chose « objective » qui appartient aux choses elles-mêmes : « *Alle Dinge sind an sich selbst widersprechend* » (GW 11, 286). Néanmoins, dès le début Hegel admet la définition aristotélicienne classique⁹² et il présente une typologie des apparitions de celle-ci dans le discours :

Diese besteht darin, die ihr andre Bestimmung in sich zu enthalten und dadurch allein nicht Beziehung auf ein äusserliches zu seyn, aber eben so sehr unmittelbar darin, sie selbst zu seyn und die ihr negative Bestimmung von sich auszuschliessen. Sie ist so der Widerspruch. (GW 11, 279)

Celle-ci consiste à contenir dans soi la détermination autre à elle, et par là seulement à ne pas être rapport à un extérieur, mais tout aussi bien immédiatement à être elle-même et à exclure de soi la détermination négative à elle. Elle est ainsi la contradiction.

Or, la thématique hégélienne est plutôt la description de cet objet logique particulier, car on doit admettre que la contradiction apparaît dans le discours et par cela elle devient réelle, c'est-à-dire objective. Elle est donc bien un objet logique de plein droit.

Pour des raisons méthodologiques et interprétatives nous faisons la distinction entre deux types de contradiction : une binaire et l'autre ternaire.⁹³ Si on prend la définition classique d'Aristote nous arrivons à une contradiction quand un sujet reçoit un prédicat et son contraire en même temps. Or, si nous analysons cette définition nous constatons qu'il y a nécessairement

⁹¹ GW 11, 279-290.

⁹² Aristote traite la contradiction dans plusieurs endroits de son œuvre (comme par exemple : *De Interpr.*, 6,17a 34 ; *Réfut. Soph.* 5, 167 a 23), mais il donne la définition de celle-ci dans le livre Γ de la *Métaphysique* : « τὸ γὰρ αὐτὸ ἅμα ὑπάρχειν τε καὶ μὴ ὑπάρχειν ἀδύνατον τῷ αὐτῷ καὶ κατὰ τὸ αὐτό » (Γ, 3, 1005 b 19-20), c'est-à-dire qu'il est « impossible que le même appartienne et n'appartienne pas en même temps à la même chose et du même point de vue » (trad. Marie-Paule Duminil et Annick Jaulin, Flammarion, 2008). Il est évident que ce qui distingue la contradiction d'une opposition c'est l'« ἅμα...τε », le fait qu'un attribut appartient et n'appartient pas *en même temps* au sujet.

⁹³ Pour avoir une version plus élaborée de la doctrine hégélienne de la contradiction on peut consulter l'article de Bruno Haas, « *Urteil* », dans Gilbert Gérard, Bernard Mabile (éd.) (2017), *La Science de la Logique au Miroir de l'Identité*, p. 195-216.

trois termes pour qu'il puisse y avoir une contradiction : un sujet et deux prédicats opposés. La question qui se pose alors est la suivante : est-ce qu'il est possible de concevoir une contradiction sans la fonction du sujet ? Evidemment cette contradiction serait binaire. Une lecture minutieuse du chapitre consacré aux « Déterminations de la Réflexion » montrera que Hegel soutient que cela est possible et il le montre dans la théorie de l'Identité qui ouvre le chapitre.

La contradiction binaire consiste à établir une équation entre deux termes différents ; elle a la forme : $A = \neg A$. Cette formule constitue une contradiction binaire dans la mesure où il n'y a pas un référent, c'est-à-dire que ni A , ni $\neg A$ ne se réfèrent à quelque chose et donc ils ne sont pas des variables au sens ordinaire.⁹⁴ Dès lors on peut remplacer l'expression $A = \neg A$ par l'expression $A = B$. Il faut répéter encore une fois que les termes A et B ne sont pas des variables qui remplacent des valeurs possibles, mais que ce sont des termes tout à fait isolés et comme le terme A n'est pas le B leur équation constitue une contradiction binaire. De même on peut reformuler cette équation en écrivant $A = A$; il s'agit toujours d'une contradiction binaire, parce que le premier A et le second ne sont pas les mêmes. Or ce type de contradiction binaire est nécessaire pour formuler l'identité, car elle est posée sous la forme d'une différence. Nous acceptons que la formule ($A = A$) pose une identité malgré le fait que manifestement le premier A est différent du deuxième. En effet, nous sommes obligés d'accepter cette formulation, car sans elle il serait impossible de formuler une identité en général. L'enseignement de Hegel nous montre qu'il est impossible de formuler une identité sans une contradiction binaire. Dès lors nous comprenons que la contradiction binaire constitue un objet logique à part entière et, en plus, qu'elle a une fonction positive et fondamentale pour la formation des termes logiques. Donc il n'est pas question d'exclure la contradiction binaire.

Quelle est la différence donc entre la contradiction binaire et la contradiction ternaire ? Nous avons remarqué plus haut qu'une contradiction ternaire est constituée par un sujet et deux prédicats. Quand nous formulons un jugement contradictoire du type « S est X et $\neg X$ », ce qui arrive d'emblée c'est que la prédication exclue l'établissement de quelque référence à un objet X ; c'est la raison pour laquelle la contradiction est interdite. En effet dans un jugement

⁹⁴ Dans les mathématiques et en logique, une variable est toujours un symbole (souvent une lettre) qu'on utilise pour représenter un prédicat, une formule ou un algorithme. Une variable n'est pas totalement précisée, sa valeur parfois est inconnue, mais elle appartient toujours à un ensemble. Dans le calcul des prédicats ou la logique du premier ordre, Frege a proposé le raisonnement sur des énoncés comme « Tout X est grand » en utilisant les variables X, Y, Z etc. pour dénoter les éléments d'un ensemble. Voir, Frege (1971), *Écrits logiques et philosophiques*.

contradictoire ce qui est exclu c'est le référent, alors que nous formulons un jugement pour établir une référence. À partir du moment où la contradiction est ternaire elle fait apparaître la dimension de la référence sous la forme d'un échec.

Pour quelle raison faisons-nous cet appel à la théorie de la référence ? La raison est méthodologique et interprétative : ce qui distingue la *Science de la Logique* de la logique traditionnelle c'est le fait qu'elle inclue une réflexion sur la fonction de la référence aux objets non-logiques, c'est-à-dire aux objets empiriques. Le terme même d'un objet non-logique indique la présence d'une aporie. En effet, un tel objet est par définition exclu de la logique. Or, selon Hegel, le *logos* doit se référer aux objets empiriques sinon il n'y aurait aucune prétention à la vérité. Le philosophe allemand constate que la logique présuppose la référence à un objet empirique, sinon elle est superflue, et donc elle n'a pas de propos. En effet, dans la logique aristotélicienne on peut remarquer assez facilement que les lois de la logique sont formulées à travers l'usage des signifiants.⁹⁵ En fait la présence du signifiant est nécessaire pour qu'Aristote formule la codification de la logique. Sans la présence du signifiant il n'y aurait ni besoin, ni possibilité de traiter les problèmes de la logique. L'occasion pour cela était le discours forain, c'est-à-dire le besoin de formuler un raisonnement vrai devant un juge, mais aussi une manière de lutter contre la démagogie.⁹⁶

En revanche, la modernité, qu'a amené par la mathématisation des sciences, a donné le modèle d'une formalisation de la logique d'une manière qui ressemble à celle des mathématiques. Ainsi les variables ont été substitués à des signifiants. Le jugement « Tout homme est juste » est effectivement remplacé dans le langage formel de la logique du premier ordre par « Tout X est Y ». Ainsi, en ce qui concerne la définition logique de la contradiction il faut souligner que celle-ci est adaptée pour une théorie formelle (voire mathématique) de l'inférence. À partir d'une telle approche la question de la contradiction s'oriente donc vers les langages formels, car seulement un tel langage présente les critères suffisants et nécessaires pour la présence d'une contradiction.⁹⁷ Cela a permis une plus grande abstraction et une plus grande rigueur. L'utilisation des variables est toujours présente même dans les formulations de

⁹⁵ Chaque fois qu'Aristote veut démontrer une loi logique il utilise des exemples tirés de l'expérience. Lorsque, par exemple dans *De Interpretatione*, il veut montrer qu'une inférence universellement affirmative et une autre universellement négative posées en même temps forment un couple contradictoire, Aristote prend les exemples « tout homme est juste » et « aucun homme n'est juste » (7 17b 21-22).

⁹⁶ La *Rhétorique* et les *Réfutations sophistiques* sont les meilleurs exemples pour voir l'application des lois logiques dans le discours public.

⁹⁷ Sur le rapport de la définition formelle de la contradiction avec la doctrine hégélienne on peut consulter le bon article de Wolff (1999) que nous avons cité ci-dessus.

la logique analytique. Or, la présupposition de ce type de formalisation c'est qu'une variable substitue un signifiant et que le signifiant, à son tour, présuppose un signifié. Par conséquent la dimension du signifiant reste irréductible à la constitution d'une variable, même si à l'intérieur de la logique on fait abstraction de ce fait là.⁹⁸ La référence à l'objet non-logique rend donc possible la recherche logique, alors que lui-même reste absent de la logique pour la raison que nous avons remarquée. La spécificité de la *Science de la Logique* c'est qu'elle traite justement l'être du *logos*⁹⁹ en tant que formalisable et que pour cette raison son intérêt principal est la référence aux objets dit non-logiques, que Hegel nomme objets (*Objekte*) tout court. Il se trouve que cet objet dont on croyait que c'était empirique, est en fait – comme nous allons montrer par la suite – modèle.

Hegel découvre dans la « doctrine de l'Essence » que la référence à l'immédiateté de l'Être a la forme de la contradiction. Selon le philosophe allemand seul l'être-posé (*gesetzsein*) peut entrer dans une contradiction, car elle n'est rien d'autre que l'effondrement de l'être-posé.¹⁰⁰ La réflexion s'effondre dans la contradiction et au moment où elle s'effondre le référent apparaît dans une position d'immédiateté. L'effondrement de la réflexion dans la contradiction est le contexte essentiel de l'apparition de l'immédiateté – l'immédiateté étant, par définition, la négation de la médiation. Dans sa théorie de la contradiction, Hegel prétend que la contradiction s'impose nécessairement à la médiation, c'est-à-dire à la réflexion. En effet la réflexion est définie comme contradiction binaire. Or cette contradiction doit nécessairement arriver à une contradiction ternaire, car elle en est une abstraction. Du moment que la contradiction binaire est posée sous la forme de l'identité, elle procède à une forme ternaire, elle s'effondre et elle produit la référence – elle produit la référence en s'effondrant.

Chaque fois donc que la contradiction apparaît elle produit une structure ternaire et référentielle. La contradiction telle qu'elle se présente dans la *Science de la Logique* est structurelle, parce que c'est elle qui structure le caractère référentiel du discours – par caractère référentiel nous entendons la référence aux objets non-logiques. Mais le problème se reproduit inévitablement même dans les langages formels dans la mesure où il est nécessaire d'utiliser des signes pour en réaliser une formulation. Le signe est un objet empirique non-logique. Il y

⁹⁸ Parmi les travaux qui ont traité ce problème précis le plus important reste ce de Robert Brandom, qui conçoit la logique comme *explicitation*. Dans son livre *Making it explicit*, Brandom considère le signifiant comme substitut, c'est-à-dire comme une variable dont le comportement logique est descriptible en-deçà du rapport à la référence. Brandom (1994), p. 281-285.

⁹⁹ Nous nous référons ici à l'article de Haas « *Urteil* » (op.cit.).

¹⁰⁰ *GW* 11, 282.

a donc une corrélation entre les effets du signe et le comportement logique du référent. L'émergence d'un métalangage est le symptôme de la performativité du signifiant, car justement dans les langages formels on résout une contradiction. Cette activité signifiante est un des thèmes majeurs de la philosophie hégélienne.

La contradiction est donc un opérateur logique au sens où elle manifeste le caractère référentiel du *logos*, à savoir le fait que le discours se réfère à un objet. Par conséquent on ne peut plus distinguer les objets empiriques des objets logiques, ou plutôt l'objet empirique se désigne comme un objet immédiat. Ce nouvel objet n'a pas tout à fait le même sens que l'objet empirique.

2.3 Le Concept

À la fin du Syllogisme vers l'Objectivité, Hegel dit ceci :

Das Resultat ist daher eine Unmittelbarkeit, die durch Aufheben der Vermittlung hervorgegangen, ein Seyn, das ebensowohl identisch mit der Vermittlung und der Begriff ist, der aus und in seinem Andersseyn sich selbst hergestellt hat. Diß Seyn ist daher eine Sache, die an und für sich ist, – die Objectivität. (GW 12, 126)

Le résultat est par conséquent une immédiateté qui est venue au jour par le relever de la médiation, un être qui est tout aussi bien identique à la médiation et est le concept qui s'est établi lui-même à partir de et dans son être-autre. Cet être est par conséquent une Chose qui est en et pour soi, –l'Objectivité.

Selon cette phrase l'objectivité c'est le concept à la place de l'immédiateté. Pour pouvoir donner un sens à ce vocabulaire extrêmement technique, il faut que nous précisions le sens du concept dans la doctrine hégélienne. Souvent les interprètes¹⁰¹ de Hegel surchargent le sens du concept et le rendent ainsi inopérant. Or le traitement hégélien est bien précis. Dans la « Doctrine du Concept », Hegel aborde l'universalité (*Allgemeinheit*) – sujet traditionnellement traité dans la théorie du concept – en la mettant en rapport avec la singularité (*Einzelheit*). Par là Hegel déplace la problématique du concept tel qu'elle est traditionnellement traitée, car le

¹⁰¹ Un bon exemple, parmi plusieurs, de ce type de surchargement on peut voir dans l'interprétation de Charles Taylor qui pose le fondement de l'ontologie hégélienne dans le concept : « *Our basic ontological vision is that the Concept underlies everything as the inner necessity which deploys the world... We are the vehicles whereby this underlying necessity comes to its equally necessary self-consciousness. Hence the concept in our subjective awareness is the instrument of the self-awareness of the Concept as the source and basis of all cosmic necessity* ». Taylor (1975), *Hegel*, p. 299-300. Ce type d'interprétation essentialiste a été partagé par beaucoup d'interprètes hégéliens depuis le début de la philosophie hégélienne. Il est vrai que souvent le langage hégélien peut conduire à des interprétations pareilles et à des lectures rapides. Inévitablement, pendant plusieurs années, elle a donné naissance à plusieurs critiques contre la philosophie de Hegel, et elle a rendu difficile une évaluation critique de sa philosophie.

recours à la singularité manifeste la présence d'un axe référentiel au sein du concept. Il est en effet largement admis que l'universel concret constitue une chose réelle. Traditionnellement on oppose une chose réelle à l'universel ; or Hegel ne le fait pas. Ce serait un malentendu grossier si on prenait le concept hégélien comme la source de toute réalité, si on le considérait comme dérivé d'un idéalisme ontologique. Au contraire, le but de Hegel c'est de présenter la dialectique inévitable de l'universalisation.

Le concept au sens hégélien n'est pas tout simplement le concept général du concept, mais il décrit le sens du concept, ou l'être du concept. Il ne décrit pas seulement ce qu'est un concept, mais aussi ce que fait un concept, c'est-à-dire la performativité qui implique un concept. Par sa performativité un concept se concrétise et il se réalise ; il génère alors une réalité (*Wirklichkeit*).

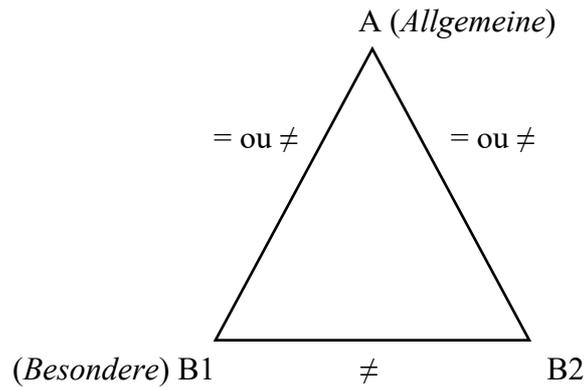
Hegel commence le traitement du concept avec l'universel abstrait (*Abstracte Allgemein*). Qu'est-ce que l'universel abstrait ? D'abord, l'universel se présente sous la forme de l'identité (par exemple, l'homme = homme) : « *Der Begriff ist daher zuerst so die absolute Identität mit sich* » (GW 12, 33), c'est-à-dire que l'universel s'attribue à chaque cas particulier. Mais l'universel reste toujours le même, alors que chaque cas est différent.¹⁰² Or, l'universel est défini aussi comme abstrait. Le sens de cette abstraction consiste à mettre entre parenthèses les spécifications. Sans ce rapport négatif il n'y aurait pas d'universel. Par conséquent l'universel ne peut pas être défini sans recours à la spécification :

Das Allgemeine bestimmt sich, so ist es selbst das Besondere; die Bestimmtheit ist sein Unterschied; es ist nur von sich selbst unterschieden. (GW 12, 38)

L'universel se détermine, ainsi il est lui-même le particulier ; la détermination est sa différence ; il n'est différent que de soi-même.

Néanmoins, une spécification n'est jamais seule, parce qu'elle est définie toujours par rapport à une autre spécification opposée. Il est bien connu qu'une spécification est toujours définie de façon négative (*omnis determinatio est negatio*). Or la spécification n'est pas simplement le contraire, mais l'opposée (elle n'est pas A et $\neg A$, mais A et B). La spécification prend donc la forme d'un triangle :

¹⁰² Ceci renvoie à une contradiction binaire, comme nous l'avons évoqué plus haut.



Selon le schéma du triangle conceptuel l'universel abstrait (A) se spécifie d'abord à un particulier (B1). Sans la possibilité de cette spécification, l'universel resterait vide : « *Das Abstract-Allgemeine ist somit zwar der Begriff, aber als Begriffloses, als Begriff, der nicht als solcher gesetzt ist*, (L'universel abstrait est ainsi le concept, mais sans concept, comme concept qu'il n'est pas posé comme tel) » (GW 12, 40). Dans un premier temps l'universel A est identique à sa spécification B1. Or le B1 renvoie à une deuxième spécification B2 dont elle est la négation. Par cette négation le B1 se détermine et en se déterminant il spécifie le A. Si B1 est la spécification de A, alors B2 doit en être aussi. Par conséquent le rapport de A à B1 est symétrique au rapport de A à B2. Dans la mesure où B1 est différent de B2 il en résulte que A est identique et non-identique à la fois avec B1 et B2. C'est cela qu'entend Hegel quand il dit que l'universel est la différence de ses spécifications.¹⁰³

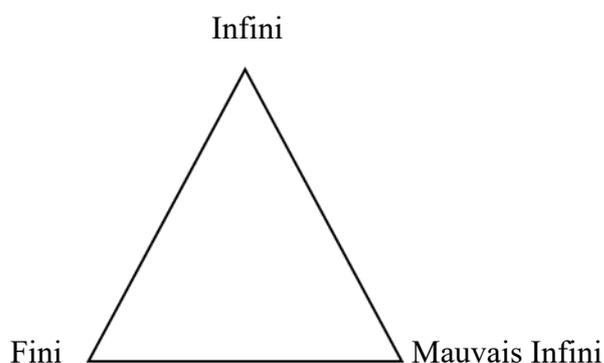
Il est évident qu'il s'agit ici d'une contradiction. Le rapport que nous venons de présenter est inconcevable dans le cadre d'une logique traditionnelle. En effet, dans la logique formelle une déduction simple nous montrera que si A est identique à B1 ($A=B1$), et B1 est différent de B2 ($B1 \neq B2$) ; alors le A doit être nécessairement différent de B2 ($A \neq B2$).¹⁰⁴ Or, comme nous avons vu, la structure du concept est contradictoire. En effet la raison pour laquelle Hegel traite le concept de telle manière s'appuie sur le fait que nous avons souligné que sa *Logique* concerne les effets performatifs du signe plutôt que des variables (nous rappelons

¹⁰³ «*Das Allgemeine als der Begriff, ist es selbst und sein Gegenteil, was wieder es selbst als seine gesetzte Bestimmtheit ist; es greift über dasselbe über, und ist in ihm bey sich. So ist die Totalität und Princip seiner Verschiedenheit, die ganz nur durch es selbst bestimmt ist.* (L'universel, pris comme concept, est lui-même et son contraire, lequel est à nouveau lui-même comme sa détermination posée ; il empiète sur ce même, et est dans lui auprès de soi. Ainsi il est la totalité et le principe de sa diversité, qui n'est déterminée tout à fait que par lui-même) ». (GW 12, 38)

¹⁰⁴ Il s'agit d'une relation transitive dont la formulation est : $\forall x, y, z \in E (x R y \circ y R z) \Rightarrow x R z$.

qu'une variable remplace un signe). Le concept est conçu dès le début comme se référant à un objet. Donc l'être du concept c'est de se référer à un objet.¹⁰⁵

Cette structure est présente dans l'ensemble de l'œuvre hégélienne. Par exemple le paradigme de l'infini qu'on trouve dans la « Logique de l'Être » illustre bien la structure ternaire du concept.¹⁰⁶ L'infini est par définition quelque chose qui n'a pas de fin. Son être exclue toute détermination et pour cette raison il est non-fini. Or, dans la mesure où l'infini est la négation du fini, il reçoit une détermination et il devient un *Dasein*, à savoir un être déterminé. Mais, comme nous savons par le développement de la « Logique de l'Être » qu'un être déterminé est limité. Par conséquent l'infini s'oppose au fini comme un autre être déterminé, c'est-à-dire qu'il est aussi fini. Nous voyons que la première spécification de l'infini l'oppose au fini, mais en l'opposant il le transforme aussi en un être fini. La deuxième spécification conçoit l'infini comme une série illimitée des êtres finis. Ceci Hegel l'appelle mauvais infini (*schlechtes Unendlichkeit*), car il est aussi limité. En effet, le mauvais infini est un être qui n'a pas de fin. Son être ne prend pas la forme d'une chose (*Etwas*) en rapport avec une autre chose, mais est immanent à tous les êtres finis. Le mauvais infini, par conséquent, n'a pas de limite par rapport à quelque chose. Or, comme nous l'avons déjà vu, dans la mesure où il se détermine contre le fini il se limite et il devient fini. Nous constatons alors que l'infini répète la structure ternaire du concept de telle manière que nous arrivons au même triangle conceptuel :



¹⁰⁵ D'où la structure contradictoire du concept.

¹⁰⁶ Pour une analyse complète de la dialectique de l'Infini, on peut consulter l'ouvrage de Jean-Marie Lardic (1995), *L'Infini et sa logique : étude sur Hegel*, ainsi que celui de George Faraklas (2000), *Γνωσιοθεωρία και Μέθοδος στον Έγελο*, ouvrage consacré à l'exposition de la gnoséologie et de la méthode hégélienne avec un commentaire détaillé sur le chapitre de l'Infini.

L'unité structurelle de ces trois moments (A, B1, B2) Hegel l'appelle : le singulier. Dans la mesure où le singulier est la concrétisation de ces trois moments, alors le concept abstrait se concrétise. Par conséquent le concept concret est un singulier. Il ne faut donc pas confondre donc la catégorie du singulier avec le « *τόδε τι* », le ceci (*das Diese*). Nous savons depuis le premier chapitre de la *Phénoménologie de l'Esprit* que nous rencontrons le ceci avec la certitude sensible.¹⁰⁷ Cette connaissance immédiate paraît être la plus pleine, mais en réalité elle est la plus vide car elle montre son objet sans dire ce que c'est cet objet. Donc le savoir vide et abstrait de la certitude sensible nous fait découvrir l'universel abstrait. Dans la mesure où le ceci apparaît immédiatement, c'est-à-dire sous la forme de l'être, il est le corrélat de l'avis (*Meinung*).¹⁰⁸ Or, comme nous l'avons déjà vu, l'avis est un rapport à quelque chose qui se présente, et donc un rapport déictique, démonstratif dans laquelle la chose se présente, mais il ne dit rien sur la définition de la chose puisqu'il est un rapport immédiat : « *Dieses ist ; es ist unmittelbar ; es ist aber nur Dieses, insofern es monstirt wird* », donc, le ceci est ; il est immédiat ; mais il n'est ceci que dans la mesure où il est montré (*GW* 12, 52). Il y a une différence essentielle entre la nomination et la définition d'une chose.

Une fois qu'on arrive au singulier le développement du concept est achevé. Or, la *Science de la Logique* ne s'arrête pas là. Le singulier provoque la formation du Jugement. Pour quelle raison le singulier devient-il le sujet d'un jugement ? Tant qu'il ne devient pas un jugement, il reste un *τόδε τι*. En effet, le singulier, en se concrétisant, devient immédiat :

Das Einzelne nun ist wohl auch Dieses, als das aus der Vermittlung hergestellte Unmittelbare; es hat sie aber nicht ausser ihm, es ist selbst repellirende Abscheidung, die gesetzte Abstraction, aber in seiner Abscheidung selbst positive Beziehung. (op.cit.)

Or le singulier est bien aussi un ceci, comme l'immédiat établi à partir de la médiation ; mais il ne l'a pas en dehors de lui, il est lui-même séparation qui repousse, l'abstraction posée, mais dans sa séparation même, rapport positif.

L'immédiété concrétisée du concept le met dans une position d'étant, corrélat d'un avis possible et donc abstrait. Le terme singulier pour qu'il soit singulier au sens terminologique, c'est-à-dire un singulier concret, doit se référer à l'universel :

Sie schließt also das Allgemeine von sich aus, aber da dieses Moment ihrer selbst ist, so bezieht [es] sich eben so wesentlich auf sich. (op.cit.)

Elle exclut donc de soi l'universel, mais comme celui-ci est moment d'elle-même, il se rapporte tout aussi essentiellement à elle.

¹⁰⁷ *GW* 9, 63.

¹⁰⁸ *GW* 12, 33.

Donc en se référant à l'universel, le singulier se scinde en deux (*Ur-teil*), car dans un jugement le singulier prend la place du sujet qui se réfère à un prédicat, lequel est par définition universel. La singularité a lieu dès lors qu'on la nomme. Par le concept de l'inconscient, par exemple, Freud a désigné un *topos*, un lieu unique dans lequel la multiplicité des phénomènes psychiques trouve son expression. La spécificité de l'inconscient devient alors la thèse inaugurale d'une nouvelle science, la psychanalyse, et son objet unique. Quand Freud a posé l'hypothèse de l'inconscient, cela a généré le champ analytique et il a situé sa percée par rapport à toutes les notions antérieures de l'inconscient – par ce geste il a fondé sa revendication d'un inconscient comme objet d'une science.

Du moment que la forme typique du jugement est posée (S – P), elle se réfère nécessairement à un troisième terme qui est extérieur au jugement. Comment le jugement se lie-t-il avec sa référence ? Le sens de la copule (S est P) c'est de faire le lien entre S et P et aussi le lien d'unité (S *est* P) avec son référent. La division entre S et P est corrélat de la division entre le jugement et son référent. Le syllogisme, qui arrive après, restitue l'unité de la division originaire en médiatisant par un troisième terme. Comme nous avons dit, le jugement se réfère à une chose extérieure. En revanche, le syllogisme médiatise le jugement, et en le médiatisant il restitue l'objectivité du jugement. Au fond la théorie hégélienne du syllogisme ressemble à la théorie traditionnelle, dans le sens où le syllogisme fonde le jugement. Or le syllogisme traditionnel n'arrive pas à fonder le jugement ; soit il y a régression à l'infini, soit il a besoin de poser des axiomes.¹⁰⁹ En revanche, pour Hegel, le syllogisme fonde l'objectivité du jugement. Il n'y a pas de jugement sans syllogistique et pour cette raison il n'y a pas non plus

¹⁰⁹ On arriverait d'ailleurs au moins implicitement à une conclusion similaire au sein de la logique transcendantale kantienne. Le deuxième moment de cette logique, la « dialectique transcendantale » a précisément pour fonction d'exhiber une forme particulière d'inconditionné qui seule permet de fonder un usage adéquat du jugement. Dans la « Dialectique transcendantale », Kant définit en effet la raison comme « pouvoir des principes ». Donc la partie qui, au niveau de la division de la Logique, lui correspond, est la théorie du syllogisme. Ce fait est d'ailleurs confirmé par plusieurs recherches récentes sur la dialectique kantienne (voir Baumanns (1997) par exemple). Kant traite le syllogisme du point de vue logique et du point de vue transcendantal. En ce qui concerne la logique l'usage de la raison consiste à déduire avec nécessité, c'est-à-dire selon des règles absolument certaines, une conclusion à partir des prémisses données. La forme de cette déduction est le syllogisme de la raison. Dans le syllogisme, la majeure énonce la règle générale, la mineure subsume une connaissance sous la condition de la règle, et la conclusion est la détermination de la connaissance énoncée dans la mineure par le prédicat de la règle. Donc ce qui est déterminant dans un syllogisme c'est la forme de la majeure. Or, la majeure énonce une relation entre un sujet et un prédicat. Selon la relation qui exprime la majeure on distingue trois types de syllogismes de la raison : le catégorique, l'hypothétique et le disjonctif. Selon Kant, l'activité de la raison, au niveau logique, consiste à ramener la multiplicité des connaissances à un nombre de principes. Or, ces principes ne doivent pas, eux-mêmes, être conditionnés. Dans ce sens le principe qui régit la raison dans son usage logique est une condition inconditionnée (B 364). L'inconditionné s'impose comme une tâche. Par conséquent la raison, en tant qu'elle achève la connaissance, exige, comme justification ultime, l'inconditionné. Le fait que le syllogisme n'arrive pas à fonder le jugement aux sens c'est la source des paralogismes et des antinomies de la raison pure.

d'axiomatique hégélienne.¹¹⁰ Hegel conçoit sa syllogistique comme la constitution/construction de l'objet lui-même grâce à la médiation du jugement par le syllogisme, et grâce au dépassement de l'aliénation du jugement par le syllogisme. Le syllogisme est le singulier devenu réel et donc objet, selon les mots de Hegel : « *Der Schluß ist Vermittlung, der vollständige Begriff in seinem Gesetzseyn*, (le syllogisme est médiation, le concept complet dans son être-posé) » (*GW* 12, 126). Toute la critique adressée à Hegel sur ce point concerne le passage du syllogisme à l'objet.¹¹¹ Ladite construction hégélienne de l'objet est considérée comme forcée, car rien ne nous autorise à fonder l'objet réel sur le syllogisme. Or, il faut savoir de quel objet il s'agit. L'idée principale c'est que la nature de l'objet qui apparaît dans l'Objectivité c'est d'être modèle. Un modèle n'est évidemment pas un objet immédiat et naturel, mais un objet construit.

La pensée scientifique est fondée sur la présupposition que la connaissance de la réalité passe à travers sa modélisation, c'est-à-dire à travers la mathématisation de ce qui se présente en nous comme une apparence phénoménale. Ainsi, la vérité scientifique modélise le réel afin qu'elle puisse formuler une proposition valide sur lui. Or comme nous l'avons vu, dès ses débuts la science moderne utilise le modèle comme un substitut, c'est-à-dire comme un objet construit qui substitue l'objet réel. La question qui se pose alors c'est de savoir s'il est possible d'atteindre le réel qui se cache derrière sa modélisation. Or comme le modèle est structurellement fait pour représenter adéquatement le réel, alors cette question est en réalité superflue : Hegel radicalise cette perspective dans la doctrine de l'essence avec sa célèbre formule selon laquelle l'être est apparaître, « *Das Seyn ist Schein* » (*GW* 11, 246). Cette équation marque un changement profond dans la fonction de la catégorie de l'être.

Une thèse fondamentale de la philosophie a toujours été la distinction entre la pensée et l'être. Si la pensée représentait en effet le mouvement par lequel quelque chose est posé comme quelque chose (réflexion), l'être, en revanche, représentait ce qui est au sens thétique, c'est-à-dire la réalité extérieure en tant que telle. Or nous savons que chez Hegel ces deux instances font partie de deux volumes différents de la *Science de la logique* : la réflexion est abordée dans la doctrine de l'essence (2^{ème} volume), tandis que l'être est abordé dans le

¹¹⁰ Il y a plusieurs tentatives de formalisation de la *Logique* hégélienne dont la plus connue en France reste celle de Dominique Dubarle (1972), *Logique et dialectique*. A notre connaissance la plus récente est celle de Clark Butler (2012), *The dialectical method : a treatise Hegel never wrote*.

¹¹¹ Pour une exposition des problèmes posés par ce passage on peut consulter Winfield (2006), p.131 et suite. Pour la critique de ce passage on peut citer, parmi plusieurs, celles de Düsing, Klaus (1995) et celle de Hösle, Vittorio (1987).

premier, la logique de l'être. Nous avons déjà abordé la thèse majeure de Hegel sur l'être : l'être ne se réfère pas à la réalité extérieure, mais est pris en tant que tel sans d'autre détermination, il n'est rien d'autre que la position de l'immédiateté, c'est-à-dire la position qu'une chose occupe dans la mesure où elle fonctionne comme le corrélat d'une nomination possible et donc comme corrélat d'un avis possible (*Meinung*). En revanche, par le terme être-posé, Hegel entend l'être posé comme quelque chose (*als etwas seyn*), c'est-à-dire la manière dont le corrélat d'un avis possible est réfléchi par la pensée (*GW* 11, 251-7). Ainsi l'être-posé, contrairement à l'être, est un être explicité, c'est-à-dire un être fondé sur la rationalité. Or ce qui est pensé comme quelque chose est par définition un non-être (*Nichtseyn*), c'est-à-dire un être posé par la réflexion ou, comme nous l'avons déjà dit, un être exprimé sous une forme discursive. Dès lors, l'être-posé est différent de l'être.

Dans la théorie du modèle nous avons l'exemple de l'équation de l'être avec l'être-posé.¹¹² Cette équation se trouve déjà dans la Doctrine de l'essence au chapitre qui traite le *Grund*. Cela a une conséquence qui semble paradoxale, car Hegel nous dit que l'être d'une chose et la pensée de cette chose sont différents. Donc dans la mesure où on saisit quelque chose, on le saisit comme quelque chose d'autre. En tout cas la logique de la réflexion semble soumise à des formes logiques comme l'identité et la différence, dont le principe de la raison suffisante fait partie. Par conséquent l'équation de l'être à l'être-posé signifie, entre autres, que l'être a une raison (suffisante) et que donc parler scientifiquement de l'être, c'est de le substituer à un être formel, un modèle. Dans la mesure, donc, où l'objectivité, comme Hegel l'écrit au début du Mécanisme, est la totalité du concept unie dans un immédiat posé, cela signifie qu'elle réunit cette équation en elle-même. Dès lors, le monde est formalisable.

Nous avons décrit quelle est la nature et la fonction du modèle et ainsi quelle est la nécessité qui commande son usage. En effet une théorie scientifique renvoie à la réalité, mais il n'y a jamais une adéquation complète entre une théorie et la réalité qu'elle explique. À ce moment précis intervient le modèle scientifique comme un outil qui sert à représenter et ainsi à expliquer les données de l'expérience. Or, pour Hegel, la réalité est un objet, c'est-à-dire un modèle, un objet construit. Le modèle est fait pour illustrer une théorie. Ainsi, quand on utilise un modèle comme dispositif expérimental, il devient un signifiant qui renvoie à la théorie. Donc la théorie se trouve dans la position du signifié. Dans le modèle mécanique par exemple

¹¹² Sur le rapport de l'équation de l'être et de l'être posé au modèle, on peut consulter l'article de Bruno Haas, « *Modelltheorie* » (*op. cit.*) et aussi son article « *Urteil* », dans Gilbert Gérard et Bernard Mabilie (2017), p. 195-216.

le mouvement explique la matière et la matière est dès lors connaissable à travers sa mobilité. Il y a donc une substitution cruciale entre ce qui explique et ce qui est à expliquer ; fonction que, comme nous allons voir dans le texte, dédouble son objet et commande toute tentative de modélisation.

Partie II : Commentaire

1. L'Objectivité

Le syllogisme par sa médiation achève le développement du concept. Ainsi, dans la mesure où chaque terme est syllogisé par l'autre, le résultat est un être posé qui contient en lui la médiation conceptuelle. Or, nous savons depuis les déterminations de la réflexion que l'être posé est égal à l'être. Par conséquent, cet être constitue une nouvelle forme d'immédiété. Dès lors, le concept, en tant qu'être posé, se présente sous la forme de l'être, donc comme objet possible d'une opinion, et qui de ce fait se présente immédiatement.¹¹³ Néanmoins, le concept est réfléchi en soi, il est donc quelque chose qui s'autodétermine. Or, cet être immédiat qui s'autodétermine pose la différence en dehors de lui-même : il est différent par rapport à un autre, extérieur à lui. Tel est le sens de l'objectivité chez Hegel : une unité conceptuelle qui s'autodétermine, et qui est donc autonome, mais qui existe pourtant en même temps comme un être immédiat, extérieur. Cet être immédiat Hegel l'appelle *objet*. Par le fait que cet objet est le produit de la spécification du concept, il en est son hypostase. Il se présente d'abord donc comme un étant extérieur au concept. En ce chapitre Hegel va nous expliquer que l'objectivité ne doit pas être entendue, selon son sens courant, comme une réalité empirique qui existe en dehors du sujet empirique, mais comme une totalité rationnelle qui se présente immédiatement et qui peut être saisie par la pensée scientifique ; elle est donc un modèle qui correspond à une théorie scientifique. À partir de là, il passera à la présentation d'une typologie des modèles selon les différents types de science.

Im ersten Buche der objectiven Logik wurde das abstracte Seyn dargestellt, als übergehend in das Daseyn, aber eben so zurückgehend in das Wesen. (GW 12, 127)

Dans le premier livre de la Logique objective, l'être abstrait était exposé comme passant dans l'être-là, mais tout autant comme revenant dans l'essence.

Hegel commence son exposé en faisant un bref résumé des développements logiques qui nous ont amenés au point où nous en sommes. Nous avons déjà fait le commentaire de ces passages et leur apport logique, donc on ne va pas répéter le chemin. Néanmoins, notons que la définition de l'être comme opérateur logique manifeste le fait que l'être n'est pas une chose existante, mais une fonction de sens. De même, l'être-là, comme l'unité de la contradiction entre l'être et le néant, constitue une universalité qui garde son identité à travers les différentes instances dans lesquelles elle intervient. Donc, d'un côté, l'être-là, dans la mesure où il est déterminé, est un étant fini (*Etwas*), et de l'autre côté, dans la mesure où il se détermine par soi-même, il est

¹¹³ GW 12, 126.

infini. Or, cela n'est rien d'autre que l'essence : ce qui reste identique malgré ses déterminations différentes.

Im zweyten zeigt sich das Wesen, daß es sich zum Grunde bestimmt, dadurch in die Existenz tritt und sich zur Substanz realisirt, aber wieder in den Begriff zurückgeht. (Op.cit.)

Dans le deuxième se montre l'essence, telle qu'elle se détermine au fondement, par là entre dans l'existence et se réalise en substance, mais à nouveau retourne dans le concept.

Cependant, l'essence se présente immédiatement comme une apparence (*Sein ist Schein*). La structure logique d'une position immédiate qui nie pourtant sa médiation, Hegel la décrit comme l'effondrement de la contradiction (*Zugrundegehen*). Nous avons déjà décrit le sens de la contradiction chez Hegel. Disons seulement que cet effondrement apparaît comme l'effondrement de l'être-posé (et non pas de l'être tout court). En effet, seulement l'être-posé peut entrer dans une contradiction puisqu'il n'est plus une immédiateté abstraite, mais une immédiateté médiatisée, et donc ce dont on peut rendre raison, objet possible d'un traitement scientifique. Par conséquent, on passe de la fonction d'immédiateté à la fonction de fondement (raison, *ratio*) qui manifeste le caractère rationnel de l'être-posé. Or, ce qui se maintient dans son identité et qui peut donc être saisi d'une manière rationnelle comme quelque chose qui a une raison d'être, c'est un être existant, lequel se réalise comme un étant autonome qui produit des accidents, donc comme une substance. Pourtant, si la substance est conçue comme un étant, alors elle doit nécessairement être différente et extérieure à ses accidents. Or, la substance est identique à ses accidents. Par conséquent, la production des accidents est la production de la substance elle-même. Ainsi, nous arrivons à un principe autodéterminant qui n'est pas hypostasié et qui ne se réfère pas à autre chose qu'à lui-même. Cela n'est rien d'autre que le concept lui-même.

Vom Begriffe ist nun zunächst gezeigt worden, daß er sich zur Objectivität bestimmt. Es erhellt von selbst, daß dieser letztere Uebergang seiner Bestimmung nach dasselbe ist, was sonst in der Metaphysik als der Schluß vom Begriffe, nemlich vom Begriffe Gottes auf sein Daseyn, oder als der sogenannte ontologische Beweis vom Daseyn Gottes vorkam. (Op.cit.)

À propos du concept, à présent, on a tout d'abord montré qu'il se détermine à l'objectivité. Il est clair par soi, que ce dernier passage suivant sa détermination est la même chose que ce qui rencontrait autrefois dans la métaphysique comme le syllogisme concernant le concept, à savoir concernant le concept de Dieu à son être-là, ou comme ce que l'on appelle la preuve ontologique de l'être-là de Dieu.

À partir du concept, nous l'avons expliqué, on passe à l'objectivité. Celle-ci constitue une nouvelle situation logique dans laquelle le concept, donc le principe autodéterminant, se

présente immédiatement comme un étant extérieur. Autrement dit, comme un sujet qui se présente sous la forme d'un objet. Cette structure qui pose la preuve ontologique et de la création *ex nihilo* au regard de la chose créée est, par analogie,¹¹⁴ la même que la pensée métaphysique d'antan qui par la création du monde essayait de déduire Dieu. Il faut noter ici que Hegel désigne bien une analogie qui manifeste une position structurale, tandis qu'il ne dit rien de thétique ni sur la cause de la réalité, ni sur l'existence de Dieu. D'ailleurs, comme il va nous dire tout de suite la preuve de l'existence de Dieu est un sujet qui a déjà été traité dans la Logique et que trouve son accomplissement dans l'objectivité. Néanmoins, la question reste : quel est le rôle que joue la référence à la preuve ontologique de Dieu dans un livre consacré à la logique et par surcroît dans un chapitre qui traite l'objectivité comme une théorie de la modélisation ? Pour répondre à cette question on doit suivre patiemment chaque étape de l'objectivité.

– *Es ist eben so bekannt, daß der erhabenste Gedanke Deskartes, daß der Gott das ist, dessen Begriff sein Seyn in sich schließt, nachdem er in die schlechte Form des formalen Schlusses, nemlich in die Form jenes Beweises herabgesunken, endlich der Kritik der Vernunft, und dem Gedanken, daß sich das Daseyn nicht aus dem Begriffe herausklauben lasse, unterlegen ist. (Op.cit.)*

Il est de même bien connu que la pensée la plus sublime de Descartes, à savoir que Dieu est ce dont le concept inclut dans soi son être, après qu'elle se soit abaissée dans la mauvaise forme du syllogisme formel, c'est-à-dire dans la forme de cette preuve, a été finalement soumise à la Critique de la raison et à la pensée que l'être-là ne se laisse pas extraire à partir du concept.

En ce qui concerne la preuve ontologique de Dieu, Hegel fait d'abord l'éloge de Descartes d'avoir formulé, dans sa *Cinquième Méditation*, que le concept est nécessairement aussi présence immédiate de la chose, et donc si nous possédons le concept de Dieu, alors il doit se présenter immédiatement. Or, le problème commence à partir du moment qu'on prend cela comme preuve de son existence. En effet, la mauvaise forme du syllogisme dont Hegel parle ici, c'est la présupposition derrière cette démarche, que Dieu est un être réel, existant en deçà de notre saisie, et donc nous avec notre entendement fini nous devons déduire son existence par des moyens logiques. Cette démarche, alors, prend la forme d'une preuve ontologique de son existence. Finalement, cette preuve a été critiquée par Kant dans sa première *Critique* avec

¹¹⁴ Le syllogisme analogique occupe une place essentielle dans la systématité du système hégélien et dans ce sens il devient un argument pertinent malgré la faiblesse générale qui présente ce type de syllogisme et qu'Hegel lui-même avoue, lorsqu'il traite ce type dans son exposition des syllogismes au chapitre précédent. Nous allons voir dans le commentaire qui va suivre comment cela s'applique et donc nous allons y revenir.

l'argument célèbre, que Hegel va critiquer tout de suite, qu'on ne peut pas déduire l'existence d'une chose à partir de son concept.

Einiges diesen Beweis betreffende ist schon früher beleuchtet worden; im ersten Theile S. 47.f. indem das Seyn in seinem nächsten Gegensatze dem Nichtseyn verschwunden und als die Wahrheit beyder sich das Werden gezeigt hat, ist die Verwechslung bemerklich gemacht worden, wenn bey einem bestimmten Daseyn nicht das Seyn desselben, sondern sein bestimmter Inhalt festgehalten und daher gemeynt wird, wenn dieser Inhalt z.B. hundert Thaler, mit einem andern bestimmten Inhalte z.B. dem Contexte meiner Wahrnehmung, meinem Vermögenszustand verglichen und dabey ein Unterschied gefunden wird, ob jener Inhalt zu diesem hinzukomme oder nicht, – als ob dann vom Unterschiede des Seyns und Nichtseyns, oder gar vom Unterschiede des Seyns und des Begriffes gesprochen werde. Ferner ist daselbst S. 64.f. und II. Th. S. 289 die in dem ontologischen Beweise vorkommende Bestimmung eines Inbegriffs aller Realitäten beleuchtet worden. (Op.cit.)

Quelques points concernant cette preuve ont été déjà élucidés précédemment ; dans la première partie, p. 27 *sq.*, quand l'être est disparu dans son opposition prochaine, le non-être, et que le devenir s'est montré comme la vérité des deux, on a fait remarquer la confusion qui se produit lorsque, à propos d'un être-là déterminé ce n'est pas l'être de celui-ci, mais son contenu déterminé qui est retenu ferme et par conséquent avisé, lorsque ce contenu déterminé, par exemple cent thalers, se trouve comparé avec un autre contenu déterminé, par exemple le contexte de ma perception, l'état de ma fortune, et qu'on trouve là une différence dans le fait que ce contenu-là s'ajoute ou non à celui-ci, – comme si alors on parlait de la différence de l'être et du non-être, ou encore de la différence de l'être et du concept. En outre, là-même p. 56 et II P. p. 81, s'est trouvée élucidée la détermination, se rencontrant dans la preuve ontologique, d'un concept intégratif de toutes les réalités.

Dès le début de la logique de l'être,¹¹⁵ Hegel a abordé le caractère problématique de la critique formulée par Kant au sujet de la preuve ontologique. En effet, Kant soutient que l'être n'est pas un prédicat, c'est-à-dire qu'à partir de tous les prédicats d'une chose, on ne peut pas arriver à son existence. Dès lors, on ne peut pas déduire l'être d'une chose à partir de son concept. Par conséquent, en ce qui concerne la preuve de l'existence de Dieu, de la même manière que nous pouvons avoir le concept de cent thalers sans les avoir dans notre poche, ainsi nous pouvons avoir le concept de Dieu, sans pourtant qu'il existe réellement. L'objection d'Hegel consiste à montrer que l'être, en tant que tel, ne correspond pas directement à l'existence, mais plutôt à un contenu qui est seulement avisé. En effet, nous avons déjà montré que ce premier mouvement de la *Logique* est marqué par la différence entre la forme et le contenu. Ainsi, le passage de l'être au néant, c'est le passage du contenu (du simple nom : être) à la forme (au

¹¹⁵ Hegel se réfère à la première remarque après la dialectique de l'être et du néant où il aborde pour la première fois sa critique sur la conception kantienne par rapport à la preuve de l'existence de Dieu (*GW* 21, 70 et suite).

dire ce qu'est l'être) qui apparaît être le néant. Donc, dans la mesure où on ne peut rien dire sur l'être, c'est-à-dire dans la mesure où on ne peut pas former un jugement sur celui-ci, il apparaît seulement comme corrélat d'une opinion dans une position d'immédiateté. Par conséquent, la seule chose qu'on peut retenir à partir de ce comportement logique c'est que chaque terme qui se présente dans une forme nominale, il se place d'abord dans une position d'immédiateté en tant qu'un contenu qui peut seulement être avisé et rien d'autre.¹¹⁶ Ainsi, qu'on nomme une chose Dieu ou cent thalers, la seule chose qu'on accomplit, avant tout, c'est d'offrir cet objet à l'opinion, mais on n'a rien dit sur son existence réelle ou pas. En outre, il y a une deuxième confusion en ce qui concerne le terme, existence. En effet, la différence entre l'existence et le concept est marquée par la finitude. Ainsi, tandis que les cent thalers sont un objet fini qui peut tomber dans notre perception, Dieu, en revanche, n'est pas quelque chose qu'on peut ou on ne peut pas avoir dans la poche. Par conséquent, l'existence n'est pas un concept univoque qui est la somme de toutes les réalités, mais il y a différentes manières d'exister : il est différent d'exister comme un objet fini et différent d'exister comme Dieu.¹¹⁷

– Den wesentlichen Gegenstand jenes Beweises, den Zusammenhang des Begriffes und des Daseyns, betrifft aber die eben geschlossene Betrachtung des Begriffes und des ganzen Verlaufs, durch den er sich zur Objectivität bestimmt. Der Begriff ist als absolut mit sich identische Negativität, das sich selbst bestimmende; es ist bemerkt worden, daß er schon, indem er sich in der Einzelheit zum Urtheil entschließt, sich als reales, seyendes setzt; diese noch abstracte Realität vollendet sich in der Objectivität. (Op.cit. 127-128)

Mais c'est l'objet essentiel de cette preuve, la connexion du concept et de l'être-là, qui concerne la considération du concept qui vient d'être conclue, et du parcours total par lequel il se détermine à l'objectivité. Le concept, en tant que négativité absolument identique à soi, est ce qui se détermine soi-même ; on a remarqué que déjà en se résolvant, dans la singularité, au jugement, il se pose comme un réel, un étant ; cette réalité encore abstraite s'achève dans l'objectivité.

Néanmoins, ce qui est essentielle au sujet de la preuve ontologique, c'est le fait que le concept s'achève dans la présence immédiate de la chose dans le domaine de l'objectivité. En effet, nous avons vu que le concept dans la mesure où il inclut la référence à l'intérieur de lui, il se présente comme une totalité différenciée. Son universalité alors se scinde dans un jugement qui le relie à une singularité. Or, celle-ci se présente sous la forme d'un étant, donc d'une chose

¹¹⁶ Hegel, ici, ne se sépare point de Kant. En effet, l'être selon Kant n'ajoute rien sur le concept de quelque chose, mais seulement sur la position de quelque chose (*Ak* III, 397 sq.). Ainsi, la critique hégélienne ne consiste pas à affirmer l'inverse, c'est-à-dire que l'être est un prédicat, mais tout simplement d'affirmer que l'identité transitionnelle de l'être est du concept.

¹¹⁷ Hegel fait cette remarque et il aborde pour une deuxième fois sa critique de la preuve ontologique, au début du chapitre consacré à l'existence, dans la logique de l'essence (*GW* 11, 324 sq.).

réelle. Par conséquent, l'objectivité est le produit du concept dans la mesure où celui-ci se présente sous la forme d'un étant. Dès lors, l'objectivité est encore marquée par la réalité extérieure. Donc, par le fait que l'objet est une unité conceptuelle qui se présente immédiatement, nous sommes capables de parler scientifiquement sur ce qui ne se présente pas immédiatement, qu'il soit Dieu ou la nature a peu d'importance, car il s'agit de la même structure rationnelle, et cela est la leçon que Hegel tire de la preuve ontologique.

Wenn es nun scheinen möchte, als ob der Uebergang des Begriffs in die Objectivität etwas anderes sey, als der Uebergang vom Begriff Gottes, zu dessen Daseyn, so wäre einerseits zu betrachten, daß der bestimmte Inhalt, Gott, im logischen Gange keinen Unterschied machte, und der ontologische Beweis nur eine Anwendung dieses logischen Ganges auf jenen besondern Inhalt wäre. (Op.cit. 128)

Si maintenant il pouvait paraître que le passage du concept dans l'objectivité était quelque chose d'autre que le passage du concept de Dieu à son être-là, on devrait d'un côté considérer que le contenu déterminé, Dieu, ne ferait aucune différence dans la démarche logique, et que la preuve ontologique ne serait qu'une application de cette démarche logique à ce contenu particulier.

Par rapport à cette idée Hegel approfondit sa critique de Kant. Alors, si on était capable de montrer qu'il n'y a pas d'analogie entre le passage du concept à l'objectivité et le passage du concept de Dieu à l'existence, alors la preuve de l'existence de Dieu ne serait qu'une application simple d'un contenu déterminé à un concept. En effet, cette démarche logique met le concept de Dieu à la même place que le concept de cent thalers, et ainsi dire que Dieu existe c'est la même chose de dire que je possède cent thalers dans ma poche. Or, nous avons dit que Dieu n'existe pas de la même manière qu'une chose matérielle. Par conséquent, il est erroné d'utiliser la même démarche logique pour parler de Dieu et de cent thalers. En revanche, Hegel exige que le contenu déterminé qui est celui de Dieu soit traité comme le passage du concept à l'objectivité.

Auf der andern Seite aber ist sich wesentlich an die oben gemachte Bemerkung zu erinnern, daß das Subject erst in seinem Prädicate Bestimmtheit und Inhalt erhält, vor demselben aber, er mag für das Gefühl, Anschauung und Vorstellung sonst seyn was er will, für das begreifende Erkennen nur ein Nahmen ist; in dem Prädicate beginnt mit der Bestimmtheit aber zugleich die Realisation überhaupt. (Op.cit.)

Mais, de l'autre côté, il est essentiel de rappeler la remarque faite plus haut, à savoir que c'est seulement dans son prédicat que le sujet reçoit déterminité et contenu, mais avant ce contenu, qu'il soit par ailleurs ce qu'il veut pour le sentiment, l'intuition et la représentation, n'est pour le connaître conceptualisant qu'un nom ; mais dans le prédicat, avec la déterminité, commence en même temps la réalisation en général.

Ainsi, Hegel nous rappelle que le sujet se détermine et reçoit son contenu par son prédicat. Cela correspond à ce que nous avons élaboré dans notre introduction, à savoir que la démarche logique commence à partir de l'inégalité entre contenu et forme. En effet, l'être apparaît comme corrélat de la nomination et donc il suffit de nommer quelque chose pour que cette chose apparaisse dans une position immédiate. Or, le simple nom évoque seulement le contenu de celui-ci, tandis que le dire, c'est-à-dire former un jugement par rapport à ce nom, évoque sa forme. Dès lors, il est indifférent si par le simple nom, on nomme un sentiment, une intuition ou une représentation, mais dans la mesure où on le nomme, on le met dans une position d'imédiateté. Ainsi, chaque tentative de dire ce que c'est qu'on a nommé, c'est-à-dire chaque tentative de le définir, de lui donner un prédicat, c'est déjà une tentative de l'amener à la réalité. En effet, c'est la structure du nom de se référer à quelque chose qui lui est structurellement autre, mais la nomination permet d'ouvrir la voie à la forme, c'est-à-dire à sa définition. Le nom Dieu, par exemple, nomme quelque chose qui se présente désormais immédiatement. Or, il ne suffit pas de nommer Dieu pour qu'il soit. Ensuite, il faut dire ce qu'est un Dieu, donc donner une définition de Dieu. On l'amène à l'existence seulement à travers la prédication, c'est-à-dire à travers sa conceptualisation, tandis que par l'être on ouvre seulement la voie à ce travail conceptuel. Ainsi, la particularité de Dieu, selon Hegel, semble donc consister en ceci, qu'il a toute sa réalité dans les spécifications importées par son concept.

– Die Prädicate müssen aber gefaßt werden, als selbst noch in den Begriff eingeschlossen, somit als etwas subjectives, mit dem noch nicht zum Daseyn herausgekommen ist; insofern ist einerseits allerdings die Realisation des Begriffs im Urtheil noch nicht vollendet. (Op.cit.)

Mais il faut que les prédicats soient saisis comme étant eux-mêmes encore inclus dans le concept, donc comme quelque chose de subjectif avec quoi on n'est pas encore sorti jusqu'à l'être-là ; dans cette mesure, d'un côté, la réalisation du concept, n'est pas encore accomplie dans le jugement.

En outre, si on conçoit chaque prédicat comme une qualité qui appartient au sujet, et donc comme quelque chose qui n'est pas extérieur à celui-ci, alors le concept reste attaché à la réalité extérieure. Son corrélat, plutôt son référent est considéré donc comme un étant, un *τόδε τι*, qui n'est pas encore conceptualisé par le jugement. Il s'agit donc – nous le savons depuis le premier chapitre de la *Phénoménologie de l'esprit* – d'une universalité abstraite, c'est-à-dire d'une chose générale qui se présente immédiatement, mais qui est encore vide de contenu.

Andererseits bleibt aber auch die blosse Bestimmung eines Gegenstandes durch Prädicate, ohne daß sie zugleich die Realisation und Objectivirung des Begriffes ist, etwas so subjectives, daß sie auch nicht einmal die wahrhafte Erkenntniß und

Bestimmung des Begriffs des Gegenstandes ist; – ein subjectives in dem Sinne von abstracter Reflexion und unbegriffnen Vorstellungen. (Op.cit.)

Mais de l'autre côté la simple détermination d'un objet par des prédicats, sans qu'elle soit en même temps la réalisation et l'objectivation du concept, demeure encore quelque chose de si subjectif qu'elle n'est même pas non plus la connaissance véritable et la détermination du concept de l'objet ; – un subjectif au sens d'une réflexion abstraite et de représentations non-saisis conceptuellement.

De même, on pourrait déterminer un objet en utilisant des prédicats, mais dans la mesure où ceux-ci sont considérés comme des déterminités réelles, alors nous ne sommes pas capables de saisir l'objet conceptuellement. Par conséquent, même si nous assemblons toutes les déterminités matérielles d'une chose, celle-là ne sera pas présentée en tant que telle, mais seulement comme une représentation subjective formée par une réflexion extérieure. En effet, si nous regardons l'exemple des cent thalers, nous pouvons poser toutes les déterminités matérielles qui constituent cet objet : il est métallique, il a un poids, une couleur etc. Or, les thalers ne sont pas un objet quelconque, mais un objet déterminé comme argent. En tant qu'argent, alors, il entre dans un domaine conceptuel des déterminations symboliques qui le distingue des autres objets de la même constitution matérielle. Donc, la représentation qu'on en fait concernant sa matière forme sa perception en tant que chose matérielle, mais non pas son concept, en tant qu'objet qui substitue les échanges économiques. Par conséquent, la critique que Hegel adresse à la preuve ontologique et par surcroît à toute considération hypostasiant de l'objet, ce n'est pas qu'elle est très conceptuelle, mais qu'elle n'est pas assez conceptuelle dans la mesure où elle présuppose une réalité extérieure en dehors de la conceptualisation.

– Gott als lebendiger Gott, und noch mehr als absoluter Geist wird nur in seinem Thun erkannt. Früh ist der Mensch angewiesen worden, ihm in seinen Werken zu erkennen; aus diesen können erst die Bestimmungen hervorgehen, welche seine Eigenschaften genannt werden; so wie darin auch sein Seyn enthalten ist. So faßt das begreifende Erkennen seines Wirkens, d.i. seiner selbst, den Begriff Gottes in seinem Seyn, und sein Seyn in seinem Begriffe. (Op.cit.)

Dieu comme Dieu vivant, et plus encore comme Esprit absolu se trouve connu seulement dans son faire. C'est de bonne heure que l'homme a été invité à le connaître dans ses œuvres ; c'est seulement à travers celles-ci que peuvent sortir les déterminations qui sont appelées ses propriétés ; de même que c'est en elles aussi que son être est contenu. Ainsi le connaître conceptualisant de son agir, c'est-à-dire de lui-même, saisit le concept de Dieu dans son être et son être dans son concept.

La seule manière de saisir Dieu, comme Dieu existant, dit Hegel, c'est seulement à travers ses actions. Or, cela signifie que Dieu est un principe autodéterminant. En effet, toute structure

auto-déterminante agit de telle sorte qu'elle crée une réalité. Ainsi, la seule manière de concevoir une telle structure c'est à travers ses œuvres. De même, le travail conceptuel produit le domaine de l'objectivité. Nous avons déjà montré que le concept se spécifie. Par sa spécification, il s'extériorise. Ainsi le produit de ce travail conceptuel aboutit à une nouvelle immédiateté, objet d'une nomination possible. Ce concept d'objet est lui-même abstrait, ce que nous avons appelé *modèle*, c'est-à-dire un objet théorique (et donc un être-posé) dont on peut rendre raison. En effet, qu'il soit Dieu, Nature, ou Esprit, ce principe s'autodétermine et il s'extériorise par son activité. Il suffit donc d'étudier cette activité pour qu'on puisse saisir le concept dans son immédiateté et l'immédiateté dans sa conceptualisation, car dans la mesure où il est posé comme une identité égale à soi, il reste identique à lui-même malgré le devenir de son activité.

Das Seyn für sich oder gar das Daseyn ist eine so arme und beschränkte Bestimmung, daß die Schwierigkeit, sie im Begriffe zu finden, wohl nur daher hat kommen können, daß nicht betrachtet worden ist, was denn das Seyn oder Daseyn selbst ist. (Op.cit.)

L'être pris pour lui-même ou même l'être-là est une détermination si pauvre et bornée que la difficulté de la trouver dans le concept n'a certes pu venir que du fait que l'on n'a pas considéré ce qu'est, en effet, l'être ou l'être-là lui-même.

Nous avons vu que l'être pris en tant que tel ne renvoie pas à une existence pleine, mais il est tout simplement le corrélat de la nomination, et par conséquent il ne se réfère à rien. Donc, dans la mesure où il est strictement analogue au néant, Hegel dit avec raison, qu'il est pauvre et borné. Ainsi, toute discussion concernant la façon dont la pensée peut accéder à l'être, renvoie, selon Hegel, à une mécompréhension des catégories engagées. Cela révèle une attitude métaphysique qui hypostasie ses catégories et elle ne permet pas de les saisir en tant que telles, c'est-à-dire comme autant de produits de la conceptualisation. La preuve ontologique se trompe alors lorsqu'elle confond l'existence de Dieu avec son être, ou lorsqu'elle cherche l'existence des choses dans leur présence matérielle.

– Das Seyn als die ganz abstracte, unmittelbare Beziehung auf sich selbst, ist nichts anderes als das abstracte Moment des Begriffs, welches abstracte Allgemeinheit ist, die auch das, was man an das Seyn verlangt, leistet, ausser dem Begriff zu seyn; denn so sehr sie Moment des Begriffs ist, eben so sehr ist sie der Unterschied, oder das abstracte Urtheil desselben, indem er sich selbst sich gegenüberstellt. (Op.cit.)

L'être en tant que rapport à soi-même tout à fait abstrait, immédiat, n'est rien d'autre que le moment abstrait du concept, moment qui est l'universalité abstraite, laquelle accomplit aussi ce que l'on réclame de l'être, à savoir d'être en dehors du concept ; car, autant elle

est moment du concept, autant elle est la différence, ou le jugement abstrait de celui-ci, dans lequel¹¹⁸ il se fait face à lui-même.

L'immédiateté immédiate de l'être correspond au moment de l'universalité abstraite du concept. En effet, dans la mesure où on pose un concept, cela apparaît d'abord comme une chose générale, donc comme un nom, qui doit être spécifié ultérieurement pour qu'il soit un concept achevé. De ce point de vue, l'être indique l'immédiateté du concept, mais en tant que tel il est extérieur à lui, car le concept est une catégorie médiatisée dont l'immédiateté n'est qu'un moment structurel. Par conséquent, le concept par le fait de contenir en lui l'immédiateté (quoique médiatisé) se scinde en deux : un universel qui se spécifie dans un particulier. Quand, par exemple, on pose le concept de Dieu, ce qui apparaît d'abord c'est une généralité abstraite dans une position immédiate, pour laquelle on ne peut rien dire, car en tant que tel elle est inaccessible. Or, justement, pour dire Dieu, c'est-à-dire pour former un jugement sur lui et ainsi le spécifier, on prend l'abstraction immédiate de son concept et on la met face à son être. C'est cette scission qui produit la nécessité de spécification et qui oblige donc la pensée à quitter l'abstraction première. Par conséquent, l'être, l'immédiateté c'est l'ouverture par laquelle le concept devient accessible en tant que concept concret spécifié.

Der Begriff, auch als formaler, enthält schon unmittelbar das Seyn in einer wahrern und reichern Form, indem er als sich auf sich beziehende Negativität, Einzelheit ist. (Op.cit.)

Le concept, aussi en tant que concept formel, contient déjà immédiatement l'être dans une forme plus vraie et plus riche, en tant qu'il est, comme négativité se rapportant à soi, singularité.

Nous avons déjà vu dans notre introduction la structuration du concept dans la *Logique* hégélienne. Ainsi, le concept tel qu'il l'entend Hegel, mais aussi le concept formel de la tradition logique, contiennent dans leur structuration le moment de l'immédiateté. En effet, un concept qui ne se présente pas immédiatement, n'est pas un concept. Or, on doit savoir que ce concept est une unité différenciée qui contient en elle la négativité de ses moments. Il est donc une totalité qui pose sa différence comme un moment de son identité et dès lors elle se présente comme une singularité (*Einzelheit*). Il faut remarquer aussi que cette vérité et richesse de l'être, dont Hegel parle ici, n'est pas évidemment une richesse de contenu ; de ce point de vue le concept n'est pas plus riche que les autres catégories logiques. Nous avons déjà dit que tout le

¹¹⁸ Labarrière et Jarczyk (1981, 210), trouvent que « *indem* » se réfère à la « différence », ils traduisent donc « dans laquelle... ». Nous suivons la traduction de Bourgeois (2016, 169), car c'est dans le jugement, qui est différence originaire, que le concept se fait face à lui-même. Le « *oder* » est ici explicatif, donc on doit comprendre : « la différence, c'est-à-dire le jugement abstrait... dans lequel ». Ainsi, le choix de ces deux traducteurs ne change pas le sens de la phrase.

travail d'Hegel consiste à éviter l'hypostase des catégories logiques. En revanche, la richesse du concept vient du fait qu'il se maintient dans son rapport aux autres catégories, et pour cette raison il en est la vérité. Par conséquent, on n'a plus besoin de subsumer le concret à l'abstrait, ou le réel à la théorie, mais l'inverse. Le concret devient un exemple de l'abstrait, comme Dieu est un exemple du concept, et il suffit donc de situer sa position dans le système pour le saisir. En effet, dans ce cas, Dieu est un concept singulier et, pour cette raison, il est un exemple ou une spécification du concept général. En ce sens, il n'est pas encore le concept, mais une forme conceptuelle encore abstraite. Ceci est le syllogisme analogique dont nous avons mentionné ci-dessus. En fait, Dieu est concept seulement selon n'analogie : le singulier représente le Concept général de telle manière qu'il devient lui-même le général. Par cette renversement, l'exemple montre en lui la structure du concept. Donc, ce qui apparaissait comme concret est en effet une abstraction, i.e. un processus de conceptualisation. Ainsi, pour Hegel, la vérité ne se trouve pas dans la chose matérielle, mais elle est strictement conceptuelle. Donc, la vérité d'une proposition n'est plus une question de comparaison entre le concept et la réalité, mais le rapport entre une situation logique et sa position systémique.

Unüberwindlich aber wird allerdings die Schwierigkeit, im Begriffe überhaupt, und eben so im Begriffe Gottes das Seyn zu finden, wenn es ein solches seyn soll, das im Contexte der äussern Erfahrung oder in der Form der sinnlichen Wahrnehmung, wie die hundert Thaler in meinem Vermögenszustande, nur als ein mit der Hand, nicht mit dem Geiste begriffenes, wesentlich dem äussern, nicht dem innern Auge sichtbares vorkommen soll; – wenn dasjenige, Seyn, Realität, Wahrheit genannt wird, was die Dinge als sinnliche, zeitliche und vergängliche haben. (Op.cit. 129)

Mais insurmontable devient assurément la difficulté de trouver l'être dans le concept en général, et aussi bien dans le concept de Dieu, s'il doit être un tel qu'il doit se rencontrer dans le contexte de l'expérience extérieure ou dans la forme de la perception sensible, tout comme les cent thalers dans l'état de ma fortune, seulement comme quelque chose qui est saisi par la main, non par l'esprit, qui est visible essentiellement à l'œil extérieur, non à l'œil intérieur ; – si l'on nomme être, réalité, vérité ce que les choses ont en tant que sensibles, temporelles et passagères.

Par conséquent, chaque effort de saisir un être « véritable », c'est-à-dire un être qui se présente comme une chose sensible, est destiné à l'échec. Comme Hegel vient de montrer toute à l'heure, on ne doit pas confondre le concept de Dieu avec celui des cent thalers. En effet, Dieu se réfère, par définition, à un au-delà sur lequel on ne peut pas avoir accès direct, tandis que les cent thalers sont, d'abord, une chose matérielle qui tombe dans nos sens. Ainsi, si par le concept de réalité on entend les choses de l'expérience sensible, c'est-à-dire les choses étendues, temporelles, et par-là, passagères, le concept de Dieu ne tombe pas sous lui, car il n'est pas un phénomène : on ne peut pas le toucher ou avoir une perception quelconque de lui. En ce qui

concerne la vérité de la certitude sensible et de la perception, Hegel l'a abordé dans les deux premiers chapitres de la *Phénoménologie de l'esprit*, où il a expliqué les contradictions dans lesquelles on tombe lorsqu'on prend comme vraies les données de la sensation empirique.

– *Wenn ein Philosophiren sich beym Seyn nicht über die Sinne erhebt, so gesellt sich dazu, daß es auch beym Begriffe nicht den bloß abstracten Gedanken verläßt; dieser steht dem Seyn gegenüber. (Op.cit.)*

Si un philosophe à propos de l'être ne s'élève pas au-dessus des sens, cela s'accompagne du fait qu'à propos du concept aussi il n'abandonne pas la pensée simplement abstraite ; celle-ci se tient face à l'être.

La tâche de la philosophie est donc de s'élever au-dessus de l'expérience extérieure du monde empirique. En effet, on pense abstraitement, selon Hegel, lorsqu'on subsume le concret de l'expérience sous un concept universel, et on se lance, ainsi, à des généralités insignifiantes pour la pensée scientifique.¹¹⁹ En outre, la pensée abstraite est la source de tout dogmatisme. Par conséquent, dans l'abstraction, le concept se tient face à la réalité comme radicalement autre que celle-ci.

Die Gewöhnung, den Begriff nur als etwas so einseitiges, wie der abstracte Gedanke ist, zu nehmen, wird schon Anstand finden, das, was vorhin vorgeschlagen wurde, anzuerkennen, nemlich den Uebergang vom Begriffe Gottes zu seinem Seyn, als eine Anwendung von dem dargestellten logischen Verlauf der Objectivirung des Begriffs, anzusehen. (Op.cit.)

L'habitude de prendre le concept seulement comme quelque chose d'aussi unilatéral que l'est la pensée abstraite rendra déjà difficile de reconnaître ce qui a été avancé ci-dessus, à savoir de regarder le passage du concept de Dieu à son être comme une application du parcours logique exposé de l'objectivation du concept.

La difficulté de comprendre de quelle manière le passage du concept de Dieu à l'être correspond au passage du concept à l'objectivité, s'appuie sur le fait que nous sommes encore habitués à la pensée dogmatique. En effet, nous avons indiqué toute à l'heure que la spécificité de la logique hégélienne c'est qu'elle se réfère aux objets empiriques, c'est-à-dire traditionnellement non-logiques. Ainsi la méthode hégélienne ne consiste pas en l'application du concept abstrait au donné concret. Au contraire, toute la difficulté de sa méthode, que lui-même reconnaît sur ce point, consiste à saisir que le concret est pris comme un exemple qui correspond, par analogie, à une structure qui se maintient. Ainsi, le concept de Dieu n'est qu'un

¹¹⁹ Hegel décrit avec humour cette attitude de la pensée, dans son essai satyrique, « Qui pense abstraitement ? » (*Wer denkt abstrakt ?*), (GW5, 381-8).

exemple du concept, et donc son être doit prendre la forme d'un être-posé, c'est-à-dire d'un objet qui se présente immédiatement.

Wenn jedoch wie gewöhnlich geschieht, zugegeben wird, daß das Logische als das Formale, die Form für das Erkennen jedes bestimmten Inhalts ausmache, so müßte wenigstens jenes Verhältniß zugestanden werden, wenn nicht überhaupt eben bey dem Gegensatze des Begriffes gegen die Objectivität, bey dem unwahren Begriffe und einer eben so unwahren Realität, als einem letzten stehen geblieben wird. (Op.cit.)

Si toutefois l'on admet, comme il arrive habituellement, que le logique constitue, en tant qu'il est le formel, la forme pour la connaissance de chaque contenu déterminé, alors il faudrait au moins admettre la relation en question, si l'on n'en reste pas en général justement à l'opposition du concept à l'objectivité, au concept non vrai et à une réalité tout autant non-vraie, comme à quelque chose d'ultime.

Hegel veut dire ici que même dans la logique formelle il faut reconnaître tout en général l'existence d'un rapport forme – contenu. Ce rapport est thématiquement dans la preuve ontologique. Ainsi il ajoute que même si on accepte ce qui est admis traditionnellement, à savoir que la logique concerne une pure forme de pensée qui ne se réfère pas à un contenu déterminé, alors la relation du concept de Dieu à son existence doit trouver une application là-dessus. En effet, si la logique est seulement formelle, elle doit alors être applicable à tout contenu possible. Par conséquent, il est possible de soumettre cette relation à un examen logique dans la mesure où on n'en reste pas à l'opposition dogmatique du concept à l'objectivité, c'est-à-dire dans la mesure où on ne considère pas la réalité extérieure comme la limite ultime de la connaissance.

– Allein bey der Exposition des reinen Begriffes ist noch weiter angedeutet worden, daß derselbe der absolute, göttliche Begriff selbst ist, so daß in Wahrheit nicht das Verhältniß einer Anwendung Statt finden würde, sondern jener logische Verlauf die unmittelbare Darstellung der Selbstbestimmung Gottes zum Seyn wäre. (Op.cit.)

Seulement, à propos de l'exposition du concept pur, on a encore suggéré, en outre, que ce concept est le concept lui-même absolu, divin, de telle sorte qu'en vérité ce n'est pas la relation d'une application qui se trouverait avoir lieu, mais c'est ce parcours logique qui serait la présentation immédiate de l'auto-détermination de Dieu à l'être.

Néanmoins, Hegel ajoute ici plus clairement qu'auparavant, que la preuve ontologique n'est pas une application traditionnelle du mouvement du concept à l'objectivité, mais l'application de sa méthode logique telle qu'on l'a décrit plus haut. En effet, la structure du concept qui s'autodétermine est déjà quelque chose de « divin », dans la mesure où il crée le réel (*Wirklich*). Ainsi, la preuve ontologique montre comment un principe autodéterminant se lie-t-il à l'objectivité. Par conséquent la preuve ontologique est l'exemple paradigmatique d'une telle structure.

Es ist aber hierüber zu bemerken, daß indem der Begriff als der Begriff Gottes dargestellt werden soll, er aufzufassen ist, wie er schon in die Idee aufgenommen ist. Jener reine Begriff durchläuft die endlichen Formen des Urtheils und des Schlusses darum, weil er noch nicht als an und für sich eins mit der Objectivität gesetzt, sondern erst im Werden zu ihr, begriffen ist. So ist auch diese Objectivität noch nicht die göttliche Existenz, noch nicht die in der Idee scheinende Realität. (Op.cit.)

Mais il est à remarquer à ce propos que, quand le concept doit être exposé comme le concept de Dieu, il est à saisir tel qu'il est assumé déjà dans l'Idée. Ce concept pur parcourt les formes finies du jugement et du syllogisme parce qu'il n'est pas encore posé comme en et pour soi un avec l'objectivité, mais est conceptuellement saisi seulement dans le devenir menant à elle. Ainsi donc cette objectivité n'est pas encore l'existence divine, pas encore la réalité paraissant dans l'Idée.

Hegel précise que si on prend Dieu comme exemple du concept, alors on doit savoir qu'on est déjà passé à l'Idée. En effet, comme il a remarqué à plusieurs reprises, Dieu n'est pas un objet quelconque, comme le sont les cent thalers, par exemple. Dieu n'est pas un modèle et la théologie n'est pas une science qui modélise, car elle appartient à un autre domaine de l'Esprit. En revanche, le concept de Dieu désigne l'idée par excellence et comme tel, il appartient à la fin du développement logique : l'Idée. Le concept, comme nous avons vu, reçoit la forme de l'objectivité à travers le jugement et le syllogisme, mais il reste en celle-ci encore attaché à la finitude, c'est-à-dire attaché à une forme finie de représentation. Nous allons voir par la suite que tout ce développement a une structure téléologique. En effet, la catégorie qui se maintient, chez Hegel, est toujours le *τέλος* logique du développement et dans cette mesure chaque catégorie antérieure s'abolit en elle puisqu'elle présente et reproduit la même structure que celle-ci. Ainsi, l'objectivité marque la constitution de la réalité, mais elle ne dit rien sur son fondement ou sur sa cause ; il en est seulement son horizon. Par conséquent, l'objectivité ne concerne pas le fondement de la réalité, mais tout simplement sa symbolisation. De ce fait elle devient une totalité finie qui renvoie à un au-delà qui a la forme de l'Idée.

Doch ist die Objectivität gerade um so viel reicher und höher als das Seyn oder Daseyn des ontologischen Beweises, als der reine Begriff reicher und höher ist als jene metaphysische Leere des Inbegriffs aller Realität. (Op.cit.)

Pourtant, l'objectivité est précisément d'autant plus riche et plus haute que l'être ou l'être-là de la preuve ontologique, que le concept pur est plus riche et plus haut que cette vacuité métaphysique du concept-intégratif de toute réalité.

En ce sens précis, l'objectivité peut apparaître comme une catégorie qui est plus « riche » et plus « haute ». Il ne s'agit donc pas d'un progrès linéaire du plus bas au plus haut, mais plutôt d'une structure téléologique dans laquelle la fin se pose dès le début et chaque catégorie qui ne se présente pas selon cette structure s'abolit en elle. Donc, la structure auto-déterminante du

concept marque le fait que dans le développement du progrès dialectique, la catégorie initiale, l'être, se développe vers une catégorie « plus haute », le *Dasein*, de telle sorte qu'elle finit par être posée comme son moment subordonné-médiatisé. Dans le passage de l'être à l'essence, le domaine de l'être se détermine rétroactivement dans sa totalité comme un apparaître, c'est-à-dire comme moyen terme par lequel l'essence se manifeste, s'apparaît à elle-même. À chaque instance logique, l'émergence d'une nouvelle catégorie réorganise l'ensemble de la structure précédente, de telle sorte qu'elle est saisie d'une manière différente. Autrement dit, la catégorie émergente est l'être-posé des catégories précédentes. Par conséquent, dans la mesure où la preuve ontologique ne se rend pas compte des catégories qu'elle utilise, elle présuppose l'Idée comme quelque chose à atteindre et par un progrès linéaire elle essaie de reconstruire le chemin vers elle. Tel est le sens de la « vacuité métaphysique » dans laquelle elle tombe, car l'Idée divine ne constitue pas l'ensemble intégratif de tous les ensembles dont Dieu est le point extérieur qui sert comme fondement, mais une totalité immanente laquelle est vérifiable à partir de son propre processus d'énonciation. Hegel distingue donc entre une preuve ontologique structurelle et une preuve *ad hoc*, marque d'une « métaphysique vide ». Il ne s'agit donc pas du développement d'un cercle clos, mais plutôt d'un déplacement topologique dans lequel chaque catégorie pose sa propre présupposition.

– Ich erspare es jedoch auf eine andere Gelegenheit, den vielfachen Mißverstand, der durch den logischen Formalismus in den ontologischen, so wie in die übrigen sogenannten Beweise vom Daseyn Gottes gebracht worden ist, wie auch die Kantische Kritik derselben näher zu beleuchten, und durch Herstellen ihrer wahren Bedeutung die dabey zu Grunde liegenden Gedanken in ihren Werth und Würde zurückzuführen. (Op.cit.)

Je réserve toutefois pour une autre occasion la tâche d'élucider de façon plus précise le malentendu multiforme qui a été apporté par le formalisme logique dans la preuve ontologique comme dans les autres preuves, ainsi qu'on les nomme, de l'être-là de Dieu, de même aussi que la critique kantienne de ces mêmes preuves, et par l'établissement de leur signification vraie, de reconduire dans leur valeur et dignité les pensées qui se trouvent là au fondement.

Sur ce point, Hegel se réserve à aborder la question de la preuve ontologique d'une manière plus précise, afin qu'il puisse démontrer sa vérité logique. En effet, Hegel a professé, en 1829 à Berlin, une série des leçons sur les preuves ontologiques de Dieu, de St. Anselme à Kant, justement pour développer en détail, l'idée qu'il aborde ici.¹²⁰ En tout cas, toute cette partie de l'introduction n'est qu'un résumé de ce qu'il a déjà abordé dans l'introduction au concept.

¹²⁰ Il s'agit des *Leçons sur les preuves de l'existence de Dieu*.

Es sind, wie bereits erinnert worden, schon mehrere Formen der Unmittelbarkeit vorgekommen; aber in verschiedenen Bestimmungen. In der Sphäre des Seyns ist sie das Seyn selbst und das Daseyn; in der Sphäre des Wesens die Existenz und dann die Wirklichkeit und Substantialität, in der Sphäre des Begriffs ausser der Unmittelbarkeit als abstracter Allgemeinheit, nunmehr die Objectivität. (Op.cit. 130)

Comme on l'a déjà rappelé, plusieurs formes de l'immédiateté se sont déjà rencontrées ; mais dans des déterminations diverses. Dans la sphère de l'être est l'être lui-même et l'être-là ; dans la sphère de l'essence, l'existence et ensuite l'effectivité et la substantialité, dans la sphère du concept en dehors de l'immédiateté comme universalité abstraite, désormais l'objectivité.

Hegel nous rappelle ici les différentes formes d'immédiateté que nous avons rencontrées jusqu'à présent. Par cela on comprend que ce terme fonctionne comme un opérateur logique qui indique la position de chaque catégorie, comme nous avons montré d'une manière détaillée dans notre introduction, et donc nous n'allons pas y revenir.

– Diese Ausdrücke mögen, wenn es nicht um die Genauigkeit philosophischer Begriffsunterschiede zu thun ist, als synonym gebraucht werden; jene Bestimmungen sind aus der Nothwendigkeit des Begriffs hervorgegangen; – Seyn ist überhaupt die erste Unmittelbarkeit, und Daseyn dieselbe mit der ersten Bestimmtheit. Die Existenz mit dem Dinge, ist die Unmittelbarkeit, welche aus dem Grunde hervorgeht, – aus der sich aufhebenden Vermittlung der einfachen Reflexion des Wesens. Die Wirklichkeit aber und die Substantialität ist die aus dem aufgehobenen Unterschiede der noch unwesentlichen Existenz als Erscheinung, und ihrer Wesentlichkeit hervorgegangene Unmittelbarkeit. Die Objectivität endlich ist die Unmittelbarkeit, zu der sich der Begriff durch Aufhebung seiner Abstraction und Vermittlung bestimmt. (Op.cit.)

Ces expressions peuvent bien, lorsque l'on n'a pas à se préoccuper de la précision de différences conceptuelles d'ordre philosophique, se trouver utilisées comme synonymes ; ces déterminations sont venues au jour à partir de la nécessité du concept ; – être est en général l'immédiateté première, et l'être-là est la même immédiateté avec la première détermination. L'existence, avec la chose, est l'immédiateté qui est issue du fondement, – de la médiation qui se relève de la réflexion simple de l'essence. Mais, l'effectivité et la substantialité sont l'immédiateté issue de la différence relevée de l'existence encore inessentielle en tant qu'elle est le phénomène et de son essentialité. L'objectivité enfin est l'immédiateté à laquelle se détermine le concept par la relève de son abstraction et médiation.

Hegel répète d'une manière plus détaillée le parcours logique qu'on a traversé jusqu'à présent, pour illustrer le fonctionnement de l'immédiateté. En effet, nous voyons bien que, dès le début, chaque catégorie à cause de sa contradiction structurale s'abolit dans la suivante laquelle apparaît, désormais, dans la position de l'immédiateté. Ainsi, l'être est l'immédiateté immédiate, corrélat d'un avis. Il se comporte donc comme le néant. Ainsi, il passe à l'être-là (*Dasein*). Or, l'être-là n'est rien que la même immédiateté avec une détermination, à savoir le néant. Si l'être immédiat introduit l'acte de nomination, donc la matière d'une chose qui se

présente désormais immédiatement, l'être-là impose l'acte démonstratif. Il impose la question de « qui ou quel ? ». En ce sens, il est un terme technique que Hegel utilise comme synonyme du terme latin « *Quale* ». Donc, la qualité d'une chose (la rougeur, par exemple) considérée à part la chose ayant cette qualité (le rouge). En revanche l'immédiateté de l'existence se présente d'une manière différente. En effet, l'existence est ce qui a une raison (*Grund*) et qui est une raison (*Satz vom Grund*). Cela est contradictoire, car elle est réflexion à l'autre et réflexion en soi en même temps. Elle passe ainsi dans l'effectivité et la substantialité qui se présentent immédiatement sous la forme d'un système des rapports (cause-effet, etc.). Enfin, l'objet comme forme hypostasiée du concept, il se présente lui aussi immédiatement. Cette situation est marquée par la fonction de la relève qui marque, effectivement, l'abolition d'une médiation dans une nouvelle immédiateté. Nous voyons aussi, ce que nous avons dit dans notre introduction, que l'immédiateté est en effet un opérateur logique qui permet à Hegel de placer les catégories de sa pensée dans un espace logique. De ce fait, Hegel n'a plus besoin d'inventer un nouveau jargon philosophique pour illustrer sa thèse, mais il lui suffit une analyse minutieuse du fonctionnement de chaque catégorie philosophique et sa position systémique dans la totalité du système.

– Die Philosophie hat das Recht aus der Sprache des gemeinen Lebens, welche für die Welt der Vorstellungen gemacht ist, solche Ausdrücke zu wählen, welche den Bestimmungen des Begriffs nahe zu kommen scheinen. Es kann nicht darum zu thun seyn, für ein aus der Sprache des gemeinen Lebens gewähltes Wort zu erweisen, daß man auch im gemeinen Leben denselben Begriff damit verbinde, für welchen es die Philosophie gebraucht, denn das gemeine Leben hat keine Begriffe, sondern Vorstellungen, und es ist die Philosophie selbst, den Begriff dessen zu erkennen, was sonst blosser Vorstellung ist. Es muß daher genügen, wenn der Vorstellung bey ihren Ausdrücken, die für philosophische Bestimmungen gebraucht werden, so etwas ungefähres von ihrem Unterschiede vorschwebt; wie es bey jenen Ausdrücken der Fall seyn mag, daß man in ihnen Schattirungen der Vorstellung erkennt, welche sich näher auf die entsprechenden Begriffe beziehen. (Op.cit.)

La philosophie a le droit, à partir du langage de la vie ordinaire, qui est fait pour le monde des représentations, de choisir des expressions qui paraissent se rapprocher des déterminations du concept. In ne peut pour cette raison être question, pour un mot choisi à partir du langage de la vie ordinaire, de prouver que dans la vie ordinaire également on lie à lui le même concept pour lequel la philosophie l'utilise ; car la vie ordinaire n'a pas de concept, mais des représentations, et ceci est la philosophie même que de connaître le concept de ce qui par ailleurs est simple représentation. Il faut par conséquent suffire, lorsque s'impose à la représentation, à propos de ses expressions qui se trouvent utilisées comme déterminations philosophiques, quelque chose d'approximatif quant à leur différence, ainsi que ce peut être le cas à propos de ces expressions-là, que l'on connaisse dans elles des nuances de la représentation qui se rapportent de façon plus précise aux concepts correspondants.

Nous avons remarqué dans notre introduction que la spécificité de la logique hégélienne se trouve à la référence aux objets empiriques, c'est-à-dire aux objets, par définition, non-logiques. De ce fait, il ne peut pas être question d'un métalangage au sens d'un formalisme logique quelconque. En effet, la philosophie, selon Hegel, a le droit de démarrer à partir de la contingence que présente le langage commun : le chemin vers l'universel qui se maintient, c'est-à-dire vers ce qui est vrai, passe par le déplacement de sens qui se produit par l'introduction du signe langagier, et non-pas par un métalangage technique qui fait abstraction de ce fait. Néanmoins, cela ne signifie pas que le philosophe doit s'appuyer naïvement dans les mots ordinaires, car ceux-ci répondent aux exigences de la représentation et non pas aux exigences philosophiques. En revanche, le philosophe doit chercher les expressions langagières qui révèlent un intérêt philosophique. De telles expressions se trouvent dans les *idiosyncrasies* du langage ordinaire, c'est-à-dire des jeux des mots, des doubles sens, comme c'est le cas de la célèbre expression *zu Grunde gehen* ou l'*Aufhebung*. Nous savons que Hegel aime bien jouer avec le double sens porté par ces mots, car ils révèlent la portée spéculative dont il est question. En effet, ce qui est paradoxal c'est que le chemin de la contingence langagière à la nécessité spéculative passe par le dédoublement de la contingence, tel qu'il se présente dans ces expressions. Ce paradoxe manifeste bien le rapport qu'entretient la pensée philosophique avec le langage commun : bien que le langage soit le médium universel de la pensée, celle-ci doit s'accomplir contre son médium. Ainsi, la philosophie se réfléchit contre le langage, mais dans le domaine du langage.

– *Man wird vielleicht schwerer zugeben, daß Etwas seyn könne, ohne zu existiren; aber wenigstens wird man z. B. das Seyn als Copula des Urtheils nicht wohl mit dem Ausdruck existiren vertauschen, und nicht sagen: diese Waare existirt theuer, passend u.s.f. das Geld existirt Metal, oder metallisch, statt: diese Waare ist theuer, passend u.s.f. das Geld ist Metall*);¹²¹ Seyn aber und Erscheinen, Erscheinung und Wirklichkeit, wie auch blosses Seyn gegen Wirklichkeit, werden auch wohl sonst unterschieden, so wie alle diese Ausdrücke noch mehr von der Objectivität. – Sollten sie aber auch synonym gebraucht werden, so wird die Philosophie ohnehin die Freyheit haben, solchen leeren Ueberfluß der Sprache für die Unterschiede zu benutzen. (Op.cit. 130-131)*

On accordera peut-être plus difficilement que quelque chose puisse être sans exister ; mais au moins, on n'échangera certes pas, par exemple, l'être, comme copule du

¹²¹ *) *In einem französischen Berichte, worin der Befehlshaber angibt, daß er den sich bey der Insel gewöhnlich gegen Morgen erhebenden Wind erwartete, um ans Land zu steuern, kommt der Ausdruck vor: le vent ayant été longtems sans exister; hier ist der Unterschied blos aus der sonstigen Redensart, z. B. il a été longtems sans m'écrire, entstanden.*

(Dans un récit français, où le commandant indique qu'il attendait le vent, qui s'élevait habituellement vers le matin aux abords de l'île, pour naviguer vers la terre, on rencontre l'expression : *le vent ayant été longtems [sic] sans exister* ; ici la différence a surgi simplement à partir de la manière ordinaire de parler, par exemple, *il a été longtems [sic] sans m'écrire*).

jugement, avec l'expression exister, et l'on ne dira pas : cette marchandise existe chère, convenable, etc., l'argent existe métal, ou métallique, au lieu de : cette marchandise est chère, convenable, etc., l'argent est métal*); mais être et apparaître, phénomène et effectivité, de même que le simple être par rapport à l'effectivité, se trouvent également bien différenciés par ailleurs, de même que toutes ses expressions plus encore par rapport à l'objectivité. – Mais, même si elles devaient être utilisées de façon synonyme, la philosophie en tout état de cause aura la liberté d'utiliser pour ses différences une telle abondance vide de la langue.

De ce point de vue, Hegel remarque que les termes « être » et « existence » sont considérés comme des synonymes dans le langage ordinaire, et ainsi chaque fois qu'on énonce l'être on pose quelque chose qui existe. Or, le fait que l'être est un opérateur logique apparaît lorsqu'on l'utilise comme copule pour former un jugement. En effet, dans le jugement traditionnel, l'être unit un sujet avec un prédicat de telle sorte que le prédicat apparaît désormais comme un attribut du sujet. Donc, si on prend les deux termes comme des synonymes, il serait absurde d'énoncer que « l'argent existe métal ». De même, les expressions tirées du langage ordinaire offrent des paradoxes de cette nature, comme dans le cas du vent qui a été avant d'exister. En outre, la philosophie doit bien définir les catégories par lesquelles elle travaille, et en plus, elle peut profiter des paradoxes du langage commun pour montrer l'intérêt spéculatif que présente l'instauration du signe linguistique.

Es ist beym apodiktischen Urtheil, wo, als in der Vollendung des Urtheils, das Subject seine Bestimmtheit gegen das Prädicat verliert, an die daher stammende gedoppelte Bedeutung der Subjectivität erinnert worden, nemlich des Begriffs und eben so der ihm sonst gegenüberstehenden Aeusserlichkeit und Zufälligkeit. (Op.cit. 131)

À propos du jugement apodictique, où, en tant qu'il est l'achèvement du jugement, le sujet perd sa détermination par rapport au prédicat, on a rappelé la double signification de la subjectivité provenant de là, à savoir celle du concept et pareillement de l'extériorité et contingence qui par ailleurs se tiennent en face de lui.

Hegel aborde le problème de la double signification de la subjectivité dans le jugement apodictique. En effet, le sujet à partir du jugement perd sa signification première, c'est-à-dire d'être principe autodéterminant égal au concept, et il devient égal à l'extériorité contingente qui se trouvait auparavant en face de lui. Ainsi, on passe du sujet comme principe de toute connaissance, au point de vue relatif qui adopte une subjectivité empirique. Ce dernier jugement énonce en fait que le sujet pris avec sa nature essentielle et tout à la fois avec sa contingence est problématique en lui-même. En outre, le moment de la contingence marque la simple façon d'être du sujet, c'est-à-dire le fait que la subjectivité se place en face de la nature objective et par conséquent nécessaire de son concept. Dans le jugement apodictique, auquel Hegel se réfère ici, la nature objective passe dans le prédicat. Le résultat est donc que le sujet

et le prédicat ont en soi le même contenu ; ensuite, le sujet, par sa détermination, renvoie au-delà de lui-même et se réfère au prédicat ; et enfin, cette relation passe au prédicat dont elle est le contenu.

So erscheint auch für die Objectivität die gedoppelte Bedeutung, dem selbstständigen Begriffe gegenüber zu stehen, aber auch das an und für sich Seyende zu seyn. Indem das Object in jenem Sinne dem im subjectiven Idealismus als das absolute Wahre ausgesprochenen Ich=Ich gegenübersteht, ist es die mannichfaltige Welt in ihrem unmittelbaren Daseyn, mit welcher Ich oder der Begriff sich nur in den unendlichen Kampf setzt, um durch die Negation dieses an sich nichtigen Andern, der ersten Gewißheit seiner selbst die wirkliche Wahrheit seiner Gleichheit mit sich zu geben. – In unbestimmterem Sinne bedeutet es so einen Gegenstand überhaupt für irgend ein Interesse und Thätigkeit des Subjects. (Op.cit.)

Ainsi apparaît également pour l'objectivité la signification double de se tenir en face du concept subsistant-par-soi, mais aussi d'être l'étant en et pour soi. En tant que l'objet, dans ce sens, se tient en face du Je=Je énoncé dans l'idéalisme subjectif comme le vrai absolu, c'est le monde varié dans son être-là immédiat, avec lequel Je ou le concept se pose seulement en conflit infini, afin de donner à la certitude première de soi-même, par la négation de cet autre en soi néant, la vérité effective de son égalité avec soi. – Dans un sens plus indéterminé, cela signifie ainsi un objet en général pour n'importe quel intérêt et activité du sujet.

Dès lors, l'objectivité aussi apparaît avoir un sens double : d'un côté elle se trouve en face du concept comme quelque chose d'extérieur et de contingent, et de l'autre côté comme le concept en et pour soi qui s'extériorise. Ainsi, l'objet pris comme un étant extérieur s'oppose par définition à l'identité absolue du Je=Je, telle qu'elle a été énoncée par Fichte. Or, cette tautologie vide se réfère toujours à autre chose qu'elle-même, à savoir au monde extérieur, existant. Par conséquent, le conflit sans fin de la subjectivité absolue avec l'objectivité extérieure du monde existant se résout seulement quand elle reconnaît, dans sa certitude première, que cet autre est en fait elle-même qui se pose elle-même en tant qu'objet. Hegel a traité ce problème dans la *Phénoménologie de l'esprit*, au passage de la conscience à la conscience de soi. En outre, Hegel nous dit, qu'on rencontre ce processus dans la vie commune, lorsqu'on se trouve face à un objet quelconque, factice ou théorique, et on doit l'approprier et l'aborder par notre activité subjective.

In dem entgegengesetzten Sinne aber bedeutet das Objective, das an und für sich Seyende, das ohne Beschränkung und Gegensatz ist. Vernünftige Grundsätze, vollkommene Kunstwerke u.s.f. heissen insofern objective, als sie frey und über aller Zufälligkeit sind. (Op.cit.)

Mais, dans le sens opposé, l'objectif signifie l'étant en et pour soi, qui est sans limitation et opposition. Des principes rationnels, des œuvres d'art parfaites etc., sont dits objectifs dans la mesure où ils sont libres et au-dessus de toute contingence.

En revanche, quelque chose est objectif quand il est valide pour tout contexte possible : on connaît ce qui est vrai objectivement, quand il n'y a aucune perspective subjective pour relativiser la chose. En effet, la subjectivité introduit un point de vue différent selon le sujet particulier qui s'engage. Or, l'objectivité grâce à sa conceptualisation sort de cette vue contingente. En effet, l'objectivité dans le sens qu'on va étudier ici, détermine la manière scientifique de traiter l'extériorité. Ainsi, l'objectivité est, de ce point de vue, ce qui est essentiel et vrai, tandis que le sujet reste inessentiel et contingent. Un principe scientifique, par exemple, doit être nécessairement valide pour tout le monde et à toute occasion, car il n'est pas le produit d'une opinion quelconque, mais d'une connaissance rationnelle. En revanche, l'exemple de l'œuvre d'art que Hegel aborde ici, fonctionne d'une manière différente. En effet, l'art fait partie de l'esprit absolu et il est difficile de comprendre comment une œuvre d'art peut être considérée comme telle par tout le monde, car l'art n'est pas une science. Quoi qu'il en soit, Hegel se réfère à une œuvre d'art qui dans la mesure où elle est achevée, se pose nécessairement comme un objet de contemplation.

Obschon vernünftige, theoretische oder sittliche Grundsätze nur dem Subjectiven, dem Bewußtseyn angehören, so wird das an und für sichseyende desselben doch objectiv genannt; die Erkenntniß der Wahrheit wird darein gesetzt, das Object, wie es als Object frey von Zuthat subjectiver Reflexion, zu erkennen, und das Rechtthun in Befolgung von objectiven Gesetzen, die ohne subjectiven Ursprung und keine Willkühr und ihre Nothwendigkeit verkehrenden Behandlung fähig sind. (Op.cit.)

Bien que des principes rationnels, théoriques ou éthiques, appartiennent seulement au subjectif, à la conscience, l'étant en et pour soi de celui-ci est pourtant nommé objectif ; la connaissance de la vérité est posée dans le fait de connaître l'objet tel quel, comme objet libre d'un ingrédient de la réflexion subjective, et l'agir juste est à placer dans l'obéissance de lois objectives, qui sont sans origine subjective et à l'abri de tout arbitraire et de tout traitement renversant leur nécessité.

Quoique les principes scientifiques, ou même les principes éthiques sont des produits de la subjectivité, pourtant ce sont bien eux qui constituent le domaine de l'objectivité. Nous allons voir dans le chapitre suivant consacré au mécanisme que Hegel, comme Kant avec la construction transcendantale des catégories, conçoit l'objectivité comme un produit du concept, qui est néanmoins posé comme indépendant par rapport à celui-ci. Ainsi, l'objet est indépendant par rapport à l'activité du sujet de telle sorte qu'il se pose comme étant extérieur et indifférent par rapport au sujet. En effet, il n'y a pas une subjectivité toute puissante qui se cache derrière et qui contrôle le processus d'objectivation. En revanche, il s'agit d'un processus sans sujet, dans le sens où il n'y a pas un Dieu, ou le sujet humain, ou la société qui le contrôle et il le dirige. Ainsi, l'hypostase du sujet et de l'objet s'évacue et ce qui reste c'est une fonction

subjective corrélative à la fonction du système qui permet à l'objet de se déployer sans avoir besoin d'un agent subjectif pour le diriger. Hegel conçoit la subjectivité comme structure. Ainsi, le modèle est concept, c'est-à-dire subjectivité, posé comme objet. Dès lors, si l'on pose la subjectivité comme objet (modèle), on ne la confond plus avec l'étant immédiat qui n'est que corrélat d'avis (*Meinung*).

Auf dem gegenwärtigen Standpuncte unserer Abhandlung hat zunächst die Objectivität die Bedeutung des an und für sich seyenden Seyns des Begriffes, des Begriffes, der die in seiner Selbstbestimmung gesetzte Vermittlung, zur unmittelbaren Beziehung auf sich selbst, aufgehoben hat. Diese Unmittelbarkeit ist dadurch selbst unmittelbar und ganz vom Begriffe durchdrungen, so wie seine Totalität unmittelbar mit seinem Seyn identisch ist. (Op.cit.)

Au point présent de notre exposé, l'objectivité a d'abord la signification de l'être étant en et pour soi du concept, du concept, qui a relevé en rapport immédiate à soi-même la médiation posée dans son auto-détermination. Cette immédiateté est de ce fait elle-même immédiate et totalement pénétrée du concept, tout comme sa totalité est immédiatement identique à son être.

Par conséquent, au point où nous en sommes, l'objectivité est considérée comme une totalité conceptuelle qui se présente comme une nouvelle immédiateté. En effet, le concept, dans la mesure où il a relevé la médiation à partir de laquelle il se produit, il se présente immédiatement sous la forme d'un étant. Nous avons vu que l'être n'a pas de vérité en lui-même et que la représentation d'un être et d'un monde extérieur a été seulement présente sous la forme d'une opinion. Ainsi, cette nouvelle immédiateté n'est qu'une représentation de ce qui est et l'objet est modèle. Celui-ci est strictement rationnel parce qu'il est dérivé du concept, dans la mesure où celui-là fonctionne comme un objet, c'est-à-dire comme un être-posé. Par conséquent, nous appelons modèle le concept posé comme un étant et par cela le monde extérieur devient objet d'un traitement scientifique.¹²²

¹²² Que l'objectivité s'avère être un processus sans sujet est dû au fait de l'aliénation dont parle Hegel dans sa *Phénoménologie de l'esprit*. En effet, le sujet se pose et se constitue par un champ qui lui est extérieur. Ainsi, dans la mesure où ce champ est constitué comme sens, c'est-à-dire comme un modèle, le sujet, à son tour, devient fonction de la signification. Le modèle en tant que produit de l'objectivité fait surgir le sujet de sa signification. Or, il ne fonctionne comme modèle qu'à réduire le sujet en instance. Cela produit l'*aphanisis*, la disparition du sujet, qui est à situer dans le mouvement de celle-ci qui fait, en même temps, apparaître le sujet. Curieusement, ce processus d'objectivation tel qu'il est décrit par Hegel dans ce chapitre, rencontre la didascalie lacanienne. En effet, lorsque Lacan définit l'inconscient comme un langage, il ouvre la voie à la constitution de la psychanalyse comme science. Ainsi, dans le séminaire XI, Lacan, aborde la problématique de l'aliénation du sujet à l'Autre, en se référant à Hegel. Selon Lacan la relation du sujet à l'Autre « s'engendre tout entière dans un processus de béance » (1973, 231). Mais qu'est-ce que cette béance, sinon l'ouverture de l'être quand il s'avère être corrélat de la nomination ? Alors, cela n'exprime pas seulement une exigence ontologique, mais aussi une exigence épistémologique de grand intérêt, car sans cela il n'y aurait pas la fonction de la modélisation, et donc pas de constitution d'une objectivité apportée par la science. Donc, dans la mesure où l'extériorité est conçue comme objective, c'est-à-dire comme sens, Lacan a bien raison de noter : « Nous

Aber indem ferner der Begriff ebensowohl das freye Fürsichseyn seiner Subjectivität herzustellen hat, so tritt ein Verhältniß desselben als Zwecks zur Objectivität ein, worin deren Unmittelbarkeit das gegen ihn Negative, und durch seine Thätigkeit zu bestimmende wird, hiemit die andere Bedeutung, das an und für sich Nichtige, insofern es dem Begriff gegenübersteht, zu seyn, erhält. (Op.cit.)

Mais, en tant qu'en outre le concept a tout aussi bien à établir l'être-pour-soi libre de sa subjectivité, entre une relation de lui-même comme fin, où son immédiateté devient le négatif à l'encontre de lui et à déterminer par son activité, et de ce fait reçoit l'autre signification qui consiste à être ce qui est en et pour soi néant dans la mesure où il se tient en face du concept.

Néanmoins, par la suite de l'exposition de l'objectivité, le concept ne restera pas dans sa position d'être un objet extérieur. En effet, quoique le mécanisme et le chimisme vont présenter des types des modèles possibles, dans la téléologie, en revanche, le concept se posera comme tel, à savoir comme fin. En effet, la téléologie est la réalité du concept posé. Mais, comme nous allons voir, cette réalité ne sera pas différente que celle des objets mécanique et chimique. Par cela, il va se poser comme principe autodéterminant qui impose une fin à cette réalité. La subjectivité du concept sera de nouveau ce qui est essentiel, tandis que l'objet sera inessentiel et indifférent par rapport à celle-ci. Ainsi, le monde extérieur ne sera pas seulement l'objet d'un traitement scientifique, mais aussi objet soumis à l'activité de la technique. Par conséquent, l'objectivité sera de nouveau ce qui est en et pour soi néant face au concept, car, à cause de son indifférence structurelle, elle peut être transformée par l'activité finalisée. Ainsi, on va voir que dans la téléologie le modèle ne restera pas une abstraction théorique qui représente des lois scientifiques, mais il se réalisera comme objet technique, c'est-à-dire comme une machine.

Vors erste nun ist die Objectivität in ihrer Unmittelbarkeit, deren Momente, um der Totalität aller Momente willen, in selbstständiger Gleichgültigkeit als Objecte aussereinander bestehen, und in ihrem Verhältnisse die subjective Einheit des Begriffs nur als innere oder als äussere haben; der Mechanismus. – Indem in ihm aber. (Op.cit. 132)

En premier lieu alors, l'objectivité est dans son immédiateté, dont les moments, en raison de la totalité de tous les moments, subsistent comme objets en dehors les uns des autres dans une indifférence consistante-par-soi, et, dans leur relation, ont l'unité subjective du

choisissons l'être, le sujet disparaît, il nous échappe, il tombe dans le non-sens – nous choisissons le sens, et le sens ne subsiste qu'écorné de cette partie de non-sens qui est, à proprement parler, ce qui constitue, dans la réalisation du sujet, l'inconscient. En d'autres termes, il est de la nature de ce sens tel qu'il vient à émerger au champ de l'Autre, d'être dans une grande partie de son champ, éclipsé par la disparition de l'être, induite par la fonction même du signifiant » (*op.cit.* 236). S'il y a un parallèle entre les deux auteurs, cela est dû au fait qu'Hegel est en train de décrire la même structure, dans laquelle le sujet est corrélat de la conceptualisation de l'extériorité, et donc symptôme de la symbolisation produit par celle-ci. Sujet, chez Hegel, c'est le nom d'un vide, c'est-à-dire d'une fonction symbolique. Ainsi, Miller, et d'ailleurs Lacan, se trompe quand il pose ce « Lacan contre Hegel » (*op.cit.* 240), car il conçoit la conscience de soi hégélien comme une hypostase qui se trouve comme étant dans un monde qui lui est étranger. Il fallait plutôt dire : Lacan (avec) Hegel.

concept seulement comme unité intérieure ou comme unité extérieure ; le mécanisme. –
Mais en tant qu'en lui.

Par conséquent, le premier type de modèle que nous allons étudier, c'est le modèle mécanique. En effet, nous avons dit que dans l'objectivité, le concept se présente immédiatement, sous la forme d'un étant. Ainsi, tout d'abord, l'objet en tant qu'étant subsistant par soi, il est l'hypostase du concept. Pour cette raison, il est extérieur et indifférent par rapport à toute détermination. Ainsi, son rapport aux autres objets est extérieur aussi. Le produit de ce processus c'est un objet qui est inerte. Or, ce qui se présente comme un défaut est en réalité un avantage, car à cause de son indifférence cette objet est mathématisable et formalisable. Dès lors, l'objet mécanique ne se pose plus comme une hypostase, mais comme une fonction de la différence, c'est-à-dire comme fonction du rapport à l'autre. Le principe de sa constitution alors c'est d'avoir de rapports qui lui sont extérieurs. En ce sens précis, son extériorité est intériorisée. Par conséquent, le mécanisme étudie des relations qui sont d'abord extérieures aux objets et ensuite intérieures à ceux-ci. Or, par cela il y a un changement.

Zweytens jene Einheit sich als immanentes Gesetz der Objecte selbst zeigt, so wird ihr Verhältniß ihre eigenthümliche durch ihr Gesetz begründete Differenz, und eine Beziehung, in welcher ihre bestimmte Selbstständigkeit sich aufhebt; der Chemismus. (Op.cit.)

Deuxièmement cette unité se montre comme loi immanente des objets, leur relation devient leur différence caractéristique, fondée par leur loi, et un rapport dans lequel leur subsistance-par-soi déterminée se relève ; le chimisme.

Dans la mesure où la relation des objets s'intériorise, elle manifeste la présence d'une loi immanente aux objets. Ainsi, leur différence extérieure devient différence de leur nature propre. Dès lors, l'objet n'est plus considéré comme un étant autonome, indifférent par rapport à l'autre, mais comme objet différencié en soi qui tend vers l'autre à cause de sa nature propre. Pour cette raison, il n'y a plus besoin d'une détermination extérieure pour commencer le processus, mais il commence par lui-même d'une manière spontanée. L'objet alors se scinde en deux et, par cette scission, il se pose comme objet singulier. Par conséquent, on passe du modèle mécanique au modèle chimique, et on va étudier des rapports de composition et de dissolution des objets.

Drittens diese wesentliche Einheit der Objecte ist eben damit als unterschieden von ihrer Selbstständigkeit gesetzt, sie ist der subjective Begriff aber gesetzt als an und für [sich] selbst bezogen auf die Objectivität, als Zweck; die Teleologie. (Op.cit.)

Troisièmement, cette unité essentielle des objets est justement par là posée comme différente de leur subsistance-par-soi, elle est le concept subjectif, mais posé comme étant en et pour soi-même rapporté à l'objectivité, comme fin ; la téléologie.

Néanmoins, en ce troisième moment, on va comprendre que l'unité des objets ne se trouve pas en eux, mais elle est produite par l'activité du concept comme principe subjectif. En effet, nous allons voir que le modèle ne se réfère pas seulement à l'extériorité, mais il a la capacité de la transformer. Ainsi, le discours scientifique ne se limite pas seulement à la description de l'objectivité, mais il la réalise en se matérialisant comme objet technique, comme une machine. Or, la technique, comme réalisation du modèle scientifique, elle manifeste une causalité finale. En effet, qui dit modèle, dit application technique. Le concept est donc téléologique.

Indem der Zweck der Begriff ist, der gesetzt ist, als an ihm selbst sich auf die Objectivität zu beziehen, und seinen Mangel, subjectiv zu seyn, durch sich aufzuheben, so wird die zunächst äussere Zweckmässigkeit durch die Realisirung des Zwecks, zur innern, und zur Idee. (Op.cit.)

En tant que la fin est le concept qui est posé comme ayant en lui-même à se rapporter à l'objectivité et à relever par lui-même son manque à être subjectif, la finalité d'abord extérieure devient par la réalisation de la fin, la finalité intérieure et l'Idée.

Dans les deux premiers moments de l'objectivité le concept a été hypostasié. Maintenant, c'est l'acte de l'hypostase qui sera thématiqué. En effet, l'acte téléologique consiste en la réalisation du concept. Ainsi, dans la téléologie, l'objet devient objet technique, c'est-à-dire moyen par lequel on réalise une fin. Comme tel il se réfère à l'extériorité en la transformant. Or, dans la mesure où la réalisation d'une fin exige toujours un moyen, donc une forme objectale du concept, la fin s'absorbe dans le moyen. Par conséquent, le concept en tant que fin, il ne peut pas se poser entièrement comme principe autodéterminant dans l'objectivité, car il reste toujours attaché à l'extériorité. La résorption de cette extériorité montrera que le concept est en soi *τέλος*. Ainsi le concept est l'Idée.

2. Le Mécanisme

Résumé

La théorie hégélienne du mécanisme donne une description générale du modèle mécanique. Hegel ne produit pas une définition exhaustive de la science de la mécanique. Une telle science concerne plutôt la *Philosophie de la Nature*, la deuxième partie de l'*Encyclopédie*. Le mécanisme présente les traits généraux du modèle mécanique qui fonctionne comme le modèle par excellence. Ainsi il localise ce modèle dans un espace logique articulé selon la logique du concept. En effet, par le terme « mécanique » on entend habituellement des rapports qui sont extérieurs et indifférents. Or, cela constitue, pour Hegel, un trait positif plutôt qu'un trait négatif. Dès lors, ce qui apparaît comme un défaut est, en effet, ce qui constitue la force du modèle mécanique. La découverte de Hegel consiste en ceci : en posant l'extériorité et l'indifférence des rapports mécaniques d'une manière affirmative et exclusive, il montre qu'ils sont susceptibles d'être transformés dans des règles précises et quantifiables.

En effet, dès que l'*objet mécanique* se définit comme corrélat d'une relation extérieure, le mécanisme manifeste sa nature conceptuelle. En effet, l'extériorité est le mode selon lequel fonctionne un rapport intérieur et nécessaire. Hegel pose alors l'extériorité indifférente du rapport mécanique comme ce qui dirige un rapport qui, en réalité, est interne. Le mécanisme représente donc le concept et pour cette raison il est un modèle. En tant que modèle, l'objet est la représentation du concept sous la forme d'un étant, donc immédiate. Or, cet étant n'est pas un simple *τόδε τι*, parce que sa structure est réglée par les lois du concept. Le comportement de l'objet mécanique est ainsi fonction de l'extériorité et de l'indifférence qui est une conséquence de sa position d'immédiateté. L'objet mécanique se détermine à part entière par les règles extrêmement réduites du mécanisme ; il n'est rien en dehors de ces règles. Pour cette raison l'objet est un universel abstrait. Or, dans le mécanisme l'objet est le résultat et l'agent des rapports mécaniques et rien d'autre. Ainsi, on pose l'objet comme un être autonome (*Selbstständig*) et extérieur. Or, comme l'objet est autonome et sa détermination est abstraite, son rapport à l'autre est extérieur et indifférent. Par conséquent, il y a une multiplicité d'objets qui se forment dans un agrégat. Ainsi, l'agrégation est le type d'unité des objets mécaniques. Par le fait qu'il est agrégat, l'objet est quantifiable, comme on observe dans le modèle mécanique de Newton, par exemple, qui aborde le mouvement, le choc etc. à partir de la masse.

L'objet prise en lui-même est indéterminé. En revanche, en tant qu'agrégat, l'objet se pense à partir de la différence, c'est-à-dire comme relation immédiate et extérieure dans

laquelle l'objet singulier figure comme moment structurel ; ainsi l'objet est fonction de la différence. Or, son rapport à l'autre ne se caractérise pas seulement par son extériorité, mais aussi par son indifférence. L'indifférence devient ainsi un opérateur logique. L'objet est indifférent par rapport aux autres objets, et ceci est son trait positif, qui le transforme en un outil puissant pour penser un certain rapport entre les choses, à savoir le rapport mécanique. Ainsi l'unité de l'objet est celle d'un mélange ou d'un agrégat, et rien de plus. Dès lors on passe de l'hypostase de l'objet mécanique à la production d'objets mécaniques divers. Ce passage est inévitable à cause de l'indifférence de l'objet. Le mécanisme est donc une progression infinie des objets à cause de l'indifférence structurelle des rapports externes.

Néanmoins, en tant qu'agrégat extérieur et indifférent d'objets, le mécanisme diffère d'une totalité qui s'autodétermine (Hegel l'appelle « unité négative »), comme c'est le cas du concept. Cela est dû au fait que le concept est posé dans le mécanisme comme un étant, et donc comme un être extérieur et indifférent. Donc, dans la mesure où le mécanisme n'est pas un principe autodéterminant, il n'y a pas de fin. Par conséquent le modèle mécanique est aux antipodes de toute pensée finaliste. Ainsi le déterminisme s'impose comme la seule méthode possible pour expliquer le comportement de l'objet mécanique. En effet, le déterminisme est la conséquence du modèle mécanique dans la mesure où il se pose à l'intérieur de l'unité d'un univers.

Toutefois l'explication qu'apporte le déterminisme est tautologique. En effet, le mécanisme est, en réalité, une agrégation infinie d'objets dont l'un détermine l'autre et dont chacun est indifférent et extérieur à l'autre. Or, dans la mesure où ces objets partagent la même détermination, leur différence ne se trouve pas entre eux mais à l'extérieur. Par conséquent ils sont identiques. Le caractère tautologique se trouve, selon Hegel, dans le fait qu'on pose une différence qui est en fait identique. Or, ce caractère n'est pas un trait négatif, mais c'est lui qui permet la quantification de l'objet et son expression sous la forme des équations mathématiques. Néanmoins, l'objet, tel qu'on l'a décrit jusqu'à ce point, présente une contradiction manifeste : il apparaît comme Un autonome et singulier et comme multiple en même temps. Or, la contradiction ne conduit pas l'objet s'abimer (*zu Grunde gehen*), c'est-à-dire qu'il garde son identité en tant qu'objet mécanique. En revanche ce qui s'abime est qu'on ne le considère plus comme un étant, mais comme une fonction. L'objet se dédouble alors ; il n'est pas un étant, mais fonction de la différence, à savoir fonction du rapport mécanique. De ce point de vue la contradiction, telle qu'elle se présente ici, est une contradiction résolue, en tant que réalité du modèle, et pour cette raison, l'objet mécanique se maintient. En fait la

contradiction se montre dans le fait que l'objet mécanique ne coïncide pas avec l'objet réel, car il n'en est que son modèle. Dès lors l'objet est, en réalité, *processus*.

Comme l'objet ne se considère plus comme une chose existante, à savoir comme une substance, sa détermination est abstraite. Ainsi, le rapport de cause et d'effet qui réglait le domaine des substances n'en est maintenant que quelque chose de représenté. Or, le modèle mécanique est justement cette représentation. La causalité est donc corrélat du modèle mécanique et non pas quelque chose qui existe réellement comme qualité d'une chose. Donc, l'objet, en tant que processus, se dédouble. Le rapport entre ces deux objets est interprété par Hegel comme une communication, à travers le schéma général de l'action-réaction. Par conséquent, il abordera le mécanisme à partir de cette chose intermédiaire. Le mécanisme est alors une structure à trois termes : l'objet, son double et la communication entre les deux. Ainsi le modèle mécanique se formalise et il devient le *mécanisme formel*.

Dans son formalisme le processus mécanique formel est le modèle par excellence, qui s'applique au domaine matériel (sciences physiques), mais aussi au domaine spirituel (sciences sociales). En effet, le schéma général du mécanisme formel consiste en ceci : un universel abstrait, sous la forme d'une détermination identique, est transmis aux objets particuliers du système mécanique. La spécification de cette détermination est la communication de celle-ci à travers le schéma de l'action-réaction. Or, la réaction intègre l'objet mécanique partiel et l'en fait un singulier. C'est le processus qui produit l'objet individuel (condition nécessaire pour son commencement) à travers la médiation du particulier (action-réaction). Il pose donc sa propre présupposition. L'objet mécanique fonctionne dès lors comme un singulier. Par conséquent, dans la mesure où l'objet mécanique réagit, on présuppose qu'il a une figure ; il est donc élastique. Néanmoins, la présupposition n'est rien d'autre qu'une position dont on a fait abstraction. Dès lors, ce que nous avons considéré dès le début comme un étant (présupposition) est, en effet, un corrélat structurel du modèle mécanique. De ce fait, l'objet singulier n'a pas de *Grund*, c'est-à-dire qu'il n'a pas sa raison ou sa cause en lui, il est donc inerte. Ainsi, du moment que l'objet singulier est inerte il n'est pas, il n'est qu'en apparence.

Toutefois, au moment où nous avons interprété la figure comme singulière nous sommes amenés à l'application du mécanisme formel dans le réel. Nous arrivons donc au *mécanisme réel*. En effet, avec le processus réel, il ne s'agit pas d'un nouveau paradigme ou d'un autre type de modèle. En revanche, il manifeste le rapport qui tient le modèle formel au réel. Dès lors le processus se répète, mais cette fois-ci les objets impliqués ce sont des étants.

L'universel abstrait devient maintenant une force qui se spécifie dans le mouvement produit par l'action du plus fort au plus faible. Or, du moment qu'on interprète la figure de l'objet mécanique comme singulière, ce qui apparaît est la *violence*. Ainsi, la violence s'exerce sur l'unité de la figure. Or, la figure ne peut apparaître comme unité que grâce à la violence. Par conséquent, la violence est la manifestation du réel dans l'unité abstraite de l'objet mécanique ; elle est donc symptôme. Ainsi, la présence du symptôme de la violence ici, indique qu'un autre paradigme est possible.

La singularité produite par le mécanisme formel a la particularité d'être considérée désormais comme une fonction plutôt qu'une chose existante, comme c'était le cas dans le mécanisme réel. Le *produit du processus mécanique* donc, c'est la formalisation de l'inertie. En effet le corps, en tant que singularité autonome, présente la structure de l'objet mécanique ; il est donc, indifférent et extérieur par rapport à la détermination qu'il reçoit, c'est-à-dire par rapport au mouvement ou au repos. La différence entre le mécanisme formel et le mécanisme réel est, seulement quantitative. Ainsi l'abstraction du mécanisme formel permet sa quantification et par conséquent sa mathématisation. Cette fonctionnalisation permettra l'unification de l'objet sous un principe – comme celui de l'inertie – lequel fonctionnera désormais comme le *centre* du mécanisme. Or, en présentant la fonction du centre, le mécanisme formel change de statut et il devient *absolu*.

Le *mécanisme absolu* représente un autre paradigme du modèle mécanique dans lequel les objets s'organisent autour d'un centre. Celui-ci médiatise le rapport entre l'universel et l'objet singulier. Or, l'objet, en tant que fonction du rapport à l'autre, se présente comme une tendance à aller vers son centre. Le modèle du mécanisme absolu se fonde alors sur l'ordre des individus structurés par la fonction d'un objet central. Néanmoins, le centre se trouve à l'extérieur des objets, comme le centre de la gravité se trouve en dehors de l'objet grave. Il n'y a donc plus le schéma de la communication d'un universel à un objet extérieur, mais la fonction d'un centre qui se spécifie à un centre relatif et à une périphérie (le système solaire étant l'exemple par excellence). Or, cela forme un syllogisme dans lequel chaque terme prend la place et la fonction du centre. Cela change la nature de l'universel abstrait, parce qu'il se concrétise et devient un universel concret, c'est-à-dire un singulier. Par conséquent, l'objet singulier devient moment d'un ensemble structurel, dans lequel chaque objet peut avoir la fonction de centre. Dès lors, l'extériorité change de statut dans le mécanisme formel. En effet, l'objet mécanique ne fait pas preuve de sa singularité à travers son extériorité et son indifférence par rapport à l'universel. En revanche, sa singularité est fondée sur l'extériorité de

son centre ; elle est donc constitutive de son identité. Dès lors, l'être de l'objet, c'est l'être de l'autre. De ce fait le centre est idéalisé ; il devient alors *loi*.

Au début la loi apparaît comme opposée et extérieure à l'être, c'est-à-dire comme quelque chose qui appartient à la réflexion. Cette attitude présuppose une conception hypostasiante de l'être. Les trois lois du mouvement, par exemple, concernent des rapports entre les réflexions différentes du même phénomène. Nous savons à partir de la logique de l'essence que la réflexion constitue le champ du signe, c'est-à-dire de la signification de la chose en faisant un signe. Ainsi, par ses lois de construction (à savoir le principe de l'identité, la différence etc.), le signe introduit la loi dans l'être. Or, le signe n'est pas la chose elle-même, mais son au-delà, et pour cette raison il introduit une idéalité. Par conséquent, Hegel déduit la fonction de la loi comme fait signifiant à partir du signe.

La loi est donc l'idéalisation du mécanisme absolu ; elle concerne le mouvement des centres relatifs autour du centre absolu. En identifiant le centre absolu avec le mouvement de la périphérie, Hegel idéalise le centre et il fait du mouvement un mouvement de soi, c'est-à-dire un mouvement structurel. Ce mouvement, en effet, définit l'objet mécanique. Ainsi, l'objet s'expose comme manque constitutif et donc comme tendance vers l'autre. L'hypostase de l'objet telle qu'elle se présente au début du modèle mécanique passe donc à une nouvelle conception qui désigne l'objet comme tendance inhérente vers l'autre objet. Ainsi, le caractère extérieur et indifférent de l'objet mécanique qui a permis son applicabilité aux situations spécifiques, nécessite maintenant la transition à un autre type de modèle, appelé par Hegel, le *chimisme*.

Commentaire du mécanisme

On commence le premier chapitre de l'Objectivité par le traitement d'un système qui est formé par des objets indifférents. Ce système est le résultat du processus conceptuel et pour cette raison Hegel commence en faisant une brève récapitulation des étapes qu'elles nous ont amenés jusqu'ici :

Da die Objectivität die in ihre Einheit zurückgegangene Totalität des Begriffes ist, so ist damit ein unmittelbares gesetzt, das an und für sich jene Totalität und auch als solche gesetzt ist, in der aber die negative Einheit des Begriffes sich noch nicht von der Unmittelbarkeit dieser Totalität abgeschieden hat; – oder die Objectivität ist noch nicht als Urtheil gesetzt. (Op.cit. 133)

Puisque l'objectivité est la totalité du concept revenue dans son unité, un immédiat est par là posé, qui est en et pour soi cette totalité et qui est aussi posé comme une telle totalité, mais dans laquelle l'unité négative du concept ne s'est pas encore séparée de l'immédiateté de cette totalité ; – ou l'objectivité n'est pas encore posée comme jugement.

Nous avons déjà vu que la totalité du concept aboutit à un être-posé qui contient en lui la totalité des moments conceptuels. Or, comme celui-ci se présente sous la forme de l'être, il est immédiat. Néanmoins, cette immédiateté n'est plus l'immédiateté immédiate du début de la *Logique*, mais plutôt l'immédiateté qui présuppose l'équation de l'être avec l'être-posé. Le concept ne se réfère qu'à lui-même et du moment où il n'a pas de référent c'est celui qui fonde sa totalité et son objectivité. Par conséquent, l'objectivité en tant que produit de la conceptualisation c'est d'abord un être qui se présente immédiatement. Or, comme l'objectivité ne s'est pas encore posée comme différente du concept, elle reste un *τόδε τι*, un ceci. L'usage de l'« *oder* » par Hegel signifie habituellement une explication et non pas une disjonction. Ainsi, Hegel nous explique que dans la mesure où l'objectivité ne se sépare pas du concept elle est prise comme un étant qui se trouve à l'extérieur du concept. Il faut – nous le savons déjà – la scission originaire du jugement pour qu'elle puisse se poser comme unité conceptuelle. En effet le concept se détermine par la différence dans la mesure où il est jugement, tandis que dans un étant la différence lui est structurellement extérieure.

Insofern sie den Begriff immanent in sich hat, so ist der Unterschied desselben an ihr vorhanden; aber um der objectiven Totalität willen sind die Unterschiedenen vollständige und selbstständige Objecte, die sich daher auch in ihrer Beziehung nur als selbstständige zu einander verhalten, und sich in jeder Verbindung äusserlich bleiben. (Op.cit.)

Dans la mesure où elle a dans elle-même le concept de façon immanente, la différence de celui-ci est présente en elle ; mais, à cause de la totalité objective, les termes différenciés sont des objets complets et subsistants par soi, qui par la suite aussi dans leur rapport, se rapportent comme les uns aux autres comme des objets subsistant par soi, et dans cette liaison demeurent extérieurs entre eux.

Nous savons aussi que le concept est une unité différenciée. Donc, du moment où l'objectivité est conceptuelle, elle contient en elle aussi cette différence. La différence est toujours la même, mais elle apparaît dans des fonctions différentes. En effet, sur ce point elle apparaît comme une différence entre les objets qui constituent cette totalité. Ainsi l'objet se pense à partir de la différence, il est fonction de la différence. Par conséquent l'objectivité est une relationalité immédiate et extérieure dans laquelle l'objet figure comme moment structural. En ce sens Hegel peut parler de la différence du concept. Or, dans la mesure où l'objet est pensé comme un étant autonome son rapport aux autres objets est nécessairement extérieur. Il s'agit donc d'un rapport imposé de l'extérieur aux objets autonomes.

– Diß macht den Charakter des Mechanismus aus, daß welche Beziehung zwischen den Verbundenen Statt findet, diese Beziehung ihnen eine fremde ist, welche ihre Natur nichts angeht, und wenn sie auch mit dem Schein eines Eins verknüpft ist, nichts weiter als Zusammensetzung, Vermischung, Hauffen, u.s.f. bleibt. (Op.cit.)

Ce qui constitue le caractère du mécanisme, c'est que, quel que soit le rapport qui ait lieu entre les termes reliés, ce rapport leur est étranger, qui ne regarde en rien leur nature, et même s'il est lié à l'apparence d'un Un, ne demeure rien d'autre que composition, mélange, amas, etc.

Dans la mesure où chaque terme est subsistant-par-soi et indifférent par rapport à l'autre, leur unité constitue un modèle mécanique. Or, le mécanisme est par définition une configuration des parties différentes et indépendantes l'une à l'autre. Ainsi leur unité n'appartient pas à leur nature, mais elle leur est extérieure. Par conséquent, un mécanisme ne peut pas être autre chose qu'une composition ou un amas d'objets indifférents l'un à l'autre.

Wie der materielle Mechanismus, so besteht auch der geistige darin, daß die im Geiste bezogenen sich einander und ihm selbst äusserlich bleiben. Eine mechanische Vorstellungsweise, ein mechanisches Gedächtniß, die Gewohnheit, eine mechanische Handlungsweise bedeuten, daß die eigenthümliche Durchdringung und Gegenwart des Geistes bey demjenigen fehlt, war er auffaßt oder thut. (Op.cit.)

Tout comme le mécanisme matériel, le mécanisme spirituel consiste aussi en ce que les termes rapportés dans l'esprit demeurent extérieurs les uns aux autres et à lui-même. Une manière mécanique de représentation, une mémoire mécanique, l'habitude, une manière mécanique d'agir signifient que la pénétration et présence caractéristique de l'esprit manque à ce qu'il saisit ou fait.

Bien que le mécanisme soit une structure qu'on rencontre plutôt dans les objets matériels, Hegel suggère que celle-ci peut être rencontrée aussi dans le domaine spirituel. Dans la mesure où le mécanisme consiste dans un assemblage des parties indifférentes et extérieures l'une à l'autre, de même le comportement d'un être naturel peut manifester la même structure. Donc, il n'y a pas seulement des mécanismes pratiques, mais aussi des mécanismes mentaux. Ainsi, la pensée d'une chose est mécanique dans la mesure où elle ne se rend pas compte de la structure rationnelle de celle-ci ; ce que Hegel appelle une mémoire mécanique¹²³ concerne notre capacité d'utiliser le langage comme une séquence de mots, sans pourtant se rendre compte de leur signification ; et enfin l'habitude¹²⁴ qui consiste en la capacité de faire des choses sans pourtant que cette activité soit consciente et réfléchie.

Ob zwar sein theoretischer oder praktischer Mechanismus nicht ohne seine Selbstthätigkeit, einen Trieb und Bewußtseyn Statt finden kann, so fehlt darin doch die Freyheit der Individualität, und weil sie nicht erscheint, erscheint solches Thun als ein bloß äusserliches. (Op.cit.)

Bien que son mécanisme théorique ou pratique ne puisse avoir lieu sans auto-activité, une pulsion et une conscience, manque pourtant là la liberté de l'individualité, et parce qu'elle n'apparaît pas là, un tel agir apparaît comme simplement extérieur.

Malgré le fait que les phénomènes dans la nature et dans l'esprit humain ne peuvent pas exister sans un principe autodéterminant ou sans une conscience, et donc sans la vie ou l'individualité libre d'un sujet, le modèle mécanique peut servir à en saisir le comportement. Or, puisque cette représentation est structurellement différente de ce qu'elle représente, elle se trouve à l'extérieur de cette réalité. Il ne faut pas comprendre cela comme un défaut du modèle mécanique, mais comme sa force. Le modèle peut expliquer une réalité par le fait qu'il est structurellement différent à ce qu'il modélise et ainsi il peut en être son substitut. Ainsi, selon Hegel, le modèle mécanique ne correspond pas seulement aux sciences naturelles comme la Physique, mais semble-t-il, aussi aux sciences dites humaines, comme la Linguistique, la

¹²³ Le traitement de la mémoire mécanique apparaît dans le chapitre consacré à la Psychologie, qui se trouve dans la *Philosophie de l'Esprit*, §463 (*GW* 20, 461). Par ce terme Hegel entend toute usage du langage qui ne vise pas à la signification, comme c'est le cas, par exemple, dans la récitation d'un texte par cœur. Ainsi la mémoire retient la sonorité des mots (signifiants) sans pourtant retenir leur sens (signification). Pour une discussion complète en ce qui concerne le problème de la langue et la conception hégélienne de celle-ci on peut consulter l'article de Stephen Houlgate (1996, p. 79-93), « *Hegel, Derrida and Restricted Economy : The case of Mechanical Memory* » avec une critique détaillée à la lecture que Derrida (1972, p. 79-128), a fait dans son article classique : « Le puits et la pyramide. Introduction à la sémiologie de Hegel » ; on peut consulter aussi John McCumber (1993, p. 303-307) et l'article d'Angelica Nuzzo (2006, p. 207-234), « Penser et Mémoire : Logique et psychologie dans la philosophie de Hegel ? ».

¹²⁴ L'habitude est traitée par Hegel dans la partie consacrée à l'Anthropologie, dans la *Philosophie de l'Esprit*, §409-10, (*GW* 20, 414-419). À propos de l'habitude on peut lire l'étude de Catherine Malabou (1996).

Psychologie, ou l'Anthropologie, dans la mesure où elles aussi sous-entendent le modèle mécanique.

La théorie hégélienne du mécanisme n'apporte pas grand-chose à la définition interne de ce modèle dont la description reste très générale. Si elle apporte quelque chose, c'est qu'elle permet de localiser ce modèle dans un espace logique et de l'articuler avec la logique du concept. Les relations entre les objets mécaniques sont parfaitement extérieures, indifférentes, « mécaniques », même dans le sens péjoratif du terme. Hegel, interprète simplement cette extériorité et indifférence non pas comme un défaut de définition, mais comme une positivité. Il découvre que c'est en les posant de façon affirmative et exclusive qu'elles deviennent des relations susceptibles d'être transformées dans des règles précises et quantifiables. Du moment que le rapport extérieur et indifférent, « mécanique », se pose comme corrélation essentielle entre des corrélats, à savoir les objets ; autrement dit, dès lors que ses objets se définissent comme corrélats d'une relation extérieure, le mécanisme apparaît selon sa nature foncièrement conceptuelle. L'extériorité est alors le mode selon lequel fonctionne ici un rapport intérieur et nécessaire. La découverte d'Hegel consiste donc en ceci : il pose l'extériorité indifférente du rapport mécanique comme ce qui régit un rapport qui en réalité est interne et essentiel. Autrement dit : le mécanisme représente le concept. Sa représentativité est un trait essentiel de l'objet en tant que tel, celui qui nous a inspiré l'usage du terme moderne de modèle.

2.1 L'objet mécanique

Une fois qu'on a établi la forme d'une structure mécanique, on peut passer maintenant à l'élément qui constitue une telle structure, l'objet mécanique :

Das Object ist, wie sich ergeben hat, der Schluß, dessen Vermittlung ausgeglichen und daher unmittelbare Identität geworden ist. Es ist daher an und für sich Allgemeines; die Allgemeinheit nicht im Sinne einer Gemeinschaftlichkeit von Eigenschaften, sondern welche die Besonderheit durchdringt, und in ihr unmittelbare Einzelheit ist. (Op.cit. 133-134)

L'objet est, tel qu'il s'est dégagé, le syllogisme dont la médiation s'est égalisée et par conséquent est devenue identité immédiate. Il est par conséquent en et pour soi universel ; l'universalité non pas au sens d'une communauté de propriétés, mais telle qu'elle pénètre la particularité et est dans elle singularité immédiate.

Nous avons déjà vu que le résultat du syllogisme c'est un être-posé (*op.cit.* 126). Hegel nous dit que dans la mesure où la médiation du syllogisme est abolie ce qui se produit c'est une nouvelle immédiateté. Or, cette immédiateté n'est pas un étant ou une chose existante, mais un

objet construit, un modèle. Par conséquent à travers le syllogisme le concept (ou la rationalité si l'on veut) s'objective et donc il se présente immédiatement. Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie que le modèle (tout modèle et chaque modèle) est la représentation du concept dans l'élément de l'être, c'est-à-dire quelque chose qui est structurellement corrélat du discours, et ainsi ce dont on peut rendre raison.¹²⁵

Du moment qu'un terme apparaît sous la forme de l'être, et donc immédiatement, il est conçu – nous l'avons vu – comme un simple étant. Mais cet étant se distingue de l'*Etwas* en ceci, que son comportement et réglé par les lois du concept. En ce sens, cet étant, ressemble à l'objet au sens kantien. Il s'en distingue par la définition plus restrictive du mécanisme proposée par Hegel. La « causalité » kantienne n'est pas *a priori* restreinte aux seuls rapports définis par la mécanique et pour cette raison, Kant a besoin des *Metaphysische Anfangsgründe (Ak IV)* pour en faire la théorie.

Le comportement des objets mécaniques est d'ailleurs fonction de l'extériorité et de l'indifférence qui est une conséquence logique de leur position de l'immédiateté. Celle-ci fonctionne donc ici comme un opérateur logique, comme nous l'avons expliqué dans notre introduction. L'objet se détermine donc par la persistance d'un singulier subsistant par soi, lequel est néanmoins immédiatement un universel abstrait déterminé par les règles extrêmement réduites du mécanisme. Il n'est rien en dehors de ces règles. L'objet est universel parce qu'il a une détermination générale abstraite qui en épuise la nature, et cette détermination c'est la détermination mécanique. En effet, l'objet n'est pas un substrat passif derrière les aspects différents du système mécanique, mais il n'est rien d'autre que la capacité (Universel) de construire ses aspects différents (Particulier). Inversement, il contient aussi la possibilité de combiner ces aspects divers et de les interpréter comme des modifications d'un objet singulier (Singulier) qui apparaît dès lors comme le résultat du concours des effets mécaniques dans un système. Autrement dit : l'objet mécanique contient en lui-même tout le système des aspects interdépendants du mécanisme.

1. *Vors erste unterscheidet sich daher das Object nicht in Materie und Form, deren jene das selbstständige Allgemeine des Objects, diese aber das Besondere und Einzelne seyn würde; ein solcher abstracter Unterschied von Einzelheit und Allgemeinheit ist nach seinem Begriffe an ihm nicht vorhanden; wenn es als Materie betrachtet wird, so muß es als an sich selbst geformte Materie genommen werden. (Op.cit. 134)*

Tout d'abord, l'objet ne se différencie par conséquent pas en matière et forme, celle-là étant alors l'universel subsistant par soi de l'objet, tandis que celle-ci serait le particulier

¹²⁵ Sur ce sujet voir, Bruno Haas, « *Modelltheorie* », (2017, p. 147-166).

et le singulier ; une telle différence abstraite entre singularité et universalité n'est pas, selon son concept, présente en lui ; si on le considère comme matière, il doit nécessairement être pris comme matière formée en soi-même.

Autrement dit, il n'y a pas ici l'objet et là les lois et les règles de son comportement. La matière et la forme ne sont pas séparées. C'est l'illusion de leur séparation qui produit l'étonnement et le doute, d'un philosophe sceptique comme Hume, devant l'effectivité des lois de la nature. Hegel le souligne : dans le mécanisme, l'objet est le résultat et l'agent des relations mécaniques et rien d'autre. C'est son concept. Il est le concept pensé comme objet. C'est ce qu'on peut appeler selon un langage plus moderne, un modèle. Il devient clair alors que l'objet tel qu'Hegel le décrit n'est pas un étant ou un objet quelconque, mais le modèle à partir duquel on représente l'objectivité. Par conséquent, dans la mesure où le modèle n'est pas un étant mais une unité conceptuelle, on ne peut pas parler de matière et de forme, c'est-à-dire qu'on ne peut pas distinguer entre un substrat passif et une régularité externe de ses opérations actives. Il est comme nous avons vu un universel concret, c'est-à-dire un universel qui se présente immédiatement comme un singulier. Donc, si l'on pouvait distinguer entre sa forme et sa matière, cette distinction serait seulement contextuelle et le résultat d'une réflexion extérieure toujours possible. Ici, toute modification formelle de l'objet (modèle) est inscrite en lui structurellement, parce qu'au point où nous en sommes, il est dorénavant défini comme substitut singulier d'une universalité et rien d'autre. Ainsi chaque modification qui lui arrive en est intérieure.

Eben so kann es als Ding mit Eigenschaften, als Ganzes aus Theilen bestehend, als Substanz mit Accidenzen und nach den andern Verhältnissen der Reflexion bestimmt werden; aber diese Verhältnisse sind überhaupt schon im Begriffe untergegangen; das Object hat daher nicht Eigenschaften noch Accidenzen, denn solche sind vom Dinge oder der Substanz trennbar; im Object ist aber die Besonderheit schlechthin in die Totalität reflectirt. (Op.cit.)

De même, il peut être déterminé comme une chose avec des propriétés, comme un tout constitué des parties, comme une substance avec des accidents, et selon les autres relations de la réflexion ; mais ces relations se sont en général déjà abîmées dans le concept ; l'objet par conséquent n'a pas de propriétés ni d'accidents, car de tels déterminations sont séparables de la chose ou de la substance ; mais dans l'objet la particularité est purement et simplement réfléchié dans la totalité.

De la même façon : si l'objet est conçu d'une manière hypostasiant, alors il doit être considéré comme ayant des propriétés, ou comme un tout constitué de parties ; ou bien comme une substance avec des accidents. Dans la logique de l'essence, les concepts individuels étaient définis en fonction d'une dichotomie relationnelle : la cause est telle en fonction d'un effet, la

substance contient le rapport entre substance et accidents, la logique des parties et de la totalité définit les parties et le tout comme déterminants l'un l'autre. Néanmoins, toutes ces relations de la réflexion se sont relevées dans le développement logique et ce qui est resté c'est seulement l'identité de l'être avec l'être-posé, telle qu'elle fonctionne dans la totalité du concept. Par conséquent, l'objet mécanique n'a pas de propriétés ni d'accidents, parce qu'il les *est*.¹²⁶ En revanche, comme nous avons vu, l'objet mécanique est un modèle, et il ordonne le divers de l'expérience (particularité) sous une représentation commune.¹²⁷

In den Theilen eines Ganzen ist zwar diejenige Selbstständigkeit vorhanden, welche den Unterschieden des Objects zukommt, aber diese Unterschiede sind sogleich wesentlich selbst Objecte, Totalitäten, welche nicht wie die Theile, diese Bestimmtheit gegen das Ganze haben. (Op.cit.)

Dans les parties d'un tout est certes présente cette subsistance-par-soi qui appartient aux différences de l'objet, mais ces différences sont aussitôt essentiellement elles-mêmes des objets, des totalités, qui n'ont pas, comme les parties, cette détermination par rapport au tout.

Certainement on peut considérer l'objet comme un tout avec des parties, mais comme cette unité est ici hypostasiée la partie mécanique se pose nécessairement comme objet indépendant, alors que la partie, par sa définition, est le corrélat du tout dont elle ne saurait être isolée. Par conséquent, chaque partie doit être un étant à part qui est constitué à son tour par d'autres parties et ainsi de suite. Ainsi considéré l'objet devient un *regressus ad infinitum*, c'est-à-dire une infinité simple laquelle serait indifférente par rapport à la totalité du système qu'elle est en train de former. En effet, les objets sont différents par rapport à la totalité du système, mais leur indifférence les met tout entiers à ce système qui n'est autre que le mécanisme en tant que tel. Hegel distingue l'objet de la dialectique tout-partie. Cette dialectique n'est pas un problème de l'objet mécanique qui est forcément totalité (tout et parties dans leur unité). Justement, l'éparpillement même dans les parties infinitésimales n'est pas le propre d'objets *selbständig*. De ce point de vue, l'objet se met en rapport à une sphère entière des états des choses qui sont subsistants-par-soi et donc extérieurs à celle-ci.

Das Object ist daher zunächst insofern unbestimmt, als es keinen bestimmten Gegensatz an ihm hat; denn es ist die zur unmittelbaren Identität zusammengegangene Vermittlung. (Op.cit.)

¹²⁶ On peut pardonner cette formulation qui fait violence à la langue française.

¹²⁷ Ici Hegel reprend l'idée kantienne, selon laquelle l'entendement humain connaît par concepts et non pas par intuitions, elle est donc discursive. Si donc l'intuition se repose sur des affections, le concept se repose sur des fonctions. Une fonction est donc : « l'unité de l'acte d'ordonner des représentations diverses sur une représentation commune (*die Einheit der Handlung, verschiedene Vorstellungen unter einer gemeinschaftlichen zu ordnen*) » (*Ak III*, 85).

L'objet est par conséquent tout d'abord indéterminé dans la mesure où il n'a aucune opposition déterminée en lui ; car il est la médiation qui s'est rassemblée en l'identité immédiate.

Hegel nous dit que l'objet n'a aucune « opposition déterminée » en lui, même pas celle entre le tout et la partie. La divisibilité *in infinitum* n'est pas le problème. Hegel prépare ici la notion de la « différence indéterminée (*unbestimmte Unterschied*) » (voir plus bas) et de la médiation de l'objet à des relations quantitatives (plusieurs objets). En effet, dans le mécanisme, on pose l'objet toujours comme unité indifférente. La nature de l'objet mécanique c'est qu'il y en a plusieurs objets, c'est un rapport donc de diversité (*Verschiedenheit*). L'objet ainsi conçu est donc abstrait, car il est fondé en lui-même sans rapport à autre chose pour le déterminer. Par conséquent il est un être en soi, c'est-à-dire quelque chose qui se présente immédiatement comme un étant qui n'a pas d'autres rapports à quoi que ce soit. Son autonomie s'appuie sur le fait qu'il s'identifie avec lui-même ; l'objet est un objet et rien d'autre.

Insofern der Begriff wesentlich bestimmt ist, hat es die Bestimmtheit als eine zwar vollständige, übrigens aber unbestimmte, d. i. verhältnißlose Mannichfaltigkeit an ihm, welche eine eben so zunächst nicht weiter bestimmte Totalität ausmacht; Seiten, Theile, die an ihm unterschieden werden können, gehören einer äussern Reflexion an. (Op.cit.)

Dans la mesure où le concept est essentiellement déterminé, il a en lui la détermination comme une multiplicité variée à vrai dire complète, mais par ailleurs indéterminée, c'est-à-dire sans rapport, qui constitue une totalité pareillement d'abord non déterminée plus avant ; côtés, parties qu'on peut distinguer en lui appartiennent à une réflexion extérieure.

Par conséquent, dans la mesure où l'objet, en tant qu'unité conceptuelle, est posé comme identité, son contenu a la forme d'une tautologie vide et il reste ainsi indéterminé. Or, nous savons que les moments qui constituent l'identité du concept se sont intériorisés en l'objet. Il est ainsi complet en soi. Néanmoins, cette forme hypostasiée de celui-ci ne permet pas l'accès à son contenu. Le seul accès permis est par une réflexion extérieure, c'est-à-dire par un jugement qui va attribuer de l'extérieur les côtés et les parties (aspects) qui constituent son identité. Comme ces différences sont extérieures à l'objet, la différence quantitative est bien ici celle qui fait abstraction des différences intérieures. Dès lors, l'objet mécanique est structurellement analogue à un quantum. En effet, pour Hegel le nombre présente la même structure (*GW* 21, 194) : il est unité (Un), il est discret et ainsi une multiplicité des Un, et il se détermine en excluant les autres. Ainsi la continuité des multiples est indéterminée dans la mesure où elle contient l'unité (le Un) comme limite en elle. Par conséquent la détermination de cette multiplicité ne vient pas des multiples eux-mêmes, mais de l'extérieur. Le nombre est alors indifférent par rapport à la détermination extérieure. Nous voyons bien alors que la

déterminité de l'objet mécanique est mathématique et c'est la raison pour laquelle le modèle est mathématisable.

Jener ganz unbestimmte Unterschied ist daher nur, daß es mehrere Objecte gibt, deren jedes seine Bestimmtheit nur in seine Allgemeinheit reflectirt enthält, und nicht nach Aussen scheint. – Weil ihm diese unbestimmte Bestimmtheit wesentlich ist, ist es in sich selbst eine solche Mehrheit, und muß daher als zusammengesetztes, als Aggregat betrachtet werden. – Es besteht jedoch nicht aus Atomen, denn diese sind keine Objecte, weil sie keine Totalitäten sind. (Op.cit.)

Cette différence tout à fait indéterminée est par conséquent seulement celle-ci, qu'il y a plusieurs objets, dont chacun n'obtient sa déterminité que réfléchi dans son universalité et ne paraît pas à l'extérieur. – Parce que cette déterminité indéterminée lui est essentielle, il est lui-même une telle pluralité, et il faut par conséquent de le considérer comme un composé, comme un agrégat. – Il n'est pourtant pas constitué d'atomes, car ceux-ci ne sont pas des objets parce qu'ils ne sont pas des totalités.

Nous avons vu que dans la mesure où l'objet est subsistant-par-soi sa détermination est abstraite et extérieure. Les objets n'ont pas une relation différenciée l'un à l'autre, parce qu'ils sont extérieurs l'un à l'autre en vertu de leur subsistance-par-soi. Par conséquent, il y a une multiplicité d'objets. Ceci ne constitue pas une déduction de l'existence d'une multiplicité d'objets, mais seulement une remarque sur la nature de l'objet mécanique : cet objet se distingue par le fait qu'on le considère exclusivement en fonction de son rapport mécanique à d'autres objets, sans qu'aucun critère systémique puisse en limiter la multitude. Ainsi, dans la mesure où nous essayons d'ordonner les objets, par la réflexion extérieure, nous trouvons seulement un « agrégat » de plusieurs objets ou encore, l'agrégation comme type d'unité de chaque objet singulier. L'objet est donc un multiple de composition. Or, cette composition n'est pas constituée d'atomes parce que ceux-ci seraient des unités élémentaires et ils ne constituent donc pas en soi une totalité. Donc l'objet n'est pas lui-même un atome¹²⁸ et il n'est pas fait d'atomes, mais Un multiple constitué de parties (parties de parties et ainsi de suite) qui sont respectivement extérieurs, *partes extra partes* ; l'extériorité manifeste l'agrégat. Néanmoins, si la liaison de l'un au multiple est de composition, réciproquement, il y a un rapport inverse du multiple à l'un, dans la mesure où l'existence de l'objet est agrégation. L'objet mécanique est agrégat et donc quantifiable d'une façon ou d'une autre, comme on observe dans les modèles mécaniques qui pensent le mouvement, le choc etc. à partir de la masse. La dialectique de la divisibilité infinie en regard de cette masse (de l'agrégat) en

¹²⁸ Hegel traite l'atome dans la Logique de l'Être (GW 21, 153-5).

revanche n'est pas un problème qui inquiète la mécanique ; il n'est tout simplement pas pertinent dans ce domaine.

Die Leibnizische Monade würde mehr ein Object seyn, weil sie eine Totalität der Weltvorstellung ist, aber in ihre intensive Subjectivität eingeschlossen, soll sie wenigstens wesentlich Eins in sich seyn. Jedoch ist die Monade, als ausschliessendes Eins bestimmt, nur ein von der Reflexion angenommenes Princip. Sie ist aber theils insofern Object als der Grund ihrer mannichfaltigen Vorstellungen, der entwickelten d. h. der gesetzten Bestimmungen ihrer bloß an sich seyenden Totalität, ausser ihr liegt, theils insofern es der Monade eben so gleichgültig ist, mit andern zusammen ein Object auszumachen; es ist somit in der That nicht ein ausschliessendes, für sich selbstbestimmendes. (Op.cit.)

La monade leibnizienne serait davantage un objet parce qu'elle est une totalité de la représentation du monde, mais enfermée en sa subjectivité intensive, elle doit être au moins essentiellement Un dans elle-même. Cependant la monade, déterminée comme Un excluant, est seulement un principe admis par la réflexion. Mais elle est en partie objet dans la mesure où la raison de ses représentations variées, des déterminations développées, c'est-à-dire posées, de sa totalité étant simplement en soi se trouve en dehors d'elle, en partie dans la mesure où il est pareillement indifférent à la monade de constituer un objet avec d'autres en même temps ; ce n'est donc pas en fait un objet excluant, déterminé pour soi-même.

Ce passage sur la monade est très court et certainement pas facile à saisir. En plus, ce n'est pas la première fois dans la *Logique* que Hegel utilise la monade d'une manière paradigmatique.¹²⁹ Néanmoins, Hegel rapporte la monade à l'objet. Or, si nous entendons l'objet mutuellement comme modèle, la remarque de Hegel sur la monade nécessite d'être relevée. En rapportant la monade à l'objet, Hegel affirme nous semble-t-il, que la monade a valeur de modèle.¹³⁰ Pour Hegel, la monade leibnizienne serait éventuellement un objet, et elle le serait plus que l'atome. Les atomes (au sens usuel d'une particule minimale susceptible d'être divisée) ne se comportent pas comme des objets, car ils ne sont pas de totalités. En revanche, l'objet doit être totalité tant qu'il est l'hypostase du concept. L'objet mécanique est totalité indifférente, agrégat, nous l'avons vu. La monade aussi est totalité, mais elle tient une différence par rapport à l'objet mécanique. En effet, la totalité de la monade est réfléchiée *en elle*, et elle se réduit à une « subjectivité intensive », dans une intériorité. Au contraire, la nature de l'objet mécanique se réduit à ses rapports *externes*. Or, tout comme l'objet mécanique, la monade n'est qu'un paradigme posé pas sa nature extérieure. Le rapport à autre chose lui est interne dans le sens

¹²⁹ Hegel utilise le paradigme de la Monade, lorsqu'il aborde la question de l'Un et du multiple dans la *Logique de l'Être* (GW 21, 149-50, 157-8).

¹³⁰ Pour une analyse complète du sens de la modélisation monadologique, on peut consulter l'œuvre magistrale de Michel Serres (1968), p. 294 et suite.

où la monade contient en elle la totalité de ce qui est, et en même temps elle est *indifférente* à ce qui l'entoure. Ce que Hegel relève ici, c'est donc une *analogie structurelle* entre la monade et l'objet mécanique. La monade est *en soi* un rapport qui lui est *indifférent*. Ce qui distingue la monade de l'objet mécanique, c'est que la monade contient en elle la totalité sous la forme d'une « subjectivité intensive », alors que l'objet mécanique la contient sous la forme des *règles générales de la mécanique*. Il n'y a nul besoin alors de lui attribuer une subjectivité dotée de la pensée. Or, Hegel dit, que tandis que la monade est, en principe, l'unification du divers de l'expérience dans « l'intensivité » de la subjectivité (i. e. dans la « pensée »), elle est posée comme Un qui n'a « ni fenêtres, ni trou ni portes » et donc elle exclut la multiplicité des existants (étants) de son identité. Il s'agit donc d'une unité négativement posée par rapport à l'extériorité. Le rapport entre extériorité et intériorité de la monade explique la rationalité des rapports externes. La monade apparaît aussi éventuellement comme le premier paradigme mathématique d'une objectivation scientifique dans le sens moderne, malgré une différence qui semble subsister et qui se trouve, nous semble-t-il, dans l'élément pensant de la monade que l'on identifiera tout simplement avec la pensée à son rapport à l'expérience. La monade présente la tentative, de la part de Leibniz, de poser un principe rationnel pour l'explication du monde. De ce point de vue la monade est un objet, car elle est constituée comme un modèle dans la mesure où la multiplicité est posée extérieurement par rapport à elle et cette extériorité néanmoins aussi comme totalité interne. Abordé de cette façon, le commentaire hégélien de la monadologie rejoint en quelque manière la description de la monadologie faite par Michel Serres qui l'interprète lui aussi comme modèle.¹³¹

¹³¹ En effet, selon Michel Serres, la *Monadologie* s'ouvre par une médiation originale sur le problème de l'un et du multiple. Ainsi « la monade, est et est simple ; c'est une substance et la seule substance, puisqu'il ne peut y avoir un être, sans qu'il soit un être » (*op.cit.* 294). Il y a donc un commencement ontologique (selon l'être) et un commencement numérique (selon le nombre). Or, ce qui se donne immédiatement c'est n'est pas l'un, mais le multiple, c'est-à-dire l'agrégat. Dès lors, « l'existence de la monade est rendue nécessaire par l'existence d'une multiplicité de composition » (*op.cit.*). Celle-ci constitue donc un commencement phénoménal, car dans l'expérience il n'y a que des composés. Néanmoins, Michel Serres continue, Leibniz ne s'intéresse pas à analyser les problèmes qui se posent à travers ces deux mouvements de composition et de décomposition, et il ne dit rien non plus sur la nature de cet agrégat. En revanche, son discours est formel. Ainsi « la composition comme telle est le commencement formel ou architectonique » (*op.cit.* 295). Il faut préciser ici que la *Monadologie* est un exposé métaphysique ; or, comme M. Serres affirme, chez Leibniz « la région de la métaphysique est celle de l'ultime réalité, c'est-à-dire du concret » (*op.cit.* 309). La question qui se pose alors est en quel sens le commencement de la *Monadologie* est formel ? En effet, les termes posés au départ, que Serres a nommé commencements, sont « tels que leur contenu significatif peut être indifférent ou quelconque : ils sont des formes vides » (*op.cit.*). Il s'agit, dès lors, d'une unité quelconque, d'un agrégat indéterminé et de leurs rapports réciproques, sans qu'il y ait une précision sur leur fonction réelle. Ainsi, ces formes vides « font varier ces contenus significatifs en laissant invariante la forme » (*op.cit.*). Nous voyons bien qu'avec cela émerge la notion de modèle, lequel est défini par Serres ainsi : « le modèle est un contenu significatif qui peut éventuellement remplir une forme vide. Et comme ces contenus varient, il peut exister plusieurs modèles pour une seule forme » (*op.cit.* 309-10).

2. *Indem das Object nun Totalität des Bestimmteyns ist, aber um seiner Unbestimmtheit und Unmittelbarkeit willen nicht die negative Einheit desselben, so ist es gegen die Bestimmungen als einzelne, an und für sich bestimmte, so wie diese selbst gegeneinander gleichgültig. (Op.cit. 135)*

En tant que l'objet, maintenant, est totalité de l'être-déterminé, mais en raison de son indéterminité et immédiate, l'unité négative de celui-ci, il est indifférent à l'égard des déterminations comme déterminations singulières, en et pour soi déterminées, de même que celles-ci elles-mêmes le sont les unes à l'égard des autres.

Hegel nous a dit que l'objet est une composition ou un agrégat d'objets différents. Néanmoins, au point où nous en sommes, l'objet est tout simplement une immédiate indéterminée et pour cette raison il n'est pas posé comme « unité négative », c'est-à-dire comme principe général pour la construction du système mécanique. Le régime de leur interaction est régi par le fait que leur rencontre est inessentielle pour eux. Ceci amène Hegel à employer un autre nom qui caractérise les objets : d'abord ils étaient simplement indéterminés (quand ils sont pris en eux-mêmes), mais quand ils font partie d'un divers, ils sont indifférents les uns par rapport aux autres et par conséquent tous par rapport à leur déterminité. L'indifférence de l'objet aux autres objets apparaît aussi comme le trait du caractère *positif* du rapport mécanique qui leur est essentiel (et dans ce sens, bien entendu, pas indifférent du tout). C'est en posant cette indifférence comme unique caractère positif de l'objet qu'elle se transforme en un outil puissant pour penser un certain rapport entre les choses, mécanique en l'occurrence, comme modèle scientifique d'explication des phénomènes. L'objet mécanique est *indifférent* par rapport aux autres objets mécaniques. Mais cela veut dire en même temps qu'il est indifférent par rapport à ses propres parties et leur détermination. En revanche, comme ses parties sont aussi des individus déterminés, elles peuvent à leur tour être séparés. Donc, comme l'objet est déterminé par une relation abstraite à autre chose, sa singularité est maintenue en tant que singularité indéterminée pour la même raison.

Diese sind daher nicht aus ihm, noch auseinander begreiflich; seine Totalität ist die Form des allgemeinen Reflectirtseyns seiner Mannichfaltigkeit in die an sich selbst nicht bestimmte Einzelheit überhaupt. (Op.cit.)

Celles-ci, par conséquent, ne sont pas saisissables conceptuellement à partir de lui, ni les unes à partir des autres ; sa totalité est la forme de l'être réfléchi universel de sa multiplicité variée dans la singularité en général non déterminée en soi-même.

Par conséquent, dans la mesure où les objets se déterminent de l'extérieur, alors ils ne peuvent pas être compris d'une manière conceptuelle, mais d'une manière représentative. Ainsi il y a un effet de miroir qui se produit : chaque objet est en soi la réflexion de la composition à cause de sa similitude avec chaque objet de celle-ci. Donc on peut interpréter chacun comme une

modification de cette unité. La nouveauté ici c'est que l'idée d'objet nécessite la présence de l'autre objet, parce qu'il est défini comme rapport indifférent à l'autre objet. Donc l'indifférence devient un opérateur logique. Par conséquent on passe de l'hypostase de l'objet mécanique à la production d'objets mécaniques divers. Ce passage est inévitable à cause de l'indifférence.

Die Bestimmtheiten, die es an ihm hat, kommen ihm also zwar zu; aber die Form, welche ihren Unterschied ausmacht, und sie zu einer Einheit verbindet, ist eine äusserliche gleichgültige; sie sey eine Vermischung, oder weiter eine Ordnung, ein gewisses Arrangement von Theilen und Seiten, so sind diß Verbindungen, die denen so bezogenen gleichgültig sind. (Op.cit.)

Les déterminités qu'il a en lui-même lui appartient donc bien, mais la forme qui constitue leur différence et les relie en une unité est une forme extérieure, indifférente ; qu'elle soit un mélange, ou encore un ordre, un certain arrangement des parties et des côtés, ce sont là des liaisons qui sont indifférentes aux termes ainsi rapportés.

Si les objets sont ordonnés ou ils sont dans un état chaotique cela n'est pas décidé, parce que nous ne pouvons pas trouver aucune raison pour un tel ordre en eux-mêmes, ils sont simplement collés en eux-mêmes. Puisqu'ils ne s'ordonnent pas, ils sont susceptibles d'être ordonnés de l'extérieur. Dans la mesure où les objets sont posés ensemble d'une manière indifférente l'un à l'autre, ils restent extérieurs même quand ils se mettent en rapport. Hegel essaie ici de décrire le type d'unité qu'il faut attribuer à l'objet mécanique. Ceci n'est pas une unité organisée, mais l'unité de l'agrégat, du mélange, de l'arrangement comme Hegel dit, une unité extérieure. Or, l'agrégat, le mélange, l'arrangement, dira-t-on, sont constitués d'éléments. L'objet mécanique n'est pas le résultat de l'addition d'éléments premiers, mais il est originairement *agrégat* indifférent ; l'indifférence et l'extériorité le définissent.¹³² Cette indifférence est l'effet de l'extériorisation du concept dès lors que celui-ci doit être posé comme étant et hypostasié, comme nous l'avons vu. Cette description de l'objet mécanique correspond bien à la logique de son comportement mécanique et à la mathématisation que celui-ci implique. À partir de là on arrive à l'idée de l'infini et du déterminisme.

Das Object hat hiemit, wie ein Daseyn überhaupt, die Bestimmtheit seiner Totalität ausser ihm, in andern Objecten, diese eben so wieder ausser ihnen, und sofort ins unendliche. Die Rückkehr dieses Hinausgehens ins unendliche, in sich muß zwar gleichfalls angenommen und als eine Totalität vorgestellt werden, als eine Welt, die aber nichts als die durch die unbestimmte Einzelheit in sich abgeschlossene Allgemeinheit, ein Universum ist. (Op.cit.)

¹³² On rappelle ici que le nombre présente, selon Hegel, le même caractère : il est une multiplicité indifférente par rapport à la déterminité extérieure qu'il reçoit. Voir (*GW* 21, 193-6).

L'objet a, du même coup, tout comme un être-là en général, la détermination de sa totalité en dehors de lui, dans d'autres objets, ceux-ci pareillement à nouveau en dehors d'eux, et ainsi de suite à l'infini. Le retour en soi de cet outrepasser à l'infini doit nécessairement se le représenter comme une totalité, comme un monde, qui pourtant n'est rien que l'universalité refermée en elle-même par la singularité indéterminée, un univers.

Dès lors, l'objet se comporte comme l'être-là, c'est-à-dire comme quelque chose qui se met en rapport aux autres et il reste identique dans cette multiplicité des rapports extérieurs. Dans la mesure donc où il garde son identité à travers une multiplicité d'instances, il est un universel. Or, cela conduit Hegel à affirmer que l'objet mécanique trouve sa détermination à un autre objet. Mais cet être qui a « la détermination de sa totalité en dehors de lui » n'est pas un rapport d'un être déterminé ou un rapport d'essence (comme la causalité), puisque l'autre qui le détermine est aussi un objet et ainsi indifférent à son rapport déterminant. Par conséquent, l'objet mécanique est une progression *ad infinitum* d'objets, c'est-à-dire indifférence structurale des relations extérieures. L'infinité des objets est donc moment structural du mécanisme. Or, le mécanisme est totalité conceptuelle dans la mesure où l'être posé, c'est-à-dire l'indifférence, pose les objets à leur infinité. Par conséquent, l'objet mécanique est totalité collective et pourtant infinie. Pour cette raison, cette infinité peut être représentée comme un monde, ou comme un univers. Cependant cet infini est le « mauvais infini » qui signifie dans toute la *Logique* un discours qui contient une exigence contradictoire d'achèvement.¹³³

Indem also das Object in seiner Bestimmtheit, eben so gleichgültig gegen sie ist, weist es durch sich selbst für ein Bestimmteyn ausser sich hinaus, wieder zu Objecten, denen es aber auf gleiche Weise gleichgültig ist, bestimmend zu seyn. (Op.cit.)

En tant donc que l'objet dans sa détermination, est aussi bien indifférent à l'égard d'elle, il renvoie par lui-même hors de lui-même pour son être-déterminé, de nouveau vers des objets, auxquels il est pourtant, de la même manière, indifférent d'être déterminants.

La définition de l'objet mécanique c'est d'être extérieur et indifférent. Pour cette raison il est indifférent à l'égard de la détermination qu'il reçoit. Or, l'objet est, comme nous avons vu, un agrégat. Dès lors, il n'existe pas tout seul ; il se détermine à travers et par un autre objet, lequel

¹³³ On peut voir ici un parallélisme avec la distinction cartésienne entre l'infini et l'indéfini. Pour Descartes l'indéfini désigne ce dont on ne peut pas prouver des bornes et il s'applique à deux domaines : les mathématiques et la physique. En effet, dans les *Principes*, lorsque Descartes soutient qu'il ne peut y avoir des atomes indivisibles (car la matière est étendue et ainsi elle est divisible à l'infini), il passe à l'étendue du monde en affirmant : « Nous saurons aussi que ce monde, ou la matière étendue qui compose l'univers, n'a point des bornes, parce que, quelque part où nous en veuillons feindre, nous pouvons encore imaginer au-delà des espaces indéfiniment étendus, que nous n'imaginons pas seulement, mais que nous concevons être tels en effet que nous les imaginons ; de sorte qu'ils contiennent un corps indéfiniment étendu, car l'idée de l'étendu que nous concevons en quelque espace que ce soit, est la vraie idée que nous devons avoir du corps » (AT. IX, b. 21, p.74). Donc la nature indéfinie de l'univers réfléchit son indétermination, car on ne peut pas prouver qu'il y a des bornes. Ainsi, on peut projeter une série infinie des corps qui occupent son espace. Donc la contradiction de la mauvaise finitude : une série des corps finis crée l'unité de ce qu'on appelle univers infini.

à son tour se détermine par l'autre, et ainsi de suite à l'infini. Dans la mesure où un objet est défini comme indifférent, alors il est indifférent par rapport à l'autre objet et par rapport à la détermination qui reçoit. Puisqu'il est extérieur à cette détermination, la raison de ce rapport manque. Par conséquent, l'objet mécanique ne contient pas en lui un principe autodéterminant ; il n'y a donc pas de place pour une explication téléologique. Le mécanisme se trouve donc aux antipodes de toute pensée finaliste.

Es ist daher nirgend ein Princip der Selbstbestimmung vorhanden; - der Determinismus, – der Standpunkt, auf dem das Erkennen steht, insofern ihm das Object, wie es sich hier zunächst ergeben hat, das Wahre ist, – gibt für jede Bestimmung desselben die eines andern Objects an, aber dieses Andere ist gleichfalls indifferent, sowohl gegen sein Bestimmteyn, als gegen sein actives Verhalten. (Op.cit.)

N'est par conséquent présent nulle part un principe d'auto-détermination ; le déterminisme, – le point de vue auquel se tient le connaître dans là où l'objet, comme il s'est dégagé, lui est le vrai – indique, pour chaque détermination de cet objet celle d'un autre objet, mais cet autre est également indifférent aussi bien à l'égard de son être-déterminé qu'à l'égard de son comportement actif.

Donc, dans la mesure où il n'y a pas de $\tau\acute{\epsilon}\lambda\omicron\varsigma$, le déterminisme devient la seule méthode possible pour expliquer le comportement de l'objet mécanique. En effet, le déterminisme n'accorde aucune détermination immanente à l'objet. En revanche, il reconnaît et il décrit un univers d'objets indifférents l'un par rapport à l'autre, lequel est destiné à répéter cet acte injustifié de les mettre en rapport à l'infini. L'objet mécanique correspond, donc, aux tentatives de la philosophie moderne de s'en sortir d'un modèle téléologique de l'explication du monde. Ainsi Hegel, marque le passage du monde clos à l'univers infini.¹³⁴ On se souvient que la physique de Descartes, par exemple, est pleine de modèles mécaniques pour expliquer les phénomènes naturels. Ces modèles s'appuient d'un côté à une mathématisation des phénomènes naturels, et de l'autre à la construction des automates pour illustrer leur fonction. Le fait que la mécanisation du monde ouvre la voie à son exploitation technique ne nous concernera pas ici, il sera l'objet du chapitre consacré à la téléologie. Il faut donc distinguer entre le mécanisme et la machine : le mécanisme représente, tandis que la machine applique le modèle mécanique pour intervenir et transformer le réel.

– Der Determinismus ist darum selbst auch so unbestimmt, ins unendliche fortzugehen; er kann beliebig allenthalben stehen bleiben, und befriedigt seyn, weil das Object, zu welchem er übergegangen, als eine formale Totalität in sich beschlossen und gleichgültig gegen das Bestimmteyn durch ein anderes ist. Darum ist das Erklären der

¹³⁴ Nous trouverons l'analyse et l'explication de ce passage dans l'ouvrage classique de Alexandre Koyré, *Du monde clos à l'univers infini*. Voir Koyré (1973).

Bestimmung eines Objects, und das zu diesem Behuffe gemachte Fortgehen dieser Vorstellung nur ein leeres Wort, weil in dem andern Object, zu dem sie fortgeht, keine Selbstbestimmung liegt. (Op.cit.)

C'est la raison pour laquelle le déterminisme est lui-même également aussi indéterminé à progresser à l'infini ; il peut à volonté s'arrêter partout et être satisfait, parce que l'objet auquel il est passé est, en tant que totalité formelle, fermé dans soi et indifférent à l'égard de l'être-déterminé par un autre. C'est pourquoi l'explication de la détermination d'un objet et la progression de cette représentation que l'on fait à cette fin est seulement un mot vide parce que dans l'autre objet en direction duquel elle progresse ne se trouve aucune auto-détermination.

Le déterminisme se présente alors comme la conséquence de la position du mécanisme à l'intérieur de l'unité d'un univers. Par conséquent, le déterminisme est aussi infini que l'univers qu'il est en train d'expliquer. Dès lors, l'objet mécanique, en tant que « totalité formelle », est le modèle par lequel on peut aborder n'importe quelle partie de cet univers et de l'expliquer séparément. En effet, le modèle ne constitue pas un principe autodéterminant par lequel on peut construire le tout, mais tout simplement un paradigme de cette totalité. En tant que paradigme, il ne crée pas mais il représente une réalité qu'elle est déjà structurée comme un modèle mécanique, c'est-à-dire comme un rapport des objets indifférents. Par conséquent, la pensée finale régresse, jusqu'à devenir un « mot vide », face à une prolifération des modèles mécaniques à l'infini. À bien lire cette phrase, Hegel, il n'est pas en train de développer une critique de la pensée déterministe, c'est-à-dire qu'il n'est pas en train de décider si le déterminisme est vrai ou faux.¹³⁵ Au contraire, ce qui apparaît comme faiblesse est en réalité sa force. Ce qu'importe Hegel ici c'est de situer le déterminisme comme explication valide sous la présupposition que l'univers est réglé par des lois mécaniques. Une fois qu'on pose un mécanisme au centre de l'univers, le déterminisme arrive comme explication nécessaire.

3. Indem nun die Bestimmtheit eines Objects in einem andern liegt, so ist keine bestimmte Verschiedenheit zwischen ihnen vorhanden; die Bestimmtheit ist nur doppelt, einmal an

¹³⁵ DeVries (1991, 66), par exemple écrit : « Hegel believes that mechanical and chemical explanations are condemned always to remain incomplete, for they cannot be applied to the *totality* of things to which they apply ». Dans le même esprit Ross (2008, 82-4) voit un défaut de la part de l'objet mécanique à suivre les exigences de la logique du concept, défaut qu'il le condamne à rester incomplet ; et en plus, une critique hégélienne à toute modélisation de la « liberté humaine qui cherche à la définir comme indépendance ou indifférence » (*op.cit.* 83). Dans toutes ces interprétations on voit l'idée classique selon laquelle il y a une progression du système d'une sphère inférieure à une sphère supérieure. Pourtant, ces interprétations tombent dans ce que Hegel lui-même a nommé au début de ce chapitre : « *mechanische Vorstellungsweise* ». L'exposition dialectique du système n'est pas linéaire mais topologique, dans le sens où toutes les catégories du système sont présentes à chaque instance, et il faut donc à chaque fois les situer et décrire leur comportement logique. D'ailleurs, il serait absurde de dire que le déterminisme est une pensée défailante. En revanche, elle est une pensée nécessaire dans la mesure où nous sommes face à un univers conçu comme un mécanisme. De ce point de vue, le déterminisme est une théorie qui correspond à un modèle précis.

dem einen, dann an dem andern Object, ein schlechthin nur identisches, und die Erklärung oder das Begreifen insofern tautologisch. (Op.cit.)

Maintenant, en tant que la détermination d'un objet se trouve dans un autre, aucune diversité déterminée n'est présente entre eux ; la détermination est seulement double, une fois en l'un, puis en l'autre objet, quelque chose qui n'est purement et simplement qu'identique, et l'explication ou l'acte de saisir conceptuellement, dans cette mesure, est tautologique.

Une fois que Hegel a établi le sens de l'application de l'explication déterministe, il poursuit son argument pour voir de quel type d'explication s'agit-il. Nous avons vu que le modèle mécanique est une constellation des objets mécaniques dont l'un se détermine par l'autre et dont chacun est indifférent par rapport à l'autre. Or, dans la mesure où ces objets partagent leur détermination leur différence ne se trouve pas entre eux, mais elle est extérieure. Par conséquent, ils sont identiques. Si, par exemple, pour expliquer un objet X, on a besoin d'un objet Y, alors le Y doit être nécessairement identique à X. Cela constitue, aux yeux de Hegel, une tautologie, c'est-à-dire faire une différence qui n'en est pas. Donc, lorsqu'on cherche à définir un objet par un autre objet, on dédouble en fait cet objet. Ainsi, le dédoublement de l'objet est la transformation de celui-ci en fonction. Cette fonction est le modèle, c'est-à-dire un rapport universellement universalisable. Nous savons depuis la *Phénoménologie de l'Esprit*, et notamment dans le chapitre consacré à l'Entendement (*GW* 9, 82-102), que la figure la loi naturelle telle qu'elle est formulée par la pensée scientifique est, selon Hegel, une figure tautologique. Ainsi se comportement tautologique nous prévient ici que l'objet mécanique est apte de s'exprimer sous une loi. En effet le modèle mécanique (mathématique) substitue la chose réelle afin qu'il puisse illustrer une loi naturelle. La raison pour laquelle Hegel ne se réfère pas explicitement ici à la notion de la loi (il le fera plus tard, lorsque le modèle mécanique sera totalisé dans le Mécanisme absolu) est dû au fait qu'au point où nous en sommes, c'est-à-dire à la description du modèle mécanique classique, qui correspond plus ou moins au XVII^e siècle, l'usage du terme loi n'était pas habituée. Comme nous avons déjà dit à notre introduction les termes courant pour signifier les lois de la nature étaient principes ou règles. Quoi qu'il en soit le changement de signifiant ne correspond pas à un changement de structure qui reste, selon Hegel, tautologique.

Diese Tautologie ist das äusserliche, leere Hin- und Hergehen; da die Bestimmtheit von den dagegen gleichgültigen Objecten keine eigenthümliche Unterschiedenheit erhält, und deßwegen nur identisch ist, ist nur Eine Bestimmtheit vorhanden; und daß sie doppelt sey, drückt eben diese Aeusserlichkeit und Nichtigkeit eines Unterschiedes aus. Aber zugleich sind die Objecte selbstständig gegeneinander; sie bleiben sich darum in jener Identität schlechthin äusserlich. (Op.cit. 135-136)

Cette tautologie est le va et vient extérieur vide ; étant donné que la détermination n'obtient, des objets indifférents à son égard, aucune différenciation propre, et pour cette raison est seulement identique, n'est présente qu'une détermination ; et qu'elle soit double exprime justement cette extériorité et nullité d'une différence. Mais en même temps les objets sont subsistants-par-soi l'un face à l'autre ; ils demeurent, pour cette raison, dans cette identité, purement et simplement extérieurs l'un à l'autre.

Le sens donc de cette tautologie c'est de poser une différence qui existe seulement à l'extérieur des objets, tandis qu'eux restent identiques. Donc pour expliquer un objet on va un autre objet et par cet autre on revient au même. L'explication donc tourne dans un cercle dont son va et vient reproduit l'identique. Or, nous avons dit que les objets sont chacun subsistants-par-soi et indifférents par rapport à l'autre. Ils sont donc extérieurs l'un à l'autre. En effet, à notre exemple, l'objet Y qui détermine l'objet X est à la fois identique – dans la mesure où il explique le X – et différent, dans la mesure où il est autonome et extérieur à X. Il s'agit donc d'une contradiction manifeste.

– Es ist hiemit der Widerspruch vorhanden, zwischen der vollkommenen Gleichgültigkeit der Objecte gegen einander, und zwischen der Identität der Bestimmtheit derselben, oder ihrer vollkommenen Aeusserlichkeit in der Identität ihrer Bestimmtheit. Dieser Widerspruch ist somit die negative Einheit mehrerer sich in ihr schlechthin abstossender Objecte, – der mechanische Proceß. (Op.cit. 136)

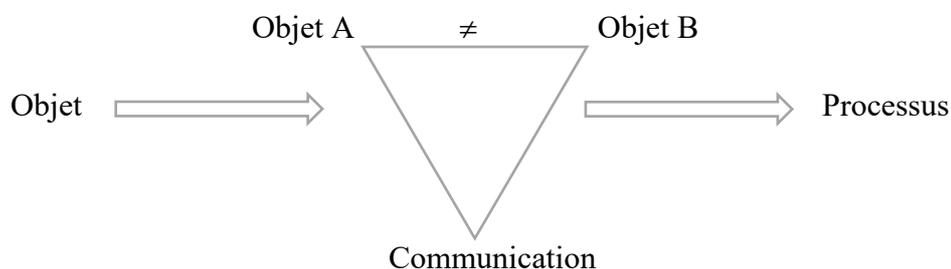
Par là est présente la contradiction entre l'indifférence complète des objets les uns à l'égard des autres et l'identité de leur détermination ou de leur extériorité complète dans l'identité de leur détermination. Cette contradiction est ainsi l'unité négative de plusieurs objets se repoussant, dans elle, purement et simplement, – le processus mécanique.

L'objet est donc contradictoire et ce résultat semble être paradoxal, car il est difficile de comprendre comment un tel système peut présenter une contradiction. Dans quel sens alors, dans un système où, par exemple, l'un objet communique son mouvement à l'autre objet il y a contradiction ? L'objet, comme nous avons vu, est d'abord posé comme indépendant et ensuite comme identique à la détermination qui lui est transmise de l'extérieur. La contradiction se trouve donc dans le fait que l'objet apparaît comme Un autonome et en même temps comme multiple. L'Un est une totalité indifférente par rapport à l'autre objet. Or, l'objet est une multiplicité d'objets. Il constitue donc une unité conceptuelle qui se présente immédiatement sous la forme d'un objet. Il s'agit donc d'une contradiction binaire – dans le sens où nous avons analysé à notre introduction (chapitre 2) – c'est-à-dire une détermination qui consiste à poser une différence laquelle est identique. Le paradigme de la Monade auquel se réfère Hegel illustre bien cette contradiction, tandis que le déterminisme en pose le principe (tautologie). Cette contradiction n'apparaît pas s'effondrer dans le mécanisme, car la différence est répartie aux objets et à

l'identité de leur détermination en tant qu'elle se communique. Par conséquent, l'objet mécanique se dédouble et il est en lui-même plusieurs objets. Néanmoins, par cela la contradiction devient ternaire, car l'objet mécanique est posé comme une identité qui se réfère à une multiplicité d'objets. Dès lors, l'objet n'est pas un étant, mais fonction du rapport mécanique, c'est-à-dire processus qui communique sa différence parmi ses parties, et dans ce sens précis il est une « unité négative ». Ainsi, la contradiction telle qu'elle apparaît ici est résolue, parce qu'elle manifeste la réalité du modèle mécanique, et pour cela elle se maintient. En outre, on peut déjà voir pour quelle raison l'objet mécanique peut facilement être mathématisé : la différence qu'il présente n'est pas qualitative parce qu'elle ne concerne pas des objets différents, mais des objets qui sont d'abord posés comme identiques, des tautologies comme Hegel vient de dire. Donc leur différence est formelle et elle apparaît dans un rapport d'égalité. Dans la mesure où elle est formelle, cela veut dire qu'elle est formalisable, c'est-à-dire apte à être objet d'un calcul.

2.2 Le processus mécanique

La contradiction de l'objet, c'est-à-dire l'hypostase du concept qui se trouve dans des rapports externes, indifférents, mathématisables épuise l'objet. En effet l'objet n'est rien que ces rapports externes. En effet la contradiction se montre dans le fait que l'objet mécanique ne coïncide pas avec le réel, il n'en est que son modèle, c'est-à-dire un être-posé qui substitue à l'être. À partir du développement précédent, l'objet mécanique n'est plus à considérer comme un étant, mais comme un processus. Dès lors l'objet en tant qu'il se dédouble il devient un autre objet. Nous avons donc le rapport entre un objet A et un objet B qu'on peut rendre schématiquement ainsi :



L'objet est en effet le rapport entre deux (ou plusieurs) objets différents qu'ils communiquent entre eux une détermination extérieure à eux. Hegel interprète le rapport entre A et B comme une communication et ainsi il va interpréter, par la suite, le mécanisme à partir de cette chose intermédiaire. Le mécanisme est dès lors une structure à trois termes. Ainsi, le mécanisme

constitue un paradigme scientifique qui décrit la manière dont se communique la même détermination à toutes les parties du système. Hegel passe donc à la présentation des différents types d'organisation de ce processus et ainsi aux différents paradigmes scientifiques que le processus mécanique peut rendre.

Wenn die Objecte nur als in sich abgeschlossene Totalitäten betrachtet werden, so können sie nicht auf einander wirken. Sie sind in dieser Bestimmung dasselbe, was die Monaden, die eben deßwegen ohne alle Einwirkung auf einander gedacht worden. (Op.cit.)

Si les objets sont considérés seulement comme des totalités fermées dans elles-mêmes, ils ne peuvent pas agir les uns sur les autres. Ils sont, dans cette détermination, la même chose que les monades, qui justement pour cette raison ont été pensées sans aucune influence les unes sur les autres.

Hegel répète que si nous considérons l'objet mécanique comme une substance ferme en elle-même, alors il devient impossible de former un système dans lequel un objet pourrait agir sur l'autre. En effet, une substance close et autonome est impossible de s'y mettre en rapport avec quoi que ce soit. Un objet conçu de telle sorte serait en effet, aux yeux de Hegel, la monade leibnizienne : une entité close en soi sans aucun rapport avec les autres monades. En effet, nous avons vu que la totalité de la monade est réfléchiée en elle ; elle se réduit alors à une subjectivité intensive. La monade représente donc la totalité sous la forme d'une subjectivité intime. Cela lui permet d'être autonome et de se distinguer radicalement des autres monades. En revanche, l'objet mécanique est à part entier extérieur. Sa détermination est abstraite extérieure et pour cette raison il est fonction du rapport à l'autre. Pour cette raison il se présente sous la forme d'un agrégat, dans lequel il y a la communication d'une détermination d'un objet à l'autre.

Aber der Begriff einer Monade ist eben darum eine mangelhafte Reflexion. Denn erstlich ist sie eine bestimmte Vorstellung ihrer nur an sich seyenden Totalität; als ein gewisser Grad der Entwicklung und des Gesetzseyns ihrer Weltvorstellung, ist sie ein bestimmtes; indem sie nun die in sich geschlossene Totalität ist, so ist sie gegen diese Bestimmtheit auch gleichgültig; es ist daher nicht ihre eigene, sondern eine durch ein anderes Object gesetzte Bestimmtheit. (Op.cit.)

Mais le concept d'une monade est justement pour cette raison une réflexion déficiente. Car en premier lieu elle est une représentation déterminée de sa totalité étant seulement en soi ; en tant qu'un certain degré du développement et de l'être-posé de sa représentation du monde, elle est quelque chose de déterminé ; en tant maintenant qu'elle est la totalité close en elle-même, elle est aussi indifférente à l'égard de cette détermination ; c'est la raison pour laquelle ce n'est pas sa détermination propre, mais une détermination posée par un autre objet.

Le point commun entre l'objet mécanique et la monade c'est leur indifférence. En effet la monade, comme substance autonome est indifférente par rapport à l'extériorité. Or, cette indifférence qualitative de la monade est jugée déficiente par Hegel principalement pour deux raisons : D'abord, la monade a été introduite par Leibniz comme un être déterminé, unique qui représente la totalité du monde d'une manière immédiate. Cet être est un être-posé dans la mesure où il se détermine comme un objet dont sa détermination c'est de représenter le monde. Elle est donc posée comme un modèle. Ensuite, selon Hegel, la monade, en tant qu'objet autonome, elle doit nécessairement être indifférente par rapport à sa détermination. Par conséquent, cette détermination ne lui appartient pas ; elle est plutôt posée par un autre objet. Dès lors ce qui a été posé comme une substance n'est en réalité qu'un objet symbolique corrélat du système leibnizien.

Zweytens ist sie ein unmittelbares überhaupt, insofern sie ein nur vorstellendes seyn soll; ihre Beziehung auf sich, ist daher die abstracte Allgemeinheit; dadurch ist sie ein für Andere offenes Daseyn. (Op.cit.)

Deuxièmement, elle est un immédiat en général, dans la mesure où elle doit être seulement un représentant ; son rapport à soi est par conséquent l'universalité abstraite ; de ce fait elle est un être-là ouvert pour d'autres.

Deuxièmement, donc, la monade dans la mesure où elle est conçue comme un objet, elle doit être nécessairement immédiate. Or, en tant qu'objet, la monade est conceptuelle ; elle contient en elle l'universalité abstraite du concept. Ainsi, elle est posée comme quelque chose qui est général et donc abstrait. Par cela, elle qui peut accueillir en elle n'importe quel contenu tout en gardant sa forme intacte et identique à elle-même ; elle se forme donc comme un agrégat. C'est ainsi que la monade peut fonctionner comme un modèle, c'est-à-dire comme une structure symbolique qui substitue à l'être. Donc la critique que Hegel adresse à Leibniz ne porte pas sur la capacité représentative de la monade, mais sur le fait que Leibniz l'a posé comme substance, i.e. une chose réellement existante, et non pas comme une construction symbolique. Ainsi la totalité substantielle de la monade est enfermée en elle-même et donc incapable de représenter quoi que ce soit, tandis que l'universalité abstraite du concept fonctionne comme un ensemble ouvert qui peut accueillir l'autre objet.

– Es ist nicht hinreichend, um die Freyheit der Substanz zu gewinnen, sie als eine Totalität vorzustellen, die in sich vollständig, nichts von aussen her zu erhalten habe. Vielmehr ist gerade die begriff lose, bloß vorstellende Beziehung auf sich selbst eine Passivität gegen anderes. (Op.cit.)

Il n'est pas suffisant, pour obtenir la liberté de la substance, de la représenter comme une totalité qui, complète en elle-même, n'aurait rien à recevoir du dehors. C'est plutôt

précisément le rapport à soi-même dépourvu de concept, simplement représentant, qui est une passivité à l'égard d'autre chose.

Hegel trouve que la pensée selon laquelle une substance est libre, parce qu'elle est une totalité, autosuffisante, close en elle-même, n'est pas une définition pertinente. Une telle définition de la substance au lieu de la libérer elle la pose plutôt comme une chose réellement existante. Cette pensée reste attachée donc au domaine de la représentation. Au contraire, l'objet n'a pas besoin de ce principe interne, car il se soutient tout simplement par les règles générales du système mécanique. En effet, ce qui représente une chose, c'est-à-dire ce qui devient en quelque sorte l'image de cette chose, est par définition ouvert, sinon il serait incapable de représenter quoi que ce soit. Il apparaît ainsi que la liberté se trouve dans l'indifférence de l'objet plutôt qu'à la totalité substantielle de la monade. Donc, ce que Hegel voit dans la monade de Leibniz c'est une inconséquence, puisque la monade en tant que totalité substantielle, elle ne peut pas être un objet qui représente la totalité. Par conséquent, ce qui apparaît comme étant la force de la monade, c'est-à-dire son autosuffisance, est en réalité sa faiblesse ; tandis que ce qui apparaît comme défaut de l'objet mécanique, à savoir son caractère abstrait marqué par l'extériorité et l'indifférence, est en réalité son trait positif, car par cela il est capable de représenter autre chose.

– Eben so ist die Bestimmtheit, sie mag nun als die Bestimmtheit eines Seyenden, oder eines Vorstellenden, als ein Grad eigener aus dem innern kommenden Entwicklung gefaßt werden, ein Aeusserliches; – der Grad, welchen die Entwicklung erreicht, hat seine Grenze in einem Andern. (Op.cit.)

De même, la détermination, qu'elle soit saisie comme la détermination d'un étant ou d'un représentant, s'est trouvée saisie comme un degré d'un développement propre venant de l'intérieur, est un extérieur ; – le degré qu'atteint le développement a sa limite dans un autre.

La conception métaphysique de Leibniz indique que la détermination de la monade appartient à son identité, elle se trouve donc à son intérieur. En revanche, un être représenté manifeste seulement les propriétés d'un autre et pour cette raison elles lui sont extérieures. Or, comme Hegel nous dit, il est indifférent de distinguer la détermination selon sa provenance, car de par sa structure elle est toujours un extérieur. En effet, dans la mesure où la monade est prise comme un étant, elle est conçue comme un être qui existe dans le monde. Ainsi, elle présentera toutes les caractéristiques qui présentent un *Etwas*, telles que nous les connaissons depuis la logique de l'Être : elle recevra sa détermination du dehors et elle aura sa limite dans un autre objet (*GW* 21, 110). Ainsi, dans ce degré du développement l'hypostase de la monade trouvera toujours sa limite dans un autre objet.

Die Wechselwirkung der Substanzen in eine vorherbestimmte Harmonie hinauszuschieben, heißt weiter nichts, als sie zu einer Voraussetzung machen, d. i. zu etwas, das dem Begriffe entzogen wird. (Op.cit.)

Amener l'action réciproque des substances à une harmonie préétablie ne signifie rien d'autre que faire d'elle une présupposition, c'est-à-dire quelque chose que l'on soustrait au concept.

La communication d'une détermination entre les objets appartient comme nous avons vu à la structure de l'objet mécanique. En revanche la doctrine leibnizienne de l'harmonie préétablie pense l'objet comme une hypostase. Cela conduit à une téléologie dans le sens traditionnelle du terme. En effet, la présupposition est, selon Hegel, une sorte de position dont on a fait l'abstraction de l'avoir posée. Ainsi, Leibniz en posant l'action réciproque comme une relation réelle des substances, il arrive à poser une cause finale, comme c'est l'harmonie naturelle. Il pense alors l'action réciproque des substances comme une chose existante. Pour cela il a besoin de recourir à une Théodicée divine qui peut garantir l'harmonie de l'action entre ces substances. Dès lors, en posant un principe autodéterminant, c'est-à-dire une subjectivité qui régit le réel, il se trouve, en réalité, en dehors de l'objectivité, laquelle, comme nous avons vu, c'est un processus sans sujet.

– Das Bedürfnis, der Einwirkung der Substanzen zu entgehen, gründete sich auf das Moment der absoluten Selbstständigkeit und Ursprünglichkeit, welches zu Grunde gelegt wurde. Aber da diesem Ansichseyn das Gesetzseyn, der Grad der Entwicklung, nicht entspricht, so hat es eben darum seinen Grund in einem Andern. (Op.cit. 136-137)

Le besoin d'échapper à l'influence des substances se fondait sur le moment de la substance-par-soi et originarité absolues, moment que l'on mettait au fondement. Mais étant donné que l'être-posé, le degré du développement, ne correspond pas à cet être en soi, il a justement pour cette raison son fondement dans un autre.

Pour concevoir donc l'objectivité comme processus sans sujet on doit donc échapper à la pensée hypostasiante. Selon la critique de Hegel, si la monade leibnizienne a sa raison (*Grund*) et son « originarité » en elle-même, alors elle ne doit pas être conçue comme un étant (*Etwas*). En effet, nous savons depuis la logique de l'Être, que l'immédiateté est la fonction par laquelle l'Être se montre comme le corrélat structurel du nom.¹³⁶ Or, par sa structure, ce que le nom nomme est toujours un étant (*Etwas*), lequel apparaît immédiatement comme un être-en-soi (*Ansichsein*), c'est-à-dire comme quelque chose qui début de soi-même ou, pour le dire à la manière de Leibniz, ce qui est quelque chose plutôt que rien. Dès lors, du moment où le nom

¹³⁶ Nous avons analysé le caractère fonctionnel de l'immédiateté dans la deuxième partie de notre Introduction. Pour une analyse complète sur la fonction du nom dans la *Logique* hégélienne, on peut consulter aussi l'article de Bruno Haas (2012, 129-144), « La fonction du nom ».

entre dans une prédication, le produit sera un être-en-soi. Pour cette raison l'Être s'explicité, il devient alors un être-posé. Au niveau du jugement donc, l'être-posé (référence=prédicat, à savoir médiation qui explicité l'être) est extérieur à l'être immédiat (nom=étant). Dans la mesure où l'être-posé est extérieur à l'être, cela veut dire que le prédicat n'est pas l'étant.

Donc, par sa structure le nom se réfère à autre chose, car le nom n'est pas la chose elle-même. Le nom a donc une structure contradictoire. La contradiction s'effondre lorsqu'elle est posée dans un étant. Or, l'effondrement de la contradiction réalise la référence. Le nom s'annule en faveur de la référence. Ainsi, ce qui s'effondre c'est le caractère substantiel de la nomination. Ainsi l'être devient égale à l'être-posé et, en tant qu'identité différenciée, il apparaît désormais dans la fonction du *Grund*. Par conséquent, nous voyons que l'étant n'a pas sa raison (*Grund*) en lui-même, mais dans l'autre, à savoir dans son prédicat. Ainsi du moment qu'on rende raison à une proposition, on justifie sa référence. L'être est, dès lors, c'est dont on peut rendre raison. Vue sous le prisme de la pensée de Leibniz, cette relation au *Grund* porte le garant de la rationalité et de la nécessité. Ainsi la substance s'universalise en Concept, lequel du moment qu'il se pose comme totalité, c'est-à-dire du moment qu'il inclue la référence en lui, il devient un immédiat posé, à savoir un objet.

Vom Substantialitäts-Verhältnisse ist seiner Zeit gezeigt worden, daß es in das Causalitäts-Verhältniß übergeht. Aber das Seyende hat hier nicht mehr die Bestimmung einer Substanz, sondern eines Objects; das Causalitäts-Verhältniß ist im Begriffe untergegangen; die Ursprünglichkeit einer Substanz gegen die andere, hat sich als ein Schein, ihr Wirken als ein Uebergehen in das Entgegen gesetzte gezeigt. Diß Verhältniß hat daher keine Objectivität. (Op.cit. 137)

À propos de la relation de substantialité, on a montré en son temps qu'elle passe dans la relation de causalité. Pourtant l'étant n'a plus ici la détermination d'une substance, mais d'un objet ; la relation de causalité s'est abîmée dans le concept ; l'originarité d'une substance relativement à l'autre s'est montrée comme une apparence, son agir comme un passage en l'opposé. Cette relation par conséquent n'a pas d'objectivité.

Hegel a déjà montré dans la logique de l'essence (*GW* 11, 396) la raison pour laquelle la relation substantielle passe à la relation causale. En effet au niveau de la substance on parle toujours de la relation de la substance avec ses accidents. Traditionnellement, on considérait la substance comme quelque chose qui existe et qui est connu à travers ses accidents. Or, Hegel renverse cette idée, dans le sens où la substance est ce qui se produit d'une manière performative à travers ces accidents ; elle est le corrélat de ses accidents. Elle est donc le *Schein*, l'apparence illusoire ou la représentation de ses accidents. La substance n'est donc pas une chose réelle, mais une fonction que Hegel définit comme force, « *Die Substanz ist Macht* » (*op.cit.*). Or, en

tant que force, la substance s'autodétermine ; elle se réfère donc à elle-même. Ainsi, en se posant comme identité (donc comme un nom), elle se distingue en même temps de ses accidents (référents) qui deviennent désormais des êtres-posés, car ils sont les attributs dans un jugement de nécessité. Ainsi la substance devient la cause et ses accidents des effets. La causalité est conçue alors comme une relation nécessaire entre deux termes apparemment indépendants. Le B est posé nécessairement une fois qu'on a posé le A. Par le fait que la substance est pensée comme *causa sui*, cela montre, pour Hegel, le caractère tautologique de celle-ci aussi bien que le caractère tautologique du lien entre les termes dans le rapport causal. Nous rappelons que ce caractère tautologique de la relation causale permet sa mathématisation et son expression sous la forme d'un principe ou d'une loi.

Néanmoins, au point où nous en sommes le mécanisme ne concerne plus des substances mais des objets qui se présentent sous la forme des étants. En effet, Hegel nous dit que la relation causale de la substance n'a pas d'objectivité pour la simple raison que celle-ci se réfère à ses termes comme des choses réelles, immédiates, dotées d'une existence propre et indépendantes l'une de l'autre (fait qui n'est qu'une représentation, comme nous avons vu, issue de la logique même de la substance). Or, la substance ne désigne pas une chose réelle, mais une force : la force de représentation. Donc, elle n'est rien que la façon dont on représente la relation causale.

Insofern daher das ein Object in der Form der subjectiven Einheit, als wirkende Ursache gesetzt ist, so gilt diß nicht mehr für eine ursprüngliche Bestimmung, sondern als etwas vermitteltes; das wirkende Object hat diese seine Bestimmung, nur vermittelt eines andern Objects. (Op.cit.)

Dans la mesure, par conséquent, où l'un des objets est posé dans la forme de l'unité subjective, comme cause agissante, cela ne vaut plus comme détermination originaire, mais comme quelque chose de médiatisé ; l'objet agissant n'a cette détermination sienne que par la médiation d'un autre objet.

Dès lors, quand une chose se pose comme sujet, c'est-à-dire comme principe autodéterminant, et donc comme une cause agissante, cela ne veut pourtant pas dire que la cause lui appartient comme une détermination originaire. La cause n'est pas une détermination réelle, mais elle appartient à la représentation de la chose, à savoir à la façon de parler. En effet, comme nous avons vu, l'hypostase c'est l'effet de la parole. Par conséquent, comme la cause n'est qu'une représentation elle se médiatise par son autre, à savoir par l'effet. Ainsi quand on parle d'une cause on le met toujours en rapport avec un effet, sinon elle n'a pas de sens.

En revanche, l'objectivité, telle qu'elle se présente ici, concerne des objets qui communiquent leur détermination. Par conséquent, même si nous posons un objet comme cause d'une action,

cela ne veut pas dire que cet objet est une chose existante qui se comporte comme un sujet, c'est-à-dire comme une unité auto-déterminante. Au contraire, sa détermination est tout simplement la totalité du concept et pour cette raison le réel (parole) devient structure objective (langage). Donc ce qui apparaît comme causalité dans un système mécanique n'a pas sa source à une unité substantielle quelconque, mais dans le processus mécanique lui-même. La causalité est donc corrélat du modèle mécanique. La cause et l'effet ont sens seulement quand il se réfèrent aux choses existantes. En revanche, dans le processus mécanique, on ne peut pas distinguer entre une cause et un effet, car à chaque instance un objet peut être, dans un sens, cause et, dans un autre, effet. Dès lors les rapports entre les objets ne sont pas réglés par une substance, mais par les règles générales du système mécanique. De cette manière la causalité est intégrée au modèle mécanique sous la forme des principes ou des lois.

– Der Mechanismus, da er der Sphäre des Begriffs angehört, hat an ihm dasjenige gesetzt, was sich als die Wahrheit des Causalitäts-verhältnisses erwies; daß die Ursache, die das an und für sich seyende seyn soll, wesentlich ebensowohl Wirkung, Gesetzseyn ist. Im Mechanismus ist daher unmittelbar die Ursachlichkeit des Objects eine Nicht-Ursprünglichkeit; es ist gleichgültig gegen diese seine Bestimmung; daß es Ursache ist, ist ihm daher etwas Zufälliges. (Op.cit.)

Le mécanisme, étant donné qu'il appartient à la sphère du concept, a posé en lui ce qui s'est prouvé comme la vérité de la relation de causalité ; que la cause, qui doit être l'étant en et pour soi, est essentiellement tout aussi bien effet, être-posé. Dans le mécanisme par conséquent la causalité de l'objet est immédiatement une non-originarité ; il est indifférent à l'égard de cette détermination sienne ; qu'il soit cause est par conséquent pour lui quelque chose de contingent.

Une fois que nous arrivons au domaine qui appartient au mécanisme, nous pouvons constater le sens véritable de la relation de causalité. En effet, ce qui préside c'est le lien contingent qui lie deux termes différents : une cause et un effet. En revanche, le mécanisme, en tant qu'unité conceptuelle, retient comme on a vu le caractère tautologique de ces termes. Dès lors, un objet peut apparaître comme cause ou comme effet à la fois, car il n'est pas un étant mais un modèle, donc quelque chose qui substitue à la chose réelle. Nous avons déjà vu que le problème avec la relation substantielle c'était qu'elle considérait ces termes comme des étants réels et différents l'un de l'autre. Néanmoins, dans la mesure où cette relation est conceptualisée ce qui apparaît c'est que, en réalité, ces termes ne sont rien d'autre que les effets de la modélisation apportée par le concept. Désormais, il n'y a plus besoin de supposer une réalité factice qui se trouve quelque part, ni une source originare des phénomènes à expliquer comme c'est le cas avec Aristote, par exemple, mais seulement des termes mathématisés et interchangeables dans les équations d'un modèle mécanique. Ainsi l'objet mécanique est indifférent à la

détermination qu'il reçoit et contingent par rapport aux règles mécaniques qui constituent sa fonction.

– Insofern könnte man wohl sagen, daß die Causalität der Substanzen nur ein vorgestelltes ist. Aber eben diese vorgestellte Causalität ist der Mechanismus, indem er diß ist, daß die Causalität, als identische Bestimmtheit verschiedener Substanzen, somit als das Untergehen ihrer Selbstständigkeit in dieser Identität, ein blosses Gesetzseyn ist; die Objecte sind gleichgültig gegen diese Einheit, und erhalten sich gegen sie. (Op.cit.)

Dans cette mesure, l'on pourrait bien dire que la causalité des substances est seulement quelque chose de représenté. Mais c'est justement cette causalité représentée qui est le mécanisme, en tant qu'il est ceci, à savoir que la causalité comme détermination identique de substances diverses, est donc comme l'abîmer de leur subsistance-par-soi dans cette identité, un simple être-posé ; les objets sont indifférents à l'égard de cette unité, et se maintiennent face à elle.

Alors, la causalité des étants telle qu'on l'a conçue auparavant n'était rien d'autre que le corrélat du modèle mécanique, dans la mesure où celui-ci représente la chose existante. En effet, nous avons pris la relation causale comme quelque chose qui appartenait à la nature des étants autonomes. Or, cette relation dans la mesure où elle devient conceptuelle elle se perde dans la structure du concept. Comme nous avons vu, l'objet est l'hypostase du concept. Par ce fait, il devient autre. Ainsi la chose réelle se substitue par l'objet mécanique, c'est-à-dire par le modèle. Donc ce qui se présentait immédiatement sous la forme d'un étant était en réalité déjà médiatisé par le concept. Le mécanisme est, de ce point de vue, la vérité de la causalité, à savoir qu'elle est représentation et le modèle mécanique est cette représentation. Le modèle mécanique conserve la causalité non plus comme caractère inné des objets, mais comme effet de structure. Les objets restent indifférents par rapport à cette détermination selon leur détermination.

Aber ebensowohl ist auch diese ihre gleichgültige Selbstständigkeit ein blosses Gesetzseyn; sie sind darum fähig, sich zu vermischen und zu aggregieren, und als Aggregat zu Einem Objecte zu werden. Durch diese Gleichgültigkeit ebensowohl gegen ihren Uebergang, als gegen ihre Selbstständigkeit sind die Substanzen Objecte. (Op.cit.)

Mais, tout aussi bien, cette subsistance-par-soi indifférente qui est leur est également un simple être-posé ; elles sont par conséquent capables de se mélanger et de s'agréger, et en tant qu'agrégat de parvenir à Un objet. Par cette indifférence aussi bien à l'égard de leur passage qu'à l'égard de leur subsistance-par-soi, les substances sont objets.

Par le fait que l'objet est la présence immédiate du concept sous la forme d'un étant, il a en lui une détermination seulement abstraite. Ainsi, il devient possible de se mélanger et de s'agréger. Ainsi la multiplicité des étants dispersés est substituée par la représentation unique du modèle

mécanique. En outre, par le fait que l'objet est Un, nous savons depuis la logique de l'Être que cela ouvre la voie de sa quantification, c'est-à-dire de sa mathématisation. L'unicité de l'objet permet son calcul. Donc quand on cherchait un rapport direct pour saisir la réalité, on a trouvé finalement un rapport oblique par lequel la réalité peut être saisie et être formalisée. Par cette voie l'étant se transforme en objet et la réalité en objectivité, c'est-à-dire à quelque chose qui peut être saisi d'une manière scientifique.

2.2.1 Le processus mécanique formel

Une fois que Hegel a établi la structure du modèle mécanique, il passe à la présentation d'une typologie des modèles. Il s'agit donc de la présentation des paradigmes scientifiques qui correspondent à chaque instance du processus mécanique. En effet le processus formel qui constitue le premier paradigme que Hegel nous présente, c'est le modèle par excellence dans la mesure où il présente la structure élémentaire de tout modèle mécanique. Ainsi, comme nous avons déjà vu, tout rapport mécanique est toujours une structure à trois termes, c'est-à-dire les objets mécaniques et la communication entre eux qui joue le rôle de l'intermédiaire. Or, pour que la communication puisse être établie entre les objets, il faut qu'ils réagissent entre eux. Nous obtenons donc le schéma élémentaire de tout rapport mécanique, qui est le schéma de la mécanique classique : *action-réaction*. Ainsi on obtient une description du rapport des objets dans le mouvement produit par le choc. Néanmoins, le caractère réactif de l'objet dans le choc, manifeste en même temps la singularité autonome de sa figure. L'objet mécanique est donc *élastique* (dans la mécanique classique on dirait qu'il est élastique et ductile) et son élasticité est la condition nécessaire de tout processus mécanique. Finalement le produit de ce processus n'est rien d'autre que l'*état d'inertie*. En effet, puisque l'objet mécanique est indifférent par rapport au mouvement dans lequel il se soumet suivant sa structure mécanique, il revient à l'état du repos une fois que l'action s'épuise. Cela constitue le principe d'inertie qui est la condition nécessaire de tout mouvement mécanique. Dès lors, Hegel va nous présenter à cette unité les trois traits du modèle formel de la mécanique classique : i) la communication qui s'analyse dans le schéma d'action-réaction, ii) l'élasticité, et iii) l'état d'inertie.

Der mechanische Proceß ist das Setzen dessen, was im Begriffe des Mechanismus enthalten ist, zunächst also eines Widerspruchs. (Op.cit.)

Le processus mécanique est le poser de ce qui est contenu dans le concept du mécanisme, donc tout d'abord d'une contradiction.

Ce que nous avons vu jusqu'ici c'est que la vérité de l'objet mécanique c'est le processus. En effet, le concept du mécanisme est l'hypostase du concept et pour cette raison l'objet se trouve dans des rapports externes, indifférents et aptes à être mathématisés. Ainsi l'objet apparaît comme une singularité autonome et comme multiplicité d'objets en même temps. Celle-là est sa contradiction. Pour cela l'objet mécanique s'épuise dans ces rapports externes et ainsi il est processus. Hegel marque dès le début le caractère formel de ce processus. Nous avons déjà remarqué que la contradiction apparaît puisque le modèle mécanique fonctionne comme substitut. Il n'est pas un être, mais un être-posé, donc un objet formel qui sert comme modèle de la chose. Le modèle mécanique représente alors le processus mécanique.

1. *Das Einwirken der Objecte ergibt sich aus dem aufgezeigten Begriffe so, daß es das Setzen der identischen Beziehung der Objecte ist. Diß besteht nur darin, daß der Bestimmtheit, welche bewirkt wird, die Form der Allgemeinheit gegeben wird; – was die MITTHEILUNG ist, welche ohne Uebergehen ins entgegengesetzte ist. (Op.cit.)*

L'influencer des objets se dégage à partir du concept mis en évidence, en cette manière qu'il est le poser du rapport identique des objets. Cela consiste seulement en ce qu'à la détermination qui se trouve effectuée¹³⁷ on donne la forme de l'universalité ; – ce qui est la Communication, laquelle est sans passage à l'opposé.

L'identité abstraite des objets mécaniques devient l'unité négative du processus mécanique et l'indépendance de l'objet devient la détermination positive du processus. Or, ce processus est d'abord formel. Les objets ne sont pas vraiment changés, ils restent persistants vis-à-vis du processus, mais c'est celui-ci qui manifeste leur persistance à toutes ces implications. La particularité logique du mécanisme formel consiste en la structure logique du concept, dans la mesure où il distribue sa différence structurale à ces termes. Ainsi, comme tel, le processus mécanique formel implique que le concept est conçu comme un étant : l'universel est ce qui agit sur l'objet, quand l'objet est indépendant, singularité réceptive, c'est-à-dire quand il fonctionne comme un étant. Dans la mesure où l'objet fonctionne comme un étant, il contient en lui son autre et ainsi une détermination extérieure est transmise d'un objet à l'autre. Hegel décrit le rapport entre l'universel (détermination) et le singulier (objet) en utilisant le terme « communication » (*Mittheilung*) et ainsi il soutient que ceci est intrinsèquement mécanique. Nous voyons bien alors que Hegel voit le processus mécanique comme une structure ternaire dont la communication sert comme intermédiaire, comme nous avons remarqué ci-dessus.

– *Die geistige Mittheilung, die ohnehin in dem Elemente vorgeht, welches das Allgemeine in der Form der Allgemeinheit ist, ist für sich selbst eine ideelle Beziehung,*

¹³⁷ Bourgeois suit ici l'édition de Lasson où il met « *bestimmt* » au lieu du « *bewirkt* » qui se trouve à l'original, et il traduit donc : « à la détermination qui est déterminée », Vrin, 2016, p. 181.

worin sich ungetrübt eine Bestimmtheit von einer Person in die andere continuirt, und ohne alle Veränderung sich verallgemeinert, – wie ein Duft in der widerstandlosen Atmosphäre sich frey verbreitet. (Op.cit. 137-138)

La communication spirituelle, qui en tout état de cause survient dans l'élément qui est l'universel dans la forme de l'universalité, est pour elle-même un rapport idéal dans lequel une détermination se continue sans perturbation d'une personne dans l'autre, et sans aucun changement s'universalise, – comme une odeur se répand librement dans l'atmosphère qui ne lui offre aucune résistance.

Le mécanisme est donc une contradiction qui a la forme d'une différence qui disparaît dans l'identité, qui se scinde dans une différence qui à son tour disparaît à nouveau. C'est ainsi que nous avons construit l'universel. Nous avons compris que dans le rapport à l'étant, il y a un universel qui s'introduit, et du moment que cela arrive, il s'introduit aussi une contradiction, parce que nous avons introduit une qualité à un étant qui est un et multiple à la fois. Nous avons donc la forme d'une identité qui se différencie et par cette différence elle est identité ; cette forme qu'Hegel a appelé tautologique. Si on veut la décrire le plus abstraitement possible, c'est une structure qui présente un rapport à un autre qui en vérité se dite être le même. Mais, sur quel plan existe cette dialectique ? Évidemment cela ne peut pas exister sur le plan réel, substantiel ou sur le domaine des étants. Il s'agit donc de la pensée. Or, cette pensée n'est pas la substance pensante, mais l'introduction du langage dans le monde. Quand on commence à nommer, on introduit l'universel.¹³⁸ En effet, l'universel est un signe qui signifie plusieurs moments, et du moment où il est introduit il y a une logique du signifiant. Cela est le sens technique de l'idéalité chez Hegel : c'est la dynamique incluse dans le fonctionnement de la signifiante comme une identité qui se différencie. En outre, c'est la structure générale du signe qui s'applique au domaine spirituel. Il suffit donc de signifier quelque chose pour introduire la structure de l'universel. Ainsi, selon la métaphore chère à Hegel,¹³⁹ il se laisse dans l'atmosphère et il est transmis sans trouver aucune résistance.

Aber auch in der Mittheilung zwischen materiellen Objecten macht sich ihre Bestimmtheit auf eine eben so ideelle Weise, so zu sagen, breit; die Persönlichkeit ist eine unendlich intensivere Härte, als die Objecte haben. (Op.cit. 138)

¹³⁸ Voir Haas, « La fonction du nom dans la logique spéculative », *op.cit.* p. 139.

¹³⁹ Ici Hegel répète presque *verbatim* la métaphore qui a été utilisée dans la *Phénoménologie de l'Esprit*, lorsqu'il voulait décrire comment l'intellection, qui exprime l'Esprit des Lumières, supprime, comme une guerre chimique, l'esprit de la vieille superstition religieuse qui n'offre plus aucune résistance :

Die Mittheilung der reinen Einsicht ist deßwegen einer ruhigen Ausdehnung oder dem Verbreiten wie eines Duftes in der widerstandslosen Atmosphäre zu vergleichen. (GW 9, 295)

La communication de l'intellection pure fait donc penser à une expansion calme ou à la diffusion d'une odeur dans une atmosphère sans résistance. (Traduction J. Hyppolite, t.II, p. 98).

Mais également dans la communication entre des objets matériels, leur détermination s'étend pour ainsi dire d'une manière pareillement idéale ; la personnalité est une consistance infiniment plus intensive que celle qu'ont les objets.

De la même manière, le processus mécanique n'est pas un phénomène, mais une idéalité. Du moment qu'on pose un modèle on introduit l'universel, car il fonctionne comme un signe qui signifie plusieurs instances. Or, quand on utilise un modèle comme dispositif pour représenter la réalité, il devient un signifiant et la réalité se met à la place du signifié. Ainsi, le mécanisme peut être posé comme identité qui se différencie et identifie la différence ; il fonctionne donc comme rapport à soi. La leçon importante à retenir ici, c'est qu'on ne peut pas accéder la chose directement. L'idéalité marque un au-delà qui ne se présente pas directement ; l'idéal n'est pas l'objet, mais son au-delà, sa structure et avec cette figure Hegel introduit le principe autodéterminant, qui l'appelle la personnalité, c'est-à-dire la structure qui organise chaque partie. En effet, le tout est plus fort que ces parties.

Die formelle Totalität des Objects überhaupt, welche gegen die Bestimmtheit gleichgültig, somit keine Selbstbestimmung ist, macht es zum Ununterschiedenen vom andern, und die Einwirkung daher zunächst zu einer ungehinderten Continuirung der Bestimmtheit des einen in dem andern. (Op.cit.)

La totalité formelle de l'objet en général, qui est indifférente à l'égard de la détermination, par là n'est pas une auto-détermination, fait de lui l'indifférencié par rapport à l'autre, et, par conséquent, fait de l'influence d'abord une continuation non entravée de la détermination de l'un dans l'autre.

L'objet, dans le sens où il est un modèle, il n'est rien d'autre que l'instance hypostasiée de l'unité conceptuelle ; il est le concept pris comme un étant. Ainsi, il fait l'au-delà accessible, car il devient objet du *logos*. Or, le modèle par sa forme substantialisée ne peut pas être un principe autodéterminant. Au contraire, son universalité conceptuelle le pose comme extérieur et indifférent. Par conséquent, en tant qu'objet, il est seulement fonction du rapport à l'autre. Ainsi, il reste extérieur et indifférent par rapport à la détermination et par rapport à l'autre objet. Pour cette raison, l'objet manifeste sa structure singulière, seulement à travers la communication. Par conséquent, il communique sa détermination à toutes les parties du système sans poser des obstacles.

Im Geistigen ist es nun ein unendlich mannichfaltiger Inhalt, der mittheilungsfähig ist, indem er in die Intelligenz aufgenommen, diese Form der Allgemeinheit erhält, in der er ein mitteilbares wird. Aber das nicht nur durch die Form, sondern an und für sich Allgemeine ist das Objective als solches, sowohl im Geistigen als im Körperlichen, wogegen die Einzelheit der äussern Objecte, wie auch der Personen ein unwesentliches ist, das ihm keinen Widerstand leisten kann. (Op.cit.)

Maintenant, dans le spirituel c'est un contenu infiniment varié qui est capable de communication, en tant que, assumé dans l'intelligence, il reçoit cette forme de l'universalité dans laquelle il devient quelque chose de communicable. Cependant ce qui est universel, pas seulement par la forme, mais en et pour soi, est l'objectif comme tel, aussi bien dans le spirituel que dans le corporel, face auquel la singularité des objets extérieurs comme aussi des personnes est quelque chose d'inessentiel qui ne peut lui poser de résistance.

Dans le monde qui concerne les affaires sociales il y a une multiplicité des contenus qui peuvent être transmis d'un individu à l'autre au moyen de l'universalité abstraite qui introduit le langage. Cela est une leçon qu'on peut déjà tirer de la *Phénoménologie de l'Esprit*. Or, le concret, ce qui est objectif est apporté seulement à travers la modélisation. Ainsi on peut modéliser non pas seulement le monde matériel, mais aussi le monde social. Donc, il n'y a pas que la Physique qu'elle modélise, mais aussi la Sociologie, l'Anthropologie et avant tout la Linguistique.¹⁴⁰ Pourtant, que ce soit dans la physique ou aux affaires de l'esprit humain, le rapport de communication est tel qu'une détermination universelle agit aux objets singuliers de telle sorte qu'ils ne peuvent pas résister, mais ils absorbent simplement la détermination sans s'adapter vraiment en elle. L'universel est ce qui s'étend, qui passe d'un objet à l'autre. Le singulier est indépendant, incapable de poser vraiment l'universel en soi et ainsi incapable de résister à son activité.

Die Gesetze, Sitten, vernünftige Vorstellungen überhaupt, sind im Geistigen solche Mittheilbare, welche die Individuen auf eine bewußtlose Weise durchdringen, und sich in ihnen geltend machen. Im Körperlichen sind es Bewegung, Wärme, Magnetismus, Electricität und dergleichen – die, wenn man sie auch als Stoffe oder Materien sich vorstellen will, als imponderable Agentien bestimmt werden müssen, – Agentien, die dasjenige der Materielität nicht haben, was ihre Vereinzelung begründet. (Op.cit.)

Les lois, les mœurs, les représentations rationnelles en général sont, dans le spirituel, des communicables qui pénètrent les individus d'une manière inconsciente et se font valoir en eux. Dans le corporel, ce sont le mouvement, la chaleur, le magnétisme, l'électricité et des choses de ce genre – qui, même si l'on veut se les représenter comme des matériaux ou des matières, doivent se trouver déterminés comme agents impondérables, – des agents qui n'ont pas cet élément de matérialité qui fonde leur singularisation.

¹⁴⁰ Selon Saussure, la Linguistique, à l'encontre des autres sciences qui ont leur objet devant eux, est marquée par une dualité indissociable entre la méthode et son objet qui la fait une science et son objet une structure formelle et formalisable : « Bien loin que l'objet précède le point de vue, on dirait que c'est le point de vue qui crée l'objet » (1968, 23). Ainsi le langage n'est ni une substance, ni une création humaine, mais un rapport entre une méthode et un objet à connaître. Par conséquent, nous ne connaissons du langage que les modèles que nous construisons et ainsi la langue est « un tout en soi et un principe de classification » (*op.cit.* 25). Elle est donc modèle et l'ensemble des modèles, car elle est une structure formelle. Donc on peut se demander où se trouve cette structure ? La réponse de Saussure est : dans la communication. La langue est donc rapport entre deux ou plusieurs interlocuteurs, d'où la distinction entre langue et parole. Disons en hégélien, que la parole c'est la présence de la langue sous la forme d'un étant. Par conséquent, le rapport entre langue et parole est un rapport dialectique et pour cette raison Saussure lui-même l'aborde sous le rapport de la communication.

Si la signifiante est la caractéristique des activités humaines, alors la science peut se constituer en modélisant ces activités comme des systèmes des signes. En effet, et Hegel semble anticiper ici Saussure,¹⁴¹ car chaque société repose, en bonne partie, sur un dispositif tiré des habitudes inconscients collectifs qui constituent les mœurs, les lois etc. De même, dans le monde physique l'universel est ce qui s'étend, qui passe d'un objet à l'autre à la manière du mouvement, de la chaleur, du magnétisme et de l'électricité ; ceux-ci constituent des formes qui ne transforment pas le singulier à un vrai agent, mais ils réalisent simplement d'une manière mécanique une certaine modalité objective,¹⁴² malgré l'illusion que tous ces éléments ont un caractère réel, et constituent les qualités innées de la matière. En revanche ce qui caractérise le modèle mécanique, c'est que l'objet singulier doté de signifiante est intrinsèquement faite d'un rapport à l'autre. Cette articulation fondamentale se réitère à tous les degrés du mécanisme, car rien ne signifie en soi et par soi. Le sens est donc rapport, et sa façon d'être est un système des renvois dans lesquels il se produit par ce qu'il n'est pas. Telle est la contradiction dont la résorption est constitutive de toute structure d'échange en général.

2. Wenn nun im Einwirken der Objecte auf einander zuerst ihre identische Allgemeinheit gesetzt wird, so ist eben so nothwendig das andere Begriffsmoment, die Besonderheit zu setzen; die Objecte beweisen daher auch ihre Selbstständigkeit, erhalten sich als einander äusserlich, und stellen die Einzelheit in jener Allgemeinheit her. Diese Herstellung ist die Reaction überhaupt. (Op.cit.)

Si, maintenant, dans l'influencer des objets les uns sur les autres, on pose d'abord leur universalité identique, il est tout aussi nécessaire de poser l'autre moment du concept, la particularité ; les objets prouvent par conséquent aussi leur subsistance-par-soi, ils se maintiennent comme extérieurs les uns aux autres, et dans cette universalité instaurent la singularité. Cette instauration est la réaction en général.

Mais dans cet acte de communication par laquelle l'universel se déploie à travers la singularité, dont l'illustration paradigmatique serait un système mécanique dans lequel le mouvement est communiqué par le choc, il y a certains rapports différentiels qui émergent. Sous les termes de la logique du concept, l'universel, c'est-à-dire la détermination d'un objet ne se singularise pas directement, mais seulement à travers la dimension de la particularité. Donc le « poser » de la particularité (comme un moment objectif ou mécanique) est une implication importante du processus formel. Ce que le « poser » de la particularité signifie c'est que les objets qui comblent les extrêmes du processus sont distingués par exemple par leur masse, leur puissance,

¹⁴¹ Dans ces *Cours de linguistique générale*, Saussure note : « En effet tout moyen d'expression reçu dans une société repose en principe sur une habitude collective ou, ce qui revient au même, sur la convention » (*op.cit.* 100-1).

¹⁴² Hegel traite toutes ces instances dans la partie consacrée à la Mécanique et à la Physique, dans sa *Philosophie de la nature*, §260, 303, 312 et 323, (*GW* 20, 251, 300, 307 et 324).

etc., de telle sorte que leurs caractéristiques extrinsèques amènent aux rapports différentiels entre eux. Par le fait que l'universel se communique au singulier, le singulier absorbe la détermination, mais il garde l'individualité de sa figure et il reste indépendant et extérieur aux autres singularités, même à ceux que la même pulsion est communiquée.

Zunächst ist sie nicht zu fassen, als ein blosses Aufheben der Action und der mitgetheilten Bestimmtheit; das Mitgetheilte ist als Allgemeines positiv in den besondern Objecten und besonders sich nur an ihrer Verschiedenheit. Insofern bleibt also das Mitgetheilte, was es ist; nur vertheilt es sich an die Objecte, oder wird durch deren Particularität bestimmt. (Op.cit.)

Tout d'abord, elle n'est pas à saisir comme un simple relever de l'action et de la détermination communiquée ; ce qui est communiqué est, en tant qu'un universel, positif dans les objets particuliers et il se particularise seulement en leur diversité. Dans cette mesure, le communiqué demeure donc ce qu'il est ; seulement il se réparti en les objets, ou se trouve déterminé par leur particularité.

Hegel souligne le fait qu'il ne faut pas entendre la réaction comme l'acte par laquelle l'objet supprime l'action de l'autre objet et annule la détermination qui lui est transmis. En revanche, l'universel (abstrait) c'est la détermination identique dont la spécification est la communication entre action et réaction (particulier). Ainsi, la réaction intègre l'objet mécanique partiel et en fait un singulier. Dès lors, l'objet mécanique fonctionne comme singulier. Par conséquent, la détermination communiquée par l'universel est partagée parmi les objets particuliers du système. Dans cette mesure la détermination communiquée reste intacte et extérieur aux objets qui la partagent. Le schéma qui se produit est alors le suivant :

Universel → (Action-Réaction) Particulier → Singulier

Le singulier devient tel grâce à la médiation du particulier (action-réaction). Ainsi on peut concevoir l'identité de la figure de l'objet justement parce qu'il réagit à l'universalité de la détermination communiquée.

– Die Ursache geht in ihrem Andern, der Wirkung, die Activität der ursachlichen Substanz in ihrem Wirken verloren; das einwirkende Object aber wird nur ein Allgemeines; sein Wirken ist zunächst nicht ein Verlust seiner Bestimmtheit, sondern eine Particularisation, wodurch es, welches zuerst jene ganze, an ihm einzelne Bestimmtheit war, nun eine Art derselben, und die Bestimmtheit erst dadurch als ein Allgemeines gesetzt wird. (Op.cit. 138-139)

La cause se perd dans son autre, l'effet, l'activité de la substance causale dans son agir ; mais l'objet influençant devient seulement un universel ; son agir n'est pas d'abord une perte de sa détermination, mais une particularisation par quoi lui, qui était d'abord en lui cette détermination singulière totale, devient maintenant une espèce de celle-ci, et la détermination se trouve seulement par là posée comme un universel.

Ainsi, le processus formel est à la fois action de l'universel au singulier et réaction de la part du singulier. En effet, l'objet qui exerce son influence à l'autre devient l'universel par lequel la détermination est communiquée. Ainsi, en ce système il n'y a pas une cause originaire qui commence le processus. Au contraire, chaque objet peut être vu comme un universel, dans la mesure où il contient en lui la détermination qui doit transmettre. Par conséquent, l'objet devient une spécification de cette détermination totale et son expression processuelle. Donc, la question sur la cause du processus ne se pose plus. L'idée de l'origine n'a pas lieu, elle s'évacue dans le système mécanique, parce que l'objet est cause et effet à la fois, selon le point de vue qu'on adopte.

Beydes, die Erhebung der einzelnen Bestimmtheit zur Allgemeinheit, in der Mittheilung, und die Particularisation derselben oder die Herabsetzung derselben, die nur Eine war, zu einer Art, in der Vertheilung, ist ein und dasselbe. (Op.cit. 139)

Les deux choses, l'élévation de la détermination singulière à l'universalité dans la communication et la particularisation de celle-ci ou la dégradation de celle-ci, qui était seulement Une, à une espèce dans la répartition, est une seule et même chose.

L'objet qui est actif est ce qui a absorbé la force de l'universel. Or, dans la mesure où les objets sont toujours des totalités indépendantes, cette action sera contrée par une réaction, l'impulsion va générer une répulsion. Dans la répulsion, le singulier reprend la force transmise par l'objet qui avait absorbé la force de l'universel, mais il reste aussi identique à soi, il n'absorbe pas mais il repousse. Dans l'action, il y a simplement une transition au sens unique, mais avec la persistance du singulier, la détermination transmise par l'universel assume une spécificité. Ces deux choses sont en effet deux côtés du même processus, dans la mesure où la même détermination est communiquée dans toutes les parties du mécanisme.

Die Reaction ist nun der Action gleich. – Diß erscheint zunächst so, daß das andre Object das ganze Allgemeine in sich aufgenommen, und nun so actives gegen das Erste ist. So ist seine Reaction dieselbe als die Action, ein gegenseitiges Abstoßen des Stosses. (Op.cit.)

La réaction est maintenant égale à l'action. – Cela apparaît d'abord de telle sorte que l'autre objet a assumé en soi l'universel total, et maintenant est ainsi quelque chose d'actif face au premier. Ainsi sa réaction est-elle la même que l'action, un repousser réciproque de l'impulsion.

Nous comprendrons, donc, qu'on peut décrire le même processus soit comme la communication d'une détermination dans un autre objet (action), soit comme différenciation de cette même détermination dans plusieurs objets (réaction). Comme nous avons vu, ceux-ci sont deux sens d'un processus unique. Or, dans un premier temps, cela apparaît comme si l'objet

qui reçoit la détermination assume entièrement le caractère universel qu'elle contient. Il se transforme donc dans un agent actif contre l'objet qui a communiqué cette détermination. Par conséquent, la communication d'une détermination est, en même temps, communication de la capacité de regarder l'objet qui a reçu cette détermination comme un point de référence de la structure, et ainsi comme indépendant par rapport à l'objet qui a agi. Une pièce de domino, par exemple, n'est pas seulement un objet passif qui reçoit la force de la pièce voisine, mais aussi un objet indépendant qui, par sa réaction à celle-ci, produit l'effet domino.

Zweitens ist das Mitgetheilte das Objective; es bleibt also substantielle Bestimmung der Objecte, bey der Voraussetzung ihrer Verschiedenheit; das Allgemeine specificirt sich somit zugleich in ihnen, und jedes Object gibt daher nicht die ganze Action nur zurück, sondern hat seinen specifischen Antheil. (Op.cit.)

Deuxièmement, le communiqué est l'objectif; il demeure donc une détermination substantielle des objets sous la présupposition de leur diversité; l'universel se spécifie ainsi en même temps en eux, et chaque objet par conséquent ne donne pas seulement en retour l'action totale, mais il a sa participation spécifique.

Dans un deuxième moment, la détermination communiquée est le sens du modèle mécanique, elle est ce qui fonde sa scientificité. En effet, la détermination communiquée est partagée dans tous les objets du système, tandis que la multiplicité des objets est posée d'avance. Par conséquent chaque objet est inessentiel par rapport à la détermination. Ainsi, chaque objet singulier fonctionne comme la spécification du caractère générale qu'impose la détermination universelle, et il manifeste tout simplement une partie spécifique de la totalité du mécanisme. Chaque pièce de domino participe donc dans le mouvement de la totalité du système, comme partie qui communique le mouvement d'une pièce à l'autre. L'ensemble de la série est conçu sous la présupposition que les différentes parties de celle-ci communiquent le mouvement dans la totalité du système.

Aber drittens ist die Reaction insofern ganz negative Action, als jedes durch die Elasticität seiner Selbstständigkeit, das Gesetzseyn eines andern in ihm ausstößt, und seine Beziehung auf sich erhält. (Op.cit.)

Mais troisièmement la réaction est action totalement négative dans la mesure où chacun, par l'élasticité de sa subsistance-par-soi, repousse l'être-posé d'un autre en lui et maintient son rapport à soi.

En outre, d'une manière complémentaire aux deux premiers, le schéma de l'action-réaction ne consiste pas seulement en la distinction entre l'objet qui communique l'action et l'objet qui la reçoit, ni non plus en l'identification d'un caractère commun entre les deux. La réaction est, dans un sens, négative parce que chaque objet garde toujours son caractère indépendant. Ainsi,

la réaction (Particulier) à la détermination générale (Universelle) manifeste le caractère autonome de l'objet (Singulier). En effet c'est seulement à travers sa réaction qu'il manifeste l'unité de sa figure et son autonomie par rapport à la détermination du système. Par le fait donc qu'il est toujours autonome, l'objet repousse l'autre et il garde sa cohésion et par conséquent la cohésion du système aussi. L'objet mécanique est donc élastique et son élasticité, dans l'ensemble du syllogisme qui forme le processus formel, est la condition nécessaire du processus.

Quand Hegel parle ici de l'élasticité de l'objet autonome, il aborde en fait un principe bien connu de la mécanique classique : l'objet mécanique est élastique et ductile. Ces termes désignent la capacité d'un matériau à se déformer plastiquement sans se rompre. On entend par ce fait que l'objet mécanique est matériel. Or, au point où nous en sommes nous savons que le modèle de l'objet n'est pas l'objet réel mais son substitut formel (mathématique). Ainsi, dans le domaine du modèle mécanique, cette unité de l'objet n'est pas corporelle dans le sens phénoménologique du terme, mais plutôt unité spatiotemporelle, et donc unité quantifiable qui peut être exprimée d'une manière mathématique.¹⁴³ Ainsi, ce qu'on a considéré comme étant est tout simplement corrélat du modèle.

Enfin, par la dialectique de l'action-réaction, nous voyons comment le mécanisme formel évacue l'idée de l'origine. En effet, le processus crée d'une manière performative sa propre condition (c'est-à-dire l'unité de la figure de l'objet comme condition nécessaire du processus mécanique), à travers la réaction de l'objet à la détermination qui reçoit. Dès lors, il n'y a plus besoin de recourir à une cause extérieure au système, c'est-à-dire une cause finale, imposé par un agent extérieur, mais il suffit de décrire le processus afin qu'on puisse trouver sa cause efficiente. En fait le physicien mécaniste doit présupposer que la condition nécessaire du mouvement produit par le choc c'est la matérialité du corps. Or, l'attribution de ce moment

¹⁴³ Le concept de l'élasticité Hegel l'utilise aussi dans la *Philosophie de la Nature*, §297-8 (GW 20, 295-7), après avoir introduit les différentes formes de cohésion. L'élasticité se dépend de la cohésion, puisqu'un corps est élastique dans la mesure où il présente une continuité matérielle quand une force extérieure est appliquée sur lui. Hegel note que l'élasticité se manifeste pendant le mouvement produit dans un corps par la force d'un autre corps. Donc, l'élasticité implique le mouvement des parties d'un corps et leur retour à leur position originare. Ainsi, lorsqu'un corps conserve soi-même face à une force contraignante, il manifeste de l'élasticité. Or, Hegel précise qu'il ne s'agit pas des parties matérielles comme les atomes, les molécules etc., mais seulement des parties différenciées d'une manière quantitative et contingente « de telle sorte que leur continuité ne peut, par essence, être séparée de leur être-différencié ». Or, nous savons depuis §261 que la matière est une unité spatiotemporelle. Par conséquent, dans l'élasticité « la partie matérielle, l'atome, la molécule, est en même temps posée comme occupant de façon affirmative son espace, comme subsistance, et, tout aussi bien, comme non-subsistante, – comme étant, en tant que quantum, tout en un, comme grandeur extensive et comme grandeur seulement intensive (trad. Bourgeois, p. 341) » [So ist in der Elasticität der materielle Theil, Atom, Molecule zugleich als affirmativ seinen Raum einnehmend, bestehend gesetzt, und ebenso zugleich nicht bestehend, – als Quantum in Einem als extensive Größe und als nur intensive Größe. (Op.cit. 296)].

conceptuel revient à une réflexion extérieure et donc à une position de ses propres présuppositions.¹⁴⁴

Die spezifische Besonderheit der mitgetheilten Bestimmtheit in den Objecten, was vorhin Art genannt wurde, geht zur Einzelheit zurück, und das Object behauptet seine Aeusserlichkeit gegen die mitgetheilte Allgemeinheit. Die Action geht dadurch in Ruhe über. Sie erweist sich als eine an der in sich geschlossenen gleichgültigen Totalität des Objects, nur oberflächliche, transiente Veränderung. (Op.cit.)

La particularité spécifique de la détermination communiquée dans les objets, ce qu'auparavant a été appelé espèce, revient à la singularité, et l'objet affirme son extériorité par rapport à l'universalité communiquée. L'action, de ce fait, passe dans le repos. Elle se prouve comme un changement transitoire, seulement superficiel, en la totalité indifférente, fermée en soi, de l'objet.

À la fin du processus formel l'objet revient à ce que Hegel appelle un état de repos. En effet, après le choc de la détermination reçue, l'objet grâce à son caractère élastique réaffirme sa singularité et son indifférence par rapport à l'universalité. Par le fait que l'objet maintient toujours sa cohésion, cela manifeste le caractère transitoire de toute force mécanique. Le mécanisme ne transforme pas la constitution de ces parties, et cela est le principe de sa cohésion. La force mécanique est transitoire et concerne seulement la surface de l'objet tandis que sa figure reste intacte. Ainsi ce paradigme peut fonctionner. La fin du processus formel arrive donc au principe galiléen de l'inertie. Sous le nom d'inertie Kepler, d'abord, a désigné la tendance des corps à rester au repos et à s'opposer au mouvement, idée qui se trouve, à son essentiel, encore sous l'influence d'Aristote.¹⁴⁵ En revanche, par son association avec le concept d'une matière en soi indifférente au repos et au mouvement, Galilée fût le précurseur

¹⁴⁴ La même idée peut trouver un domaine d'application sur le plan social, comme c'est le cas dans l'œuvre sociologique de Niklas Luhmann, quand il pense la légitimité du droit positif, par exemple, dans son livre *Legitimation durch Verfahren* (1969, traduction française 2001). En effet, sur cette ouvrage Luhmann s'intéresse à montrer la manière dont les individus arrivent à accepter des décisions contraignantes le plus souvent contre leurs intérêts de telle sorte que l'ordre social se maintient malgré la contingence qui le caractérise. Dans le cadre de son examen Luhmann définit la procédure comme : « un système social d'un genre particulier, c'est-à-dire comme un réseau de sens propre à un agir factuel alors que la légitimation est conçue comme l'adoption de décisions contraignantes au sein de la structure personnelle de décision » (2001, p. XLIII-IV). Ainsi le travail du sociologue s'interroge autour des moyens plutôt qu'autour des fins. Cet ouvrage se trouve au sein de la théorie des systèmes sociaux de Luhmann. En effet le sociologue allemand voit la société, de manière opératoire, comme un système clos sur lui-même qui a comme élément constitutif la communication. Ainsi, la société « [...] signifie que tout contact social sera conçu comme un système, y compris la société elle-même en tant que totalité de la prise en compte de tous les contacts possibles » (1984, traduction française 2011, p. 52). Chaque système a une identité distincte qui est constamment reproduite dans sa communication. Vu sous la lumière de la théorie hégélienne, le processus de la communication pose l'individu (l'interlocuteur humain) comme sa propre présupposition. Donc l'individu, comme moment hypostasié du processus, devient sa condition nécessaire. Autrement dit, l'individu n'est rien que la forme hypostasiée du système auto-référentiel qu'on appelle société.

¹⁴⁵ On peut consulter au sujet de la révolution scientifique du XVII^e siècle le livre de Koyré (1966), *Études d'histoire de la pensée scientifique*.

direct du principe classique d'inertie, ouvrant la voie à une première théorie mathématisée du mouvement dont les résultats passeront intégralement dans la synthèse newtonienne.¹⁴⁶ Face au principe galiléen qui nous introduit dans la science moderne, son vrai domaine d'application reste la cosmologie, mais cela ne concerne pas encore le modèle formel du mécanisme.

3. Dieses Rückgehen macht das Product des mechanischen Processes aus. Unmittelbar ist das Object vorausgesetzt als Einzelnes, ferner als Besonderes gegen andere, dritten aber als gleichgültiges gegen seine Besonderheit, als Allgemeines. (Op.cit.)

Ce retour constitue le produit du processus mécanique. Immédiatement, l'objet est présupposé comme un singulier, puis il est comme un particulier à l'égard aux autres, mais troisièmement, comme indifférent à l'égard de sa particularité, comme un universel.

Le chapitre a commencé par un objet qu'il était dans un sens universel, parce qu'il avait la capacité de produire une structure mécanique. Ensuite, nous avons vu que cet objet était un particulier, car il avait la capacité de modifier différents aspects de la structure, et enfin nous avons découvert que cet objet était singulier, puisque tous ces aspects appartenaient à lui seul. Or, cet objet a été seulement présupposé, c'est-à-dire posé d'avance comme un étant. Par conséquent, le résultat du processus c'est le dédoublement de l'objet par lequel nous avons commencé, donc la substitution de celui-ci par le modèle mécanique. Ainsi, nous avons communiqué une détermination universelle dans ces objets formant alors une totalité d'objets identiques. Mais, en même temps, nous avons distingué ces objets comme des modifications particulières de cette structure, et finalement, nous avons interprété ces deux aspects d'intégration et de distinction comme des modifications d'un objet singulier qui reste subsistant pendant le processus. Cet objet reste indifférent par rapport à ce processus et cela est sa condition de possibilité. Hegel, en abordant le paradigme de la présupposition, annonce déjà le mécanisme absolu. En effet le produit du processus c'est la présupposition. Cette partie (3) interprète ce qui se passait dans la partie (2). Donc ce que nous avons pris comme étant (présupposition) n'est qu'un corrélat structurel du modèle.

Das Product ist jene vorausgesetzte Totalität des Begriffes nun als eine gesetzte. Er ist der Schlußsatz, worin das mitgetheilte Allgemeine durch die Besonderheit des Objects mit der Einzelheit zusammengeschlossen ist; aber zugleich ist in der Ruhe die Vermittlung als eine solche gesetzt, die sich aufgehoben hat, oder daß das Product gegen

¹⁴⁶ La loi d'inertie qui constitue la loi principale de la physique moderne est définie ainsi : Le principe d'inertie affirme qu'un corps abandonné à lui-même reste dans son état de repos ou de mouvement aussi longtemps que cet état n'est pas soumis à l'action d'une force extérieure quelconque. En d'autres termes, un corps en repos restera éternellement en repos à moins qu'il ne soit mis en mouvement. Et un corps en mouvement continuera de se mouvoir et se maintiendra dans son mouvement rectiligne et uniforme aussi longtemps qu'aucune force extérieure ne l'empêchera de le faire. Voir, Koyré (*op.cit.*).

diß sein Bestimmtwerden gleichgültig und die erhaltene Bestimmtheit eine äusserliche an ihm ist. (Op.cit.)

Le produit est cette totalité présupposée du concept, désormais prise comme posée. Le concept est la conclusion dans laquelle l'universel communiqué est syllogisé, par la particularité de l'objet, avec la singularité ; mais, en même temps, dans le repos la médiation est posée comme une médiation relevée, ou telle que le produit est indifférent à l'égard de ce devenir-déterminé qui est le sien, et que la détermination reçue est en lui extérieure.

En effet, le produit du processus c'est le modèle de la totalité substantielle qu'on a posée d'avance. Ce modèle, comme nous avons vu, est strictement rationnel car il est le produit de la conceptualisation qu'on a fait. Dès lors, les moments du processus sont posés comme un syllogisme par lequel ils deviennent objectifs. Ce qui apparaissait d'abord comme rapport entre des étants est désormais la représentation de ce rapport comme quelque chose qui est quantifiable. Ainsi, la détermination universelle qui appartient à l'objet est communiquée aux objets particuliers du système par la voie de l'action-réaction et elle aboutit à l'état de repos de l'objet qui maintient sa figure. La médiation est relevée dans le produit, mais elle n'est pas abolie. Comme il s'agit d'une unité conceptuelle, et non pas d'un étant, le modèle contient en lui la médiation, mais d'une manière qui préserve sa structure. En outre, la différence du concept peut être communiquée seulement sous la présupposition que celui-ci se présente comme un étant. Schématiquement alors, on peut présenter le syllogisme du processus ainsi :

Universel (détermination/objet) → détermination/(objet₁→objet₂) (communication – réaction)
Particulier → Singulier (individualité de la figure).

Par le fait que l'objet se maintient dans sa singularité, il manifeste qu'il est indifférent par rapport à la détermination qu'il a reçu, et en plus, que l'attribution des moments conceptuels aux trois moments du mécanisme formel revient à une réflexion extérieure.

Sonach ist das Product dasselbe, was das in der Proceß erst eingehende Object. Aber zugleich ist es erst durch diese Bewegung bestimmt; das mechanische Object ist überhaupt nur Object als Product, weil das, was es ist, erst durch Vermittlung eines Andern an ihm ist. (Op.cit.)

De la sorte, le produit est la même chose que ce qu'était l'objet entrant pour la première fois dans le processus. Mais, en même temps, c'est seulement par ce mouvement qu'il est déterminé ; l'objet mécanique n'est en général objet que comme produit, parce que ce qu'il est n'est en lui que par la médiation d'un autre.

Donc, nous avons commencé avec la présupposition d'un étant qui se met en rapport avec des autres étants. Le résultat de ce processus s'était un objet qui rassemble à l'objet du début, mais qu'il est structurellement autre que celui-ci. Le produit du processus c'est la modélisation du

processus et pour cette raison il substitue l'objet du début tout en étant son explication. Ainsi, à strictement parler, nous sommes autorisés d'aborder la forme d'objet seulement à partir de ce processus, car l'objet mécanique n'est rien d'autre que le modèle produit par le processus mécanique. L'idéalité dont nous a parlé Hegel au début, c'est exactement ce dédoublement qui substitue la représentation de l'étant par une représentation objective, c'est-à-dire par un modèle comme produit conceptuel, et ainsi il donne sens à une action qui serait sinon complètement arbitraire et insignifiante.

So als Product ist es, was es an und für [sich] seyn sollte, ein zusammengesetztes, vermishtes, eine gewisse Ordnung und Arrangement der Theile, überhaupt ein solches, dessen Bestimmtheit nicht Selbstbestimmung, sondern ein gesetztes ist. (Op.cit.)

Ainsi, en tant que produit, il est ce qu'il devait être en et pour soi, quelque chose de composé, de mélangé, un certain ordre et arrangement des parties, en général quelque chose dont la détermination n'est pas auto-détermination, mais un posé.

En effet, dans la mesure où l'objet est modèle, il est quantifiable. Donc, en tant que tel, il représente toutes les strates logiques qui constituent le mécanisme formel. Ainsi, il est lui-même une totalité composée des plusieurs parties. En effet, le modèle juxtapose et articule des objets discrets, introduits comme éléments séparés dans la totalité. Par conséquent, il devient la représentation pure d'un phénomène naturel ou d'un fonctionnement organique. Or, le modèle ne constitue pas un principe autodéterminant, sa fonction est tout simplement d'illustrer. Donc, le produit du processus formel est simplement un modèle abstrait ou une structure qu'on peut manier de n'importe quelle manière selon le syllogisme qu'on vient à démontrer.

Auf der andern Seite ist ebensowohl das Resultat des mechanischen Processes nicht schon vor ihm selbst vorhanden; sein Ende ist nicht in seinem Anfang, wie bey dem Zwecke. Das Product ist eine Bestimmtheit am Object als äusserlich gesetzte. (Op.cit. 139-140)

De l'autre côté, le résultat du processus mécanique, tout aussi bien, n'est pas déjà présent avant lui-même ; sa conclusion n'est pas dans son commencement comme dans le cas de la fin. Le produit est une détermination en l'objet posée comme extérieure.

Le résultat du processus formel n'était pas contenu dans le premier moment du mécanisme : le mécanisme n'est pas téléologique car il ne s'autodétermine pas. Même si le processus résulte dans la même singularité close comme c'était présent à l'objet, il n'est pas l'objet qui détermine le processus par son propre concept, mais le processus qui fonde ou explique la nature originelle de l'objet. Donc on n'a pas besoin d'une cause finale, mais seulement d'une cause efficiente. En effet, on a commencé avec la présupposition que le processus concernait des étants et nous avons découvert que la seule manière de les décrire adéquatement c'était indirectement à

travers leur représentation dans un modèle. La nécessité du modèle n'était pas contenue dès le début, mais le processus lui-même l'a créé. Dès lors le modèle n'est pas quelque chose concret comme une machine ; il n'accomplit pas des buts et il ne transforme pas la réalité. Sa seule fonction est de substituer un objet par un autre objet. Ainsi, sa détermination lui vient de l'extérieur quoiqu'il reste toujours indifférent.

Dem Begriffe nach ist daher diß Product wohl dasselbe, was das Object schon von Anfang ist. Aber im Anfange ist die äusserliche Bestimmtheit noch nicht als gesetzte. Das Resultat ist insofern ein ganz anderes, als das erste Daseyn des Objects, und ist als etwas schlechthin für dasselbe zufälliges. (Op.cit. 140)

Selon le concept, ce produit est bien par conséquent la même chose que ce que l'objet est déjà depuis le commencement. Mais, dans le commencement, la détermination extérieure n'est pas encore posée. Le résultat, dans cette mesure, est un tout à fait autre que le premier être-là de l'objet, et est comme quelque chose de purement et simplement contingent pour cet objet.

Nous avons dit que le modèle est le concept sous la forme d'un objet. Ainsi, l'objet du début se trouve représenté par et à travers celui-ci, de la même manière que la carte d'un pays c'est le pays, ou que l'automate par lequel on illustre le système digestif du canard, c'est le canard. Or, l'objet par lequel le processus a commencé n'était pas encore déterminé extérieurement et par conséquent il n'avait pas encore manifesté ses capacités. Ainsi, le résultat du processus est d'un côté différent de l'objet du début, car il ne présente pas la même qualité que lui. Le modèle est un objet quantifiable et maniable. De ce point de vue tout changement qui a lieu en lui vient de l'extérieur quoique lui il reste indifférent. Par conséquent il est contingent de quelle manière on va déterminer un tel objet, car du moment où il est inerte, il n'est pas ; il a seulement l'apparence d'être.

2.2.2 Le processus mécanique réel

Avec la prise de conscience que le processus pose l'indépendance de l'objet et pas inversement, le processus change du formel au réel. Néanmoins, cela ne signifie pas que le mécanisme formel est un modèle qui fait défaut. Au contraire, dans la mesure où il détermine la façon dont la détermination d'une partie est communiquée aux autres, cela en fait le modèle mécanique par excellence. En outre, puisque le mécanisme pose l'indépendance de ses parties, ceux-ci contiennent la possibilité d'être regroupés, recomposés et par conséquent de se soumettre à d'autres types de calcul. Ainsi, le passage du mécanisme formel au réel marque un déplacement topique dans la typologie des modèles. Néanmoins, le processus réel ne constitue

pas un autre type de modèle, ni un changement de paradigme par rapport au processus formel. En revanche nous allons voir qu'il s'agit plutôt de l'application du modèle formel dans la réalité. Ainsi Hegel n'ajoute pas des nouveaux éléments dans la structure de celui-ci, mais il est concerné à montrer le sens de son application et les résultats que celle-là donne. En tout cas nous sommes face à un texte extrêmement difficile et dense qui pose plusieurs problèmes interprétatifs.

Der mechanische Proceß geht in Ruhe über. Die Bestimmtheit nemlich, welche das Object durch ihn erhält, ist nur eine äusserliche. Ein eben so äusserliches ist ihm diese Ruhe selbst, indem diß die dem Wirken des Objects entgegengesetzte Bestimmtheit, aber jede dem Objecte gleichgültig ist; die Ruhe kann daher auch angesehen werden, als durch eine äusserliche Ursache hervorgebracht, so sehr es dem Objecte gleichgültig war, wirkendes zu seyn. (Op.cit.)

Le processus mécanique passe dans le repos. En effet, la détermination que l'objet obtient par lui est seulement extérieure. Quelque chose de pareillement extérieur est pour lui ce repos même, en tant que cela est la détermination opposée à l'agir de l'objet, mais que chaque détermination est indifférente à l'objet ; le repos peut par conséquent aussi être regardé comme produit par une cause extérieure, tout autant qu'il était indifférent à l'objet d'être objet agissant.

Le résultat du processus formel était l'état de repos, parce que la détermination que l'objet a reçue était extérieure et par conséquent une fois communiquée elle laisse l'objet intacte à sa singularité. Le choc, par exemple, est transmis d'une boule à l'autre quoique à la fin elles restent dans un état d'inertie. Or, quoique le repos semble constituer la nature essentielle de l'objet, ceci n'est pas le cas. Nous avons obtenu ce résultat en faisant abstraction du processus. Le modèle de l'objet contient aussi en lui l'état de l'inertie. Dès lors, celle-ci n'est pas moins extérieure que les autres déterminités de l'objet. Par conséquent, l'objet arrive à cet état par une intervention extérieure, et il reste toujours indifférent au mouvement qui lui a été transmis. Ainsi, le mouvement et le repos appartiennent aux situations décrites par le modèle de l'objet mécanique selon le principe galiléen de l'inertie. Pour cette raison on est capable de décrire, d'une manière adéquate, tout le processus.

Indem nun ferner die Bestimmtheit eine gesetzte, und der Begriff des Objects durch die Vermittlung hindurch zu sich selbst zurückgegangen ist, so hat das Object die Bestimmtheit als eine in sich reflectirte an ihm. (Op.cit.)

Maintenant, en tant que, en outre, la détermination est une détermination posée, et que le concept de l'objet est, à travers la médiation, revenu à lui-même, l'objet a en lui la détermination comme une détermination réfléchie en soi.

Dans la mesure où nous avons établi que le comportement mécanique appartient au modèle de l'objet, nous pouvons le considérer, désormais, comme quelque chose qui présente cette

capacité en lui. En effet la détermination qu'il reçoit, n'est pas une détermination quelconque, mais la détermination qui provient du modèle (ce que Hegel appelle « détermination posée »). Ainsi, selon le modèle mécanique, un corps qui se dirige contre un autre corps, on présuppose qu'il a la capacité de le faire, c'est-à-dire qui a la masse, l'accélération et la force de communiquer par le choc, le mouvement à l'autre objet. Donc, dans la mesure où on détermine un corps comme ce qui a une masse, par exemple, on présuppose que celle-ci lui appartient comme qualité propre. L'objet n'a pas de masse, parce qu'il est indifférent par rapport à n'importe quelle détermination. En revanche un corps possède chaque détermination (en tant que corrélat du modèle) comme si c'était une qualité à lui.

Die Objecte haben daher nunmehr im mechanischen Prozesse und dieser selbst ein näher bestimmtes Verhältniß. Sie sind nicht bloß verschiedene, sondern bestimmt unterschiedene gegen einander. (Op.cit.)

Les objets ont par conséquent désormais, dans le processus mécanique, et celui-ci a lui-même, une relation déterminée de façon plus précise. Ils ne sont pas des objets simplement divers, mais différenciés de façon déterminée les uns à l'égard des autres.

Désormais, le processus mécanique ne concerne plus la communication d'un mouvement arbitraire et contingent parmi les objets, mais un comportement déterminé par la modélisation qu'on a fait. Leur rapport est « déterminé de façon plus précise » parce que maintenant il est devenu objet du calcul. En effet, la masse, l'accélération, la vitesse, etc., sont tous des déterminités quantifiables. Désormais le principe d'inertie n'est pas seulement un objet du discours, mais aussi une équation mathématique qui permet à déterminer d'une manière précise le mouvement d'un corps. Ainsi nous sommes capables d'expliquer leur comportement, de les déterminer et prévoir leur direction.

Das Resultat des formalen Processes, welches einerseits die Bestimmungslose Ruhe ist, ist somit andererseits durch die in sich reflectirte Bestimmtheit die Vertheilung des Gegensatzes, den das Object überhaupt an ihm hat, unter mehrere sich mechanisch zu einander verhaltende Objecte. (Op.cit.)

Le résultat du processus formel, qui est d'un côté le repos dépourvu de détermination, est ainsi de l'autre côté, par la détermination réfléchie en soi, la répartition de l'opposition, que l'objet en général a en lui, entre plusieurs objets en relation mécanique les uns aux autres.

Ce paragraphe reprend le chemin que nous avons tracé dans le mécanisme formel. Or, cette fois-ci on considère que l'objet contient en lui la capacité d'entrer à une relation mécanique. Ainsi, le processus de la communication peut recommencer de nouveau et la détermination qui possède l'objet peut être partagée entre tous les objets du système mécanique. Nous avons

construit donc le modèle d'un système mécanique dans lequel tous les objets qui participent, possèdent les qualités mécaniques et sont aptes à les communiquer l'un à l'autre. Le modèle est une représentation de l'étant, mais cette représentation doit être conçue comme une fiction, c'est-à-dire comme un modèle en fonctionnement – ou plus précisément, un dispositif de transformation de la matière et du mouvement en représentation, en manière d'une simulation de la réalité.

Das Object einerseits das Bestimmungslose, das sich unelastisch und unselbstständig verhält, hat andererseits eine für andere undurchbrechbare Selbstständigkeit. Die Objecte haben nun auch gegen einander diesen bestimmten Gegensatz der selbstständigen Einzelheit und der unselbstständigen Allgemeinheit. (Op.cit.)

L'objet, d'un côté le dépourvu de détermination, qui se comporte sans élasticité et sans subsistance-par-soi, a de l'autre côté une subsistance-par-soi insécable pour d'autres. Les objets ont maintenant aussi les uns à l'égard des autres cette opposition plus déterminée de la singularité subsistante-par-soi et de l'universalité non-subsistante-par-soi.

Dans un système modélisé nous sommes obligés de présupposer que ces parties ont une autonomie et une consistance propre, sinon il est impossible d'expliquer leur comportement. Ainsi, l'objet avec lequel nous avons commencé le processus ne présentait aucune qualité, il était juste un objet inerte. Or, son comportement a montré qu'il devait être quelque chose d'autonome à cause de son inertie. Dans la mesure donc où il se maintient à sa singularité, il doit avoir une figure. Par conséquent, on doit présupposer que tous les objets du système mécanique possèdent au moins une figure pour qu'ils puissent partager la détermination du système. Ainsi, nous sommes déplacés par rapport au processus formel. Au début nous avons présupposé que la détermination universelle communiquée dans le système ait été essentielle, tandis que les objets particuliers étaient inessentiels. Maintenant, en revanche, le sens est renversé : l'essentiel du processus ce sont les objets, dans la mesure où ils possèdent une figure, quoique la détermination universelle est inessentielle.

– Der nähere Unterschied kann als ein bloß quantitativer der verschiedenen Grösse der Masse im Körperlichen, oder der Intensität, oder auf vielfache andere Weise gefaßt werden. Ueberhaupt aber ist er nicht bloß in jener Abstraction festzuhalten; beyde sind auch als Objecte positive Selbstständige. (Op.cit.)

La différence plus précise peut être saisie comme une différence simplement quantitative de la grandeur diverse de la masse dans le corporel, ou de l'intensité, ou de multiple autre manière. Mais en général elle n'est pas simplement à maintenir fermement dans cette abstraction ; les deux termes différenciés sont aussi, en tant qu'objets, des termes subsistants-par-soi positifs.

Donc, à partir de ce développement, nous pouvons voir que la différence entre l'étant et son modèle est une différence quantitative. L'objet pour qu'il puisse se comporter mécaniquement, c'est-à-dire entrer à un rapport d'action et de réaction, il est nécessaire de présupposer qu'il soit corporel. Or, par le fait qu'il ait un corps, celui-ci est aussi nécessaire qu'il soit quantifiable. En ce sens précis, on peut le calculer. La chute d'un objet, par exemple, peut être calculée à partir de sa masse et de l'accélération de la gravité. Par conséquent, on peut faire des expériences avec des systèmes mécaniques et exprimer les résultats d'une manière mathématique. Le mécanisme, dès lors, devient un dispositif expérimental, et de ce point de vue l'autonomie de ces termes différents est un élément positif. Nous avons donc un changement de perspective par rapport au processus formel, dans le sens où le modèle mécanique trouve des applications dans le réel.

Das erste Moment dieses realen Processes ist nun wie vorhin die Mittheilung. Das Schwächere kann vom Stärkern nur insofern gefaßt und durchdrungen werden, als es dasselbe aufnimmt und Eine Sphäre mit ihm ausmacht. (Op.cit.)

Le premier moment de ce processus réel est maintenant, comme auparavant, la communication. Ce qui est plus faible ne peut être saisie et pénétré par ce qui est plus fort que dans la mesure où il l'absorbe et constitue une sphère unique avec lui.

Donc, une fois que nous avons établi la nature des éléments de notre système, nous sommes capables de recommencer le processus. Ainsi, on peut de nouveau communiquer une détermination dans le système mécanique. Or, cette fois-ci le processus est posé comme un rapport des forces. Par conséquent, dans le mouvement communiqué par le choc le plus faible sera affecté par le plus fort. Néanmoins, cela peut arriver seulement sous la présupposition que les objets doivent appartenir à la même sphère, c'est-à-dire dans le même système de référence. En effet, comme les forces sont relatives, on peut calculer leur interaction sous la condition qui partagent la même structure : on peut calculer par exemple le mouvement des plaques tectoniques pendant un tremblement de terre, mais pour expliquer le comportement de leurs atomes on doit changer de système de référence, car la longueur d'onde du séisme ne les affecte point.

Wie im Materiellen das Schwache gegen das unverhältnißmäßig Starke gesichert ist (wie ein in der Luft freyhängendes Leintuch von einer Flintenkugel nicht durchschlossen; ein schwache organische Receptivität nicht sowohl von den starken als von den schwachen Reitzmitteln angegriffen wird) so ist der ganz schwache Geist sicherer gegen den starken als ein solcher, der diesem näher steht; wenn man sich ein ganz Dummes, Unedles vorstellen will, so kann auf dasselbe hoher Verstand, kann das Edle keinen Eindruck machen; das einzig consequente Mittel gegen die Vernunft ist, sich mit ihr gar nicht einzulassen. (Op.cit. 140-141)

Comme dans le matériel le faible est assuré contre ce qui est fort sans commune mesure (tout comme un drap suspendu librement dans l'air n'est pas transpercé par une balle de fusil, qu'une réceptivité organique faible n'est pas pour autant atteinte par les excitants forts que par les faibles) de même l'esprit totalement faible est plus assuré contre celui qui est fort qu'un esprit qui se trouve plus proche de celui-ci ; si l'on veut se représenter quelque chose tout à fait stupide, vulgaire, alors sur lui un entendement élevé, ce qui est plein de noblesse, ne peut faire aucune impression ; le seul moyen conséquent contre la raison, c'est de ne pas du tout se commettre avec elle.

Une force peut surmonter une autre seulement s'il y a une chose commensurable entre eux. Sans cela il est impossible d'établir une relation entre les objets divers. S'il n'y a pas une mesure commune, la distinction entre fort et faible n'a en réalité aucun sens. Ainsi, selon l'exemple que donne Hegel, comme la balle n'a aucun effet sur le drap, de la même manière la raison tire sa force dans la mesure où elle se met en rapport avec quelque chose qui a la même capacité. En effet, on peut dialoguer avec quelqu'un qui possède la même capacité de dialoguer, tandis qu'on est incapable de le faire avec un être qui ne possède pas la faculté de parler. La raison est impuissante quand elle ne se réfère pas à sa propre puissance. La sottise n'est donc pas l'absence de raison, mais celle qui la rend impuissante, c'est-à-dire celle qui l'annule.

– Insofern das Unselbstständige mit dem Selbstständigen nicht zusammengehen und keine Mittheilung zwischen ihnen Statt finden kann, kann das Letztere auch keinen Widerstand leisten, d. h. das mitgetheilte Allgemeine nicht für sich specificiren. – Wenn sie sich nicht in Einer Sphäre befänden, so wäre ihre Beziehung auf einander ein unendliches Urtheil, und kein Proceß zwischen ihnen möglich. (Op.cit. 141)

Dans la mesure où ce qui n'est pas subsistant-par-soi ne peut pas aller avec ce qui est subsistant-par-soi et aucune communication ne peut avoir lieu entre eux, ce dernier¹⁴⁷ ne peut non plus opposer aucune résistance, c'est-à-dire spécifier pour lui-même l'universel communiqué. – S'ils ne se trouvaient pas dans Une sphère, leur rapport l'un à l'autre serait un jugement infini, et aucun processus entre eux ne serait possible.

L'impossibilité de la communication entre un objet autonome et un objet qui n'est pas autonome interdit pour des raisons structurelles la communication entre eux. En effet, on peut construire un système mécanique seulement sous la condition que les objets sont autonomes et indépendants l'un à l'autre. Sans cela il n'y a plus question d'un état d'inertie, mais plutôt d'une destruction totale, c'est-à-dire l'abolition totale de sa figure parce que toute destruction n'arrive pas que par rapport à une figure. Évidemment le choc d'un rocher avec un cailloux serait

¹⁴⁷ Bourgeois corrige « *das Letztere* » par « *das Erste* », en jugeant qu'il s'agit d'une inadvertance de la part d'Hegel. Il traduit alors : « le *premier* ne peut non plus offrir aucune résistance » (*op.cit.* 184).

ravageur pour ce dernier. Par conséquent, sans un système de référence commun la seule chose qui puisse arriver c'est un jugement impossible, comme c'est le cas du jugement infini.¹⁴⁸

Der Widerstand ist das nähere Moment der Ueberwältigung des einen Objects durch das andere, indem er das beginnende Moment der Vertheilung des mitgetheilten Allgemeinen, und das Setzens der sich auf sich beziehenden Negativität, der herzustellenden Einzelheit, ist. (Op.cit.)

La résistance est le moment prochain de la domination de l'un des objets par l'autre, en tant qu'elle est le moment commençant de la répartition de l'universel communiqué et du poser de la négativité se rapportant à soi, de la singularité à établir.

Une fois que les objets se sont posés à une sphère commune leur rapport de force devient manifeste. Ainsi, le plus faible est saisi par le plus fort. Or, cette fois-ci, la réaction du faible face à l'action du fort prend la forme d'une résistance. Celle-là est produite par le fait qu'on a présupposé que l'objet a une figure. Par conséquent la détermination universelle est communiquée par la figure singulière de l'objet résistant à la force qu'elle lui est imposée. Donc, l'objet s'intègre dans le système mécanique, comme dans le cas du mécanisme formel, parce qu'on a présupposé qu'il a un corps. En revanche, par le fait que l'universel n'appartient pas à lui, il garde l'indépendance de sa figure et ainsi il est capable de partager la détermination reçue à tous les éléments du système. La résistance à la domination affirme sa singularité et son autonomie. Pour cette raison l'universalité du système mécanique n'appartient pas à sa structure ; il la partage seulement parce qu'il est indifférent par rapport à elle.

Der Widerstand wird überwältigt, insofern seine Bestimmtheit dem mitgetheilten Allgemeinen, welches vom Objecte aufgenommen worden, und sich in ihm singularisiren soll, nicht angemessen ist. Seine relative Unselbständigkeit manifestirt sich darin, daß seine Einzelheit nicht die Capacität für das Mitgetheilte hat, daher von demselben zersprengt wird, weil es sich an diesem Allgemeinen nicht als Subject constituiren, dasselbe nicht zu seinem Prädicate machen kann. (Op.cit.)

La résistance se trouve dominée pour autant que sa détermination n'est pas conforme à l'universel communiqué qui a été assumé par l'objet et doit se singulariser en lui. Sa non-subsistance-par-soi relative se manifeste en ce que sa singularité n'a pas la capacité pour ce qui est communiqué, par conséquent se trouve volatilisée par lui, parce qu'en cet universel il ne peut se constituer comme sujet, et ne peut faire de lui son prédicat.

¹⁴⁸ Le jugement infini est basé sur la subsumption d'un terme sous un autre terme quand ce rapport entre eux n'est pas un rapport de genre à espèce. Je ne peux pas subsumer, par exemple, un éléphant sous les plantes. Il s'agit donc d'un jugement absurde. Hegel traite ce type de jugement lorsqu'il fait la typologie des jugements, dans ce même livre (*GW* 12, 69). Or, pour Hegel, ce jugement quoique absurde il a des résultats positifs si l'on sait bien lire. Ici, par exemple, il manifeste la nécessité d'une sphère commune. Notons, en passant, que ce type de jugement apparaît aussi dans la célèbre formule « l'esprit est un os » de la Phrénologie, à la fin du chapitre consacré à la Raison, dans la *Phénoménologie de l'esprit* (*GW* 9, 171-192), comme la vérité du discours scientifique.

Donc, dans la mesure où l'objet garde sa figure singulière et il reste indépendant par rapport à l'universel, sa résistance est succombée par la force que l'universel exerce sur lui. La structure est plus forte que ces parties, et elle les soumet à son fonctionnement. Ainsi, l'objet singulier, pour autant qu'il n'a pas cette universalité en lui, il est incapable de poser cet universel comme sien. Par conséquent, il est incapable de s'autodéterminer, c'est-à-dire qu'il ne se comporte pas comme un sujet. Le corps n'a pas le mouvement comme son prédicat, le principe d'inertie le montre bien : le corps est indifférent au mouvement et cela est la condition de tout mouvement. Ainsi il se succombe à une force extérieure à lui ; à une force qu'il ne peut pas assumer. Le processus formel et le processus réel se construisent selon les mêmes principes et les mêmes exigences. Dans les deux cas, nous avons la communication d'une détermination par le schéma de l'action-réaction. Or, si la force entre dans le jeu, c'est qu'elle trouve dans le processus réel (et donc au modèle qu'on a construit) son application, l'explication du mouvement à travers les variables du système mécanique. Par conséquent, il s'agit d'un modèle, d'une figure dont l'effet est la représentation adéquate de l'univers réel.¹⁴⁹

– *Die Gewalt gegen ein Object ist nur nach dieser zweiten Seite Fremdes für dasselbe. Die Macht wird dadurch zur Gewalt, daß sie, eine objective Allgemeinheit, mit der Natur des Objects identisch ist, aber ihre Bestimmtheit oder Negativität nicht dessen eigene negative Reflexion in sich ist, nach welcher es ein Einzelnes ist. (Op.cit.)*

La violence contre un objet est selon ce second aspect quelque chose d'étranger pour lui. La puissance parvient à la violence par le fait qu'elle-même, une universalité objective, est identique à la nature de l'objet, mais que sa détermination ou négativité n'est pas sa propre réflexion négative en soi, selon laquelle il est un singulier.

Tiré à son extrême, cette série des rapports de force peut avoir comme résultat la *résistance* de la part du singulier et même la *violence* qui submerge la résistance.¹⁵⁰ Dans la mesure où l'objet, qui a été caractérisé comme singularité indépendante, ne se mesure pas à l'universel qui agit sur lui, il résiste à son universalité. Hegel montre clairement que le singulier indépendant doit se plier à cette puissance, car il appartient à une sphère commune avec l'universalité qu'elle impose sur lui. Il est imprégné alors avec une négativité immanente qui est simplement imposée

¹⁴⁹ La résistance qui pose le corps à la force est dû à son inertie. Voici alors comment Newton exprime la loi d'inertie dans ses *Principes mathématiques de la philosophie naturelle* : « La force inhérente à la matière (*vis insita*) est le pouvoir qu'elle a de résister. C'est par cette force que tout corps persévère de lui-même dans son état actuel de repos ou de mouvement uniforme en ligne droite » (Définition III, traduction par Marquise du Châtelet, p.47)

¹⁵⁰ Le motif de la violence est déjà présente chez Aristote pour expliquer le mouvement involontaire des corps. Ainsi, les corps qui ne possèdent pas la capacité naturelle de se mouvoir naturellement vers le centre, ils se meuvent nécessairement par le recours à la violence, *Bía* : « ἀνάγκη τοῦτο βίᾳ κινεῖσθαι ». *Du ciel*, (301b 1-3). Néanmoins, dans le texte hégélien, l'idée d'un centre qui attire les corps vers lui n'est pas encore présente ; elle va être déduite à partir le développement du symptôme qui manifeste le mécanisme réel.

par l'autre objet qui agit sur lui. Mais l'objet résiste à l'universel de la puissance dans la mesure où il ne peut pas le saisir comme sa propre détermination (négativité), c'est-à-dire que la force n'est pas encore posée comme une qualité qui lui appartient. Le rapport de la violence est tel qu'un objet ne pose pas sa propre négativité mais il subit cette négativité seulement dans et par l'autre objet.

Pour le mouvement d'un corps vers le haut, par exemple, on présuppose une force extérieure appliquée sur lui, tandis que le mouvement vers le bas semble appartenir à sa nature. Or, dans la modélisation du mouvement, le mécanisme formel fait abstraction de la matérialité du corps, c'est-à-dire du fait que, comme un étant individuel, le corps a une masse. Par conséquent, la violence est l'indice qu'une chose réelle (masse) n'est pas adéquatement intégrée dans le formalisme du modèle. Si nous regardons de plus proche l'émergence de la violence a une structure double : premièrement, la violence a lieu chaque fois qu'un objet, dans un rapport mécanique, se meut parce qu'il est dominé par un autre objet qui appartient à la même sphère que lui. Cela signifie qu'il se meut à cause de sa figure, c'est-à-dire à cause de la matérialité de son corps (masse). Mais, deuxièmement, nous ne pouvons pas parler de violence ici que sous la condition que nous présupposons que la figure est quelque chose (*Etwas*) – alors qu'elle est seulement un objet formel représenté (voire imaginaire), corrélat de la simulation produite par le modèle. Ainsi, du moment que nous représentons la figure comme singulière la violence apparaît et pour cela elle arrive comme symptôme.¹⁵¹ Donc, la violence s'exerce sur l'unité formelle de l'objet, qu'il ne peut apparaître comme unité que grâce à cette violence : elle est donc la manifestation du réel dans l'unité représentée (imaginaire) de l'objet formel. Pour cette raison, la présence de la violence indique qu'un autre paradigme est possible.

¹⁵¹ Le mot symptôme vient du mot grec *σύνπτωμα* qui signifie entre autres affaissement, coïncidence, événement fortuit ou malheureux, accident. Voir aussi *σύνπτωσις*. Médicalement, le symptôme est défini comme un signe tenant lieu de lien et de représentation entre deux éléments, l'un, le symptôme, connu, visible, effet d'un autre, inconnu, invisible. Ainsi la fièvre est la manifestation phénoménale d'un virus invisible. Or, à travers ses symptômes le virus devient visible comme la cause unique qui produit telle maladie. Dès lors, l'organisation des symptômes permet la catégorisation de la maladie, c'est-à-dire sa symbolisation. Par cela la maladie s'intègre dans le domaine de la nosologie. Donc, le symptôme fonctionne comme un signe, c'est-à-dire qu'il a la structure d'un signe linguistique : un signifiant dont le signifié est refoulé. Par conséquent, le symptôme apparaît comme l'effet d'un conflit entre deux forces combattantes. Néanmoins, dans la mesure où l'accès à la réalité se fait toujours d'une manière oblique à travers sa modélisation, le symptôme apparaît comme l'effet du symbolique dans le réel. Par conséquent le symptôme ne fait sens que dans le domaine symbolique de la modélisation. Ainsi, ce n'est plus sur le signifié que porte le refoulement, mais sur le signifiant, le signifié n'étant plus qu'effet du signifiant refoulé. Par cela le symptôme est formé par la substitution d'un signifiant (virus) par un autre (fièvre). Pour cette raison la maladie est ses symptômes. Sur la dialectique qui présente la structure du symptôme on peut lire le célèbre écrit de Lacan, « L'instance de la lettre », (1966, 490-526).

Insofern die Negativität des Objects nicht an der Macht sich in sich reflectirt, die Macht nicht dessen eigene Beziehung auf sich ist, ist sie gegen dieselbe nur abstracte Negativität, deren Manifestation der Untergang ist. (Op.cit.)

Dans la mesure où la négativité d'un objet ne se réfléchit pas en soi en la puissance, et que la puissance n'est pas son propre rapport à soi, elle [la négativité] est, à l'égard de cette puissance, seulement une négativité abstraite dont la manifestation est l'abîmement.

Dans la mesure où l'objet est indépendant par rapport au système, c'est-à-dire par rapport à son environnement, et que cet objet ne se pose pas comme une puissance, mais comme indifférence et inertie, son rapport à son environnement sera celui d'une soumission et sa chute sera immanente. Ainsi l'universalité du concept ne se trouve pas en lui comme unité négative, mais elle en est extérieure. Or, cette puissance a sa source dans l'universalité objective instituée par le modèle. En effet, le modèle comme effet de représentation permet le transfert de la chose représentée, non pas à la chose même, mais à sa représentation comme objet singulier. Or dans ce mouvement entre l'institution du modèle et à sa réception un supplément apparaît qui est précisément l'effet de représentation. Ce supplément c'est la violence ; la violence impliquée dans l'appareil formel de la modélisation et dont l'effectuation parachève la construction du mécanisme formel en l'égalant au mécanisme réel. Pour cette raison, la puissance, moment entamé par la totalité objective du modèle, est reconstituée totale et suffisante à elle-même. Par conséquent, la violence n'a rien de naturel ; elle n'existe pas dans les choses, mais à la manière dont on représente les choses.

Die Macht, als die objective Allgemeinheit und als Gewalt gegen das Object ist, was Schicksal genannt wird; – ein Begriff, der innerhalb des Mechanismus fällt, insofern es blind genannt, d. h. dessen objective Allgemeinheit vom Subjecte in seiner specifischen Eigenheit nicht erkannt wird. (Op.cit.)

La puissance, en tant qu'elle est l'universalité objective et en tant que violence à l'égard de l'objet, est ce qu'on nomme destin ; – un concept qui tombe à l'intérieur du mécanisme, dans la mesure où le destin est appelé aveugle, c'est-à-dire où son universalité objective n'est pas reconnue par le sujet dans sa propriété spécifique.

La violence qui exerce une puissance supérieure à l'objet peut être vue sous le prisme du destin.¹⁵² Ainsi, l'objet dans la mesure où il n'est pas posé comme un sujet, c'est-à-dire comme quelque chose qui s'autodétermine, il subit d'une manière indifférente, les effets d'une force extérieure qui ne la reconnaît pas comme sienne. La métaphore du héros tragique est ici très parlante. En effet, Œdipe s'aveugle parce qu'il est incapable de reconnaître que ses actions ont été commandées par ses propres décisions et ainsi il subit les conséquences de ses actes comme

¹⁵² Dans tout ce paragraphe Hegel va résumer brièvement les développements de la *Phénoménologie de l'esprit*, à partir du chapitre consacré à la Raison observant, jusqu'à la montée de l'esprit dans le monde éthique.

un destin prescrit, commandé par une puissance extérieure et supérieure à lui. De ce point de vue, le destin aveugle, vue comme une force extérieure à l'objet, appartient à la structure du mécanisme. Ainsi le héros tragique n'est pas encore posé comme une subjectivité libre, mais il se comporte plutôt comme un objet indifférent.¹⁵³ Néanmoins, on ne doit pas être dérouté par la métaphore du destin que Hegel utilise ici. En effet, on ne doit pas réduire la violence au motif du destin, car elle doit pouvoir s'appliquer aussi au mécanisme naturel. Nous voyons bien que la violence ne fait sens que sous la condition qu'un objet soit subsumé sous un concept. Car sans cela nous n'arrivons pas à concevoir quelque chose comme une destruction. Il n'y a destruction que par rapport à une *Gestalt* (forme). Plutôt, le terme destin illustre ici le caractère symptomatique de la violence, c'est-à-dire la manière de représenter le mouvement comme l'effet de la pression qui exerce un objet fort à un objet faible.

– *Um einiges weniges hierüber zu bemerken, so ist das Schicksal des Lebendigen überhaupt die Gattung, welche sich durch die Vergänglichkeit der lebendigen Individuen, die sie in ihrer wirklichen Einzelheit nicht als Gattung haben, manifestirt. Als bloße Objecte haben die nur lebendigen Naturen wie die übrigen Dinge von niedrigerer Stufe kein Schicksal; was ihnen widerfährt, ist eine Zufälligkeit; aber sie sind in ihrem Begriffe als Objecte sich äusserliche; die fremde Macht des Schicksals ist daher ganz nur ihre eigene unmittelbare Natur, die Aeusserlichkeit und Zufälligkeit selbst. (Op.cit.)*

Pour faire sur ce point quelques brèves remarques, le destin du vivant en général est le genre, lequel se manifeste par le caractère passager des individus vivants, qui ne l'ont pas comme genre dans leur singularité effective. Comme simples objets, les natures seulement vivantes, de même que les autres choses de degré inférieur, n'ont pas de destin ; ce qui leur arrive est une contingence ; mais, dans leur concept, elles sont, en tant qu'objets, extérieures à soi ; c'est pourquoi la puissance étrangère du destin n'est absolument que leur propre nature immédiate, l'extériorité et contingence même.

Hegel fait une brève digression sur le domaine du vivant pour illustrer la façon dont il entend le destin sur ce contexte. Ainsi, le vivant est « destiné » à reproduire son genre, quoiqu'il soit incapable de reproduire soi-même. Ceci se manifeste par le fait que le vivant meurt, son existence est passagère, tandis que par sa reproduction il accomplit la subsistance de son genre. Ainsi la violence de la maladie ou de la mort c'est le symptôme de l'inadéquation de

¹⁵³ Un autre exemple c'est le mythe sacrificiel. L'anthropologie offre maints paradigmes de ce mécanisme : la tradition du sacrifice concerne en général un acte violent (très souvent un meurtre) adressé à une force supérieure, un Dieu. Or, la violence du sacrifice en soi ne nous dit rien sur la raison pour laquelle cet acte a été institué. Walter Burkert (1972) place le sacrifice par rapport aux rites de la chasse des peuples préhistoriques, c'est-à-dire dans le développement des chasseurs à partir des êtres humains qui n'était pas naturellement prédestinés à la chasse. Le mythe du sacrifice essaie de « guérir » la forme abstraite de la nature humaine et le recours à la violence manifeste le caractère *contra naturam* du sacrifice. À propos du même sujet on peut consulter aussi l'étude de René Girard (1972) dans laquelle apparaît le même motif de la violence sacrificielle.

l'individuel (vivant) à l'universalité qui le détermine (Vie). Néanmoins, Hegel ajoute, on ne peut pas parler ici du destin, car l'animal est tout simplement un être vivant jeté dans un environnement qui lui est étranger. Par conséquent, le vivant ne peut pas approprier son environnement. Dès lors, quoiqu'il lui arrive sera le produit d'une contingence extérieure. Mais cette faiblesse de la nature animalière ne manifeste pas seulement la formation des individus à des contingences extérieures, mais elle soumet aussi les genres entièrement aux variations de la vie extérieure, à l'alternance de santé et de maladie. La contingence extérieure contient seulement des éléments étrangers à l'individu et pour cette raison sa vie est marquée par l'angoisse, la peur et la menace : « la mort violente est le destin naturel des individus ». ¹⁵⁴ La nature apparaît comme contingente, dans la mesure où elle n'est pas encore conceptualisée. Ainsi, le lion qui mange le gibier semble être un acte contingent, dépourvu de sens, soumis au mécanisme aveugle de la nature.

Ein eigentliches Schicksal hat nur das Selbstbewußtseyn; weil es frey, in der Einzelheit seines Ich daher schlechthin an und für sich ist, und seiner objectiven Allgemeinheit sich gegenüberstellen, und sich gegen sie entfremden kann. Aber durch diese Trennung selbst erregt es gegen sich das mechanische Verhältniß eines Schicksals. (Op.cit. 141-142)

Seule, la conscience de soi a un destin proprement dit ; parce qu'elle est libre, par conséquent purement et simplement en et pour soi dans la singularité de son Je, et peut se placer en face de son universalité objective et s'aliéner par rapport à celle-ci. Mais par cette séparation même elle excite contre elle la relation mécanique d'un destin.

Nous pouvons utiliser la métaphore du destin seulement dans la mesure où nous en avons à faire avec un être qui est conscient de soi. C'est l'image du héros tragique qui se trouve face à un monde qui lui est étranger et impénétrable. L'être humain génère le destin quand il agit de telle sorte qu'il ne reconnaît pas l'universel qui est immanent à sa sphère d'action. Par conséquent, il est un Je qu'il n'est pas encore posé comme sujet, c'est-à-dire qu'il ne s'est pas encore reconnu comme l'agent véritable de ce monde. De ce point de vue, il se trouve aliéné dans le mécanisme aveugle du monde extérieur ; il se comporte comme un objet mécanique indifférent par rapport à cette universalité. Le destin est toujours le signe de l'opacité du monde ; du monde perçu comme radicalement autre. Dès lors, la violence apparaît sous la forme du destin, comme quelque chose imposé sur lui par une puissance supérieure.

Damit also ein solches Gewalt über dasselbe haben könne, muß es irgend eine Bestimmtheit gegen die wesentliche Allgemeinheit sich gegeben, eine That begangen haben. Hiedurch hat es sich zu einem besondern gemacht, und diß Daseyn ist als die

¹⁵⁴ Hegel reprend ce sujet dans la *Philosophie de la nature*, §368, lorsqu'il discute le genre et les espèces : « ...ist der gewaltsame Tod das natürliche Schicksal der Individuen. » (GW 20, 367).

abstracte Allgemeinheit zugleich die für die Mittheilung seines ihm entfremdeten Wesens offene Seite; an dieser wird es in den Proceß gerissen. (Op.cit. 142)

Pour qu'un tel destin puisse ainsi lui faire violence, il faut qu'elle se soit donné une détermination face à l'universalité essentielle, qu'elle ait commis une action. Par là elle a fait d'elle un particulier, et cet être-là, en tant que l'universalité abstraite, est en même temps le côté ouvert pour la communication de son essence aliénée par rapport à elle ; en ce côté elle se trouve entraînée dans le processus.

Dans la mesure où un être humain ne conteste pas la fabrication de la société dans laquelle il vit, il reste simplement immergé à l'universalité qui est native de cette fabrication. Mais dans la mesure où il conteste cette fabrication, il agit d'une manière qui n'est pas prescrit par cette fabrication et il se sépare de l'universel. Mais cette séparation est de telle sorte qui hante l'individu. Le plus il agit contre la norme, le plus celle-là pénètre à ses actions. Éventuellement, l'individu doit ou bien reconnaître la nature insurmontable de cet universel, ou bien subir la chute déterminée par lui. Le destin est une manifestation de l'être de l'universel, et donc une manifestation de l'être de la réalité extérieure. Or, nous avons dit que l'universel est profondément symbolique, car il est rendu par la représentation qu'on en fait. Par conséquent, la chute du héros tragique qui marque son destin est la manifestation du réel au sein de l'universel symbolique dont la violence n'est que le symptôme ; c'est par la violence que le réel s'introduit au symbolique et il se manifeste.

Das Thatlose Volk ist Tadellos; es ist in die objective, sittliche Allgemeinheit eingehüllt und darin aufgelöst, ohne die Individualität, welche das Unbewegte bewegt, sich eine Bestimmtheit nach Aussen, und eine von der objectiven abgetrennte abstracte Allgemeinheit gibt, womit aber auch das Subject zu einem seines Wesens entäusserten, einem Objecte wird, und in das Verhältniß der Aeusserlichkeit gegen seine Natur, und des Mechanismus getreten ist. (Op.cit.)

Le peuple sans action est sans reproche ; il est enveloppé dans l'universalité éthique objective et dissous en elle, sans l'individualité qui met l'immobile, se donne une détermination tournée vers le dehors et une universalité abstraite, séparée de l'universalité objective, tandis que par là aussi le sujet parvient à quelque chose extériorisé de son essence, un objet, et est entré dans la relation de l'extériorité relativement à sa nature et du mécanisme.

La caractéristique du monde ancien dont le héros tragique fait partie, c'est que l'universel porté par la société est partagé à tous ces membres. Ce sont les mœurs dont Hegel nous a parlé au début de ce chapitre. Par conséquent, l'universel (les mœurs) exprime ce qu'est le sujet (singulier) lui-même. Dès lors, dans la mesure où la singularité individuelle ne s'oppose pas à cette universalité, cette situation reste stable et irréprochable. De ce point de vue, l'individu

sacrifie sa subjectivité et il se transforme à un objet, partie du mécanisme social.¹⁵⁵ Pour que cette situation stable change, ce qui est exigé c'est l'activité de l'individu qui va le séparer et le poser à l'encontre de l'universel. Or, à cette instance précise la violence apparaîtra. Du point de vue politique alors, l'usage de la force est toujours symptomatique de telle sorte qu'elle n'arrive jamais au résultat énoncé.

La présence de la violence dépasse le cadre du mécanisme formel, car elle annonce la présence d'un autre paradigme qui exerce une force sur lui et finalement le bouleverse. Ainsi le modèle de la mécanique classique quoiqu'il soit parfaitement capable d'expliquer le mouvement produit par le choc, il est inadéquat en ce qui concerne le mouvement à distance, comme le mouvement des planètes au système solaire, donc un autre paradigme est exigé dans le sens que Kuhn donne au terme « changement de paradigme ». Néanmoins, il ne faut pas conclure par cela que la force est justifiée, parce qu'elle annonce une inadéquation de la part de l'universel de telle sorte qu'une situation plus élevée sera exigée. Au contraire, Hegel précise que le fort et le faible ce sont des représentations de l'objet qui doivent appartenir à la même sphère pour que le symptôme (la violence) puisse apparaître. Dès lors le changement de paradigme peut arriver au sein du même modèle. Par conséquent, le symptôme fonctionne comme moment constitutif de cette structure dans le sens où un paradigme particulier bouleverse la structure universelle dans laquelle il appartient, comme une espèce qui bouleverse son propre genre. Par conséquent, la violence reste toujours symptôme, signe de son caractère symbolique, non naturel, et le processus réel est l'exposition de cette structure.

2.2.3 *Le produit du processus mécanique*

Nous voyons bien, que le processus réel ne présente pas un autre type de modèle, mais il développe la structure du symptôme qui émerge lorsqu'on hypostase l'objet tel qu'il est produit par le formalisme du modèle mécanique. Le processus réel annonce la présence d'un

¹⁵⁵ Nous pouvons comparer ce mécanisme, tel que Hegel l'aborde ici, avec ce qu'Aristote dit dans la *Politique* à propos de l'esclave. En effet, selon le Stagirite au début des *Politiques* (1252a30-1254a17), il y a la nature (*φύσις*) qui crée d'une part des êtres que leur intelligence destine à commander, d'autre part des êtres que leur seule force corporelle voue à l'obéissance. Ainsi nous avons une première définition de l'esclave comme objet animé (*κτῆμα τι ἔμψυχον*), un instrument destiné à l'action (*ὄργανον πρακτικόν*). Par la suite Aristote ajoute à cette définition que l'esclave est néanmoins un être « capable de percevoir la raison sans pour autant la posséder en propre (*κοινωνῶν λόγου τοσοῦτον ὅσον αἰσθάνεσθαι ἀλλὰ μὴ ἔχειν*) » (1254b23). Dès lors l'esclave est soumis à un maître parce qu'il ne reconnaît pas la raison comme sienne, quoiqu'il possède la capacité de le faire, et ainsi il est préférable, selon Aristote, d'un animal qui ne possède pas du tout cette capacité. L'esclave donc, dans la mesure où il n'utilisera pas sa capacité de raisonner et il ne contestera pas son « destin », il restera toujours un esclave.

autre paradigme au sein du modèle mécanique. Cela devient évident d'autant plus que Hegel commence cette unité en se référant au résultat du mécanisme formel, c'est-à-dire du modèle mécanique par excellence. Ainsi Hegel reprendra le chemin qui nous a conduit à la conception de l'objet mécanique comme étant singulier. En effet, nous avons vu que la formalisation du processus mécanique présupposait le caractère indépendant de l'objet. Ainsi, de ce point de vue, quoique l'objet est tout simplement le corrélat du système des rapports dans lesquels il appartient, il est nécessaire (pour que le modèle soit opératoire) de s'apparaître comme un individu qui possède des qualités qui lui sont propres. Par conséquent ce qui se produit c'est un modèle qui saisit le corps comme étant inerte, c'est-à-dire indifférent par rapport à son mouvement ou à son repos.

Das Product des formalen Mechanismus ist das Object überhaupt, eine gleichgültige Totalität, an welcher die Bestimmtheit als gesetzte ist. Indem hiedurch das Object als Bestimmtes in den Proceß eingetreten ist, so ist einerseits in dem Untergange desselben, die Ruhe als der ursprüngliche Formalismus des Objects, die Negativität seines Für-sich-bestimmtheits, das Resultat. (Op.cit.)

Le produit du mécanisme formel est l'objet en général, une totalité indifférente en laquelle la détermination est comme posée. En tant que, de ce fait, l'objet est comme quelque chose de déterminé, entré dans le processus, alors que d'un côté, dans l'abîmement de celui-ci, le repos, comme formalisme originaire de l'objet, la négativité de son être-déterminé-pour-soi, qui est le résultat.

Le processus réel ne produit pas un autre type d'objet, mais il est tout simplement la concrétisation du processus formel avec une description des symptômes que cette concrétisation apporte. Ainsi, avec le processus formel nous avons constitué l'objet mécanique en tant que tel, c'est-à-dire le modèle mécanique par excellence. Nous avons vu que le modèle est objet à part entier en tant que totalité qui reste indifférente à la détermination qu'on lui pose. Par ce fait, l'indifférence appartient à l'objet comme une détermination qui lui est propre et en tant que tel il entre dans le processus mécanique. D'un point de vue, alors, quand il arrive à l'état d'inertie, le résultat c'est la manifestation du fait que l'objet n'a pas sa raison en lui-même, il est seulement une formalité vide, mais il se détermine seulement quand il est en rapport à un autre objet. Ainsi la détermination de l'objet, c'est sa relation à l'autre objet.

Andererseits aber ist es das Aufheben des Bestimmtheits, als positive Reflexion desselben in sich, die in sich gegangene Bestimmtheit oder die gesetzte Totalität des Begriffs; die wahrhafte Einzelheit des Objects. (Op.cit.)

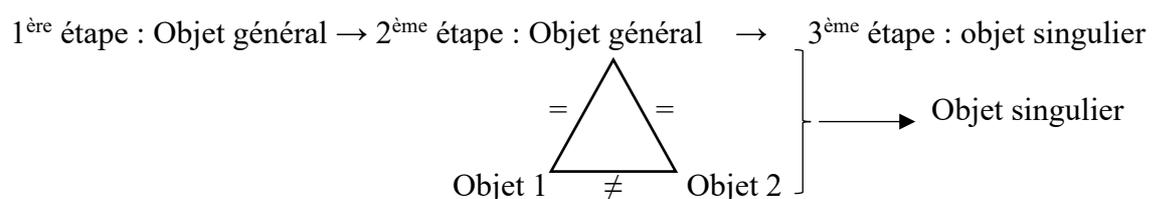
Mais, de l'autre côté, la relève de l'être-déterminé, comme réflexion positive de celui-ci dans lui-même, est la détermination qui est allée dans elle-même, ou la totalité posée du concept ; la singularité véritable de l'objet.

Or, d'un autre point de vue, dans l'état d'inertie l'objet supprime la détermination qu'il a reçu de l'extérieur et il l'intègre en lui, comme quelque chose qui appartient à sa structure propre. Ainsi, on peut dire que l'objet X possède la qualité Y (la boule a une masse, par exemple, et pour cette raison elle peut communiquer le mouvement à une autre boule par le choc), comme qualité positive qui lui appartient. Dès lors, l'objet entre dans le processus parce qu'il a la structure de le faire et ainsi la détermination mécanique lui appartient. L'objet est par là hypostasié, c'est-à-dire modélisé et donc représenté comme un corps qui est quantifiable et mesurable.

Das Object zuerst in seiner unbestimmten Allgemeinheit, dann als Besonderes, ist nun als objectiv Einzelnes bestimmt; so daß darin jener Schein von Einzelheit, welche nur eine sich der substantiellen Allgemeinheit gegenüberstellende Selbstständigkeit ist, aufgehoben worden. (Op.cit.)

L'objet, d'abord dans son universalité indéterminée, ensuite en tant qu'un particulier, est maintenant déterminé comme un singulier objectif ; de telle sorte qu'en cela cette apparence de singularité, laquelle n'est qu'une subsistance-par-soi s'opposant à l'universalité substantielle, a été relevée.

Hegel résume ici les moments de l'objet mécanique afin qu'il puisse montrer sa structure conceptuelle. D'abord on avait un objet général, un universel abstrait selon le vocabulaire technique de Hegel, qu'ensuite il a été spécifié comme rapport entre des objets différents. L'unité de ces moments a formé le concept général de l'objet (ou son universalité concrète en hégélien), lequel apparaît désormais comme un singulier objectif. Dans le processus qui a précédé, nous avons pris cet objet singulier comme un étant autonome qui a été face à une universalité hypostasiée de la même manière. Or, cette présupposition qu'on a fait a produit un symptôme, la violence : l'imposition du plus fort (universel) au plus faible (objet). Ce symptôme a été produit par la contradiction qui se trouvait dans la conception de l'objet : il était fonction du rapport à l'autre objet, et, en même temps, étant autonome. Par conséquent, cette présupposition est abîmée. En effet, dans la mesure où l'objet est une unité conceptuelle il n'est pas un étant, mais universalité objective qui se présente sous la forme singulière d'un étant ; il est donc le modèle de l'étant et non pas l'étant lui-même. Schématiquement :



Diese Reflexion in sich, ist nun, wie sie sich ergeben hat, das objective Einsseyn der Objecte, welches individuelle Selbstständigkeit, – das Centrum ist. (Op.cit.)

Cette réflexion en soi, est maintenant, telle qu'elle s'est dégagée, l'être-un objectif des objets, lequel est une subsistance-par-soi individuelle, – le centre.

Comme Hegel a établi que l'objet n'est pas un étant mais corrélat du modèle, il introduit ici le terme qui sera la base du mécanisme absolu – le centre. En effet, dans la mesure où l'objet est posé comme unité conceptuelle, il se pose en fait comme fonction du rapport de l'ensemble des objets du mécanisme. Ainsi, il contient en lui la totalité des moments conceptuels. Par conséquent, en tant qu'objet conceptuel, il représente la totalité du processus ; il est dans un sens l'objet qui représente tous les objets. Par conséquent on peut le poser au centre du système, sans pour autant l'hypostasier d'aucune manière. En effet, nous allons voir par la suite, que l'objet central n'est pas un objet particulier, mais une fonction essentielle au modèle mécanique totalisé, c'est-à-dire au mécanisme absolu.

Zweytens ist die Reflexion der Negativität die Allgemeinheit, die nicht ein der Bestimmtheit gegen überstehendes, sondern in sich bestimmtes, vernünftiges Schicksal ist, – eine Allgemeinheit, die sich an ihr selbst besondert, der ruhige in der unselbstständigen Besonderheit der Objecte und ihrem Prozesse feste Unterschied, das Gesetz. Diß Resultat ist die Wahrheit, somit auch die Grundlage des mechanischen Processes. (Op.cit.)

Deuxièmement, la réflexion de la négativité est l'universalité qui n'est pas un destin se tenant en face de la détermination, mais un destin déterminé en lui-même, rationnel, – une universalité qui se spécifie en elle-même, la différence en repos, fixe dans la spécification non-subsistante-par-soi des objets et dans leur processus, la loi. Ce résultat est la vérité, par conséquent aussi la base du processus mécanique.

Nous avons commencé le processus en considérant l'objet comme une chose, ensuite comme moment d'un système, et enfin nous avons présupposé que ce moment était autonome. Le résultat a été le conflit entre l'universel et l'individu autonome qu'il se présente sous la figure du destin. Or, dans la mesure où l'objet représente la totalité des objets, son rapport à l'universel n'a plus la forme d'un destin, c'est-à-dire qu'il ne s'agit plus d'un rapport de forces entre des étants, mais d'une unité rationnelle, parce qu'elle est conceptuelle. Ainsi, la différence des objets est abordée comme spécification de l'universalité du modèle dans le sens du schéma que nous avons désigné. Par conséquent, une fois que le modèle du processus est établi, il se présente nécessairement sous la forme d'une loi. En effet, si l'universel a une existence positive, il faut qu'elle se formule, et cette formulation d'un principe commun c'est bien la formulation d'une loi. La figure de l'universel qui porte en lui le modèle, c'est la figure de la loi. Par conséquent, le modèle est l'expression d'une loi sous la forme d'un objet singulier et

de ce point de vue, il est la vérité du processus mécanique. En effet, Hegel nous dit que c'est la raison qu'impose des lois dans la nature et dans la mesure où elle le fait la nature obéit.

2.3 Le mécanisme absolu

Comme nous avons vu le mécanisme formel constitue le modèle mécanique par excellence. Ainsi nous avons le concept d'un objet qui dans la mesure où il fonctionne comme un étant, transmet à travers un choc une détermination extérieure à lui d'une partie du système à l'autre. À partir de ce système, nous obtenons le concept de la communication. En revanche, dans le mécanisme absolu, nous ne sommes plus face à la communication d'une détermination par le choc, mais à la communication dans le vide et à distance. En effet, pour Descartes l'espace est constitué par la matière (*res extensa*) et ainsi tout mouvement sur la Terre ou dans l'Univers présuppose la présence de la matière (voir la théorie des tourbillons dans l'éther). Ainsi Descartes exclut une action à distance du Soleil. En revanche, pour Newton, l'espace s'étend infiniment dans toutes les directions dans le vide, et le mouvement est commandée par la loi universelle de la gravitation. Nous avons donc un changement de paradigme, dans la mesure où nous passons de la mécanique classique de Galilée et de Descartes à la théorie newtonienne de la gravitation.¹⁵⁶

Il est vrai que la présentation hégélienne de ces modèles scientifiques manque de précision et de détail, car il veut décrire la logique de la modélisation plutôt que de parler de modèles précis, mais néanmoins, il montre la nécessité du passage d'un paradigme à l'autre, à travers le symptôme qui a manifesté le mécanisme réel. Ainsi, la violence est le symptôme du mécanisme absolu au mécanisme réel. Cette transition a été effectuée alors au moment où nous avons compris que l'objet mécanique n'est pas un étant, mais moment d'une structure modélisée. En effet, nous avons vu que la singularité du mécanisme formel a été hypostasiée par le mécanisme

¹⁵⁶ Le passage du mécanisme formel au mécanisme absolu à travers les problèmes qui pose l'hypostase de l'objet de la part du mécanisme réel est analogue au passage de la mécanique classique et les trois lois de Kepler au modèle newtonien de la gravitation universelle. Nous savons bien, depuis l'histoire des sciences, les problèmes qu'avaient Galilée, Kepler, Descartes et les autres savants de la physique moderne à expliquer la pesanteur et à calculer la trajectoire des planètes. En effet, Johannes Kepler publie les résultats de sa recherche dans son ouvrage *Astronomia nova*, publié en 1609, dans lequel il indique les trois lois qui commandent le mouvement des planètes et des astres. En plus, dans l'ouvrage *Harmonices Mundi*, le système solaire est expliqué à travers la métaphore tirée de la musique, dans laquelle chaque planète représente une note musicale et le centre tonale est le Soleil lequel par sa force magnétique attire les autres planètes autour de lui. En revanche, Descartes explique la trajectoire des planètes par le modèle d'un mécanisme des tourbillons d'éther lesquels en remplissant l'espace emportent et maintient les planètes sur leur trajectoire. Avec la publication des *Principes mathématiques de la philosophie naturelle* en 1687, Newton a réussi d'unifier la mécanique terrestre et la mécanique céleste sous un modèle universel réglé par les trois lois du mouvement et la loi universelle de la gravitation. Ainsi, selon le modèle newtonien, la gravitation n'est pas seulement une force exercée par le Soleil sur les planètes, mais tous les objets de l'univers s'attirent mutuellement.

réel, parce que celui-ci était seulement l'application du mécanisme formel. Dès lors, la singularité produite par le mécanisme formel à la particularité d'être considérée désormais comme une fonction plutôt qu'un étant, comme c'était le cas dans le mécanisme réel. Cette fonctionnalisation de l'objet mécanique introduira la fonction du centre qui amène à la figure de la loi.

Le fait que la loi apparaît à la fin de l'exposition du modèle mécanique manifeste la nécessité d'avoir un modèle général de la mécanique. Comme nous avons vu dans notre commentaire, la fonction de la loi a été déjà introduite par Hegel dans le caractère tautologique de l'objet mécanique. Ce caractère manifestait la capacité de l'objet d'être formalisé et être exprimé sous la forme d'une règle, un principe ou une loi. Nous avons remarqué aussi que la loi est, pour Hegel, une figure tautologique parce qu'elle pose une différence qui n'en est pas. En plus, nous avons noté que dans l'histoire des sciences la notion de « loi scientifique » n'a été utilisée dans sa forme canonique qu'assez tardivement avec la révolution qui a apporté le modèle newtonien. En effet ce modèle a uni avec succès le modèle de la mécanique classique avec le modèle de la mécanique céleste. Ainsi il a pu calculer et expliquer le mouvement de la pierre qui tombe par terre avec le mouvement de la Lune qui ne tombe pas sur la Terre sous une même loi. De ce point de vue ce modèle est, aux yeux de Hegel, absolu.

Le mécanisme absolu correspond donc au modèle de Newton. Nous voulons mentionner ici en passant les lois de Newton pour montrer la manière dont Hegel les intègre dans le texte et de permettre ainsi une meilleure compréhension du texte hégélien. En effet le savant anglais est considéré comme étant le père de la mécanique moderne grâce aux trois lois du mouvement qui portent son nom :

I) *Loi d'inertie* : l'inertie d'un corps, dans un référentiel galiléen (ou *inertiel*), est sa tendance à conserver sa vitesse.

II) *Loi fondamentale de la dynamique* que met en relation la masse d'un corps et l'accélération qu'il reçoit si des forces lui sont appliquées. Ainsi l'accélération du centre d'inertie d'un système de masse m constante est proportionnelle à la résultante des forces qu'il subit et inversement proportionnelle à m :
$$\vec{a} = \frac{1}{m} \sum \vec{F}_i$$

III) *Loi des actions réciproques* : l'action est toujours égale à la réaction, c'est-à-dire que les actions de deux corps l'un sur l'autre sont toujours égales et de sens contraires.

Nous avons vu la description et l'application de ces trois lois dans le mécanisme formel et le mécanisme réel. Ainsi le modèle mécanique se généralise lorsque Newton ajoute sa quatrième loi du mouvement, la loi de l'attraction universelle qui fût sa découverte principale. En effet

cette loi décrit la gravitation comme une force responsable de la chute des corps et du mouvement des corps célestes, et de façon générale, de l'attraction entre des corps ayant une masse, comme par exemple les planètes. L'expression mathématique de cette loi est alors ainsi : Deux corps ponctuels de masses respectives M_A et M_B s'attirent avec des forces vectoriellement opposées et de même valeur absolue. Cette valeur est proportionnelle au produit de deux masses et inversement proportionnelle au carré de la distance qui les sépare. Ces deux forces opposées ont pour axe commun la droite passant par les centres de gravité de ces deux corps : $F_{A/B} = F_{B/A} = G \frac{M_A M_B}{d^2}$

2.3.1 Le centre

La négativité contre le singulier reste violente et dissolvant pour autant que le singulier reste hypostasié, incapable de poser sa négativité pour lui-même. Dans l'articulation de cette violence, le singulier vient de prendre le pouvoir sur sa négativité et il devient ce que Hegel appelle « l'objectivement singulier ». Dans le mécanisme absolu Hegel, articule cet objectivement singulier comme le « centre » ou le « point médian » et sur la base de ce nouveau genre de singularité il développe la notion d'une sphère objective, dans laquelle les objets se rapportent l'un à l'autre non pas par le simple choc des sections précédentes, mais à distance, c'est-à-dire par un rapport de médiation conceptuelle, dans laquelle chaque objet agit comme un point médian entre l'autre et le reste de la totalité objective. Ainsi, Hegel développe une sphère du mécanisme qui est analogue à la mécanique planétaire de Newton, et pourtant il y pense en utilisant le concept logique du syllogisme comme processus de médiation entre les moments logiques. Le résultat est le développement d'une théorie des champs.

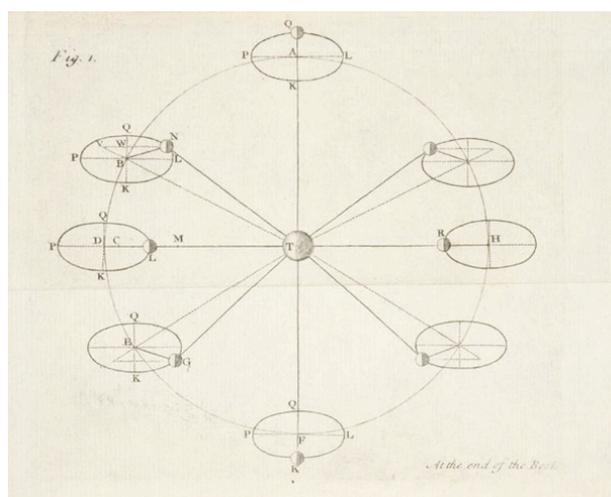


Illustration de l'objet central tirée des *Principes mathématiques*

Die leere Mannichfaltigkeit des Objects ist nun erstens in die objective Einzelheit, in den einfachen selbst bestimmenden Mittelpunkt gesammelt. (Op.cit. 143)

La vide multiplicité variée de l'objet est maintenant rassemblée premièrement dans la singularité objective, dans le point-médian simple autodéterminant.

La nouvelle singularité non-substantielle qui est produit par le processus peut servir comme l'individu qui représente tous les individus du système. Ainsi, la multiplicité des objets se trouve unie dans un seul individu qui devient désormais le point-médian, c'est-à-dire le principe par lequel tout le système se détermine. Dès lors, la détermination universelle se trouve exprimée par un objet singulier qui occupe désormais la place de l'objet central autour duquel s'organise tout le système.

Insofern zweitens das Object als unmittelbare Totalität seine Gleichgültigkeit gegen die Bestimmtheit behält, so ist diese an ihm auch als unwesentliche oder als ein Aussereinander von vielen Objecten vorhanden. (Op.cit.)

Dans la mesure, deuxièmement, où l'objet, comme totalité immédiate, maintient son indifférence à l'égard de la détermination, celle-ci est présente en lui aussi comme inessentielle ou comme une extériorité réciproque des multiples objets.

Néanmoins, l'objet qui a la fonction du centre présente, en tant qu'objet, le même caractère qu'auparavant. Ainsi, il se présente sous la forme d'un être qui est indifférent par rapport à sa détermination et par rapport aux autres objets du système. Donc, le système lui apparaît comme une multiplicité extérieure des objets indifférents. Par conséquent, l'objet central a une double nature : d'un côté, en tant que principe autodéterminant, il est universel, et de l'autre côté, en tant qu'objet, il est singulier. Pour cette raison, n'importe quel objet du système peut occuper cette place centrale, car chacun présente la même capacité de structuration. Ainsi, le choix de l'objet central semble être arbitraire. Par cela, la centralité est fonction du rapport des objets du système autour d'un principe autodéterminant.

Die erstere, die wesentliche Bestimmtheit macht dagegen die reelle Mitte zwischen den vielen mechanisch auf einander wirkenden Objecten aus, durch welche sie an und für sich zusammen geschlossen sind, und ist deren objective Allgemeinheit. (Op.cit.)

La première, l'essentielle détermination constitue en revanche le moyen terme réel entre les nombreux objets agissant mécaniquement les uns sur les autres, moyen terme par lequel ils sont médiatisés en et pour soi, et est leur universalité objective.

En effet, le centre est le moyen terme qui médiatise le rapport de l'objet universel avec la multiplicité des objets du système mécanique. Ainsi le centre devient le moyen terme réel autour duquel la multitude s'organise à un tout. Il est réel, car il constitue la totalité objective du système, et par conséquent une totalité calculable, exprimée d'une manière mathématique.

Dès lors, dans la mesure où la modélisation d'un système mécanique assigne une place centrale à celui-ci, les objets qui partagent la détermination mécanique ne sont plus liés entre eux dans un agrégat qui leur est extérieur, mais ils se rapportent tous au point central.

« Die Allgemeinheit zeigte sich zuerst im Verhältnisse der Mittheilung, als eine nur durchs Setzen vorhandene; als objective aber ist sie das durchdringende, immanente Wesen der Objecte. (Op.cit.)

L'universalité se montrait d'abord dans la relation de la communication, comme une universalité présente seulement par le poser ; mais, en tant qu'objective, elle est l'essence immanente, pénétrante des objets.

Si jusqu'à présent l'universel était conçu comme la négativité du processus, comme ce qui résistait, il est maintenant visible comme « l'essence immanente des objets », c'est-à-dire comme l'être des objets. D'abord, l'objet était l'immédiateté indifférente des moments conceptuels, ensuite nous avons vu que la vérité de cet objet est un processus dans lequel le singulier réagit à l'universel. Maintenant, la sphère de l'objectivité est organisée autour d'un point central qui est en même temps objectivement singulier et objectivement universel. Bien que les objets distincts soient toujours extérieurs l'un à l'autre, chacun contient un rapport au centre et ainsi chacun a cette unité conceptuelle comme son essence. Alors, il n'est plus possible d'appeler un objet universel et l'autre singulier, comme dans le processus formel. Le processus mécanique devient absolu dans la mesure où il ne se dépend plus d'un moment extérieur aux objets, et les objets eux-mêmes deviennent l'explication de celui-ci dans la manière dont ils se rapportent l'un à l'autre.

In der materiellen Welt ist es der Centalkörper, der die Gattung aber individuelle Allgemeinheit der einzelnen Objecte und ihres mechanischen Prozesses ist. Die unwesentlichen einzelnen Körper verhalten sich stossend und drückend zu einander; solches Verhältniß findet nicht zwischen dem Centalkörper und den Objecten Statt, deren Wesen er ist; denn ihre Aeusserlichkeit macht nicht mehr ihre Grundbestimmung aus. (Op.cit.)

Dans le monde matériel, c'est le corps central qui est le genre, mais universalité individuelle des objets singuliers et de leur processus mécanique. Les corps singuliers inessentiels sont en relation les uns aux autres en se choquant et en se pressant ; une telle relation n'a pas lieu entre l'objet central et les objets dont il est l'essence ; car leur extériorité ne constitue plus leur détermination rationnelle.

Hegel vient de préciser les développements extrêmement abstraits du paragraphe précédent en prenant comme exemple le monde matériel.¹⁵⁷ En effet, si on prend comme paradigme

¹⁵⁷ Hegel reprend l'analyse de ce paragraphe dans la section consacrée à la Mécanique dans sa *Philosophie de la nature*, §265-6, (*GW* 20, 257-261). Dans cette paragraphe, Hegel discute les trois lois du mouvement de Newton. En effet la condition nécessaire du mouvement produit de l'extérieur par un choc c'est que les corps

exemplaire la mécanique newtonienne, le corps central devient le point de référence de tous les objets qui se trouvent sur lui et autour de lui. Ainsi, les corps qui se trouvent sur une planète continuent à se comporter mécaniquement entre eux, c'est-à-dire à communiquer leur détermination par le choc, tandis que celle-ci ne contrôle pas leur mouvement de la même manière. Par conséquent, il ne s'agit plus d'une relation extérieure comme dans le cas du mécanisme formel, mais d'un changement de système de référence dont la centralité est moment structurel. Dès lors, l'objet de ce système ne se détermine plus comme extérieur, mais comme un corps qui se réfère à un corps central : chaque objet qui se trouve dans la terre est un objet terrestre et la lune qui tourne autour d'elle est son satellite.

Ihre Identität mit ihm ist also vielmehr die Ruhe, nemlich das Seyn in ihrem Centrum; diese Einheit ist ihr an und für sich seyender Begriff. Sie bleibt jedoch nur ein Sollen, da die zugleich noch gesetzte Aeusserlichkeit der Objecte, jener Einheit nicht entspricht. (Op.cit.)

Leur identité avec lui est donc bien plutôt le repos, à savoir l'être dans leur centre ; cette unité est leur concept étant en et pour soi. Elle reste toutefois seulement un devoir-être, étant donné qu'en même temps l'extériorité encore posée des objets ne correspond pas à cette unité.

Ce qui caractérise un tel système c'est que le centre représente l'identité de tous les objets qui se trouvent autour de lui. Ainsi, l'objet en repos est lié à son centre ; un objet où son être se trouve en rapport avec celui-ci. Par conséquent, le rapport au centre appartient à sa constitution et de ce point de vue son rapport au centre semble être naturel, comme c'est le cas, par exemple, avec la cosmologie aristotélicienne.¹⁵⁸ Néanmoins, le rapport de l'objet au centre est toujours extérieur, dans la mesure où le centre se situe hors de l'objet. Ainsi, l'objet entre toujours dans des rapports mécaniques avec les autres objets du système. Or cette fois-ci le mouvement ou le repos du corps s'explique à partir d'une base commune (que Hegel dans l'*Encyclopédie* l'appelle « substantielle ») qui est extérieure d'eux et qui a la fonction du centre. En effet, dans le mécanisme formel on regardait les corps indépendamment à leur rapport au corps central. En revanche, maintenant, le mouvement est abordé à partir de cette base extérieure. Toutefois,

impliqués sur ceci doivent avoir une masse. La matérialité du corps s'exprime par son poids, en tant que la pesanteur. Ainsi le poids devient le centre de gravité du corps. Or, en tant que grave le corps a son centre hors de lui-même. Par conséquent, choc et résistance, ainsi que le mouvement produit par eux, ont une base substantielle dans un centre commun aux corps singuliers qui se situe hors d'eux. Ainsi le mouvement et le repos des corps, dans la mesure où leur centre est hors d'eux, sont commandés par leur tendance vers ce centre.

¹⁵⁸ Cette identité est ce qu'Aristote nomme dans le traité *Du ciel*, « ἡ οἰκεία τάξις », (301a 6-7), l'ordre propre des corps, par lequel ils rejoignent naturellement leur centre. Il s'agit donc d'un mouvement qui n'est pas forcé, mais fait partie de l'identité naturelle des corps terrestres. Dans la mesure où le mouvement est forcé, l'état de repos est aussi forcé. Donc, il y a une distinction entre le mouvement naturel (*κατὰ φύσιν*) et le mouvement non-naturel (*παρὰ φύσιν*). Évidemment, même le mouvement non-naturel déroule selon les lois naturelles, sa seule différence étant qu'il ne commence pas par un principe intérieur, mais seulement extérieur (300a 20-30).

dans la mesure où le centre ne se trouve pas dans l'objet mais à l'extérieur de celui-ci, son unité aux autres objets reste extérieure et ainsi elle constitue un « devoir-être », c'est-à-dire une tendance à rejoindre la source de son unité. Ainsi chaque objet se caractérise par sa tendance vers le centre.

Das Streben, das sie daher nach dem Centrum haben, ist ihre absolute nicht durch Mittheilung gesetzte Allgemeinheit; sie macht die wahre, selbst concrete nicht von aussen gesetzte Ruhe aus, in welche der Proceß der Unselbstständigkeit zurückgehen muß. (Op.cit.)

La tendance qu'ils ont, par conséquent, vers le centre est leur universalité absolue non posée par communication ; cette universalité constitue le repos vrai, lui-même concret, non posé de l'extérieur, dans lequel le processus de la non-subsistance-par-soi doit revenir.

Cette tendance traduit l'attraction qui exerce l'objet central à tous les objets qui se trouvent à sa sphère d'action. Ainsi, à cause de l'espace vide qui sépare l'objet de l'objet central (qui se situe hors de lui), cette force attractive ne se communique pas par le choc, mais à distance. Par conséquent le paradigme du mécanisme absolu n'explique pas seulement le mouvement (extérieur) rectiligne produit par un choc, mais aussi la chute (le mouvement essentiel du corps). Dès lors le mouvement d'un corps est indissociablement lié à sa pesanteur. Pour cette raison, même le choc en tant que tel est conditionné par la pesanteur, c'est-à-dire par la détermination de la chute. Or, comme le mouvement produit par le choc est lié à la pesanteur son fondement (sa raison, i.e. sa cause) se trouve à l'extérieur de l'objet. Dès lors l'état de repos, tel qu'on l'a vu dans le mécanisme formel, n'a pas son origine dans la nature de l'objet,¹⁵⁹ mais il arrive seulement à cause de sa tendance à se diriger vers le centre. En effet, selon la mécanique newtonienne, dans la mesure où le corps a une masse, il est attiré par la masse plus grande du corps-central, et son mouvement est commandé par lui. Par conséquent, l'état de repos trouve sa vérité quand il est saisi comme tendance vers le centre et celle-là est l'expression de l'universalité du mécanisme absolu. Ainsi, la tendance ne se trouve pas dans la nature de l'objet, mais elle est corrélat du modèle mécanique. L'objet donc n'est plus à considérer comme inerte, mais comme tendance à part entier. Cela est parfaitement conséquent à la première définition que Hegel a donné à l'objet mécanique comme fonction du rapport à l'autre.

¹⁵⁹ Dans la théorie aristotélicienne du mouvement des corps célestes le repos des corps c'est le retour à leur lieu naturel : « ἐν τοῖς οἰκείοις ἡρεμοῦντα τόποις », *Du ciel*, (300b 23-24). Idée qui continua à exercer une influence aux savants jusqu'à la mécanique newtonienne.

– *Es ist deßwegen eine leere Abstraction, wenn in der Mechanik angenommen wird, daß ein in Bewegung gesetzter Körper überhaupt sich in gerader Linie ins unendliche fortbewegen würde, wenn er nicht durch äusserlichen Widerstand seine Bewegung verlöre. Die Reibung, oder welche Form der Widerstand sonst hat, ist nur die Erscheinung der Centralität; diese ist es, welche ihn absolut zu sich zurückbringt; denn das, woran sich der bewegte Körper reibt, hat allein die Kraft eines Widerstands durch sein Einsseyn mit dem Centrum. (Op.cit.)*

C'est pour cette raison une abstraction vide que d'admettre en mécanique qu'un corps mis en mouvement en général continuerait de se mouvoir en ligne droite à l'infini s'il ne perdait son mouvement par une résistance extérieure. Le frottement, ou quelque autre forme qu'ait la résistance, est seulement le phénomène de la centralité ; c'est celle-ci qui le ramène absolument à soi ; car ce à quoi frotte le corps mu a seulement la force d'une résistance par son être-un avec le centre.

Nous avons vu dans le mécanisme formel que le mouvement produit par une cause extérieure (par le choc) avait comme résultat l'état de repos. En effet, Hegel nous dit que le mécanisme formel, dans sa modélisation du mouvement, fait abstraction de la pesanteur, et il traite le mouvement pour lui-même. Ainsi, selon le principe d'inertie de Galilée, le mouvement restera mouvement à l'infini, et le repos restera repos à l'infini, dans la mesure où il n'y aura pas une intervention extérieure. Pour Hegel cette description s'appuie sur le principe de l'identité, elle est donc tautologique : le mouvement est mouvement, et le repos est repos. Elle est donc une abstraction et pour cette raison elle s'exprime sur la forme d'un principe. En revanche, ce nouveau paradigme aborde le mouvement non plus comme identité, mais comme rapport à l'autre, c'est-à-dire comme différence. Le résultat du mécanisme formel ne se confirme pas en la réalité : il n'y a pas un *perpetuum mobile* ni un corps éternellement immobile dans le monde de l'expérience. Dès lors, ces déterminations ne sont que des abstractions vides. Comme nous avons déjà vu dans le mécanisme formel, ce type d'abstraction est nécessaire dans la mesure où, par ce moyen, il arrive à exprimer ces déterminations mathématiquement, c'est-à-dire de les traiter comme des facteurs quantitatifs séparés. Néanmoins, le problème commence lorsqu'on considère, dans le mécanisme réel, ces abstractions comme des qualités qui existent physiquement dans les corps, quand donc on les hypostasie.¹⁶⁰ En effet, on peut fabriquer en théorie (d'une manière mathématique seulement) le modèle d'un *perpetuum mobile* ou d'une

¹⁶⁰Dans la remarque du paragraphe §266 de la *Philosophie de la nature*, (op.cit. 260) Hegel, cite Newton (*Philosophiae naturalis principia mathematica*, Déf. VIII), pour montrer que en séparant le mouvement extérieur (choc) du mouvement essentiel (chute), Newton, tombe dans cette abstraction. Ainsi, malgré l'expression mathématique de ceux-ci, Newton les considère comme des « existences physiquement subsistantes-par-soi (*physisch selbständige Existenzen*) », c'est-à-dire comme des hypostases. Ainsi, la critique hégélienne à Newton ne concerne pas la mathématisation de la nature ou sa conception de la fonction des lois naturelles, mais le fait qu'il ne parachève pas cette conception jusqu'au bout, dans la mesure où il reste toujours attaché à un principe réel, hypostasiant.

pendule dont son mouvement est infini, mais celui-ci arrive seulement en faisant abstraction de la résistance de l'air ou de la pesanteur. En effet, nous avons dit déjà que le choc est conditionné par la pesanteur, dans la mesure où elle est une détermination de la chute, comme, par exemple, le trajet d'une bille de plomb dans l'air. La résistance à laquelle la bille se heurte dans son mouvement accidentel fait partie, nécessairement, à sa non-subsistance-par-soi. Cependant, même si elle rencontre des obstacles à son trajet, celles-ci n'annulent pas la force de la gravité qu'elle l'attire vers le centre de la Terre. Ce freinage fait la bille un projectile. Les obstacles du sort de frottement ne constituent pas le freinage essentiel du mouvement forcé des corps, car ce mouvement est indissociablement lié avec la pesanteur. Pour cette raison le frottement est une qualité inhérente à la matière ; il est une détermination substantielle d'elle, et pour cette raison la matière est soumise à son influence.¹⁶¹

– Im Geistigen nimmt das Centrum und das Einsseyn mit demselben, höhere Formen an; aber die Einheit des Begriffs, und deren Realität, welche hier zunächst mechanische Centralität ist, muß auch dort die Grundbestimmung ausmachen. (Op.cit. 143-144)

Dans le spirituel le centre et l'être-un avec lui prennent des formes plus élevées ; mais l'unité du concept et de sa réalité, qui est ici d'abord la centralité mécanique doivent nécessairement constituer là aussi la détermination fondamentale.

Cependant, la fonction de la centralité ne s'épuise pas dans l'explication des phénomènes naturels. Ce modèle s'applique aussi pour expliquer des phénomènes qui ne sont pas naturels, mais des produits de l'esprit humain. Le mécanisme absolu constitue un modèle viable pour l'explication des phénomènes spirituels, dans le sens où il représente un système d'objets, dans lequel la cohérence du mouvement entre eux peut être expliquée à partir du rapport entre eux et leur environnement.¹⁶² Ce concept de la médiation réciproque entre les parties dans une totalité objective est crucial pour Hegel, en ce qui concerne la structure de l'État moderne, par exemple. Ainsi, l'État permet à ses membres d'être libres en les soulevant au-dessus du rapport de la dépendance aveugle présente à l'économie et permettant chaque aspect matériel de l'État d'agir comme un point dans lequel chaque sphère converge avec la totalité. Pointant vers cette

¹⁶¹ Voir aussi §266, (*op.cit.* 261).

¹⁶² De ce point de vue le mécanisme absolu correspond, dans un certain sens, au modèle proposé par Luhmann (1984) de l'étude de la société comme système social, c'est-à-dire comme rapport entre la société et son environnement. Luhmann comprend la société comme un système autopoïétique qui se produit lui-même en interagissant avec son environnement. En revanche, au point où nous en sommes Hegel n'est pas encore arrivé à un principe autodéterminant, qui arrivera dans quelques lignes, et il sera achevé avec la téléologie. Ici nous sommes encore dans un modèle purement mécanique qui ne se concerne pas avec la reproduction de la société ; fait qui montre, peut-être, que chaque théorie socio-politique de l'organisation de la société, de l'État etc. présuppose une conception mécaniste et s'appuie donc sur un modèle mécanique.

application politique, Hegel, développera vers la fin de cette section une discussion sur la manière dont l'unité de l'État et de la société peut être regardée comme un mécanisme absolu.

Der Centrankörper hat insofern aufgehört, ein blosses Object zu seyn, da an diesem die Bestimmtheit ein unwesentliches ist; denn er hat nicht mehr nur das An-sich-, sondern auch das Für-sichseyn der objectiven Totalität. Er kann deßwegen als ein Individuum angesehen werden. (Op.cit. 144)

Le corps-central, dans cette mesure, a cessé d'être un simple objet, étant donné que qu'en celui-ci la détermination est quelque chose d'inessentiel ; car il n'a plus seulement l'en-soi, mais aussi l'être-pour-soi de la totalité objective. On peut pour cette raison le regarder comme un individu.

À partir de ces exemples donc on peut comprendre que le corps-central n'est pas un objet simple comme dans le cas du mécanisme formel, mais une fonction, dans la mesure où il contient en lui la totalité du mécanisme. En effet, l'objet simple est indifférent par rapport à la détermination universelle du système et de ce fait elle est extérieure à celui-ci. Cela signifie que l'objet n'est pas le système ; il est inessentiel par rapport à la totalité systémique. En revanche, le corps-central est fonction du rapport de la totalité des objets du système. Il n'est pas seulement posé comme un être immédiat, mais aussi comme rapport de la totalité avec elle-même. Par conséquent il devient le moment de la référence de tous les objets systémiques. Néanmoins, du moment où il inclut la référence en lui, c'est-à-dire au moment où il devient le point de référence, il se pose comme un immédiat. Dès lors, il apparaît aussi comme un être singulier. Comme nous avons vu, la force gravitationnelle de la Terre tire tous les corps terrestres vers son centre ; son champ gravitationnel est constant et il détermine le mouvement et les rapports de tous les corps qui se trouvent à son rayon d'action. Par la fonction du centre on peut expliquer ainsi, la chute des corps et la trajectoire de la Lune autour d'elle. La Terre devient ainsi le point de référence de son système. Donc un objet individuel qui par sa masse présente cette capacité d'être centre.

Seine Bestimmtheit ist wesentlich von einer blossen Ordnung oder Arrangement und äusserlichen Zusammenhang von Theilen verschieden; sie ist als an und für sich seyende Bestimmtheit eine immanente Form, selbst bestimmendes Princip, welchem die Objecte inhärenten, und wodurch sie zu einem wahrhaften Eins verbunden sind. (Op.cit.)

Sa détermination est essentiellement différente d'un simple ordre ou arrangement et connexion extérieure de parties ; elle est, en tant que détermination étant en et pour soi, une forme immanente, principe autodéterminant auquel les objets sont inhérents et par lequel ils sont liés de façon à constituer un Un véritable.

Dans la mesure, donc, où le corps-central présente ce caractère, il ne peut pas être regardé comme un agrégat formé de l'extérieur. Il n'y a pas une force extérieure qu'elle puisse le mettre

à cet ordre, mais c'est lui-même cette force. De ce point de vue le centre constitue la force qui impose l'ordre, la force qui se comporte comme un principe autodéterminant. Or, cette fois-ci cette force ne s'applique pas d'une manière extérieure (violente, i.e. non-naturelle) aux objets du système, car elle constitue leur structure inhérente. Par conséquent, la totalité qui se forme constitue une unité véritable. Dès lors, nous sommes en train d'arriver à la formation d'un modèle dans lequel, par une seule formule ($F=ma$), on peut calculer le mouvement de tous les corps qui l'entourent.

Dieses Centralindividuum ist aber so nur erst Mitte, welche noch keine wahrhaften Extreme hat; als negative Einheit des totalen Begriffs dirimirt es sich aber in solche.
(Op.cit.)

Mais cet individu central n'est ainsi d'abord qu'un moyen terme, qui n'a pas encore des véritables extrêmes ; mais, en tant qu'unité négative du concept total, il se divise en des tels extrêmes.

Le corps central lui-même est en même temps un objet singulier (« objectivement singulier ») et une détermination qui est immanente aux corps non centraux qui sont à l'extérieur de lui. Cela rappelle la notion du chapitre précédent sur le syllogisme : le moyen terme du syllogisme est un moment conceptuel concret qui permet aux autres moments conceptuels de se rapporter à la totalité du concept telle que nous l'avons montré (voir le schéma conceptuel). Hegel revient donc, à la figure du syllogisme pour expliquer comment le mécanisme absolu forme une totalité objective : le corps central est comme un moyen terme qui n'a pas encore développé ses extrêmes, c'est-à-dire, la logique du centre est jusqu'à présent une logique qui explique une *médiation* conceptuelle, mais elle n'explique pas adéquatement les éléments différentiels de cette médiation. Il reste alors à développer ces extrêmes afin qu'il puisse établir son objectivité. La gravitation constitue donc l'unité du concept et la détermination matérielle de chaque individu singulier. Ainsi la corporéité universelle du corps central, dans son jugement (*ur-teilung*), se partage en des corps particuliers, et s'enchaîne de façon syllogistique, pour donner le moment de la singularité. Dès lors le corps singulier est immédiatement un système de plusieurs corps. Par conséquent, le mouvement en tant que tel n'a de sens que dans le système de plusieurs corps.

Oder: die vorhin unselbstständigen sich äusserlichen Objecte werden durch den Rückgang des Begriffs gleichfalls zu Individuen bestimmt; die Identität des Centralkörpers mit sich, die noch ein Streben ist, ist mit Aeusserlichkeit behaftet, welcher da sie in seine objective Einzelheit aufgenommen ist, diese mitgetheilt ist.
(Op.cit.)

Ou bien : les objets auparavant non-subsistants-par-soi, extérieurs à soi, se trouvent par le retour du concept également déterminés comme des individus ; l'identité à soi du corps-central, qui est encore une tendance, est affectée d'une extériorité à laquelle, étant donné qu'elle est assumée dans sa singularité objective, celle-ci est communiquée.

Ce qui a été articulé c'est le facteur médiateur des corps extérieurs. Or, ces corps extérieurs doivent être articulés maintenant, en tant qu'extrêmes vrais, de telle nature qui les permet de se soumettre à cette médiation. Auparavant, nous avons considéré les objets comme des singularités non-autonomes, indifférents et extérieurs au système. Maintenant, en tant qu'extrêmes d'une unité conceptuelle, les objets non-autonomes sont considérés aussi comme des individus lesquels ont la tendance de se mettre en rapport l'un avec l'autre. Ainsi, la tendance inhérente des objets à rejoindre leur centre, en tant que corrélat de leur constitution objective, communique une force attractive aux individus qui composent le mécanisme absolu. En effet, la force attractive du Soleil, en tant que centre du système solaire, attire toutes les planètes. Ainsi elles performant un mouvement circulaire, elliptique autour de lui. Or, chaque planète n'est pas seulement un objet extérieur en orbite autour du Soleil, mais aussi un individu singulier. Par conséquent, elle présente la même capacité d'être centre à son propre sous-système (la planète avec ses satellites).

Durch diese eigene Centralität sind sie, ausser jenem ersten Centrum gestellt, selbst Centra für die unselbstständigen Objecte. Diese zweyten Centra und die unselbstständigen Objecte sind durch jene absolute Mitte zusammengeschlossen. (Op.cit.)

Par cette centralité propre, ils sont, placés en dehors de ce centre premier, eux-mêmes des centres pour les objets non-subsistants-par-soi. Ces seconds centres et les objets non-subsistants-par-soi sont syllogisés par ce moyen terme absolu.

Dès lors, les corps qui sont tirés au centre, mais qui restent à l'extérieur de lui, deviennent des centres relatifs à cause de leur unité négative avec le centre. Ils sont des centres relatifs par rapport à une troisième figure que Hegel appelle « objets non-subsistants-par-soi ». En effet, tandis que le Soleil est le centre du système solaire, la Terre est le centre relatif de son propre système avec la Lune qui est son satellite. Puisque les centres relatifs réalisent le rapport de centralité, ils agissent par rapport à cette catégorie d'objets, de la même manière que le centre agit par rapport à eux. Cela entraîne à un syllogisme, dans lequel le centre relatif se rapporte aux objets non-subsistants-par-soi à travers le centre absolu, qui est le moyen terme. Le centre absolu (U) médiatise le centre relatif (S) avec la périphérie des objets dépendants (P). Ce syllogisme, dont la forme est : (S – U – P), Hegel l'appelle « syllogisme de la nécessité (*Schluß der Notwendigkeit*) », et il articule simplement la notion d'une série des corps ordonnés autour d'un rapport à un point médian absolu. Pourtant, en articulant cela comme un syllogisme, Hegel

montre que chaque terme du rapport doit être capable d'être pris comme un point auquel les deux autres points se rapportent à un tout.

Die relativen Centralindividuen machen aber auch selbst die Mitte eines zweyten Schlusses aus, welche einerseits unter ein höheres Extrem, die objective Allgemeinheit und Macht des absoluten Centrums, subsumirt ist, auf der andern Seite die unselbstständigen Objecte unter sich subsumirt, deren oberflächliche oder formale Vereinzelung von ihr getragen wird. (Op.cit.)

Mais les individus centraux relatifs constituent aussi eux-mêmes le moyen terme d'un deuxième syllogisme, moyen terme qui d'un côté est subsumé sous un extrême plus élevé, l'universalité objective et la puissance du centre absolu, de l'autre côté subsume sous lui-même les objets non-subsistants-par-soi, dont la singularisation superficielle ou formelle se trouve portée par lui.

Par conséquent, un syllogisme supplémentaire suit à partir de ce rapport, dans lequel le centre relatif agit comme moyen terme entre le centre absolu et la périphérie. Les centres relatifs subsument les objets au même degré qu'eux-mêmes sont subsumés sous le centre absolu. Ainsi, ce deuxième syllogisme a la forme : (U – S – P) et Hegel l'appelle « syllogisme de la réflexion (*Schluß der Reflexion*) ». Le corps-central en soi est contingent, mais du moment où il médiatise le rapport entre centre et périphérie, il entre comme moment structurel dans le système. Il apparaît, dès lors, que la centralité absolue demande à tout centre relatif de se doter d'une périphérie objective (*unselbständig*) de corporéité.

– Auch diese Unselbständigen sind die Mitte eines dritten, des formalen Schlusses; indem sie das Band zwischen der absoluten, und der relativen Centralindividualität insofern sind, als die letztere in ihnen ihre Aeusserlichkeit hat, durch welche die Beziehung auf sich zugleich ein Streben nach einem absoluten Mittelpunkt ist. (Op.cit.)

Ces non-subsistants-par-soi eux aussi sont le moyen terme d'un troisième, du syllogisme formel ; en tant qu'ils sont le lien entre l'individualité centrale absolue et la relative, dans la mesure où cette dernière a dans eux son extériorité, par laquelle le rapport à soi est en même temps une tendance vers un point médian absolu.

Finalement, il y a un dernier syllogisme : les objets non-subsistants-par-soi agissent comme moyen terme entre le centre et le centre relatif. Syllogisme dont la forme est : (S – P – U) et constitue le « syllogisme de l'être-là (*Schluß des Daseins*) ». Les centres relatifs ont besoin des objets non-subsistants-par-soi afin de se trouver à l'état de la tendance, par laquelle ils se rapportent au centre absolu. Seulement à travers ces objets non-subsistants-par-soi les centres relatifs parviennent à l'état de dissonance innée ou incomplétude qui rend possible un rapport d'unité extérieure. Hegel distingue ce syllogisme final comme un « syllogisme formel », qui a sa vérité aux autres. Le rapport articulé entre centre et épiceutre se détermine par une

périphérie. La distinction fonctionnelle entre centre et centre relatif est ce rapport, car sans cette distinction il y aurait seulement des singularités autonomes sans relation articulée.

Die formalen Objecte haben zu ihrem Wesen die identische Schwere ihres unmittelbaren Centralkörpers, dem sie als ihrem Subjecte und Extreme der Einzelheit inhäriren; durch die Aeusserlichkeit, welche sie ausmachen, ist er unter den absoluten Centralkörper subsumirt; sie sind also die formale Mitte der Besonderheit. (Op.cit.)

Les objets formels ont pour essence la pesanteur identique de leur corps central immédiat, auquel ils sont inhérents comme à leur sujet et extrême de la singularité ; par l'extériorité qu'ils constituent, il [le corps central immédiat] est subsumé sous le corps central absolu ; ils sont donc le moyen terme formel de la particularité.

Les objets formels de ce dernier syllogisme ont leur essence, c'est-à-dire qu'ils se matérialisent, dans la pesanteur du corps central qu'ils partagent. Ainsi leur être se trouve hors d'eux. Ils se trouvent donc en rapport avec l'universalité d'un centre absolu qui fonctionne comme principe autodéterminant et avec une périphérie d'objets privés de centre qui apparaissent comme des étants autonomes. Néanmoins, ces objets particuliers ce sont des objets qui se trouvent aussi bien dans la détermination de l'être hors de soi (objet central) et, en même temps, dans la détermination de l'être-dans-soi, parce qu'ils sont des centres relatifs. Par conséquent, ils sont des centres pour eux-mêmes qui se rapportent à l'objets central comme à leur unité essentielle. Ainsi leur centre de gravité se matérialise dans la gravité universelle de l'objet central.

– Das absolute Individuum aber ist die objectiv-allgemeine Mitte, welche das Insichseyn des relativen Individuums und seine Aeusserlichkeit zusammenschließt und festhält. (Op.cit.)

Mais l'individu absolu est le moyen terme objectivement universel qui syllogise et maintient l'être-dans-soi de l'individu relatif et son extériorité.

Dès lors, le syllogisme par lequel le centre absolu médiatise le centre relatif avec sa périphérie, est celui qui constitue la vérité de cette série des syllogismes, car il est le modèle général de la construction du mécanisme absolu. De ce point de vue, il est un syllogisme qui constitue une nécessité. En effet, dans le système solaire la masse du corps central définit le mouvement des planètes tout en étant le point de référence ultime du système. Ainsi les idéalités de l'espace, du temps et du mouvement qui ont été considérées auparavant comme des formalités abstraites, sont désormais liées à la masse centrale de l'individu absolu qui est le corps central. Dès lors ce qui apparaissait être hors de la matière du corps singulier est déterminé sans réserve par la matière générale du corps central. Par conséquent la matière n'est rien en dehors de cette être hors d'elle (gravité) qui constitue son essence. Ainsi le concept de matière fait sens seulement sous la condition qu'on se réfère à la totalité du système. La matière n'appartient donc pas à la

nature du corps, mais elle est corrélat du rapport qui tient le corps avec la totalité du système, et donc corrélat du modèle mécanique. Par la suite, selon ce modèle, on peut construire de sous-systèmes dans lesquels les centres relatifs auront la fonction du centre à leur périphérie. Par conséquent, les deux syllogismes qui suivent ce sont simplement des modifications de celui-là ; donc des modifications du modèle général du mécanisme absolu. La forme du syllogisme est, de cette manière, matérialisée dans le modèle du système solaire.

Seulement la totalité des trois syllogismes donne une forme au mécanisme qui est absolue, car elle accorde à chacun des trois genres d'objets la propriété de médiation entre les autres et ainsi elle accorde à chacun une place à la totalité modélisée. Le syllogisme fourni la clé pour saisir ce rapport d'objets d'une manière qui échappe à la logique de la domination d'un objet par l'autre, puisqu'il permet à Hegel de développer une théorie des champs dans laquelle chaque rapport de médiation, par un genre d'objet, indique la nécessité conceptuelle des autres genres d'objets qui agissent aussi comme des moyen termes.

– *So sind auch die Regierung, die Bürgerindividuen und die Bedürfnisse oder das äusserliche Leben der Einzelnen drey Termini, deren jeder die Mitte der zwey andern ist. Die Regierung ist das absolute Centrum, worin das Extrem der Einzelnen mit ihrem äusserlichen Bestehen zusammengeschlossen wird; eben so sind die Einzelnen Mitte, welche jenes allgemeine Individuum zur äusserlichen Existenz bethätigen, und ihr sittliches Wesen in das Extrem der Wirklichkeit übersetzen.* (*Op.cit.* 144-145)

Ainsi aussi le gouvernement, les individus-citoyens et les besoins ou la vie extérieure des singuliers sont-ils trois termes dont chacun est le moyen terme des deux autres. Le gouvernement est le centre absolu dans lequel l'extrême des singuliers se trouve syllogisé avec son subsister extérieur ; pareillement les singuliers sont moyen terme, eux qui engagent cet individu universel vers l'existence extérieure et transposent leur essence éthique dans l'extrême de la réalité effective.

Ces trois moments syllogistiques forment le paradigme du mécanisme absolu dont le système solaire est un modèle. Or, le mécanisme absolu décrit une structure générale dans laquelle la totalité s'organise autour d'un objet qui prend la fonction du centre. Donc, par analogie,¹⁶³ la société civile constitue aussi une constellation des individus différents qui s'organisent de la même manière. Ainsi, le gouvernement est le centre absolu de celle-ci, tandis que les citoyens sont les centres relatifs autour desquels s'organisent les nécessités de la vie quotidienne (ou dans un sens général, l'économie). Alors, de la même manière, le syllogisme de la nécessité (S

¹⁶³ L'analogie est la représentation de l'universel par le singulier, dans la mesure où le singulier se pose comme universel. Donc l'État est une spécification du mécanisme absolu et la conceptualité ne lui appartient pas comme qualité propre, mais plutôt par cette substitution analogique. Sur le rôle qui joue le syllogisme de l'analogie dans l'application de la logique spéculative, on peut consulter l'article de Bruno Haas, « Que signifie appliquer la logique spéculative », (*op.cit.*, 164, note 30).

– U – P) manifeste le fait que le gouvernement, en tant que centre absolu, médiatise les citoyens avec le domaine des besoins quotidiens. Ce syllogisme montre que les citoyens peuvent satisfaire leurs désirs individuels seulement par et à travers l'activité du gouvernement. En effet dans ce syllogisme, les institutions de l'État, par exemple, sont définies comme les agents qui subsument les intérêts particuliers du marché aux besoins individuels des citoyens. Par conséquent, chaque identité individuelle, qu'elle en soit membre de famille, citoyen, consommateur, ouvrier etc., est subsumée sous la sphère du droit institué par le gouvernement. Dès lors, on passe par la suite au deuxième syllogisme, celui de la réflexion (U – S – P), dans lequel les individus sont le moyen terme par lequel le gouvernement arrive à régler les besoins quotidiens. En effet, le gouvernement peut agir d'une manière satisfaisante à la sphère du marché, c'est-à-dire imposer des règles à celui-ci, seulement si elle représente les intérêts des citoyens. De ce fait, les mœurs, ce qu'Hegel appelle la substance éthique du peuple, s'extériorisent dans la sphère économique seulement dans la mesure où ils sont réfléchis par le gouvernement.

Der dritte Schluß ist der formale, der Schluß des Scheins, daß die einzelnen durch ihre Bedürfnisse und das äusserliche Daseyn an diese allgemeine absolute Individualität geknüpft sind; ein Schluß, der als der bloß subjective in die andern übergeht, und in ihnen seine Wahrheit hat. (Op.cit. 145)

Le troisième syllogisme est le formel, le syllogisme de l'apparence, qui fait que les singuliers, par leurs besoins et l'être-là extérieur sont liés à cette individualité absolue universelle ; un syllogisme qui, en tant que simplement subjectif, passe dans les autres, et a en eux sa vérité.

Nous arrivons ainsi au troisième syllogisme, le syllogisme de l'être-là (S – P – U), dans lequel les besoins sont le moyen terme qui uni les individus avec l'universalité du gouvernement. En effet, décrit la manière dont les individus se rapportent au gouvernement afin qu'ils puissent satisfaire leurs besoins, c'est-à-dire les intérêts économiques particuliers. Ainsi, l'État moderne avec ces institutions devient l'extension des citoyens de telle sorte qu'il arrive à promouvoir la satisfaction de leurs intérêts particuliers. Par conséquent, ce syllogisme sert de base pour les deux premiers syllogismes et sa nature abstraite devient explicite à partir d'eux. De ce point de vue, il trouve sa vérité dans ses variations.¹⁶⁴

Diese Totalität, deren Momente selbst die vollständigen Verhältnisse des Begriffes, die Schlüsse, sind, worin jedes der drey unterschiedenen Objecte, die Bestimmung der Mitte und der Extreme durchläuft, macht den freyen Mechanismus aus. (Op.cit.)

¹⁶⁴ Pour une analyse détaillée sur la portée de ces trois syllogismes dans la *Philosophie du droit*, on peut consulter le livre de Nathan Ross (2008), p. 103-124.

Cette totalité, dont les moments eux-mêmes sont les relations complètes du Concept, les syllogismes, dans lesquels chacun des trois objets différents parcourt la détermination du moyen terme et des extrêmes, constitue le mécanisme libre.

Ainsi, nous sommes arrivés au paradigme d'une totalité conceptuelle, dans laquelle chaque terme médiatise l'autre de telle sorte que chacun devient le centre autour duquel s'organise l'ensemble du système. En effet, l'objet central peut différencier sa puissance à contrôler le système dans un sous-système qui est contrôlé par un objet relatif, lequel à son tour médiatise le contrôle de l'objet central à la périphérie des objets non-autonomes, et cet aspect de passivité manifeste le fait que ceux-ci sont contrôlés par un objet qui a la puissance de régler le système. Par conséquent, ce paradigme constitue un mécanisme qu'Hegel appelle « libre ». Il est libre parce que sa configuration ne lui vient pas de l'extérieur, mais elle a sa raison dans la structure inhérente des objets. En effet nous avons vu que le mécanisme formel faisait abstraction des déterminités des objets en les considérant comme des étants extérieurs, tandis que le mécanisme absolu est libre dans la mesure où la loi se détermine à partir du concept de l'objet (fonction du rapport à l'autre).

In ihm haben die unterschiedenen Objecte die objective Allgemeinheit, die durchdringende in der Besonderung sich identisch erhaltende Schwere, zu ihrer Grundbestimmung. Die Beziehungen von Druck, Stoß, Anziehen und dergleichen, so wie Aggregirungen oder Vermischungen, gehören dem Verhältnisse der Aeusserlichkeit an, die den dritten der zusammengestellten Schlüsse begründet. (Op.cit.)

Dans celui-ci, les objets différenciés ont pour détermination fondamentale l'universalité objective, la pesanteur pénétrante, se conservant identique dans la particularisation. Les rapports de pression, choc, attraction et autres de ce type, ainsi que celles qui se font agréger ou se mélanger appartiennent à la relation de l'extériorité qui fonde le troisième des syllogismes agencés.

Par le fait que les objets entrent dans cette structure syllogisée, chacun manifeste sa capacité de structurer l'ensemble de telle sorte qu'il conserve en même temps son identité. Dans le système solaire, par exemple, cette capacité se trouve exprimé par la pesanteur par laquelle chaque planète est attirée vers le corps central du système. En revanche, par eux-mêmes, les objets ne peuvent s'organiser que d'une manière extérieure. Ainsi, tous les rapports mécaniques qu'on a vus, la pression, le choc et l'attraction, rapports par lesquels les objets se forment comme agrégats, appartient en tant que tels au syllogisme formel de l'être-là qui organise le système d'objets par la médiation de sa structuration extérieure. Par conséquent, le mécanisme formel est la condition nécessaire du mécanisme absolu dans le sens où ce dernier s'appuie entièrement sur la conceptualisation qui amène avec elle la modélisation des rapports formels. Dès lors, le mécanisme libre achève le déterminisme qui régit les rapports mécaniques et il

manifeste la nécessité de ceux-ci. Le fait qu'Hegel inverse le sens de la série de syllogismes indique la structure téléologique de son argument.¹⁶⁵ En effet, Hegel commence par l'objectivité posée du modèle mécanique, telle qu'elle est présentée par le mécanisme absolu, comme *τέλος* du modèle mécanique, afin qu'il puisse arriver à sa présupposition qui se trouvait dans le mécanisme formel. Ainsi, l'organisation portée par la fonction du centre a été présente dès le début comme le *τέλος* inné de toute structuration mécanique. Donc, chaque changement de paradigme se fait au sein du modèle mécanique dont le mécanisme formel c'est le modèle par excellence et le mécanisme absolu la méthode générale pour construire ce modèle.

Die Ordnung welches die bloß äusserliche Bestimmtheit der Objecte ist, ist in die immanente und objective Bestimmung übergegangen; diese ist das Gesetz. (Op.cit.)

L'ordre, ce qui est la détermination simplement extérieure des objets, est passé dans la détermination immanente et objective ; celle-ci est la loi.

Nous avons commencé par la figure d'un individu absolu qui s'exprimait d'abord par la structure d'un jugement entre lui et l'objet extérieur. Or, on s'est rendu compte que ce rapport entre l'universel et le singulier nécessitait la médiation d'un objet particulier pour qu'il puisse être stable. Ce troisième terme était la fonction du centre. Au moment où nous avons introduit ce troisième terme nous avons formé la structure d'un syllogisme dans lequel chaque terme prend la place de la fonction du centre. Cela change la nature de l'universel, parce qu'il devient tout aussi singulier que l'objet individuel. Par conséquent, l'objet individuel se pose comme moment d'un ensemble structurel, c'est-à-dire comme un élément parmi d'autres. Dès lors, l'individu, dans son rapport à l'autre, pose immédiatement l'universalité et celle-là s'oriente dans ce rapport-là. Il y a donc trois moments qui constituent l'ensemble du mécanisme : le centre absolu, le centre relatif et l'objet extérieur. Donc, par le fait que chacun devient un moment du syllogisme mécanique, celui-ci devient objectif. L'objectivité du mécanisme absolu se fonde sur l'ordre des individus structurés par la fonction d'un objet central. Ainsi, cet objet central n'est rien d'autre que la loi du mécanisme ou il est lui-même la loi : le principe par lequel l'apparence des objets extérieurs et contingents est ordonnée de telle sorte qu'elle puisse devenir objet d'un traitement scientifique.

Le passage à la loi marque le passage d'une conception hypostasiante de l'objet à une conception qui le transforme en fonction. Le fait que l'objet est considéré désormais comme fonction marque déjà une idéalisation. Or, cette idéalité s'exprime dans la différence à la

¹⁶⁵ Dans le chapitre consacré au syllogisme, Hegel, commence par le syllogisme de l'être-là, pour ensuite passer au syllogisme de l'existence et finalement au syllogisme de la nécessité qui fonde, en fin de compte, l'objectivité du concept (*op.cit.* 90-126).

fonction de l'extériorité. Ainsi ce qui distingue la réalité de l'idéalité c'est le statut différent de l'extériorité. Au début nous avons défini l'objet comme étant extérieur et indifférent par rapport à la totalité du système. En revanche, maintenant, l'extériorité du centre est le médium par lequel il se forme comme objet singulier. Dès lors l'extériorité est en quelque sorte intériorisée, dans le sens où l'objet forme son identité par et à travers l'universalité de l'Autre. Ainsi la Lune, par exemple, est la planète satellite de la Terre parce que le centre de sa gravitation se trouve en dehors d'elle, à savoir au rapport qui tient la Terre au Soleil. Pour cette raison elle forme la périphérie du système solaire, dont le centre est le Soleil et le centre relatif la Terre. La fonction de l'Autre au sein de l'objet introduit la figure de la loi qui structure l'être de l'objet.¹⁶⁶ Par conséquent la gravité, par exemple, n'est plus une détermination abstraite et extérieure à l'objet, mais elle s'intériorise, dans un certain sens, en se matérialisant comme loi ; elle devient ainsi le principe de la construction de l'objet.

2.3.2 La loi

Nous avons vu qu'à la fin du mécanisme absolu, Hegel a introduit le moment de la loi. Du point de vue de ces trois syllogismes, dans lesquels le centre absolu, le centre relatif et les objets non-subsistants-par-soi chacun prend la fonction médiatrice, il devient possible d'articuler le rapport de médiation comme une *loi* qui est inhérente à chacun. Désormais, l'objet contient à soi son propre rapport au centre. Chaque objet contient à soi la tendance entre la centralité et l'extériorité qui a été précédemment la tendance qui animait les extrêmes par rapport au centre. Or, le problème qui se pose maintenant c'est de savoir : pour quelle raison la nature est régie par des lois ?

In dem Gesetze thut sich der bestimmtere Unterschied von ideeller Realität der Objectivität, gegen die äusserliche hervor. (Op.cit.)

Dans la loi se met en évidence la différence plus déterminée de la réalité idéale de l'objectivité par rapport à sa réalité extérieure.

La loi constitue l'idéalité du mécanisme absolu. Pourquoi la loi est-elle idéale ? Nous avons déjà expliqué la nature de l'idéalité chez Hegel. La loi est idéale parce qu'elle est une structure signifiante. Donc, la loi n'existe pas dans la réalité extérieure elle n'est pas phénomène, mais

¹⁶⁶ Nous écrivons l'Autre avec un A majuscule pour montrer l'analogie fortuite qu'il y a ici avec la structuration du sujet chez Lacan. Comme il est bien connue, l'Autre dans la théorie de Lacan introduit au sujet la figure de la loi. Or, comme nous avons déjà remarqué, l'objet chez Hegel est conceptuel, il est structuré donc selon le concept. Cela va aussi pour le sujet. Donc, il y a une analogie structurelle entre le sujet et l'objet ; ils apparaissent alors comme des étants sous la forme du moi et de l'objet empirique, justement à travers la figure idéale de la loi. Nous allons y revenir.

elle est le rapport parmi les trois moments du mécanisme. Ainsi, la loi n'est pas l'objet, mais celle qui régit l'objet, à l'intérieur et au-delà de l'objet. Pour cette raison, la loi thématise et achève la différence qui existe entre la modélisation de la réalité extérieure dans l'objectivité et la réalité en tant que telle. Or, la loi est une parole qui parle et qui nous dit ce qu'est la réalité. Par conséquent, à partir de cet acte signifiant l'universel (la loi), c'est-à-dire ce qui ne se présente pas immédiatement, se met en rapport avec le singulier (la réalité extérieure) qui se présente immédiatement. Donc, afin qu'on puisse comprendre ce rapport, il faut savoir la relation qu'il y a entre le concept (théorie) et son objet (modèle).

Das Object hat als unmittelbare Totalität des Begriffs die Aeusserlichkeit noch nicht als von dem Begriffe unterschieden, der nicht für sich gesetzt ist. (Op.cit.)

L'objet en tant que totalité immédiate du concept n'a pas encore l'extériorité comme différente du concept, qui n'est pas posé pour lui-même.

Au début de notre chemin nous avons commencé par une conception hypostasiant de l'objet. L'objet s'était la totalité qui réunissait l'être de l'objet avec son être-posé par le concept. Il était, donc, une totalité fondée sur le caractère formel du concept. Or, cette totalité conceptuelle se présentait immédiatement sous la forme d'un étant. Par conséquent, l'objet apparaissait comme une chose extérieure et indifférente. Ainsi, l'objet figurait comme moment structural d'un rapport immédiat et extérieur entre plusieurs objets. Dès lors, nous avons pris l'unité conceptuelle de l'objet comme un modèle qui représentait les rapports extérieurs et indifférents des objets mécaniques, et donc nous avons interprété l'objectivité comme extériorité.

Indem es durch den Proceß in sich gegangen, ist der Gegensatz der einfachen Centralität gegen eine Aeusserlichkeit eingetreten, welche nun als Aeusserlichkeit bestimmt, das ist, als nicht an und für sich seyendes gesetzt ist. (Op.cit.)

En tant que par le processus il est allé dans lui-même, il a eu lieu l'opposition de la centralité simple à une extériorité¹⁶⁷ qui est maintenant déterminé comme extériorité, c'est-à-dire posée comme un étant qui n'est pas en et pour soi.

En outre, le processus mécanique nous a montré, par la communication d'une détermination entre les objets, qu'il y avait une opposition entre celui qui communique la détermination et celui qu'il la recevait. Ainsi, nous avons interprété cette opposition comme la fonction du rapport d'un objet simple à une détermination extérieure. Dès lors, l'extériorité est posée comme un étant qui

¹⁶⁷ Labarrière et Jarczyk traduisent ici : « n'est pas encore intervenue l'opposition de la centralité simple en regard d'une extériorité » (p. 235). Un choix qui peut créer des malentendus, car Hegel dit que l'opposition a eu lieu « *eingetreten* », et non pas « *noch nicht eingetreten* », comme c'est dans la traduction. En effet, par le processus mécanique la centralité se pose comme une opposition entre un centre et une périphérie. Donc, l'opposition est déjà faite, elle n'attend pas un moment postérieur pour se faire.

se trouve en dehors de l'objet. Par conséquent l'objet était quelque chose d'inessentiel et de contingent par rapport à la détermination extérieure. En effet, le mouvement et le repos étaient des déterminités extérieures par rapport à l'objet. Nous avons donc fait abstraction de celles-ci et cette abstraction a permis d'arriver à la loi d'inertie, c'est-à-dire à la loi qui pose le repos et le mouvement comme des êtres qui existent indépendamment à l'objet. Ainsi le mouvement et le repos sont posés comme des identités. Or, par ce fait la loi a une forme tautologique, car elle explique le même par le même. Dès lors, dans cette forme abstraite la loi s'idéalise par sa quantification (i.e. sa mathématisation).

Jenes Identische oder Ideelle der Individualität ist um der Beziehung auf die Aeusserlichkeit willen ein Sollen; es ist die an-und-für-sich bestimmte und selbstbestimmende Einheit des Begriffs, welcher jene äusserliche Realität nicht entspricht, und daher nur bis zum Streben kommt. (Op.cit.)

Cet identique ou idéal de l'individualité est, en raison du rapport à l'extériorité, un devoir-être ; il est l'unité déterminée en-et-pour-soi et auto-déterminante du concept, à laquelle cette réalité extérieure ne correspond pas, et par conséquent celle-ci ne va que jusqu'à tendre vers elle.

La définition de l'objet est donc d'être extérieur et indifférent. Or, en tant qu'agrégat il est en lui-même une multitude d'objets ; il est donc fonction du rapport à l'autre. Son identité, cela veut dire le principe de sa constitution en tant qu'objet mécanique, c'est d'être tendance, à savoir rapport à l'extériorité. Du moment donc qu'il se met en rapport à l'extériorité il s'identifie à cette fonction et en se faisant il devient idéal, c'est-à-dire quelque chose qui produit une signification, et donc moment d'un ensemble structurel. Pourtant, dans la mesure où l'extériorité est toujours considérée comme un étant, la fonction de l'objet reste un devoir-être, donc quelque chose qui doit être, mais qu'il n'est pas encore ; un être en puissance, car il n'a pas encore développé son identité inhérent (à savoir d'être centre). Ainsi en hypostasiant l'extériorité, le mécanisme formel fait abstraction de celle-ci. Nous avons donc un mouvement à l'infini ou un état de repos à l'infini, car ces deux déterminités sont prises comme des choses existantes. Or, la réalité de l'expérience disqualifie ces abstractions (il y a le frottement par exemple). Par conséquent, le mécanisme à son niveau formel reste un modèle abstrait qui ne peut pas substituer la chose réelle en sa totalité. Néanmoins, il est absolument nécessaire, car en posant l'identité (i.e. l'idéalité) de l'objet mécanique, il ouvre la voie à sa mathématisation et ainsi à son traitement scientifique.

Aber die Individualität ist an und für sich das concrete Princip der negativen Einheit, als solches selbst Totalität; eine Einheit, die sich in die bestimmten Begriffsunterschiede

dirimirt, und in ihrer sich selbst gleichen Allgemeinheit bleibt; somit der innerhalb seiner reinen Idealität durch den Unterschied erweiterte Mittelpunkt. (Op.cit. 145-146)

Mais l'individualité est en et pour soi le principe concret de l'unité négative, comme telle lui-même totalité ; une unité qui se divise dans les différences-du-concept déterminées, et demeure dans son universalité égale à soi-même ; donc le point médian amplifié par la différence à l'intérieur de son idéalité pure.

Cependant, l'individualité de l'objet représente la totalité de l'unité différenciée du concept. Le modèle de la structuration de l'objet donc, c'est le modèle de la structuration de la totalité du système mécanique. Par conséquent, l'objet contient en lui les spécifications du concept et ainsi il se spécifie lui-même comme point médian. Dès lors, l'objet, comme fonction du rapport à l'autre, contient en lui plusieurs objets. Son identité contient déjà la différence et pour cette raison il est une « unité négative ». Néanmoins, la fonction de l'objet reste identique à elle-même, comme point médian entre la multiplicité d'objets et la détermination extérieure. Sa fonction est alors amplifiée par cette division, car elle manifeste clairement son rôle à cette différenciation. Le mouvement, par exemple, est une détermination extérieure au corps singulier. Le calcul de la vitesse du corps, comme grandeur du mouvement, se fait par le rapport quantitatif de l'espace et du temps ($v = dS/dt$). Les abstractions du temps et de l'espace permettent à poser l'identité du mouvement et son expression mathématique. Ainsi on arrive à l'idéaliser et à poser ses lois (loi d'inertie). Néanmoins, le corps en tant qu'individu concret a une masse, il se meut parce qu'il y a une force appliquée à sa masse. Donc les changements qui arrivent dans le mouvement sont proportionnels à la force motrice ($\sum \vec{F} = m\vec{a}$, loi de la dynamique). Finalement, le mouvement se produit par le choc, c'est-à-dire par la réaction du corps à une la force appliquée sur lui (loi de l'action-réaction). Nous voyons bien, à partir de ces trois lois, que la masse est le point médian « amplifié » entre le mouvement et la force, parce que à chaque instance elle reste égale à soi-même. Ainsi elle constitue l'individualité concrète du corps, et elle est en et pour soi le principe concret de l'unité négative du mouvement. Son identité se trouve donc dans l'universalité de la pesanteur.

– Diese Realität, die dem Begriffe entspricht, ist die ideelle von jener nur strebenden unterschieden; der Unterschied, der zunächst eine Vielheit von Objecten ist, in seiner Wesentlichkeit, und in die reine Allgemeinheit aufgenommen. Diese reelle Idealität ist die Seele der vorhin entwickelten, objectiven Totalität, die an und für sich bestimmte Identität des Systems. (Op.cit. 146)

Cette réalité, qui correspond au concept, est la réalité idéale différente que celle qui ne faisait que tendre ; la différence, qui est d'abord une multitude d'objets, dans son essentialité, et assumée dans l'universalité pure. Cette idéalité réelle est l'âme de la totalité objective développée ci-dessus, l'identité déterminée en et pour soi du système.

La réalité qui correspond au concept c'est une réalité idéale, parce qu'elle substitue, en tant que modèle de celle-ci, la réalité de l'expérience par la réalité du modèle (nous rappelons que l'objet est l'hypostase du concept). Cette substitution a donc un effet performatif, dans le sens où, par un produit du discours (donc par un être symbolique), elle produit un être qui se présente sous la forme d'un être réel. La pesanteur en tant que principe du mouvement est une réalité signifiante et donc une réalité idéale, corrélat du modèle mécanique. Il faut donc distinguer la pesanteur de l'attraction simple des corps. En effet l'attraction n'est rien d'autre qu'une suppression de l'extériorité réciproque des corps et son résultat est une continuité simple. En revanche, la pesanteur est la réduction de la particularité (i.e. la multitude des objets extérieurs) à l'universalité pure du modèle mécanique. Dans le paradigme du mécanisme formel l'extériorité est encore posée comme ce qui subsiste. Pour cette raison la singularité de l'objet (mouvement) est présente comme une détermination du modèle mécanique, mais hors de ce qui est matériel. Ainsi Galilée, par sa célèbre expérience à la tour de Pise, annule le principe aristotélicien selon lequel un corps lourd attaché à un corps léger tombera avant qu'un corps lourd seul. En effet, en faisant abstraction de la masse, de la résistance de l'air etc., Galilée a montré que la vitesse d'un corps dans le vide ne dépend pas de sa masse. De cette manière Galilée a posé la loi de la chute libre ; donc du mouvement d'un corps qui n'est soumis qu'à la pesanteur, c'est-à-dire qu'à l'attraction de la Terre. Cette loi constitue en quelque sorte l'âme du système. En effet, Hegel se réfère ici à l'idée de Platon et d'Aristote, selon lesquels, l'âme est le principe de tout mouvement quoiqu'elle reste immobile.¹⁶⁸ Ainsi, la Terre, comme centre du cosmos, est elle-même immobile. En outre, même dans son système héliocentrique, Copernic considérait le Soleil comme un corps immobile qui réglait le mouvement de tous les corps autour de lui. En revanche, Newton, avec la loi universelle de la gravitation, uni la chute des corps avec le mouvement des corps célestes et de façon générale l'attraction des corps ayant une masse, dans une loi générale. Dans tous ces paradigmes le centre est représenté comme étant lui-même matériel. Ainsi, dans la loi de Newton, le fait d'attirer est réciproque ; il est en même temps le fait d'être attiré. En tant que matériel le centre est différent et à l'extérieur des objets.

¹⁶⁸ Doz (1987), p. 265, remarque sur ce point le rapport qu'il y a entre les mots qu'Hegel utilise ici avec le livre X des *Lois* de Platon. En effet, l'Athénien donne l'âme pour ce qui se meut soi-même (*ἑαυτὸ κινεῖν*) et est pour toutes choses principe du mouvement (*ἀρχὴ κινήσεως*), (*Lois*, X, 892b). En outre, Doz ajoute que par cela Hegel veut montrer que Platon et Aristote répondent, en ce domaine, à la même exigence conceptuelle que Newton ou Kepler. Enfin, il note que la loi (*νόμος*) figure, chez les *Lois* de Platon, à côté de l'entendement (*νοῦς*) et de l'art (*τέχνη*) parmi les réalités que Platon associe à l'âme quant à sa fonction de principe (*op.cit.*).

Par suite, la matière est de façon essentielle elle-même pesante. La pesanteur constitue donc la substantialité de la matière et par ce fait elle tend vers le centre, qui, toutefois se trouve à l'extérieur d'elle. Ainsi on peut dire que la matière est attirée par le centre. Or le centre n'est pas à prendre comme une chose subsistante, car son hypostase consiste précisément dans le fait de poser son centre hors de soi, c'est-à-dire à l'extérieur. En fait ce n'est pas le centre, mais le fait de tendre vers lui qui est inhérent à la matière. La pesanteur est donc la manifestation du fait que la matière est en elle-même nulle. Le centre est donc déterminé par la matière pesante, dont il est le centre. Pour autant que la matière est une masse, elle est déterminée par sa tendance vers le centre. La position du centre se détermine ainsi par la tendance de la matière à le rejoindre. Par conséquent le centre n'est pas une chose ; il n'est pas un corps quelconque, mais une fonction. Ainsi, d'une manière plus abstraite, l'objet intègre en lui le principe extérieur de sa construction. Il devient alors, en quelque sorte, un être autodéterminé, c'est-à-dire un être qui se comporte comme un sujet. De ce point de vue, il peut devenir l' « âme de la totalité objective ».

Das objective An und für-sich-seyn ergibt sich daher in seiner Totalität bestimmter als die negative Einheit des Centrums, welche sich in die subjective Individualität und die äusserliche Objectivität theilt, in dieser jene erhält und in ideellem Unterschiede bestimmt. (Op.cit.)

L'être en et pour-soi objectif se dégage par conséquent dans sa totalité, de manière plus déterminée, comme l'unité négative du centre, laquelle se divise dans l'individualité subjective et l'objectivité extérieure, dans celle-ci conserve celle-là et la détermine dans une différence idéale.

La totalité du modèle mécanique représente la totalité de la réalité symbolisée par celui-ci. Ce qui a été accumulé dans le mécanisme est strictement lié à celui-ci. Ainsi, la division du centre absolu dans un centre relatif et une périphérie, dans laquelle l'une maintient l'autre, est produite par la nécessité de la modélisation. La différence entre les deux est structurelle, c'est-à-dire produite par l'ordre systémique du modèle du mécanisme absolu. À partir du syllogisme de la centralité, le centre contient l'identité et l'inséparabilité des moments, qu'on a représenté auparavant comme subsistant par eux-mêmes. Alors, le mouvement en tant que tel n'a de sens et d'existence que dans le système de plusieurs objets. Les rapports des objets sont déterminés par l'ensemble de trois syllogismes (qu'on a vu ci-dessus) qui constituent le syllogisme de la totalité du mécanisme absolu.¹⁶⁹ Dès lors l'objet n'est plus à considérer comme quelque chose

¹⁶⁹ Ici se trouve la critique que Hegel adresse à Newton dans les notes orales de l'*Encyclopédie* (GW 20, §269, 266-7). En effet Hegel reconnaît la gravitation universelle comme une pensée profonde, mais néanmoins accuse Newton d'avoir hypostasié les moments qui la constituent. En effet, le concept de la pesanteur contient en lui deux moments correspondant à la force attractive et à la force répulsive (ou plus précisément à la force

qui subsiste et qui est extérieur. En revanche, dans le mécanisme absolu son extériorité fait partie de sa constitution, comme corrélat du système mécanique.

Diese selbstbestimmende die äusserliche Objectivität in die Idealität absolut zurückführende Einheit ist Princip von Selbstbewegung; die Bestimmtheit dieses Beseelenden, welche der Unterschied des Begriffes selbst ist, ist das Gesetz. (Op.cit.)

Cette unité auto-déterminante, reconduisant l'objectivité extérieure dans l'idéalité absolue, est principe d'automouvement ; la détermination de ce principe d'animation, détermination qui est la différence du concept lui-même, est la loi.

Par conséquent, le principe par lequel on explique le mouvement des corps n'est rien d'autre que la loi qui détermine ce mouvement. En effet, le mouvement des corps célestes n'est pas forcé, mais il est produit par leur place par rapport à la totalité du système. Par conséquent il est un mouvement de soi, c'est-à-dire un mouvement structurel. Donc, la conceptualisation de cette position assigne une place systémique à chaque partie du système. La loi, n'existe pas dans la nature, elle n'est pas phénomène, mais elle contient en elle le travail de la codification de l'extériorité. De ce point de vue, la loi décrit et règle le monde extérieur, et en se faisant il le transforme en un système symbolique, une idéalité aux yeux d'Hegel. La loi universelle de la gravitation explique, d'une manière plus ou moins directe, tous les phénomènes mécaniques. Ainsi, la loi est l'idéalisation du mécanisme absolu. Elle concerne le mouvement des centres relatifs autour du centre absolu. Hegel, en identifiant le centre absolu avec le mouvement périphérique, il idéalise le centre et ainsi, il conçoit le mouvement comme un mouvement de soi (*Selbstbewegung*), c'est-à-dire comme un mouvement structurel. Pour cela nous n'avons plus besoin de recourir à un animisme quelconque et ainsi Hegel sauve la conception aristotélicienne du mouvement. Désormais, ce mouvement définit l'objet mécanique.

– Der todte Mechanismus war der betrachtete mechanische Proceß von Objecten, die unmittelbar als selbstständig erschienen, aber eben deßwegen in Wahrheit unselbstständig sind, und ihr Centrum ausser ihnen haben; dieser Proceß, der in Ruhe übergeht, zeigt entweder Zufälligkeit und unbestimmte Ungleichheit, oder formale Gleichförmigkeit. Diese Gleichförmigkeit ist wohl eine Regel, aber nicht Gesetz. (Op.cit.)

Le mécanisme mort était le processus mécanique considéré d'objets qui apparaissaient immédiatement comme subsistants-par-soi, mais précisément pour cette raison sont en vérité non-subsistants-par-soi, et ont leur centre en dehors d'eux ; ce processus qui passe

centripète et à la force centrifuge), qui, comme la pesanteur agissent sur les corps, et se rencontreraient indépendamment l'une de l'autre et de manière contingente dans un tiers, le corps. Par conséquent ce qu'il y a de profonde dans la gravitation universelle est, aux yeux de Hegel, réduit au néant, car elle est considérée comme une chose existante, et dès lors elle n'arrive pas à se poser comme un corrélat de la rationalisation qu'on en fait.

dans le repos montre, ou bien une contingence et une inégalité indéterminée, ou bien une uniformité formelle. Cette uniformité est bien une règle, mais non pas une loi.

Le mécanisme formel, dans la mesure où il conçoit le mouvement de l'objet non pas comme un mouvement de soi mais comme une chose existante, extérieure à l'objet, est un mécanisme mort. Cela présuppose une conception hypostasiante de l'être de l'objet qui renvoie à une ontologie pré-kantienne. En effet, dans le mécanisme formel l'objet apparaît comme un étant, c'est-à-dire comme un être autonome dont sa configuration venait de l'extérieur. Ainsi, le principe du mouvement a été imposée extérieurement par la force (mouvement violent). Par conséquent, dans ce système la loi apparaît comme opposée à l'être, comme quelque chose qui appartient à une réflexion extérieure. Donc, la loi est la force du système, ce qui est essentiel, tandis que les objets extérieurs sont inessentiels, des trivialités contingentes dont l'impuissance est la condition de leur soumission à la détermination imposée. Ainsi, ce qui apparaissait comme autonomie a été, en effet, une dépendance absolue à la puissance du plus fort. Dès lors, la violence a été le symptôme de cette hypostase et le signe qu'un autre modèle était possible. En revanche, nous avons vu que la loi n'est pas quelque chose qui est imposé de l'extérieur, mais quelque chose qui correspond à la structure innée de l'objet. Par conséquent, la loi imposée n'est pas une vraie loi, mais elle correspond plutôt à une règle. En effet, nous avons remarqué à notre introduction, que le terme de loi n'a été utilisée qu'à partir de la mécanique de Newton. Hegel, ici, semble être parfaitement conscient de ce changement et il nous explique la raison structurale pour laquelle ce changement a été fait.

Nur der freye Mechanismus hat ein Gesetz, die eigene Bestimmung der reinen Individualität oder des für sich seyenden Begriffes; es ist, als Unterschied an sich selbst unvergängliche Quelle sich selbst entzündender Bewegung; indem es in der Idealität seines Unterschiedes sich nur auf sich bezieht, freye Nothwendigkeit. (Op.cit.)

Seulement le mécanisme libre a une loi, la détermination propre de l'individualité ou du concept étant pour soi ; elle est, en tant que différence en soi-même, une source impérissable d'un mouvement s'enflammant lui-même ; en tant que dans l'idéalité de sa différence, elle se rapporte seulement à soi, nécessité libre.

Les lois physiques concernent les rapports entre différentes réflexions du même phénomène. La seconde loi de Newton ($F=ma$), par exemple, indique un rapport logique entre la force (F), la masse (m) et l'accélération de la gravité (a), dans laquelle chaque objet participe et elle assure l'unité de la totalité du domaine des objets dans une sphère d'immanence, c'est-à-dire le fait que ces éléments participent au même phénomène. Cette loi est formalisée et dans la mesure où les éléments différents de celle-ci se trouvent unis dans une équation, elle est tautologique. La force est un rapport à autre chose, c'est-à-dire entre la masse et l'accélération

qui s'exprime dans la forme d'une identité. Chaque fois qu'on pose une différence comme une identité, on pose une loi. Or, la loi n'est pas l'objet extérieur, mais son au-delà, une idéalité qui est nécessaire dans la mesure où elle nous permet l'accès à celui-ci. Par conséquent, l'objet se pose comme une identité différenciée qui s'exprime sous la forme d'une loi, et donc comme une tautologie : un manque qui s'exprime par une tendance vers l'autre. L'objet est libre dans le sens où il peut poser son propre manque.

Cette figure de la « *nécessité libre* », ou d'un mécanisme qui est absolu dans la mesure où il a approprié son propre manque, est manifestement paradoxale et contradictoire. Pendant toute la logique du concept, la liberté est l'autodétermination, c'est-à-dire la capacité de poser un rapport comme immanent à son propre développement, plutôt que de se définir en fonction de ce rapport. Cette définition de liberté est fondée sous un contraste général entre la logique de l'essence et la logique du concept. Mais ici il y a une tension prononcée : la tendance de l'objet mécanique (aussi bien que de l'objet chimique qui va suivre), implique une autodétermination, mais celle-ci est seulement manifeste comme un manque interne ou comme besoin de l'autre.

Remarque I : la différence entre Kant et Hegel concernant le concept de la loi.

Nous avons vu que la loi chez Hegel, dans la mesure où elle se pose comme une identité elle a la forme d'une tautologie. En effet nous savons depuis la Doctrine de l'Essence, que les déterminations de la Réflexion constituent le champ de la signification (par exemple, comment le principe de l'identité $A=A$ instaure le signe), et la législation que celle-ci amène, introduit la loi dans l'être. Sur ce point, il se trouve la différence de Hegel avec Kant. En effet, Kant déduit la raison pour laquelle la nature obéit aux lois à partir du sujet transcendantal. Or, celui-ci n'est rien d'autre que la forme du jugement. Par conséquent, la structure du sujet n'est rien d'autre que la structure logique du jugement. À partir de là, Kant, fait l'analyse du jugement, en suivant largement Aristote, et en faisant d'abord un tableau des types de jugement : il y a le jugement selon la quantité, selon la qualité, affirmation / négation, jugement selon la relation, prédication, conséquence ou disjonction et le jugement selon le possible, le réel ou le nécessaire. C'est une typologie logique du jugement. Cette typologie logique n'exprime rien d'autre que la nature du sujet, en tant qu'il est unité à laquelle doit se référer une multiplicité de données, qui est condition de possibilité de l'apparence, de l'apparaître du donné, dans sa multiplicité. À partir de là, on arrive à dire que si c'est ainsi, si l'apparaître de l'objet est soumis à la condition de l'unité du sujet, s'il doit *a priori* correspondre à cette unité-là, il doit être conforme aux formes du jugement. C'est pour cela que Kant appelle les formes du jugement

des catégories, c'est-à-dire des concepts qui décrivent a priori comment l'objet doit être pour pouvoir apparaître à l'unité d'un sujet.

Quel est l'effet de ce concept kantien ? D'abord, selon Kant l'objet est celui qui apparaît à un sujet. Donc il réduit l'être à l'apparaître, et il dit que l'être en soi nous est inaccessible. Mais ensuite il dit que tout ce qui nous apparaît est soumis à la catégorie, c'est-à-dire qu'il y a des règles a priori auxquelles toute apparence est soumise. Mais du moment que l'apparence est soumise à une législation, évidemment elle ne dépend plus du bon vouloir du sujet. Elle est indépendante du sujet. La catégorie qui est l'apport du sujet dans la constitution de l'objet fonde justement l'indépendance de l'objet par rapport au sujet. La catégorie est donc structure subjective qui fonde l'objectivité de l'objet et l'indépendance de l'objet par rapport au sujet. C'est parce que l'objet n'est rien d'autre qu'apparence qu'il peut se poser comme objet, comme quelque chose qui ne m'obéit pas, soumis à une législation.

En revanche, Hegel remarque que dans le schéma kantien, il y a le sujet qui s'oppose à une *Erscheinung*, à une apparence, et que cela constitue un rapport binaire. En effet, Kant explique que dans ce rapport binaire, il y a quand même une constante, c'est que le sujet doit être identique à soi, sinon cela ne sera jamais un objet qui lui apparaît. Cette identité à soi l'amène à construire maintenant ce qu'il appelle « sujet transcendantal », lequel s'exprime par la structure du jugement. On se rend compte que le sujet transcendantal et le sujet empirique, n'est pas la même chose : le sujet transcendantal est une législation, et le sujet empirique un individu avec ses désirs personnels, son bon vouloir etc., autrement dit : le sujet transcendantal est un universel et le sujet particulier qui n'est pas universel. Cette scission entre une partie universelle de la subjectivité et une partie particulière de la subjectivité s'exprime chez Kant dans la théorie du sujet transcendantal. Nous avons un rapport triangulaire entre le sujet, l'apparence et le sujet transcendantal. Nous avons un rapport logique de subsomption entre ces deux sujets-là : d'universel à particulier. Il y a une scission du sujet autour de l'universalité et de la particularité. C'est un sujet scindé (ce qui est très important chez Kant à propos de la structure du sujet). Ce rapport est le même avec le rapport qu'on a vu entre le centre absolu, le centre relatif et la périphérie. Pour introduire donc une stabilité dans le rapport entre l'universel et le particulier, il faut introduire un troisième terme et ce terme c'est l'instance signifiante de la loi. En effet, la loi en signifiant la réalité, elle transforme l'inaccessible à quelque chose dont on a accès, c'est-à-dire à un symbole. Ainsi, la symbolisation (=idéalisation) de la réalité l'objective et la rend accessible. Par conséquent, Hegel n'a pas besoin de poser une subjectivité transcendantale comme condition de possibilité de toute objectivation. En revanche, il déduit

la subjectivité comme fait signifiant à partir du signe. En ce sens précis, l'objectivité devient un processus sans sujet.

Le passage de l'idéalité dans la réalité se présente ainsi dans tous les phénomènes mécaniques, à savoir que l'idéalité peut tenir la place de la réalité et inversement. L'échangeabilité est constitutive de leur identité parce que la réalité saisie par le concept, que nous avons considérée auparavant comme une extériorité opaque, est elle-même corrélat de la modélisation. En effet, nous savons déjà que le modèle fonctionne comme un substitut : il représente la réalité dans la mesure où il n'est pas cette réalité. Il suffit donc de poser un modèle pour qu'il y ait une référence à un au-delà. Nous avons dit, que l'idéalité, dans la mesure où elle signifie quelque chose, fonctionne comme un au-delà. Par conséquent, l'au-delà du modèle c'est la réalité des objets extérieurs dont l'être est saisie par l'universalité de la conceptualisation. Il n'y a donc pas une réalité opaque quelconque à l'extérieur du modèle. En revanche, le sens de la modélisation c'est la structure logique qui met l'objectivité dans la position de l'immédiateté. Cette position n'a rien avoir avec une ontologie thétique, elle ne dit rien sur le fondement de la réalité, mais tout simplement sur sa situation systémique, c'est-à-dire d'être, en effet, corrélat de la modélisation. Dès lors, la réalité dont elle se réfère le modèle, c'est la réalité de la symbolisation produite par celui-ci.

Remarque II : L'Autre et la loi ou pourquoi les planètes ne parlent pas.

Vers la fin de son deuxième séminaire (séance XIX, 25 mai 1955) Lacan pose une question étrange à ses élèves : pourquoi est-ce que les planètes ne parlent pas ? En fait la question, qu'au début semble être triviale, se pose pour savoir qu'elle est la différence entre les hommes et les planètes, et par surcroît entre le sujet et l'objet. Or, le modèle mécanique comme on a vu, pose les hommes « comme s'il s'agissait de lunes, en calculant leurs masses, leur gravitation » (*op.cit.* p.323). Dès lors, la question est pertinente : qu'elle est la différence entre le moi empirique et l'objet ? En quel sens le moi diffère d'un objet quelconque ? En effet, cette question arrive quand Lacan aborde le symbolique comme au-delà de l'imaginaire. Or, nous savons, par sa didascalie, que le symbolique c'est le lieu de l'Autre. Ainsi par cette question Lacan introduit la figure du grand Autre.

La première réponse sur la question alors c'est que les planètes ne parlent pas parce qu'elles n'ont pas de bouche. Or, à partir de la parole, l'autre se distingue : il y a le petit autre, à savoir, le moi, et le grand Autre qui se trouve justement dans la fonction de la parole. Ainsi

le modèle de la mécanique céleste représente une planète comme une chose privée de toute béance et donc privée de tout désir. Dès lors, dans son hypostase, l'être de la planète s'identifie à son image. Pour cette raison l'être de la planète ne se présente pas comme un manque, et donc non pas comme quelque chose soumis au changement (à savoir comme un être voué à la mort). Par conséquent la planète est en quelque sorte immortelle. Ainsi la planète est seulement une tendance vers son centre extérieur. La *Streben* (tendance) de l'objet est donc une espèce de *Begierde* (désir) en faisant abstraction de la mort. Donc, une deuxième réponse à la question c'est que la planète ne parle pas parce qu'elle ne va pas mourir et un être éternel n'a rien à dire.

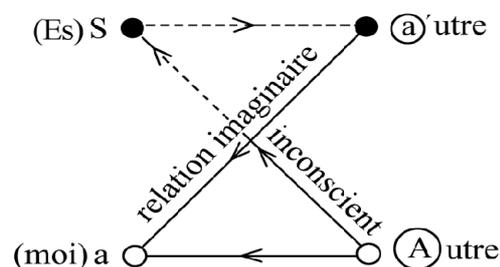
En tant qu'hypostases les planètes, les étoiles, tous les corps célestes sont réels. Leur identité alors se forme en elle-même ; il n'y a rien en eux qu'il soit de l'ordre d'une altérité. Par conséquent, elles ont le principe de leur animation en eux, elles sont donc des êtres vivants. Ainsi, comme les planètes sont vivantes et éternelles leur mouvement est circulaire, c'est-à-dire régulier et interchangeable. D'ailleurs le mouvement parfaitement régulier des planètes a été, pendant l'antiquité, la preuve de la stabilité du monde et il a permis ainsi leur symbolisation. Nous arrivons alors à une image d'une Terre immobile, centre du cosmos, autour duquel tournent les étoiles. Ainsi la planète est devenue symbole de la stabilité et de l'éternité du cosmos. Dès lors, le symbolique chez les anciens a été directement pris du réel. Or, en tant que symboles, les planètes parlaient aux anciens ; elles ne racontaient pas seulement le destin de l'homme, mais elles commandaient aussi la navigation des vaisseaux dans la mer, elles indiquaient les saisons, les jours de fêtes, la récolte. Ainsi le symbole naturel des anciens a été lié à la vie des hommes et à la vie des sociétés.

En revanche le modèle mécanique en posant l'identité de l'objet en dehors de lui, c'est-à-dire en le définissant comme une chose extérieure et indifférente, il le conçoit comme inerte. Désormais, les planètes ne sont plus considérées comme des choses vivantes, mais comme des objets inertes dont leur mouvement obéit aux lois qui sont extérieurs à eux. Pour cette raison Lacan dit que du moment que Newton est venu, il les a fait taire définitivement (*op.cit.* 329). Donc, Newton, en unifiant le champ avec la loi de la gravitation universelle et la codification mathématique que celle-ci amène, il leur a privé la parole en les transformant au langage. Nous avons vu déjà que l'idéalité de la loi consiste en ce fait qu'elle est purement langage, c'est-à-dire symbolique. Dès lors, les déterminités qu'on utilise pour calculer le mouvement d'un corps n'ont pas une existence propre, mais elles sont des variables, corrélats de la syntaxe du modèle mécanique. Ainsi Lacan peut dire que le temps de la physique de Newton ne nous concerne pas, car ce temps-ci ne concerne pas des réalités : « il s'agit du juste langage, et on ne peut pas

considérer le champ unifié autrement que comme un langage bien fait, comme une syntaxe » (*op.cit.*). De ce point de vue, la planète n'a pas le temps, c'est-à-dire qu'elle n'a pas le temps en elle comme une dimension réelle, mais seulement comme corrélat du modèle qu'on en fait.

Dès lors, tout ce qui entre dans le champ unifié du modèle perd tout rapport à l'existence, car il est complètement réduit au langage. Sur cette chose s'appuie, toutefois, la célèbre distinction que Saussure fait entre le langage et la parole. Pour cette raison l'ordre du symbole se renverse. En effet, il n'y plus un rapport direct entre le réel et le symbole (et donc pas du rapport entre le réel à son simulacre, comme nous avons dit dans notre introduction), mais un rapport de substitution du symbole au réel. Ainsi, le symbole devient un signe qui, par sa structure, se réfère à autre chose que lui ; il peut se référer à autre chose parce qu'il n'est pas cette chose.

Lacan, par le recours au symbolique, il établit l'objectivation de l'objet. Or, qu'en est-il avec le moi, c'est-à-dire avec l'objectivation du sujet ? En tout cas l'homme est un être parlant, il n'est pas une planète. Pour cette raison Lacan introduit le célèbre schéma L ou le schéma en Z, comme il dit au de ce chapitre. Son schéma est alors le suivant :



(*Op.cit.* p. 334)

En effet, la relation qui tient le moi avec son autre (a') est imaginaire. Ainsi, selon Lacan le moi, tel que nous le connaissons, n'a rien de réel, mais c'est une construction imaginaire. En effet, s'il n'était pas ainsi, le moi serait totalement hypostasié et donc il serait effectivement une planète. Cette diagonale alors désigne la relation représentative qu'il y a entre une fonction symbolique et une fonction réelle. Dans le modèle de la psychanalyse lacanienne alors, c'est le rapport qui tient le sujet parlant avec son analyste. Dans l'axe imaginaire se trouve donc la parole comme fonction représentative. Or, Lacan ajoute, qu'il ne suffit pas d'avoir ce moi imaginaire pour être un homme (raisonnable en tout cas !), car dans la mesure où l'homme s'adhère à cette imaginaire il produit un symptôme : la folie.

Nous avons vu la même structure s'apparaître dans le mécanisme réel. En effet, nous avons remarqué que la violence apparaissait lorsqu'on représentait la figure de l'objet comme singulier. La violence s'exerçait ainsi sur l'unité imaginaire de la figure, laquelle apparaissait comme unité imaginaire que grâce à cette violence. Néanmoins, ce que Hegel appelle violence n'est rien d'autre que le symptôme en tant que tel. En effet, le symptôme apparaît comme l'effet d'un conflit entre deux positions combattantes : l'unité imaginaire de l'objet telle qu'elle est symbolisée (comme agrégat extérieur et indifférent, donc comme unité abstraite) et l'objet comme chose existante (unité concrète). Lorsque on voulait expliquer le mouvement forcé d'un corps, par exemple, on faisait abstraction de sa masse. Or, la masse est le trait essentiel qui forme la réalité du corps. Ainsi, la violence a été l'indice de cette abstraction et par sa présence elle indiquait la vérité refoulée, à savoir que le corps a une figure (il est donc concret et non pas un agrégat des membres dispersés) et pour cela il réagit à la force appliquée. Par conséquent la violence est le nom que Hegel utilise pour désigner le symptôme dans le sens où elle est formée par la substitution d'un signifiant (unité) à un autre (masse). Ainsi, ce *quid pro quo*, c'est-à-dire la fétichisation (pour utiliser un autre terme devenu célèbre par Marx) de l'objet a comme résultat l'émergence de la violence comme signe qu'un autre paradigme est possible.

Nous arrivons donc à l'autre diagonale dans laquelle figure le S, c'est-à-dire le sujet dans sa totalité ; ou, comme dirait Hegel, le principe autodéterminant dans son universalité abstraite. Or, ce qui désigne l'ouverture du Sujet se trouve à l'autre point de la diagonale, en bas à droite, comme l'Autre. En effet, l'ouverture de l'Autre désigne justement le sujet du langage ou le sujet symbolique. Ainsi l'Autre introduit au sujet l'autre du langage ou la loi de l'ordre symbolique. Or, l'universalité du Sujet se spécifie dans la relation imaginaire entre le petit autre (a') et le moi. Pour cela l'Autre se voit dans le moi empirique comme un petit autre. Nous remarquons donc que l'Autre a la fonction d'une subjectivité transcendante qui accompagne ainsi toutes les représentations. Ainsi Lacan justifie sa définition du moi comme un Autre ; le sujet c'est le sujet de l'Autre, donc son centre est déplacé à son extérieur. Par conséquent le sujet ne se trouve pas à la position où il est ; il est toujours déplacé par rapport à elle.

Lacan désigne ce schéma pour illustrer l'effet du miroir qui se produit lorsque le sujet se voit dans l'autre. En effet, le triangle renversé c'est l'image spéculaire du triangle en bas. Ce qui distingue les deux triangles, Lacan l'appelle « le mur du langage » (*op.cit.* 335). Ainsi par le langage l'imaginaire se réalise. Donc le moi, l'autre, etc. se sont des objets, parce qu'ils se réalisent dans l'ordre symbolique institué par le langage. Dès lors, « si la parole se fonde

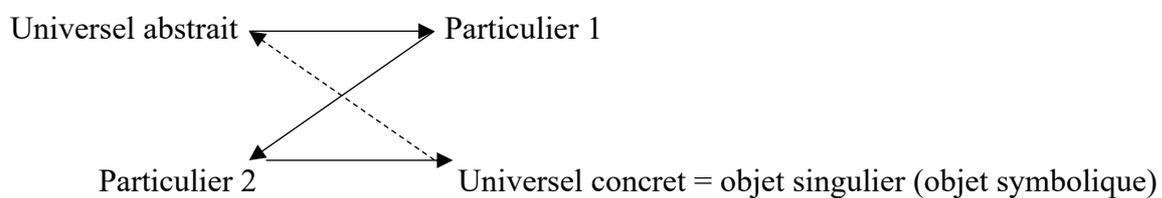
dans l'existence de l'Autre, le vrai, le langage est fait pour nous renvoyer à l'autre objectivé, à l'autre dont nous pouvons faire tout ce que nous voulons, y compris penser qu'il est un objet, c'est-à-dire qu'il ne sait pas ce qu'il dit » (*op.cit.* 336). Par cela le langage génère le symptôme, comme l'effet du symbolique dans le réel. Elle se positionne donc dans le chiasme des deux triangles.

Ce schéma de Lacan est fait pour illustrer la structure du sujet dans la mesure où il s'objective dans le moi. Ainsi par cette représentation il essaie d'expliquer sa théorie générale de la pratique analytique. Autrement dit, par ce schéma Lacan montre par quelles structures se développe une modélisation de la psychanalyse. De ce point de vu, Lacan poursuit l'œuvre de Freud à fonder la psychanalyse comme science. Or, nous le savons déjà, fonder une théorie nécessite en faire un modèle. La pratique analytique présuppose une relation à trois termes : le moi de l'analysant, le moi de l'analyste et la parole. Ainsi le schéma présente l'objectivation de cette relation, à savoir sa modélisation. En outre, par la métaphore du langage qui se comporte comme un miroir, on voit que Lacan est encore, au Séminaire II, sous l'emprise du stade de miroir et de son hégélianisme kojévien.¹⁷⁰ En tout cas ce schéma peut servir comme modèle général de toute objectivation.

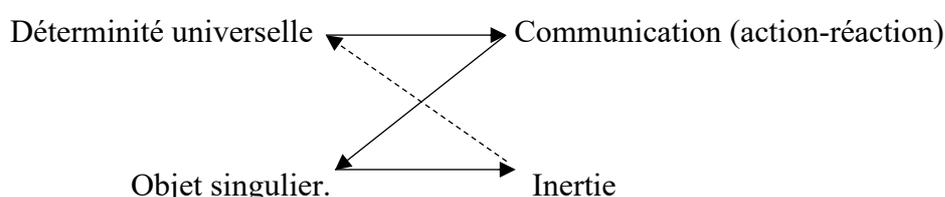
Or, comme nous avons vu, l'objet chez Hegel ne fonctionne pas comme un produit d'une subjectivité transcendantale, ni comme l'image réfléchie de la chose existante, mais comme son substitut. L'instauration du signe déduit la subjectivité comme fait signifiant et ainsi il n'y a plus besoin de la fonction transcendantale. Ainsi, l'objet tel qu'il se produit par le concept n'est pas l'idole du réel (son simulacre), mais un autre qui le substitue (son signe). Autrement dit, l'objet, en se conceptualisant, il devient unité signifiante, modèle (langage), qui substitut la chose de telle sorte que le modèle est la chose. Il n'y a pas besoin de répéter ici tous les développements logiques qui nous ont amené à l'objet. Il suffit de remarquer seulement que même le Moi, dans la mesure où il est conceptualisé, il devient un objet – cela, nous le voyons, tombe bien avec la symbolisation comme principe d'objectivation dont il parle Lacan. Notons aussi, en passant, que le Moi n'est qu'un exemple du concept et non pas le concept en tant que tel.

¹⁷⁰ Sur l'influence que Alexandre Kojève a exercé sur Lacan par ces séminaires sur l'interprétation de la *Phénoménologie de l'Esprit*, la bibliographie est très riche. On peut distinguer, parmi des ouvrages différents, l'étude de Mikkel Borch-Jacobsen (1990), sur les présupposés fondamentaux qui ont présidé l'élaboration de la théorie lacanienne, ainsi que ses traits essentiels.

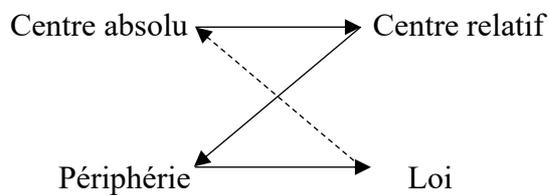
Dans la deuxième partie de notre Introduction, nous avons utilisé le triangle sémiotique pour illustrer la structure du concept. Or, le schéma L de Lacan est un schéma développé à partir de ce triangle. Dès lors on peut adopter une variation de ce schéma pour faire la même chose, à savoir montrer comment la structure de l'objectivité se forme à partir du concept. Or, nous allons renverser le sens de la flèche en bas, justement pour montrer que l'objet dérivé n'est qu'un corrélat de la structure conceptuelle et non pas un objet en dehors de celle-ci. En effet, il n'apparaît comme extérieur que grâce à sa position, quoiqu'il soit le produit de ce processus. Autrement dit, le processus lui-même produit son exception, qui la positionne à son extérieur. Ainsi le triangle renversé représente le domaine du symbolique, à savoir le domaine de la science et il n'est rien d'autre que le monde renversé dont Hegel parle dans le troisième chapitre de la *Phénoménologie de l'Esprit*. Nous avons ainsi :



Nous voyons que l'objet est le produit du syllogisme des particuliers avec l'universel et pour cette raison il contient en lui l'unité négative du concept. Par cela, l'objet singulier substitue la totalité du concept qui se présente désormais comme un être immédiat. Il faut noter, sur ce point, que nous avons adopté ce schéma à seule fin d'illustrer les développements abstraits qui fait Hegel dans la logique de l'Objectivité. En tout cas, dans la mesure où l'objectivité est dérivée du concept, nous allons voir ce schéma se répéter à tous ses moments. Dans le mécanisme formel l'objet se pose comme une détermination abstraite qui se communique à tous les parties. Par cela on comprend que l'objet est singulier, sinon il serait incapable de communiquer quoi que ce soit. Le résultat de ce processus c'est donc l'inertie de l'objet qui marque son extériorité et son indifférence par rapport à tous les éléments du système. Ainsi l'inertie de l'objet est le corrélat de la représentation qu'on a fait de l'objet singulier à travers la communication de la détermination par l'action et la réaction. Dès lors, l'unité de la figure de l'objet est imaginaire, dans la mesure où elle est la condition nécessaire de toute communication. Par cela l'inertie se pose comme principe :



Ceci est le modèle par excellence. Néanmoins, nous avons vu que du moment qu'on interprète la figure imaginaire comme singulier le symptôme faisait son apparence. Ainsi, on a changé de paradigme. Ce nouveau paradigme change la fonction de l'extériorité. Dès lors, l'objet dans son identité abstraite (tautologique), il est fonction du rapport à l'autre. Ainsi l'objet est tendance, à savoir manque à être. Dans le spirituel, comme dirait Hegel, l'identité du Moi se forme à partir de ce manque ; il est donc désir. C'est la leçon qu'on tire, en tout cas, à partir de la *Phénoménologie de l'Esprit*. Or, par sa tendance l'objet se dirige vers son autre qui se transforme ainsi à une fonction : la fonction du centre. Dès lors la communication est remplacée par le partage de l'universalité du centre dans un centre relatif et une périphérie. Or, le produit de ce processus n'est rien d'autre que la loi de l'objet déterminé comme celui dont son être est à l'autre.



La loi ne se pose donc pas par une subjectivité transcendante, mais par le processus lui-même, en tant que corrélat du rapport entre le centre et la périphérie. Par cela la loi se pose comme objet symbolique qui est à la fois extérieur et constitutif de l'objet. Ainsi l'objet intègre son extériorité (la loi) en lui. Or, cela ne le transforme pas à un sujet, c'est-à-dire à un principe autodéterminant, car sa position reste toujours d'être extérieur et immédiat. Nous voyons alors que l'extériorité et l'immédiateté ce sont des opérateurs logiques par lesquels Hegel positionne chaque terme dans un espace logique. Ainsi l'objet constitue une altérité radicale, car il n'est pas seulement l'autre du sujet, mais l'autre de l'Autre, de telle sorte qu'il n'est pas réductible, d'aucune manière, à une subjectivité quelconque.¹⁷¹

Une théorie scientifique est un processus conceptualisant, c'est-à-dire un discours qui produit des significations. L'objet qu'elle produit n'est rien d'autre qu'un modèle, donc un objet symbolique qui contient en lui la totalité de la théorie. Par son altérité radicale cet objet substitue le réel et il devient son modèle. Or, le réel ne constitue pas une position théti que qui existe à l'extérieur de la conceptualisation. En revanche, c'est le processus conceptuel lui-même qui pose le réel comme son corrélat extérieur. Autrement dit le réel, en tant

¹⁷¹ La dialectique de l'objet, c'est-à-dire d'être fonction de l'altérité, peut aussi jeter la lumière sur la dialectique célèbre de l'Un et du multiple, à savoir de l'un et de l'autre, dans le *Parménide* de Platon. Lacan le voit bien et pour cette raison il mentionne *Parménide* dans la même séance de son deuxième séminaire (*op.cit.* p.325).

qu'extériorité, c'est l'effet performatif du discours scientifique. Par cela le modèle c'est le réel, de la même manière que l'équation de la gravitation universelle, c'est la gravitation universelle.

2.3.3. La transition du mécanisme

Le mécanisme formel et le mécanisme absolu ne sont pas les seuls paradigmes scientifiques présentés au chapitre de l'Objectivité. Comme nous avons vu le passage de l'un à l'autre a été marqué par la présence de la violence, c'est-à-dire du symptôme du mécanisme absolu au mécanisme formel. En revanche, il n'y pas de violence à la transition du Mécanisme au Chimisme. Néanmoins, Hegel utilise le terme « transition » (*Übergang*) pour illustrer le passage au Chimisme. Or, cette transition ne signifie pas que le Mécanisme s'effondre pour des raisons immanentes, et qu'il passe à un autre concept plus riche. En effet, la transition marque ici le passage d'une conception hypostasiante de l'objet, dans lequel tout changement nécessitait une impulsion venant de l'extérieur, à celle qui conçoit l'objet comme une tendance propre qui se dirige vers l'autre ; et ainsi comme le passage à un autre modèle. Pourtant cela ne veut pas dire que l'inconséquence qui porte le modèle mécanique l'en fait un modèle défaillant. En revanche, celle-ci fonde en même temps son fonctionnement spécifique. Dès lors le modèle mécanique est parfaitement stable et adéquat à décrire tous les rapports extérieurs qui tiennent les corps ou les planètes par exemple. Essayons de suivre l'argument hégélien.

Diese Seele ist jedoch in ihren Körper noch versenkt; der nunmehr bestimmte, aber innere Begriff der objectiven Totalität ist so freye Nothwendigkeit, daß das Gesetz seinem Objecte noch nicht gegenüber getreten ist; es ist die concrete Centralität als in ihre Objectivität unmittelbar verbreitete Allgemeinheit. (Op.cit.)

Cette âme est pourtant encore immergée dans son corps ; le Concept désormais déterminé, mais intérieur, de la totalité objective est de telle sorte nécessité libre que la loi n'est pas encore venue face à son objet ; elle est la centralité concrète en tant qu'universalité immédiatement déployée dans son objectivité.

En effet, le principe autodéterminant du mécanisme reste toujours attaché à l'extériorité matérielle. La loi unie les objets différenciés sous un même principe, mais elle constitue seulement leur intériorité innée. Ainsi, elle constitue le plan objectif sur lequel le mouvement des objets doit se déployer. Or, ce plan se réfère toujours à une réalité factice et en se faisant il est lui-même hypostasié. Par conséquent, la nécessité libre de la loi reste toujours abstraite. En effet, nous avons dit qu'un modèle est rationnel puisqu'il est dérivé du concept, dans la mesure où celui-ci fonctionne comme un étant. Ainsi, la loi exprime le rapport d'un corps central qui partage sa détermination à tous les éléments différents du système, et donc son être est toujours

attaché à la corporéité. En d'autres mots, la loi est capable de rendre l'objet compréhensible dans la mesure où celui-ci est considéré comme mort. En effet, si l'âme est le principe autodéterminant du mouvement, alors le corps qui possède ce principe est nécessairement vivant. Or, l'objet extérieur ne possède pas ce principe en lui. Par conséquent, il n'est pas vivant. Ainsi, une conception mécaniste du corps humain, par exemple, peut situer le cœur comme son centre, et elle peut étudier le rôle qui joue celui-ci dans le fonctionnement des autres organes, mais elle le fait seulement sous la condition que le corps est inerte. Pour cette raison, du point de vue du modèle mécanique, la science qui modélise le corps humain c'est l'anatomie.

Jene Idealität hat daher nicht die Objecte selbst zu ihrem bestimmten Unterschied; diese sind selbstständige Individuen der Totalität, oder auch, wenn wir auf die formale Stufe zurücksehen, nicht individuelle, äusserliche Objecte. (Op.cit.)

Cette idéalité n'a par conséquent pas les objets eux-mêmes pour différence déterminée ; ceux-ci sont des individus subsistants-par-soi de la totalité, ou encore, si nous retournons vers le niveau formel, des objets extérieurs, non individuels.

Ainsi, l'idéalité de la loi dédouble son objet : nous avons la chose extérieure et sa représentation symbolique à travers sa modélisation. Dès lors, la loi ne détermine pas les choses elles-mêmes, mais seulement la représentation qu'elle en fait. Le modèle n'est pas la chose elle-même, mais seulement son substitut (objet). Les objets, restent toujours ou bien des individus indépendants, ou bien des objets extérieurs et contingents. Ainsi, le principe autodéterminant ne peut fonctionner dans le système que sous la condition que celui-ci est déjà disposé mécaniquement. Par conséquent, la loi du mouvement, l'animation des corps présuppose d'abord leur configuration mécanique, sinon elle ne peut pas se réaliser comme loi.¹⁷²

Das Gesetz ist ihnen wohl immanent und macht ihre Natur und Macht aus; aber sein Unterschied ist in seine Idealität eingeschlossen, und die Objecte sind nicht selbst in die ideelle Differenz des Gesetzes unterschieden. (Op.cit.)

La loi leur est bien immanente et constitue leur nature et puissance ; mais sa différence est enfermée dans son idéalité, et les objets ne sont pas eux-mêmes différenciés dans la différence idéale de la loi.

¹⁷² L'analogie avec la conception du mouvement volontaire chez Descartes est ici très parlante. Dans son petit traité intitulée : *La description du corps humain*, écrite en 1648, Descartes aborde l'explication du mouvement chez l'homme d'une manière qui a dominé les explications des mouvements automatiques et des mouvements réflexes jusqu'au XIX^e siècle : « L'âme ne peut exciter aucun mouvement dans le corps, si ce n'est que tous les organes corporels qui sont requis à ce mouvement soient bien disposés, mais tout au contraire, lorsque le corps a tous ses organes disposés à quelque mouvement, il n'a pas besoin de l'âme pour les produire » (AT, XI, 225), cité par Canguilhem (2009), p. 146. Par conséquent, le mouvement corporel présuppose, avant tout, une disposition mécanique sans quoi le principe d'animation reste incapable de produire aucun mouvement.

Néanmoins, la loi reste une puissance immanente aux objets mécaniques. Une fois que nous avons une structure mécanique la loi régit la totalité des parties différentes de cette structure. Or, cette capacité reste dans la représentation qu'on a fait du système et elle n'appartient pas aux objets tel quels. En effet, dans le mécanisme chaque partie est pour l'autre, mais il ne se produit pas par l'autre ; aucun élément n'est produit par un autre élément, ni par la totalité du système. Un système mécanique ne peut pas engendrer un autre système mécanique. Ainsi, le mécanisme possède la capacité de communiquer une détermination, par exemple le mouvement, il a donc la force motrice, mais il ne possède pas la capacité formatrice, c'est-à-dire qu'il n'est pas capable de se communiquer à un objet extérieur et de se propager.

Aber das Object hat an der ideellen Centralität und deren Gesetze allein seine wesentliche Selbstständigkeit; es hat daher keine Kraft, dem Urtheile des Begriffs Widerstand zu thun, und sich in abstracter, unbestimmter Selbstständigkeit und Verslossenheit zu erhalten. (Op.cit. 146-147)

Mais l'objet a seulement en la centralité idéale et les lois de celle-ci sa subsistance-par-soi essentielle ; il n'a par conséquent pas la force d'opposer résistance au jugement du concept et de se conserver dans la subsistance-par-soi et fermeture sur soi abstraite, indéterminée.

De ce fait l'objet mécanique singulier trouve son autonomie réelle seulement quand il est intégré dans le système du mécanisme absolu, c'est-à-dire quand il se réfère à l'universalité qui institue le modèle mécanique. Dès lors sa nature abstraite ne peut pas s'opposer à la force qui amène la conceptualisation. En effet, le jugement du concept, dont Hegel rappelle ici, est le quatrième et dernier type de jugement, selon la série des jugements qu'il a développé lorsqu'il a fait la théorie du jugement (*op.cit.* 84). En ce jugement l'objet singulier se place face à la nature objective du concept, c'est-à-dire face à son concept. Cela constitue le caractère contingent de la prédication. Or, dans le jugement du concept cette contingence est abordée directement et non pas d'une manière oblique. Ainsi, la relation du sujet à son prédicat est une relation essentielle dans la mesure où elle est ou bien confirmée, ou bien absente ; elle est donc la relation en forme d'immédiateté, tandis que le prédicat est cette relation en mode d'essentialité. En effet, il est contingent qu'un corps soit le corps central, mais s'il est confirmé d'être centre, alors il est nécessaire qu'il soit centre.

Durch den ideellen, ihm immanenten Unterschied ist sein Daseyn eine durch den Begriff gesetzte Bestimmtheit. Seine Unselbstständigkeit ist auf diese Weise nicht mehr nur ein Streben nach dem Mittelpunkte, gegen den es eben, weil seine Beziehung nur ein Streben ist, noch die Erscheinung eines selbstständigen äusserlichen Objectes hat; sondern es ist ein Streben nach dem bestimmt ihm entgegengesetzten Object; so wie das Centrum

dadurch selbst auseinander, und seine negative Einheit in den objectivirten Gegensatz übergegangen ist. (Op.cit. 147)

Par la différence idéale, immanente à lui, son être-là est une détermination posée par le concept. Sa non-subsistance-par-soi, de cette manière, n'est plus seulement une tendance vers le point médian, par rapport auquel précisément parce que son rapport est seulement une tendance, il a encore le phénomène d'un objet extérieur subsistant-par-soi ; mais il est une tendance vers l'objet opposé à lui de façon déterminée ; de même que le centre est, de ce fait, lui-même pris dans l'extériorité réciproque, et son unité négative est passée dans l'opposition objectivée.

De ce fait, l'objet est intégré à une unité conceptualisée laquelle est capable de modéliser sa capacité inhérente à se mettre en rapport avec les autres objets. Par conséquent, la tendance qui manifestait vers l'autre n'est pas seulement le signe d'un manque, d'une absence d'autonomie, mais aussi le signe d'un caractère autonome qui tend à s'unir avec un autre objet. Cette tendance reçoit une présence corporelle lorsqu'elle se manifeste dans la tendance d'un corps extérieur de se mettre en rapport avec son corps central. Or, ce rapport avec le centre est réciproque, et ainsi dans la mesure où le corps se réfère à un centre, le centre lui-même est lié à cette corporéité. Dès lors, il se présente aussi comme corps, comme un objet extérieur qui a la tendance de s'unir avec l'autre. Il s'agit donc d'une opposition objectivée dans le sens où elle est posée immédiatement, sous la forme d'une opposition entre des étants. Il y a donc une réciprocité entre les objets. L'objet n'est donc plus indifférent mais il tend vers l'autre objet. Le résultat c'est un processus qui ne commence pas à partir d'une force extérieure, mais il se produit lui-même à cause de cette tendance de l'objet. Cela est déjà, comme nous allons voir par la suite, ce le processus propre au chimisme.

Die Centralität ist daher jetzt Beziehung dieser gegen einander negativen und gespannten Objectivitäten. So bestimmt sich der freye Mechanismus zum Chemismus. (Op.cit.)

Par conséquent la centralité est maintenant rapport de ces objectivité négatives et en tension l'une par rapport à l'autre. Ainsi le mécanisme libre se détermine-t-il en chimisme.

Par conséquent, la centralité est modélisée comme un rapport entre des objets qui possèdent la qualité propre de s'organiser de telle manière. Ainsi, leur tendance se transforme à une tension de l'un vers l'autre. Dès lors, dans la mesure où nous considérons l'extériorité qui règle tout le système du mécanisme absolu, comme propriété individuelle de l'objet, nous arrivons alors au modèle chimique. Néanmoins, comme nous avons remarqué plus haut, ce passage ne signifie pas que la sphère mécanique s'effondre pour des raisons immanentes, comme c'était le cas pour les autres sphères logiques dans la logique de l'être. Au contraire, nous avons vu que,

dans la mesure où le mécanisme assume sa contradiction structurelle à une identité posée, donc à une loi, il est parfaitement stable et il se maintient. En effet, domaines des sciences naturelles comme la mécanique, l'astronomie, l'anatomie etc., ou bien des sciences sociales, comme l'économie, l'anthropologie ou la linguistique sont parfaitement opératoires et fonctionnels, et ils fonctionnent comme des modèles mécaniques.

En revanche, si Hegel parle ici d'un *Übergang*, il le fait pour marquer le passage du modèle générique (dans le sens où le modèle mécanique constitue l'exemple par excellence pour la construction de n'importe quel modèle) à un type de modèle spécifique. Comme nous avons remarqué au dernier chapitre de notre Introduction, Hegel le fait dans le même sens où Kant parle, dans son *Opus Postumum*, d'un passage transcendantal entre la métaphysique (science *a priori*) de la nature et la science physico-chimique empirique (science *a posteriori*). Hegel veut montrer la nécessité logique qui commande ce passage d'un paradigme à l'autre ; nécessité qui s'appuie sur la conception originaire de l'objet comme manque et ainsi comme tendance vers l'autre. Dès lors, il n'y a pas une distinction entre le domaine métaphysique et le domaine empirique chez Hegel, mais seulement une différence de position de l'objet présupposé. Ainsi, ce qui apparaît comme une sphère supérieure est en effet un déplacement topologique par rapport à l'ensemble du système, et donc un changement de perspectif. Ce changement correspond à une nouvelle situation systémique, donc à un changement de modèle.¹⁷³ Par conséquent, la différence qui existe entre le mécanisme et le chimisme ne signifie pas que celui-ci est supérieur de celui-là, mais elle marque une différence d'interprétation, c'est-à-dire un déplacement de sens dans le langage lui-même lorsqu'il se met en rapport avec ces deux modèles. En outre, le passage d'une sphère à l'autre n'est pas la transition d'une sphère abstraite à une sphère plus concrète ou plus réelle, mais la transition d'une sphère qui est encore marquée par l'extériorité, à une sphère qui intègre cette extériorité à son identité ; elle est donc plus idéalisée.

¹⁷³ La linguistique, par exemple, existe comme modèle dans le chimisme aussi, qui dans un sens l'achève par-delà de la conception simplement mécaniste du langage, comme un fait de communication des êtres vivants.

3. Chimisme

Résumé

Le mécanisme est l'objet-modèle lui-même, car il est repose sur le fait que l'hypostase de l'objet coïncide avec le concept. Comme nous avons vu, l'unique détermination de l'objet mécanique est la différence ; il est complet en soi et indifférent par rapport aux changements extérieurs. Il se développe donc comme rapport externe. Dans le mécanisme, le réel apparaît dans la violence que mécanisme absolu réduit finalement à une réflexion en soi. C'est en ce sens qu'on peut le dire « achevé ». Selon le développement de la logique du mécanisme, le concept, l'être et la détermination ne se distinguent pas.

En revanche, le moment nouveau introduit dans le chimisme est la scission de l'objet. L'objet chimique se scinde en lui-même dans son rapport à l'autre. Puisque cette scission lui est essentielle, la direction qu'elle prend définit en conséquence le type même de l'objet chimique. Pour cette raison, dans le chimisme l'objet chimique représente la scission du concept en lui-même. Les objets chimiques ne sont pas identiques, mais ils se distinguent l'un de l'autre comme des particuliers qui font partie d'un genre complet. Néanmoins, ils ne sont pas simplement divers, chacun ayant ses qualités propres, mais ils sont dirigés les uns contre les autres et vice versa. Ce qui les différencie est aussi ce qu'ils partagent ; c'est le principe par lequel ils sont déterminés comme des compléments directs. Cette détermination leur est commune et elle est donc universelle (*Allgemeine*). L'objet chimique se réfère à l'universel et ce qu'il le définit comme chimique, est la détermination mutuelle qu'il partage avec un autre objet.

Or, en même temps, chaque objet existe comme un singulier et comme extérieur à l'autre, ayant un certain type d'indépendance. De ce fait l'objet chimique a en soi tous les composants du concept. Il existe comme objet singulier qui se réfère à un autre objet, mais en même temps, il est lié à cet objet. Ainsi, ce qui caractérise l'objet chimique c'est la pulsion (*Trieb*) de surmonter son existence unilatérale afin d'en arriver à un tout complet.

L'expression « chimisme » est évidemment inspiré des rapports chimiques entre les bases et les acides. L'acide pur existe seulement sous des conditions spécifiques et limitées, parce qu'il tend à s'unifier avec l'air et à se neutraliser avec une base (par exemple, $\text{HCl} + 2\text{NaOH} \rightarrow 2\text{H}_2\text{O} + \text{NaCl}$). Cependant, ce modèle peut également représenter d'autres rapports ; un exemple étant le processus météorologique, c'est-à-dire le processus pendant lequel l'eau se forme dans l'air (sous la forme des nuages) et dans la terre (sous la forme de pluie). Les objets

de ce système sont indépendants l'un de l'autre, néanmoins ils forment un système où l'un se change en l'autre. L'autre exemple que Hegel utilise montre mieux la pulsion des objets d'un système à se mettre en rapport ; la pulsion sexuelle, l'amour et l'amitié sont des structures dans lesquelles un individu désire se mettre en rapport et se connecter avec un autre individu.

Pour mieux comprendre la nature de cette pulsion nous devons examiner des près les deux aspects opposés de l'objet chimique. L'objet apparaît comme un tout complet en soi, extérieur et indifférent par rapport à l'autre objet ; il est une *base* indifférente. L'objet, en tant que singulier, est séparé de son homologue ; en revanche, en tant qu'universel, il s'identifie avec lui. L'objet chimique n'est pas un tout complet qui se réfère seulement à lui. Son unité n'est pas positive, mais plutôt négative, définie par sa différenciation de son homologue. Dans le chimisme, la coïncidence entre le concept et l'objet devient explicite et cela produit des effets performatifs. L'objet constitue une unité parce qu'il contient les deux moments de cette opposition : l'unité et la différenciation.

Or, au début, nous avons distingué le concept et l'objet. Puisque l'objet est un singulier séparé, son caractère complet se révèle seulement si nous avons deux objets impliqués et différenciés par l'orientation extérieure que chacun a pour l'autre. Donc, il est impossible de concevoir l'objet chimique par lui-même. Nous ne nous référons pas seulement à ce qu'il est, mais aussi à ce qu'est l'autre en même temps. De ce point de vue, la différenciation définit la façon dont nous concevons le tout. Ainsi, le concept c'est la réflexion en soi, tandis que l'objet est la réflexion à l'autre. Dès lors, l'être fonctionne comme médiateur, c'est-à-dire l'objet réalise le concept par son être, à savoir par son immédiateté. Par conséquent, l'objet chimique apparaît comme une tendance à surmonter son être afin de réaliser son concept. Son caractère indépendant se révèle être transitoire et pour cette raison l'objet chimique est en réalité un *processus chimique*.

L'objet chimique est constitué de trois strates logiques : d'abord, l'objet se présente comme réflexion en soi (base), et par ce fait, il s'identifie au concept. Or, deuxièmement, l'objet chimique ne subsiste pas en soi. Dès lors, il se dirige vers un autre et la réflexion en soi devient ainsi réflexion extérieure qui s'identifie à l'extériorité propre au modèle chimique. Néanmoins, l'aspect déterminant de la réflexion extérieure c'est que l'objet se présuppose lui-même comme son autre, avec la forme de l'extériorité, c'est-à-dire avec la forme de l'immédiateté (être). Donc, troisièmement, la réflexion en soi se tourne vers l'extérieur par l'être. L'objet chimique

ne présuppose pas seulement son autre (immédiateté apparente), mais il se présuppose également lui-même dans la forme de l'altérité, dans la forme d'un objet autre.

La présupposition de tout processus chimique s'appuie sur cette structure logique. Les deux objets chimiques se trouvent en tension l'un par rapport à l'autre et se dirigent l'un vers l'autre dans un rapport qui constitue leur *affinité*. Dans ce processus chaque objet tend à surmonter l'unilatéralité de l'autre objet et ainsi d'établir sa réalité propre conformée au concept. Puisque chaque objet a son être à l'autre, il faut la présence d'une force extérieure pour pouvoir les garder séparées. Ainsi toute réflexion sur le processus chimique ne présuppose pas seulement l'affinité de ces deux objets, mais aussi leur existence indépendante.

La réflexion vers l'extérieur a un sens, elle vise le concept dans l'autre élément. Ce qui définit ce sens c'est le *médium*. Le médium est le sens dans lequel l'un vise l'autre, c'est-à-dire il est le lieu de rencontre de deux éléments chimiques. L'eau est le lieu de la réaction chimique, alors que le langage est le lieu de la rencontre sexuelle ; il en est le lieu et le produit et en tant que lieu, il est stable.

Le processus chimique présuppose une différence qui existe sous la forme des deux objets chimiques tendus l'un vers l'autre. Le processus lui-même est irréversible et il va à sens unique. Son produit est une unité neutralisée. Comme l'unité négative lui est néanmoins essentielle, il faut la poser en dehors de ce processus, en dehors de son produit. Posée de cette manière, elle est néanmoins abstraite et elle manque de réalité. Or, l'unité négative en tant que conceptuelle, possède un être pour soi et pour cette raison elle se réalise. Sa réalisation est le processus chimique. Celui-ci se produit dans une matière dont la nature est d'aboutir à une unité neutre. Par conséquent l'unité négative est ceci que la matière est toujours déjà différenciée. La différence ne constitue pas une origine, mais elle est un précédent par rapport à quelque chose et non pas un début absolu.

L'objet chimique apparaît tantôt comme pulsion (*Trieb*), tantôt comme tendance (*Streben*). Ce qui distingue pulsion et tendance c'est que la tendance est infinie, elle est donc tendance de manque dans un double sens : d'abord, la tendance s'éveille à cause du manque, et deuxièmement il tend vers le manque. La tendance se place donc du côté de l'unité négative et la pulsion est, dès lors, le moyen terme par lequel la tendance se donne réalité.

Le processus chimique est constitué d'abord par deux objets chimiques qui ont la tendance à s'unifier. Cela aboutit à un produit neutre. Ce processus est à sens unique, irréversible, et il tend vers l'entropie. Le processus chimique ne se rallume pas, car la scission

des objets fonctionne comme scission immédiate, car les objets sont présumés. Les deux objets fonctionnent ici comme des étants et cela leur procure le statut de l'objet. Plus tard, nous allons apprendre que la présupposition est en vérité posée et cela constitue la nature de toute présupposition. Donc le problème qui se pose maintenant c'est de savoir la façon dont la présupposition se pose. En effet, elle ne se pose pas par une scission (*Diremption*) du produit neutre. Ce qui se pose est tout simplement le processus dans son ensemble, c'est-à-dire la scission comme nécessairement posée du moment où on aborde la nature sous l'angle du chimisme. La scission est posée comme présumée et cela a des conséquences pour le chimisme, comme par exemple son irréversibilité. En revanche, la question de l'origine est évacuée.

L'*élément originaire* est une différence présumée et une différence maintenue dans le produit neutre en tant que possibilité « réelle ». L'élément originaire est l'expression du rapport entre l'unité négative et du produit neutre dans le cadre du modèle chimique ; expression donc sous la forme d'un objet. La différence se pense ici comme toujours déjà présumée et existante en soi. Cette différence-là est donc originaire (élémentaire) en tant qu'expression du rapport entre l'unité négative et du produit neutre. L'élément chimique garde le statut de modèle, il est un être posé, c'est-à-dire moment d'un ensemble conceptuel. Dans la mesure où l'objet chimique se réalise il devient *fin*.

Commentaire du chimisme

Nous avons commencé l'étude de l'Objectivité par le modèle mécanique dans lequel l'objet est l'hypostase du concept et pour cette raison il est extérieur et indifférent par rapport à celui-ci. Le mécanisme est l'objet modèle par excellence, car il est basé sur le fait que par son hypostase l'objet mécanique coïncide avec le concept. Or, l'objet mécanique contient en lui-même plusieurs objets. Pour cette raison, il se conçoit comme un processus. En effet, c'est le processus mécanique qui fait l'objet singulier. Il est donc corrélat du processus mécanique et ainsi, il n'est en lui-même qu'un objet inerte. Dès lors, l'objet ne se pose plus comme un étant, mais plutôt comme fonction, à savoir comme fonction du rapport à l'autre. En se posant comme fonction, l'objet mécanique devient centre. Le centre est la position extérieure autour de laquelle se rejoignent tous les objets du système mécanique. Pour cette raison, le centre devient la loi de l'organisation du système. Par cela, l'objet mécanique se révèle être une tendance à rejoindre son centre extérieur.

En revanche, comme nous allons voir, le moment nouveau introduit dans le chimisme c'est que l'objet chimique n'est plus extérieur et indifférent mais il se scinde en lui-même. Le résultat est un processus qui ne commence pas à partir d'une force extérieure, mais qui se produit par lui-même à cause de ce caractère particulier de l'objet chimique. Ainsi, Hegel commence l'étude du chimisme en disant :

Der Chemismus macht im Ganzen der Objectivität das Moment des Urteils; der objectiv gewordenen Differenz und des Prozesses aus. (Op.cit. 148)

Le chimisme constitue, dans l'objectivité prise dans son ensemble, le moment du jugement ; de la différence devenue objective et du processus.

Le philosophe allemand nous rappelle ici, la place qui occupe le chimisme dans l'ensemble de l'objectivité. Le chimisme, en tant que « moment du jugement », il est sa forme hypostasiée. Rappelons que le Jugement met le concept singulier dans une position d'étant. Or, une figure considérée comme un étant se trouve dans la position de l'immédiateté. Alors, Hegel nous dit ensuite que le jugement (*Ur-teil*) est différence objectivée et processus. Or, pour quelle raison le jugement est différence objective ? En effet, cela arrive parce que le jugement est considéré comme objet. La différence originaire (*Ur-teilung*) est un objet et donc c'est une différence devenue objet. De ce point de vue l'objectivation de la forme du jugement est l'objectivation de la différence. Ainsi l'objet chimique est processus parce que la différence appartient à sa nature propre. Alors une différence qui a une existence qualitative nous fait donc concevoir le

rapport comme une qualité de l'objet chimique. En effet un objet chimique ne se conçoit pas tout seul ; il est toujours en rapport avec un autre objet chimique, par exemple une base avec un acide, et par conséquent il est toujours processuel. L'objectivité de l'objet, ne réside donc plus en lui, mais dans son rapport aux autres objets, dans le processus à partir duquel il est le produit.

Da er mit der Bestimmtheit und dem Gesetzseyn schon beginnt, und das chemische Object zugleich objective Totalität ist, ist sein nächster Verlauf einfach, und durch seine Voraussetzung vollkommen bestimmt. (Op.cit.)

Puisqu'il commence déjà avec la détermination et l'être posé, et que l'objet chimique est en même temps totalité objective, sa prochaine évolution est simple et parfaitement déterminée par sa présupposition.

L'objet chimique commence avec une détermination et un être-posé. Le « *und* » qui unit les deux est explicatif, car la détermination est toujours un être-posé. Hegel nous dit qu'il commence « déjà » (*schon*) avec cela. Cela est possible parce que l'objet chimique est entendu comme « *Voraussetzend* » (présupposant), c'est-à-dire comme une position dans laquelle on a fait abstraction du fait qu'elle est posée, et par conséquent on la traite comme une hypostase, c'est-à-dire comme un être immédiat. La détermination est un être-posé, car elle contient une négation.¹⁷⁴ L'objet chimique apparaît quand on hypostasie la détermination du jugement et, ensuite, on fait abstraction de la détermination de son être-posé. Dans ce sens on produit une « *Voraussetzung* » (présupposition). Pour cette raison la différence apparaît comme présupposition, parce qu'elle apparaît comme objet. Le sens de la présupposition manifeste l'écart qui existe entre le modèle et la chose elle-même.

Mais, pour quelle raison l'objet chimique est une totalité ? Selon Hegel, tant qu'une structure n'est pas totalité elle ne se tient pas. La totalité est une structure qui appartient au Concept. Le fait qu'il s'agit d'une structure conceptuelle manifeste : a) qu'il y a une différence entre deux termes, c'est-à-dire que l'objet est scindé en deux et que l'on considère chaque terme comme un étant indépendant ; et b) que dans chacun de ces termes on présuppose une détermination qui appartient à chaque objet comme qualité. La partie introductive montre déjà le fait que l'objet chimique est relationnel, et par conséquent il est simple de montrer que sa détermination c'est de se mettre en rapport avec des autres objets chimiques.

¹⁷⁴ Il est vrai que l'« être-posé (*Gesetzsein*) » est une description qui appartient à la « Doctrine de l'Essence », tandis que la « détermination » fait partie de la « Logique de l'Être ». Or, comme nous avons déjà montré, les termes hégéliens sont opératoires dans l'ensemble de la *Science de la Logique* et ainsi il est justifié de les appliquer quel que soit le contexte.

3.1 L'objet chimique

Das chemische Object unterscheidet sich von dem mechanischen dadurch, daß das Letztere eine Totalität ist, welche gegen die Bestimmtheit gleichgültig ist; bey dem chemischen dagegen gehört die Bestimmtheit, somit die Beziehung auf anderes, und die Art und Weise dieser Beziehung, seiner Natur an. (Op.cit.)

L'objet chimique se différencie de l'objet mécanique par le fait que ce dernier est une totalité qui est indifférente à l'égard de la détermination ; en ce qui concerne le chimique en revanche, la détermination, donc le rapport à autre chose et la manière d'être de ce rapport, appartiennent à sa nature.

Hegel compare l'objet mécanique et l'objet chimique, et il constate que l'objet mécanique est indifférent par rapport à sa détermination. La totalité du modèle mécanique va de soi, car ce qui est important ici c'est le fait qu'il est « *gleichgültig* », indifférent ; sa seule détermination est l'indifférence, parce que tout rapport à autre chose lui vient de l'extérieur. Par conséquent l'objet mécanique constitue une totalité indifférente. En effet sans poser la totalité comme le cadre de la détermination de l'extériorité du mécanisme, il serait impossible de générer la conceptualité qui définit l'objet mécanique. En revanche, l'objet chimique n'existe pas tout seul et il est défini par son rapport à l'autre ; autrement dit, en langage hégélien, sa détermination (*Bestimmtheit*) est le rapport à l'autre (*Beziehung auf anderes*). Donc, par le fait que son être appartient à l'autre, le rapport lui est essentiel. Par conséquent les objets chimiques ne forment pas des agrégats, comme c'était le cas avec les objets mécaniques, mais ils s'intègrent totalement à une relation en transformant leur être. C'est la raison pour laquelle le modèle mécanique est incapable d'expliquer ce type des rapports.

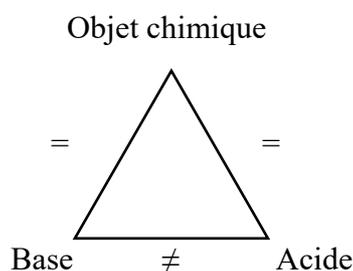
– Diese Bestimmtheit ist wesentlich zugleich Besonderung, d.h. in die Allgemeinheit aufgenommen; sie ist so Princip – die allgemeine Bestimmtheit, nicht nur die des einen einzelnen Objects, sondern auch die des andern. (Op.cit.)

Cette détermination est essentiellement spécification simultanée, c'est-à-dire assumée dans l'universalité ; elle est ainsi principe – la détermination universelle, pas seulement celle de l'un des objets singuliers, mais aussi celle de l'autre.

L'objet chimique est une spécification, parce qu'il est processus ; il est le produit d'un processus. Alors il n'est pas détermination, c'est-à-dire qu'il n'est pas un étant puisqu'il n'existe pas tout seul. Les objets chimiques ne sont pas indifférents, mais ils se distinguent l'un de l'autre comme des particuliers qui font partie d'un genre complet. Néanmoins, ils ne sont pas simplement divers, chacun ayant ses qualités propres, mais ils se dirigent l'un contre l'autre et vice versa. Ce qui les différencie est aussi ce qu'ils partagent ; le principe par lequel ils sont déterminés comme des compléments directs. Cette détermination leur est commune et donc

elle est universelle. L'objet chimique se réfère à l'universel et ce qui le définit comme chimique est la détermination mutuelle qu'il partage avec un autre objet. Par conséquent il est principe, c'est-à-dire un universel qui se spécifie.¹⁷⁵ Ainsi l'universel est la différence entre deux spécifications ; par exemple, dans le contexte des éléments chimiques, l'universel est l'unité de la différence entre une base et un acide.

Comme l'objet chimique appartient au Concept, il présente la structure conceptuelle que nous avons déjà rencontrée.¹⁷⁶ Donc, dans la position de l'universel abstrait nous avons l'objet chimique qui se spécifie en une base et un acide.



Es unterscheidet sich daher nun an demselben sein Begriff, als die innere Totalität beyder Bestimmtheiten, und die Bestimmtheit, welche die Natur des einzelnen Objects in seiner Aeusserlichkeit und Existenz ausmacht. (Op.cit.)

Par conséquent, se différencie maintenant en ce même son concept, comme la totalité intérieure des deux déterminités et la déterminité qui constitue la nature de l'objet singulier dans son extériorité et existence.

Le « *Es* » au début de la phrase est impersonnel et pour cette raison nous traduisons par l'impersonnel « se différencie ». ¹⁷⁷ Les spécifications de l'objet chimique sont différentes l'une de l'autre. Comme l'un des objets se dirige vers l'autre et vice versa, il y a une répartition des spécifications d'un objet à l'autre. Ainsi chaque spécification est hypostasiée et prend une existence individuelle. En revanche, l'unité conceptuelle entre les deux objets constitue une « totalité intérieure » et pour cette raison, elle a en elle-même une existence idéale. L'unité de l'objet chimique n'est ainsi affirmée que d'un point de vue conceptuel. On présuppose l'unité

¹⁷⁵ Ce principe n'est pas pour autant substantiel, au sens d'un fondement matériel (*Grundstoffe*) de l'objet chimique. Néanmoins, il se présente comme un étant grâce à sa structure conceptuelle.

¹⁷⁶ Voir, « Notions préliminaires », 2.3 Le Concept, Schéma 1.

¹⁷⁷ Nous suivons ici la traduction de Labarrière et Jarczyk (1981) qui ont raison, à notre avis, de choisir la forme impersonnelle du verbe « *Es unterscheidet sich* ». Bourgeois (2016) à son tour, traduit : « C'est, par conséquent, seulement à même un tel objet que **se différencient** son concept, en tant que la totalité intérieure des deux déterminités, et la déterminité qui constitue la nature de l'objet singulier dans son extériorité et son existence », p. 193-194.

de l'objet, car ses différentes spécifications peuvent être représentées « au moyen d'un même principe explicatif ».¹⁷⁸

Indem es auf diese Weise an sich der ganze Begriff ist, so hat es an ihm selbst die Nothwendigkeit und den Trieb, sein entgegengesetztes, einseitiges Bestehen aufzuheben, und sich zu dem realen Ganzen im Daseyn zu machen, welches es seinem Begriffe nach ist. (Op.cit.)

En tant que de cette manière il est en soi le concept total, il a en lui-même la nécessité et la pulsion de relever son subsister unilatéral, opposé, et de faire de soi, dans l'être-là, le tout réel qu'il est selon son concept.

Grâce à sa structure conceptuelle l'objet chimique est posé comme totalité. Chaque objet particulier existe comme une spécification de celui-ci et comme extérieur de l'autre, ayant un certain type d'indépendance. Donc l'objet chimique a en soi tous les composants du concept. Il existe comme objet singulier qui se réfère à un autre objet, mais en même temps il est lié avec cet objet. Ainsi, ce qui caractérise l'objet chimique c'est la *pulsion (Trieb)*¹⁷⁹ et la nécessité de surmonter son existence unilatérale afin d'en arriver à un tout complet. La pulsion est le rapport à l'état de l'immédiateté ; l'objet qui existe en tant que spécification séparée est pulsion. La nécessité renvoie à la réalisation de l'unité idéale.

Ueber den Ausdruck: Chemismus, für das Verhältniß der Differenz der Objectivität, wie es sich ergeben hat, kann übrigens bemerkt werden, daß er hier nicht so verstanden werden muß, als ob sich diß Verhältniß nur in derjenigen Form der elementarischen Natur darstellte, welche der eigentliche sogenannte Chemismus heißt. Schon das meteorologische Verhältniß, muß als ein Proceß angesehen werden, dessen Parthien mehr die Natur von physicalischen als chemischen Elementen haben. Im Lebendigen steht das Geschlechts-Verhältniß unter diesem Schema; so wie es auch für die geistigen Verhältnisse der Liebe, Freundschaft u.s.f. die formale Grundlage ausmacht. (Op.cit. 148-149)

Sur l'expression : chimisme, pour le rapport de la différence de l'objectivité, ainsi qu'il s'est dégagé, on peut remarquer au demeurant qu'elle ne doit pas se trouver ici entendue comme si cette relation se présentait seulement dans cette forme de la nature élémentaire que signifie ce que l'on appelle à proprement parler chimisme. Même le simple rapport météorologique doit déjà être considéré comme un processus dont les parties ont plus la nature d'éléments physiques que chimiques. Dans le vivant, le rapport sexuel se trouve

¹⁷⁸ Hegel semble se référer ici aux tentatives de Berzelius de fournir un principe globalement explicatif au moyen duquel il pourrait expliquer les différentes manifestations de l'activité chimique. Sur ce sujet on pourrait voir le travail érudit de E. Renault (2001), *Hegel. La naturalisation de la dialectique*, p. 229-230.

¹⁷⁹ Nous avons choisi de rendre le terme « *Trieb* » par pulsion au lieu de « tendance » (Labarrière, Jarczyk) et « impulsion » (Bourgeois). À notre sens le terme traduit mieux l'intention hégélienne, car il ne se réfère pas seulement à une réalité physique, mais aussi au travail, par exemple, pour la constitution d'une psychologie scientifique allemande au tournant du 18^{ème} siècle, de Johann Friedrich Herbart, *Lehrbuch der Psychologie*, 1816 et *Psychologie als Wissenschaft*, 1824-25. Ceci est d'accord avec l'idée selon laquelle le modèle chimique ne correspond pas seulement à la Chimie, mais aussi à la Psychologie.

sous ce schème ; de même qu'aussi, pour les rapports spirituels de l'amour, de l'amitié, etc., il constitue la base formelle.

L'expression « chimisme » est évidemment inspirée par les rapports chimiques entre les bases et les acides. L'acide pur existe seulement sous des conditions spécifiques et limitées, parce qu'il tend à s'unifier avec l'air et à se neutraliser avec une base (par exemple, $\text{HCl} + \text{NaOH} \rightarrow \text{H}_2\text{O} + \text{NaCl}$). Cependant, ce modèle peut représenter d'autres rapports aussi ; un exemple étant le processus météorologique, c'est-à-dire le processus pendant lequel l'eau se forme dans l'air (sous la forme des nuages) et dans la terre (sous la forme de pluie). Les objets de ce système sont indépendants l'un de l'autre, néanmoins ils forment un système où l'un change à l'autre. L'autre exemple que Hegel utilise montre mieux la pulsion des objets d'un système à se mettre en rapport ; la pulsion sexuelle, l'amour et l'amitié sont des structures dans lesquelles un individu désire se mettre en rapport et se connecter avec un autre individu. Ainsi, on peut remarquer que le modèle chimique trouve des applications qui vont à l'encontre de notre intuition première quand nous entendons le nom « Chimisme ».

De ce point de vue alors, c'est n'est pas par hasard que Freud lui-même remarque le même rapport entre la métapsychologie et la chimie, allant jusqu'à dire que la psychanalyse constitue une chimie des pulsions. En tout cas, il est un fait que « le baptême sémantique du savoir freudien comme « psychanalyse » se fait en analogie directe et explicite avec le modèle physico-chimique ». ¹⁸⁰ Dans un texte de 1918 intitulé *Chemins de la thérapie psychanalytique* l'analogie avec la chimie se déploie en une systématisme qui permet d'en préciser la valeur épistémologique. Freud stipule que le mot « Analyse » signifie « décomposition » (*Zerlegung*), « désagrégation » (*Zersetzung*) : « ne fait-il pas penser au travail du chimiste sur les substances (*Stoffen*) qu'il trouve dans la nature et amène dans son laboratoire. En effet, une telle analogie est valable (*wirklich besteht*) d'un certain point de vue important ». ¹⁸¹ Pour Freud le rapport entre la psychanalyse et l'analyse chimique ne s'arrête pas à une métaphore de circonstance, mais elle constitue une analogie réelle et précise. Cette dernière se déploie à travers les motions pulsionnelles (*Triebregungen*) qui constituent les éléments (*Elemente*) lesquels à leur tour forment les « complexes », voir les symptômes, dont la somme forme à son tour le « complexe » qui est la maladie.

¹⁸⁰ Sur ce sujet, voir Paul-Laurent Assoun (1981), *Introduction à l'épistémologie freudienne*, p. 51 et suiv.

¹⁸¹ *Gesammelte Werke*, London, Imago Publishing Co., Ltd I, 18 vol. t. XII, p. 184, cité par Assoun (*op.cit.*).

Pour mieux comprendre la nature de cette pulsion nous devons examiner des près les deux aspects opposés de l'objet chimique :

Näher betrachtet ist das chemische Object zunächst, als eine selbständige Totalität überhaupt, ein in sich reflectirtes, das insofern von seinem Reflectirtseyn nach aussen, unterschieden ist, – eine gleichgültige Basis, das noch nicht als different bestimmte Individuum; auch die Person ist eine solche sich erst nur auf sich beziehende Basis. (Op.cit, 149)

Examiné de plus près, l'objet chimique est d'abord, comme une totalité subsistante par soi, un réfléchi dans soi, qui dans cette mesure est différent de son être réfléchi vers le dehors, – une base indifférente, l'individu non encore déterminé comme différent ; la personne elle-même est une telle base se rapportant seulement d'abord à soi.

D'abord l'objet prise en soi apparaît comme un étant, c'est-à-dire comme une totalité complète en soi, indifférente par rapport à l'autre objet ; il est une *base* indifférente. Ici, la totalité autonome, c'est-à-dire le concept, est égal à l'objet et cette équation devient explicite. Cela produit des effets performatifs. La base est prise comme un étant et on peut faire abstraction de sa nature processuelle. Ainsi l'objet semble avoir une nature double : d'un côté il est un objet autonome avec des qualités qui lui sont propres, et de l'autre côté il apparaît comme objet pulsionnel qui tend vers l'autre objet. En effet, la base, prise isolément, est un objet qui présente la qualité de réagir avec un acide et par celle-là nous sommes capables de le distinguer des autres.¹⁸²

L'interprétation de ce passage devient plus difficile à cause de la décision de Hegel d'utiliser des termes généraux sans indiquer en même temps à quelle réaction chimique il se réfère. Néanmoins, son choix est compréhensible car le modèle chimique dépasse le cadre de la chimie pour représenter aussi les rapports entre les individus. De ce point de vue, une personne est une *base indifférente*, car prise en soi elle n'a pas la tendance à se connecter avec d'autres personnes, mais elle a besoin d'une pulsion pour se mettre en rapport avec elles.

Die immanente Bestimmtheit aber, welche seine Differenz ausmacht, ist erstlich so in sich reflectirt, daß diese Zurücknahme der Beziehung nach Aussen nur formale abstracte Allgemeinheit ist; so ist die Beziehung nach aussen Bestimmung seiner Unmittelbarkeit und Existenz. (Op.cit.)

Mais la détermination immanente qui constitue sa différence est premièrement réfléchie en soi de telle façon que cette reprise du rapport vers le dehors n'est qu'universalité abstraite

¹⁸² Robert Boyle (1627-1691), avait su différencier un acide d'une base en mettant à profit le changement de couleur du sirop de violette (passage du rouge au vert). Avant lui, seul le goût piquant des acides permettait de les reconnaître.

formelle ; ainsi le rapport vers l'extérieur il est détermination de son immédiateté et de son existence.

Plus haut nous avons vu que le concept est différent par rapport à l'objet chimique singulier. Le concept est la réflexion en soi, alors que l'objet est la réflexion à l'autre. Or, pris comme un étant, l'objet chimique a une détermination immanente qui le distingue d'un autre objet chimique. Si on fait abstraction du fait que l'objet chimique appartient à une totalité, sa détermination est tout simplement un universel abstrait sous lequel il est subsumé. Ainsi son rapport vers l'extérieur caractérise la manière dont l'objet existe immédiatement. Sans cette abstraction, il serait impossible, par exemple, de distinguer une base d'un acide.

Nach dieser Seite geht es nicht an ihm selbst in die individuelle Totalität zurück; und die negative Einheit hat die beyden Momente ihres Gegensatzes an zwey besondern Objecten. Sonach ist ein chemisches Object nicht aus ihm selbst begreiflich, und das Seyn des Einen ist das Seyn eines Andern. (Op.cit.)

Selon cet aspect, il ne revient pas, en lui-même, dans la totalité individuelle ; et l'unité négative a les deux moments de son opposition en deux objets particuliers. Par suite, un objet chimique n'est pas concevable à partir de lui-même, et l'être de l'un est l'être d'un autre.

L'objet chimique ne constitue pas une totalité complète et ainsi il ne se réfère pas seulement à lui-même. Son unité n'est pas positive, mais négative parce qu'elle est définie par son opposition à son opposé complémentaire. L'objet présente la structure du concept, car il se spécifie en deux objets opposés – une base et un acide. Puisque l'objet est d'abord un singulier séparé, son caractère complet se révèle seulement si nous avons deux objets impliqués et différenciés par l'orientation extérieure que chacun a pour l'autre. Donc il est impossible de concevoir l'objet chimique par lui-même. Nous ne nous référons pas seulement à ce qu'il est, mais aussi à ce que l'autre est en même temps. De ce point de vue, la différenciation définit la façon dont nous concevons le tout. Dès lors l'être fonctionne comme médiateur, c'est-à-dire que l'objet réalise le concept par son être, par son immédiateté.

Zweytens aber ist die Bestimmtheit absolut in sich reflectirt, und das concrete Moment des individuellen Begriffs des Ganzen, der das allgemeine Wesen, die reale Gattung des besondern Objects ist. Das chemische Object, hiemit der Widerspruch seines unmittelbaren Gesetzseyns und seines immanenten individuellen Begriffs, ist ein Streben, die Bestimmtheit seines Daseyns aufzuheben, und der objectiven Totalität des Begriffes die Existenz zu geben. Es ist daher zwar gleichfalls ein unselbstständiges, aber so, daß es hiegegen durch seine Natur selbst gespannt ist, und den Proceß selbstbestimmend anfängt. (Op.cit.)

Mais deuxièmement la détermination est absolument réfléchie en soi, et le moment concret du concept individuel du tout, qui est l'essence générale, le genre réel de l'objet

particulier. L'objet chimique c'est, du même coup, la contradiction de son être-posé immédiat et de son concept individuel immanent, est la tendance à relever la détermination de son être-là et à donner l'existence à la totalité objective du concept. Par conséquent, il est certes également un objet non subsistant-par-soi, mais de telle sorte qu'il est en tension contre cela par sa nature elle-même, et qu'il commence le processus par auto-détermination.

Jusqu'à présent nous avons vu seulement ce qui différencie l'objet en lui-même. Ce qui nous a amené à le concevoir comme l'unité de deux objets séparés. Maintenant, il faut considérer la différenciation en elle-même. De ce point de vue la détermination de la différenciation définit la façon dont on perçoit le tout. En utilisant cette détermination on définit l'essence générale ou le genre réel de l'objet. Puisque l'objet chimique présente la structure du concept, il apparaît comme une immédiateté médiatisée (être-posé) et ainsi comme contradiction. Il est contradiction parce que sa structure est celle du concept et donc, il se spécifie en deux objets (base et acide, par exemple), alors qu'eux sont différents l'un de l'autre. Néanmoins, la contradiction, ici, se tient, car elle est binaire, c'est-à-dire qu'elle ne se réfère qu'à elle-même et par conséquent l'objet se présente sous la forme de l'identité. Son genre réel est son identité particulière. Ainsi on est capable de catégoriser les objets chimiques et de distinguer les uns des autres. Or, nous savons depuis les déterminations de la réflexion dans la « Doctrine de l'Essence » que l'identité est une tautologie et par conséquent elle n'a pas de contenu. Dès lors l'objet est vide et donc transitoire. À cause de son manque interne l'objet chimique apparaît comme une tendance (*Streben*) à surmonter son être afin qu'il puisse réaliser son concept. Son caractère indépendant se révèle donc, être transitoire et pour cette raison, il est processus.¹⁸³

¹⁸³ Quoique, nous ne pouvons pas faire une analyse détaillée ici, nous remarquons qu'il y a une analogie entre l'objet chimique et le rapport des sexes. En effet, selon le schéma conceptuel que nous avons montré, l'universel abstrait « être humain » se spécifie aux deux sexes : « masculin » et « féminin ». Or, l'universalité concrète qui produit le genre « Être humain » est contradictoire, car les deux sexes sont différents l'un de l'autre et se rapportent conjointement identiquement à leur universalité abstraite. Comme chaque partie est caractérisée par la pulsion vers l'autre, celle-ci médiatise leur désir de surmonter leur existence particulière. Voici la raison pour laquelle il est si difficile de distinguer entre pulsion et désir. Chaque fois la pulsion est teintée par le désir ; on n'a accès à elle qu'à travers le travail du désir. L'union des sexes constitue une unité idéale, c'est-à-dire imaginaire, car l'unité est en rapport avec un objet ($\$ \langle a \rangle$). Cette unité imaginaire est le seul soutien de cette totalité contradictoire. Par conséquent, la symbolisation du rapport sexuel a besoin du recours à l'imaginaire afin qu'elle puisse constituer son unité présumée. Par sa présupposition, la symbolisation, marquée elle-même d'impossibilité, devient la condition de possibilité structurelle du rapport sexuel. Peut-être est ce la raison pour laquelle, selon la célèbre formule, « il n'y a pas de rapport sexuel ». Voir Lacan (2006), *Encore*. Si nous voulons se renseigner sur le rapport qui tient l'universel avec la différence des sexes nous pouvons consulter David-Ménard (1997), « *Faut-il chercher l'universel dans la différence des sexes ? Les "formules de la sexualité" chez Lacan* », p. 91-119, ainsi que l'article de Joan Copjec (1994), « *Sex and the Euthanasia of reason* », p. 19-44.

3.2 Le processus chimique

L'objet chimique est constitué de trois strates logiques ; d'abord, l'objet se présente comme réflexion en soi (base) et par ce fait il est égal au concept. Or, deuxièmement, l'objet chimique ne subsiste pas en soi. Dès lors il se dirige vers un autre et la réflexion en soi devient ainsi réflexion extérieure qui est égale à l'extériorité propre au modèle chimique. Néanmoins, l'aspect déterminant de la réflexion extérieure c'est que l'objet se présuppose lui-même comme son autre, avec la forme de l'extériorité, c'est-à-dire avec la forme de l'immédiateté (être). Donc, troisièmement, la réflexion en soi se tourne vers l'extérieur par l'être. L'objet chimique ne présuppose pas seulement son autre (immédiateté apparente), mais aussi se présuppose lui-même dans la forme de l'altérité, dans la forme d'un objet autre.

1. *Er beginnt mit der Voraussetzung, daß die gespannten Objecte, so sehr sie es gegen sich selbst, es zunächst eben damit gegen einander sind; – ein Verhältniß, welches ihre Verwandtschaft heißt. (Op.cit.)*

Il commence avec la présupposition que les objets en tension, autant ils le sont en regard d'eux-mêmes, le sont d'abord justement par là les uns en regard des autres ; – une relation qu'on appelle leur affinité.

La présupposition de tout processus chimique s'appuie sur cette structure logique. Les deux objets chimiques se trouvent en tension l'un contre l'autre et se dirigent l'un vers l'autre dans un rapport qui constitue leur *affinité*.¹⁸⁴ Burbidge a raison d'indiquer que l'affinité élective est déjà apparue dans la logique de la Mesure.¹⁸⁵ Néanmoins, celle-ci représentait seulement la façon dont un objet peut générer de combinaisons mesurables avec certaines choses et pas avec d'autres. Au point où nous en sommes nous ne sommes plus concernés par la mesure, mais par des déterminations d'un objet par lesquelles il se dirige vers un autre objet. Selon Burbidge, l'Affinité contient ces deux niveaux de sens qui s'explicitent aux endroits différents de la Logique, puisque le sens premier reste simple et abstrait, alors que le second est plus complexe. Le concept d'affinité permet à Hegel d'illustrer l'unité de l'individualité de l'objet chimique avec l'activité chimique.

¹⁸⁴ Goethe donne une description concise de la théorie des affinités dans son roman *Les affinités électives* : « Une telle affinité nous frappe notamment chez les alcalins et les acides, qui, bien qu'opposés et peut être pour cette raison même, se recherchent et se saisissent avec le plus d'énergie, se modifient et forment ensemble un nouveau corps (...) ; car des qualités opposées rendent possible une union intime » (trad. J.-F. Angelloz, Paris Flammarion, 1992, p. 74), cité par Renault (2001), p. 236.

¹⁸⁵ Voir John Burbidge (1996), *Real Process: How Logic and Chemistry combine in Hegel's Philosophy of Nature*, p. 83. Et pour la logique de la mesure, voir, *GW* 21, 352-354.

Indem jedes durch seinen Begriff im Widerspruch gegen die eigene Einseitigkeit seiner Existenz steht, somit diese aufzuheben strebt, ist darin unmittelbar das Streben gesetzt, die Einseitigkeit des andern aufzuheben, und durch diese gegenseitige Ausgleichung und Verbindung die Realität dem Begriffe, der beide Momente enthält, gemäß zu setzen. (Op.cit.)

Puisque chacun, par son concept, est en contradiction à l'égard de l'unilatéralité propre de son existence, et tend ainsi à relever celle-ci, en lui est immédiatement posée la tendance à relever l'unilatéralité de l'autre, et par cette égalisation et liaison réciproque, à poser la réalité conformément au concept, lequel contient les deux moments.

Comme chaque objet chimique est en contradiction à cause de son identité singulière, il n'est rien que la tendance à surmonter son existence unilatérale. Dans ce processus chaque objet tend à surmonter l'unilatéralité de l'autre objet et ainsi d'établir sa réalité propre conformée au concept. Ainsi conçu le processus chimique reçoit un caractère dynamique. Chaque objet tend vers l'autre avec une force de pénétration. Hegel reprend ici un thème courant dans la conception du processus chimique de son époque.¹⁸⁶ L'idée de pénétration va à l'encontre d'une théorie de contact et par conséquent celle-ci s'éloigne d'une explication mécanique du processus chimique.

Insofern jedes gesetzt ist, als in ihm selbst sich widersprechend und aufhebend, so sind sie nur durch äussere Gewalt in der Absonderung von einander und von ihrer gegenseitigen Ergänzung gehalten. (Op.cit.)

Dans la mesure où chacun est posé comme se contredisant et relevant en lui-même, ce n'est que par violence extérieure qu'ils sont maintenus dans l'isolement les uns par rapport aux autres et par rapport à leur complémentarité réciproque.

Puisque chaque objet a son être à l'autre, seulement la violence (*Gewalt*) appliquée par une force extérieure peut les garder séparées. Ainsi toute réflexion sur le processus chimique ne présuppose pas seulement l'affinité de ces deux objets, mais aussi leur existence indépendante. L'acide et la base par exemple, tendent à réagir entre eux et par là à supprimer leurs qualités propres. Par leur réaction apparaît le caractère idéal de leur figure individuelle. Leur pulsion à réagir est telle que seulement par voie artificielle nous sommes capables de les garder séparément. Hegel appelle cela, « violence ». Ici, apparaît de nouveau le caractère symptomatique de la violence que nous avons trouvé dans le processus mécanique réel. Rappelons que la violence s'exerce sur l'unité idéale de la figure : le processus chimique est fondé sur la réaction de deux objets qui sont présumés indépendants. S'ils étaient indépendants, leur union serait un agrégat (donc un rapport mécanique) et non pas une cohésion

¹⁸⁶ On retrouve cette idée notamment chez Berzelius pour qui « toutes les substances chimiques sont composées des corps électriquement opposés », voir Renault (2001), p. 234.

(donc un rapport chimique). Or, chaque objet a sa détermination en lui et par conséquent il a une figure, c'est-à-dire une forme idéelle. La violence présuppose qu'il y a une sphère commune entre les deux objets en question, sans laquelle il n'y aurait pas de réaction. Ainsi la violence ne peut qu'apparaître lors de la constitution idéelle de l'objet.

Die Mitte, wodurch nun diese Extreme zusammengeschlossen werden, ist erstlich die an sich seyende Natur beyder, der ganze beyde in sich haltende Begriff. Aber zweytens, da sie in der Existenz gegeneinander stehen, so ist ihre absolute Einheit, auch ein unterschieden von ihnen existirendes, noch formales Element; – das Element der Mittheilung, worin sie in äusserliche Gemeinschaft miteinander treten. (Op.cit., 149-150)

Le moyen terme, par quoi maintenant ces extrêmes se trouvent articulées, est premièrement la nature étant en soi des deux, le concept total maintenant les deux à l'intérieur de soi. Mais deuxièmement, puisqu'ils se tiennent dans l'existence, ils se sont face l'un à l'autre, leur unité absolue est aussi un élément encore formel, existant différemment d'eux ; – l'élément de la communication, dans lequel ils entrent en communauté extérieure les uns avec les autres.

Dans un premier sens le lieu de la réaction Hegel l'appelle « medium ». Ce terme représente l'objectivation du processus de la réaction qui fait l'unité de l'objet avec son opposé. Le médium est le moyen par lequel l'attraction des objets est possible, et donc il constitue le lieu de rencontre de ces deux éléments chimiques. Ce lieu de rencontre est la représentation symbolique de la teneur idéelle du chimisme, et en tant que lieu, il est passif. Comme toute l'activité du processus vient des réactifs, le medium n'en est que le terrain dans lequel cette réaction peut avoir lieu. Le medium, en tant que lieu de processus, introduit l'élément formel de l'unité ; il fournit le terrain d'entente par lequel les objets différents peuvent communiquer. Par conséquent, le medium est la condition de possibilité de la communication de la différence entre les objets intervenants et donc, il est essentiel au processus. Une fois mises en rapport par le medium les différences des objets chimiques se transforment en pulsion à se combiner avec son opposé. Néanmoins, comme leur unité n'est pas encore posée, leur union reste formelle et par conséquent le medium reste une neutralité abstraite.

Da der reale Unterschied den Extremen angehört, so ist diese Mitte nur die abstracte Neutralität, die reale Möglichkeit derselben; – gleichsam das theoretische Element der Existenz von den chemischen Objecten, ihres Processes und seines Resultats; – im Körperlichen hat das Wasser die Function dieses Mediums; im Geistigen, insofern in ihm das Analogon eines solchen Verhältnisses Statt findet, ist das Zeichen überhaupt, und näher die Sprache dafür anzusehen. (Op.cit., 150)

Puisque la différence réelle appartient aux extrêmes, ce medium n'est que la neutralité abstraite, la possibilité réelle de ceux-ci ; – pour ainsi dire l'élément théorique de l'existence des objets chimiques, de leur processus et de son résultat ; – dans le corporel,

c'est l'eau qui a la fonction de ce medium ; dans le spirituel, dans la mesure où c'est en lui qui a lieu l'analogon d'une telle relation, c'est le signe en général, et plus précisément le langage, qu'il faut considérer comme tel.

Dans le chimisme se produit la rencontre de ce qu'on peut appeler une unité idéale. Les conditions d'une réaction décrivent et définissent exactement les substances chimiques intervenants en vue de leur unité idéale. Donc, les conditions générales d'une réaction sont égales au médium de la réaction. La neutralité abstraite du medium est la coexistence des objets chimiques au départ du processus. Comme coexistence elle est donc la possibilité réelle du processus. L'unité idéale de medium doit être représentée. Le choix de l'eau est contingent ; il est dû au fait de l'état de la chimie à l'époque d'Hegel.¹⁸⁷ Alors, l'idée hégélienne du modèle chimique c'est que le medium est représentable. Ainsi, l'eau est le lieu de la réaction chimique, alors que le langage est le lieu de la rencontre sexuelle ; il en est le lieu et le produit et en tant que lieu, il est stable.¹⁸⁸

Das Verhältniß der Objecte ist als blosser Mittheilung in diesem Elemente, einerseits ein ruhiges Zusammengehen, aber andererseits ebenso sehr ein negatives Verhalten, indem der concrete Begriff, welcher ihre Natur ist, in der Mittheilung in Realität gesetzt, hiemit die realen Unterschiede der Objecte zu seiner Einheit reducirt werden. (Op.cit.)

La relation des objets est, comme simple communication dans cet élément, d'une part un acte de coïncider en repos, mais d'autre part tout autant un comportement négatif, en tant que le concept concret, qui est leur nature, est, dans la communication, posé en une réalité, que du même coup, les différences réelles des objets sont réduites à son unité.

Au début, nous avons considéré le medium comme la condition de la communication de deux objets opposés, mais son rôle ne s'arrête pas là. En effet le medium joue un rôle plus actif dans la réaction. Le medium unit les deux objets différents sous le même principe. Néanmoins, leur existence singulière est opposée et elle ne peut pas être identifiée avec ce médium. Le processus

¹⁸⁷ Hegel entend par medium ce qu'on appelle en chimie milieu réactionnel ou milieu de réaction, dans lequel a lieu une ou plusieurs réactions chimiques. Le milieu est formé d'au moins un solvant, un réactif et un catalyseur. L'eau est un bon solvant et pour cette raison il est toujours utilisé dans des réactions chimiques diverses. Par exemple : lorsqu'on ajoute progressivement une solution aqueuse d'hydroxyde de sodium NaOH à une solution aqueuse de chlorure d'hydrogène HCl, additionnée de quelques gouttes de teinture de tournesol (rouge), on observe, à un moment donné, le virage de l'indicateur du rouge au bleu. Si on recommence en mélangeant les mêmes volumes de solutions d'hydroxyde de sodium et de chlorure d'hydrogène, sans ajouter d'indicateur coloré, puis qu'on évapore la solution résultante, on obtient des cristaux blancs de chlorure de sodium, NaCl. La réaction de l'acide avec la base donne lieu à la formation d'un sel et d'eau. L'équation globale de mise en œuvre est donc : $\text{NaOH(aq)} + \text{HCl(aq)} \rightarrow \text{NaCl(aq)} + \text{H}_2\text{O(l)}$. Selon le chimiste suédois Arrhenius (1859-1927), la réaction d'un acide avec une base est appelée réaction de neutralisation et peut se résumer comme suit : Acide + base \rightarrow sel + eau.

¹⁸⁸ On voit ici une nouvelle application du modèle chimique. L'introduction du signe linguistique comme medium permet une réflexion sur la nature langagière des rapports humains, ainsi que sur la construction du langage. En effet, le signe linguistique présente la même structure que l'objet chimique, au sens où il est l'unité de la différence de ses spécifications : le signifiant et le signifié. Sur le sens de la sémiologie hégélienne on pourra consulter l'étude classique « Le puits et la pyramide » de Jacques Derrida (1972), p.81-127.

chimique présuppose une différence qui existe sous forme des deux objets chimiques tendus l'un vers l'autre. Le processus lui-même est irréversible et il va à sens unique. Son résultat est une existence unifiée et différente par rapport aux objets qui participent au processus. Dans ce sens l'unité des objets opposés constitue leur « concept concret ».

Ihre vorherige selbständige Bestimmtheit wird damit in der dem Begriffe, der in beyden ein und derselbe ist, gemäßen Vereinigung aufgehoben, ihr Gegensatz und Spannung hiedurch abgestumpft; womit das Streben in dieser gegenseitigen Ergänzung seine ruhige Neutralität erlangt. (Op.cit.)

Leur détermination subsistante précédente se trouve ainsi relevée dans l'unification conforme au concept, qui dans les deux est un seul et le même, leur opposition et tension se trouvent par là émoussées ; par quoi la tendance, dans cette complémentarité réciproque, atteint sa neutralité en repos.

Une fois que les deux objets se sont unis dans le medium leur tension est dissoute. La neutralité est la coexistence des objets chimiques qui existaient au départ du processus chimique. Comme coexistence, la neutralité est la possibilité réelle du processus. Ainsi le concept concret qui gouverne le processus est réalisé et il réduit les différences réelles des objets à une unité. Or, cette coexistence les transforme en quelque chose de différent par rapport à celle du début – un objet neutre.

Der Proceß ist auf diese Weise erloschen; indem der Widerspruch des Begriffes und der Realität ausgeglichen, haben die Extreme des Schlusses ihren Gegensatz verloren, hiemit aufgehört, Extreme gegeneinander und gegen die Mitte zu seyn. (Op.cit.)

Le processus, de cette manière, est éteint ; en ce que la contradiction du concept et de la réalité est égalisée, les extrêmes du syllogisme ont perdu leur opposition, et par là ils cessent d'être des extrêmes les uns en regard des autres et en regard du medium.

Le produit du processus est neutre et pour cela il est dépourvu de toutes les caractéristiques d'un objet chimique. Le processus a épuisé toute tension envers l'autre et par conséquent il est éteint. Il n'y a plus de contradiction entre la totalité du concept et l'objet singulier et ainsi les objets chimiques ne sont plus les extrêmes opposés du syllogisme. Le processus chimique donc constitue un syllogisme dont les objets en tension sont les particuliers, alors que par le moyen terme qui représente le medium on arrive à la conclusion qui est le produit neutre. Puisque le medium est neutre, c'est-à-dire qu'il manque des caractéristiques particulières, il est un singulier : (Objet 1 – Objet 2) → Medium → (Objet 1 + Objet 2) Produit neutre.

Par conséquent nous avons un syllogisme de la forme : P-S-U, dans lequel le particulier devient universel au moyen d'un singulier.

Das Product ist ein neutrales, d.h. ein solches, in welchem die Ingredientien, die nicht mehr Objecte genannt werden können, ihre Spannung und damit die Eigenschaften nicht mehr haben, die ihnen als gespannten zukamen, worin sich aber die Fähigkeit ihrer vorigen Selbstständigkeit und Spannung erhalten hat. (Op.cit.)

Le produit est neutre, c'est-à-dire un produit dans lequel les ingrédients, que l'on ne peut plus nommer des objets, n'ont plus leur tension, et partant non plus les propriétés qui leur revenaient en tant que termes en tension, mais où s'est maintenue la capacité de leur subsistance et tension antérieure.

Le produit du processus chimique est une unité neutralisée.¹⁸⁹ Comme le medium est neutre, le produit aussi est neutre, mais cette fois-ci on obtient une neutralité concrète. Les objets opposés sont devenus maintenant des ingrédients et ainsi leur tension est supprimée. Néanmoins, cette annulation ne supprime pas leur différence antérieure. Ce qui est maintenue ce sont les éléments du processus en tant que présupposés. Sans cela il serait impossible de distinguer entre le début et le résultat de la réaction.

Die negative Einheit des neutralen geht nemlich von einer vorausgesetzten Differenz aus; die Bestimmtheit des chemischen Objects ist identisch mit seiner Objectivität, sie ist ursprünglich. (Op.cit.)

L'unité négative du neutre provient en effet d'une différence présupposée ; la détermination de l'objet chimique est identique à son objectivité, elle est originaire.

Le produit neutre est une unité négative, car il supprime la différence originaire des objets chimiques. Ceci fait partie de sa détermination propre, parce qu'il doit présupposer cette différenciation pour qu'il soit un produit chimique. Le rapport entre l'unité négative et le produit neutre trouve son expression dans le caractère objectif de l'objet chimique. La différence constitutive de l'identité de l'objet chimique est toujours présupposée et comme expression du rapport entre l'unité négative et le produit neutre, elle est originaire.

Nous voyons que l'objet chimique apparaît tantôt comme pulsion (*Trieb*), tantôt comme tendance (*Streben*). Quelle est la différence donc entre pulsion et tendance ? En effet, ce qui distingue pulsion et tendance c'est que le manque constitutif de l'objet chimique apparaît comme tendance vers l'autre objet. Il fait donc partie de son identité et pour cette raison il ne s'achève pas. Il est donc tendance de manque dans un double sens : d'abord, la tendance s'éveille à cause du manque, et deuxièmement il tend vers le manque. La tendance se place donc du côté de l'unité négative et la pulsion est, dès lors, le medium par lequel la tendance de l'objet chimique se donne réalité.

¹⁸⁹ En chimie il s'agit de la neutralisation ou neutralisation acidobasique, c'est-à-dire de la réaction d'une base avec un acide. Elle est utilisée pour réguler le pH des milieux aqueux (eaux usées, cours d'eaux).

Durch den betrachteten Proceß ist diese Differenz nur erst unmittelbar aufgehoben, die Bestimmtheit ist daher noch nicht als absolut in sich reflectirte, somit das Product des Processes nur eine formale Einheit. (Op.cit.)

Par le processus considéré, cette différence est d'abord relevée seulement de façon immédiate, la détermination n'est par conséquent pas encore en tant que détermination absolument réfléchie dans soi, donc le produit du processus est seulement une unité formelle.

Le processus chimique tel que nous l'avons considéré était l'unité des deux objets différenciés. Or, il ne peut pas justifier par lui-même la raison pour laquelle ces objets ont été différenciés. Donc nous avons un objet qui n'est pas chimique en ses propres termes, même s'il se présente comme un à cause de la différenciation qui l'a produit. Par conséquent cet objet chimique est encore une unité formelle et rien de plus. La tension présupposée entre les objets opposés nous a donné un produit neutre qu'il est un même temps que l'unité négative qui fait la réaction. En effet, une fois que le processus est finalisé, son produit apparaît comme un objet qui n'a pas des propriétés chimiques.

2. In diesem Producte ist nun zwar die Spannung des Gegensatzes und die negative Einheit als Thätigkeit des Processes erloschen. Da diese Einheit aber dem Begriffe wesentlich, und zugleich selbst zur Existenz gekommen ist, so ist sie noch vorhanden, aber ausser dem neutralen Objecte getreten. (Op.cit.)

Dans ce produit est maintenant éteinte, la tension de l'opposition, et l'unité négative comme activité du processus. Mais, puisque cette unité est essentielle au concept, et en même temps est parvenue elle-même à l'existence, elle est encore présente, mais venue en dehors de l'objet neutre.

Néanmoins, comme l'unité négative est essentielle au processus chimique, il faut la poser en dehors de ce processus ; en dehors de son produit. Ainsi posée elle est néanmoins abstraite et elle manque de réalité. Or, l'unité négative en tant que conceptuelle possède un être pour soi et donc elle se réalise. Sa réalisation est le processus chimique. Celui-ci se produit dans une matière dont la nature est d'aboutir à une unité neutre. Par conséquent l'unité négative est ceci que la matière est toujours déjà différenciée. La différence ne constitue pas une origine, mais elle est un précédent par rapport à quelque chose et non pas un début absolu.

Der Proceß facht sich nicht von selbst wieder an, insofern er die Differenz nur zu seiner Voraussetzung hatte, nicht sie selbst setzte. (Op.cit.)

Le processus ne s'initie pas à nouveau de lui-même, dans la mesure où il avait la différence seulement pour présupposition, et ne la posait pas lui-même.

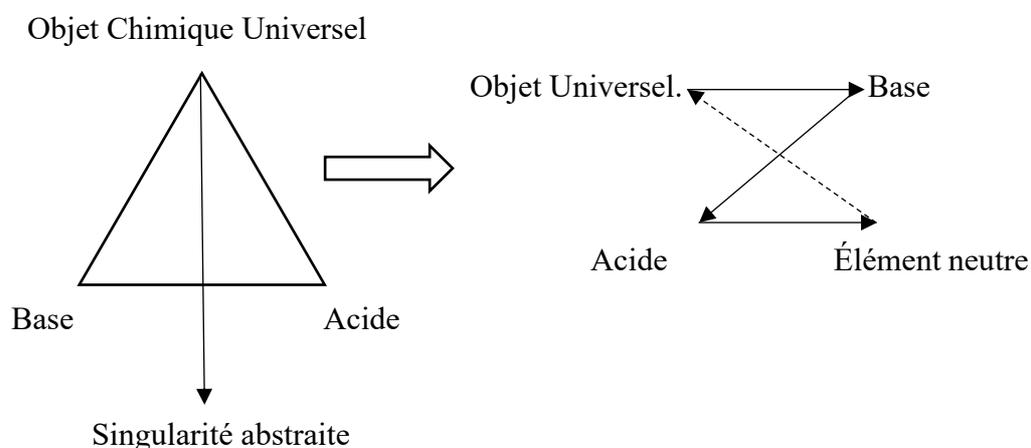
Le processus tel que nous l'avons décrit jusqu'à présent contenait deux objets tendus l'un vers l'autre. Leur réaction aboutissait à un produit neutre. Ce processus est à sens unique et il est

irréversible. Il ne se rallume pas parce que la scission des objets ne peut fonctionner qu'immédiatement. En effet nous avons vu au début que le processus est une hypostase, présupposition, c'est-à-dire une position dont on fait abstraction du fait qu'elle a été posée. Par conséquent, les deux objets fonctionnent ici comme des étants. Cela constitue la nature de toute présupposition. Mais comment la présupposition se pose-t-elle ? Elle ne se pose pas par la scission du produit neutre. Ce qui est posé est, tout simplement, le processus dans son ensemble, c'est-à-dire la scission comme nécessairement posée dès que l'on aborde la nature sous l'angle du chimisme.

Diese ausser dem Objecte selbstständige Negativität, die Existenz der abstracten Einzelheit, deren Fürsichseyn seine Realität an dem indifferenten Objecte hat, ist nun in sich selbst gegen ihre Abstraction gespannt, eine unruhige Thätigkeit, die sich verzehrend nach aussen kehrt. (Op.cit. 150-151)

Cette négativité subsistante-par-soi en dehors de l'objet, l'existence de la singularité abstraite, dont l'être-pour-soi a sa réalité en l'objet indifférent, est tendue dans soi-même contre son abstraction, une activité dans soi sans repos, qui se tourne vers le dehors en se consumant.

Le processus anéantit le concept universel dans la mesure où la différence s'éteint dans le processus, c'est-à-dire qu'elle est neutralisée. Par conséquent le concept universel est annulé, c'est-à-dire qu'il est éjecté. Ceci constitue un changement topologique, car le concept universel de l'objet chimique apparaît maintenant dans une autre place, celle d'une « singularité abstraite ». Pour illustrer ce déplacement nous pouvons utiliser le triangle conceptuel ou bien la variation du schéma L que nous avons introduit dans le mécanisme. Par le schéma L nous pouvons rendre schématiquement la corrélation entre la singularité abstraite et l'objet chimique universel ainsi :



La singularité abstraite est autonome. Par conséquent elle est séparée de l'objet chimique et elle se trouve à l'extérieur de lui. Or, comme cette singularité est marquée par une négativité absolue, elle est tendue contre son abstraction puisque ce qui est abstrait est intrinsèquement lié à son complément concret. Hegel se réfère à la singularité abstraite comme quelque chose qui n'a pas de contenu, mais qui, en même temps, a une existence individuelle. En tant qu'objet, il présente toutes les caractéristiques d'un objet chimique et par conséquent son activité incessante se dirige vers le dehors pour assouvir sa tendance à acquérir un contenu concret. La singularité abstraite est alors corrélat de la réaction chimique.

Sie bezieht sich unmittelbar auf das Object, dessen ruhige Neutralität die reale Möglichkeit ihres Gegensatzes ist; dasselbe ist nunmehr die Mitte der vorhin bloß formalen Neutralität, nun in sich selbst concret, und bestimmt. (Op.cit. 151)

Elle se rapporte immédiatement à l'objet, dont la neutralité en repos est la possibilité réelle de son opposition ; celui-ci est désormais le médium de la neutralité auparavant simplement formelle, maintenant concrète dans soi-même et déterminée.

Le résultat du processus n'a pas la capacité à commencer un nouveau processus. Néanmoins cette capacité est essentielle, quoique séparée du produit neutre. Le nouveau processus ne peut pas commencer par le produit neutre. La capacité du processus se trouve dans ce nouvel objet qui peut se diriger vers d'autres objets. Cet objet désormais actif utilise le système neutralisé comme médium pour relancer le nouveau processus.

Le processus chimique apparaît quand deux objets pulsionnels « désirent » s'unifier et leur réaction produit un élément neutre. Dès lors il est difficile de comprendre pour quelle raison cette unité neutre est à nouveau divisée. Or, Hegel indique que la négativité de l'objet singulier est essentielle au concept du chimisme, car la possibilité de la différenciation appartient à la nature du processus. Ainsi, la singularité qui est venue à l'existence en dehors de processus a le pouvoir de diviser à nouveau le système chimique. Cette singularité abstraite, l'objet indifférent, fait partie du caractère systémique propre au modèle chimique. Elle se tourne contre sa propre indifférence, c'est-à-dire qu'elle a la capacité à se mettre en rapport avec le produit neutre. Ainsi le processus devient le médium, qui n'est plus une neutralité abstraite et passive, mais une neutralité concrète et par conséquent active.

Hegel se réfère ici à des phénomènes chimiques comme la décomposition de l'eau, ou l'oxydation des métaux. En effet, ceux-ci sont expliqués par l'activité du médium. Quand, par exemple, il analyse le phénomène du galvanisme, dans le § 330 de la *Philosophie de la*

Nature,¹⁹⁰ il soutient que le medium doit être toujours neutre, qu'il s'agisse d'une neutralité abstraite comme celle de l'eau, ou de la neutralité concrète d'une solution saline. Par rapport à ce passage, Emmanuel Renault explique bien que c'est la polarité interne du medium qui développera l'activité chimique des métaux, en transformant leurs différences chimiques, c'est-à-dire leur oxydabilité, en opposition.¹⁹¹ Par conséquent l'opposition constitutive des neutralités celle de l'hydrogène (en ce qui concerne l'eau), ou celle de l'acide et de l'alcalin (en ce qui concerne la solution saline), en réagissant avec les métaux, produira de l'électricité.¹⁹²

Die nähere unmittelbare Beziehung des Extrems der negativen Einheit auf das Object ist, daß dieses durch sie bestimmt und hierdurch dirimiert wird. Diese Diremition kann zunächst für die Herstellung des Gegensatzes der gespannten Objecte angesehen werden, mit welchem der Chemismus begonnen. (Op.cit.)

Le rapport immédiat plus précisément de l'extrême de l'unité négative à l'objet est que celui-ci se trouve déterminé par elle, et par là divisé. Cette division peut tout d'abord se trouver prise pour la production de l'opposition des objets en tension, avec laquelle le chimisme a commencé.

Nous sommes face à la construction d'un deuxième syllogisme. Le processus chimique comme medium a deux extrêmes : Dans le premier extrême, l'objet singulier en tant qu'unité négative se dirige contre le produit négatif. Ainsi on pourrait attendre une nouvelle division au sens inverse, c'est-à-dire qui commencerait du produit neutre vers les objets qui l'ont produit. Néanmoins, nous avons déjà vu que la réaction chimique va à sens unique, sinon le produit neutre ne serait pas stable et le processus recommencerait à nouveau. En effet, maintenant la singularité négative n'a pas un contenu propre et par conséquent elle ne contient aucun principe par lequel elle pourrait diviser les objets.

Aber diese Bestimmung macht nicht das andere Extrem des Schlusses aus, sondern gehört zur unmittelbaren Beziehung des differenzierenden Princips auf die Mitte, an der sich dieses seine unmittelbare Realität gibt; es ist die Bestimmtheit, welche im disjunctiven Schlusse die Mitte, ausser dem daß sie allgemeine Natur des Gegenstandes ist, zugleich hat, wodurch dieser ebensowohl objective Allgemeinheit als bestimmte Besonderheit ist. (Op.cit.)

Pourtant cette détermination ne constitue pas l'autre extrême du syllogisme, mais appartient au rapport immédiat du principe différenciant au medium, en lequel celui-ci

¹⁹⁰ *GW* 20, 330-336.

¹⁹¹ Renault (2001), p. 268.

¹⁹² Cette thèse situe Hegel à l'opposé des théories de son époque qui concevaient le galvanisme comme un phénomène physique et donc elles l'analysaient en utilisant des catégories de l'électrologie. La critique hégélienne se concentre sur le rôle que joue le medium. En effet la pile, selon Hegel, n'est pas un medium passif, mais un réactif chimique. Voir à ce sujet, Renault (2001), p.265-271.

se donne sa réalité immédiate ; c'est la détermination qu'a en même temps le médium dans le syllogisme disjonctif, excepté qu'elle est nature universelle de l'objet, par quoi celui-ci est tout aussi bien universalité objective que particularité déterminée.

Puisque le médium est déjà l'unité réalisée des objets opposés, ceci ne peut pas servir comme de deuxième extrême au syllogisme. Dans le premier syllogisme, le produit neutre était le terme universel ; le général qui se particularisait en deux objets. Une fois que ces objets ont été introduits dans un élément formel qui servait de médium (l'eau par exemple) la réaction commençait. Dans ce deuxième processus la réaction commence quand l'objet (c'est-à-dire la singularité abstraite) qui possède la capacité de se différencier se met en contact avec le système neutralisé, dans lequel il peut réaliser sa capacité. En un sens le système réalisé peut toujours être universel et sauvegarder l'indépendance de ces éléments, mais en un autre sens, il est déjà différencié, et par conséquent il reste toujours actif. Donc il a le pouvoir de se déplacer d'une situation à l'autre et pour cette raison il constitue un syllogisme disjonctif. On rappelle ici que dans la « Doctrine du Concept » le syllogisme disjonctif produit le passage vers l'objectivité. En effet, l'objet chimique est un objet construit, c'est-à-dire l'objet-modèle des relations chimiques et pour cette raison ce syllogisme présente le caractère systémique de la chimie.

Das andere Extrem des Schlusses steht dem äussern selbstständigen Extrem der Einzelheit gegenüber; es ist daher das eben so selbstständige Extrem der Allgemeinheit; die Divergenz, welche die reale Neutralität der Mitte daher in ihm erfährt, ist, daß sie nicht in gegeneinander differente, sondern indifferente Momente zerlegt wird. (Op.cit.)

L'autre extrême du syllogisme se tient en face de l'extrême subsistant-par-soi extérieur de la singularité ; il est par conséquent l'extrême pareillement subsistant-par-soi de l'universalité ; la division qu'éprouve par conséquent dans lui la neutralité réelle du médium est qu'elle ne se trouve pas décomposée en des moments différents les uns à l'égard des autres, mais en des moments indifférents.

Dans ce syllogisme, l'un des extrêmes est la singularité abstraite et le produit neutre se trouve dans la position du médium. Dans l'autre extrême il doit donc y avoir un terme universel. Mais en quoi consiste cette universalité ? Le syllogisme précédent consistait en un particulier (les objets en tension) qui, par la médiation d'un terme singulier (le médium), devenait universel (produit neutre). La conclusion de ce syllogisme montrait comment l'activité d'un terme singulier pourrait donner naissance à une universalité. Dans ce nouveau syllogisme alors, l'activité est négative, parce qu'elle agit contre le contenu qu'elle présuppose. Par conséquent le produit neutre se décompose. Or, les éléments de l'universalité résultante ne sont plus différents l'un par rapport à l'autre, mais plutôt indifférents. Ces éléments sont abstraits, car tout contenu possible va spécifier leur différence. Schématiquement le syllogisme peut être

représenté ainsi : Singularité abstraite (unité négative) — produit neutre → Universalité abstraite $\left(\frac{\text{Unité négative}}{\text{Produit neutre}}\right)$.

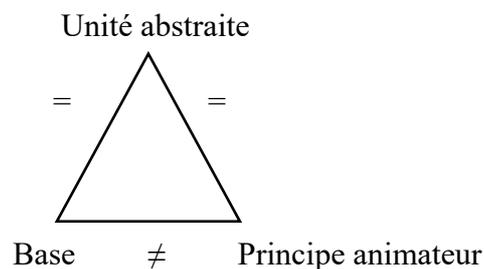
Diese Momente sind hiemit die abstracte, gleichgültige Basis einerseits, und das begeistende Princip derselben andererseits, welches durch seine Trennung von der Basis ebenfalls die Form gleichgültiger Objectivität erlangt. (Op.cit.)

Ces moments sont par-là la base indifférente abstraite d'un côté, et de l'autre côté le principe animateur de celle-ci, qui par sa séparation d'avec la base, acquiert également la forme de l'objectivité indifférente.

En effet, Hegel nomme respectivement les éléments abstraits qui constituent l'autre extrême du syllogisme : « une base abstraite, indifférente » et « un principe animateur ». Dans le galvanisme, par exemple, le premier élément se réfère probablement à l'hydrogène (élément passif) qui est allumé par le deuxième élément, l'oxygène (élément actif). Donc le syllogisme contient, dans l'un des extrêmes, une activité indépendante sous la forme d'une unité négative. Dans l'autre extrême, une unité abstraite qui agit sur le produit neutre pour le diviser en ces éléments abstraits. Et le moyen terme c'est le produit neutre sous la forme de l'unité réelle. Schématiquement le syllogisme prend la forme S-P-U :

Unité négative — produit neutre → Unité abstraite $\left(\frac{\text{Unité négative (Principe)}}{\text{Produit neutre (Base)}}\right)$.

L'abstraction manifeste l'idée de l'élémentarité chimique. D'un point de vue générale l'abstraction appartient à la nature de tous les objets chimiques, car ils n'ont pas une présence corporelle. L'unité abstraite se présente d'abord sous la forme d'un rapport entre le principe animateur et la base :



Comme nous avons vu dans l'analyse du processus chimique, c'est le seul objet chimique qui a une existence indépendante, et qui peut exister en dehors du processus. En revanche, le principe est caractérisé par sa tendance à réagir avec les autres objets. L'unité abstraite, donc,

présente la structure conceptuelle qui lui accorde le statut d'un objet et par conséquent elle apparaît comme une objectivité indifférente.

Dieser disjunctive Schluß ist die Totalität des Chemismus, in welcher dasselbe objective Ganze sowohl als die selbständige negative Einheit, dann in der Mitte als reale Einheit, – endlich aber die Realität in ihre abstracten Momente aufgelöst, dargestellt ist. In diesen letztern ist die Bestimmtheit, nicht wie im Neutralen, an einem Andern zu ihrer Reflexion-in-sich gekommen, sondern ist an sich in ihre Abstraction zurückgegangen, ein ursprünglich bestimmtes Element. (Op.cit.)

Ce syllogisme disjonctif est la totalité du chimisme, dans laquelle le même tout objectif est aussi bien présenté comme l'unité négative subsistante-par-soi, puis dans le medium comme unité réelle, – mais enfin la réalité chimique, dissoute dans ses moments abstraits. Dans ces derniers, la détermination n'en est pas, comme dans le neutre, venue à sa réflexion-en-soi en un Autre, mais est en soi revenue dans son abstraction, un élément originellement déterminé.

L'unité de ce syllogisme manifeste le modèle chimique en sa totalité. Il a la forme : S-U-P, c'est-à-dire, d'un universel (l'unité abstraite, c'est-à-dire le « tout objectif ») qui médiatise le singulier (unité négative) et le particulier (medium, c'est-à-dire l'unité réelle). De ce point de vue il s'agit d'un syllogisme disjonctif qui contient en lui tous les formes syllogistiques développées par Hegel dans le chimisme. Or, il faut déterminer maintenant quel est le nouvel objet produit par ce syllogisme.

Nous avons vu que l'unité abstraite contenait des objets abstraits, indifférents l'un à l'autre. Contrairement au produit neutre, pour lequel ces éléments différenciés ont été présupposés, les éléments abstraits qui en découlent ont une détermination propre. En effet, l'élément originelle représente l'ensemble du triangle conceptuel, et par conséquent, il est une universalité concrète, c'est-à-dire un singulier qui contient en lui les moments structurels de son concept. Pour cette raison, Hegel distingue les éléments des bases et des principes. Pour Hegel, l'élément chimique ne constitue pas une « matière » quoiqu'il soit universel. Cependant, cette universalité manifeste la relationalité qui caractérise tout objet chimique. Les éléments comme l'hydrogène ou l'oxygène ont une nature purement relationnelle, car on ne les trouve dans la nature uniquement sous des formes synthétiques (comme dans l'air, ou l'eau). Néanmoins, comme objets conceptuels, les éléments sont la représentation concrète de la polarité chimique.¹⁹³ De ce point de vue nous sommes arrivés au niveau élémentaire de la chimie, étant capables de définir ce qu'est un élément chimique.

¹⁹³ Pour un développement complet du caractère des éléments chimiques chez Hegel, ainsi que sa critique à propos des théories chimiques de son époque, comme par exemple le phlogistique, voir Renault (2001), p. 243-250.

3. *Diese elementarischen Objecte sind hiemit von der chemischen Spannung befreit; es ist in ihnen die ursprüngliche Grundlage derjenigen Voraussetzung, mit welcher der Chemismus begann, durch den realen Proceß gesetzt worden. (op.cit.)*

Ces objets élémentaires sont par là libérés de la tension chimique ; en eux, le fondement originaire de cette présupposition par laquelle commença le chimisme a été posée par le processus réel.

L'élément originaire est différence présupposée et différence maintenue dans le produit neutre en tant que possibilité réelle. Il est l'expression du rapport entre l'unité négative et le produit neutre dans le cadre du modèle chimique, et par conséquent expression sous la forme d'un objet. La différence se pense ici comme toujours déjà présupposée et existante en soi. Cette différence-là est donc originaire, c'est-à-dire élémentaire, en tant qu'expression du rapport entre l'unité négative et le produit neutre. L'élément chimique garde alors le statut de modèle ; il est un être-posé, c'est-à-dire moment d'un ensemble conceptuel.

Insofern nun weiter einerseits ihre innerliche Bestimmtheit als solche, wesentlich der Widerspruch ihres einfachen gleichgültigen Bestehens, und ihrer als Bestimmtheit, und der Trieb nach aussen ist, der sich dirimirt, und an ihrem Objecte und an einem Andern die Spannung setzt, um ein solches zu haben, wogegen es sich als differentes verhalten, an dem es sich neutralisieren und seiner einfachen Bestimmtheit die daseyende Realität geben könne, so ist damit der Chemismus in seinen Anfang zurückgegangen, in welchem gegeneinander gespannte Objecte einander suchen, und dann durch eine formale, äusserliche Mitte zu einem Neutralen sich vereinigen. (Op.cit. 151-152)

Dans la mesure maintenant où d'un côté leur détermination intérieure comme telle est essentiellement la contradiction de son subsister simple et indifférent et d'elle comme détermination, et la pulsion vers l'extérieur qui se divise et pose en son objet et en un autre la tension en vue d'avoir un terme tel qu'à l'égard de lui il puisse se comporter comme objet différent, en lequel il puisse se neutraliser et donner à sa détermination simple la réalité étant-là, alors le chimisme, par-là, est revenu à son commencement, dans lequel des objets en tension réciproque se cherchent puis se réunissent par un médium extérieur, formel, en un neutre.

Désormais, l'élément chimique est une structure libérée de la tension chimique et on peut à présent la décrire comme telle. Néanmoins, comme nous avons déjà montré dans le triangle conceptuel, la structure de l'élément chimique est contradictoire. Pour cette raison, il apparaît, en même temps, comme un objet indifférent par rapport à l'autre et comme détermination qui a la pulsion de se diriger contre l'autre objet.¹⁹⁴ La contradiction que présente l'élément chimique est un effet de la modélisation. En effet, la nature contradictoire de l'élément chimique est due

¹⁹⁴ Burbidge a tort de parler ici d'une résolution de la contradiction, car l'élément chimique, comme totalité conceptuelle, ne se réfère à rien d'autre qu'à lui-même. La totalité conceptuelle est absolue et pour cette raison elle se tient. S'il y avait une nécessité de résoudre cette contradiction, il serait impossible de formaliser l'élément chimique et ainsi construire un tableau périodique des éléments. Voir, Burbidge (1996), p. 91.

au fait qu'il s'agit d'un objet construit, c'est-à-dire d'un objet-modèle. Rappelons que le modèle est un objet-substitut qui représente une réalité. Il y a alors une différence structurelle entre la réalité représentée et l'objet représentant. On peut constater les effets de cette différence structurelle dans la difficulté qui eurent les chimistes du temps de Hegel à définir la nature de l'élément chimique. D'un côté, l'élément chimique a été considéré comme un « corps physique » et l'on essayait en conséquence de l'expliquer à l'aide des lois de la mécanique ; et de l'autre, il a été pris comme « principe substantiel (*Grundstoffe*) » qui était la source des corps naturels. En revanche, Hegel essaie de montrer la nature conceptuelle et abstraite de l'élément chimique et ainsi il va à l'encontre de la majorité des théories chimiques de son époque.¹⁹⁵

Puisque l'élément chimique est modèle il peut être organisé et classé. La classification des éléments chimiques selon leurs propriétés sert de fondement à la scientificité de la chimie. Ainsi, en 1789, le chimiste français Antoine Lavoisier constitue le premier tableau des éléments périodiques.¹⁹⁶ Du point de vue de sa classification, l'élément chimique a des caractéristiques précises et individuelles, ainsi qu'un comportement précis face aux autres éléments. En tant qu'objet chimique, il est donc apte à recommencer le processus chimique à nouveau. Or cette fois-ci la sphère chimique est devenue le modèle chimique qui traverse toutes les étapes du processus.

Auf der anderen Seite hebt der Chemismus durch diesen Rückgang in seinen Begriff sich auf, und ist in eine höhere Sphäre übergegangen. (Op.cit. 152)

De l'autre côté, le chimisme se relève par ce retour en son concept, et il est passé dans une sphère plus haute.

Avec la constitution du tableau périodique des éléments la sphère chimique est close. Pourtant, cette clôture ne représente pas le passage à un niveau supérieur de la *Logique*, malgré les apparences du texte (*höhere Sphäre*). Comme dans le cas du mécanisme, le sens de l'*Übergang* n'est pas celui de la « Logique de l'Être » ; il n'y a pas ici contradiction qui fait s'abimer chaque notion et passer à la suivante. Le chimisme, comme le mécanisme, appartient au concept et en

¹⁹⁵ Pour une analyse détaillée des rapports de Hegel aux chimistes de son époque à propos de la nature de l'élément chimique, voir Renault (*op.cit.*).

¹⁹⁶ Antoine Lavoisier (1789), *Traité élémentaire de chimie, présenté dans un ordre nouveau et d'après les découvertes modernes*. Malgré la scientificité apparente de son projet, Lavoisier semble réduire la Chimie à « la simple organisation des observations suivant des critères purement phénoménaux ». Cette présentation statique a reçu la critique de Berzelius, parmi d'autres, qui a essayé de conférer à cette nouvelle science sa véritable scientificité. Ainsi, selon lui, la classification doit approcher la « certitude mathématique » grâce à « la théorie des proportions chimiques ». Dans sa *Philosophie de la Nature* (§329), Hegel semble approcher la conception de Berzelius. Citations tirées de Renault (2001), p. 252-254.

vertu de sa structure conceptuelle, il est complet. Par conséquent le modèle chimique peut décrire tous les rapports chimiques, c'est-à-dire tous les rapports qui ont la différence comme détermination et rien d'autre. Pour cette raison, par cette exposition abstraite, le modèle chimique n'explique pas seulement la manière dont on construit la science de la chimie, mais aussi celle de la psychologie et de la linguistique. Le passage vers une autre sphère est tout simplement un déplacement topologique dans lequel l'objet-modèle se trouve à une autre position. Il reste à expliquer pour quelle raison Hegel utilise, quand même, l'adjectif « *höhere* » pour décrire ce passage. S'il y a un progrès, celui-ci est marqué par le « retour en son concept », c'est-à-dire par le retour au début du processus chimique. Or, cette fois-ci nous ne sommes plus à un état d'abstraction, mais nous sommes capables d'expliquer chaque étape du processus chimique. Ainsi, on peut le manipuler et l'utiliser pour accomplir des buts différents.

3.3 *La transition du chimisme*

À partir de cette exposition du chimisme on doit considérer l'action chimique comme un processus qui unit des objets opposés. Or, pour que cela puisse avoir lieu, on doit présupposer qu'il y a une différence entre ces objets. Leur réaction conduit à une neutralisation de cette différence. Ce modèle ne correspond pas seulement à l'œuvre de la chimie, mais il modélise tous les systèmes d'un comportement semblable, comme la psychologie ou la linguistique. Pourtant, la source principale reste la chimie en tant que science naturelle et pour cette raison Hegel commence le dernier chapitre de son exposé chimique en donnant un exemple tiré de celle-ci :

Die gewöhnliche Chemie schon zeigt Beyspiele von chemischen Veränderungen, worin ein Körper z. B. einem Theil seiner Masse eine höhere Oxydation zuteilt, und dadurch einen andern Theil in einen geringern Grad derselben herabsetzt, in welchem er erst mit einem an ihm gebrachten andern differenten Körper eine neutrale Verbindung eingehen kann, für die er in jenem ersten unmittelbaren Grade nicht empfänglich gewesen wäre. (Op.cit.)

Même la chimie ordinaire montre des exemples d'altérations chimiques dans lesquelles un corps, par exemple, donne à une partie de sa masse une oxydation plus élevée et, par là, rabaisse une autre partie à un moindre degré d'oxydation, dans lequel il peut seulement engager une liaison neutre avec un autre corps différent qui lui est apporté, liaison à laquelle il n'aurait pas été réceptif immédiatement à son premier degré.

Selon Burbidge, Hegel se réfère à la « dismutation », une réaction dans laquelle une espèce chimique joue à la fois le rôle de l'oxydant et de réducteur, comme par exemple : $3 \text{Cl}_2 + 6$

$\text{HO}^- \rightarrow 5 \text{Cl}^- + \text{ClO}_3^- + 3 \text{H}_2\text{O}$, ou $2 \text{H}_2\text{O}_2 \rightarrow \text{O}_2 + 2 \text{H}_2\text{O}$.¹⁹⁷ En outre, Hegel utilise le même exemple dans l'*Encyclopédie*, lorsqu'il veut illustrer un exemple de finalité naturelle.¹⁹⁸ Un objet chimique peut spontanément causer un déséquilibre au niveau de l'oxydation de ses parties afin qu'il puisse se combiner avec un autre objet. L'objet n'existe pas d'une seule manière, mais il construit l'état propre à activer sa capacité de se différencier afin d'en arriver à une unité plus concrète. Cet exemple montre que le modèle chimique n'est pas seulement une abstraction, mais qu'il a la capacité de modéliser des processus naturels.

Was hier geschieht, ist, daß sich das Object nicht nach einer unmittelbaren, einseitigen Bestimmtheit auf ein anderes bezieht, sondern nach der innern Totalität eines ursprünglichen Verhältnisses die Voraussetzung, deren es zu einer realen Beziehung bedarf, setzt, und dadurch sich eine Mitte gibt, durch welche es seinen Begriff mit seiner Realität zusammenschließt; es ist die an und für sich bestimmte Einzelheit, der concrete Begriff als Princip der Disjunction in Extreme, deren Wiedervereinigung die Thätigkeit desselben negativen Principis ist, das dadurch zu seiner ersten Bestimmung, aber objectivirt zurückkehrt. (Op.cit.)

Ce qui arrive ici, c'est que l'objet ne se rapporte pas à un autre selon une détermination unilatérale immédiate, mais, selon la totalité intérieure d'une relation originaire, il pose la présupposition dont il a besoin pour un rapport réel, et par là se donne un medium par lequel il syllogise son concept avec sa réalité ; c'est la singularité déterminée en et pour soi, le concept concret comme principe de la disjonction en extrêmes, dont la réunification est l'activité de ce même principe négatif, qui par là retourne à sa détermination première, mais objectivé.

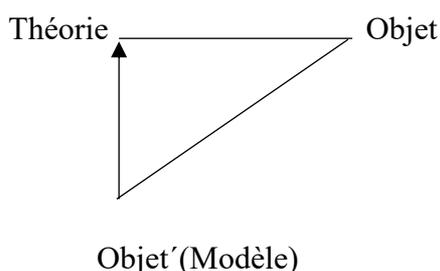
Plus précisément, au niveau où nous en sommes, la question qui se pose est alors de savoir de quelle manière le modèle chimique se rapporte à la réalité. En effet, nous ne sommes plus à l'état d'une activité abstraite dans laquelle un objet extérieur se rapportait à un autre objet extérieur selon leur détermination immédiate, parce que celle-ci peut seulement être objet d'un avis quelconque et non pas d'une science. Donc, il n'y a plus un étant qui se rapporte à un autre étant. En revanche, comme l'objet chimique a intériorisé la totalité du concept, il contient aussi ses spécifications. Il se présente ainsi comme un objet chimique (un modèle). Or, pour qu'il puisse se mettre en rapport avec l'autre, il doit se présupposer comme un étant, c'est-à-dire sous la forme de l'être. Par conséquent, nous arrivons de nouveau à l'équation de l'être avec l'être posé. L'objet chimique est donc un modèle et en tant que tel il peut avoir un rapport réel avec ce qu'il modélise ; un rapport alors qui peut, maintenant, devenir objet d'un traitement scientifique. En effet, la structure conceptuelle de l'objet-modèle lui permet de se poser comme medium entre la théorie (concept) et sa réalité (objet). En général, une théorie scientifique

¹⁹⁷ Burbidge (1996), note 2, p.235-236.

¹⁹⁸ §335 add. (GW 20, 342-343).

renvoie à la réalité, mais nous savons que la réalité, pour Hegel, c'est un objet ; un objet construit, donc un modèle. Ainsi on obtient ce syllogisme : Théorie (concept) → Modèle → Réalité (objet).

L'objet-modèle, en tant que la totalité du concept, se présente comme un objet singulier, déterminé en et pour soi. Il devient alors le principe (un Universel qui se spécifie) qui pose ses extrêmes. L'objet qui se produit à partir de ce syllogisme est l'unité du modèle et de la réalité qui modélise. Or, le modèle fonctionne comme un substitut, c'est-à-dire comme un autre objet et donc il est structurellement différent de l'objet qu'il modélise. Ainsi on peut utiliser le modèle comme dispositif expérimental. La réunification de ce processus pose donc le modèle à la place du signifiant et la réalité à la place du signifié. Par conséquent le modèle est le principe négatif (en tant que signifiant) qui retourne à sa position première, c'est-à-dire d'être un objet. Ce nouvel objet est le corrélat, quoique structurellement différent, de l'objet qui modélise. À présent, à l'aide de ce nouvel objet, on peut reconstruire tout le processus et par là illustrer une théorie chimique :



Der Chemismus selbst ist die erste Negation der gleichgültigen Objectivität, und der Aeusserlichkeit der Bestimmtheit; er ist also noch mit der unmittelbaren Selbstständigkeit des Objects und mit der Aeusserlichkeit behaftet. Er ist daher für sich noch nicht jene Totalität der Selbstbestimmung, welche aus ihm hervorgeht, und in welcher er sich vielmehr aufhebt. (Op.cit.)

Le chimisme lui-même est la négation première de l'objectivité indifférente et de l'extériorité de la détermination ; il est donc encore affecté de la subsistance-par-soi immédiate de l'objet et de l'extériorité. C'est pourquoi il n'est pas encore, pour lui-même, cette totalité de l'auto-détermination qui procède de lui et dans laquelle bien plutôt il se relève.

Le modèle chimique est désormais achevé. On peut alors le distinguer du modèle mécanique. En effet, le chimisme apparaît comme la négation de l'extériorité et l'indifférence de l'objet mécanique. Comme nous avons vu, dans le rapport mécanique, l'objet reçoit la détermination de l'extérieur et cela le laisse intacte. En revanche, l'objet chimique contient la détermination

en lui, il est processus et son résultat est un produit neutre. Néanmoins, l'objet chimique reste la présupposition qu'on pose pour décrire ce processus. Le fait que le chimisme doit présupposer une forme objectale pour qu'il soit compréhensible et formulable (et par conséquent dans un rapport à l'extériorité), pose des limites à sa capacité d'explication. Or, le comportement de l'objet chimique, c'est-à-dire sa capacité d'auto-détermination servira comme exemple pour la prochaine étape. Ici – répétons-le – la relève marque un changement de paradigme, plutôt qu'un acte de négation. En effet, le chimisme ne s'abime pas (*zu Grunde geht*), selon un usage courant de *l'Aufhebung*, mais il reste toujours un modèle achevé et opératoire qui explique tous les rapports qui ont les caractéristiques que nous avons décrites. Effectivement, il serait absurde de parler ici d'une négation de la chimie, par exemple, et de son dépassement vers une science supérieure.

– Die drey Schlüsse, welche sich ergeben haben, machen seine Totalität aus; der erste hat zur Mitte die formale Neutralität und zu den Extremen die gespannten Objecte, der zweyte hat das Product des ersten, die reelle Neutralität zur Mitte und die dirimirende Thätigkeit, und ihr Product, das gleichgültige Element, zu den Extremen; der dritte aber ist der sich realisirende Begriff, der sich die Voraussetzung setzt, durch welche der Proceß seiner Realisirung bedingt ist, – ein Schluß, der das Allgemeine zu seinem Wesen hat. (Op.cit.)

Les trois syllogismes qui se sont dégagés constituent sa totalité ; le premier a pour moyen terme la neutralité formelle et pour extrêmes les objets en tension, le second a le produit du premier, la neutralité réelle, pour moyen terme, et l'activité qui divise et son produit, l'élément indifférent, pour extrêmes ; mais le troisième est le concept se réalisant, qui pose pour soi la présupposition par laquelle est conditionné le processus de sa réalisation, – un syllogisme qui a l'universel pour essence.

Le chimisme forme, donc, une totalité qui est constituée de trois moments syllogistiques que Hegel répète :

- a) Le premier syllogisme a comme medium la neutralité formelle et comme extrêmes les objets tendus (P-S-U). C'est le syllogisme de la réaction chimique.
- b) Le deuxième syllogisme prend le produit du premier, la neutralité réelle, et il l'utilise comme medium, dont les extrêmes sont l'activité négative et les éléments indifférents (S-P-U). C'est le syllogisme de l'analyse chimique, ou de la galvanisation.
- c) Le troisième syllogisme c'est le mouvement de la concrétisation du concept chimique (S-U-P). On passe des éléments dispersés, aux éléments concrets avec la présupposition desquels le processus chimique a commencé.

Ce qui joue le rôle du medium à ce dernier syllogisme, c'est le concept qui apporte le modèle théorique du chimisme. La pulsion abstraite entre les éléments indifférents se concrétise en une

pulsion entre des éléments chimiques, par laquelle l'un se dirige vers l'autre. Le modèle chimique tel qu'il se présente ici explique la fonction de la réaction initiale.

Um der Unmittelbarkeit und Aeusserlichkeit willen jedoch, in deren Bestimmung die chemische Objectivität steht, fallen diese Schlüsse noch auseinander. (Op.cit.)

Cependant, en raison de l'immédiateté et de l'extériorité dans la détermination desquelles se trouve l'objectivité chimique, ces syllogismes tombent encore les uns en dehors des autres.

Cependant, comme le chimisme présuppose toujours l'existence d'une singularité concrète sous la forme de l'élément chimique, il reste marqué par l'immédiateté et l'extériorité. Ainsi, les trois syllogismes « tombent encore les uns en dehors des autres ». Cela montre que le chimisme ne constitue pas une sphère autodéterminée, c'est-à-dire que sa présupposition lui vient de l'extérieur.

Der erste Proceß, dessen Product die Neutralität der gespannten Objecte ist, erlischt in seinem Producte, und es ist eine äusserlich hinzukommende Differentiirung, welche ihn wieder anfacht; bedingt durch eine unmittelbare Voraussetzung, erschöpft er sich in ihr. – Eben so muß die Ausscheidung der differenten Extreme aus dem Neutralen, ingleichen ihre Zerlegung in ihre abstracten Elemente, von äusserlich hinzukommenden Bedingungen und Erregungen der Thätigkeit ausgehen. (Op.cit. 152-153)

Le premier processus, dont le produit est la neutralité des objets tendus, s'éteint dans son produit, et c'est une différenciation s'ajoutant de l'extérieur qui l'attise à nouveau ; conditionné par une présupposition immédiate, il s'épuise en elle. – Pareillement, la séparation des différents extrêmes à partir du neutre, de même leur décomposition en leurs éléments abstraits, doit à partir des conditions et d'excitations de l'activité s'ajoutant de l'extérieur.

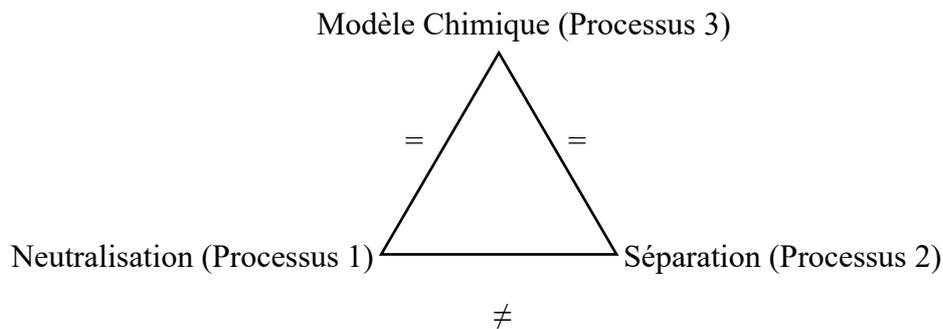
En effet, le produit neutre du premier syllogisme s'éteint à la fin du processus. Il faut une intervention extérieure (neutralisation) pour qu'on arrive au deuxième processus. Pareillement, une intervention extérieure (galvanisation, séparation) est nécessaire pour dépasser le deuxième processus et obtenir l'élément chimique. Néanmoins, dans la mesure où ces deux moments (neutralisation et séparation), se sont unis dans le même modèle (troisième syllogisme), ils deviennent les extrêmes de celui-ci, à cause de leur extériorité innée. Nous voyons alors que l'extériorité est l'opérateur logique par lequel les différentes étapes du processus se distinguent les unes des autres.

Insofern aber auch die beyden wesentlichen Momente des Processes, einerseits die Neutralisirung, andererseits die Scheidung und Reduction, in einem und demselben Prozesse verbunden sind, und Vereinigung und Abstumpfung der gespannten Extreme auch eine Trennung in solche ist, so machen sie um der noch zu Grunde liegenden Aeusserlichkeit willen, zwey verschiedene Seiten aus; die Extreme, welche in demselben Prozesse ausgeschieden werden, sind andere Objecte oder Materien, als diejenigen, welche sich in ihm einigen; insofern jene daraus wieder different hervorgehen, müssen

sie sich nach Aussen wenden; ihre neue Neutralisierung ist ein anderer Proceß, als die, welche in dem ersten Statt hatte. (Op.cit. 153)

Mais, dans la mesure où les deux moments essentiels du processus, d'un côté la neutralisation, de l'autre côté la séparation et réduction, sont reliés dans un seul et même processus, et l'unification et l'affaissement des extrêmes tendus est aussi une séparation dans de tels extrêmes, alors, en raison de l'extériorité se trouvant encore au fondement, ils constituent deux côtés divers ; les extrêmes, qui se trouvent séparés dans le même processus, sont d'autres objets ou matières que ceux qui s'unissent dans lui ; dans la mesure où ceux-là viennent au jour à nouveau comme différents, ils doivent se tourner vers le dehors ; leur neutralisation nouvelle est un autre processus que celle qui avait lieu dans le premier.

Nous avons vu que le modèle est un autre objet par rapport à ce qu'il modélise. Par conséquent, une fois que la totalité du processus chimique est modélisée avec le troisième syllogisme, son produit est un autre objet et le processus qui commencera à nouveau, un autre processus aussi. Ainsi le modèle chimique se présente comme unité conceptuelle :



Par ce déplacement topologique, Hegel abolit l'extériorité de chaque processus. En effet, chaque fois qu'on fait une théorie, on se déplace par rapport à ce qu'on décrit. Dans le premier processus, par exemple, l'indépendance des objets est dissoute et l'extériorité par laquelle ils sont unis est abolie. De même, dans le deuxième processus, le caractère du produit neutre est aboli dans des éléments indifférents. Enfin, dans le troisième processus, les éléments chimiques perdent leur universalité abstraite pour établir des différences déterminées. Ainsi nous sommes passés de l'immédiateté (corrélât d'une opinion) au concept (science). L'ensemble de ce triangle conceptuel, alors, constitue le modèle concret du chimisme.

Aber diese verschiedenen Prozesse, welche sich als notwendig ergeben haben, sind eben so viele Stufen, wodurch die Aeusserlichkeit und das Bedingtseyn aufgehoben wird, woraus der Begriff als an und für sich bestimmte, und von der Aeusserlichkeit nicht bedingte Totalität hervorgeht. (Op.cit.)

Mais ces processus divers qui se sont dégagés comme nécessaires sont autant de degrés par quoi l'extériorité et l'être-conditionné se trouvent relevés, d'où se fait jour le concept comme totalité déterminée en et pour soi et non conditionnée par l'extériorité.

Donc, une fois que Hegel a établi les trois processus (syllogismes) par lesquels le modèle chimique se constitue, l'extériorité et son caractère conditionné se relèvent. En effet, nous avons vu que l'objet chimique est caractérisé par la pulsion. Pour cette raison, il se scinde. De la même manière, nous avons vu que la caractéristique essentielle du concept c'est de se spécifier. Il se scinde alors aussi en lui-même. Alors, le modèle chimique en tant que conceptuel il est en lui-même le concept, car il se scinde comme lui. Ainsi, le concept apparaît sous la forme du modèle chimique comme la totalité qui détermine une réalité sans étant pourtant pas déterminé par elle. Le modèle chimique est donc constitué comme une théorie chimique. Or, comme nous allons voir par la suite, le modèle exige son application. En effet, les modèles mécanique et chimique ont été jusqu'à présent hypostasiés. Maintenant, ce sera l'acte de l'hypostase qui sera thématiqué. Ainsi, le modèle, dans la mesure où il est le concept, doit se réaliser à l'extérieur.

Im ersten hebt sich die Aeusserlichkeit der die ganze Realität ausmachenden, differenten Extreme gegeneinander, oder die Unterschiedenheit des an sich seyenden bestimmten Begriffes von seiner daseyenden Bestimmtheit auf; im zweyten wird die Aeusserlichkeit der realen Einheit, die Vereinigung als bloß neutrale aufgehoben; – näher hebt sich die formale Thätigkeit zunächst in eben so formalen Basen, oder indifferenten Bestimmtheiten auf, deren innerer Begriff nun die in sich gegangene, absolute Thätigkeit, als an ihr selbst sich realisierend ist, d.i. die in sich die bestimmte Unterschiede setzt, und durch diese Vermittlung sich als reale Einheit constituirt, – eine Vermittlung, welche somit die eigene Vermittlung des Begriffs, seine Selbstbestimmung, und die Rücksicht auf seine Reflexion daraus in sich, immanentes Voraussetzen ist. (Op.cit.)

Dans le premier se relève l'extériorité réciproque des extrêmes différents constituant la réalité totale, ou l'être différencié du concept déterminé étant en soi par rapport à sa détermination étant-là ; dans le second se trouve relevée l'extériorité de l'unité réelle, l'unification comme simplement neutre ; – plus précisément l'activité formelle se relève, d'abord, en des bases tout aussi formelles ou des déterminités tout aussi indifférentes, dont le concept intérieur est maintenant activité absolue qui a fait retour dans soi comme se réalisant en elle-même, c'est-à-dire qui pose dans soi les différences déterminées, et par cette médiation se constitue comme unité réelle, – une médiation qui par là est la médiation propre du concept, son auto-détermination, et, dans la perspective de sa réflexion dans soi à partir de là, présupposer immanent.

Or, avant d'entrer dans la réalisation du modèle, Hegel répète la manière dont chaque syllogisme relève l'extériorité, c'est-à-dire la manière dont l'objet chimique perd son caractère hypostasié afin qu'il puisse devenir le modèle en tant que tel. Ainsi, dans le premier syllogisme,

à savoir celui de la réaction chimique, ce qui est relevé est l'extériorité des objets chimiques les uns à l'égard des autres. En effet, nous avons vu que l'objet chimique n'était qu'une présupposition. Dès lors, par la description de la réaction chimique Hegel a découvert que l'objet n'existe pas avant la réaction, mais il est posé par celui-ci. C'est le processus qui crée l'individualité de l'objet et non pas l'inverse. Par conséquent, le processus chimique, dans la mesure où il est conceptualisé, il répète la scission du concept. Donc ce qui apparaissait comme une réaction entre deux objets extérieurs, est en effet l'extériorisation du concept lui-même dans la mesure où il se spécifie comme objet.

Le deuxième syllogisme, à savoir le syllogisme de l'analyse chimique, relève l'extériorité du produit neutre qui arrive à la fin du processus chimique. Plus précisément, ce qui se relève est l'unité hypostasiée des bases et des acides (ou de chaque composant chimique qui participe au processus) dans un produit neutre. Ce qui est posé par ce syllogisme est tout simplement le processus dans son ensemble, c'est-à-dire la scission comme nécessairement posée du moment que le concept aborde l'extériorité sous l'angle du chimisme. Par la médiation du concept alors la scission est posée comme une présupposition, comme « unité réelle » selon les propos de Hegel. Pour cette raison l'autonomie du concept se trouve en face de l'unité du produit neutre. Cela a pour résultat l'irréversibilité du processus chimique.

Der dritte Schluß, der einerseits die Wiederherstellung der vorhergehenden Prozesse ist, hebt anderseits noch das letzte Moment gleichgültiger Basen auf, – die ganz abstracte äusserliche Unmittelbarkeit, welche auf diese Weise eigenes Moment der Vermittlung des Begriffes durch sich selbst wird. (Op.cit.)

Le troisième syllogisme, qui est d'un côté le rétablissement des processus précédents, relève encore de l'autre côté le dernier moment de bases indifférentes, – l'immédiateté extérieure totalement abstraite, qui, de cette manière, devient moment propre de la médiation du concept par lui-même.

Finalement, le troisième syllogisme, à savoir le syllogisme qui pose l'élément chimique, relève l'extériorité du produit neutre. Hegel souligne que ce syllogisme est en un sens le rétablissement des processus précédents. En effet, l'objet chimique, en tant qu'extérieur au concept, est devenu maintenant corrélat de la spécification du concept en lui-même. Ainsi, l'élément chimique qui se produit par cela est l'expression du rapport entre le concept et le produit neutre. Or, parce que l'élément chimique est corrélat du processus, il se place à l'extérieur du concept sous la forme d'un objet. Néanmoins, cette extériorité n'est pas « réelle », mais structurelle. La différence alors entre le concept et l'élément chimique se pense

toujours comme toujours-déjà présupposée, à savoir comme si l'élément est réel. Dès lors, l'élément chimique est moment d'un ensemble conceptuel, il est donc un modèle.

Der Begriff, welcher hiemit alle Momente seines objectiven Daseyns als äusserliche aufgehoben und in seine einfache Einheit gesetzt hat, ist dadurch von der objectiven Aeusserlichkeit vollständig befreit, auf welche er sich nur als eine unwesentliche Realität bezieht; dieser objective freye Begriff ist der Zweck. (Op.cit.)

Le concept, qui a relevé ainsi tous les moments de son être-là objectif en tant qu'extérieurs et les a posés dans son unité simple, est par là complètement libéré de l'extériorité objective, à laquelle il se rapporte seulement comme à une réalité inessentielle ; ce concept libre objectif est la fin.

Une fois que les moments se sont unis sous une théorie nous obtenons le modèle chimique dans sa totalité. Or, maintenant le modèle est libéré de l'extériorité de l'expérience. En ce sens il peut être appliqué à celle-ci. Ainsi, on peut reconstruire chaque étape du processus chimique et obtenir le résultat qu'on désire. Lorsqu'on veut obtenir du sel, par exemple, nous savons qu'on doit mettre une base et un acide ensemble, sous des conditions précises. Ainsi nous sommes capables de manipuler et transformer le réel qui reste extérieur et indifférent. Il suffit de remarquer que les véritables substances chimiques sont des produits de la technique plutôt que des corps trouvés dans la réalité. Par cela on comprend alors que le réel en chimie est, en effet, une réalisation.¹⁹⁹

Le tableau périodique des éléments en montrant les ingrédients purs de la chimie en dehors de leur relation conceptuelle l'un à l'autre, « oublie » l'unité synthétique de la nature. Avec ce tableau on oublie que l'origine est la fin, c'est-à-dire que la table est un produit. La pensée spéculative du processus chimique doit donc remplacer l'intervention extérieure du chimiste et s'en occuper à la procédure disjonctive qui divise l'objet en des éléments abstraits, c'est-à-dire elle doit laisser les objets chimiques à se montrer dans leur rapport intérieur l'un à l'autre. Ici, le mécanisme est relevé : la neutralisation des objets comme un objet centré d'action présuppose le processus chimique – les matériaux bruts doivent d'abord être extirpés de la nature pour les utiliser ensuite pour faire des combinaisons. Néanmoins, le processus chimique lui-même est le rapport conceptuel des objets eux-mêmes et à cet égard leur rapport interne est leur fin (*Zweck*). Dans le chimisme un objet se dirige vers un but, non plus par une force extérieure, mais par soi-même, par sa propre puissance, pour ses propres raisons. La force qui conduit le processus chimique se trouve dans les objets eux-mêmes et Hegel la nomme pulsion (*Trieb*). Du moment où il l'introduit, il introduit en même temps un schéma téléologique, car

¹⁹⁹ Voir Bachelard (2012), *La philosophie du non*, p. 53.

l'objet a en lui la pulsion de réaliser son concept. Par conséquent le concept réalisé est déjà fin. La question qui se pose maintenant est la suivante : qu'en est-il d'un modèle réalisé comme fin ? La réponse est simple et nous allons la voir au prochain chapitre : c'est l'objet technique et industriel. Dès lors, le chimisme médiatise le passage du modèle encore formel (modèle mécanique et chimique) au modèle en tant que tel, à savoir comme une application technique, la machine. Le chimisme constitue ainsi une étape nécessaire dans le mouvement de l'objectivité, car avec celui-ci nous pouvons concevoir la manière dont le modèle peut se concrétiser comme dispositif expérimentale.

4. Téléologie

Résumé

La téléologie est le paradigme qui englobe les deux modèles précédents. Chaque modèle réalise un rapport entre le concept et la réalité. Or, ce rapport est différent entre ces deux modèles. En effet, le mécanisme est caractérisé par le fait que les deux côtés, à savoir le concept et la réalité ne coïncident pas. Nous avons vu que l'objet mécanique est l'hypostase du concept et, ainsi, il coïncide avec celui-ci. Cette coïncidence est articulée comme extériorité. Or, cette extériorité caractérise deux éléments : d'une part l'objet est extérieur au concept et d'autre part le concept est extérieur à l'objet. Dès lors, malgré le fait qu'il coïncide avec le concept, il se distingue de lui ; l'extériorité étant un opérateur logique. En revanche, dans le chimisme l'objet chimique est caractérisé par la pulsion (*Trieb*). L'objet est habité par le concept. Par conséquent, il est scindé en lui-même. Le concept est réalisé avant l'objet. Ainsi, l'objet chimique est en lui-même le concept, car il se scinde comme lui. En ce sens précis, il est *Trieb*. Pour cette raison l'objet contient en lui l'extériorité du concept, elle est en un sens intériorisée dans la constitution de l'objet. L'objet n'est donc rien d'autre que la poussée vers la réalisation du concept.

Jusqu'à présent le concept a été hypostasié, alors que maintenant c'est l'acte de l'hypostase qui sera thématiqué. L'acte téléologique consiste en la réalisation du concept. En effet, quand on a un but, on réalise un concept. La téléologie n'est donc pas un nouveau modèle, mais elle aborde le modèle en tant que tel. Pour Hegel la téléologie se définit directement comme principe de spécification. Nous savons que ce principe a été établi dans la logique du concept. En effet, le concept doit être pensé comme spécification. Il est donc finalité. Le schéma général de la téléologie, selon Hegel, constitue un déplacement par rapport à la téléologie traditionnelle. La fin au sens hégélien ne consiste pas en l'idée selon laquelle une force agit sur la réalité d'une manière extérieure. En revanche, la téléologie au sens de Hegel rappelle simplement que le concept est toujours déjà réel, parce qu'il se spécifie. Ainsi le concept est fin dans la mesure où la réalité est forcément la sienne. Or, même si la finalité est le mouvement d'auto-spécification et de la réalisation du concept, ce mouvement apparaît comme le rapport à une extériorité mécanique et chimique.

La dialectique de la finalité dépend essentiellement de l'extériorité. En effet, cette extériorité est ce qui reste du mécanisme et du chimisme. Sa présence est résiduelle, car le concept semble dorénavant avoir restitué son autonomie. Néanmoins, la téléologie est la réalité

du concept posé. Or, cette réalité n'est rien d'autre que celle de l'objet qui, à son tour, est réel grâce à l'extériorité structurelle qui en régit le fonctionnement. Dès lors, la téléologie n'est rien d'autre que la description de l'objet en tant qu'il est réalité d'un concept. Pour cette raison la téléologie parle du modèle, car le modèle présuppose une finalité, à savoir son application technique. Ainsi l'extériorité structurelle de l'objectivité reste l'élément dans lequel les rapports téléologiques doivent être pensés. En ce sens l'unité du concept avec lui-même et sa réalité extérieure sont distinguées fonctionnellement. Hegel dit que la tendance de l'un vers l'autre est pulsion (*Trieb*). Le concept en tant que fin pousse vers sa réalisation et ainsi le concept devient réalité technique.

Le concept d'une fin qui est extérieure à l'objet technique ou bien cachée à son intérieur est une *fin subjective*. La fin est le concept en lui-même subjectif, c'est-à-dire à l'extérieur de l'objet. Mais, la fin inclut sa réalisation dans l'objet qui devient désormais objet technique. Par conséquent, dans le cadre de l'objectivité cette équation du concept à l'objet se trouve sous la présupposition de l'inéquation entre le concept et l'objet. La fin est subjective dans la mesure où il est isolable de sa réalité technique. Cette subjectivité de la fin n'est pas sa forme la plus achevée, mais elle est une forme de la figure logique de la finalité qui s'impose nécessairement à notre réflexion. Hegel nous montrera que les effets performatifs de l'inéquation entre le concept et l'objet (ou entre la fin et le réel) vont produire leur équation.

La fin, en tant que concept, est scindée. Elle se spécifie alors comme cause efficiente et comme cause finale. Le propre de l'universel est de se réaliser ; l'universel est donc cause finale. Mais la réalité du concept jusqu'à présent était le mécanisme et le chimisme. Il est donc aussi cause efficiente en ce sens précis. La fin en tant que subjective est une forme séparée de sa réalité extérieure. Au départ, on a considéré l'universel (concept) comme abstrait par rapport à son corrélat objectif (modèle mécanique et chimique). Maintenant, le corrélat objectif prend la place de l'universel en tant qu'il se spécifie et se concrétise. La cause efficiente lui sert d'intermédiaire qui le médiatise avec lui-même dans un rapport qui dès lors apparaît comme téléologique, car son résultat est en même temps présupposé. Ainsi, dans la mesure où la forme de la finalité se réfléchit en elle-même, elle se renverse en contenu. Le contenu est en position d'immédiateté, il devient alors objet technique. En revanche, la réflexion de la forme en elle-même en tant que forme, est la singularité de la fin subjective. L'objet, en tant qu'objet technique, est d'emblée une entité téléologique à cause de son caractère de modèle.

Dans l'objectivité le contenu se comporte comme singularité extérieure et indifférente par rapport à la forme de la singularité subjective. Ainsi, l'objet technique est extérieur et indifférent à la fin. Le contenu est donc fini. Cette idée nous amène à un *regressus ad infinitum* : pour chaque fin, on a besoin d'un moyen qui à son tour est une fin ayant besoin d'un moyen. En effet, pour qu'il y ait finalité, et téléologie de surcroît, il faut qu'entre l'idée d'une fin et sa réalisation s'interpose un moyen, dont l'efficacité présuppose une mécanique ou un chimisme. L'objet technique est ce moyen, lequel utilisé à bonne fin amène le résultat. Sans cette intermédiaire l'effet d'un concept sur la réalité serait spontané. La mécanique alors n'est pas abolie, mais conservée sous la forme de la machine. L'objet ainsi déterminé est alors seulement *moyen*.

L'objet technique est le moyen terme de la technique en tant qu'elle se reproduit. Le moyen c'est le moyen terme par lequel les moments de la fin ont une existence objective. En effet, la fin immédiate est d'abord une fin finie qui est inégale à la réalité. Cela veut dire que la réalité est extérieure et indifférente à la réalisation d'une fin. Ainsi, quand le moyen modifie la réalité celle-ci reste indifférente et elle ne montre pas en elle aucun caractère téléologique. La finalité n'est donc pas encore réalisée. Dans une fin immédiate réalisée, la finalité n'existe pas encore ; elle existe seulement sous la forme du moyen. C'est par son extériorité et son indifférence que l'objectivité en tant que fin immédiate réalisée peut fonctionner comme moyen. Ainsi, la finitude de la fin implique l'indifférence et l'extériorité du monde. Or, l'extériorité de la réalité est le corrélat de la finitude de la détermination finale. Inversement, la finitude de la détermination finale est le corrélat du fait que la fin est un paradigme d'objectivité. Ainsi, le concept de l'objectivité s'avère être fonction de la téléologie.

Dès lors, le rapport téléologique apparaît comme un syllogisme formel et donc le rapport de la finalité reste extérieur et indifférent au moyen. Or, son extériorité et son indifférence constituent l'objet technique un moyen efficace. En effet, un outil est complètement extérieur et indifférent par rapport à son usage. Son indifférence néanmoins n'est pas un défaut, mais un trait positif qui permet son usage pour n'importe quelle fin. Donc, ce rapport réalise le syllogisme formel : le moyen est le milieu du syllogisme formel parce qu'il est extérieur et indifférent à la finalité. Cette indifférence le rend capable d'être moyen. Dès lors, il constitue le syllogisme dans son ensemble, perméable par le concept. Le moyen est en soi, mais il est déjà posé tel, car l'objet est par définition non-autonome, c'est-à-dire qu'il se trouve dans des rapports mécaniques et chimiques. La finalité donc consiste à poser un rapport mécanique ou chimique comme un rapport de moyen.

Néanmoins, par le fait que l'objet technique est pris par la fin comme moyen, cela marque aussi un déplacement du concept de la fin. En effet, la fin n'est plus une forme vide qui se réfère seulement à elle-même, mais elle peut interagir avec les objets techniques (mécaniques ou chimiques) qui lui sont différents et extérieurs d'elle. Ainsi la fin, n'est plus considérée comme une forme extérieure à l'objet, mais elle est l'activité de l'objet lui-même. L'objet technique apparaît donc comme corrélat de l'activité de la fin. De ce point de vue, l'objet est le moyen terme par lequel la fin se réalise. Cette équation résout le paradoxe de la relation téléologique. Dès le début le problème était de savoir quel était le rapport entre la fin et la réalité. Maintenant, la fin est l'activité (*Tätigkeit*) de l'objet technique et ainsi la fin devient *fin réalisée (ausgeführte Zweck)*.

L'objet technique est celui qui médiatise le rapport qui tient la fin avec la réalité. Ce rapport forme la totalité du syllogisme dont la première prémisse est le rapport de la fin à l'objet technique, et la deuxième prémisse c'est le rapport de l'objet à la réalité. Le moyen est lié à la fin d'une manière intrinsèque. En effet, dans la mesure où le moyen agit sur la réalité, il réalise une fin. De ce point de vue, la fin s'absorbe par l'activité du moyen et de cette manière, il devient lui-même fin. En ce sens, l'objet technique n'est pas simplement quelque chose d'extérieur au concept, mais il est la réalité de celui-ci. Ainsi, il agit sur la réalité, laquelle à son tour est conceptualisée selon le modèle du mécanisme et du chimisme. Donc ce que nous avons considéré comme un rapport extérieur à la réalité a toujours été un rapport déjà conceptualisé. L'activité de l'objet technique nous a révélé la puissance du concept et la validité de la mécanique et du chimisme.

En effet, l'objet technique est l'hypostase du concept. Quand il est utilisé comme dispositif expérimental ou comme dispositif technique, il réalise le concept et il confirme le fait que la réalité en laquelle il agit est toujours-déjà la réalité technique telle qu'elle a été installée par les modèles mécanique et chimique. C'est précisément le sens de la téléologie hégélienne : une fin, un concept qui devient réalité. Mais, la réalisation de cette fin s'opère seulement par la médiation d'un objet, dans la mesure où cet objet s'élève en fin. La découverte de Hegel consiste en ceci qu'il suffit de poser le paradigme de l'objet pour avoir un rapport téléologique. Néanmoins, le concept ne restitue pas son autonomie et son infinité à travers l'objet. En l'objet technique, bien que ce dernier soit un produit conceptuel, est en lui-même une hypostase, c'est-à-dire un être fini. Donc l'objet est seulement un paradigme du concept et non pas le concept en tant que tel. Ainsi, il est seulement un outil ou une machine qui sert à

réaliser le concept. Pour cette raison sa fonction c'est d'être usé et son caractère fini indique qu'il est périssable.

Néanmoins, la nature finie de l'objet technique constitue une force plutôt qu'une faiblesse. En effet, le concept doit à chaque fois se réaliser et à chaque fois, il aura besoin d'un nouveau moyen et ainsi de suite à l'infini. La destruction de l'objet affirme la puissance du concept sur la réalité. En outre, ce processus approfondi la technicisation de la réalité et provoque le progrès technique. L'hypostase de l'objet est alors nécessaire et inévitable dans la mesure où le concept doit se réaliser. Ainsi la forme d'objet subsiste comme indice de l'extériorité structurelle qui marque toute tentative d'objectivation. Le concept, pour se réaliser, doit s'extérioriser. Néanmoins, par son extériorisation il devient autre, à savoir un objet. Le concept pose sa propre présupposition, sinon il ne peut pas se réaliser. Par conséquent, il se réalise dans une extériorité qui est toujours-déjà la sienne. La résorption de cette extériorité, c'est-à-dire la totalité dans laquelle l'objet fonctionne comme moyen terme du rapport au réel, Hegel l'appellera *Idée*.

Commentaire de la téléologie

Le dernier chapitre de l'Objectivité est consacré à l'analyse de ces structures téléologiques. Or, Hegel proposera dans ce chapitre une vision de la téléologie fort différente de celle qui nous est connue de la tradition. Pour Hegel, la téléologie ne se conçoit pas comme le rapport entre un concept qui anticipe quelque réalité et des étapes intermédiaires qu'il faut emprunter pour que cette anticipation se réalise effectivement, mais plutôt comme un rapport entre le concept et la réalité où c'est celle-ci qui présuppose celui-là, autrement dit un rapport d'auto-présupposition. Kant avait fourni un exemple de ce paradigme de pensée dans sa théorie de l'organisme vivant. Celui-ci se conçoit comme un tout organisé dans lequel chaque partie présuppose le tout pour pouvoir fonctionner. D'une certaine façon, Hegel atteint une forme d'auto-présupposition dans la théorie du chimisme, dans la mesure où celui-ci consiste à maintenir un certain cycle de processus.

Néanmoins, Hegel ne revient pas sur le chimisme en ce début de l'exposé de la téléologie. Il n'y a pas besoin de « déduire » l'idée du *τέλος*, ni de l'amener à l'aide de quelle particularité que ce soit du chimisme. Car l'idée maîtresse de la téléologie, à savoir la réalisation du concept, régit la logique de l'Objectivité depuis le début. L'objet, disions-nous, est le concept hypostasié, c'est-à-dire conçu comme et transformé en réalité. Dans ce troisième chapitre de l'Objectivité, Hegel aborde de front la spécificité de cette forme logique. La tâche du présent chapitre c'est de montrer comment nous arrivons à la construction du paradigme téléologique et quelle est son fonctionnement. Pour faire cela, Hegel, commence à l'introduction de ce chapitre avec une exposition courte de la pensée téléologique traditionnelle ainsi qu'une exposition critique de la téléologie kantienne, pour ensuite passer à l'analyse de sa propre conception.

Wo Zweckmäßigkeit wahrgenommen wird, wird ein Verstand als Urheber derselben angenommen, für den Zweck also die eigene, freye Existenz des Begriffes gefodert.
(Op.cit. 154)

Là où on s'aperçoit la finalité, se trouve un entendement comme son initiateur, donc elle est exigée pour la fin l'existence libre, propre du concept.

Hegel commence son exposé par la description de notre attitude « naturelle » lorsque nous nous trouvons face à quelque réalisation rationnelle accomplie. En effet, notre tendance c'est d'assigner l'accomplissement de cette réalisation à un acteur rationnel qui par son action a pu arriver au résultat que nous voyons. L'usage du terme *Verstand* ici n'est pas terminologique.

Hegel n'oppose pas un entendement à une raison, mais il l'entend tout simplement comme une intelligence et une intention qui se trouvent derrière un résultat. Or, ce qui est important à retenir de cette idée c'est qu'en fait ce qui est entendu derrière cet entendement agissant c'est l'exigence d'un concept « libre » qui puisse être la cause de sa propre réalisation. Le concept en question, Hegel l'apostrophe comme « libre » pour dire que celui-ci peut être formé librement et sans contrainte par quelque réalité, étant donné, justement, qu'il sera la cause d'une réalisation sans être lui-même causé par quelque autre réalité. La cause finale apparaît en ce sens comme spontanée par rapport à son effet.

Die Teleologie wird vornemlich dem Mechanismus entgegengestellt, in welchem die an dem Object gesetzte Bestimmtheit wesentlich als äusserliche, eine solche ist, an der sich keine Selbstbestimmung manifestirt. (Op.cit.)

La téléologie se trouve opposée par excellence au mécanisme, dans lequel la détermination posée en l'objet est essentiellement, en tant qu'extérieure, une détermination en laquelle ne se manifeste aucune auto-détermination.

La téléologie avec la supposition d'un agent spontané, s'oppose radicalement à une conception mécaniste. La pensée téléologique présuppose une origine, une source à partir de laquelle l'être des choses débute ; cette origine doit donc être déterminée en elle-même, tandis que dans le paradigme mécanique, l'origine est toujours à son tour la conséquence d'autre chose, et toutes les conséquences naissent par addition ou par conjonction d'éléments. Toute interaction se fonde sur quelque communication, une chaîne infinie dans laquelle il n'y a aucune auto-détermination. L'histoire de l'évolution scientifique peut manifester cette opposition avec la querelle des causes efficientes et des causes finales.

*Der Gegensatz von **Causis efficientibus** und **Causis finalibus**, bloß wirkenden und Endursachen bezieht sich auf jenen Unterschied, auf den, in concreter Form genommen auch die Untersuchung zurückgeht, ob das absolute Wesen der Welt als blinder Naturmechanismus, oder als ein nach Zwecken sich bestimmender Verstand zu fassen sey. (Op.cit.)*

L'opposition entre *causae efficientes* et *causae finales*, entre causes simplement efficientes et causes finales, se rapporte à cette différence à laquelle, pris dans sa forme concrète, renvoie aussi la recherche examinant si l'essence absolue du monde est à saisir comme un mécanisme naturel aveugle ou comme un entendement se déterminant selon des fins.

Les anciens ne voyaient aucun problème avec les explications téléologiques. La cause finale, par exemple, était une des quatre causes dans la classification proposée par Aristote pour

différents types de causalité afin qu'il puisse rendre raison de l'existence d'une chose.²⁰⁰ En revanche, à partir de l'avènement de la science galiléenne et newtonienne, les explications téléologiques tombent en discrédit, et elles sont rejetées par plusieurs philosophes comme par exemple Descartes, qui propose un modèle mécanique pour substituer le modèle téléologique. Ainsi, dans le mécanisme il n'y a plus une cause finale mais seulement une série de causes efficientes qui produisent le mouvement de chaque partie du système. Or, l'enjeu de ce changement de perspective, Hegel nous dit, concerne le statut ontologique du monde. Si la nature est réglée par des lois mécaniques, elle est mathématisable et ainsi explicable sans reste. Par conséquent elle est aveugle et indifférente par rapport aux fins humaines. En revanche, et pour cette même raison, elle est apte à être utilisée. Si, par contre, le monde est régi par un entendement se déterminant selon des fins, alors il est concevable que celui-ci l'ait organisé en vue de l'homme et que pour ainsi dire il parle aux hommes par la nature. Selon cette conception, la nature peut avoir un sens ou non. Mais il y a autre chose aussi : La question du mécanisme et de la téléologie concerne aussi, traditionnellement, la question du déterminisme et de la liberté.

Die Antinomie des Fatalismus mit dem Determinismus, und der Freyheit betrifft ebenfalls den Gegensatz des Mechanismus und der Teleologie; denn das Freye ist der Begriff in seiner Existenz. (Op.cit.)

L'antinomie du fatalisme avec le déterminisme, et de la liberté concerne pareillement l'opposition du mécanisme et de la téléologie ; car ce qui est libre est le concept dans son existence.

Hegel se réfère ici à la troisième antinomie kantienne sans la mentionner – il le fera un peu plus loin dans le texte – qui expose l'opposition entre une conception mécaniste et une conception finaliste du monde. Dans cet équilibre antithétique entre ces deux conceptions, Hegel va essayer de proposer un autre schéma qui reconnaît l'activité libre de la raison humaine (ce qu'il appelle concept) sans pourtant nier que celle-ci a lieu dans un monde réglé par des lois mécaniques et chimiques.

Die vormalige Metaphysik ist mit diesen Begriffen, wie mit ihren andern verfahren; sie hat theils eine Weltvorstellung vorausgesetzt, und sich bemüht, zu zeigen, daß der eine oder der andere Begriff auf sie passe, und der entgegengesetzte mangelhaft sey, weil sie sich nicht aus ihm erklären lasse; theils hat sie dabey den Begriff der mechanischen

²⁰⁰ Aristote définit la cause comme la raison pour laquelle on peut connaître l'existence d'une chose (*Analytiques postérieures*, II, 94a20). Donc une chose est expliquée quand on connaît ses causes. Nous rappelons les quatre causes selon Aristote : cause matérielle (c'est-à-dire la matière d'une chose), cause formelle (l'essence de cette chose), cause motrice ou cause efficiente (le principe de changement) et cause finale (pour quel but la chose est faite). Aristote expose cette catégorisation en d'autres ouvrages aussi, notamment en *Physique* (II, 3-9), au livre Z de la *Métaphysique* et au *Parties des animaux* (639b 11).

Ursache und des Zwecks nicht untersucht, welcher an und für sich Wahrheit habe.
(Op.cit.)

La métaphysique d'antan a procédé avec les concepts en question comme avec ses autres concepts ; elle a en partie présupposé une représentation du monde, et s'est efforcée de montrer que l'un ou l'autre concept lui convenait, tandis que l'opposé était déficient parce qu'elle ne se laissait pas expliquer à partir de lui ; pour une part elle n'a pas examiné en cela le concept de la cause mécanique et de la fin pour savoir lequel des deux avait en et pour soi vérité.

La métaphysique pré-kantienne, selon Hegel, avait une idée vague du monde et elle se demandait s'il pouvait être expliqué à partir des causes mécaniques ou des causes finales. Elle commençait, donc, par la présupposition, que le monde existe en tant qu'objectivité extérieure, indépendante et que le geste philosophique consistât nécessairement à expliquer la réalité de l'extérieur. Ainsi le monde devient un objet universel qui est la somme de toutes les choses spatio-temporelles et qui doit être ou bien subsumé sous des lois mécaniques, ou bien comprise par rapport à une intelligence supérieure. Par conséquent, l'une hypothèse exclue l'autre et on arrive à cette disjonction de l'ou bien, ou bien impossible à décider étant donné que pour décider, on était réduit à composer les conceptions concurrentes à ce monde tel qu'on l'avait présupposé et que naturellement, on trouve toujours des indices en faveur de toute ça. Le défaut donc de cette métaphysique, selon Hegel, c'est qu'elle n'a pas examiné la structure de chaque concept en lui-même pour voir dans quel sens est vrai et dans quelle mesure on peut s'appuyer sur lui pour expliquer un domaine où la totalité du monde. En tout cas, cela est c'est que Hegel a entrepris depuis le début de l'Objectivité.

Wenn diß für sich festgestellt ist, so mag die objective Welt mechanische und Endursachen darbieten; ihre Existenz ist nicht der Maßstab des Wahren, sondern das Wahre vielmehr das Kriterium, welche von diesen Existenzen ihre wahrhafte sey.
(Op.cit.)

Lorsque ce point est établi pour lui-même, le monde objectif peut offrir des causes mécaniques et finales ; leur existence n'est pas la mesure du vrai, mais le vrai est bien plutôt le critère déterminant laquelle de ces existences est son existence véritable.

Donc le but pour Hegel n'est pas la présupposition d'un monde factice et opaque, mais l'analyse des structures qui nous permettent de saisir les aspects de cette réalité. L'explication du monde présuppose toujours, d'abord, que ce monde existe en soi et qu'ensuite, il doit être subsumé à un principe explicatif. Or, ce qui est important c'est de savoir comment la rationalité fabrique ces concepts. Donc, une fois que nous avons établi cela, le monde peut bien présenter des aspects mécaniques et finales. Autrement dit, il n'y a aucune raison de penser qu'un paradigme explicatif en exclut l'autre. S'il y a priorité ou quelque autre forme de subordination

ou d'articulation entre les paradigmes explicatifs, cela doit être fondé dans leur structure respective elle-même. Dans le langage de Hegel, c'est la vérité intrinsèque de ces concepts qui décide de leur champ d'application et de leur articulation l'un avec l'autre. Dès lors, l'existence des causes efficientes ou des causes finales ne se présente plus comme celle d'un « premier principe » sans lequel le savoir, le vrai, resterait infondé, mais c'est plutôt le vrai qui est le but et le critère du savoir sur leur « vérité » et champs respectifs d'application. En effet, Hegel ne pense pas la vérité à partir de la correspondance du concept avec la chose, mais à partir de la réalité, c'est-à-dire à partir de ce qui se maintient, ce qui est concret.²⁰¹ Dès lors, ce qui se maintient, ce qui est réel présente des aspects mécaniques, comme nous avons vu au début du chapitre et selon un autre point de vue, des aspects finales comme nous allons voir dans cette partie de l'objectivité.

Wie der subjective Verstand auch Irrthümer an ihm zeigt, so zeigt die objective Welt auch diejenigen Seiten und Stufen der Wahrheit, welche für sich erst einseitig, unvollständig, und nur Erscheinungsverhältnisse sind. (Op.cit.)

De même que l'entendement subjectif montre en lui-même aussi des erreurs, ainsi le monde objectif montre-t-il aussi ces aspects et degrés de la vérité qui sont, pour eux-mêmes, d'abord unilatéraux, incomplets, et seulement des relations phénoménales.

Pour illustrer son point Hegel fait une analogie : le monde objectif manifeste les mêmes inconséquences qu'un entendement qui se trompe. Cet argument peut sembler excessif, il sert parfois pour illustrer l'*hybris* hégélienne à l'égard de la réalité. Hegel semble dire que la réalité elle-même peut être erronée dans ses formes ; cela semble impliquer qu'il tient en piètre estime l'être des choses et en revanche une confiance excessive dans les élucubrations de « la » philosophie, à savoir de son propre système philosophique. Mais ce que Hegel y dit, a un sens plus technique. Il constate que certains paradigmes de pensée peuvent être frappés par quelque inconséquence, et c'est le cas par exemple du mécanisme dont nous avons vu qu'il est basé sur une hypostase. Mais ce qui fait son inconséquence fonde en même temps son fonctionnement spécifique. Ainsi, nous avons observé les effets de l'extériorité sur la formation des concepts clés du mécanisme, par exemple, sur la « communication ». Et dans ce sens, cette remarque signifie tout simplement le fait que l'application des concepts partiels et dans ce sens

²⁰¹ Nous avons vu dans notre commentaire sur le mécanisme la manière dont se forme le réel comme corrélat de sa symbolisation. Ainsi le réel en tant qu'objet il est un universel concret et pour cette raison il reste égal à soi-même, il se maintient ; il est un *ὄντως ὄν*. La pensée de Hegel va ainsi à l'encontre de l'entendement raisonneur et abstrait qui pense le réel comme une chose existante qui se trouve à l'extérieur du concept, lequel n'en est que sa représentation. C'est déjà ce qui a montré Gérard Lebrun (1972) à son œuvre magistrale sur la dialectique hégélienne. Pour le sens de l'application de la logique dialectique de Hegel, on peut consulter l'article de Bruno Haas, « Que signifie : appliquer la logique spéculative » (*op.cit.*).

défectueux doit être restreinte aux objets qui leur répondent et qui sont frappés par le même défaut.

D'ailleurs, nous l'avons vu, la nature ne se trouve pas en face de sa description dans le savoir, mais le savoir la « provoque » de telle façon qu'elle est bien obligée de répondre. L'introduction d'un paradigme d'explication ou d'un modèle et ses applications techniques détermine l'essence de ce qui par conséquent peut ou non apparaître comme objet « réel ». La position de Hegel par rapport au monde dans sa structuration variée semble claire : le monde n'est pas l'ensemble des choses spatio-temporelles données par elles-mêmes, et il n'y a pas un savoir tout puissant qui idéalement leur ferait face. En revanche, il y a des domaines qui sont constitués dans une indépendance relative et qui apparaissent d'abord selon des relations d'extériorité et d'indifférence les uns par rapport aux autres. Donc la question qui se pose n'est pas de savoir ce qui se trouve derrière la phénoménalité, car nous savons déjà à partir de la logique de l'essence que l'être n'est rien d'autre que son apparaître, donc quelque chose qui se présente ; mais plutôt à partir de quelles structures cette phénoménalité est constituée. Pour décider si un paradigme explicatif est valable ou non, il importe surtout d'en constater la vérité interne et conceptuelle ; l'applicabilité est une conséquence de son articulation avec d'autres concepts et de leur vérité relative.

Wenn Mechanismus und Zweckmässigkeit sich gegenüber stehen, so können sie eben deßwegen nicht als gleichgültige genommen, deren jedes für sich ein richtiger Begriff sey und so viele Gültigkeit habe als der andere, wobey es nur darauf ankomme, wo der eine oder der andere angewendet werden könne. Diese gleiche Gültigkeit beyder beruht nur darauf, weil sie sind, nemlich weil wir beyde haben. (Op.cit.)

Quand le mécanisme et la finalité se tiennent l'un face à l'autre, ils ne peuvent, précisément pour cette raison, être pris comme des termes indifférents, dont chacun pour lui-même serait un concept juste et aurait autant de validité que l'autre, ce en quoi importerait seulement où pourrait se trouver appliqué l'un ou l'autre. Cette validité égale des deux, repose seulement sur le fait qu'ils sont, savoir que nous avons les deux.

Ceci ne veut pas dire que Hegel conteste une certaine applicabilité des deux paradigmes. Au contraire, l'exclusivité de l'un ou de l'autre, et surtout celle qu'une tradition postcartésienne a soutenue en faveur du mécanisme équivaut à une décision métaphysique arbitraire tant que la nature conceptuelle des deux n'est pas décrite. En revanche, en réhabilitant la téléologie, Hegel ne veut pas non plus la réintroduire comme paradigme concurrent à utiliser librement selon les besoins du moment. Le simple fait que ces deux paradigmes existent n'en justifie pas l'usage. Il d'agit au contraire d'en questionner l'articulation logique entre l'un et l'autre.

Aber die nothwendige erste Frage ist, weil sie entgegengesetzt sind, welcher von beyden der Wahre sey; und die höhere eigentliche Frage ist, ob nicht ein Drittes ihre Wahrheit, oder ob einer die Wahrheit des andern ist. – Die Zweckbeziehung hat sich aber als die Wahrheit des Mechanismus erwiesen. (Op.cit. 154-155)

Mais la première question nécessaire, c'est de savoir, puisqu'ils sont opposés, lequel des deux est le vrai ; et la question proprement dite, plus élevée, c'est de savoir si un troisième terme n'est-il pas leur vérité, ou l'un n'est-il pas la vérité de l'autre. – Mais la relation de finalité s'est démontrée comme la vérité du mécanisme.

Donc par le fait que le concept est objet, l'objectivité se scinde et ainsi on rencontre deux aspects opposés et articulés. Les aspects, Hegel les nomme mécanisme et téléologie. Le mécanisme, entendu dans ce sens, englobe d'ailleurs le chimisme, bref toute forme de causalité objective et « efficiente ». Or, Hegel dit que ce qui importe, c'est la question de savoir lequel des deux paradigmes est vrai. On pourrait lire cette remarque dans le sens d'un rejet du mécanisme. Hegel semble dire que la téléologie est la vérité du mécanisme et que par conséquent le mécanisme n'a pas de vérité. Mais ce serait là une lecture trop hâtive. Il est parfaitement évident que selon Hegel, le modèle mécanique est vrai aussi et qu'il a ses champs d'application dans le domaine de l'esprit pour ne rien dire de l'astronomie et de la théorie de la gravitation. Rappelons-le, Hegel suggère tout simplement que la nature elle-même est composée de choses en quelque façon imparfaites sur le plan conceptuel. Nous avons vu pourtant que ces « imperfections » produisent des formes logiques particulières et que celles-ci ont bien leur champ d'application. Si Hegel précise que l'un des paradigmes est la vérité de l'autre, cela signifie précisément qu'ils ne prennent pas à la vérité tous les deux, mais d'une façon articulée. En effet, nous le verrons, la téléologie englobe d'une certaine façon le mécanisme ; mais la téléologie que Hegel exposera se distingue profondément d'une téléologie plus traditionnelle et notamment à horizon théologique. La téléologie hégélienne, nous l'avons dit, est le paradigme logique qui décrit la logique de la *technique*. Encore une fois : si la téléologie est « la vérité » du mécanisme, cela ne veut pas dire que l'un est vrai et l'autre faux, mais seulement que l'un et l'autre s'articulent dans une série des formes logiques qui constitue dans son ensemble le déploiement de la vérité. Dans cette articulation, la téléologie s'avère englober et fonder le mécanisme.

Deux moments ont été développés : d'une part le concept se fait chose. On découvre d'abord que devenu chose, il est externe à lui-même et extériorité, voire caractérisé positivement par cette extériorité et ensuite on découvre que cette chose tout extérieure qu'elle est, c'est lui-même, c'est-à-dire par cette extériorité même qui figure ici comme un opérateur logique, il se réalise en effet comme objet. Le mouvement logique a lui-même une forme téléologique : il a

bien la forme d'un concept qui en tant que tel se réalise. Dans un certain sens, la téléologie s'avère donc être non pas simplement l'opposé du mécanisme, mais bien plutôt comme un concept tiers qui les englobe, étant donné que sa formation est médiatisée par le paradigme logique du mécanisme. Et même s'il en est la « vérité », il ne l'invalide pas, tout au contraire. Dans la mesure où le mécanisme apparaît ici comme moment irréductible de la formation du paradigme téléologique, il se trouve en réalité confirmé par sa relève dans la téléologie. Les deux figures du mécanisme et de la téléologie sont accolées et au moment où elles sont cela, elles donnent l'objectivité. Par conséquent, il ne s'agit pas d'un conflit entre deux conceptions différentes, mais d'une articulation au sein de l'objectivité. Si on suit le texte, il doit vouloir nous dire que le fait d'être impose une certaine scission de l'objectivité, à savoir celle qui permet de poser l'extériorité et l'indifférence structurelles de l'objet mécanique. Mais inversement, c'est l'analyse de l'être du mécanisme qui nous amène à poser le paradigme de la téléologie. Par conséquent l'objectivité se pose comme unité conceptuelle dont les spécifications sont le mécanisme et la téléologie, ou les causes efficientes et les causes finales.

– *Das was sich als Chemismus darstellte, wird mit dem Mechanismus insofern zusammengekommen, als der Zweck der Begriff in freyer Existenz ist, und ihm überhaupt die Unfreyheit desselben, sein Versenktseyn in die Aeusserlichkeit gegenübersteht; beydes, Mechanismus so wie Chemismus, wird also unter der Naturnothwendigkeit zusammengefaßt, indem im ersten der Begriff nicht am Objecte existirt, weil es als mechanisches die Selbstbestimmung nicht enthält, im andern aber der Begriff entweder eine gespannte, einseitige Existenz hat, oder insofern er als die Einheit hervortritt, welche das neutrale Object in die Extreme spannt, sich selbst, insofern er diese Trennung aufhebt, äusserlich ist. (Op.cit. 155)*

Ce qui se présente comme chimisme se trouve rassemblé avec le mécanisme dans la mesure où la fin est le concept à l'existence libre, et qui se tient face de lui sa non-liberté, son être immergé dans l'extériorité ; tous deux, mécanisme et aussi bien que chimisme, se trouvent donc saisis ensemble sous la nécessité naturelle, en tant que dans le premier le concept n'existe pas en l'objet, parce que celui-ci, comme mécanique, ne contient pas l'auto-détermination, tandis que dans l'autre, le concept, ou bien a une existence unilatérale, en tension, ou bien dans la mesure où il émerge comme l'unité qui tend l'objet neutre dans les extrêmes, est à lui-même extérieur, dans la mesure où il relève cette séparation.

Le concept de la fin présuppose, comme nous avons vu, un agent à l'extérieur de l'objectivité. Or, cet agent n'est pas un entendement supérieur, mais le concept lui-même dans une existence libre. La téléologie elle-même n'est pas un objet à part, pas un étant, c'est-à-dire qu'elle est non hypostasiée, non identifiée à quelque étant immédiat. Hegel oppose ici la téléologie d'une part aux deux formes d'objectivité qui précèdent d'autre part, pour ensuite mieux en montrer l'interdépendance. Ce qui les distingue, c'est la « liberté » du concept (sa « libre existence »).

En effet, nous avons vu que la quintessence des deux modèles précédents était son hypostase, autrement dit le fait que l'on y conçoit le concept comme extériorité. Or, ici, Hegel revient sur le fait que pour hypostasier le concept, il faut avoir un concept du concept et que la nature du concept consiste, en revanche, dans le fait de se médiatiser avec soi-même et de se particulariser. Dans la téléologie donc le concept n'a plus une existence immédiatement objectale et extérieure. Son objectivation y est conçue non plus comme son mode d'être, mais plutôt comme son effet. Nous ne savons pas encore comment l'existence libre du concept peut produire un effet réel. Mais nous savons déjà que dans les domaines de son existence objectale (mécanisme et chimisme), il y a des effets : mécaniques et chimiques et que l'objectivité est réglée par la nécessité posée dans ces deux modèles. Ainsi la nature sera expliquée à partir des lois mécaniques et chimiques. Dans les deux parties précédentes Hegel a analysé la structure de ces deux modèles : dans le modèle mécanique l'objet ne s'autodétermine pas et la structure lui vient de l'extérieur. En revanche dans le modèle chimique l'objet est « pulsionnel » et il tend lui-même vers l'autre. Ainsi ils réagissent spontanément entre eux et ils se combinent ou ils se dissolvent par l'intervention d'un troisième moment. Donc le modèle chimique présente une auto-détermination partielle, mais le rapport à une extériorité reste irréductible. Par conséquent il se trouve lié en principe à la même extériorité que le modèle mécanique, même si celle-ci aboutit à des comportements différents dans les deux cas.

Je mehr das teleologische Princip mit dem Begriffe eines ausserweltlichen Verstandes zusammenhängt, und insofern von der Frömmigkeit begünstigt wurde, destomehr schien es sich von der wahren Naturforschung zu entfernen, welche die Eigenschaften der Natur nicht als fremdartige, sondern als immanente Bestimmtheiten erkennen will, und nur solches Erkennen als ein Begreifen gelten läßt. (Op.cit.)

Plus le principe téléologique fut lié avec le concept d'un entendement extra-mondain, et dans cette mesure se trouva favorisé par la piété, plus il parut s'éloigner de la vraie recherche naturelle, laquelle veut connaître les propriétés de la nature, non pas comme des déterminités étrangères, mais comme des déterminités immanentes, et n'admet qu'un tel connaître comme un concevoir.

Hegel dit clairement que tant que la téléologie reste à l'idée d'une intelligence extérieure au monde, donc attachée à une conception théologique, tant elle s'éloigne de la recherche des caractéristiques immanentes des objets extérieurs. Ainsi, la téléologie hégélienne ne s'attachera pas à l'idée d'un demiurge divin, mais à la description de la manière dont l'objet se réalise ou de la structure générale qui permet à l'objet de se réaliser. En effet, le but du savoir ne consiste pas à saisir les propriétés d'un système comme si elles étaient imposées de l'extérieur, mais à les comprendre de façon immanente.

Da der Zweck der Begriff selbst in seiner Existenz ist, so kann es sonderbar scheinen, daß das Erkennen der Objecte aus ihrem Begriffe vielmehr als ein unberechtigter Ueberschritt in ein heterogenes Element erscheint, der Mechanismus dagegen, welchem die Bestimmtheit eines Objects als eine äusserlich an ihm und durch ein Anderes gesetzte Bestimmtheit ist, für eine immanenterer Ansicht gilt, als die Teleologie. (Op.cit.)

Puisque la fin est le concept lui-même dans son existence, il peut paraître étrange que le connaître des objets à partir de leur concept apparaisse plutôt comme une transgression injustifiée dans un élément hétérogène, tandis que le mécanisme en revanche, auquel la détermination d'un objet est comme une détermination extérieurement en lui et posée par un autre, vaille comme une vue plus immanente que la téléologie.

Nous avons dit plus haut que pour Hegel le but du savoir scientifique est de trouver le vrai, c'est-à-dire ce qui se maintient dans la réalité (*Wirklichkeit*). L'objectivité est l'exemple d'un concept. D'habitude on prend un concept comme une abstraction de l'objet réel. Or, pour Hegel, le concept est simplement son *τέλος*, c'est-à-dire le processus par lequel elle atteindra sa vérité. Hegel lui-même reconnaît que cela pourrait apparaître paradoxal, car le concept est différent de l'objet, tandis que le mécanisme semble offrir une vue plus immanente que la téléologie. En effet, l'objet mécanique reçoit sa détermination de l'extérieur et donc nous avons une série causale dans laquelle chaque résultat a une cause, alors que la téléologie présente un caractère contre-intuitif parce que le résultat précède sa cause.

Der Mechanismus, wenigstens der gemeine unfreye, so wie der Chemismus, muß allerdings insofern als ein immanentes Princip angesehen werden, als das bestimmende Aeusserliche, selbst wieder nur ein solches Object, ein äusserlich bestimmtes und gegen solches Bestimmwerden gleichgültiges, oder im Chemismus das andere Object ein gleichfalls chemisch bestimmtes ist, überhaupt ein wesentliches Moment der Totalität immer in einem Aeussern liegt. (Op.cit.)

Le mécanisme, au moins le mécanisme commun non-libre, aussi bien que le chimisme, doit nécessairement se trouver regardé comme un principe immanent dans la mesure où l'extérieur déterminant est lui-même à nouveau seulement un tel objet, un objet extérieurement déterminé et indifférent à l'égard d'un tel devenir déterminé, ou que dans le chimisme l'autre objet est un objet également déterminé chimiquement, que d'une façon générale un moment essentiel de la totalité se trouve toujours dans quelque chose d'extérieur.

La raison principale pour laquelle le mécanisme et le chimisme peuvent apparaître comme des explications immanentes s'appuie sur le fait que le modèle qu'on utilise pour expliquer tel ou tel objet renvoie toujours à un autre objet, également extérieur. La formulation hégélienne fait remarquer une structure commune et quelque peu paradoxale des modèles mécanique et chimique et de leur « immanence » : cette immanence réside en ceci que la détermination de l'objet est toujours dépendante de la détermination d'un autre objet, extérieur à lui ; c'est une

« immanence » basée sur une extériorité. On pourrait reformuler la même idée en disant que les explications mécanique et chimique restent immanentes à l'extériorité. Nous avons déjà vu que c'est cela qui fait le propre de l'« objet », à savoir d'être un *concept*, considéré comme immanence dans l'extériorité de l'être, corrélat d'une nomination, dans la position d'immédiateté dont nous avons indiqué les caractéristiques logiques dans notre introduction. En d'autres mots ces deux modèles procurent une explication immanente de l'objectivité, parce qu'elle est déjà modélisée. Donc il est nécessaire de savoir que quand on se réfère à l'objectivité on ne se réfère pas à la matière brute, mais à une totalité structurale qui est déjà organisée selon des règles.

Diese Principien bleiben daher innerhalb derselben Naturform der Endlichkeit stehen; ob sie aber gleich das Endliche nicht überschreiten wollen, und für die Erscheinungen nur zu endlichen Ursachen, die selbst das Weitergehen verlangen, führen, so erweitern sie sich doch zugleich theils zu einer formellen Totalität in dem Begriffe von Kraft, Ursache und dergleichen Reflexionsbestimmungen, die eine Ursprünglichkeit bezeichnen sollen, theils aber durch die abstracte Allgemeinheit zu einem All der Kräfte, einem Ganzen von gegenseitigen Ursachen. (Op.cit.)

Ces principes en restent par conséquent à l'intérieur de la même forme naturelle de la finité ; mais, quoiqu'ils ne veuillent pas transgresser le fini et, pour les phénomènes, conduisent seulement à des causes finies, qui elles-mêmes exigent d'aller plus loin, ils s'étendent pourtant en même temps pour une part à une totalité formelle dans le concept de force, de cause, et d'autres déterminations de la réflexion qui doivent caractériser une originalité, mais pour une part par l'universalité abstraite d'un tout des forces, un tout de causes réciproques.

À partir de cette typologie des modèles nous comprenons que chacun explique un certain domaine de l'objectivité seulement. Le modèle mécanique est restreint à n'expliquer que des phénomènes mécaniques, tandis que le modèle chimique explique les rapports de combinaison et de dissolution des substances et des éléments chimiques. La finitude des modèles mécanique et chimique vient du fait qu'ils ne sont pas capables de donner une description complète, qu'ils restent toujours au niveau et dans l'extériorité du paradigme où l'explication a commencé. Néanmoins, malgré leur incapacité d'arriver à une description totale, par le fait qu'ils sont produits et donc parties intégrantes de cette totalité, ils ont recours à des éléments qui les dépassent. Ainsi, pour expliquer un processus mécanique réel, on doit se référer souvent au concept de la force ou de la cause pour expliquer, par exemple, le changement de trajectoire d'un corps en mouvement lorsqu'il en rencontre un autre. L'effet de l'un sur l'autre est alors expliqué de façon mécanique, mais non pas la présence d'un corps *hic et nunc*. De même, les lois du choc présupposent des corps durs, mais leur dureté nous oblige à aller plus loin vers une théorie de l'élasticité, des forces de cohésion etc. Ces concepts transgressent le niveau des

objets simples et jouent un rôle constitutif pour des structures plus larges. Effectivement, tandis que les objets simples ne forment pas une totalité, on peut décrire une totalité des forces qui règlent un groupe d'objets.

Der Mechanismus zeigt sich selbst dadurch als ein Streben der Totalität, daß er die Natur für sich als ein Ganzes zu fassen sucht, das zu seinem Begriffe keines andern bedarf, - eine Totalität, die sich in dem Zwecke und dem damit zusammenhängenden ausserweltlichen Verstand nicht findet. (Op.cit. 155-156)

Le mécanisme se montre lui-même comme une tendance de la totalité, du fait qu'il cherche à saisir la nature pour soi comme un tout qui pour son concept n'a pas besoin d'un autre, - une totalité qui ne se trouve pas dans la fin et l'entendement extra-mondain lié avec elle.

Le passage des objets singuliers à une totalité d'objets gouvernée par des lois, décrit le passage du mécanisme formel ou mécanisme absolu qu'on a vu au premier chapitre de l'objectivité. Donc le modèle mécanique présente, aux yeux de Hegel, un « désir », une tendance vers l'unification. En effet, Hegel remarque avec pertinence qu'une science comme la physique tend vers l'unification de son champ et effectivement on voit ceci dans les tentatives des physiciens de formuler un modèle susceptible de décrire de manière cohérente et unifiée l'ensemble des interactions fondamentales.²⁰² Or, ce modèle reste complètement en dehors de toute pensée finaliste et tout soupçon d'une agence extérieure, car il aborde les lois de la nature comme des structures immanentes à son organisation. Après cette description du mécanisme, Hegel passe à la téléologie. Il la décrit d'abord d'une façon générale et abstraite afin de la comparer au paradigme précédent et sans égard à la question de savoir si oui ou non, la téléologie peut avoir des usages scientifiques.

Die Zweckmässigkeit nun zeigt sich zunächst als ein höheres überhaupt; als ein Verstand, der äusserlich die Mannichfaltigkeit der Objecte durch eine an und für sich seyende Einheit bestimmt, so daß die gleichgültigen Bestimmtheiten der Objecte durch diese Beziehung wesentlich werden. (Op.cit. 156)

La finalité, maintenant, se montre d'abord comme quelque chose de supérieur en général ; comme un entendement qui détermine extérieurement la pluralité des objets par une unité étant en et pour soi, de telle sorte que les déterminités indifférentes des objets deviennent essentielles par ce rapport.

Dans un sens, la téléologie semble unifier le champ de l'objectivité. La présupposition d'un entendement extérieur donne le principe qui unifie les objets sous une fin commune. Ainsi, les

²⁰² Il s'agit de l'interaction : nucléaire forte, électromagnétique, nucléaire faible et gravitationnelle. Cette théorie reste toujours un désir, principalement parce qu'il est impossible de trouver une description de la gravitation qui soit compatible avec le modèle de la physique des particules qui donne le cadre des trois autres interactions.

objets indifférents travaillent ensemble pour l'actualisation de cette fin imposée. Dès lors chaque élément est important et essentiel. Chaque partie d'une montre, par exemple, travaille pour le même but, montrer l'heure. Donc la fin est quelque chose qui est commune dans tous les aspects de la structure téléologique. Ainsi, la téléologie permet d'attribuer une place à toute la *diversité* des objets qui, dans le cadre du mécanisme étaient considérés, souvenons-nous, comme *indifférents*.

Im Mechanismus werden sie es durch die blosse Form der Nothwendigkeit, wobey ihr Inhalt gleichgültig ist, denn sie sollen äusserliche bleiben, und nur der Verstand als solcher sich befriedigen, indem er seinen Zusammenhang, die abstracte Identität, erkennt. (Op.cit.)

Dans le mécanisme elles le deviennent par la simple forme de la nécessité, en laquelle leur contenu est indifférent, car elles doivent rester des déterminités extérieures, et c'est seulement l'entendement comme tel qui doit se satisfaire, en connaissant sa connexion, l'identité abstraite.

Dans le mécanisme, en revanche, les objets n'ont rien de commun, sauf la déterminité qu'ils partagent entre eux. Or, cette déterminité constitue leur identité abstraite, c'est-à-dire d'être indifférents l'un par rapport à l'autre. Ainsi leur unité reste une formalité nécessaire. Le mécanisme en étant un agrégat il fonctionne comme un tout formel dont toutes les parties existent l'une pour l'autre, mais non pas par l'autre. Il possède donc la force motrice, mais pas la force de changer sa structure. L'abstraction de la déterminité commune à tous les objets en fait une détermination formelle dans laquelle abstraction est faite du contenu, c'est-à-dire de la concrétude des objets singuliers qui participent au mécanisme.

In der Teleologie dagegen wird der Inhalt wichtig, weil sie einen Begriff, ein an und für sich bestimmtes und damit selbstbestimmendes voraussetzt, also von der Beziehung der Unterschiede und ihres Bestimmteyns durcheinander, von der Form, die in sich reflectirte Einheit, ein an und für sich bestimmtes, somit einen Inhalt unterschieden hat. (Op.cit.)

Dans la téléologie en revanche le contenu devient important, parce qu'elle présuppose un concept, quelque chose qui est en et pour soi déterminé, et par là autodéterminant, que donc elle a différencié du rapport des différences et de leur être déterminé les unes par les autres, de la forme, l'unité réfléchie en soi, quelque chose qui est en et pour soi déterminé, du coup un contenu.

Nous avons vu que le contenu dans le modèle mécanique est indifférent. En revanche dans la téléologie le contenu est très important, parce que celle-ci présuppose une organisation conceptuelle. Or, une telle organisation peut être l'activité libre d'un agent qui organise les objets différents et qui pose ses propres fins à leur unité. En tout cas, elle présuppose le concept de la totalité organisée (d'une montre, par exemple). Ainsi on peut distinguer entre l'auto-

détermination du concept d'une part (le « contenu ») et sa réalisation grâce à la détermination abstraite qui régit le mécanisme, d'autre part. Pour reprendre l'exemple de la montre : il faut présupposer le concept de la montre sans pourtant qu'un tel appareil ne se construisait jamais spontanément. Mais tous les rapports entre les pièces qui composent la montre sont régis par la détermination abstraite du mécanisme. Dans cet exemple, le chimisme ne joue aucun rôle. Mais il est facilement concevable de construire un autre appareil dont la mécanique inclut des processus chimiques. Dans notre exemple, le but proposé est particulier et contingent. Une montre peut être construite ou non.

Wenn dieser aber sonst ein endlicher und unbedeutender ist, so widerspricht er dem, was er seyn soll, denn der Zweck ist seiner Form [nach] eine in sich unendliche Totalität; - besonders wenn das nach Zwecken wirkende Handeln als absoluter Willen und Verstand angenommen ist. (Op.cit.)

Mais lorsque celui-ci, par ailleurs, est un contenu fini et insignifiant, il contredit à ce qu'il doit être, car la fin est, selon sa forme, une totalité en soi infinie ; - en particulier lorsque l'agir opérant selon des fins est pris comme vouloir et entendement absolu.

Une machine accomplit toujours des fins finies et donc des fins qui paraissent insignifiantes par rapport à l'unité conceptuelle qui pose la finalité. En effet, une machine n'a pas la capacité de s'autodéterminer, c'est-à-dire de se produire elle-même. Tant que la téléologie ne concerne que des buts contingents posés de l'extérieur, rien ne l'oblige de la poser comme une structure propre à l'objectivité, c'est-à-dire de la penser comme une structure de cette objectivité elle-même. Or, c'est précisément cela que fait la téléologie philosophique, du moment qu'elle la pose comme une structure de la totalité de ce qui est. Ceci implique une critique contre l'ancienne téléologie créationniste. Si nous supposons, comme fait l'ancienne métaphysique, que cette totalité a été créée par un entendement divin nous sommes tombés dans l'absurdité de supposer que Dieu, par exemple, a créé la nature, la vie etc. comme on fabrique des machines à laver, des automobiles et ainsi de suite. Tant que Dieu apparaît comme un grand fabricant, le caractère téléologique de l'objectivité n'apparaît pas dans la dimension *structurelle*.

Die Teleologie hat sich den Vorwurf des Läppischen deswegen so sehr zugezogen, weil die Zwecke, die sie aufzeigte, wie es sich trifft, bedeutender oder geringfügiger sind, und die Zweckbeziehung der Objecte mußte so häufig als eine Spielerey erscheinen, weil diese Beziehung so äusserlich und daher zufällig erscheint. (Op.cit.)

La téléologie s'est attiré à ce point le reproche d'ineptie parce que les fins qu'elle mettait en évidence, selon les cas, sont plus importantes ou encore de moindre importance, et le rapport de finalité des objets devait nécessairement apparaître fréquemment comme un enfantillage parce que ce rapport apparaît ainsi extérieur et par conséquent contingent.

Pour cette raison, la téléologie naïve apparaît comme triviale et le rapport de finalité apparaît enfantin. Car au lieu de donner une description structurelle du monde objectif, elle lui suppose des finalités complètement extérieures et par conséquent contingentes. Donc au lieu de diviniser le monde, elle rend triviale la divinité. Hegel se réfère ici entre autres à toute une littérature de dévotion du XVIII^e siècle, qui s'émerveille devant le fonctionnement de ce que Descartes appelle dans le *Monde*, la « machine ronde ».

Der Mechanismus dagegen läßt den Bestimmtheiten der Objecte dem Gehalte nach, ihren Werth von Zufälligen, gegen welche das Object gleichgültig ist, und die weder für sie, noch für den subjectiven Verstand ein höheres Gelten haben sollen. Diß Princip gibt daher in seinem Zusammenhange von äusserer Nothwendigkeit das Bewußtseyn unendlicher Freyheit, gegen die Teleologie, welche die Geringfügigkeiten, und selbst Verächtlichkeiten ihres Inhalts als etwas absolutes aufstellt, in dem sich der allgemeinere Gedanke nur unendlich beengt, und selbst eckelhaft afficirt finden kann. (Op.cit.)

Le mécanisme, en revanche, laisse aux déterminités des objets, selon le contenu, leur valeur de déterminités contingentes à l'égard desquelles l'objet est indifférent et qui, ni pour eux ni pour l'entendement subjectif, ne doivent avoir une valeur supérieure. Ce principe, par conséquent, dans sa connexion de nécessité extérieure, donne la conscience d'une liberté infinie, par rapport à la téléologie qui érige les insignifiances et même les choses méprisables de son contenu comme quelque chose d'absolu, dans quoi la pensée plus universelle ne peut que se trouver infiniment à l'étroit, et même affectée de façon rebutante.

Comparé avec des explications de la sorte, le mécanisme offre une description qui libère la pensée scientifique, car il conçoit les objets comme indifférents l'un par rapport à l'autre. Donc les déterminités qu'ils sont plus ou moins contingentes parce que l'objet extérieur est par définition indifférent par rapport à son usage. Lorsqu'on débarrasse l'observation de l'objectivité des considérations téléologiques traditionnelles, on obtient un concept de l'objectivité qui grâce à son exclusivité peut servir maintenant comme paradigme scientifique. Tant qu'un effet peut être alternativement expliqué d'une façon téléologique ou mécanique, le mécanisme n'atteint pas un degré suffisant d'universalisation nécessaire à cet effet. Le mécanisme ainsi, permet la symbolisation et par conséquent la représentation de l'objectivité à travers sa modélisation. Désormais, l'objectivité est un modèle et non plus un simulacre, c'est-à-dire une image simple que l'on peut se faire ou non de la réalité. Cela a des conséquences importantes, car le modèle mécanique permet à la pensée scientifique d'articuler un discours rationnel fondé, intelligible, puisqu'elle est entièrement déduite d'un petit nombre de causes et de principes. En plus, avec le modèle mécanique on sort des apories comme celle qui se trouve exprimée par Socrate dans le *Parménide* de Platon : on a l'idée du bien, du juste, du beau etc.,

mais il est ridicule d'avoir l'idée du poil, de la boue, de l'ordure (130c). Au regard du mécanisme, tous les objets se valent.

Der formelle Nachtheil, in welchem diese Teleologie zunächst steht, ist, daß sie nur bis zur äussern Zweckmässigkeit kommt. Indem der Begriff hiedurch als ein formelles gesetzt ist, so ist ihr der Inhalt auch ein ihm äusserlich in der Mannichfaltigkeit der objectiven Welt gegebenes, - in eben jenen Bestimmtheiten, welche auch Inhalt des Mechanismus, aber als ein äusserliches, zufälliges sind. Um dieser Gemeinschaftlichkeit willen, macht die Form der Zweckmässigkeit für sich allein das Wesentliche des Teleologischen aus. (Op.cit. 156-157)

Le désavantage formel dans lequel se trouve tout d'abord cette téléologie est qu'elle n'en vient que jusqu'à la finalité extérieure. En tant que le concept est, par-là, posé comme quelque chose de formel, le contenu est, pour elle, aussi quelque chose qui est donné extérieurement dans la variété du monde objectif, - justement dans ces détermnités qui sont aussi contenu du mécanisme, mais comme quelque chose d'extérieur, de contingent. En raison de cette communauté, la forme de la finalité constitue pour soi seule l'essentiel du téléologique.

Donc le problème principal avec une telle conception de la téléologie c'est qu'elle se limite à une finalité contingente et extérieure aux objets. En effet, même lorsqu'on pose un entendement supérieur comme l'origine du tout, on pose en réalité une forme de subjectivité qui pose ses propres fins et qui les réalise dans le monde extérieur. Or, si le monde est extérieur à la fin, celle-ci sera extérieure à son tour par rapport au monde dont qu'elle est censée déterminer. Tant que la téléologie se conçoit de cette façon, elle ne présente aucun intérêt pour la modélisation scientifique. Hegel propose donc un autre chemin pour introduire le paradigme téléologique dans la pensée scientifique. D'une certaine façon cet autre chemin consiste en la simple constatation qu'à travers la modélisation mécanique et chimique, la téléologie est déjà engagée, sans que l'on n'en soit d'abord aperçu. Mais suivons le fil du texte hégélien. Nous avons dit que l'objectivité est déjà modélisée par le modèle mécanique ; il ne s'agit plus d'un domaine opaque, mais d'une structure réglée par des lois et des chaînes des causes et des effets. Par conséquent, dans cette perspective, la seule possibilité d'une conception téléologique serait de la saisir selon sa forme, c'est-à-dire comme un Concept qui s'autodétermine, ou autrement dit, comme une théorie qui pose ses présuppositions. Alors, on n'a plus besoin de supposer un soi-disant entendement divin comme premier moteur, cela est une fantaisie, mais tout simplement décrire le processus de la réalisation d'une fin dans l'extériorité. Donc, dans un monde modélisé la téléologie est la structure qui décrit la réalisation du modèle dans l'extériorité ; elle concerne donc, principalement, la question de la technique. De ce point de vue elle est l'être du mécanisme, ou sa vérité selon les propos d'Hegel.

La dernière phrase de ce texte est fondamentale pour comprendre l'argument de Hegel par rapport à la relation qui tient la téléologie au réel. La « forme de la finalité (*die Form der Zweckmässigkeit*) », dont Hegel parle ici, a le même sens avec l'expression kantienne d'une *finalité sans fin*.²⁰³ En effet, la finalité objective arrive, selon Kant, quand la nature est conceptualisée par l'entendement comme un mécanisme. Ainsi cette finalité n'appartient pas aux choses elles-mêmes, mais elle est engagée pour expliquer la causalité qui présente le processus naturel. Pour cette raison, Kant, fait une distinction entre la finalité formelle et la finalité matérielle ou réelle. Par exemple, les figures géométriques, dans la mesure où elles sont tracées selon un principe, présentent une finalité qui n'est pas « subjective ou esthétique », mais « objective ». Ainsi, quoique « objective », la finalité d'une figure géométrique n'est pas « réelle », mais simplement « formelle » en sa possibilité. De ce point de vue, cette finalité est simplement intellectuelle et elle n'exige aucune fin et donc aucune téléologie.²⁰⁴ Or, puisqu'une figure géométrique se dépende de sa construction, la finalité formelle est déduite a

²⁰³ Effectivement, Kant, dans la *Critique de la faculté de juger*, distingue entre la finalité subjective de la nature comme principe de la faculté esthétique du jugement, et la finalité « objective » employée par la faculté téléologique du jugement qui est encadrée dans le problème général de la compréhension de la multitude des formes empiriques de la nature comme système licite de l'expérience. Ainsi, la « finalité subjective de la nature », en tant que principe *a priori* de la faculté de juger, c'est la condition de possibilité pour l'encadrement du divers de l'expérience des formes naturelles dans un système cohérent. Dès lors, la subjectivité de ce principe consiste en l'harmonie du rapport entre la forme de l'objet et nos facultés cognitives. Par cela on juge une forme naturelle selon sa beauté. Pour cette raison, une des définitions que Kant donne à la beauté, c'est d'être une finalité sans fin. En revanche, la faculté téléologique a une fonction différente. En effet, cette faculté se réfère à la finalité objective de la nature basée sur le concept de l'objet. L'idée de la nature comme « ensemble logique des objets de sens (*als Inbegriffs der Gegenstände der Sinne*) » (§61, *Ak V*, 359, 17), ne nous légitime pas à déduire les choses naturelles selon des fins. Quoique la faculté de juger esthétique est fondée sur nos facultés cognitives, la finalité objective des choses naturelles concerne des fins qui n'appartiennent pas à nous-mêmes, elle ne peut pas être attribuée ainsi à la nature conçue comme mécanisme. Dès lors, il n'y a pas une connexion nécessaire entre le concept d'une finalité objective, comme principe de la possibilité des choses dans la nature, et le concept de la nature elle-même. Au contraire, la finalité objective se rend compte de la contingence radicale des formes empiriques de la nature. La nature, en tant que mécanisme, est possible et réelle comme objet de l'expérience sans avoir besoin de postuler aucune fin. Néanmoins, c'est précisément cette contingence de la forme des objets qui permet l'application d'un jugement téléologique. Donc, la finalité objective se fait par analogie à la finalité subjective qui sert comme fondement de toute représentation ; la réflexion téléologique de la nature est strictement analogue à la réflexion esthétique sur sa beauté. Ainsi, le principe d'une finalité objective intervient lorsque la causalité mécanique n'arrive pas à procurer une explication adéquate en ce qui concerne des processus naturels spécifiques. Par conséquent, la faculté téléologique implique le concept de l'objet comme celui qui fonde la possibilité de l'objet lui-même, tandis que la faculté esthétique est sans concept. Ainsi, la finalité naturelle ne concerne plus la beauté naturelle, mais la finalité objective réelle qui présente la nature à travers sa conceptualisation par la raison.

²⁰⁴ Kant dit : « *Diese intellektuelle Zweckmäßigkeit aber, ob sie gleich objectiv ist (nicht wie die ästhetische subjectiv), läßt sich gleichwohl ihrer Möglichkeit nach als bloß formale (nicht reale), d. i. als Zweckmäßigkeit, ohne daß doch ein Zweck ihr zum Grunde zu legen, mithin Teleologie dazu nöthig wäre, gar wohl, aber nur im Allgemeinen begreifen* (Cette finalité intellectuelle, bien qu'elle soit objective (et non subjective comme la finalité esthétique) est très compréhensible cependant en sa possibilité comme purement formelle (non réelle), c'est-à-dire comme une finalité qui n'exige pas comme principe une fin, ni par suite de téléologie, mais on ne peut l'entendre ainsi qu'en général) » (§62, *Ak V*, 364, 3-7, traduction A. Philonenko, p. 279-80).

priori par la règle de sa construction même dans l'espace. Par conséquent, la finalité formelle apparaît lorsqu'on construit un objet à partir de son concept ; elle se présente donc dans l'application technique, comme principe de construction de l'objet. Ainsi, la forme de la finalité dont il se réfère, Hegel, consiste dans le fait que nous avons déjà commenté, à savoir que le réel ne se trouve pas en face de sa description par le concept, mais le concept le provoque de telle manière qu'il est obligé à répondre, puisqu'il est corrélat du processus de la conceptualisation. La forme consiste donc dans le fait que le concept est réel ou que le réel n'est tel qu'en tant que concept. Or, ce réel, en tant que conceptuel, c'est déjà le modèle, c'est-à-dire l'objet mécanique et chimique. Cette « communauté (*Gemeinschaftlichkeit*) » donc, manifeste le fait qu'on ne peut pas modéliser sans finalité. Autrement dit, toute modélisation présuppose une finalité, dans la mesure où tout modèle s'achève dans son application technique.

In dieser Rücksicht, ohne noch auf den Unterschied von äusserer und innerer Zweckmässigkeit zu sehen, hat sich die Zweckbeziehung überhaupt, an und für sich als die Wahrheit des Mechanismus erwiesen. – Die Teleologie hat im Allgemeinen das höhere Princip, den Begriff in seiner Existenz, der an und für sich das Unendliche und Absolute ist; - ein Princip der Freyheit, das seiner Selbstbestimmung schlechthin gewiß, dem äusserlichen Bestimmtwerden des Mechanismus absolut entrissen ist. (Op.cit. 157)

Dans cette perspective, sans regarder encore à la différence entre finalité extérieure et intérieure, le rapport de finalité en général s'est prouvé en et pour soi comme la vérité du mécanisme. – La téléologie a dans l'universel le principe supérieur, le concept dans son existence, qui en et pour soi et l'infini et l'absolu ; - un principe de liberté, qui, assuré purement et simplement de son auto-détermination, est arraché absolument au devenir-déterminé extérieur du mécanisme.

Sans regarder les spécifications de celle-ci – il le fera dans la prochaine paragraphe – la téléologie complète le sens du mécanisme. Comme souvent dans le texte hégélien, on doit être très attentif à l'usage qu'il fait de certains termes. Il dit bien que la téléologie est « supérieure » du mécanisme, mais dans quel sens ? Nous avons vu qu'il ne s'agit plus d'un agent divin qui porte en lui le *τέλος*. Il ne s'agit pas non plus d'un progrès dans le sens du passage d'une sphère inférieure à une sphère plus avancée, comme c'était le cas dans la logique de l'Être. Nous avons dit que la vérité chez Hegel est ce qui se maintient dans la réalité. Donc ce qui se maintient est par définition fin. La téléologie définit donc une structure qui se maintient dans la réalité par le fait qu'elle reproduit les autres catégories de la pensée. Par conséquent, mettre l'objectivité (donc le contenu) dans un rapport avec sa fin, c'est en effet le ramener à une catégorie formelle et aussi au concret. Le mécanisme donc, en tant que contenu de l'extériorité, est ramené ainsi à un principe formel lequel en même temps se maintient puisqu'il est un être-posé, donc un

être marqué par la négativité. Or, l'être, la négativité, le concept, ne se présentent pas en tant que tels, il faut un signe. Le modèle procure le signe sans quoi ils ne peuvent pas se présenter. Il n'y a pas de fin sans sa réalisation dans un produit qui se présente immédiatement. Dès lors, la téléologie apparaît comme la vérité du mécanisme et ainsi le sens est renversé : le résultat précède son développement. La téléologie dévoile une vérité qui est cachée dans le mécanisme : le concept, en tant qu'activité qui s'autodétermine, se réalise dans l'objectivité et ainsi il se maintient. Il faut savoir donc en quoi consiste cette liberté.

À partir de là suit un développement relativement important sur l'approche kantienne de la téléologie dans son rapport au mécanisme. Hegel insiste sur ce morceau de la philosophie critique parce qu'il lui permet de mieux poser la relation de la téléologie au mécanisme. Contrairement à Kant, on le verra, Hegel tente de démontrer une certaine continuité théorique entre l'une et l'autre. Il s'attèle à nous montrer que la téléologie est la « vérité » du mécanisme. Mais cela ne veut pas dire – nous l'avons dit – qu'il faut abandonner tout raisonnement mécanique. Tout au contraire. Hegel nous montrera que le modèle mécanique (et avec lui le modèle chimique) s'inscrit nécessairement dans un cadre téléologique, c'est-à-dire dans un cadre technique comme nous allons essayer de montrer et que dans ce cadre, ils n'auraient pas de sens. Inversement, on verra aussi que la pensée téléologique inclut nécessairement un certain rapport aux modèles mécanique et chimique. Chez Kant, le rapport entre mécanisme et téléologie se conçoit plutôt comme antinomique. Voilà la confrontation avec les antinomies de la raison pure (surtout la troisième) et de la faculté de juger téléologique méritent ici une attention particulière.

Eines der grossen Verdienste Kants um die Philosophie besteht in der Unterscheidung, die er zwischen relativer oder äusserer und zwischen innerer Zweckmässigkeit aufgestellt hat; in letzterer hat er den Begriff des Lebens, die Idee, aufgeschlossen und damit die Philosophie, was die Kritik der Vernunft nur unvollkommen, in einer sehr schiefen Wendung und nur negativ thut, positiv über die Reflexionsbestimmungen und die relative Welt der Metaphysik erhoben. (Op.cit.)

Un des plus grands services rendus par Kant à la philosophie consiste dans la différenciation qu'il a établie entre la finalité relative ou extérieure et la finalité intérieure ; dans cette dernière il a inclus le concept de la vie, l'Idée, et par là élevé la philosophie de façon positive au-dessus des déterminations de réflexion et du monde relatif de la métaphysique, ce que la Critique de la Raison ne fait qu'imparfaitement, dans une tournure très maladroite, et de façon très négative.

Hegel fait l'éloge de Kant sur ce passage en raison de la distinction qu'il avait fait entre la finalité extérieure et la finalité intérieure. En effet, dans la *Critique de la faculté de juger*, Kant affirme la nécessité des jugements téléologiques en leur donnant un rôle heuristique dans

l'activité scientifique. Quoique les principes constitutifs nécessaires derrière toute expérience objective du monde sont essentiellement données par le modèle mécanique de Newton, il est important pour la constitution de nos facultés cognitives de voir le monde *comme si (Als ob)* il était un dessein.²⁰⁵ Ainsi, Kant, distingue entre deux catégories d'objets : les produits de l'art et les produits de la nature. Dans le concept de la finalité objective, Kant distingue successivement la finalité formelle de la finalité matérielle en regard des figures géométriques (*KU*, §62) ; la finalité extérieure de la finalité intérieure en regard de la nature (§63) ; et finalement il décrit la finalité interne des fins naturelles (§64) et les êtres organisés (§65). Donc, en ce qui concerne la distinction entre la finalité extérieure et intérieure, Kant affirme qu'un jugement est légitimement guidé dans l'expérience par le concept de la finalité objective, sous deux conditions : d'abord, il doit y avoir un rapport de cause et d'effet, il s'agit donc d'objets réels et non pas d'objets possibles comme c'est le cas des objets mathématiques ; et ensuite, l'explication mécanique de ce rapport doit être considérée insuffisante, de sorte que la seule manière de considérer ce rapport comme légitime sera de supposer l'efficacité de la fin en se basant sur l'idée de l'effet. Dans ce sens l'idée de l'effet se présente comme la condition de possibilité de la causalité.²⁰⁶ Donc soit l'effet est un produit de l'art qui contient en lui la finalité, comme par exemple une machine ; soit il est le produit de la nature qui contient une finalité intrinsèque comme la vie. Aux yeux de Kant, la finalité extérieure présupposerait que la condition de l'existence de ce qui est outil fait partie de quelque finalité naturelle du moins dans le cas où cette finalité faisait partie des relations qui définissent l'objectivité structurellement, et pour cette raison il la rejette, car il est impossible de prouver que toutes les choses naturelles ont été faites pour servir les fins humaines.

En revanche, la différence entre la finalité extérieure et la finalité intérieure est, selon Kant, la suivante : « Juger qu'une chose, en raison de sa forme intérieure, est une fin naturelle est tout autre chose que de considérer que l'existence de cette chose est une fin de la nature ».²⁰⁷ Donc ce qui est important pour Kant c'est la finalité intérieure. Ainsi, Kant passe de la finalité (*Zweckmäßigkeit*) à la fin (*Zweck*), des objets techniques aux êtres naturels, comme dit justement Hegel en commentant le passage d'une finalité à l'autre. Pour quelle raison l'être naturel est finalité intérieure ? Kant répond : parce qu'il est cause et effet de lui-même (§64) et

²⁰⁵ Pour une analyse détaillée des catégories de la finalité dans la troisième critique de Kant, on peut consulter Angelica Nuzzo (2005).

²⁰⁶ Nuzzo, *op.cit.*, p. 332.

²⁰⁷ *Ein Ding seiner innern Form halber, als Naturzweck beurtheilen, ist ganz etwas anderes, als die Existenz dieses Dinges für Zweck der Natur halten.* (*Ak V*, 378, 12-14), §67, trad. Alexis Philonenko, p. 304.

il reconnaît bien qu'une chose naturelle qui suppose un type de causalité ni mécanique, ni pratique a le statut de l'idée. Ainsi Kant, aux yeux de Hegel, purge la philosophie de l'hypostase et de la métaphysique ancienne, et il affirme en plus ce qu'il a jugé impossible lors de la présentation de la troisième antinomie dans sa *Critique de la Raison pure*, que Hegel viendra à commenter tout de suite.

– *Es ist erinnert worden, daß der Gegensatz der Teleologie und des Mechanismus zunächst der allgemeinere Gegensatz von Freyheit und Nothwendigkeit ist. Kant hat den Gegensatz in dieser Form, unter den Antinomien der Vernunft, und zwar als den dritten Widerstreit der transcendentalen Ideen aufgeführt. – Ich führe seine Darstellung, auf welche früher verwiesen worden, ganz kurz an, indem das Wesentliche derselben so einfach ist, daß es keiner weitläufigen Auseinandersetzung bedarf, und die Art und Weise der Kantischen Antinomien anderwärts ausführlicher beleuchtet worden ist. (Op.cit.)*

On a rappelé que l'opposition de la téléologie et du mécanisme est d'abord l'opposition plus universelle de la liberté et de la nécessité. Kant a avancé l'opposition dans cette forme sous les antinomies de la raison, et plus précisément comme le troisième conflit des Idées transcendantales. – Je cite sa présentation, à laquelle on a renvoyé plus haut, de façon tout à fait succincte, étant donné que l'essentiel de celle-ci est si simple qu'il n'a pas besoin de discussion étendue, et que la manière d'être des antinomies kantienne s'est trouvée élucidée ailleurs de façon plus élaborée.

Pour expliciter le rapport entre mécanisme et téléologie, Hegel traite d'abord la troisième antinomie de la raison pure, celle-ci qui concerne le rapport de la liberté au déterminisme « mécanique ». Ce n'est que dans un second temps qu'il s'attaquera directement à l'antinomie de la faculté de juger téléologique. Hegel nous rappelle ce qu'il a mentionné dès le début du texte, que l'opposition entre le mécanisme et la téléologie concerne plus généralement l'opposition entre le déterminisme et la liberté. En effet, comme il dit tout de suite, cette opposition a été posée par Kant dans la troisième antinomie de la raison, dans sa *Critique de la Raison pure*. Hegel annonce que sa présentation de l'antinomie sera courte parce qu'il l'a déjà présentée plus tôt dans la *Logique* et plus précisément dans la logique de l'Être à l'introduction de la Quantité (GW 21, 179-189). En plus il a fait la critique de la conception kantienne dans d'autres ouvrages comme par exemple dans *Foi et savoir* (GW 4, 315). Ainsi, il passe à la présentation de l'antinomie.

Die Thesis der hier zu betrachtenden lautet: Die Causalität nach Gesetzen der Natur ist nicht die einzige, aus welcher die Erscheinungen der Welt insgesamt abgeleitet werden können. Es ist noch eine Causalität durch Freyheit zu Erklärung derselben anzunehmen nothwendig.

Die Antithesis: Es ist keine Freyheit, sondern alles in der Welt geschieht lediglich nach der Natur. (Op.cit.)

La **thèse** qui est à considérer ici s'énonce : la causalité selon des lois de la nature n'est pas la seule dont puissent être dérivés tous les phénomènes du monde. Il est nécessaire d'admettre encore, pour les expliquer, une causalité par liberté. L'**antithèse** : Il n'y a pas de liberté, mais tout arrive dans le monde uniquement suivant des lois de la nature.

Hegel cite à la lettre la troisième antinomie. Kant se focalise sur le problème s'il y a des processus qui commencent spontanément ou tout dans le monde est déterminé par des lois de la nature ; le problème alors concerne la possibilité de la liberté. Kant appelle cette antinomie dynamique et il la distingue des deux premières antinomies mathématiques lesquelles concernent la possibilité des limites spatio-temporels du monde et la possibilité de trouver des constituants de matière ultimes.²⁰⁸ Les antinomies mathématiques ont manifesté, selon Kant, l'insuffisance de l'expérience du monde spatio-temporel ; puisque le monde de l'expérience n'a pas de limites déterminées, il doit dépendre d'autre chose. Dans le cas des antinomies dynamiques on peut même suggérer ce que cet autre peut être : la thèse de l'antinomie décrit le monde de l'expérience ; un événement doit être déterminé par d'autres événements antérieurs, tandis que l'antithèse décrit les possibilités inhérentes dans un autre monde ; quelques événements du monde de l'expérience peuvent être commencés spontanément dans un autre monde (ou le même, selon le point de vue). Comme Kant trouve les preuves pour les deux côtés également convaincants, la possibilité de la liberté lui semble établie en principe. Ayant cité les deux thèses de l'antinomie, Hegel passe tout de suite à la preuve de celles-ci.

Der Beweis geht wie bey den übrigen Antinomieen erstens apagogisch zu Werke, es wird das Gegentheile jeder Thesis angenommen; zweytens um das Widersprechende dieser Annahme zu zeigen, wird umgekehrt das Gegentheile derselben, das ist somit, der zu beweisende Satz angenommen, und als geltend vorausgesetzt; - der ganze Umweg des Beweisens konnte daher erspart werden; es besteht in nichts als der assertorischen Behauptung der beyden gegenüberstehenden Sätze. (Op.cit.)

La preuve, comme dans le cas des autres antinomies, opère premièrement de façon apagogique, on admet le contraire de chaque thèse ; deuxièmement, pour montrer le caractère contradictoire de cette hypothèse, on admet à l'inverse et présuppose comme valable le contraire d'elle, qui est ainsi la proposition à prouver ; - tout le détour du prouver pouvait par conséquent se trouver épargné ; il ne consiste en rien d'autre que dans l'affirmation assertorique de deux propositions se faisant face.

Hegel décrit la manière dont Kant opère pour prouver les antinomies. Tout l'argument kantien, aux yeux de Hegel, est en effet circulaire car il présuppose ce qu'il vient prouver. En fait, Hegel explique que Kant essaie de construire une preuve apagogique : il commence la preuve de la thèse assumant que toute chose arrive selon les lois naturelles. Or, ces lois indiquent que toute

²⁰⁸ Pour une analyse détaillée des antinomies, on peut consulter Peter Baumanns (1997, p.737-69).

chose doit avoir une cause suffisante pour qu'elle soit, et qu'elle doit par la suite arriver spontanément. Donc, il présuppose la spontanéité qu'il voulait prouver. Hegel va essayer de détailler ce problème dans les deux prochains paragraphes : d'abord la thèse et ensuite l'antithèse.

*Zum Beweise der Thesis soll nemlich zuerst angenommen werden: es gebe keine andere Causalität, als nach Gesetzen der Natur, d. i. nach der Nothwendigkeit des Mechanismus überhaupt, den Chemismus mit eingeschlossen. Dieser Satz widerspreche sich aber darum, weil das Gesetz der Natur gerade darin bestehe, daß ohne hinreichend **à priori** bestimmte Ursache, welche somit eine absolute Spontaneität in sich enthalte, nichts geschehe; - d. h. die der Thesis entgegengesetzte Annahme ist darum widersprechend, weil sie der Thesis widerspricht. (Op.cit. 157-158)*

Pour la preuve de la thèse, on doit en effet admettre d'abord : il n'y a aucune autre causalité que celle suivant les lois de la nature, c'est-à-dire selon la nécessité du mécanisme en général, le chimisme y étant inclus. Mais cette proposition se contredit pour la raison que la loi de la nature consiste précisément en ce que, sans cause déterminée *a priori* de façon suffisante, qui du coup contiendrait dans soi une spontanéité absolue, rien n'arriverait ; - c'est-à-dire que l'hypothèse opposée à la thèse est contradictoire pour la raison qu'elle contredit à la thèse.

Donc, selon Hegel, Kant suppose que pour chaque état des choses on peut trouver la cause qui l'a produit, c'est-à-dire que les lois de la nature, mécaniques et chimiques, sont la cause d'une série d'événements naturels. Ensuite, il affirme que dans chaque explication l'événement expliqué doit être abordé à travers une cause suffisante ou à travers un événement qui se produit spontanément. En effet, dans le cadre de l'explication d'un certain événement, l'agent où il l'explique est une chose spontanée ou plus originale par rapport à son effet. Or, cela ne change pas le fait que dans une série d'événements naturels on peut demander toujours pour une cause plus large et ainsi de suite et peut être c'est le processus même qui produit cette nécessité.

Zum Behuffe des Beweises der Antithesis solle man setzen: es gebe eine Freyheit als eine besondere Art von Causalität, einen Zustand, mithin auch eine Reihe von Folgen desselben schlechthin anzufangen. Da nun aber ein solches Anfangen einen Zustand voraussetzt, der mit dem vorhergehenden derselben gar keinen Zusammenhang der Causalität hat, so widerspricht es dem Gesetze des Causalität, nach welchem allein Einheit der Erfahrung und Erfahrung überhaupt möglich ist; - d. h. die Annahme der Freyheit, die der Antithesis entgegen ist, kann darum nicht gemacht werden, weil sie der Antithesis widerspricht. (Op.cit. 158)

En vue de la preuve de l'antithèse on devrait poser : il y a une liberté comme une espèce particulière de causalité pour inaugurer purement et simplement un état, par conséquent aussi une série de conséquences de celui-ci. Or, comme un tel acte d'inaugurer présuppose un état qui n'a aucune connexion de causalité avec celui qui précède la liberté, il contredit à la loi de la causalité, selon laquelle seulement est possible l'unité de l'expérience et de l'expérience en général ; - c'est-à-dire que l'hypothèse de la liberté,

qui est à l'encontre de l'antithèse, ne peut se trouver faite parce qu'elle contredit l'antithèse.

Dans la preuve de l'antithèse Kant suppose que tout dans l'expérience doit avoir une cause et ainsi il nie la possibilité de la liberté en général. C'est n'est pas le lieu ici de reprendre le dossier excessivement complexe des antinomies et leurs preuves. Pour Hegel, l'exposé kantien n'est au fond qu'une affirmation tantôt de l'une, tantôt de l'autre des deux thèses. La manque de preuve conclusive lui permet en fin de compte de maintenir une possibilité de principe sous la « liberté ». C'est n'est pas beaucoup mieux, selon Hegel, dans l'antinomie de la faculté de juger téléologique :

Dem Wesen nach kehrt dieselbe Antinomie in der Kritik der teleologischen Urteilskraft als der Gegensatz wieder: daß Alle Erzeugung materieller Dinge nach bloß mechanischen Gesetzen geschieht und daß Einige Erzeugung derselben nach solchen Gesetzen nicht möglich ist. (Op.cit.)

Selon l'essence, cette même antinomie, dans la *Critique de la faculté de juger téléologique*, revient comme l'opposition : que Toute production de choses matérielles arrive selon des lois simplement mécaniques, et que Quelque production de ces choses n'est pas possible selon de telles lois.

Hegel pense que la troisième antinomie de la Critique de la raison est essentiellement liée avec l'antinomie qui se présente dans la *Critique de la faculté du juger* (§70, Ak V, 386) lorsque Kant présente le jugement téléologique. Dans cette antinomie on se demande si tout est expliqué seulement à partir de lois de la mécanique, ou s'il y a besoin d'un autre principe téléologique pour remplir cette explication car les lois de la mécanique ne sont pas suffisantes. Hegel donc résume cette antinomie afin qu'il puisse passer à sa critique.

– Die Kantische Auflösung dieser Antinomie ist dieselbige, wie die allgemeine Auflösung der übrigen; daß nemlich die Vernunft weder den einen noch den andern Satz beweisen könne, weil wir von Möglichkeit der Dinge nach bloß empirischen Gesetzen der Natur kein bestimmendes Princip à priori haben können; – daß daher ferner beyde nicht als objective Sätze, sondern als subjective Maximen angesehen werden müssen; daß ich einerseits jederzeit über alle Naturereignisse nach dem Princip des blossen Naturmechanismus reflectiren solle, daß aber diß nicht hindere, bey gelegentlicher Veranlassung, einigen Naturformen, nach einer andern Maxime, nemlich nach dem Princip der Endursachen, nachzuspüren; - als ob nun diese zwey Maximen, die übrigens bloß für die menschliche Vernunft nöthig seyn sollen, nicht in demselben Gegensatze wären, in dem sich jene Sätze befinden. (Op.cit.)

La solution kantienne de cette antinomie est la même que la solution générale des autres ; à savoir que la raison ne peut prouver ni l'une ni l'autre proposition, parce que nous ne pouvons avoir aucun principe déterminant a priori, à propos de la possibilité des choses, selon des lois de la nature simplement empiriques ; - que par conséquent en outre toutes deux doivent se trouver regardées, non pas comme des propositions objectives, mais

comme des maximes subjectives ; que d'un côté moi, je doive en tout temps réfléchir sur tous les événements naturels selon le principe du simple mécanisme naturel, mais que cela n'empêche pas, à la faveur d'une instigation occasionnelle, de se mettre en quête de formes naturelles selon une autre maxime, à savoir selon le principe des causes finales ; - comme si maintenant ces deux maximes, qui au demeurant doivent être simplement nécessaires à la raison humaine, n'étaient pas dans la même opposition dans laquelle se trouvent ses propositions.

Bien que la troisième antinomie considérât la possibilité de l'activité libre dans un univers déterministe, la deuxième antinomie de la *Critique de la faculté de juger* considère la possibilité de la « finalité interne » des êtres naturels. D'un côté, la première *Critique* dénie la possibilité de toute activité finale dans la nature, mais de l'autre côté il y a des phénomènes qui exigent cette catégorisation. La solution que donne Kant est que cette antinomie ne s'appuie pas aux objets eux-mêmes, mais aux maximes qu'on applique lorsqu'on cherche à expliquer ces phénomènes. On pense qu'on pourra expliquer l'objectivité suivant les lois de la mécanique, mais parfois on est obligé d'avoir recours aux explications finalistes. Aux yeux de Hegel, ce déplacement du problème n'est pas satisfaisant. Ici, la solution kantienne consiste dans une subjectivation du conflit. Si la détermination mécaniste et la téléologie ne sauraient coexister dans les objets, Kant semble supporter qu'elles peuvent cohabiter dans les maximes objectives qui guident la recherche. Hegel insiste sur le fait qu'objectifs ou subjectifs, ces deux principes se contredisent toujours. Or, la présence d'une contradiction semble bien exiger quelque solution, que ce soit sur le plan objectif ou sur le plan subjectif.

La question donc qui revient est celle-ci : lequel des deux principes a plus de vérité en lui-même ? Mais ne nous laissons pas se tromper par le caractère péremptoire de la question. Hegel ne veut pas dire que l'un doit être rejeté au profit de l'autre. La question de Hegel vise bien plutôt l'articulation entre le mécanisme et la téléologie.

– Es ist, wie vorhin bemerkt, auf diesem ganzen Standpunkte dasjenige nicht untersucht, was allein das philosophische Interesse fodert, nemlich welches von beyden Principien an und für sich Wahrheit habe; für diesen Gesichtspunkt aber macht es keinen Unterschied, ob die Principien als objective, das heißt hier, äusserlich existirende Bestimmungen der Natur, oder als blosse Maximen eines subjectiven Erkennens betrachtet werden sollen; - es ist vielmehr diß ein subjectives, d. h. zufälliges Erkennen, welches auf gelegentliche Veranlassung die eine oder andere Maxime anwendet, je nachdem es sie für gegebene Objecte für passend hält, übrigens nach der Wahrheit dieser Bestimmungen selbst, sie seyen beyde Bestimmungen der Objecte oder des Erkennens, nicht fragt. (Op.cit.)

Comme on l'a remarqué auparavant, en tout ce point de vue on n'a pas recherché ce qu'exige seulement l'intérêt philosophique, à savoir lequel des deux principes a en et pour soi vérité ; mais pour ce point de vue cela ne fait pas de différence que les principes

doivent se trouver considérés comme des déterminations de la nature objectives, c'est-à-dire ici existant extérieurement, ou comme de simples maximes d'une connaissance subjective ; - c'est là plutôt une connaissance subjective, c'est-à-dire contingente, qui sur instigation occasionnelle applique l'une ou l'autre maxime, selon qu'ils les tient pour adéquates pour des objets donnés, et au demeurant ne pose pas question sur la vérité de ces déterminations elles-mêmes, qu'elles soient toutes deux déterminations des objets ou de la connaissance.

En effet, ce qui pose vraiment un intérêt pour la philosophie c'est de savoir lequel de ces deux principes contient en lui la vérité. Or, de ce point de vue, il n'est pas important de considérer ces principes comme des exigences objectives ou subjectives. Aux yeux de Hegel, Kant fait bien de distinguer dans les domaines de l'expérience. Le modèle mécanique explique adéquatement le monde objectif, mais il ne se rend pas compte que ce modèle doit nécessairement se réaliser dans un objet qui contient en lui quelque finalité. Ainsi, les lois de la physique ne restent jamais que des lois descriptives, abstraites, mais elles se réalisent toujours dans un dispositif expérimental et finalement dans une machine. De ce point de vue, c'est toujours la technique qui manifeste la vérité du mécanisme. Dès lors, le point de vue adopté par Kant reste attaché à un subjectivisme de la connaissance. Ceci lui fait manquer un aspect essentiel du savoir scientifique moderne : la dépendance d'un dispositif technique.

So ungenügend daher die Kantische Erörterung des teleologischen Princips in Ansehung des wesentlichen Gesichtspunkts ist, so ist immer die Stellung bemerkenswerth, welche Kant demselben gibt. Indem er es einer reflectirenden Urtheilskraft zuschreibt, macht er es zu einem verbindenden Mittelgliede zwischen dem Allgemeinen der Vernunft und dem Einzelnen der Anschauung; - er unterscheidet ferner jene reflectirende Urtheilskraft von der bestimmenden, welche letztere das Besondere bloß unter das Allgemeine subsumire. Solches Allgemeine, welches nur subsumirend ist, ist ein abstractes, welches erst an einem andern, am Besondern, concret wird. (Op.cit. 159)

Si insatisfaisant que soit par conséquent, la discussion kantienne du principe téléologique eu égard du point de vue essentiel, autant toujours est digne d'intérêt la place que Kant donne à ce même. En l'attribuant à une faculté de juger réfléchissante, il en fait un intermédiaire liant entre l'universel de la raison et le singulier de l'intuition ; - il distingue en outre cette faculté de juger réfléchissante de la faculté de juger déterminante, cette dernière subsumant simplement le particulier sous l'universel. Un tel universel, qui n'est que subsumant, est quelque chose d'abstrait, qui ne devient concret qu'en un autre, le particulier.

Néanmoins, même si Kant n'arrive pas à déchiffrer le lien essentiel entre la causalité et la finalité, il reste quand même quelqu'un qui a bien compris la nécessité du principe téléologique. Si Hegel n'apprécie pas la façon dont Kant mène ses « preuves », il souligne l'intérêt philosophique de la façon dont Kant situe le problème de la téléologie. Il se situe au niveau de la faculté de juger, c'est-à-dire du jugement déterminant et du jugement réfléchissant (*KrU*,

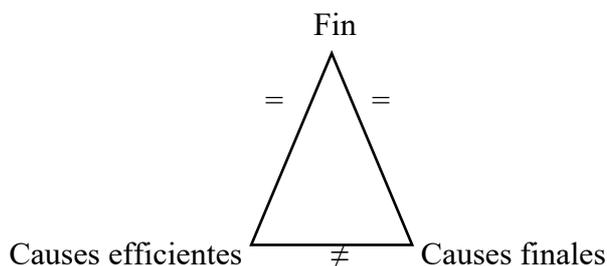
§69 et Introduction). Détermination et réflexion concernent également la spécification du Concept. Tant qu'on maintient la conception abstraite du concept comme le fait Kant, il reste forcément un hiatus entre l'abstraction et la singularité. Chez Kant, ce hiatus apparaît du côté du jugement réfléchissant, celui qui doit aborder le concept abstrait qui correspond à une singularité sensible donnée. Or, Hegel relève que Kant comble ce hiatus par le principe téléologique. Et même si sa restriction à la seule réflexion et au sens seulement subjectif que Kant lui concède reste, pour Hegel, l'indice d'un manque au niveau de l'analyse logique, il n'en reste pas moins le mérite d'avoir correctement situé le problème de la finalité au niveau de la spécification conceptuelle. Donc, Kant a posé en effet un terme qui médiatise entre le caractère universel de la raison et la singularité de l'intuition. Alors que, dans le jugement déterminant on spécifie une règle abstraite donnée en la sous-divisant en espèces. En revanche, dans le jugement réfléchissant on commence par le particulier pour trouver une règle générale à laquelle on peut le subsumer. Cette réflexion pose problème dès lors que ce particulier est un terme singulier, un objet sensible. Les objets sensibles contiennent une infinité de détermination, ils sont déterminables *in indefinitum* comme Kant le précise dans la *Critique de la raison pure* (Ak III, 351, 15-21). Ainsi, on voit bien alors que ce jugement reste une activité qui rassemble plutôt à un art qu'à une activité scientifique, comme on ne peut pas établir une règle mécanique de subsomption du singulier ; d'où chez Kant l'introduction du schématisme. Quand Hegel parle ici du rapport entre le concept et la fin, il le fait d'une manière différente. Il interprète la spécification du concept, sa singularisation comme un principe intrinsèque au concept et l'identifie avec la finalité. Celle-ci n'a plus le même sens que dans la tradition.

Der Zweck dagegen ist das concrete Allgemeine, das in ihm selbst das Moment der Besonderheit und Aeusserlichkeit hat, daher thätig, und der Trieb ist, sich von sich selbst abzustossen. (Op.cit.)

La fin, en revanche, est l'universel concret, qui a dans lui-même le moment de la particularité et extériorité, par conséquent est actif et est la pulsion à se repousser de lui-même.

Pour Hegel, la finalité se définit donc directement comme principe de spécification. Ce principe a été établi dans la logique du concept. Nous l'avons décrit plus haut à l'aide du triangle conceptuel. Le concept ne peut pas se penser autrement que comme spécification. Il est donc finalité. Nous pouvons reformuler pourtant le triangle conceptuel à l'aide de la terminologie de la causalité finale et efficiente. Posons l'extrémité universelle du concept comme la fin. Le propre de l'universel est de se réaliser ; l'universel est donc *cause finale*. Mais la réalité du concept vient d'être désignée comme mécanique (et chimique), et cause efficiente (dans ce

sens précis). Nous pouvons représenter cette constellation dans le schéma triangulaire que voici :



Ici, en tant qu'universel concret, la fin se singularise ; elle est objet, un être qui se présente sous la forme de l'immédiateté. Ainsi le rapport de la subsumption se renverse. Au départ, on considère le terme universel comme abstrait par rapport à quelque corrélat objectif. Ici, c'est le corrélat objectif qui prend la place du terme universel en tant qu'il se spécifie et se concrétise. La cause efficiente lui sert d'intermédiaire qui le médiatise avec lui-même dans un rapport qui dès lors apparaît comme *téléologique* parce que son résultat est en même temps présupposé. En tant qu'il se médiatise avec lui-même, le terme universel se reproduit et se maintient. Il est la vérité de la chose, puisque – nous l'avons dit déjà – il se maintient au réel et ce qui se maintient dans la réalité est *τέλος*. Or, maintenant, si on se demande quel type d'objet constitue la fin, nous allons voir qu'il n'est rien qu'une activité auto-déterminante, donc une activité qui tout en se rapportant à son autre se reproduit soi-même. Or, même si la finalité est donc le mouvement d'auto-spécification et pourtant de réalisation du concept, ce mouvement apparaît comme le rapport à une extériorité mécanique. Dans ce sens, l'unité du concept avec lui-même et sa réalité extérieure sont distinguées fonctionnellement. Dans la mesure où le concept est considéré en lui-même, il n'est pas extérieur à lui et donc pas réel ; dans la mesure où il est réel (réalité mécanique), il n'est pas réfléchi en lui-même. C'est pourquoi Hegel dit que la tendance de l'un vers l'autre est *Trieb*, « pulsion ». Le concept doit devenir réalité technique. La technique est toujours-déjà l'être-là du concept. Tout moyen qu'elle est, elle se pose comme fin, comme l'être-là auto-reproducteur du concept.

Der Begriff ist als Zweck allerdings ein objectives Urtheil, worin die eine Bestimmung das Subject, nemlich der concrete Begriff als durch sich selbst bestimmt, die andere aber nicht nur ein Prädicat, sondern die äusserliche Objectivität ist. (Op.cit.)

Le concept est comme fin en tout cas un jugement objectif, où l'une des déterminations est le sujet, à savoir le concept concret en tant que déterminé par lui-même, tandis que l'autre n'est pas seulement un prédicat, mais l'objectivité extérieure.

Le schéma général de la téléologie selon Hegel constitue un déplacement massif par rapport à la téléologie traditionnelle. Hegel est loin de la restituer. Il ne nous explique pas comment le concept abstrait peut devenir cause de l'être-là d'une chose. La fin au sens hégélien n'est pas l'idée que l'artisan se fait de son ouvrage avant de l'exécuter. La téléologie hégélienne rappelle tout simplement que le concept est toujours-déjà réel, et ceci de par sa nature de concept, en tant que celui-ci se spécifie. La téléologie n'est rien de plus ni de moins que la position explicite de cette structure. Le concept s'appelle une fin dans la mesure où la réalité est forcément la sienne. Et plus précisément, on appelle fin le concept d'une réalité lorsque l'être de cette réalité est médiatisé par un moyen. Pour qu'il puisse y avoir des moyens, il faut qu'il y ait des rapports mécaniques (et chimiques) aptes à médiatiser la réalité de quelque chose. Le concept comme fin est un jugement objectif. Car il dit tout droit son objectivité. Le sujet de ce jugement c'est le concept dans sa concrétude. Le prédicat est sa réalité objective. Donc, dans la mesure où la fin a la forme d'un sujet qui se rapporte à un objet, elle est un jugement objectif. En effet, la fin se place à l'encontre du monde objectif qu'il s'agit de transformer ; elle est donc séparée de l'extériorité. Or, ce jugement n'est pas formel dans le sens où à la place du sujet et du prédicat on a des variables, mais c'est un jugement tel que nous l'avons décrit : un partage originaire de l'activité de la fin qui se scinde en une subjectivité et à une extériorité. Le singulier (fin) se réfère ainsi à un universel (extériorité).

Aber die Zweckbeziehung ist darum nicht ein reflectirendes Urtheilen, das die äusserlichen Objecte nur nach einer Einheit betrachtet, als ob ein Verstand sie zum Behuf unsers Erkenntnißvermögens gegeben hätte, sondern sie ist das an und für sich seyende Wahre, das objectiv urtheilt, und die äusserliche Objectivität absolut bestimmt.
(Op.cit.)

Mais le rapport de finalité n'est pas pour autant un jugement réfléchissant qui ne considère les objets extérieurs que selon une unité, comme si un entendement les avait donnés pour l'usage de notre faculté de connaître, mais il est le vrai étant en et pour soi qui juge objectivement et détermine absolument l'objectivité extérieure.

Donc, le rapport de finalité n'est pas un jugement réfléchissant qui considère les objets extérieurs comme des étants créés par une puissance supérieure comme Kant l'avait décrite. Selon Hegel, l'objectivité ne constitue pas un étant extérieur et indifférent qui se donne à notre connaissance. Le rapport téléologique ne fait qu'explicitement ce que l'objet, c'est-à-dire le modèle, est nécessairement. Et l'apport de Hegel par rapport à Kant consiste en ceci qu'il découvre le caractère foncièrement téléologique du modèle scientifique, c'est-à-dire de l'objet au sens kantien que celui-ci avait vu bon au contraire d'*opposer* à l'objectivité mécanique. Que l'objet soit d'emblée une entité téléologique ressort de son caractère de modèle. Un modèle est

construit à dessein pour anticiper l'expérience de telle façon qu'elle puisse ensuite entrer dans une formalisation qui permet à son tour d'approfondir ladite anticipation méthodique. Il n'y a pas de modélisation et donc pas d'objectivation scientifique sans cette anticipation méthodique, c'est-à-dire sans un cadre téléologique. Le rapport de finalité s'impose dès lors que l'objectivité est une unité modélisée, et de ce point de vue, la réalisation d'une fin peut manifester l'efficacité de cette modélisation.

Die Zweckbeziehung ist dadurch mehr als Urtheil, sie ist der Schluß des selbstständigen freyen Begriffs, der sich durch die Objectivität mit sich selbst zusammenschließt. (Op.cit.)

Le rapport de finalité et de ce fait plus que jugement, il est le syllogisme du concept libre subsistant par soi qui se syllogise avec lui-même par l'objectivité.

La téléologie est jugement : elle pose le concept comme réel. En ce sens, elle correspond au jugement du concept qui dit l'adéquation d'un concept avec lui-même et donc sa réalité. En cela, il se distingue du chimisme dont Hegel avait dit aussi qu'il est jugement. Le chimisme est jugement en tant que scission originaire de l'objet. La téléologie est jugement en tant qu'adéquation du concept à sa réalité. Mais le jugement du concept est déjà syllogisme. En effet, le concept y est devenu égale à soi grâce à la médiation syllogistique. Le concept est réel, parce que la réalité est objet. Le concept se réalise dans l'objet moyen dans la mesure où le moyen se renverse en fin, autrement dit, dans la mesure où il se présuppose toujours-déjà. Le rapport de finalité n'est pas seulement un jugement. Dans la mesure où la fin médiatise le rapport du concept avec le monde réel, ce rapport constitue un syllogisme dont la médiation restitue l'unité de l'objectivité. Or, comme nous avons montré, le résultat du syllogisme n'est rien que l'objectivité elle-même. Par conséquent, le rapport de finalité concerne la réalisation du modèle dans l'objectivité.

Der Zweck hat sich als das Dritte zum Mechanismus und Chemismus ergeben; er ist ihre Wahrheit. Indem er selbst noch innerhalb der Sphäre der Objectivität, oder der Unmittelbarkeit des totalen Begriffs steht, ist er von der Aeusserlichkeit als solcher noch afficirt, und hat eine objective Welt sich gegenüber, auf die er sich bezieht. (Op.cit.)

La fin s'est produite comme le troisième terme par rapport au mécanisme et au chimisme ; elle est leur vérité. En tant qu'elle se tient elle-même encore à l'intérieur de la sphère de l'objectivité ou de l'immédiateté du concept total, elle est encore affectée de l'extériorité comme telle, et a en face d'elle un monde objectif auquel elle se rapporte.

Dans la mesure où la fin présuppose que l'objectivité est déjà modélisée ainsi elle arrive comme troisième terme après le mécanisme et le chimisme et elle en est la vérité. Or, comme réalisation du modèle mécanique et du modèle chimique, la fin garde toujours son rapport à l'extériorité.

Par conséquent elle présuppose toujours un monde objectif auquel elle se rapporte. En effet, la technique est la réalisation dans le monde des lois naturelles, des lois physico-chimiques posées par la science. La dialectique qui suivra dépend essentiellement de l'extériorité que Hegel identifie ici dans la téléologie et dont il semble suggérer qu'elle est le résidu du mécanisme et du chimisme dans la téléologie. Il peut être question ici d'un résidu parce que le concept semble dorénavant avoir restitué son auto-suffisance et autarcie. La téléologie est la réalité du concept posé. Mais cette réalité n'est autre que celle de l'objet qui à son tour est *réalité* du concept grâce à l'extériorité structurelle qui en régit le fonctionnement. Comme la téléologie n'est rien d'autre que la description de l'objet en tant qu'il est, de fait, réalité d'un concept, l'extériorité structurelle de l'objectivité reste l'élément dans lequel les rapports téléologiques doivent être présentés et pensés. Tant que cette extériorité persiste, il peut être question de téléologie. Leur résorption nous ferait passer dans le domaine de l'idée de la vie.

Nach dieser Seite erscheint die mechanische Causalität, wozu im Allgemeinen auch der Chemismus zu nehmen ist, noch bey dieser Zweckbeziehung, welche die äusserliche ist, aber als ihr untergeordnet, als an und für sich aufgehoben. (Op.cit.)

Selon ce côté la causalité mécanique, par rapport à quoi de façon générale il faut prendre aussi le chimisme, apparaît encore par ce rapport de finalité, qu'est le rapport de finalité extérieur, mais comme subordonnée à elle, comme en et pour soi relevée.

Par conséquent, dans la mesure où la fin se rapporte toujours à l'extériorité, la causalité mécanique (et chimique) reste encore active. Or, elle devient désormais instance du rapport de finalité. Elle figure comme moyen terme dans la médiation téléologique. En effet, pour qu'il y ait téléologie et finalité, il faut qu'entre l'idée d'une fin et sa réalisation s'interpose un moyen, dont l'efficacité présuppose une mécanique ou un chimisme, bref des mécanismes qui, utilisés à bonne fin amènent le résultat. Sans cet intermédiaire l'effet d'un concept sur la réalité serait spontané. La mécanique n'est donc pas abolie, mais conservée en se déplaçant. Ce déplacement produit une nouvelle signification de la causalité mécanique qui est subordonnée à un cadre de finalité.

Was das nähere Verhältniß betrifft, so ist das mechanische Object als unmittelbare Totalität gegen sein Bestimmteyn, und damit dagegen, ein Bestimmendes zu seyn, gleichgültig. Diß äusserliche Bestimmteyn, ist nun zur Selbstbestimmung fortgebildet, und damit der im Objecte nur innere, oder was dasselbe ist, nur äussere Begriff, nunmehr gesetzt; der Zweck ist zunächst eben dieser dem mechanischen äusserliche Begriff selbst. (Op.cit.)

En ce qui concerne la relation plus précise, l'objet mécanique est, en tant que totalité immédiate, indifférent à l'égard de son être-déterminé, et du même coup à l'égard du fait d'être un déterminant. Cet être-déterminé extérieur est maintenant formé en auto-

détermination, et ainsi le concept seulement intérieur à l'objet, ou ce qui est la même chose, seulement extérieur, est désormais posé ; la fin est d'abord justement ce concept même qui est extérieur au mécanisme.

Hegel précise encore le rapport de finalité avec la causalité mécanique. Nous avons vu dans le chapitre consacré au mécanisme que ce qui caractérise un objet mécanique c'est son indifférence par rapport à sa détermination. Si on transfère ce caractère maintenant à une relation finalisée, l'objet mécanique ne reste pas seulement indifférent par rapport à la détermination qu'il reçoit, mais aussi par rapport à la détermination qu'il transmet. En effet, une machine est rassemblée en utilisant des parties différentes. Chaque partie est indifférente par rapport à l'autre et indifférente par rapport au fait que sa fonction permet le fonctionnement de l'ensemble de la machine. Par conséquent, dans la mesure où la fin contient en elle la détermination mécanique, elle est complètement externe à l'objet mécanique (à la machine). Mais on peut dire avec le même droit qu'elle lui est interne, c'est-à-dire cachée en lui. Au départ, la fin apparaît donc comme un terme à part, séparable de sa réalité technique. C'est ce concept d'une fin qui est extérieure à l'objet technique ou bien caché en son intérieur que Hegel appellera ici une fin « subjective », c'est-à-dire une fin isolable contre sa réalité technique. Cette subjectivité de la fin n'est pas sa forme la plus achevée. Mais c'est une forme de la figure logique de la finalité qui ne peut pas ne pas s'imposer à notre réflexion.

So ist der Zweck auch für den Chemismus das Selbstbestimmende, welches das äusserliche Bestimmte, durch welches er bedingt ist, zur Einheit des Begriffes zurückbringt. (Op.cit.)

Ainsi la fin est aussi pour le chimisme l'autodéterminant qui ramène le devenir-déterminé extérieur, par lequel elle est conditionnée, à l'unité du concept.

La même chose vaut aussi pour le modèle chimique. Nous avons vu que le processus chimique est plus spontané que celui du mécanisme, mais lui aussi dépend de l'extériorité pour commencer. Ainsi, on peut utiliser de la même manière le modèle chimique pour accomplir un but extérieur.

– Die Natur der Unterordnung der beyden vorherigen Formen des objectiven Processes ergibt sich hieraus; das Andere, das an ihnen in dem unendlichen Progreß liegt, ist der ihnen zunächst als äusserlich gesetzte Begriff, welcher Zweck ist; der Begriff ist nicht nur ihre Substanz, sondern auch die Aeusserlichkeit ist das ihnen wesentliche, ihre Bestimmtheit ausmachende Moment. Die mechanische oder chemische Technik bietet sich also durch ihren Charakter, äusserlich bestimmt zu seyn, von selbst der Zweckbeziehung dar, die nun näher zu betrachten ist. (Op.cit. 159-160)

La nature de la subordination des deux formes précédentes du processus objectif se dégage de tout cela ; l'autre qui se trouve en elles dans le progrès infini est le concept

d'abord posé comme extérieur à elles, qui est fin ; le concept n'est pas seulement leur substance, mais c'est aussi l'extériorité qui est pour elles le moment essentiel constituant leur détermination. La technique mécanique ou chimique, par son caractère d'être extérieurement déterminée, s'offre donc d'elle-même au rapport de finalité, qui maintenant est à considérer de plus près.

On voit donc dans quel sens ces deux modèles sont subordonnés à l'activité de la fin. Nous allons voir par la suite comment ce rapport devient explicite et comment il s'intègre dans le plan d'un progrès technique. En tout cas, une fois que le modèle est subordonné à une fin il devient moyen pour sa réalisation. Ainsi, la fin est d'abord seulement l'unité conceptuelle de l'objectivité extérieure. Or, l'extériorité n'est pas seulement la façon d'être du modèle, mais aussi la détermination qui partage avec l'objectivité. Par conséquent, l'activité de la fin peut utiliser les processus physico-chimiques d'une manière extérieure, c'est-à-dire pour se réaliser dans l'extériorité. Sur ce point Hegel devient explicite, les modèles mécanique et chimique sont conçus comme des applications techniques. Hegel parle ici de la technique. Ainsi, les innovations techniques utilisent des capacités et des méthodes qui sont inhérentes aux lois et aux phénomènes naturelles ; elles sont les applications de la connaissance produite par celles-ci et comme telles elles présentent la structure générale de la téléologie.

4.1 La fin subjective

Nous avons vu que le rapport de finalité dépasse les sphères du mécanisme et du chimisme parce qu'il les utilise comme moyens en vue d'une fin. Ce rapport construit la possibilité d'utiliser le processus mécanique et le processus chimique d'une manière extérieure. En effet, la technique, par exemple, utilise ces processus décrits par les modèles mécaniques et chimiques, pour les appliquer à son produit, l'objet technique. La technique est alors marquée par la finalité. La question qui se pose alors est de savoir quel est le sens de cette finalité. Qu'est-ce qu'une fin ? Par quoi une fin se constitue-t-elle ?

Hegel commence son exposé en déterminant la fin comme subjective, c'est-à-dire par la description d'un processus qui commence avec une décision (*Entschluss*). Ce processus présente une similarité manifeste avec le début de la « Doctrine du Concept ». En effet le concept, comme capacité de s'autodéterminer, aboutit à un objet-modèle (le concept singulier concret) qui est capable à modéliser la réalité. Or, le processus de l'objectivité (le mécanisme et le chimisme) nous a montré que le modèle est différent par rapport à ce qu'il modélise. Pour cette raison la réalité lui est extérieure. Par conséquent, ce que nous cherchons maintenant c'est de savoir par laquelle manière le concept en tant que fin se rapporte à la réalité.

Der subjective Begriff hat in der Centralität der objectiven Sphäre, die eine Gleichgültigkeit gegen die Bestimmtheit ist, zunächst den negativen Einheitspunkt wieder gefunden und gesetzt; in dem Chemismus aber die Objectivität der Begriffsbestimmungen, wodurch er erst als concreter objectiver Begriff gesetzt ist. (Op.cit. 160)

Le concept subjectif a d'abord trouvé à nouveau et posé le point d'unité négatif dans la centralité de la sphère objective, qui est une indifférence à l'égard de la détermination ; mais dans le chimisme il a trouvé l'objectivité des déterminations conceptuelles par quoi seulement il est posé comme concept concret objectif.

Comme la notion de la fin (*Zweck*) constitue le dernier paradigme de l'objectivité, nous voyons que nous devons l'utiliser pour définir le sens de la finalité. La téléologie c'est le paradigme qui englobe les deux modèles précédents. Ainsi, chaque modèle réalise un rapport entre le concept et la réalité. Dans le mécanisme, nous avons vu que l'objet est l'hypostase du concept et ainsi il coïncide avec le concept. Cette coïncidence est articulée comme extériorité. D'abord, l'objet est extérieur et indifférent par rapport à la détermination universelle, et ensuite il s'organise à partir de cette détermination, à savoir autour d'un objet central. L'objectivité centrale est ainsi le concept subjectif, lequel se pose comme principe autodéterminant et de cette manière, il organise l'unité du système mécanique. Or, ce point d'unité est « négatif », car malgré le fait qu'il coïncide avec le concept, il se distingue de lui en tant qu'extérieur à lui. L'extériorité, comme nous l'avons remarqué, est un opérateur logique par lequel Hegel organise les termes dans un espace logique. En revanche, dans le chimisme, l'objet est entièrement habité par le concept. Par conséquent, il est scindé en lui-même. En ce sens précis, nous l'avons vu, il est *Trieb*. Dans le chimisme l'objet est en lui-même le concept, car il se scinde comme lui. Pour cette raison sa configuration ne lui vient pas de l'extérieur, comme c'était le cas dans le mécanisme. En revanche, il y a une tendance propre aux objets à s'interagir. L'objet dans le chimisme va vers un processus auto-modifiant et donc autodéterminant.

Jusqu'à présent le concept a été hypostasié, alors que dans la téléologie c'est l'acte de l'hypostase qui est thématiqué. La téléologie ne constitue pas un nouveau modèle, mais elle aborde le modèle en tant que tel. Car le modèle est son application technique. Or, la fin est le concept en lui-même subjectif, c'est-à-dire posé d'abord par la réflexion comme étant extérieur à l'objet. Mais, nous avons dit que la fin inclut sa réalisation dans l'objet. Dès lors, dans le cadre de l'objectivité, l'équation du concept (fin) à l'objet se trouve sous la présupposition de leur inéquation. Ainsi, la fin est d'abord « subjective », c'est-à-dire extérieure à la réalité objective, i.e. elle est sa réalité technique.

Seine Bestimmtheit oder sein einfacher Unterschied hat nunmehr an ihm selbst die Bestimmtheit der Aeusserlichkeit, und seine einfache Einheit ist dadurch die sich von sich selbst abstossende und darin sich erhaltende Einheit. (Op.cit.)

Sa détermination ou sa différence simple a désormais en lui-même la détermination de l'extériorité, et son unité simple est par là l'unité se repoussant d'elle-même et, dans cette répulsion, se conservant.

Dans la mesure où dans la téléologie, le concept inclut sa réalisation dans l'objet alors, il a comme détermination son rapport à l'extérieur. Or, ce rapport est marqué par l'inégalité entre le concept et ce qui se trouve en dehors de lui. Par conséquent l'unité du concept est rapport à soi négatif, il se nie lui-même se repoussant (*abstossende*) vers son extérieur. Par cela, l'autonomie et l'auto-suffisance du concept que nous avons trouvées après le chimisme est toujours marquée par l'extériorité. Le rapport du concept à l'extériorité est le résidu du mécanisme et du chimisme dans la téléologie. En effet, la téléologie dépend essentiellement de l'extériorité. En ce sens-là le concept est « subjectif », car il est extérieur à la réalité à laquelle il se réfère seulement. Néanmoins, son acte de se nier n'est pas dispersion devant une force extérieure, car il garde son unité. Il est acte de se détacher de soi parce qu'il est unité négative, c'est-à-dire une totalité qui s'autodétermine. Par conséquent le concept subjectif n'est pas divisé par une force externe, mais il a la liberté de se détacher et de faire retour à soi (*Gegenstoß*). Ainsi il se conserve en gardant l'extériorité comme sienne, à savoir comme tendance et pulsion vers son autre (l'extérieur).

Der Zweck ist daher der subjective Begriff als wesentliches Streben und Trieb sich äusserlich zu setzen. (Op.cit.)

La fin est par conséquent le concept subjectif comme tendance et pulsion à se poser extérieurement.

La fin est ainsi posée comme la réalité du concept subjectif. Or, malgré le fait que la fin est le mouvement de la réalisation du concept, c'est-à-dire de son auto-spécification, ce mouvement apparaît comme rapport à une extériorité mécanique et chimique. Pour cette raison, l'unité du concept avec soi-même et sa réalité extérieure sont distinguées d'une manière fonctionnelle. Dès lors, le concept pris en lui-même n'est pas extérieur à lui et par conséquent pas réel. En revanche, quand on le pense comme réel, à savoir comme réalité mécanique ou chimique, il n'est pas réfléchi en lui-même et donc extérieur. La tendance entre ces deux moments conceptuels, Hegel l'appelle « pulsion ». La fin se présente donc essentiellement comme

tendance et comme pulsion à s'extérioriser.²⁰⁹ Ainsi, le concept subjectif, en s'extériorisant, prend la forme d'un objet, il devient objet technique.

Er ist dabey dem Uebergehen entnommen. Er ist weder eine Kraft, die sich äussert, noch eine Substanz und Ursache, die in Accidenzen und Wirkungen sich manifestirt. (Op.cit.)

Elle est, en cela, soustraite au passage à autre chose. Elle n'est ni une force qui s'extériorise, ni une substance et cause qui se manifeste dans des accidents et des effets.

Puisque le concept de la fin a en lui-même la détermination de l'extériorité, il se pose en tant qu'objet. Comme nous avons déjà souligné – et Hegel ici l'affirme – dans la sphère conceptuelle il n'y a plus le mouvement de passage qui correspond plutôt à la « Logique de l'Être ». En revanche le principe de cette finalité « subjective » est de se poser comme un étant. Or, l'origine de cet étant ne vient pas d'une finalité transcendante, et il n'est pas non plus une substance qui ne se présente pas en tant que tel mais seulement à travers ses effets. La finalité « subjective » se comporte plutôt comme *causa sui*, car son produit n'est pas un objet différent d'elle.

Die Kraft ist nur ein abstract inneres, indem sie sich nicht geäussert hat; oder sie hat erst in der Aeusserung, zu der sie sollicitirt werden muß, Daseyn; eben so die Ursache und die Substanz; weil sie nur in den Accidenzen und in der Wirkung Wirklichkeit haben, ist ihre Thätigkeit der Uebergang, gegen den sie sich nicht in Freyheit erhalten. (Op.cit.)

La force est seulement un intérieur abstrait quand elle ne s'est pas extériorisée ; ou bien elle a un être-là seulement dans l'extériorisation à laquelle elle doit être sollicitée ; de même la cause et la substance ; parce qu'elles n'ont réalité que dans les accidents et dans l'effet, leur activité est le passage à l'égard duquel elles ne se maintiennent pas en liberté.

La question qui se pose alors est de savoir ce qu'elle est une force qui ne s'exerce pas. Une force n'est force que par sa capacité d'anéantir toute autre force et en ce sens son faire est essentiellement absolu. Or, cette mise en réserve de la force dans la forme objectivée de la finalité subjective sera à la fois la négation et la conservation de l'absolu de la force : négation, dans la mesure où la force ne s'exerce pas, car elle est en paix dans le concept de la fin qui la désigne ; et conservation, puisqu'elle peut être sollicitée. La même chose vaut aussi pour la

²⁰⁹ Nous savons depuis la psychanalyse que d'abord, il y a la pulsion qui est un soubassement, et ensuite le désir qui est l'élaboration signifiante qui s'élève dessus. Alors la pulsion doit entrer dans le royaume du désir et être gratifiée dans la mesure du possible à l'intérieur de cet ensemble signifiant. On pourrait donc vraiment imaginer un étagement entre les deux. En revanche, Hegel nous donne l'impression que c'est l'inverse. Contrairement à la théorie freudienne, Hegel pense la pulsion à partir de la téléologie. Nous avons vu dans le chimisme qu'un objet se dirige vers un but, non plus par une force extérieure, mais par soi-même, sous sa propre puissance, pour ses propres raisons. La force qui conduit le processus chimique se trouve aux objets eux-mêmes et Hegel la nomme pulsion (*Trieb*) et le moment où il l'introduit, il introduit en même temps un schéma téléologique. Quand la tendance de l'objet se développe, il ne peut éviter d'entrer dans cette structure, qui est une structure téléologique et le *Trieb* d'abord, n'est rien d'autre que le caractère téléologique de cette structure-là. C'est quelque chose qui pousse vers une fin.

cause et la substance. Comme leur manifestations leur est extérieure, cette activité est relevée et pour cette raison elles ne sont pas libres, c'est-à-dire qu'elles ne s'autodéterminent pas. En effet, nous avons vu que la substance est telle grâce à ces accidents. De même, la cause a un sens seulement par rapport à un effet. Ces deux catégories de la réflexion sont encore hypostasiées, elles sont donc seulement des représentations. Or, si on considère la fin comme une force, elle doit aussi s'extérioriser, sinon cette force reste abstraite, sans rapport à l'extériorité. En tout cas, Hegel a souligné dès le début du chapitre que la fin ne concerne pas une force transcendante, ni une substance. En revanche, la fin est le concept en tant qu'il se réalise dans l'objectivité.

Der Zweck kann wohl auch als Kraft und Ursache bestimmt werden, aber diese Ausdrücke erfüllen nur eine unvollkommene Seite seiner Bedeutung; wenn sie von ihm nach seiner Wahrheit ausgesprochen werden sollen, so können sie es nur auf eine Weise, welche ihren Begriff aufhebt; als eine Kraft, welche sich selbst zur Aeusserung sollicitirt, als eine Ursache, welche Ursache ihrer selbst, oder deren Wirkung unmittelbar die Ursache ist. (Op.cit.)

La fin peut aussi bien se trouver déterminée comme force et cause, mais ces expressions n'investissent qu'un aspect incomplet de sa signification ; quand elles doivent être énoncées par elle selon sa propre vérité, elles ne le peuvent que d'une manière qui relève leur concept ; comme une force qui se sollicite elle-même ou dont l'effet est immédiatement la cause.

Néanmoins, on peut toujours décrire la finalité en des termes semblables. En effet, la fin subjective apparaît d'abord comme étant extérieure à la réalité. Mais étant donné que la finalité subjective est, en même temps, le concept autonome, elle se réfléchit en elle-même. Par conséquent chaque tentative à décrire la fin subjective en la subsumant sous un schéma cause-effet, c'est-à-dire sous un schéma selon lequel une force appliquée de l'extérieur est un résultat précis, montre une structure qui se trouve en deçà du concept, c'est-à-dire de l'auto-détermination, et ainsi elle devra s'abolir. Comme la fin subjective s'autodétermine, son effet est aussi sa cause, ou comme nous allons voir elle pose sa présupposition.

Wenn das Zweckmässige einem Verstande zugeschrieben wird, wie vorhin angeführt wurde, so ist dabey auf das Bestimmte des Inhaltes Rücksicht genommen. Er ist aber überhaupt als das Vernünftige in seiner Existenz zu nehmen. (Op.cit.)

Quand on attribue le conforme à une fin à un entendement, comme cela a été fait auparavant, on prend en cela seulement en considération ce qui dans le contenu est déterminé. Mais il faut le prendre plutôt comme le rationnel dans son existence même.

Hegel a mentionné plus haut que la finalité est souvent expliquée par une référence à l'entendement. Ainsi la finalité du point de vue de l'entendement présuppose un agent-cause

qui se trouve à l'extérieur de l'effet et finalement que l'être-posé est différent de l'être. Cette inégalité est le lieu de la détermination finie. En revanche, pour Hegel, la Raison présuppose l'équation entre l'être et l'être-posé, c'est-à-dire que la finalité se trouve dans l'objet. À partir de cette idée, Hegel nous montrera que les effets performatifs de l'inégalité vont produire l'équation. De cette manière, l'objet a son propre entendement (*Verstand*), et sa propre raison (*Vernunft*), comme un sujet (même s'il n'est pas encore sujet) : la nature, par exemple, manifeste sa rationalité en elle. Le sens, la transgression, le chaos et ainsi de suite des objets ne sont pas des projections subjectives, mais les actions auto-déterminantes d'un autre : les fins d'un objet naturel sont en lui, il est lui-même son *τέλος*.

Er manifestirt darum Vernünftigkeit, weil er der concrete Begriff ist, der den objectiven Unterschied in seiner absoluten Einheit hält. Er ist daher wesentlich der Schluß an ihm selbst. (Op.cit.)

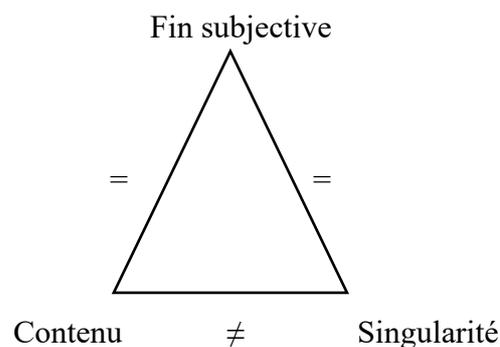
Il manifeste de la rationalité pour la raison qu'il est le concept concret qui tient la différence objective dans son unité absolue. Il est par conséquent essentiellement le syllogisme en lui-même.

En effet, la finalité est rationnelle, parce qu'elle est conceptuelle. Comme nous avons vu, le concept concret est un être-posé qui se présente comme un objet, c'est-à-dire sous la forme de l'immédiateté. Rappelons aussi que l'unité du concept est fonction de sa différence structurelle. Or, ce qui distingue cet objet d'un *τόδε τι* c'est le fait qu'il se scinde en deux (*Ur-teil*) et donc il devient jugement. Pour quelle raison alors la finalité est « le syllogisme en lui-même » ? Parce que le syllogisme fonde le jugement dans la mesure où il est l'accomplissement de la médiation de telle sorte que la totalité apparaît dans la position de l'en-soi, c'est-à-dire dans la position de l'immédiateté. C'est ainsi que le syllogisme aboutit à l'objectivité et il se présente comme un objet théorique (modèle) et non pas comme un ceci. Ainsi, en tant que jugement, la fin c'est l'adéquation du concept à sa réalité. Or, comme nous avons répété à plusieurs reprises, le concept est déjà syllogisme, car il devient égal à soi grâce à une médiation syllogistique. La fin est donc syllogisme en elle-même. Pour cette raison, le concept est réel parce que la réalité est devenue objet. En tant que syllogisme alors, la fin nécessite un moyen.

Er ist das sich gleiche Allgemeine, und zwar als die sich von sich abstossende Negativität enthaltend; zunächst die allgemeine, insofern noch unbestimmte Thätigkeit; aber weil diese die negative Beziehung auf sich selbst ist, bestimmt sie sich unmittelbar, und gibt sich das Moment der Besonderheit, welche als die gleichfalls in sich reflectirte Totalität der Form Inhalt, gegen die gesetzten Unterschiede der Form ist. Ebenso unmittelbar ist diese Negativität durch ihre Beziehung auf sich selbst, absolute Reflexion der Form in sich, und Einzelheit. (Op.cit. 160-161)

Il est l'universel égal à soi, et il l'est comme contenant la négativité se repoussant de soi ; d'abord l'activité universelle, dans cette mesure encore indéterminée ; mais, parce que celle-ci est le rapport négatif à soi-même, elle se détermine immédiatement, et se donne le moment de la particularité, laquelle entendue comme la totalité également réfléchi en soi de la forme, est contenu à l'égard des différences posées de la forme. Tout aussi immédiatement, cette négativité, par son rapport à soi-même, est absolue réflexion en soi de la forme et singularité.

D'abord la fin est posée comme un « universel égal à soi », c'est-à-dire qu'elle a l'universalité abstraite du concept. Or, cette universalité est marquée par la tendance et la pulsion à s'extérioriser. Par conséquent la fin apparaît comme une activité vers l'extérieur. Cette activité l'amène à recevoir un contenu en tant que sa détermination. Néanmoins, la fin ne perd pas son universalité une fois qu'elle reçoit son contenu et donc elle apparaît aussi comme singulier. Nous voyons donc que la fin a une structure conceptuelle. Quand son universalité abstraite se pose, elle se spécifie en contenu et singularité. Dans la mesure où la forme se réfléchit en elle-même, elle se renverse en contenu. Dès lors, le contenu se trouve dans la position de l'immédiateté, corrélat d'un avis ; il est un dit (*das gesagte*), une opinion (*Meinung*), ou une esquisse en vue de formuler un jugement. En revanche la singularité est la réflexion de la forme en elle-même en tant que forme. Donc, il y a une différence structurelle entre le contenu et la singularité. En effet le contenu se réfère à un au-delà de la fin abstraite, tandis que la singularité est la forme de l'identité. Par conséquent le triangle conceptuel de la fin se présente de la manière suivante :



Einerseits ist diese Reflexion die innere Allgemeinheit des Subjects, andererseits aber Reflexion nach Aussen; und insofern ist der Zweck noch ein subjectives und seine Thätigkeit gegen äusserliche Objectivität gerichtet. (Op.cit. 161)

D'un côté, cette réflexion est l'universalité intérieure du sujet, mais de l'autre côté réflexion vers l'extérieur ; et dans cette mesure la fin est encore quelque chose de subjectif, et son activité est orientée contre une objectivité extérieure.

Dans la mesure où la fin subjective est considérée comme une singularité elle se comporte comme un individu qui s'autodétermine. En effet, la finalité subjective présente la structure du concept. Or, en tant que subjective la fin reste encore extérieure à la réalité qu'elle produit. Ainsi, son activité se trouve face à une extériorité objective, c'est-à-dire à une extériorité mécanique et chimique. Dès lors, en tant qu'universalité abstraite, la fin est une forme vide et donc elle n'est rien d'autre qu'une tendance à s'extérioriser.

Der Zweck ist nemlich der an der Objectivität zu sich selbst gekommene Begriff; die Bestimmtheit, die er sich an ihr gegeben, ist die der objectiven Gleichgültigkeit und Aeusserlichkeit des Bestimmteyns; seine sich von sich abstossende Negativität ist daher eine solche, deren Momente, indem sie nur die Bestimmungen des Begriffs selbst sind, auch die Form von objectiver Gleichgültigkeit gegen einander haben. (Op.cit.)

La fin est en effet le concept venu à soi-même en l'objectivité ; la détermination qu'elle s'est donnée en elle est la différence et extériorité objective de l'être-déterminé ; sa négativité se repoussant de soi est par conséquent telle que ses moments, en tant qu'ils ne sont que les déterminations du concept lui-même, ont aussi la forme de l'indifférence objective les uns à l'égard des autres.

Le concept est fin dans la mesure où la réalité objective est forcément sienne. Or, pour que la fin puisse se rapporter à la réalité objective, il faut qu'il y ait des rapports mécaniques et chimiques aptes à médiatiser la réalité de quelque chose. La fin alors est conceptuelle et pour cela elle est un être-posé qui se présente comme un objet. Or sa forme objectale le détermine comme étant extérieur et différent par rapport à l'autre. De même ses spécifications sont, elles aussi, hypostasiées. Ainsi le contenu se comporte comme singularité extérieure, indifférente par rapport à la forme de la singularité subjective.

– Im formellen Urtheile sind Subject und Prädicat schon als selbstständige gegen einander bestimmt; aber ihre Selbstständigkeit ist nur erst abstracte Allgemeinheit; sie hat nunmehr die Bestimmung von Objectivität erlangt; aber als Moment des Begriffs ist diese vollkommene Verschiedenheit in die einfache Einheit des Begriffs eingeschlossen. (Op.cit.)

Dans le jugement formel, sujet et prédicat sont déjà déterminés comme des subsistants par soi l'un à l'égard de l'autre ; mais leur subsistance par soi est seulement d'abord universalité abstraite ; elle a désormais acquis la détermination de l'objectivité ; mais, comme moment du concept, cette diversité parfaite est incluse dans l'unité simple du concept.

Nous avons vu que le concept de la fin subjective en tant que totalité conceptuelle se présente sous la forme d'un objet et il se scinde en deux selon la logique de l'*Urteil*. Hegel, nous rappelle à ce point que dans le jugement de la forme S – P, chaque instance a été prise comme un étant autonome. Or, comme il s'agit d'une totalité conceptuelle, chaque moment se trouve toujours

sur la position d'un universel abstrait et ainsi il devient la spécification qui donne la forme objective du concept concret, selon le schéma que nous avons désigné ci-dessus.

Insofern nun der Zweck diese totale Reflexion der Objectivität in sich, und zwar unmittelbar ist, so ist erstlich die Selbstbestimmung oder die Besonderheit als einfache Reflexion in sich von der concreten Form unterschieden, und ist ein bestimmter Inhalt. Der Zweck ist hienach endlich, ob er gleich seiner Form nach unendliche Subjectivität ist. (Op.cit.)

Dans la mesure maintenant où la fin est cette réflexion totale en soi de l'objectivité et qu'elle est de façon immédiate, l'auto-détermination ou la particularité, premièrement, entendue comme réflexion simple en soi, est distincte de la forme concrète, et est un contenu déterminé. La fin est par conséquent finie même si, selon sa forme, elle est subjectivité infinie.

Nous avons dit que la fin est le concept posé. Pour cette raison, elle contient en elle la totalité de celui-ci. Ainsi, elle se présente d'une manière immédiate comme principe autodéterminant. Or, en tant que conceptuelle, la fin prend la forme d'un objet, c'est-à-dire la forme d'un contenu déterminé. Dans la mesure donc où la fin est ce mouvement d'auto-spécification, à savoir de la réalisation du concept, il apparaît comme le rapport à une objectivité extérieure. En ce sens l'unité de la fin avec elle-même et sa réalité objective, extérieure se distinguent fonctionnellement. Par conséquent, dans la mesure où la fin est considérée en elle-même – donc selon sa forme comme Hegel dit – elle n'est pas extérieure à elle. En ce sens précis, elle n'est pas encore réelle. En revanche, dans la mesure où la fin est réelle – elle a donc un contenu déterminé – elle n'est pas réfléchie en elle-même. Pour cette raison, quand la fin se réalise, elle devient finie, même si le principe de sa constitution a comme source une « subjectivité infinie ».

Zweitens weil seine Bestimmtheit die Form objectiver Gleichgültigkeit hat, hat sie die Gestalt einer Voraussetzung, und seine Endlichkeit besteht nach dieser Seite darin, daß er eine objective, mechanische und chemische Welt vor sich hat, auf welche sich seine Thätigkeit, als auf ein Vorhandenes bezieht, seine selbstbestimmende Thätigkeit ist so in ihrer Identität unmittelbar in sich selbst äusserlich und so sehr als Reflexion in sich, so sehr Reflexion nach Aussen. (Op.cit.)

Deuxièmement, pour la raison que sa détermination a la forme d'une indifférence objective, elle a la figure d'une présupposition, et sa finité consiste, selon ce côté, en ce qu'elle a devant soi un monde objectif, mécanique et chimique, auquel son activité se rapporte comme à quelque chose de présent, son activité auto-déterminante est ainsi, dans son identité, immédiatement extérieure à soi-même, et autant elle est réflexion en soi, autant elle est réflexion vers l'extérieur.

Par la suite, Hegel ajoute que la réalité de la fin est la réalité objective, c'est-à-dire la réalité mécanique et chimique. La fin réelle est donc une présupposition, à savoir l'hypostase du

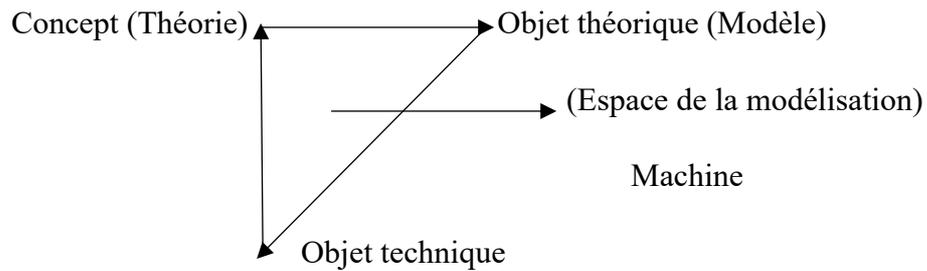
concept. La structure de cette présupposition manifeste l'écart qui existe entre le modèle et la chose elle-même. Ainsi, nous voyons la répétition de la structure de l'objet mécanique. En effet, la fin réelle est un objet extérieur et indifférent par rapport à la détermination universelle du concept. Dès lors, en tant qu'objet, la fin se trouve face à une réalité qui est gouvernée par les lois de la mécanique et de la chimie. Pour cette raison la fin se réalise comme objet technique.²¹⁰ Or, dans la mesure où l'objet technique est la réalisation du concept, il contient en lui la subjectivité du concept. La tendance de l'objet technique entre sa forme subjective et son contenu objectif c'est ce que Hegel appelle pulsion. Donc, l'objet technique pousse vers l'extériorité, il doit devenir réalité technique.

Insofern hat er noch eine wahrhaft ausserweltliche Existenz, insofern ihm nemlich jene Objectivität gegenübersteht, so wie diese dagegen als ein mechanisches und chemisches, noch nicht vom Zweck bestimmtes und durchdrungenes Ganzes ihm gegenübersteht. (Op.cit.)

Dans cette mesure elle a encore une existence vraiment extra-mondaine, dans la mesure en effet où lui fait face cette objectivité, de même que celle-ci en revanche lui fait face comme un tout mécanique et chimique non encore déterminé et pénétré par la fin.

Dans cette mesure l'extériorité persiste toujours. En effet, au début du chapitre, nous avons cru qu'avec le concept de la fin, le concept semblait avoir restitué son autonomie. Or, nous avons vu que quand le concept se concrétise comme fin, c'est-à-dire comme objet technique, l'extériorité apparaît comme un résidu. Néanmoins, cette extériorité n'est autre chose que celle de l'objet mécanique (et chimique). Ainsi, l'objet technique se trouve face à une extériorité qui est déjà conceptualisée. En effet, la réalité dans laquelle la fin se trouve face n'est autre que celle de l'objectivité mécanique et chimique qui, à son tour, est la réalité du concept grâce à l'extériorité structurelle qui en régit son fonctionnement. Donc, cette extériorité reste l'élément dans lequel le rapport de la finalité doit être pensé. Pour illustrer ce processus nous proposons le schéma suivant :

²¹⁰ Ainsi se situe le « mode d'existence de l'objet technique » : il s'agit de la forme concrète de l'objet dans un espace modélisé. Que l'objet technique devienne outil ou machine dépend du niveau de la modélisation. Pour cette raison Simondon, dans son étude classique de 1958, intitulée, *Du mode d'existence des objets techniques*, remarque : « L'objet technique existe donc comme type spécifique obtenu au terme d'une série convergente. Cette série va du mode abstrait au mode concret : elle tend vers un état qui ferait de l'être technique un système entièrement cohérent avec lui-même, entièrement unifié », voir (2012), p. 26-27.



Die Bewegung des Zwecks kann daher nun so ausgedrückt werden, daß sie darauf gehe, seine Voraussetzung aufzuheben, das ist, die Unmittelbarkeit des Objects, und es zu setzen als durch den Begriff bestimmt. (Op.cit.)

Le mouvement de la fin peut par conséquent maintenant se trouver exprimé de telle sorte qu'il aille à relever sa présupposition, c'est-à-dire l'immédiateté de l'objet, et à le poser comme déterminé par le concept.

Nous voyons par conséquent que le mouvement de la fin relève la forme hypostasiée de l'objet. La dialectique de la fin nous montre que le réel est toujours-déjà conceptuel. En effet, le rapport de la finalité nous rappelle que le concept est déjà le réel à cause de sa nature de se spécifier. Donc, le concept devient fin dans la mesure où la réalité que se trouve en face de lui est la sienne. Pour cette raison, la réalité à laquelle pousse la fin est déjà la réalité modélisée par le concept. Ainsi ce que le mouvement de la fin accompli est d'explicitement ce qu'est l'objet nécessairement, à savoir un modèle. Comme nous avons remarqué déjà, ce que Hegel montre ici c'est le caractère foncièrement téléologique du modèle scientifique.

Dieses negative Verhalten gegen das Object ist ebensowohl ein negatives gegen sich selbst, ein Aufheben der Subjectivität des Zwecks. (Op.cit.)

Ce comportement négatif à l'encontre de l'objet est tout autant un négatif à l'encontre de soi-même, un relever de la subjectivité de la fin.

Or, dans la mesure où l'extériorité apparaît comme étant déjà conceptualisée, c'est-à-dire modélisée, la forme hypostasiée de la fin se relève aussi. Dès lors, la fin n'est plus extérieure au réel, mais il est un objet, c'est-à-dire un objet technique. L'objet est d'emblée fin à cause de son caractère de modèle. En effet, pour qu'il y ait finalité, il faut qu'entre la fin et sa réalisation s'interpose l'objet technique, dont la structure présuppose une modélisation mécanique ou chimique.

Positiv ist es die Realisation des Zwecks, nemlich die Vereinigung des objectiven Seyns mit demselben, so daß dasselbe, welches als Moment des Zwecks unmittelbar die mit ihm identische Bestimmtheit ist, als äusserliche sey, und umgekehrt das Objective als Voraussetzung vielmehr als durch Begriff bestimmt, gesetzt werde. (Op.cit. 161-162)

Positivement, il est la réalisation de la fin, c'est-à-dire l'unification de l'être objectif avec celle-ci, de telle sorte que ce même être, qui, comme moment de la fin, est immédiatement la détermination identique à elle, soit comme détermination extérieure, et inversement que l'être objectif, en tant que présupposition, soit bien plutôt posé comme déterminé par le concept.²¹¹

L'objet technique devient alors le moyen par lequel la fin se réalise. Autrement dit, l'objet technique est la présence immédiate de la fin. Donc, pour que la réalité puisse se réaliser, il faut y ait des rapports mécaniques et chimiques, sinon le moyen ne sera pas efficace. Ceci a comme résultat que l'objet, dans la mesure où il est moment de la conceptualité de la fin, ait la détermination extérieure, c'est-à-dire d'être constitué comme moyen en vue d'une fin. Pour cette raison, il est la forme hypostasiée du concept. La fin est alors la réalité du modèle scientifique, dans la mesure où celui-ci est construit pour anticiper la réalité de telle manière qu'elle puisse ensuite entrer dans une formalisation. Cette formalisation par la suite permettra à son tour de vérifier cette anticipation méthodique. Ainsi, l'objet technique n'est pas seulement un objet parmi d'autres, mais un instrument scientifique qui peut réaliser (ou pas) une théorie scientifique. Cela implique aussi que la réalité est déjà technicisée, c'est-à-dire qu'elle devient un dispositif technique justement à cause de sa modélisation.

– *Der Zweck ist in ihm selbst der Trieb seiner Realisierung; die Bestimmtheit der Begriffsmomente ist die Aeusserlichkeit, die Einfachheit derselben in der Einheit des Begriffes ist aber dem, was sie ist, unangemessen und der Begriff stößt sich daher von sich selbst ab. (Op.cit. 162)*

La fin est en elle-même la pulsion de sa réalisation ; la détermination des moments conceptuels est l'extériorité, mais la simplicité de ces mêmes, dans l'unité du concept, est inadéquate à ce qu'elle est, et le concept se repousse par conséquent de lui-même.

Nous avons vu que la fin n'est rien que la pulsion de sa réalisation. La fin doit se réaliser, elle doit devenir réalité. Mais cette réalité est la réalité objective, c'est-à-dire la réalité technique. Au départ, nous avons considéré l'universalité du concept comme différente par rapport à quelque corrélat objectif. Maintenant, c'est le corrélat objectif qui prend la place de l'universel. L'objet, en tant qu'objet technique, lui sert d'intermédiaire. Ainsi, la pulsion de l'objet a se réaliser médiatise le concept avec lui-même dans un rapport qui apparaît, dès lors, comme téléologique. La pulsion de l'objet est, en même temps, une répulsion du concept en lui-même.

²¹¹ Labarrière et Jarczyk (p. 257) lisent la fin de cette phrase d'une manière différente : « et inversement (que) l'objectif se trouve posé comme présupposition plutôt que déterminé par le concept »

Dans la mesure où le concept se pose comme réel, il se scinde en lui-même. Il se scinde donc entre lui-même et la réalité qui est la sienne.

Diß Abstossen ist der Entschluß überhaupt, die Beziehung der negativen Einheit auf sich, wodurch sie ausschliessende Einzelheit ist; aber durch diß Ausschliessen entschließt sie sich, oder schließt sich auf, weil es Selbstbestimmen, Setzen seiner selbst -ist. (Op.cit.)

Cette répulsion est la décision en général du rapport à soi de l'unité négative, par quoi elle est singularité excluante ; mais par cet acte d'exclure elle se décide ou s'ouvre, parce qu'il est autodéterminer, poser de soi-même.

Quand l'objet technique s'identifie comme fin, il est à nouveau en tant qu'objet dans la différence entre sa réalité extérieure et son être-en-soi. Ainsi, il a détruit la simplicité immédiate de l'extériorité objective et il existe comme « unité négative » à son propre égard. En effet, la relation de la finalité manifeste l'inadéquation de la réalité chaque fois qu'elle est immédiatement posée face à une fin : la réalité n'est pas simplement ce qu'elle est, mais elle est modélisée de telle manière qu'elle est apte à être médiatisée par un objet technique. Ainsi, le concept, en se distinguant de la réalité qui est la sienne, il se scinde en lui-même. Cette décision (*Entschluß*) advient dans cette répulsion de soi. Pour illustrer ce passage, Hegel, joue avec les différents sens qui prend le mot *Schluß* quand on change son préfix. Ainsi, *Ent-schluß*, c'est l'effet contraire de *Schluß*, c'est-à-dire la déprise de lui-même par lui-même (*sich von sich abstossen*). En revanche, *Ausschluß*, c'est l'exclusion de soi-même par soi-même. Cette exclusion est une contradiction ternaire, dans la mesure où elle se réfère à un troisième terme et donc le soi retourne dans le fondement (*Grund*). Par conséquent, *Aufschluß*, c'est l'ouverture et l'accueil de l'exclu et ainsi les trois termes (*Ent-, Aus-, Auf-schluß*) font ensemble une unité structurelle.

Aus- et *Auf-schluß* sont des moments de l'*Entschluß*, c'est-à-dire que celui-ci consiste à s'exclure de lui-même de telle façon qu'il accueille et admet en même temps l'exclu. Cette auto-répulsion rend à nouveau possible un maintien négatif ; l'objet technique peut se constituer, en tant qu'« unité négative », dans son rapport à l'extériorité, et en même temps, cette répulsion est la résolution en son identité propre de l'objectivité tombée dans l'immédiateté simple.

Einerseits indem die Subjectivität sich bestimmt, macht sie sich zur Besonderheit, gibt sich einen Inhalt, der in die Einheit des Begriffs eingeschlossen, noch ein innerlicher ist; diß Setzen, die einfache Reflexion in sich, ist aber, wie sich ergeben, unmittelbar zugleich ein Voraussetzen; und in demselben Momente, in welchem das Subject des Zwecks sich bestimmt, ist es auf ein gleichgültige, äusserliche Objectivität bezogen, die von ihm jener innern Bestimmtheit gleich gemacht, d.h. als ein durch den Begriff bestimmtes gesetzt werden soll, zunächst als Mittel. (Op.cit.)

D'un côté, en tant que la subjectivité se détermine, elle fait de soi la particularité, se donne un contenu qui, inclus dans l'unité du concept, est encore intérieur ; mais ce poser, la réflexion simple en soi, est, ainsi qu'il s'est dégagé, immédiatement en même temps un présupposer ; et, dans le même moment où le sujet de la fin se détermine, il est rapporté à une objectivité extérieure, indifférente, qui doit se trouver égalisée par lui avec cette détermination intérieure, c'est-à-dire doit se trouver posée comme quelque chose de déterminé par le concept, d'abord comme moyen.

Même si la finalité consiste en le mouvement de l'auto-spécification du concept, ce mouvement apparaît comme le rapport à une extériorité mécanique et chimique. En ce sens, comme nous avons déjà vu, le concept se scinde en lui-même, et il apparaît désormais comme différent à la réalité qui est, en effet, la sienne. Le concept donc, en tant que fin, pousse pour sa réalisation. Le concept doit donc devenir réalité technique. Or, pour qu'il puisse devenir réel il a besoin d'un moyen. La fin est dès lors le concept d'une réalité lorsque l'être de cette réalité est médiatisée par ce moyen. L'objet (technique) qui sert comme moyen en vue d'une fin est efficace dans la mesure où la réalité est déjà abordée selon des rapports mécaniques et chimique. Par conséquent, « poser » un moyen, un objet technique, c'est déjà un « présupposer », dans le sens où le réel auquel s'applique le moyen est *déjà* un réel objectivé, c'est-à-dire modélisé.

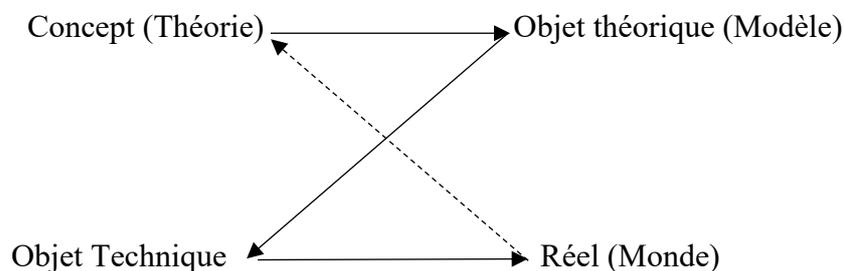
4.2 Le Moyen

Nous avons commencé par le concept d'une fin qui est extérieure à l'objet ou bien cachée à son intérieur. Hegel a appelé cette fin, « subjective ». Donc, il a analysé cette fin comme isolable contre la réalité. Or, comme la fin est le concept réalisé, cette réalité est en effet la sienne. Par conséquent, le concept se scinde en lui-même et la réalité qui est la sienne. Le corrélat de cette scission c'est l'objet technique qui sert comme moyen pour la réalisation de la fin. De ce point de vue, l'objet technique est la présupposition du concept pour se réaliser. Pour cette raison, l'objet est pulsion, car il est la tendance du concept entre lui-même et sa réalité. Ainsi l'objet pousse vers la réalisation de la fin. Donc, la fin subjective est d'abord une fin finie inégale à la réalité (*Wirklichkeit*). En effet, la réalité reste indifférente quand on réalise une fin. On modifie la réalité qui reste indifférente et ne montre pas en elle aucun caractère téléologique. La finalité subjective n'est pas encore la forme achevée de la finalité. Mais, c'est une forme qui fait partie à la forme logique de la finalité. En tout cas, dans une fin immédiate réalisée, la réalité existe seulement sous la forme du moyen. C'est par son indifférence même que l'objectivité, en tant que fin immédiate réalisée, peut fonctionner comme moyen.

Das erste unmittelbare Setzen im Zwecke ist zugleich das Setzen eines innerlichen, d.h. als gesetzt bestimmten, und zugleich das Voraussetzen einer objectiven Welt, welche gleichgültig gegen die Zweckbestimmung ist. (Op.cit.)

Le premier poser immédiat, dans la fin, est à la fois le poser d'un intérieur, c'est-à-dire quelque chose de déterminé comme posé, et à la fois le présupposer d'un monde objectif qui est indifférent à l'égard de la détermination de finalité.

Hegel nous explique que quand on pose une fin, on pose d'abord un être déterminé. Cette être-posé reçoit une forme objective. Selon le schéma que nous avons désigné ci-dessus (p. 277), cet être-posé (le modèle) devient un objet concret, c'est-à-dire l'objet technique. Or, pour qu'un objet technique ait un sens, on doit présupposer l'apparaître d'une réalité extérieure. Ainsi, l'objet technique, en tant que l'objectivation de la finalité, s'applique toujours à une extériorité qui est déjà régit par le modèles mécanique et chimique. Par conséquent, on présuppose qu'il y a un monde objectif qui est, par conséquent, indifférent par rapport à l'action de l'objet technique. La réalité à laquelle s'applique l'objet technique est la réalité modélisée. Elle est donc corrélat de la spécification du concept. Nous observons qu'il s'agit de la même structure avec celle que nous avons trouvée dans les autres chapitres de l'objectivité. Nous avons illustré celle-ci par notre variation du schéma L de Lacan.



(Variation du schéma L)²¹²

En effet, le concept se scinde en lui-même. Il se divise donc en l'objet formel (modèle) et en la réalité. Or pour qu'il puisse accéder à cette réalité qui est la sienne, il a besoin d'un moyen. L'objet technique, en tant que la forme hypostasiée du modèle formel, médiatise le rapport du concept avec la réalité qui lui est propre. Ainsi, le réel fait retour au concept comme une réalité déjà modélisée. Cela se fait d'une manière sous-entendue, car la réalité objective n'en est

²¹² Rappelons que dans le schéma lacanien la latérale qui uni le modèle avec l'objet technique c'est l'axe de l'imaginaire, alors que l'autre établi l'axe de l'inconscient. En effet comme le monde objectif est une présupposition (donc abstraction au fait qu'elle est posée), il manifeste alors son rapport à la théorie d'une manière oblique, selon la diagonale de l'inconscient qui uni le concept avec le réel. Le rapport du concept au réel est inconscient, car le réel est une présupposition. Le réel est ainsi corrélat de la modélisation. Voilà une thèse qui a des conséquences foudroyantes sur le plan ontologique (qu'est-ce que le réel ?), ainsi que sur le plan épistémologique (quel est le rapport entre une théorie est la réalité ?). Nous allons y revenir ultérieurement dans notre conclusion.

qu'une présupposition. Le modèle anticipe la réalité comme étant objective et par cette anticipation, il approfondit à cette forme objective. En effet, il n'y a pas d'objectivation scientifique sans cette anticipation méthodique. Par conséquent, ce que Hegel découvre est que l'application d'un modèle comme dispositif technique se trouve toujours dans un cadre téléologique.

Die Subjectivität des Zwecks ist aber die absolute negative Einheit; ihr zweytes Bestimmen ist daher das Aufheben dieser Voraussetzung überhaupt; diß Aufheben ist insofern die Rückkehr in sich, als dadurch jenes Moment der ersten Negation, das Setzen des Negativen gegen das Subject, das äusserliche Object, aufgehoben wird. (Op.cit.)

Mais la subjectivité de la fin est l'unité négative absolue ; sa deuxième opération de déterminer est par conséquent la relève de cette présupposition en général ; cette relève est le retour en soi dans la mesure où par là ce moment de la négation première, le poser du négatif à l'égard du sujet, l'objet extérieur, se trouve relevé.

Nous avons vu que la position de la finalité présuppose le monde extérieur. Néanmoins, comme celle-ci constitue une totalité conceptuelle qui se comporte comme un sujet, c'est-à-dire qu'elle a la capacité de s'autodéterminer, elle relève la forme objectale du monde. Alors, dans un premier temps, cela présuppose la présence d'un sujet qui se trouve face à l'objet. En effet, l'objet technique agit sur le monde indifférent et il le transforme. Cette transformation reflète l'action de l'objet technique en tant qu'agent de finalité.

Aber gegen die Voraussetzung oder gegen die Unmittelbarkeit des Bestimmens, gegen die objective Welt ist es nur erst die erste, selbst unmittelbare, und daher äusserliche Negation. (Op.cit.)

Mais, à l'égard de la présupposition, ou à l'égard de l'immédiateté du déterminer, à l'égard du monde objectif, c'est seulement la négation première, elle-même immédiate, et par conséquent extérieure.

Par le fait que la finalité s'exprime sous la forme de l'objet technique, c'est-à-dire d'une manière hypostasiée, elle se trouve posée contre la réalité du monde. Elle n'en est alors que la négation première de la réalité objective qui se trouve face à elle. Par conséquent, elle reproduit la logique du mécanisme. L'objet technique agit sur la réalité objective qui est présupposée être à l'extérieur.

Diß Setzen ist daher noch nicht der ausgeführte Zweck selbst, sondern erst der Anfang dazu. Das so bestimmte Object ist erst das Mittel. (Op.cit.)

Ce poser n'est par conséquent pas encore la fin réalisée elle-même, mais seulement le commencement de cela. L'objet ainsi déterminé est seulement le moyen.

Donc, dans la mesure où la finalité reste attachée à sa forme hypostasiée, elle ne peut pas achever son auto-détermination. Elle apparaît donc sous la forme de l'objet technique. Ainsi l'objet technique est l'instrument par lequel la finalité s'achèvera. Ce paragraphe résume le mouvement de la finalité finie vers sa détermination extérieure. Le moyen, donc, est le moyen terme par lequel les moments de la fin reçoivent une existence objective.

Der Zweck schließt sich durch ein Mittel mit der Objectivität und in dieser mit sich selbst zusammen. Das Mittel ist die Mitte des Schlusses. (Op.cit.)

La fin s'enchaîne par un moyen avec l'objectivité, et dans celle-ci avec soi-même. Le moyen est le moyen terme du syllogisme.

L'objet technique est le médium par lequel la fin se lie à la réalité objective. Donc le moyen est en réalité le moyen terme d'un syllogisme. Nous avons vu avant que la fin fût une scission originaire (*Ur-Teilung*) entre le concept et sa réalité. Mais ce jugement du concept c'est déjà syllogisme. En effet, le concept devient égal à soi grâce à la médiation syllogistique. Ainsi, le concept est réel, parce que la réalité est objet. Le concept se réalise dans le moyen (l'objet technique) dans la mesure où le moyen se présuppose toujours-déjà.

Der Zweck bedarf eines Mittels zu seiner Ausführung, weil er endlich ist; - eines Mittels, das heißt, einer Mitte, welche zugleich die Gestalt eines äusserlichen, gegen den Zweck selbst und dessen Ausführung gleichgültigen Daseyns hat. (Op.cit. 162-163)

La fin a besoin d'un moyen pour sa réalisation, parce qu'elle est finie ; - d'un moyen, c'est-à-dire d'un moyen terme, qui en même temps a la figure d'un être-là extérieur, indifférent à l'égard de la fin elle-même et de sa réalisation.

Comme la fin a une forme finie, il a besoin d'un moyen pour se réaliser. Or, ce moyen est plutôt le moyen terme d'un syllogisme. Ce moyen terme est l'objet technique qui peut agir sur le réel de telle sorte qu'il puisse le saisir. Mais, comme le monde objectif est indifférent par rapport à l'objet, de la même manière, celui-ci est indifférent par rapport à la fin pour laquelle il est utilisé. En effet, un instrument scientifique ou un « gadget » sont indifférents par rapport à leur usage.

Der absolute Begriff hat in sich so die Vermittlung, daß das erste Setzen desselben nicht ein Voraussetzen ist, in dessen Object die gleichgültige Aeusserlichkeit die Grundbestimmung wäre; sondern die Welt als Geschöpf hat nur die Form solcher Aeusserlichkeit, aber ihre Negativität und das Gesetzseyn macht vielmehr deren Grundbestimmung aus. (Op.cit. 163)

Le concept absolu a en lui-même la médiation de telle sorte que le premier poser de ce même n'est pas un présupposer dans l'objet duquel l'extériorité indifférente serait la détermination fondamentale ; mais le monde comme créature a seulement la forme d'une

telle extériorité, sa négativité pourtant et l'être-posé constituent plutôt sa détermination fondamentale.

Sur ce point, Hegel nous rappelle que le concept contient en lui-même la même médiation. Il nous explique ainsi pourquoi sa scission est déjà un syllogisme. Néanmoins, il y a une différence entre l'activité infinie et l'activité finie de la fin. Nous avons vu que la finalité subjective est une forme abstraite du concept, et donc une forme à développer. Par conséquent la conceptualité ne lui appartient que selon l'analogie. La fin finie alors en son « premier poser » il se lie avec la présupposition d'un réel objectif est indifférent sur lequel il doit agir. Ce réel, le « monde comme créature », n'est certainement pas un monde créé par une puissance divine, mais par la structure téléologique du concept. La réalité est le corrélat de sa modélisation. Le monde en lui-même n'est pas téléologique ; son extériorité est sa seule détermination fondamentale.

– Die Endlichkeit des Zweckes besteht sonach darin, daß sein Bestimmen überhaupt sich selbst äusserlich ist, somit sein erstes, wie wir gesehen, in ein Setzen und in ein Voraussetzen zerfällt; die Negation dieses Bestimmens ist daher auch nur nach einer Seite schon Reflexion in sich, nach der andern ist sie vielmehr nur erste Negation; – oder: die Reflexion-in-sich ist selbst auch sich äusserlich und Reflexion nach Aussen. (op.cit.)

La finité de la fin consiste par suite en ce que son déterminer en général est extérieur à elle-même, du même coup en tant qu'elle est la première, comme nous l'avons vu, elle se décompose dans un poser et dans un présupposer ; la négation de ce déterminer, par conséquent, n'est aussi déjà réflexion en soi que selon un côté, selon l'autre elle est plutôt seulement négation première ; - ou : la réflexion-en-soi est elle-même aussi extérieure à soi et réflexion vers l'extérieur.

La finalité finie, étant la réalisation de la finalité en général, trouve sa détermination à l'extérieur d'elle. Elle se détermine alors comme modèle (être-posé) et objet technique (être présupposé). Or, l'objet technique se réfère nécessairement à une réalité extérieure. Ainsi il y a une scission qui s'opère au sein du concept. Cette scission est, selon Hegel, le jugement. Ce jugement lie le modèle (objet technique) avec son extériorité. L'objet technique est le concept, dans la mesure où ceci se réfère à un troisième terme, le réel. Le jugement, comme nous savons, fait le lien de l'unité entre S et P avec son référent. Pour cette raison, le syllogisme de la finalité restitue le rapport de la finalité finie avec la réalité extérieure.

Das Mittel ist daher formale Mitte eines formalen Schlusses; es ist ein Äusserliches gegen das Extrem des subjectiven Zwecks, so wie daher auch gegen das Extrem des objectiven Zwecks; wie die Besonderheit im formalen Schlusse ein gleichgültiger medius terminus ist, an dessen Stelle auch andere treten können. (op.cit.)

Le moyen est par conséquent le moyen terme formel d'un syllogisme formel ; il est quelque chose d'extérieur à l'égard de l'extrême de la fin subjective ; comme la particularité, dans le syllogisme formel, est un *medius terminus* indifférent à la place duquel peuvent venir aussi d'autres.

Le rapport téléologique, donc, apparaît comme un syllogisme formel. Ainsi le concept en tant que fin reste indifférent par rapport au moyen. Comme l'objet technique joue le rôle du moyen terme, sa place est interchangeable, c'est-à-dire qu'on peut utiliser des outils différents pour accomplir un but. En plus, comme l'objet technique est indifférent par rapport à la relation finale, il devient ainsi un moyen efficace. Nous avons donc la réalisation du syllogisme formel qui a la forme S – P – U : Fin → Moyen → Objectivité (Réalité).

Wie dieselbe ferner Mitte nur dadurch ist, daß sie in Beziehung auf das eine Extrem Bestimmtheit, in Beziehung aber auf das andere Extrem Allgemeines ist, ihre vermittelnde Bestimmung also relativ durch andere hat, so ist auch das Mittel die vermittelnde Mitte nur erstlich, daß es ein unmittelbares Object ist, zweytens daß es Mittel durch die ihm äusserliche Beziehung auf das Extrem des Zweckes; – welche Beziehung für dasselbe eine Form ist, wogegen es gleichgültig ist. (op.cit.)

Tout comme ce moyen terme, en outre, est seulement par le fait qu'il est déterminé par rapport à l'un des extrêmes, mais est universel par rapport à l'autre extrême, il a ainsi sa détermination médiatisante, de façon relative, par d'autres, ainsi aussi le moyen est-il le moyen terme médiatisant seulement en premier lieu en ce qu'il est un objet immédiat, deuxièmement en ce qu'il est moyen par le rapport, extérieur à lui, à l'extrême de la fin ; – lequel rapport, pour ce même extrême, est une forme à l'égard duquel il est indifférent.

Le moyen est universel quand il se détermine comme fin, et singulier quand il se détermine comme objet. Ainsi, il est le milieu du syllogisme formel parce qu'il est indifférent à la finalité. Cette indifférence le rend capable d'être moyen. Dès lors, il constitue le syllogisme dans son ensemble et par conséquent il est perméable au concept. Avec ce développement, Hegel, déduit enfin la forme hypostasiée du moyen. Maintenant, il devient évident que le moyen qui uni la fin avec le monde c'est l'objet technique :

Begriff und Objectivität sind daher im Mittel nur äusserlich verbunden; es ist insofern ein bloß mechanisches Object. (op.cit.)

Concept et objectivité sont donc liés seulement extérieurement dans le moyen ; il est, dans cette mesure, un objet simplement mécanique.

Le moyen, en tant qu'objet, se réfère à la finalité et à l'extériorité seulement d'une manière extérieure. Il est un objet extérieur qui présente toutes les qualités qui caractérisent un tel objet. Ainsi, au point où nous en sommes, le moyen est tout simplement un objet mécanique. En effet un outil, par exemple, est un objet mécanique qu'il sert comme moyen pour accomplir une action. Prise à son individualité, il est un objet extérieur et indifférent qui se met à interagir

avec l'extériorité, à savoir la réalité. Ainsi, l'outil est indifférent par rapport à la fin, mais en même temps, il est le moyen par lequel on a accompli cette fin. D'une certaine manière, la fin devient actuelle quand elle peut manipuler et utiliser des objets comme moyens, même si ses objets appartiennent au monde extérieur. La fin subjective, c'est-à-dire la fin qui n'est pas encore en train de se réaliser, est seulement auto-détermination, alors que la séparation de l'activité avec l'objet arrive quand la fin commence à s'accomplir.

Die Beziehung des Objects auf den Zweck ist eine Prämisse, oder die unmittelbare Beziehung, welche in Ansehung des Zwecks, wie gezeigt, Reflexion in sich selbst ist, das Mittel ist inhärentes Prädicat; seine Objectivität ist unter die Zweckbestimmung, welche ihrer Concretion willen, Allgemeinheit ist, subsumirt. (op.cit.)

Le rapport de l'objet à la fin est une prémisse, ou le rapport immédiat, qui, en regard de la fin, comme il a été montré, est réflexion en soi-même, le moyen est prédicat inhérent ; son objectivité est subsumée sous la détermination de finalité, qui en raison de sa concrétion est universalité.

Nous sommes face à la formulation d'un syllogisme. Pour expliquer les instances de la finalité qui utilise les objets comme moyens, Hegel applique la terminologie syllogistique. Ainsi, le rapport de l'objet à la fin est une « prémisse immédiate ». En effet, quand un objet est utilisé comme moyen, il n'est plus pris par la fin. Du point de vue de la finalité cette appréhension de l'objet comme moyen est une réflexion en soi, parce que la fin utilise l'objet en vue de ses propres fins. Par conséquent, l'objet devient un « prédicat inhérent », subsumé à la détermination de la finalité. Cela signifie que la fin est autonome, alors que l'objet est extérieur. Or, dans la mesure où l'objet est appréhendé comme moyen terme par le syllogisme de la finalité, il réalise la fin. Dès lors, par sa réalisation la fin devient universalité concrète.

Durch diese Zweckbestimmung, welche an ihm ist, ist es nun auch gegen das andre Extrem, der vorerst noch unbestimmten Objectivität, subsumirend. (op.cit.)

Par cette détermination de finalité qui est en lui-même, il est maintenant subsumant à l'égard de l'autre extrême de l'objectivité d'abord encore indéterminée.

Comme l'objet technique est la concrétisation de la finalité, il est devenu totalité et ainsi il peut subsumer le réel sous sa propre puissance. Il peut s'affirmer ainsi moyen terme d'un syllogisme qui se réfère à la réalité extérieure et qui a la forme suivante : (Fin → Moyen) → Objectivité. La fin subjective (S) ne se révèle pas comme une puissance singulière d'auto-détermination qu'en sortant de l'abstraction d'une action qui reste indéterminée (U) à travers la possibilité d'une fin particulière (P). Le syllogisme a donc la forme : U – P – S.

– *Umgekehrt hat das Mittel gegen den subjectiven Zweck, als unmittelbare Objectivität, Allgemeinheit des Daseyns, welches die subjective Einzelheit des Zweckes noch entbehrt. – (op.cit.)*

Inversement, à l'égard de la fin subjective, le moyen, en tant qu'objectivité immédiate, a l'universalité de l'être-là, lequel manque encore de la singularité subjective de la fin.

Le moyen alors se trouve lié à la fin subjective. En tant que forme concrète de la finalité, il se met en rapport aux autres objets. Ceci devient manifeste par le fait que Hegel évoque ici le terme *Dasein*. Donc, par *Dasein*, on doit entendre que le moyen reste identique dans une multiplicité des relations extérieures. Cette identité qui se tient à travers une multiplicité d'instances est universelle. Par conséquent, le moyen dans la mesure où il est toujours lié avec la fin, il garde une universalité qui n'est pas encore déterminée comme fin. Ainsi, l'objectivité extérieure demeure encore un donné contingent qui lui fait face.

– *Indem so zunächst der Zweck nur als äusserliche Bestimmtheit am Mittel ist, ist er selbst als die negative Einheit ausser demselben, so wie das Mittel mechanisches Object, das ihn nur als eine Bestimmtheit, nicht als einfache Concretion der Totalität an ihm hat. Als das Zusammenschliessende aber muß die Mitte selbst die Totalität des Zwecks seyn. (op.cit.)*

En tant qu'ainsi d'abord la fin n'est en le moyen que comme détermination extérieure, elle est elle-même, comme l'unité négative, en dehors de ce même, tout comme le moyen est objet mécanique qui l'a en lui seulement comme une détermination, non comme concrétion simple de la totalité. Mais, en tant que le syllogisant, le moyen terme doit être la totalité de la fin.

L'objet technique utilisé comme moyen n'est pas totalement pris par la fin, mais il garde, en tant qu'objet, son indifférence par rapport à la fin. À cause de cette indépendance l'objet technique reste toujours un objet mécanique. La machine, par exemple, est le moyen terme de la technique en tant qu'elle se reproduit. Dès lors, le moyen terme n'est pas seulement indépendant mais, dans un certain sens, plus essentiel que la fin, car sans lui la fin resterait détachée de l'objectivité. Pour cette raison, Hegel caractérise le moyen comme la « totalité de la fin » parce qu'il uni la fin avec l'extériorité et elle devient ainsi objective. Donc l'activité singulière du moyen (S) passe d'une fin limitée et subjective (P) à l'objectivité extérieure (U) et ainsi ce processus constitue un syllogisme de la forme : P – S – U.

Es hat sich gezeigt, daß die Zweckbestimmung am Mittel, zugleich Reflexion in sich selbst ist; insofern ist sie formelle Beziehung auf sich, da die Bestimmtheit, als reale Gleichgültigkeit, als die Objectivität des Mittels gesetzt ist. Aber ebendeshwegen ist diese eiserseits reine Subjectivität zugleich auch Thätigkeit. (op.cit. 163-164)

Il s'est montré que la détermination de finalité, en le moyen, est en même temps réflexion en soi-même ; dans cette mesure elle est rapport formel à soi, étant donné que la

déterminité est posée comme indifférence réelle, comme l'objectivité du moyen. Mais, précisément pour cette raison, cette subjectivité, d'un côté pur, est en même temps aussi activité.

Nous avons vu que du point de vue de la fin, l'objet technique reste un moyen indifférent. En revanche, la fin a la capacité de s'autodéterminer. Or, dans la mesure où la fin se réalise dans l'objet, elle a un rapport formel à soi. Néanmoins, comme la fin est liée à l'objectivité à cause de l'objet technique, elle apparaît désormais comme l'activité de l'objet technique sur la réalité.

– Im subjectiven Zweck ist die negative Beziehung auf sich selbst, noch identisch mit der Bestimmtheit als solcher, dem Inhalt und der Aeusserlichkeit. (op.cit.)

Dans la fin subjective, le rapport négatif à soi-même est encore identique à la déterminité comme telle, au contenu et à l'extériorité.

Au début, la finalité subjective avait une fin donnée et elle était, dans un sens, « un rapport négatif à soi », c'est-à-dire une instance d'auto-détermination de l'activité finale. Or, dans un autre sens, elle était aussi un contenu extérieur, c'est-à-dire fin déterminée sous la forme d'un objet. En revanche, au point où nous en sommes, l'activité de la fin est séparée d'un autre contenu extérieur. Il ne s'agit plus du contenu de la fin, mais du contenu de l'objet technique qui réalise cette fin.

In der beginnenden Objectivirung des Zweckes aber, einem Anderswerden des einfachen Begriffes treten jene Momente aus einander, oder umgekehrt besteht hierin diß Anderswerden, oder die Aeusserlichkeit selbst. (op.cit.)

Mais dans l'objectivation commençante de la fin, un devenir-autre du concept simple, ces moments viennent les uns en dehors des autres, ou à l'inverse ce devenir-autre, ou l'extériorité elle-même, consiste en cela.

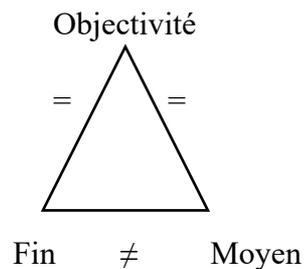
Nous voyons maintenant que la fin est la totalité du mouvement de l'objectivation, ce que nous avons nommé l'espace de la modélisation. L'objet-modèle qui est le produit du concept, devient – l'objet technique. Ainsi cet objet est lié à une fin dans la mesure où il est déterminé par celle-là. La fin est liée à l'objet technique par sa capacité de contrôler celui-ci. Nous avons vu que l'objet technique, en tant que moyen, est indifférent par rapport à son usage. Or la forme hypostasiée de chaque instance du mouvement de la fin répète la logique du mécanisme et pour cette raison chaque objet présente la même indifférence qu'un objet mécanique. Donc, par ce mouvement nous avons réalisé la structure du moyen. Mais il reste encore d'approfondir sur la manière dont la fin devient objective.

Diese ganze Mitte ist somit selbst die Totalität des Schlusses, worin die abstracte Thätigkeit und das äussere Mittel die Extreme ausmachen, deren Mitte die Bestimmtheit

des Objects durch den Zweck, durch welche es Mittel ist, ausmacht. – Ferner aber ist die Allgemeinheit die Beziehung der Zweckthätigkeit und des Mittels. (op.cit.)

Ce moyen terme total est ainsi lui-même la totalité du syllogisme, où l'activité abstraite et le moyen extérieur constituent les extrêmes, dont le moyen terme est constitué par la détermination de l'objet par la fin, par laquelle il est moyen. – Mais en outre l'universalité est le rapport de la finalité et du moyen.

Le « moyen terme total » constitue la « totalité du syllogisme. Il faut donc analyser comment ce moyen peut devenir cette totalité. Nous avons vu que le moyen terme médiatisait d'abord l'activité qui n'était pas encore réalisée de la fin avec l'instrument de la réalisation de celle-ci par un objet que Hegel nomme « moyen extérieur » : $Fin \rightarrow Moyen \rightarrow Objectivité$. Or, cet objet est déterminé par la fin et ainsi il devient, à son tour, moyen terme qui médiatise la fin avec l'extériorité : $Fin \rightarrow (Fin \rightarrow Moyen) \rightarrow Objectivité$. Hegel ajoute que cet objet est universel, car il se spécifie à une fin et un moyen. Il a donc une structure conceptuelle qui se présente sous la forme d'un objet :



Das Mittel ist Object, an sich die Totalität des Begriffs; es hat keine Kraft des Widerstands gegen den Zweck, wie es zunächst gegen ein anderes unmittelbares Object hat. (op.cit.)

Le moyen est objet, en soi la totalité du concept ; il n'a pas de force de résistance à l'égard de la fin, comme il en a d'abord à l'égard d'un autre objet immédiat.

À partir du schéma on voit bien que l'objet moyen, c'est-à-dire l'objet technique contient en lui la totalité du concept de la fin. Ainsi, en tant qu'objet réel, il manque la capacité de résister à l'activité de la fin. Il est extérieur et indifférent par rapport à elle. En revanche, il a la puissance d'agir aux autres objets extérieurs.

Dem Zweck, welcher der Gesetzte Begriff ist, ist es daher schlechthin durchdringlich, und dieser Mittheilung empfänglich, weil es an sich identisch mit ihm ist. Es ist aber nunmehr auch gesetzt, als das dem Begriffe durchdringliche, denn in der Centralität ist es ein Strebendes nach der negativen Einheit; eben so in Chemismus ist es als Neutrales so wie als differentes ein unselbständiges geworden. (op.cit.)

Pour la fin, qui est le concept posé, il est par conséquent purement et simplement pénétrable, et réceptif à cette communication, parce qu'il est en soi identique à elle. Mais il est désormais aussi posé comme ce qui pour le concept est pénétrable, car dans la centralité il est le désir de l'unité négative ; tout aussi que dans le chimisme, comme neutre aussi bien que comme différent, il est devenu un non-subsistant par soi.

Il devient clair que l'indifférence de l'objet technique le rend capable d'être moyen. Dès lors, il constitue le syllogisme dans son ensemble et pour cette raison il est perméable au concept. Il est *en soi*, mais il est déjà posé tel, car l'objet est par définition *Unselbständig*. Donc, en tant qu'objet, il entre dans des relations mécaniques et chimiques. Ainsi, comme objet mécanique, il est contrôlé par la force centrale du système dans lequel il fait partie ; et comme objet chimique, il peut être neutralisé ou être différencié d'une unité neutre. La finalité donc consiste à poser une relation mécanique ou chimique comme une relation de moyen.

– *Seine Unselbständigkeit besteht eben darin, daß es nur an sich die Totalität des Begriffs ist; dieser aber ist das Fürsichseyn. Das Object hat daher gegen den Zweck den Character, machtlos zu seyn, und ihm zu dienen; er ist dessen Subjectivität oder Seele, die an ihm ihre äusserliche Seite hat. (op.cit.)*

Sa non-subsistance par soi consiste justement en ce qu'il n'est qu'en soi la totalité du concept ; mais celui-ci est l'être pour soi. Par conséquent l'objet, à l'égard de la fin, a le caractère d'un impuissant, et de la servir ; elle est sa subjectivité ou son âme, qui a en lui son côté extérieur.

Nous avons dit que l'objet est par définition un non-subsistant par soi qui se présente sous la forme de l'immédiateté, c'est-à-dire il est *en soi*. Or, en tant que totalité conceptuelle, il est *pour soi*, c'est-à-dire produit d'un rapport extérieur. Ainsi, il devient l'agent de l'activité finale. Hegel nous a expliqué dès le début que la fin subjective était le rapport du contenu et de la singularité. Donc, l'objet technique est un objet singulier qui a pour contenu de servir une fin. Le philosophe allemand fait une analogie : l'objet technique est à la fin, c'est que le corps est à l'âme ou au sujet, c'est-à-dire son objectivation, sa présence phénoménale au monde. Par conséquent, l'impuissance et la servitude lui appartiennent comme qualités.

Das Object, auf diese Weise dem Zwecke unmittelbar unterworfen, ist nicht ein Extrem des Schlusses; sondern diese Beziehung macht eine Prämisse desselben aus. (op.cit.)

L'objet, immédiatement soumis de cette manière à la fin, n'est pas un extrême du syllogisme ; mais ce rapport constitue une prémisse de ce même.

Comme l'objet technique a la qualité de servir, il ne constitue pas « un extrême du syllogisme », mais seulement sa prémisse. En effet, l'objet technique n'est pas la fin de l'activité finale, mais tout simplement la présupposition de son commencement. Par conséquent, même si l'objet est soumis à la fin, il reste pourtant une hypostase, c'est-à-dire une présupposition.

Aber das Mittel hat auch eine Seite, nach welcher es noch Selbstständigkeit gegen den Zweck hat. Die im Mittel mit ihm verbundene Objectivität, ist weil sie es nur unmittelbar ist, ihm noch äusserlich; und die Voraussetzung besteht daher noch. (op.cit.)

Mais le moyen a aussi un côté selon lequel il a encore subsistance par soi à l'égard de la fin. L'objectivité liée à elle dans le moyen, parce qu'elle ne l'est qu'immédiatement, lui est encore extérieure ; et la présupposition subsiste par conséquent encore.

En tant que présupposition alors, l'objet technique garde en lui un côté extérieur et indifférent à la fin. Il est toujours un objet parmi d'autres, un objet qui existe indépendamment de l'activité finale. Donc la finalité utilise des objets comme moyens. Pour cette raison l'hypostase de l'objet technique n'est pas encore relevée. L'objet reste alors une présupposition, c'est-à-dire quelque chose d'extérieur et d'indifférent.

Die Thätigkeit des Zwecks durch das Mittel ist deswegen noch gegen diese gerichtet, und der Zweck ist eben insofern Thätigkeit, nicht mehr bloß Trieb und Streben, als im Mittel das Moment der Objectivität in seiner Bestimmtheit als Aeusserliches gesetzt ist, und die einfache Einheit des Begriffs sie als solche nun an sich hat. (op.cit.)

L'activité de la fin par le moyen est pour cette raison dirigée encore contre cette présupposition, et la fin est activité, non plus simplement pulsion et tendance, justement dans la mesure où, dans le moyen, le moment de l'objectivité est posé dans sa détermination, comme extérieur, et où l'unité simple du concept l'a comme telle maintenant en soi.

Néanmoins, par le fait que l'objet est pris par la fin comme un moyen, cela manifeste le déplacement du concept de la fin. En effet, l'activité de la fin n'est plus une forme vide qui se réfère seulement en elle-même, mais elle peut interagir avec des objets qui sont indifférents et extérieurs à elle. Cela est une extension de sa puissance ; elle n'est plus seulement stable, mais aussi activité et mouvement. Donc, la fin est égale au moyen qui se réfère à l'objectivité : Fin = (Moyen \rightarrow Objectivité). Cette équation résout le paradoxe de la relation téléologique. En effet, dès le début le problème était de savoir de quelle manière la fin se référerait-elle à la réalité. Son rapport immédiat restait incompréhensible, alors que cette équation est compréhensible, car elle interprète la fin comme une relation d'un moyen avec l'objectivité (M \rightarrow O) et celle-là détermine le statut ontologique de la fin.

4.3 La fin réalisée

Nous avons commencé par une activité auto-déterminante dans un état latent. Ensuite cette activité a été déterminée en choisissant une fin dans laquelle elle tendait. Cette fin déterminée a été immédiatement liée à la réalité qui donnait le champ pour la réalisation de

cette fin. L'activité de la fin possédait la capacité de contrôler les objets techniques comme moyens pour se réaliser. À la fin, le résultat dans lequel nous sommes parvenus c'est que la fin est l'équation du rapport entre un moyen et la réalité. En effet, le moyen terme (l'objet technique) est la fin, parce que l'objet est le concept et qu'il réalise donc l'être-posé dont il est l'hypostase par quelque rapport final (du moyen à la fin). Cela signifie, entre autres, que l'être des choses n'est pas seulement interprété selon un modèle technique, mais aussi qu'il est façonné par lui, par les effets performatifs que l'objectivation implique. Donc, la fin pour pouvoir se réaliser, elle reste toujours attachée dans un rapport à l'extériorité. Pour cette raison, la finalité n'est pas encore arrivée à son concept, c'est-à-dire qu'elle n'est pas encore posée comme absolument autonome.

1. Der Zweck ist in seiner Beziehung auf das Mittel schon in sich reflectirt; aber es ist seine objective Rückkehr in sich noch nicht gesetzt. Die Thätigkeit des Zwecks durch seine Mittel ist noch gegen die Objectivität als ursprüngliche Voraussetzung gerichtet; sie ist eben diß, gleichgültig gegen die Bestimmtheit zu seyn. (op.cit. 165)

La fin, dans son rapport au moyen, est déjà réfléchie en soi ; mais n'est pas encore posé son retour objectif dans soi. L'activité de la fin par son moyen est encore dirigée contre l'objectivité entendue comme présupposition originaire ; elle est justement cela : être indifférente à l'égard de la détermination.

Nous avons déjà constaté la force que la finalité applique à l'objet qu'elle utilise comme moyen. Or, la fin n'est pas encore devenue objective, car le moyen reste toujours une hypostase, c'est-à-dire un objet extérieur et indifférent d'elle. Donc, la fin se dirige toujours vers un monde qu'elle présuppose comme extérieur et indifférent. Le monde pris comme un étant, c'est-à-dire comme une hypostase originaire, ne permet pas à la fin de s'accomplir. Par conséquent, la fin est extérieure par rapport à l'objet technique et celui-ci par rapport à la fin.

Insofern die Thätigkeit wieder bloß darin bestünde, die unmittelbare Objectivität zu bestimmen, so würde das Product wieder nur ein Mittel seyn und so fort ins unendliche; es käme nur ein zweckmässiges Mittel heraus, aber nicht die Objectivität des Zweckes selbst. (op.cit.)

Dans la mesure où l'activité consisterait à nouveau simplement à déterminer l'objectivité immédiate, le produit serait à nouveau seulement un moyen, et ainsi de suite à l'infini ; ne résulterait qu'un moyen conforme à la fin, mais non pas l'objectivité de la fin elle-même.

Ainsi, dans la mesure où le contenu de la fin, c'est-à-dire l'objet technique se comporte comme une singularité extérieure et immédiate par rapport à la subjectivité de la fin, il y aura une sorte de *regressus ad infinitum*. Dès lors pour chaque fin on a besoin d'un moyen qui à son tour est une fin ayant besoin d'un moyen et ainsi de suite à l'infini. Évidemment, chaque fois, la

répétition de ce mouvement de la part de l'activité finale aboutirait dans la forme d'une infinité simple (mauvais infini), c'est-à-dire d'une série infinie des transformations de la fin en moyen, pour des raisons structurales. Le résultat de ce processus est que l'extériorité de la réalité est corrélée de la finitude du moyen, c'est-à-dire de l'objet technique. Inversement, la finitude de l'objet technique est le corrélat du fait que la fin est posée comme extérieure et non pas encore comme le concept en sa totalité. Pour cette raison l'objectivité s'avère être fonction de la téléologie.

Der in seinem Mittel thätige Zweck muß daher nicht als ein äusserliches das unmittelbare Object bestimmen, somit dieses durch sich selbst zur Einheit des Begriffes zusammengehen; oder jene äusserliche Thätigkeit des Zwecks durch sein Mittel muß sich als Vermittlung bestimmen und selbst aufheben. (op.cit.)

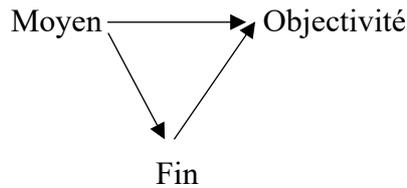
La fin active dans son moyen doit par conséquent ne pas déterminer l'objet immédiat comme quelque chose d'extérieur, partant celui-ci doit par soi-même se rassembler en l'unité du concept ; ou cette activité extérieure de la fin par son moyen doit se déterminer comme médiation et se relever soi-même.

Par conséquent, pour s'en sortir de cette série infinie la fin doit trouver une manière de traiter l'objet non plus comme une chose qui se trouve à l'extérieur, mais comme quelque chose qui fait partie de sa structure conceptuelle. Or, nous avons vu que l'objet conceptuel est le modèle. Donc, l'activité finale, en tant que rapport du moyen à l'objectivité, relève le caractère de l'hypostase de l'objet, seulement dans la mesure où elle se réfère à l'unité conceptuelle de l'objectivité. Ainsi la fin devient le moyen terme qui médiatise le rapport du moyen (objet technique) au réel.

Die Beziehung der Thätigkeit des Zwecks durch das Mittel auf das äusserliche Object ist zunächst die zweyte Prämisse des Schlusses, - eine unmittelbare Beziehung der Mitte auf das andre Extrem. Unmittelbar ist sie, weil die Mitte ein äusserliches Object an ihr hat, und das andre Extrem ein eben solches ist. (op.cit.)

Le rapport de l'activité de la fin à l'objet extérieur par le moyen est tout d'abord la deuxième prémisses du syllogisme, - un rapport immédiat du moyen terme à l'autre extrême. Il est immédiat, parce que le moyen terme a en lui un objet extérieur, et l'autre extrême est justement un tel objet.

Le rapport de l'activité finale à l'objectivité forme la première prémisses du syllogisme, alors que la deuxième c'est le rapport, également immédiat, du moyen à l'objectivité. On peut désigner alors ce syllogisme ainsi :



La première prémisse considérait l'objet technique comme une hypostase qui se trouvait à l'extérieur, tandis que la deuxième substitue la réalité par le modèle. Elle devient donc objectivité, c'est-à-dire extériorité régie par les lois de la mécanique et de la chimie et pour cette raison l'activité de la fin par la médiation de l'objet technique peut se réaliser. Ainsi, le rapport de la fin à la réalité est immédiat, car d'un côté la réalité est toujours-déjà le concept, et de l'autre côté, la fin agit sur elle ayant la forme de l'objet technique.

Das Mittel ist wirksam und mächtig gegen letzteres, weil sein Object mit der selbstbestimmenden Thätigkeit verbunden, diesem aber die unmittelbare Bestimmtheit, welche es hat, eine gleichgültige ist. (op.cit.)

Le moyen est efficace et puissant à l'égard de ce dernier parce que son objet est lié à l'activité auto-déterminante, mais qu'à celui-ci la détermination immédiate qu'il a est une détermination indifférente.

L'objet technique est l'hypostase du concept et pour cette raison il est extérieur et indifférent par rapport à la réalité dans laquelle il s'applique. Or, son indifférence n'est pas un défaut. En revanche, son indifférence le fait efficace. Une machine, en fait, est indifférente par rapport à son usage. Or la machine est aussi la réalisation d'un modèle. Ainsi, son efficacité s'appuie aussi sur le fait que l'objet technique coïncide avec le concept, en tant que sa concrétisation, son hypostase.

Ihr Proceß in dieser Beziehung ist kein anderer als der mechanischer oder chemische; es treten in dieser objectiven Aeusserlichkeit die vorigen Verhältnisse, aber unter der Herrschaft des Zweckes hervor. (op.cit.)

Son processus, dans ce rapport n'est pas autre que le processus mécanique ou chimique ; viennent au jour dans cette extériorité objective les relations précédentes, mais sous la domination de la fin.

Le processus de la finalité alors est effectuée dans une réalité qui est déjà modélisée, c'est-à-dire qu'elle est toujours-déjà régie par le processus mécanique ou chimique. Donc, la réalité dans laquelle se dirige l'action de l'objet technique est l'objectivité telle qu'on l'a décrit. Cela signifie entre autres que le rapport téléologique apparaît seulement sous la présupposition que la réalité est abordée selon une forme objective, à savoir quand elle est modélisée. La découverte hégélienne que nous avons signalée au début trouve ici son expression. En effet, le modèle quand il s'applique comme dispositif technique, il « provoque » la réalité (la nature) à

répondre. La réalité n'étant autre chose que ce qui répond à la « provocation » de l'objet technique. Donc, l'être de cette réalité n'est pas seulement interprété par la médiation du modèle, mais il est façonné par les effets performatifs que cette objectivation implique. Dès lors, l'objet technique est foncièrement téléologique. Pour cette l'activité de la fin « domine » l'objectivité. Cette forme de « domination » (*Herrschaft*) nous montre aussi que l'objet technique n'est pas un objet « neutre », car il est le produit de la subjectivité conceptuelle. Pour cette raison, il ne faut pas confondre l'indifférence de l'objet technique avec une neutralité. Remarquons aussi en passant, que la conséquence de ce qui nous dit Hegel ici, va à l'encontre de l'idée habituelle que la technique est un processus neutre. En revanche, la technique est liée à une forme de domination, ou bien elle est elle-même cette forme de domination.

– Diese Prozesse aber gehen durch sich selbst, wie sich an ihnen gezeigt, in den Zweck zurück. Wenn also zunächst die Beziehung des Mittels auf das zu bearbeitende äussere Object eine unmittelbare ist, so hat sie sich schon früher als ein Schluß dargestellt, indem sich der Zweck als ihre wahrhafte Mitte und Einheit erwiesen hat. (op.cit.)

Mais ces processus reviennent par eux-mêmes dans la fin, comme il s'est montré en eux. Si donc tout d'abord le rapport du moyen à l'objet extérieur qu'il faut travailler est immédiat, il s'est présenté déjà plus haut comme un syllogisme, en tant que la fin s'est prouvée comme son moyen terme et son unité véritables.

Néanmoins, nous avons vu que ce rapport est un syllogisme, c'est-à-dire un rapport qui est médiatisé par un troisième terme. Le premier terme de l'activité de la fin était le syllogisme de l'activité auto-déterminante et sa première prémisse a été le syllogisme de l'activité qui a subsumé l'objet à cause de sa force. La deuxième prémisse est aussi médiatisée par la force de l'activité finale qui peut utiliser les rapports entre l'objet technique et la réalité pour ses propres fins. Ce dernier syllogisme a démontré la capacité de l'objet technique d'agir sur la réalité selon les lois de la mécanique et de la chimie. Ainsi il a été capable de servir une fin extérieure.

Indem das Mittel also das Object ist, welches auf der Seite des Zwecks steht und dessen Thätigkeit in sich hat, so ist der Mechanismus, der hier Statt findet, zugleich die Rückkehr der Objectivität in sich selbst, in den Begriff, der aber schon als der Zweck vorausgesetzt ist; das negative Verhalten der zweckmässigen Thätigkeit gegen das Object ist insofern nicht ein äusserliches, sondern die Veränderung und der Uebergang der Objectivität an ihr selbst in ihm. (op.cit.)

En tant que le moyen est donc l'objet qui se tient du côté de la fin et a en soi son activité, le mécanisme qui trouve place ici est en même temps le retour de l'objectivité en elle-même, dans le concept, qui pourtant est déjà présupposé comme la fin ; le comportement négatif, à l'égard de l'objet, de l'activité finale n'est pas, dans cette mesure, un comportement extérieur, mais le changement et le passage de l'objectivité, en elle-même, dans lui.

Par conséquent, l'objet technique qui sert comme moyen en vue d'une fin n'est pas un objet extérieur quelconque, mais il est lui-même la fin. Ainsi, la réalité dans laquelle il agit n'est rien d'autre que la réalité déjà objectivée, c'est-à-dire la réalité gouvernée par les lois de la mécanique et de la chimie. On peut, par exemple faire le plan et construire un avion, mais le résultat, quoiqu'il rassemble à la forme d'une machine qui vole, il se tiendra non pas à cause de nos pensées mais à cause des lois de la mécanique et de la physique. Cela, marque le retour de l'objectivité à l'unité conceptuelle. Donc, il ne s'agit plus d'une extériorité quelconque, mais d'une extériorité retournée en elle-même et gouvernée, maintenant, par les lois mécaniques ou chimiques. Il est évident ainsi que l'objet dont l'activité finale se réfère n'est plus une réalité brute, mais une réalité modélisée par le modèle mécanique. Dès lors, la fin se réalise seulement sous la présupposition que la réalité est déjà ce qui été « provoquée » par la modélisation. La présence d'un objet technique manifeste ainsi le fait que la réalité est déjà technicisée. Pour cette raison l'action de l'objet technique n'est pas simplement extérieure à l'objectivité, mais elle est corrélative à l'objectivité elle-même. La réalité est corrélat du modèle. Mais du moment qu'elle apparaît dans cette position, à savoir d'être corrélat de l'objectivité, elle accède le statut d'une réalité « conceptuelle », c'est-à-dire d'une réalité résorbée par la technique. L'objectivité s'avère donc être fonction de la téléologie.

Daß der Zweck sich unmittelbar auf ein Object bezieht, und dasselbe zum Mittel macht, wie auch daß er durch dieses ein anderes bestimmt, kann als Gewalt betrachtet werden, insofern der Zweck als von ganz anderer Natur erscheint, als das Object, und die beyden Objecte eben so gegen einander selbständige Totalitäten sind. (op.cit. 165-166)

Que la fin se rapporte immédiatement à un objet et fasse de celui-ci un moyen, comme aussi, il détermine par cet objet un autre objet, on peut le considérer comme violence, dans la mesure où la fin apparaît comme de toute autre nature que l'objet, et que les deux objets sont aussi bien des totalités subsistantes par soi l'une face à l'autre.

Le rapport de l'activité de la fin sur l'objet technique qu'elle l'utilise comme moyen, ainsi que le rapport de l'objet technique sur la réalité objectivée est marqué par la violence. Celle-ci n'est que le symptôme de l'achoppement auquel le modèle donne lieu quand il s'applique dans la réalité. Ainsi, la fin en tant que présupposition, c'est-à-dire réalisée comme objet technique, elle apparaît comme un objet différent par rapport à la réalité dont elle s'applique. En effet, l'objet technique en tant que concrétisation du modèle, il apparaît nécessairement comme un objet extérieur et indifférent par rapport à l'objectivité. Hegel utilise le verbe « *erscheint* », apparaît, justement pour illustrer la nature d'hypostase de l'objectivation de la fin. Dès lors, la violence émerge quand la fin se trouve dirigée contre cet autre objet (Fin → Objectivité). Selon Hegel, la violence est inextricablement liée à l'objectivité dans la mesure où celle-ci

présuppose une forme hypostasiée de l'objet qui la pose ensuite en dehors d'elle. Ainsi, le symptôme de la violence est généré par la méconnaissance qui concerne le rapport entre la totalité de la structure et l'un de ces éléments, de telle sorte que ce qui est effet de la structure, c'est-à-dire effet du rapport entre les éléments apparaît désormais comme la propriété immédiate de l'un de ces éléments, comme si elle lui appartenait en dehors du rapport. Hegel articule cette implication de la violence dans la domination qui exerce l'activité finale dans la réalité, et donc dans la technicisation de celle-ci.²¹³

Daß der Zweck sich aber in die mittelbare Beziehung mit dem Object setzt, und zwischen sich und dasselbe ein anderes Object einschiebt, kann als die List der Vernunft angesehen werden. (op.cit. 166)

Mais que la fin se pose en rapport médiat avec l'objet, et entre soi et intercale entre lui-même et cet objet un autre objet, peut se trouver regardé comme la ruse de la raison.

Le concept se réalise comme fin quand il pose un objet technique comme médium entre lui et la réalité. La fameuse « ruse de la raison » hégélienne consiste alors en cela : la réalité dans laquelle l'objet technique agit est toujours-déjà une réalité conceptualisée, c'est-à-dire une réalité objective, i.e. technicisée. Ce qui se perd dans ce processus c'est le caractère performatif de la conceptualisation. En effet, la réalité posée comme une immédiateté extérieure et indifférente est en fait seulement une présupposition, c'est-à-dire une abstraction du fait qu'elle a été déjà posée comme une hypostase par une réflexion extérieure. Cette déception est en fait la dissimulation des effets performatifs du concept. Elle est produite justement par le fait que cette réalité n'est que la simulation produite par le modèle lorsqu'il modélise une réalité. Ce qu'on observe alors lorsqu'on conduit une expérience scientifique par exemple n'est pas la réalité telle quelle, mais son modèle. Pour cette raison, nous concevons la réalité comme un étant qui existe indépendamment de la structure qui le pose. Cette attitude hypostasiant se trouve derrière l'idée selon laquelle la fin existe comme un agent transcendant qui met en scène l'œuvre de la transformation de la réalité. Néanmoins, nous ne devons pas comprendre la déception produite par la « ruse » comme un défaut de la raison. En revanche, pour Hegel celle-ci constitue une étape nécessaire de la conceptualisation. En effet, c'est par la ruse de la raison

²¹³ Hegel présente ici la perspective instrumentale qui se trouve cachée dans toute fétichisation de l'objet qui qualifie de « juste » tout acte de violence qui sert de moyen en vue d'une fin. Cette perspective permet de dégager la question de la violence dans la relation entre les moyens et les fins. La violence n'est pas un fait naturel que l'homme doit assumer et régler dans sa propre action, mais un symptôme de la rationalisation, c'est-à-dire de la conceptualisation et la technicisation de la nature. Le caractère non naturel de la violence – sans mesure commun avec la violence naturelle – est un produit de la raison, et en tant que tel il est implicite dans la conception de la relation entre la nature et la technique, entre l'être vivant et le *logos*, où la raison fonde son activité propre. La raison (*Grund*) de la violence est la violence de la raison.

que le discours scientifique est capable d'appliquer sa méthode dans le réel et de la vérifier. Sans cette dissimulation, il n'y aurait pas d'activité scientifique et donc pas prétention à la vérité. Dans ce sens, l'erreur devient un élément dynamique du processus qui vise à la vérité.

On voit bien, par exemple, cette idée dans la philosophie grecque, quand elle introduit la téléologie, que l'exemple est toujours l'artisan, l'architecte : elle nous dit qu'il doit y avoir une image du bâtiment qu'il doit faire avant de le construire, sans laquelle il n'arriverait jamais à construire cela. C'est le *τέλος*, c'est la fin. La téléologie divine est une hypothèse de travail qui ne sert à rien, qui n'est confortée par aucune expérience, et qui est donc une mauvaise hypothèse. On pourrait dire aussi que c'est le statut ontologique du *τέλος* : le *τέλος* existe quand il y a quelqu'un pour le penser, mais sinon, il n'y a pas d'existence en soi le *τέλος*. Un *τέλος* est une idée, elle n'existe que dans le monde des idées. D'où la critique de la téléologie, au moins dans le domaine des sciences naturelles.

De la même manière, la téléologie dans l'histoire a une longue tradition chrétienne : on doit expliquer l'histoire comme un but à atteindre, dans une perspective *eschatologique*. Dieu qui vient sur terre, sa mort, sa résurrection, les saints, c'est une conception téléologique de l'histoire. Cette vue peut-elle être aussi critiquée ? Est-ce que cela va de soi, cette *ἔσχατον* ? Dans l'histoire, la téléologie n'a pas plus de fondement que dans les sciences naturelles. Ce *τέλος* dans la pensée de Dieu est une hypothèse que rien n'impose et qui n'explique rien du tout, qui conforte peut-être, dans les actions. Nous sommes ici dans une structure dans laquelle pour la mettre en route, il faut présupposer le résultat. Le résultat précède son développement. Cette structure est téléologique. La téléologie sert donc de paradigme, de modèle à une explication dont le résultat précède son développement. Ici, on a affaire à une logique de l'origine, qui est un peu changée.

Dans le paradigme mécanique, l'origine est toujours un dénouement, et toutes les conséquences naissent par addition ou par conjonction d'éléments. Le résultat du processus mécanique est une construction, une mise ensemble qui par interaction, chaîne, agit. L'origine peut être engagée, mais dans un sens élémentaire. On a donc une pensée téléologique chez Hegel, dont le squelette logique est celui-ci : le résultat est présupposé dans le développement, il précède son développement. Du coup il n'y a pas vraiment d'origine, dans le sens d'un sans précédent. Le terme même d'origine, de début est évacué, critiqué. Si nous pouvons critiquer l'origine, le début et que le résultat doit être pensé avant sa réalisation, dans ce cas, la pensée téléologique regagne du terrain.

L'enseignement sur le plan ontologique est que l'origine n'existe pas ; l'origine au sens emphatique est un phantasme. C'est un résultat foudroyant, surtout à voir le contexte scientifique, il n'y a pas de discipline sans la logique de l'origine de l'élément simple, subsistant en lui-même : c'est une logique hypostasiante. Nous avons d'ailleurs déjà rencontré cela : penser la fin comme un étant, c'est la raison comme auto-origine. Cette idée de l'origine à laquelle on adhère beaucoup, est en elle-même fautive. C'est une mauvaise analyse de l'origine ; l'origine au sens emphatique n'existe pas. C'est un phantasme, pourrait-on dire, d'une certaine façon, nécessaire. Hegel ne le nie pas : cette figure de l'origine a son rôle dans la logique, mais en elle-même, elle n'est pas vraie. Voici donc le modèle téléologique que Hegel engage à partir du moment où il introduit la ruse de la raison.

Die Endlichkeit der Vernünftigkeit hat, wie bemerkt, diese Seite, daß der Zweck sich zu der Voraussetzung d.h. zur Aeusserlichkeit des Objects verhält. (op.cit.)

La finité de la rationalité, comme il a été remarqué, a cet aspect que la fin est en relation à la présupposition, c'est-à-dire à l'extériorité de l'objet.

La ruse s'interpose alors, quand la finalité subjective se trouve face à un monde hypostasié, c'est-à-dire face à l'objet qui se présente comme un étant et par conséquent, il garde toujours son caractère extérieur et indifférent.²¹⁴

In der unmittelbaren Beziehung auf dasselbe träte er selbst in den Mechanismus oder Chemismus und wäre damit der Zufälligkeit und dem Untergange seiner Bestimmung, an und für sich seyender Begriff zu seyn, unterworfen. (op.cit.)

Dans le rapport immédiat à ce même, elle entrerait elle-même dans le mécanisme ou le chimisme, et serait du même coup soumise à la contingence et au passage de sa détermination qui consiste à être le concept étant en et pour soi.

La seule manière que la finalité puisse interagir avec l'objet inerte c'est, on l'a vu, d'entrer dans le domaine réglé par les lois de la mécanique et de la chimie, le domaine de la modélisation. Elle se transforme ainsi à un objet technique qui est soumis à son tour aux lois de la mécanique et de la chimie. Dès lors cette transformation marque le passage de la nécessité

²¹⁴ Hegel a abordé la même idée quelques années plus tôt (1805) dans *La philosophie de l'esprit* de l'Iéna : « *Aber das Werkzeug hat die Thätigkeit noch nicht selbst an ihm; es ist träges Ding; kehrt nicht in ihm selbst [zurück] – ich muß noch damit arbeiten; ich habe die List zwischen mich und die äußere Dingheit hineingestellt, - mich zu schonen und meine Bestimmtheit damit zu bedecken und es sich abnutzen zu lassen;* Mais l'outil n'a pas encore l'activité en lui ; il est une chose inerte ; il ne fait pas retour en lui-même – il faut que je travaille encore avec l'instrument ; j'ai interposé la ruse entre moi et la chose extérieure, - pour me ménager et pour protéger par ce moyen ma détermination et pour le laisser s'user. (*GW* 8, 205-206), traduction (avec modifications) par Guy Planty-Bonjour, Épiméthée, PUF, 1982, p. 33.

du concept à la contingence de la nature. La nécessité conceptuelle est alors soumise à une contingence englobante.

So aber stellt er ein Object als Mittel hinaus, läßt dasselbe statt seiner sich äusserlich abarbeiten, gibt es der Aufreibung Preis, und erhält sich hinter ihm gegen die Mechanische Gewalt. (op.cit.)

Mais ainsi elle dispose un objet comme moyen, laisse ce même s'exténuier extérieurement à sa place, le livre à l'usure, et se maintient derrière lui contre la violence mécanique.

L'objet technique n'est pas seulement un moyen par lequel l'activité de la finalité peut s'extérioriser ; il est la condition de la phénoménalisation de la finalité, ou l'être de celle-ci. En tant que tel, alors, il est un substitut ; il est un objet qui se met à la place de la finalité, car il présente la même structure que le monde vu sous le prisme des lois mécaniques et chimiques. L'objet technique manifeste la détermination d'un objet, il est indifférent et pour cela il s'use. Il devient ainsi un instrument. Ainsi, il réalise la fin.

Indem der Zweck endlich ist, hat er ferner einen endlichen Inhalt; hienach ist er nicht ein absolutes, oder schlechthin an und für sich ein Vernünftiges. (op.cit.)

En tant que la fin est finie, elle a en outre un contenu fini ; en conséquence elle n'est pas quelque chose d'absolu, ou purement et simplement en et pour soi quelque chose de rationnel.

Comme l'activité finale s'autodétermine elle a la forme de la subjectivité et par conséquent elle est infinie. Nous rappelons que pour Hegel la vraie infinitude c'est la capacité de s'autodéterminer. Or, dans la mesure où elle se remplace par l'objet technique, elle devient finie. Le jugement « la fin est l'objet technique » donne une détermination à la finalité et par conséquent un contenu. Elle n'est plus un sujet mais un être-posé et en tant que tel elle est conditionnée. L'objet technique est en soi un être-posé, et sa rationalité se présente seulement en rapport à la finalité qu'il substitue.

Das Mittel aber ist die äusserliche Mitte des Schlusses, welcher die Ausführung des Zweckes ist; an demselben gibt sich daher die Vernünftigkeit in ihm als solche kund, in diesem äusserlichen Andern und gerade durch diese Aeusserlichkeit sich zu erhalten. (op.cit.)

Mais le moyen est le moyen terme extérieur du syllogisme qui est la réalisation de la fin ; en ce même se fait connaître par conséquent la rationalité dans lui comme telle à se maintenir dans cet autre extérieur, et précisément par cette extériorité.

Nous avons vu que la réalisation de la fin a été fait par un syllogisme dont le moyen terme était l'objet technique. Par conséquent, comme l'objet technique est ce qui médiatise et amène la fin

vers son achèvement, il contient en lui la rationalité de la fin. Ainsi la fin affirme son pouvoir sur l'objectivité par un moyen dont il est le contenu, puisque en le déterminant, elle détermine elle-même aussi. Dès lors la fin existe dans et par cette objectivité. En effet, l'objet technique se distingue d'un objet quelconque dans la mesure où il réalise un modèle, c'est-à-dire la forme hypostasiée d'une théorie. Ainsi, il contient en lui la rationalité du concept, il se maintient en elle et il la réalise dans l'extériorité.

Insofern ist das Mittel ein höheres als die endlichen Zwecke der äussern Zweckmässigkeit; - der Pflug ist ehrenvoller, als unmittelbar die Genüsse sind, welche durch ihn bereitet werden und die Zwecke sind. (Op.cit.)

Dans cette mesure, le moyen est quelque chose de plus élevé que les fins finies de la finalité extérieure ; - la charrue est plus chargée d'honneur que ne le sont immédiatement les plaisirs qui par elle se trouvent préparés et qui sont les fins.

De ce point de vue l'objet technique est plus utile qu'un but trivial, car il contient en lui la méthode qui pourra multiplier les fins visées. Nous savons que la fin en tant que tendance, il a l'inclination de se réaliser dans la réalité. En revanche, quand la fin a la forme d'un désir subjectif, il a la tendance de supprimer l'objet de son désir. Quand on a faim, par exemple, on mange du pain, mais cette fin reste triviale et passagère, car le désir ne s'assouvi jamais. Seulement l'objet technique en tant qu'outil peut intervenir à l'extériorité et la transformer d'une manière conformée à la finalité du concept. La charrue devient donc un signifiant, qui par son action pose la réalité comme un signifié du concept. Autrement dit : la charrue introduit la réalité brute et contingente au sens. Pour cette raison, l'être du monde trouve sa vérité dans la technique. Cela constitue l'« honneur » de l'instrument.

Das Werkzeug erhält sich, während die unmittelbaren Genüsse vergehen und vergessen werden. An seinen Werkzeugen besitzt der Mensch die Macht über die äusserliche Natur, wenn er auch nach seinen Zwecken ihr vielmehr unterworfen ist. (Op.cit.)

L'outil se maintient, tandis que les plaisirs immédiats disparaissent et sont oubliés. En ses outils, l'homme possède le pouvoir sur la nature extérieure, même si selon ses fins il lui est plutôt soumis.

L'outil marque le passage de l'état naturel à la technique et en tant que tel il est le signe de l'intelligence humaine. Comme produit de l'intelligence, il est supérieur de la nature contingente. L'outil alors s'use et son usure marque le travail humain qui transforme le monde et libère l'être humain de la nécessité naturelle.²¹⁵ En effet, l'outil transforme la force de la fin

²¹⁵ Le rôle qui joue le travail dans la pensée hégélienne est bien connu et répétée en plusieurs instances à son œuvre. Rappelons, par exemple, la célèbre « lutte de la reconnaissance » dans la *Phénoménologie de l'esprit* (GW 9, 109-116) : Le maître oblige l'esclave à travailler. Or, par son travail, l'esclave se détache du produit de

au pouvoir et ce pouvoir se dirige vers la nature extérieure. Or ce pouvoir a une double fonction : d'un côté, il rend manifeste la force de la nature. De l'autre côté, il tourne cette force contre elle-même. Ainsi l'homme, en tant qu'être raisonnable, est capable de connaître la force des lois naturelles et par là de les maîtriser et de les utiliser pour ses propres fins. De ce point de vue le premier outil que possède l'homme c'est sa main, et chaque outil est tout simplement l'extension de celle-ci.²¹⁶

Der Zweck hält sich aber nicht nur ausserhalb dem mechanischen Prozesse, sondern erhält sich in demselben, und ist dessen Bestimmung. (Op.cit.)

Pourtant la fin ne se tient pas seulement à l'extérieur du processus mécanique, mais il se maintient dans celui-ci, et il est sa détermination.

Du point de vue d'une réflexion extérieure, la fin est extérieure par rapport à l'objectivité mécanique (et chimique) dans laquelle son activité est achevée. En effet, on dirait intuitivement qu'un outil applique les lois mécaniques dans un système gouverné par celles-ci, alors que le but de cette activité n'est pas parti de cette même objectivité ; il se place en dehors d'elle. Or, Hegel nous dit que la fin est identique à l'objectivité mécanique dans la mesure où celle-ci est toujours-déjà technique. Dès lors la fin est la détermination de chaque système mécanique. Il suffit donc de « provoquer » la nature par sa modélisation pour que la fin apparaisse. Pour cette raison, la détermination de l'objet (modèle) est de se réaliser, c'est-à-dire de devenir réalité. L'objet est fin parce qu'il réalise le concept. Celle-là est sa « nature » téléologique.

Der Zweck als der Begriff, der frey gegen das Object und dessen Proceß existirt, und sich selbst bestimmende Thätigkeit ist, geht, da er ebensowohl die an und für sich seyende Wahrheit des Mechanismus ist, in demselben nur mit sich selbst zusammen. (Op.cit.)

son action, dans le sens où il ne le consomme pas (il est destiné au maître) et donc il conçoit le monde comme un objet indépendant qui se trouve face à lui. Ainsi il reconnaît que par son activité le monde est transformé par lui, il est son propre produit. Nous pouvons citer aussi *La philosophie de l'esprit* d'Iéna (GW 8, op.cit.).²¹⁶ La présence d'Aristote est très significative sur ce passage. Selon le philosophe grec la « *techné* [...] parachève (*épitèlei*) ce que la nature (*physis*) est impossible d'élaborer jusqu'au bout (*apergazesthai*) » (*Physique*, B, 8, 199a, 15-17). Donc si la technique peut effectuer ce que la nature n'accompli pas, alors cela existait déjà comme une possibilité (*endéchoménon*). Ainsi elle est l'actualisation non naturelle d'une possibilité naturelle, par l'intermédiaire de l'homme dont la nature contient la capacité d'actualiser la *physis* en général. Mais comment cette capacité peut-elle s'actualiser ? Aristote répond à son traité sur les parties des animaux : « Les mains sont un outil (*organon*) ; et la Nature, comme un homme intelligent (*anthropos phronimos*), assigne toujours un outil à l'animal qui peut l'utiliser [...] On doit conclure, alors, que si cela est le meilleur (*beltion*), et si la Nature fait toujours le mieux possible selon les possibilités données (*endéchoménon*), il n'est pas pertinent de dire que l'homme est l'animal le plus intelligent (*phronimotatos*) parce qu'il a des mains, mais parce qu'il est le plus intelligent qu'il a des mains. En effet, l'être le plus intelligent est celui qui est capable de bien utiliser le plus grand nombre d'outils : or, la main semble bien être non pas un outil, mais plusieurs. Car elle est pour ainsi dire un outil pour des outils (*organon pro organôn*) » (*Parties des animaux*, IV, 10, 687a, 10-21). L'outil alors, selon Aristote, ne substitut seulement la main, mais il en ait son extension. La même position semble prendre un auteur si loin d'Aristote que André Leroi-Gourhan (1971) où il situe l'étude de l'outil humain à la perspective de la technique animal.

La fin en tant que le concept qui existe librement à l'égard de l'objet et de son processus, et qui est activité se déterminant elle-même, étant donné qu'elle est tout aussi bien la vérité étant en et pour soi du mécanisme, dans celui-ci coïncide seulement avec elle-même.

Dès lors, la fin s'accomplit dans le système mécanique et son achèvement coïncide avec sa position initiale. Nous voyons ici le noyau de la pensée téléologique. Le résultat est antérieur de son développement et seulement le processus manifeste le fait que la présupposition a été déjà posée. L'argumentation hégélienne se forme ainsi : on a présupposé que la fin en tant qu'unité conceptuelle, est un être-posé qui s'autodétermine et qu'ainsi se distingue et existe indépendamment d'un objet quelconque. Or, pour que l'activité de la fin puisse interagir avec l'objet elle doit posséder les mêmes qualités mécaniques que celui-ci ; elle est donc posée comme un objet mécanique. Dans la mesure où cet objet concrétise le système mécanique il ne fait rien qu'illustrer la vérité de sa présupposition, c'est-à-dire qu'il est *τέλος*. Par conséquent, l'objet technique actualise et rend intelligibles les lois de la mécanique et de ce point de vue, il est son *τέλος*. Alors, la technique est la destination de tout système mécanique. Pour cette raison la fin est la vérité du mécanisme, non pas parce que le modèle mécanique est faux, mais parce qu'il fait partie dans un ensemble structurel qui est objectif, i.e. technique.

Die Macht des Zwecks über das Object ist diese für sich seyende Identität; und seine Thätigkeit ist die Manifestation derselben. (Op.cit.)

Le pouvoir de la fin sur l'objet est cette identité étant pour soi ; et son activité est la manifestation de celle-ci.

La fin peut manifester son pouvoir seulement dans la mesure où elle réalise l'objectivité. En effet, décrire le monde comme un système régi par des lois reste une abstraction si ses lois ne se concrétisent pas dans un objet. Le mécanisme présentait encore le modèle dans son état formel, c'est-à-dire comme un objet mathématique. En revanche la fin réalise ce modèle dans une machine ou dans un dispositif expérimental, lesquelles par leur fonctionnement prouvent (ou non) une théorie scientifique. Pour cette raison, la technicisation de la réalité est la condition nécessaire pour la vérification du discours scientifique.

Der Zweck als Inhalt ist die an und für sich seyende Bestimmtheit, welche am Object als gleichgültige und äusserliche ist, die Thätigkeit desselben aber ist einerseits die Wahrheit des Processes und als negative Einheit das Aufheben des Scheins der Aeusserlichkeit. (Op.cit.)

La fin comme contenu est la détermination étant en et pour soi, qui en l'objet est comme indifférente et extérieure, alors que l'activité de lui-même est d'un côté la vérité du processus, et, comme unité négative, la relève de l'apparence de l'extériorité.

La fin se présente, dès lors, comme un objet (objet technique) qui possède toutes les caractéristiques d'un objet en général ; il est indifférent et extérieur. Néanmoins, comme cet objet est la concrétisation de la fin, il contient en lui l'activité de celle-ci. Par conséquent, il n'est plus un objet formel (modèle), mais un objet concret lequel en tant qu'objet technique relève la présence phénoménale de l'extériorité. Il montre ainsi que la réalité n'est plus une chose, mais plutôt une structure rationnelle. Cela est inévitable, car une fois que le paradigme d'objet est posé, la réalité se trouve nécessairement dans cette position.

Nach der Abstraction ist es die gleichgültige Bestimmtheit des Objects, welche eben so äusserlich durch eine andere ersetzt wird; aber die einfache Abstraction der Bestimmtheit ist in ihrer Wahrheit die Totalität des Negativen, der concrete und in sich die Aeusserlichkeit setzende, Begriff. (Op.cit.)

Selon l'abstraction, c'est la détermination indifférente de l'objet qui, tout aussi extérieurement, se trouve remplacée par une autre ; mais l'abstraction simple de la détermination est, dans sa vérité, la totalité du négatif, le concept concret et posant en soi l'extériorité.

L'objet technique remplace l'objet formel, mais cette substitution est compréhensible seulement à partir de l'abstraction de l'objet que nous avons fait auparavant. En effet, on doit regarder le processus du point de vue de l'identité de la fin avec son objet pour comprendre qu'il ne s'agit plus d'une extériorité quelconque, mais plutôt de la totalité du concept qui pose cette extériorité sous la forme de l'objectivité ; c'est-à-dire sous la forme d'un espace modélisable et modélisé. Le concept concret est un être-posé qui se présente d'abord sous la forme d'un objet abstrait (modèle mathématique), lequel à son tour est substitué par un objet concret (objet technique) qui renvoie au concept qu'il l'a posé davantage. La totalité de ce processus est la totalité de l'activité du concept.

Der Inhalt des Zwecks ist seine Negativität als einfache in sich reflectirte Besonderheit, von seiner Totalität als Form unterschieden. Um dieser Einfachheit willen, deren Bestimmtheit an und für sich die Totalität des Begriffes ist, erscheint der Inhalt als das identisch bleibende in der Realisirung des Zweckes. (Op.cit. 166-167)

Le contenu de la fin est sa négativité comme particularité simple réfléchie en soi, différente de sa totalité comme forme. En raison de cette simplicité, dont la détermination en et pour soi est la totalité du concept, le contenu apparaît comme ce qui demeure identique dans la réalisation de la fin.

Comme tout contenu, le contenu de l'activité finale est « réfléchi en soi », c'est-à-dire que l'objet technique, en tant que réalité de la fin, unit par son activité toutes les étapes du processus de la finalité. En revanche, le mouvement de ce processus, c'est-à-dire chaque étape de la fin subjective et le moyen jusqu'à la réalisation de la fin dans l'objectivité, constitue la forme de

cette activité, à savoir la totalité du concept posé. Par conséquent, à cause de sa simplicité, le contenu de la fin (i.e. l'objet technique), séparé de ce processus, apparaît comme l'hypostase de l'activité finale et pour cette raison, il demeure identique à lui-même à chaque moment du processus. L'activité de la fin nécessite l'introduction de l'objet technique dans l'objectivité. Pour cette raison, la réalité n'apparaît plus comme extérieure à l'activité, mais comme un produit de celle-ci. La totalité conceptuelle de la fin se lie avec la réalité de telle sorte que celle-ci apparaît comme un résultat de celle-là. Donc la réalité n'est qu'un corrélat de l'activité finale, c'est-à-dire elle devient réalité technique.

Der teleologische Proceß ist Uebersetzung des distinct als Begriffs existirenden Begriffs in die Objectivität; es zeigt sich, daß dieses Uebersetzen in ein vorausgesetztes Anderes das Zusammengehen des Begriffes durch sich selbst, mit sich selbst ist. (Op.cit. 167)

Le processus téléologique est la traduction²¹⁷ du concept existant distinctement comme concept en l'objectivité ; il se révèle que ce traduire dans un autre présupposé est l'acte de coïncider du concept par lui-même, avec lui-même.

Le processus téléologique nous a montré que l'introduction du paradigme de l'objet dans la réalité a produit des effets performatifs. En effet, au début de ce processus nous avons considéré le concept comme étant différent à la réalité à laquelle il se référerait. Donc, dans la mesure où le concept était en soi, il n'était pas réel, et dans la mesure où il était réel, il n'était pas concept. La « transposition » du concept dans la réalité est en fait la « traduction » (*Übersetzung*) de celle-ci au langage de l'objectivité, c'est-à-dire au langage du modèle. Or, du moment que nous traduisons (*übersetzen*) la réalité comme modèle le processus téléologique apparaît. L'objet technique qui agit sur la réalité n'est plus considéré comme un moyen extérieur, mais il coïncide avec le concept parce qu'il en est son hypostase. Pour cette raison, la traduction de la réalité selon le modèle n'est rien d'autre que le concept qui se trouve lui-même en lui-même. L'objectivité a une structure téléologique parce que le modèle a la tendance à se réaliser, et en se réalisant le concept devient réalité.

Der Inhalt des Zwecks ist nun diese in der Form des Identischen existirende Identität. (Op.cit.)

Le contenu de la fin est maintenant cette identité existant dans la forme de l'identité.

²¹⁷ Bourgeois et Labarrière, Jarczyk traduisent « *Übersetzung* » par « transposition » pour garder le sens de « *Setzung* », de la « position » du concept dans l'objectivité. Néanmoins, il nous semble que Hegel entend ce terme par son sens littéral. En effet, le concept n'est pas simplement une « position », mais il est une « traduction » de la réalité selon les lois de l'objectivité (mécaniques et chimiques) comme nous essayons d'expliquer à notre commentaire.

Donc dans la mesure où nous concevons l'objectivité comme un processus téléologique, le concept de la fin s'identifie avec le moyen : fin = objet technique. La fin se réalise par la médiation d'un objet qui devient lui-même fin. Nous savons depuis les « déterminations de la réflexion » dans la logique de l'essence²¹⁸ que, pour Hegel, l'identité présuppose une différence initiale posée sous la forme d'un jugement S – P. Dès lors le sujet est l'identique dont le prédicat s'applique. L'identité et la différence en tant que fonctions logiques ont un sens. Le jugement n'est pas un premier principe, mais le cadre dans lequel ces deux fonctions reçoivent leur sens. Le sens de l'identité c'est d'être une fonction logique.²¹⁹ Donc quand le contenu de la fin s'identifie avec l'objectivité nous avons l'identité de la différence qui a dès lors un comportement logique précis, à savoir que dans la mesure où l'objet technique réalise la fin, il est lui-même fin.

In allem Uebergehen erhält sich der Begriff, z. B. indem die Ursache zur Wirkung wird, ist es die Ursache, die in der Wirkung nur mit sich selbst zusammengeht; im teleologischen Uebergehen ist es aber der Begriff, der als solcher schon als Ursache existirt, als die absolute gegen die Objectivität und ihre äusserliche Bestimmbarkeit freye concrete Einheit. (Op.cit.)

Dans toute transition le concept se maintient, par exemple en tant que la cause en vient à l'effet, c'est la cause qui, dans l'effet, coïncide seulement avec elle-même ; mais, dans la transition téléologique, c'est le concept qui, comme tel, existe déjà comme cause, comme l'unité concrète absolue, libre à l'égard de l'objectivité et de sa déterminabilité extérieure.

Le concept est en lui-même *fin* et pour cette raison, il est toujours présent à chaque transition de la *Logique*. Hegel nous donne l'exemple de la relation causale. En effet, la relation causale est l'hypostase du processus de l'objectivation et pour cette raison, le concept coïncide seulement avec la cause, tandis que l'effet est extérieur par rapport à lui. Rappelons que la relation causale est la représentation de la relation de la substance, comme Hegel montre dans la doctrine de l'essence. Ainsi, nous parlons de causalité quand nous nous référons aux corps qu'ils interagissent. Pour cela, la cause apparaît comme l'application d'une force extérieure par rapport au mouvement qui en résulte. En ce sens, l'explication (i.e. la conceptualisation) de ce processus vient de l'extérieur, elle est une explication *ad hoc*. En revanche dans la téléologie, le concept n'est plus extérieur par rapport au processus, mais il est lui-même ce processus.

²¹⁸ *GW* 11, 260.

²¹⁹ Pour une analyse détaillée de ceci on consultera l'article de Bruno Haas « *Urteil* », dans Gilbert Gérard, Bernard Mabilille (éd.) (2017), p. 195-216.

Ainsi, la réalité dans laquelle il se réfère est toujours-déjà son propre produit, c'est-à-dire une réalité technique, un modèle.

Die Aeusserlichkeit, in welche sich der Zweck übersetzt, ist, wie wir gesehen, schon selbst als Moment des Begriffs, als Form seiner Unterscheidung in sich, gesetzt. (Op.cit.)

L'extériorité dans laquelle se traduit la fin, est déjà, comme nous l'avons vu, posée elle-même comme moment du concept, comme forme de sa différenciation dans soi.

Hegel nous rappelle que l'extériorité dans laquelle s'applique la finalité est déjà posée comme un objet conceptuel. Or, nous avons remarqué que la conceptualisation de l'objectivité signifie sa modélisation, c'est-à-dire qu'elle est descriptible à partir du modèle (un modèle mathématique abstrait). Mais en tant que modèle l'objectivité elle se différencie, car le modèle en tant que substitut est par définition différent de celle-ci. L'unité du concept inclue cette différence en son identité et dès lors l'objectivité n'est rien que son modèle.

Der Zweck hat daher an der Aeusserlichkeit sein eigenes Moment; und der Inhalt, als Inhalt der concreten Einheit, ist seine einfache Form, welche sich in den unterschiedenen Momenten des Zwecks, als subjectiver Zweck, als Mittel und vermittelte Thätigkeit, und als objectiver, sich nicht nur an sich gleich bleibt, sondern auch als das sich gleichbleibende existirt. (Op.cit.)

La fin a par conséquent, en l'extériorité, son moment propre ; et le contenu, comme contenu de l'unité concrète, est sa forme simple, qui, dans les moments distincts de la fin, comme concept subjectif, comme moyen et activité médiatisée, et comme concept objectif, ne demeure pas seulement en soi égale à elle-même, mais existe aussi comme ce qui demeure égal à soi.

Résumant le mouvement de la finalité jusqu'à ici, Hegel, montre que la fin est une conséquence de la modélisation. En effet, chaque étape du processus manifeste le caractère stable du concept de la fin, car il demeure toujours égal à soi à travers tout changement. Il nous rappelle aussi que la fin est une unité conceptuelle, c'est-à-dire l'unité de la différence entre le contenu (objet technique) et la forme singulière (fin subjective). Dès lors la fin est l'objet technique, c'est-à-dire le modèle réalisé. En tant que l'objet technique est la réalisation d'un modèle, il est égal à soi. L'objet technique est la représentation du modèle abstrait sous la forme d'un outil, d'un dispositif expérimental ou d'une machine.

Man kann daher von der teleologischen Thätigkeit sagen, daß in ihr das Ende der Anfang, die Folge der Grund, die Wirkung die Ursache sey, daß sie ein Werden des Gewordenen sey, daß in ihr nur das schon Existirende in die Existenz komme u.s.f. das heißt, daß überhaupt alle Verhältnißbestimmungen, die der Sphäre der Reflexion oder des unmittelbaren Seyns angehören, ihre Unterschiede verloren haben, und was als ein Anderes wie Ende, Folge. Wirkung u.s.f. ausgesprochen wird, in der Zweckbeziehung

nicht mehr die Bestimmung eines Andern habe, sondern vielmehr als identisch mit dem einfachen Begriffe gesetzt ist. (Op.cit.)

On peut dire par conséquent de l'activité téléologique que dans elle la fin est le commencement, la conséquence le fondement, l'effet la cause, qu'elle est un devenir du devenu ; que dans elle c'est seulement le déjà existant qui vient à l'existence, etc., c'est-à-dire que, de façon générale, toutes les déterminations de la réflexion qui appartiennent à la sphère de la réflexion ou de l'être immédiat ont perdu leur différences, et ce qui s'est trouvé énoncé comme un autre, comme fin, conséquence, effet etc., n'a plus dans le rapport de finalité la détermination d'un autre, mais est posé plutôt comme identique au concept simple.

Le caractère téléologique du concept réinterprète tout le mouvement de la *Science de la logique*, jusqu'à présent. Dans la mesure où le concept est son propre *τέλος*, chaque moment trouve sa place à ce déploiement conceptuel. La différence qui se présentait sous une forme hypostasiée dans les moments précédents se trouve maintenant relevée. Ainsi chaque catégorie précédente se trouve intériorisée dans l'unité différenciée du concept. Donc il n'y a plus une cause à l'extérieur de l'effet, un devenir autre de la chose devenue, en fin de compte une chose qui remplace une autre chose, mais des modifications structurelles d'une structure posée. La causalité n'est rien d'autre que la manière dont on représente le rapport entre les hypostases. De ce point de vue la téléologie présente une méthode viable pour l'exposition des catégories logiques. Ainsi, la question de l'origine d'une catégorie ne se pose plus. Vues sous le prisme de la téléologie le résultat précède son développement et l'existant précède son existence, car leur place en tant que résultat ou existence présuppose la position de ceux-ci dans une structure donnée.

2. Das Product der teleologischen Thätigkeit nun näher betrachtet, so hat es den Zweck nur äusserlich an ihm, insofern es absolute Voraussetzung gegen den subjectiven Zweck ist, insofern nemlich dabey stehen geblieben wird, daß die zweckmässige Thätigkeit durch ihr Mittel sich nur mechanisch gegen das Object verhält, und statt einer gleichgültigen Bestimmtheit desselben eine andere, ihm eben so äusserliche setzt. (Op.cit.)

Si le produit de l'activité téléologique est maintenant considéré de plus près, il n'a la fin qu'extérieurement en lui, dans la mesure où il est présupposition absolue par rapport à la fin subjective, c'est-à-dire dans la mesure où l'on en reste au fait que l'activité finalisée se comporte, à travers son moyen, seulement de façon mécanique à l'égard de l'objet, et, à la place d'une détermination indifférente de cet objet, en pose une autre, qui est tout aussi extérieure à lui.

Une fois que Hegel a établi que la fin est réalisée comme objet technique, il passe à l'analyse de ce produit de plus près. Nous avons vu que la fin est une unité conceptuelle et donc unité de la différence entre la fin et l'objet technique. L'objet technique a réalisé l'objet mécanique et

l'objet chimique. Mais en tant qu'objet, il garde toujours un côté extérieur et indifférent par rapport à la fin ; bref un comportement mécanique. En effet, nous savons que le mécanisme est un agrégat dont les parties sont indifférents par rapport au tout. Ainsi, une machine comme moyen pour accomplir un but, reste une totalité extérieure et indifférente par rapport à la réalité ; elle ne fait qu'agir sur elle.

Eine solche Bestimmtheit, welche ein Object durch den Zweck hat, unterscheidet sich im allgemein von einer andern bloß mechanischen, daß jenes Moment einer Einheit, somit ob sie wohl dem Objecte äusserlich, doch in sich selbst nicht ein bloß äusserliches ist. (Op.cit.)

Une telle détermination, qu'un objet a par la fin, se différencie en général d'une autre simplement mécanique, en ceci que cet objet est moment d'une unité, que, par conséquent, tout en étant extérieure à l'objet, elle n'est pourtant pas en elle-même quelque chose de simplement extérieur.

Néanmoins, quoique l'objet technique garde son côté mécanique, il reste quand même différent par rapport à un objet mécanique. La différence en est que l'objet technique se trouve lié à l'activité de la fin comme moyen de sa réalisation. En effet, il y a une différence essentielle entre une machine et un modèle abstrait. La machine est l'application des lois mécaniques en vue d'une fin, alors que le modèle est simplement la représentation de ces lois. Par conséquent la machine transforme la réalité, tandis que le modèle la simule.

Das Object, das eine solche Einheit zeigt, ist ein Ganzes, wogegen seine Theile, seine eigene Aeusserlichkeit, gleichgültig ist; eine bestimmte, concrete Einheit, welche unterschiedene Beziehungen und Bestimmtheiten in sich vereinigt. (Op.cit.)

L'objet qui montre une telle unité est un tout à l'égard duquel ses parties, son extériorité propre, est indifférente ; une unité déterminée, concrète, qui réunit dans elle-même des rapports et des déterminités différents.

La machine, comme moyen en vue d'une fin, réalise la finalité. Ainsi elle constitue une unité avec le concept de la fin. Sur ce point Hegel, tout en soulignant la différence entre un mécanisme simple et une machine, donne la définition de la machine. Le mécanisme est un ensemble dont les parties sont indifférents l'un à l'autre, mais qui sont unis sous le même principe. Il est donc : « un assemblage de parties déformables avec restauration périodique des mêmes rapports entre parties. L'assemblage consiste en un système de liaisons comportant des degrés de liberté déterminés ». ²²⁰ Dès lors la machine est une construction dont sa fonction dépend du mécanisme, elle est la réalisation matérielle du mécanisme. Ainsi, « en toute

²²⁰ Voir Canguilhem (2009), p. 131. Dans cet ouvrage, Canguilhem donne aussi la définition du mécanisme : « Un mécanisme, c'est une configuration des solides en mouvement telle que le mouvement n'abolit pas la configuration ».

machine, le mouvement est donc fonction de l'assemblage, et le mécanisme, de la configuration ». ²²¹

Diese Einheit, welche aus der spezifischen Natur des Objects nicht begriffen werden kann, und dem bestimmten Inhalte nach ein anderer ist, als der eigenthümliche Inhalt des Objects, ist für sich selbst nicht eine mechanische Bestimmtheit, aber sie ist am Objecte noch mechanisch. (Op.cit. 167-168)

Cette unité, qui ne peut être conçue à partir de la nature spécifique de l'objet, et selon le contenu déterminé est un autre que le contenu caractéristique de l'objet, n'est pas pour elle-même une détermination mécanique, mais elle est encore mécanique en l'objet.

L'unité de la machine avec la fin n'appartient pas au fonctionnement essentiel de la machine. La machine est indifférente par rapport à la réalité et par rapport aux lois naturelles. Dès lors son rapport à la finalité n'est pas concevable à partir de sa configuration. Par conséquent on ne peut rien savoir sur l'unité de la finalité avec l'objectivité ni sur la structure de cette objectivité en examinant tout simplement une machine spécifique, parce qu'elle reste indifférente à celle-ci, quoique régie par des lois mécaniques.

Wie an diesem Producte der zweckmässigen Thätigkeit der Inhalt des Zwecks und der Inhalt des Objects sich äusserlich sind, so verhalten sich auch in den andern Momenten des Schlusses die Bestimmungen derselben gegeneinander, – in der zusammenschliessenden Mitte, die zweckmässige Thätigkeit, und das Object, welches Mittel ist, und im subjectiven Zweck, dem andern Extreme, die unendliche Form, als Totalität des Begriffes, und sein Inhalt. (Op.cit. 168)

De même qu'en ce produit de l'activité finalisée le contenu de la fin et le contenu de l'objet sont extérieurs l'un à l'autre, ainsi se comportent également les unes à l'égard des autres, dans les autres moments du syllogisme, les déterminations de ceux-ci, – dans le moyen terme syllogisant, l'activité finalisée et l'objet qui est le moyen, et dans la fin subjective, qui est l'autre extrême, la forme infinie comme totalité du concept et son contenu.

Hegel constate que le rapport entre la machine, en tant que moyen, et l'activité finalisée est extérieure. De la même manière, la fin est extérieure à l'objectivité. Ainsi il y a une scission entre l'unité de l'activité et le contenu fini, c'est-à-dire l'objet technique utilisé comme moyen. Donc la question qui se pose c'est de savoir de quelle manière leur rapport est établi. Si ce rapport est le syllogisme formel (SPU) que nous avons vu, alors nous devons chercher la façon dont chaque prémisses de celui-ci est fondée. D'abord, la première prémisses que la fin a besoin d'un objet comme moyen (Fin → Moyen) et ensuite la deuxième, que l'objet comme moyen agit sur l'objectivité (Moyen → Objectivité). En effet la machine et la fin peuvent être

²²¹ *Op.cit.*

distingués l'un de l'autre, comme on peut également distinguer le moyen de l'activité de la fin. Autrement dit, nous avons, maintenant, la capacité d'agir sur la réalité objectivée et la capacité de construire et contrôler cette machine.

Nach der Beziehung, durch welche der subjective Zweck mit der Objectivität zusammengeschlossen wird, ist sowohl die eine Prämisse, nemlich die Beziehung des als Mittel bestimmten Objects auf das noch äusserliche Object, als die andere nemlich des subjectiven Zwecks auf das Object, welches zum Mittel gemacht wird, eine unmittelbare Beziehung. (Op.cit.)

Selon le rapport par lequel la fin subjective se trouve articulée avec l'objectivité, aussi bien l'une des prémisses, à savoir le rapport de l'objet déterminé comme moyen à l'objet encore extérieur, que l'autre, à savoir le rapport de la fin subjective à l'objet constitué comme moyen, est un rapport immédiat.

Si nous retournons donc à notre syllogisme initial que la fin subjective se rapporte à l'objectivité (Fin → Objectivité) nous allons voir que la manière extérieure dont ses prémisses se rapportent l'un à l'autre est marquée par l'immédiateté. Ainsi la première prémisses (Fin → Moyen) est immédiate, car le moyen est extérieur à la fin. De même, la deuxième prémisses et aussi immédiate (Moyen → Objectivité), car le moyen est extérieur à l'objectivité. Cette immédiateté est le signe que le rapport est encore hypostasié, car elle se présente sous la forme d'un objet extérieur.

Der Schluß hat daher den Mangel des formalen Schlusses überhaupt, daß die Beziehungen, aus welchen er besteht, nicht selbst Schlußsätze oder Vermittlungen sind, daß sie vielmehr den Schlußsatz, zu dessen Hervorbringung sie als Mittel dienen sollen, schon voraussetzen. (Op.cit.)

Le syllogisme a par conséquent le manque du syllogisme formel en général, qui est que les rapports par lesquels il est constitué ne sont pas eux-mêmes des conclusions ou des médiations, et qu'ils présupposent déjà plutôt la conclusion à la production de laquelle ils doivent servir de moyen.

Le syllogisme de la finalité présente le même défaut qui présente chaque syllogisme formel (SPU). Hegel répète ici ce qu'il a présenté, lorsqu'il a fait la théorie du « syllogisme de l'être-là » (*der Schluß des Daseins*), dont le syllogisme formel constitue sa première figure.²²² Le problème avec ce syllogisme est que ses prémisses sont des jugements en général qui représentent des rapports qui concernent des hypostases, donc des rapports immédiats, plutôt que des rapports qui sont des résultats d'une médiation, et donc eux aussi syllogisés. Il s'agit donc des propositions identiques qui présupposent la conclusion. Par conséquent, le rapport de la finalité est une tautologie avec un contenu identique. Le résultat de cette hypostase des

²²² *GW* 12, 92-99.

prémises sera, nous le savons depuis l'analyse de Hegel, un « progrès infini des syllogismes » (GW 12, 98). Cette infinité est le signe d'un manque constitutif au sein de la finalité. Ce manque la fait retomber dans une unité idéelle (Fin = Objet) qui se limite par l'extériorité. Donc pour que la fin soit réalisée, elle a toujours besoin du support de l'extériorité sous la forme d'un objet technique (machine).

Wenn wir die eine Prämisse, die unmittelbare Beziehung des subjectiven Zwecks auf das Object, welches durch zum Mittel wird, betrachten, so kann jener sich nicht unmittelbar auf dieses beziehen; denn dieses ist ein eben so unmittelbares, als das des andern Extrems, in welchem der Zweck durch Vermittlung ausgeführt werden soll. (Op.cit.)

Si nous considérons l'une des prémisses, le rapport immédiat de la fin subjective à l'objet, qui de ce fait devient un moyen, celle-là ne peut se rapporter immédiatement à celui-ci ; car celui-ci est quelque chose tout aussi immédiat que celui de l'autre extrême, dans lequel la fin doit être réalisée par une médiation.

Le rapport de la fin subjective à l'objectivité reste imaginaire, car dans leur équation l'objectivité reste indifférente à la fin. Elle se comporte donc comme un moyen parce que le moyen est aussi indifférent à son usage. Nous sommes donc face à une activité répétitive : une fin essaie de se réaliser dans l'objectivité immédiatement et en se faisant, il devient moyen. La fin essaie à nouveau de réaffirmer sa puissance à la réalité et il arrive encore une fois à se poser comme moyen plutôt que comme fin réalisée.

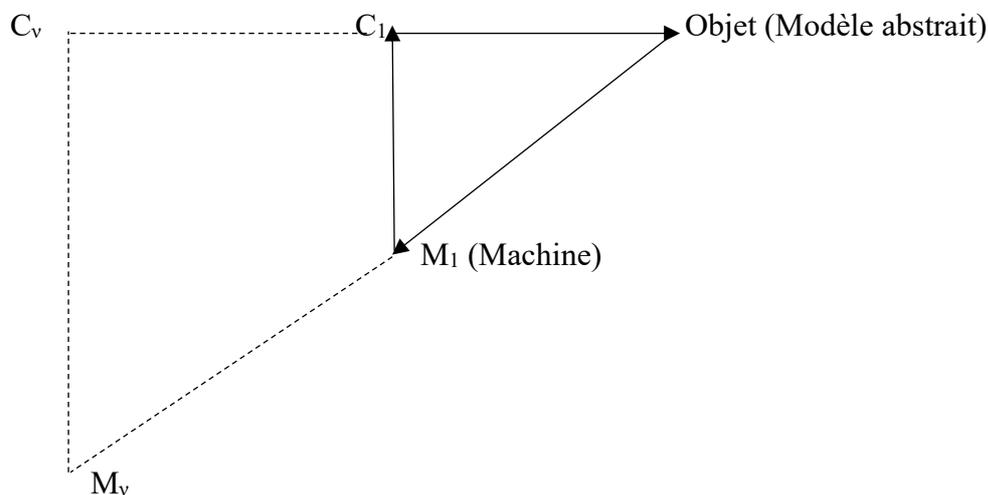
Insofern sie so als verschiedene gesetzt sind, muß zwischen diese Objectivität und den subjectiven Zweck ein Mittel ihrer Beziehung eingeschoben werden; aber dieses Mittel ist eben so ein schon durch den Zweck bestimmtes Object, zwischen dessen Objectivität und teleologische Bestimmung ist ein neues Mittel und so fort ins unendliche einzuschieben. Damit ist der unendliche Progreß der Vermittlung gesetzt. (Op.cit.)

Dans la mesure où ils sont posés ainsi comme des termes divers, doit se trouver intercalé, entre cette objectivité et la fin subjective, un moyen de leur rapport ; mais ce moyen est tout autant un objet déterminé déjà par la fin, entre son objectivité et sa détermination téléologique il y a un nouveau moyen à intercaler ; et ainsi de suite à l'infini. Par là est posé le progrès infini de la médiation.

Nous voyons donc que ce processus répétitif conduit à un progrès infini des moyens. La fin utilise des moyens pour se réaliser. Ces moyens sont en effet des machines, c'est-à-dire des objets techniques, déterminés par la fin. S'il n'y a pas une application des machines, il n'y a pas d'activité finale. S'il n'y a pas cette prolifération des machines, il n'y a pas de progrès technique.²²³ Par conséquent l'incapacité de la fin subjective de se rapporter à l'objectivité

²²³ C'est sur ce passage qu'on trouve le défaut des commentaires qui interprètent le texte hégélien d'une manière mécanique, comme Labarrière et Jarczyk en font à leur traduction (note 88, p. 266, 1981), ou d'une manière ontothéologique, comme Carlson (2007, 556-557) en fait. Les uns voient, correctement le défaut du syllogisme

directement est, en même temps, la condition de possibilité du progrès technique. Hegel expose sur cet endroit la structure logique de ce processus. On voit bien alors que le schéma de la téléologie que nous avons désigné ci-dessus (p.277) représente la structure du progrès technique. À la place de l'objet technique, il y a un nombre infini de machines. Ce fait montre que l'objet technique est l'unité du progrès technique qui dépend toujours de la réalisation d'une théorie dans un modèle. Par conséquent plus une théorie s'avance, plus la modélisation s'avance et plus la machine se prolifère et se complique. De ce point de vue, la réalité devient de plus en plus technicisée. Donc, le défaut qui présente le syllogisme formel représente en effet, la force par laquelle le concept transforme la réalité en une réalité technique. En utilisant le schéma de la téléologie que nous avons présenté auparavant, nous pouvons présenter schématiquement ce processus ainsi :



– Dasselbe findet statt in Ansehung der andern Prämisse, der Beziehung des Mittels auf das noch unbestimmte Object. Da sie schlechthin selbstständige sind, so können sie nur in einem Dritten, und so fort ins unendliche, vereinigt seyn. (Op.cit.)

La même chose a lieu en ce qui concerne l'autre prémisse, le rapport du moyen à l'objet encore indéterminé. Comme ils sont des termes purement et simplement substantifs par soi, ils ne peuvent être réunis que dans un tiers, et ainsi de suite à l'infini.

La même chose vaut aussi en ce qui concerne la deuxième prémisse, c'est-à-dire le rapport qui tient le moyen avec l'objectivité abstraite. Selon notre schéma, une machine dépend toujours du modèle abstrait. Alors, le progrès des machines s'appuie toujours sur un tiers, c'est-à-dire

formel et son manque constitutif, sans pourtant remarquer que ce défaut est la condition de possibilité de la technique ; ils parlent alors d'un passage à une « nouvelle économie » comme si on était toujours à la sphère de l'Être ; alors que l'autre voit une nuance théologique dans la mesure où la fin subjective représente Dieu qui devient moyen quand on essaie de l'expliquer.

sur le modèle. Ainsi nous sommes capables, maintenant, de distinguer entre un outil et une machine. L'outil simple, comme extension de la main, est le degré quasiment zéro de ce rapport quand le modèle est très proche à la fin subjective. En revanche la machine, en tant que substitut, elle présuppose une autre machine et aboutit à une prolifération des machines que l'une passe à l'autre. Ainsi on s'éloigne de la subjectivité de la fin, quoiqu'elle reste toujours présente dans l'activité finalisée. Donc le schéma téléologique est achevé.²²⁴

– *Oder umgekehrt, da die Prämissen den Schlußsatz schon voraussetzen, so kann dieser, wie er durch jene nur unmittelbare Prämissen ist, nur unvollkommen seyn. Der Schlußsatz oder das Product des zweckmässigen Thuns, ist nichts als ein durch einen ihm äusserlichen Zweck bestimmtes Object; es ist somit dasselbe was das Mittel. Es ist daher in solchem Product selbst nur ein Mittel, nicht ein ausgeführter Zweck herausgekommen; oder: der Zweck hat in ihm keine Objectivität wahrhaft erreicht. (Op.cit.)*

Ou, inversement, puisque les prémisses présupposent déjà la conclusion, celle-ci, comme elle est par ces prémisses seulement immédiates, ne peut être qu'imparfaite. La conclusion ou le produit du faire finalisé n'est rien qu'un objet déterminé par une fin extérieure à lui ; il est ainsi la même chose que le moyen. Par conséquent, dans un tel produit lui-même, est venu au jour seulement un moyen, pas une fin réalisée ; ou : la fin, dans lui, n'a vraiment atteint aucune objectivité.

Comme nous avons vu le défaut principal du syllogisme formel c'est sa construction tautologique. Pour cette raison ces prémisses présupposent déjà son résultat, c'est-à-dire que

²²⁴ La distinction de l'outil à la machine est abordée, parmi d'autres, par Marx (*MEGA II/10*, 333-347), lorsqu'il veut illustrer le rôle qui a joué le développement des machines dans la révolution industrielle et par là de critiquer la conception « naïve » (voire idéologique) des penseurs comme John Stuart Mill, par rapport à celle-ci. L'outil, dans la pensée de Marx, quoiqu'une machine simple selon les économistes anglais, est différencié d'une machine dans la mesure où sa force motrice a une provenance humaine. En cela on est capable à distinguer entre une manufacture et une usine : à l'une chaque instrument est manuel est présuppose la division de travail, alors qu'à l'autre devient quasi-indépendant de la subjectivité humaine : « *Dieß subjektive Princip der Theilung fällt weg für die maschinenartige Produktion. Der Gesamtproceß wird hier objektiv, an und für sich betrachtet, in seine konstituierenden Phasen analysirt, und das Problem jeden Theilproceß auszuführen und die verschiedenen Theilprocesse zu verbinden, durch technische Anwendung der Mechanik, Chemie u. s. w. gelöst* (Ce principe subjectif de la division n'existe plus dans la production mécanique. Il devient objectif, c'est-à-dire émancipé des facultés individuelles de l'ouvrier ; le processus total est considéré en lui-même, analysé dans ses principes constituants et ses différentes phases, et le problème qui consiste à exécuter chaque processus partiel et à relier les divers processus partiels entre eux est résolu au moyen de la mécanique, de la chimie etc.) » (*MEGA II/10*, 341). Le moyen alors, selon Marx, se matérialise dans la mécanisation et il « exige » ainsi la substitution de la nature par la science, c'est-à-dire des forces naturelles par la routine de la machine. Cette idée se trouve déjà chez Hegel, dans les *Principes de la philosophie du droit*, lorsqu'il analyse la division de travail il dit : « *Die Abstraction des Producirens macht das Arbeiten ferner immermehr mechanisch und damit am Ende fähig, daß der Mensch davon wegtreten und seine Stelle die Maschine eintreten lassen kann.* (L'abstraction de la production rend ensuite l'activité de travail toujours plus mécanique et, par là, la rend finalement apte à ce que l'homme puisse s'en retirer et fasse intervenir à sa place la machine) » (*GW 14,1* : 169, traduction J. F. Kervégan, PUF, 2003, p. 291). Que le travail humain soit modélisable et qu'à partir de sa modélisation on peut remplacer un homme par une machine, et qu'en plus ce processus est structurellement lié au progrès technique, voici un résultat, chez les deux auteurs, qui n'est pas très rassurant par rapport à notre avenir.

leur forme hypostasiée pose comme résultat un autre étant. Le produit donc de ce processus c'est une forme de finalité qui est identique au moyen, car elle est déterminée par l'activité finalisée de celui-ci. En effet, le produit de l'activité de la fin c'est la machine. Or, la machine n'est pas la fin, mais seulement un corrélat de son activité. Ainsi, à l'endroit où on attendait la réalisation de la fin, on a trouvé la réalisation du moyen. La fin reste encore inachevée car son activité reste attachée à l'extériorité de l'objectivité. Pour cette raison, la fin ne peut pas s'autodéterminer encore sans recours à la forme hypostasiée de l'objet technique ; elle contient l'objectivité en lui comme un résidu.

Es ist daher ganz gleichgültig, ein durch den äussern Zweck bestimmtes object als ausgeführten Zweck, oder nur als Mittel zu betrachten; es ist diß eine relative, dem Objecte selbst äusserliche, nicht objective Bestimmung. (Op.cit.)

Il est par conséquent tout à fait indifférent de considérer un objet déterminé par la fin extérieure comme fin réalisée ou seulement comme moyen ; c'est là une détermination relative, extérieure à l'objet lui-même, non objective.

Dans la mesure où la fin est le moyen, il devient superflu de faire la distinction entre les deux, car la fin est partiellement réalisée dans l'objet. En effet, la machine contient en elle la finalité, mais d'une manière extérieure à elle. La machine, en tant qu'objet, reste indifférent à son usage et donc elle n'est qu'un instrument de l'activité finalisée. Néanmoins, dans un autre sens, la machine est la fin, car elle est le produit de la modélisation de la réalité. Pour cette raison, nous pouvons la considérer soit comme fin soit comme moyen, mais cela ne change pas le fait qu'il s'agit toujours d'une fin extérieure.

Alle Objecte also, an welchem ein äusserer Zweck ausgeführt ist, sind ebensowohl nur Mittel des Zwecks. Was zur Ausführung eines Zwecks gebraucht und wesentlich als Mittel genommen werden soll, ist Mittel nach seiner Bestimmung aufgerieben zu werden. (Op.cit. 168-169)

Tous les objets, donc, en lesquels est réalisée une fin extérieure sont tout aussi bien seulement moyens de la fin. Ce qui doit se trouver utilisé pour la réalisation d'une fin et pris essentiellement comme moyen est moyen selon sa détermination de se trouver détruit.

À partir du processus que Hegel a exposé, nous pouvons dire d'une manière générale que chaque objet qui contient en lui une fin extérieure peut servir comme instrument pour la réalisation de cette fin. Or, l'incapacité de la fin subjective, à savoir le fait qu'elle se réalise seulement à partir d'un objet, est marquée par l'émergence d'un symptôme. En effet, l'objet n'est pas la fin, mais seulement son hypostase, c'est-à-dire sa présence réelle. Pour cette raison, il accomplit seulement une fin extérieure. Donc, une fois que cet objet est soumis à la force de

la fin, il est « destiné » à être utilisé. Le moyen s'use et cette usure l'amène à sa destruction. Sa destruction est alors le symptôme du réel dans le pouvoir de l'universalité symbolique qui introduit la fin. Ce grâce à ce symptôme que l'objet technique devient unité conceptuelle qui peut réaliser une fin. L'objet en tant que moyen est donc périssable. En effet, la machine s'use parce qu'elle est *Trieb*, à savoir compulsion à la répétition²²⁵ ; elle s'use et elle se reproduit.

Aber auch das Object, das den ausgeführten Zweck enthalten, und sich als dessen Objectivität darstellen soll, ist vergänglich; es erfüllt seinen Zweck ebenfalls nicht durch ein ruhiges, sich selbst erhaltendes Daseyn, sondern nur, insofern es aufgerieben wird, denn nur insofern entspricht es der Einheit des Begriffs, indem sich seine Aeusserlichkeit d. i. seine Objectivität in derselben aufhebt. (Op.cit. 169)

Mais l'objet aussi qui doit contenir la fin réalisée et se présenter comme l'objectivité de celui-ci est périssable ; il remplit pareillement sa fin, non par un être-là en repos, se maintenant lui-même, mais seulement dans la mesure où il se trouve détruit, car il ne répond à l'unité du concept que dans la mesure où son extériorité, c'est-à-dire son objectivité, se relève dans une telle unité.

Le moyen, comme forme hypostasiée de la fin, s'use. En effet, il remplit sa fonction seulement dans la mesure où il se laisse user. Contrairement à l'objet mécanique qui trouvait l'unité de sa figure dans l'état d'inertie, l'objet technique trouve son unité dans son usure et sa destruction immanente. Ainsi, la destruction de l'objet technique introduit en même temps la relève de sa forme hypostasiée, à savoir qu'il est un moyen objectivé qui réalise une fin dans la réalité technique. Donc le seul critère que nous possédons pour savoir si un objet est moyen c'est de voir les marques de son usure, et seulement quand il sera détruit nous pouvons être certains qu'il a accompli sa tâche. Pourtant son « sacrifice » ne marque pas le passage à un autre état,

²²⁵ Rencontre fortuite, car nous savons, depuis Freud, que la répétition nous introduit dans la pulsion de mort. La pulsion de mort chez Freud a sa source dans la dialectique entre une demande et sa satisfaction, et donc entre une fin et son accomplissement. Or, si on suit la structure décrite par Hegel peut-être on pourrait jeter de lumière aux développements freudiens : la pulsion (fin subjective) vise à un objet quand, en même temps et pour la même raison, elle est forcée de l'entourer sans pourtant le saisir. La pulsion donc délimite le manque comme quelque chose. Le même mouvement ouvre le champ à cet infini simple d'un désir (fin subjective) qui ne se satisfait jamais et qui, sans la pulsion, serait efforcé dans ce manque. La fin subjective est donc, nécessairement pulsion et désir, car elle perpétue ainsi la constitution imaginaire de l'objet. En n'étant que tendance contrariée, la fin, se répète compulsivement à une satisfaction partielle qui prend la forme du moyen. La répétition mécanique ne décrit pas seulement un manque de la part de la finalité subjective, mais aussi un glissement métonymique dans lequel le rapport de la fin subjective avec soi-même est déjà structuré comme symptôme. Ainsi, cette satisfaction s'identifie avec l'usure du moyen et par conséquent de son anéantissement possible. Néanmoins, la réduction de la fin subjective dans un moment répétitif définit la perte du sujet dans une série des substitutions dont il est le lieu. Or, en même temps, c'est la forme objectale (hypostasiée) du moyen qui veille que le sujet ne disparaisse pas entièrement, et ainsi il le soutient. Par conséquent, il n'y a plus de place pour une division radicale entre nature et technique, ou d'un créateur quelconque qui se trouve au-dessus de la réalisation d'un but. La machine ne prend pas la place du créateur et elle n'absout pas le soutien réel du sujet, mais elle le place comme une figure récurrente, dans une série des substitutions récurrentes. Et ainsi selon les propos de Lacan : « La machine, c'est la structure comme détachée de l'activité du sujet. Le monde symbolique, c'est le monde de la machine » Lacan (1978), *Séminaire II*, p. 70. Évidemment, nous pourrions ajouter à partir de nos développements que : le monde modélisé, c'est le monde de la machine.

mais sa substitution par un autre moyen, c'est-à-dire par une nouvelle objectivation de l'activité finalisée. En effet, quand la machine d'une usine tombe en panne à cause de son usure, on substitue la machine avec une autre, plus avancée et plus résistante peut-être, mais on ne change pas la manière de la production.

– *Ein Haus, eine Uhr können als die Zwecke erscheinen, gegen die zu ihrer Hervorbringung gebrauchten Werkzeuge; aber die Steine, Balken, oder Räder, Axen u. s. f. welche die Wirklichkeit des Zweckes ausmachen, erfüllen ihn nur, durch den Druck, den sie erleiden, durch die chemischen Prozesse, denen sie mit Luft, Licht, Wasser preis gegeben sind, und die sie dem Menschen abnehmen, durch ihre Reibung u. s. f. Sie erfüllen also ihre Bestimmung nur durch ihren Gebrauch und Abnutzung, und entsprechen nur durch ihre Negation dem, was sie seyn sollen. Sie sind nicht positiv mit dem Zwecke vereinigt, weil sie die Selbstbestimmung nur äusserlich an ihnen haben, und sind nur relative Zwecke, oder wesentlich auch nur Mittel. (Op.cit.)*

Une maison, une montre peuvent apparaître comme les fins par rapport aux outils utilisés pour leur production ; mais les pierres, les poutres, ou les roues, les axes etc., qui constituent la réalité de la fin, ne l'accomplissent que par la pression qu'ils subissent, par les processus chimiques auxquels ils sont livrés avec l'air, la lumière, l'eau, et qu'ils prennent de l'homme, par leur frottement, etc. Ils ne remplissent donc leur détermination que par leur usage et utilisation, et ne répondent à ce qu'ils doivent être que par leur négation. Ils ne sont pas unis positivement à la fin, parce qu'ils n'ont en eux l'auto-détermination que de façon extérieure et ne sont que des fins relatives, ou essentiellement aussi que des moyens.

Pour illustrer son argumentation, Hegel, donne des exemples tirés de l'expérience commune : une maison, une montre d'un point de vu ils sont les résultats d'une activité finalisée. Ce choix d'exemples de la part de Hegel peut nous confondre, car une maison est de nature différente qu'une montre. La maison est une fin dans le sens où une fois accomplie, elle est l'expression de la volonté de son architecte, alors que la montre en tant que machine, elle est conçue pour avoir une fin, mais son opération, bien qu'elle soit ordonnée, n'est pas dotée de fin, c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'état final spécifique vers lequel tend le mouvement de la montre. Néanmoins, l'argument hégélien se trouve ailleurs : il prend la maison et la montre comme des résultats de l'activité de la fin et de ce point de vue les éléments à partir desquels elles sont constituées ce sont les moyens. Donc les pierres, les roues et tous les instruments utilisés pour la fabrication de celles-ci se trouvent dans un espace réglé par des lois mécaniques et chimiques. Grâce à ces lois, les éléments se transforment à autre chose, les pierres deviennent un mur, les roues un mécanisme etc. Leur transformation signifie en même temps leur anéantissement en tant qu'éléments singuliers. Ils se réfèrent donc au résultat que d'une manière négative, ils sont des éléments dans la mesure où ils ne sont pas tels qu'ils étaient. En effet une maison n'est pas ses murs et une montre n'est pas ses roues.

Diese Zwecke haben überhaupt wie gezeigt, einen beschränkten Inhalt; ihre Form ist die unendliche Selbstbestimmung des Begriffs, der sich durch ihn zur äusserlichen Einzelheit beschränkt hat. Der beschränkte Inhalt macht diese Zwecke der Unendlichkeit des Begriffes unangemessen, und zur Unwahrheit; solche Bestimmtheit ist schon durch die Sphäre der Nothwendigkeit, durch das Seyn, dem Werden und der Veränderung preis gegeben, und ein Vergängliches. (Op.cit.)

Ces fins ont en général, comme on l'a montré, un contenu borné ; leur forme est l'auto-détermination infinie du concept, qui s'est borné par ce contenu à la singularité extérieure. Le contenu borné rend ces fins inadéquates à l'infinité du concept et fait d'eux une non-vérité ; une telle détermination est déjà, à travers la sphère de la nécessité, à travers l'être, livrée au devenir et au changement, et est quelque chose de périssable.

L'objet technique, en étant l'hypostase de la fin, est un être fini. Au contraire, cet objet est selon sa forme un être infini, car il contient en lui la détermination de la fin, à savoir l'universalité du concept. Pour cette raison, il est contradictoire : il est fini et infini en même temps. Or, cette contradiction abolit seulement son caractère d'être une hypostase. En effet, ce qui est détruit par l'usure de l'objet technique est simplement sa figure singulière. En revanche, son identité avec la fin reste intacte. L'objet technique est périssable parce qu'il est seulement un paradigme de finalité et non pas la fin en tant que telle. Comme paradigme, il est inadéquat par rapport à l'infinité du concept. Cela signifie que l'objet comme moment singulier du concept peut périr, mais sa disparition n'annule pas le fait que la réalité est déjà traduite selon l'universalité du concept. Or, et ceci est un point important qu'on doit retenir, par sa disparition, la singularité extérieure (l'objet technique) produit en même temps l'universalité du concept.²²⁶

3. Als Resultat ergibt sich hiemit, daß die äussere Zweckmässigkeit, welche nur erst die Form der Teleologie hat, eigentlich nur zu Mitteln, nicht zu einem objectiven Zwecke kommt, – weil der subjective Zweck als eine äusserliche, subjective Bestimmung bleibt, – oder insofern er thätig ist und sich, ob zwar nur in einem Mittel vollführt, ist er noch unmittelbar mit der Objectivität verbunden, in sie versenkt; er ist selbst ein Object, und der Zweck kann man sagen, kommt insofern nicht zum Mittel, weil es der Ausführung

²²⁶ Cette structure est essentielle dans la pensée hégélienne et elle apparaît aux niveaux différents de son système. Lorsque, par exemple, Hegel aborde l'usage de la chose, dans la *Philosophie du droit* : « *Der Gebrauch ist diese Realisirung meines Bedürfnisses durch die Veränderung, Vernichtung, Verzehrung der Sache, deren selbstlose Natur dadurch offenbart wird und die so ihre Bestimmung erfüllt.* (L'usage est cette réalisation de mon besoin par la transformation, l'anéantissement, la consommation de la chose, dont la nature dépourvue de soi est manifestée par là et remplit ainsi sa destination) » (GW 14,1 : 66, traduction *op.cit.*, p. 166). De même, dans un autre endroit, à la fin de la *Philosophie de la nature*, on voit le même motif se répéter : « *Die innere Allgemeinheit bleibt daher gegen die natürliche Einzelheit des Lebendigen die negative Macht, von welcher es Gewalt leidet und untergeht, weil sein Daseyn als solches nicht selbst diese Allgemeinheit in sich hat, somit nicht deren entsprechende Realität ist.* (C'est pourquoi l'universalité intérieure reste, face à la singularité naturelle du vivant, la puissance négative dont il subit la violence et qui le fait périr, parce que son être-là en tant que tel n'a pas lui-même en lui cette universalité, par conséquent n'est pas la réalité correspondant à elle) » (GW 20, 374, traduction B. Bourgeois, 2012, p.422). Donc, en tant que moyen de l'activité naturelle, l'individu contient en lui le « germe inné de la mort » (*op.cit.*). Par conséquent nous mourons parce que nous sommes l'extériorisation de l'idéalité de la vie, et par conséquent symptômes. Ainsi, en tant que tels, nous sommes structurellement contradictoires ; être destinés à la mort.

des Zwecks schon vorher bedarf, ehe sie durch ein Mittel zu Stande kommen könnte.
(Op.cit.)

Comme résultat il se produit par là que la finalité extérieure, qui n'a d'abord que la forme de la téléologie, n'en vient à proprement parler qu'à des moyens, non à une fin objective – parce que la fin subjective demeure comme une détermination extérieure, subjective – ou, dans la mesure où elle est active et se parachève, bien que seulement dans un moyen, elle est encore liée de façon immédiate à l'objectivité, immergée dans elle ; elle est elle-même un objet, et la fin, peut-on dire, n'en vient pas au moyen, dans la mesure où il a déjà besoin de la réalisation de la fin avant qu'elle puisse advenir par un moyen.

À partir le développement du concept de la fin nous constatons une insuffisance de la part de la subjectivité de la fin à s'objectiver, c'est-à-dire à se présenter en tant que tel. En effet chaque tentative s'aboutissait soit dans un autre objet qui servait comme moyen, soit à l'accomplissement d'une fin extérieure. Par conséquent, la forme de la téléologie se présente seulement comme le résultat de l'activité d'un moyen dans l'extériorité et donc comme l'accomplissement d'une fin triviale. Donc, l'intention d'une subjectivité quelconque reste extérieure à la réalisation d'une fin, c'est-à-dire que le produit de son activité ne contient pas la fin en lui-même. Or, dans un autre sens, la fin s'achève quoique sous la forme du moyen. Le paradoxe apparent de l'activité finalisée c'est que la finalité n'est pas accomplie, mais dans un autre sens elle est déjà accomplie comme fin extérieure dans le moyen. Elle trouve donc devant elle ce qu'elle a déjà posé, à savoir une réalité technique.

In der That aber ist das Resultat nicht nur eine äussere Zweckbeziehung, sondern die Wahrheit derselben, innere Zweckbeziehung und ein objectiver Zweck. (Op.cit.)

Cependant, en fait, le résultat n'est pas seulement une relation de finalité extérieure, mais la vérité de celle-ci, une relation de finalité intérieure et une fin objective.

La fin s'est révélée être le moyen et le moyen s'est révélé être la fin. Cela signifie que l'objet technique non pas simplement un moyen qui réalise une fin relative, mais qu'il est déjà la fin en tant que telle. La fin accomplie représente donc la totalité du schéma de l'objectivité que nous avons schématisé plus haut avec notre variation du schéma L : la fin subjective se réfère à l'objectivité à travers l'objet technique, lequel à son tour boucle le processus en se référant à la fin subjective. Ainsi, le moyen s'avère être fonction de la finalité et par conséquent la vérité de ce processus. Autrement dit, un modèle n'est fonctionnel que dans la mesure où il se réalise dans une machine. Or, au moment où la machine est opérationnelle la théorie scientifique s'inscrit en elle et ainsi elle entre dans le domaine symbolisé par le modèle.

Die gegen den Begriff selbständige Aeusserlichkeit des Objects, welche der Zweck sich voraussetzt, ist in dieser Voraussetzung als ein unwesentlicher Schein gesetzt, und auch

an und für sich schon aufgehoben; die Thätigkeit des Zwecks ist daher eigentlich nur Darstellung dieses Scheins, und Aufheben desselben. (Op.cit.)

L'extériorité de l'objet subsistant par soi face au concept, que la fin se présuppose, est, dans cette présupposition, posée comme une apparence inessentielle, et aussi en et pour soi déjà relevée ; l'activité de la fin, par conséquent, n'est à proprement parler que présentation de cette apparence et une relève de celle-ci.

Quand le concept se présuppose dans un objet extérieur, cet objet est un être-posé et comme tel il est « une apparence inessentielle ». Hegel utilise ici des termes de la logique de l'essence. L'objet apparaît comme inessentiel dans la mesure où il est posé par un tiers, c'est-à-dire par une réflexion extérieure. Il se trouve donc confronté à l'exigence d'un savoir qui ne soit plus immédiat, mais apte à rendre compte de ses propres déterminations. En effet, la fin subjective juge que l'objet est inessentiel parce qu'il est indifférent par rapport à son activité et par conséquent apte à être utilisé. Or, l'objet n'est qu'une présupposition, c'est-à-dire une forme hypostasiée posée par la fin. L'activité de celle-ci a manifesté les contradictions qui présente cette hypostase, elle a relevé l'illusion qu'il y a un étant indépendant à l'extérieur du processus et elle nous a montré que c'est le processus lui-même qui crée ses propres moyens. Par conséquent la réalité objective est corrélat du processus qui la produit.

– Wie sich durch den Begriff gezeigt hat, wird das erste Object durch die Mittheilung Mittel, weil es an sich Totalität des Begriffes ist, und seine Bestimmtheit, welche keine andere als die Aeusserlichkeit selbst ist, nur als äusserliches, unwesentliches gesetzt, daher im Zwecke selbst als dessen eigenes Moment, nicht als ein gegen ihm selbstständiges ist. (Op.cit. 169-170)

Comme il s'est montré par le concept, le premier objet devient moyen par la communication, parce qu'il est en soi totalité du concept, et sa détermination, qui n'est pas autre que l'extériorité elle-même, est posée seulement comme quelque chose d'extérieur, d'inessentiel, par conséquent est, dans la fin elle-même, comme un moment propre de celle-ci, non comme quelque chose de subsistant par soi face à lui.

Hegel continue à récapituler le processus précédent pour arriver au point où nous en sommes, afin qu'il puisse approfondir sur le sens de la réalisation de la fin. L'objet mécanique, comme nous avons vu, est un être-posé et en tant que tel, il avait la fonction d'être extérieur et indifférent par rapport à l'activité du concept. De la même manière, l'objet technique quand il s'applique à une réalité modélisée selon le modèle mécanique, il manifeste le même caractère. En effet, la machine est l'objet qui matérialise le modèle et en tant qu'objet, il se présente d'abord comme quelque chose de trivial, comme un outil simple. Or, dans la mesure où la machine est le produit de la modélisation, elle est absolument dépendante de celle-ci. Par conséquent elle est simplement une instance du modèle et non pas un objet autonome. En effet,

il n'y a pas des machines, ou même pas des outils, dans un état naturel, mais seulement des étants. Le processus lui-même transforme un objet en moyen et dans ce sens précis, il le transforme à un objet symbolique qui fonctionne désormais comme substitut.

Dadurch ist [die] Bestimmung des Objects zum Mittel schlechthin eine unmittelbare. Es bedarf für den subjectiven Zweck daher keiner Gewalt, oder sonstigen Bekräftigung gegen dasselbe, als der Bekräftigung seiner selbst, um es zum Mittel zu machen; der Entschluß, Aufschluß, diese Bestimmung seiner selbst ist die nur gesetzte Aeusserlichkeit des Objects, welches darin unmittelbar als dem Zwecke unterworfen ist, und keine andere Bestimmung gegen ihn hat, als die der Nichtigkeit des An- und- Fürsichseyns. (Op.cit. 170)

De ce fait, la détermination de l'objet en moyen est tout simplement une détermination immédiate. Par conséquent, il n'est besoin pour la fin subjective d'aucune violence, ou autre renforcement à l'encontre de l'objet pour faire de lui le moyen, que le renforcement d'elle-même ; la décision, l'ouverture, cette détermination de soi-même, est l'extériorité seulement posée de l'objet, lequel en cela, est immédiatement comme soumis à la fin, et n'a aucune détermination face à celle-ci que celle de la nullité de l'être en-et-pour soi.

Par le fait alors que l'objet est désormais moment du processus, sa détermination d'être moyen est structurelle. Il se place immédiatement, en tant qu'objet, c'est-à-dire comme être-posé dans une structure donnée. Ainsi, il n'y a plus besoin d'une force extérieure pour s'imposer en lui, mais seulement l'acte par laquelle la fin subjective se scinde en elle-même. Hegel a déjà analysé la structure de cette dé-cision comme la déprise d'elle-même par elle-même et son ouverture conséquente à l'accueil de l'exclu. La fin pose une extériorité alors, qui est marquée par la fonction logique de l'immédiateté (la position d'être). Le philosophe allemand essaie d'expliquer qu'il n'est pas besoin de présupposer un être réel à l'extérieur du concept, mais seulement à reconnaître que la position de cette réalité à l'extérieur du concept est en fait structurelle.

Das zweyte Aufheben der Objectivität durch die Objectivität ist hievon so verschieden, daß jenes als das erste, der Zweck in objectiver Unmittelbarkeit ist, dieses daher nicht nur das Aufheben von einer ersten Unmittelbarkeit, sondern von beydem, dem Objectiven als einem nur gesetzten, und dem Unmittelbaren. (Op.cit.)

La deuxième relève de l'objectivité par l'objectivité est si différente de cela que celui-là, comme le premier, est la fin en immédiateté objective, celui-ci par conséquent pas seulement la relève par rapport à une immédiateté première, mais par rapport aux deux, l'objectif comme quelque chose de seulement posé, et l'immédiat.

Une fois que nous concevons l'extériorité comme fonction de la fin subjective nous pouvons décrire sa situation logique. Ainsi, la première relève de l'hypostase a été fait dans la transition du mécanisme au chimisme. Dans ce passage l'extériorité de l'objet mécanique est devenue en

quelque sorte intérieure comme scission originaire de l'objet chimique en lui-même. Avec cette deuxième relève, nous passons d'une attitude encore hypostasiant qui pose un objet réel comme réalisation d'une fin dans une réalité extérieure, à une conception selon laquelle on pose une instance donnée dans une structure. Dès lors, l'objectivité et l'immédiateté se transforment en fonctions logiques qui participent à une unité systématique. Par conséquent, ni le monde extérieur, ni l'objet sont des étants existants indépendamment de la fin, mais ils sont plutôt des instances d'un *logos* scientifique qui les décrit.

Die Negativität kehrt auf diese Weise so in sich selbst zurück, daß sie eben so Wiederstellen der Objectivität, aber als einer mit ihr identischen, und darinn zugleich auch Setzen der Objectivität als einer, vom Zwecke nur bestimmten, äusserlichen ist. (Op.cit.)

De cette manière, la négativité retourne dans elle-même de telle sorte qu'elle est aussi bien la restauration de l'objectivité, mais comme d'une objectivité identique à elle, et en cela en même temps aussi la position de l'objectivité comme une objectivité extérieure, seulement déterminée par la fin.

Dans la mesure donc où l'objectivité est seulement une détermination de la fin, elle est restaurée. Mais cette fois-ci comme modèle dont la position est d'être extérieur et non plus comme un étant indépendant. Le modèle reçoit, dès lors, une fonction d'un signifiant : la chose, en devenant modèle, elle devient son autre et la fonction de modèle est la fonction d'une chose qui s'efface comme telle pour devenir cet autre. Or, cette substitution ne reconstitue pas le dédoublement que la dé-cision de la fin avait amené. En revanche, la substitution effectuée l'indique et la présence qu'elle constitue n'est pas le fantôme d'une unité originelle, mais plutôt la simple forme d'une autre présence. L'unité que ce processus réalise est celle d'une présence-en-renvoi et dont l'être est ce renvoi.

Durch Letzteres bleibt diß Product wie vorhin, auch Mittel; durch ersteres, ist es die mit dem Begriffe identische Objectivität, der realisirte Zweck, in dem die Seite, Mittel zu seyn, die Realität des Zwecks selbst ist. (Op.cit.)

Par ce dernier ce produit, comme auparavant, demeure aussi moyen ; par le premier, il est l'objectivité identique au concept, la fin réalisée dans laquelle le côté consistant à être moyen est la réalité de la fin elle-même.

Par conséquent, d'après cette dernière opération, le modèle devient le moyen. Mais cette fois-ci comme produit de l'activité conceptuelle, il produit une structure qui réalise la fin. Ainsi, le modèle est à la fois objet de la finalité et le *τέλος* de l'objet. Par conséquent la fin est identique au moyen, dans la mesure où elle se réalise dans la réalité modélisée. La fin est corrélative à la modélisation.

Im ausgeführten Zwecke verschwindet das Mittel darum, weil es die nur erst unmittelbar unter den Zweck subsumirte Objectivität wäre, die im realisirten Zwecke als Rückkehr des Zwecks in sich selbst ist; es verschwindet ferner damit auch die Vermittlung selbst, als welche ein Verhalten von Aeusserlichen ist, theils in die concrete Identität des objectiven Zwecks, theils in dieselbe als abstracte Identität und Unmittelbarkeit des Daseyns. (Op.cit.)

Dans la fin réalisée, le moyen disparaît pour la raison qu'il serait l'objectivité subsumée sous la fin de façon seulement d'abord immédiate, objectivité qui dans la fin réalisée est comme retour de la fin en elle-même ; par là aussi disparaît en outre la médiation elle-même en tant qu'elle est un comportement partant d'un extérieur, elle disparaît en partie dans l'identité concrète de la fin objective, en partie dans cette même comme identité et immédiateté abstraites de l'être-là.

De cette manière, la réalisation de la fin implique que le moyen n'existe plus comme un étant extérieur à la fin ; l'objet technique n'est plus considéré comme une hypostase, mais comme fonction de l'activité finalisée. Dès lors, quand la réalité devient modèle, elle peut être subsumée sous l'activité de la fin. Le modèle constitue donc l'objectivité de l'objet et en ce sens, il est une détermination strictement logique ; la forme de tout objet.²²⁷ En ce faisant il n'y a plus question de concevoir le modèle comme un médium entre une théorie scientifique et la réalité.²²⁸ En revanche, le modèle n'est rien que l'hypostase d'une théorie scientifique, sa forme « fétichisée ». Pour cette raison, dans cette réalité modélisée, la médiation disparaît en partie dans l'objet technique et en partie dans l'universalité des rapports objectifs modélisés par le concept.

Hierin ist auch die Vermittlung enthalten, welche für die erste Prämisse, die unmittelbare Beziehung des Zwecks auf das Object, gefodert wurde. (Op.cit.)

Là est aussi contenue la médiation qui était exigée pour la première prémisse, le rapport immédiat de la fin à l'objet.

Ainsi, la réalité se pose à l'extérieur de la fin et pour cette raison la médiation d'un moyen est exigée. Dès lors, la machine en tant que moyen contient la finalité en elle, en tant qu'objet qui se produit à partir de la première prémisse du syllogisme de la finalité. L'objet n'est plus un objet extérieur, quelconque, qui sert comme moyen, mais plutôt fin en soi. Ainsi nous passons d'une finalité extérieure à une finalité processuelle et dynamique. Hegel nous montre ainsi que

²²⁷ Le même problème de la subsumption des objets empiriques sur des catégories logiques répond chez Kant d'abord à sa théorie du schématisme transcendantal dans la *Critique de la raison pure*. Celle-ci constitue une tentative à établir la construction métaphysique comme modélisation. Sur ce sujet on peut consulter l'article de F. Ottmann, (2019), « La construction métaphysique comme modélisation : étude de la préface des *Premiers principes métaphysiques de la science de la nature* de Kant », p. 513-539.

²²⁸ Cette idée de modèle se trouve à l'encontre des tentatives récentes à expliquer le modèle comme médiateur entre une théorie scientifique et la réalité empirique. Sur ce sujet voir, M. S. Morgan et M. Morrison (1999).

non seulement un mécanisme sert comme moyen en vue d'une fin, mais aussi qu'il s'agit de quelque chose qui a un sens et que son mouvement ordonné n'est ni fortuit, ni quelconque.²²⁹

Der ausgeführte Zweck ist auch Mittel, und umgekehrt ist die Wahrheit des Mittels eben so diß, realer Zweck selbst zu seyn, und das erste Aufheben der Objectivität ist schon auch das Zweyte; wie sich das zweyte zeigte, auch das erste zu enthalten. (Op.cit.)

La fin réalisée est aussi un moyen, et inversement la vérité du moyen consiste de même, pour lui, à être la fin réelle elle-même, et la première relève de l'objectivité est déjà aussi la seconde ; tout comme la seconde se montra contenir aussi la première.

Donc dans la mesure où la fin se réalise dans un mécanisme, il est moyen et inversement, dans la mesure où le mécanisme réalise une fin, il devient fin réelle. Ainsi les deux relèves de l'objectivité dont Hegel nous a parlé plus haut, n'en sont, en réalité, qu'une. La relève marque ainsi le passage d'une catégorie de pensée qui est encore hypostasié à une catégorie qui est idéalisée.

Der Begriff bestimmt sich nemlich, seine Bestimmtheit ist die äusserliche Gleichgültigkeit, die unmittelbar in dem Entschlusse als aufgehobene, nemlich als innerliche, subjective, und zugleich als vorausgesetztes Object bestimmt ist. (Op.cit.)

Le concept se détermine en effet, sa détermination est l'indifférence extérieure, qui immédiatement dans la décision, comme relevée, c'est-à-dire comme intérieure, subjective, et en même temps comme objet présupposé.

Le concept se spécifie et à partir de ces spécifications, il se pose comme un objet singulier, comme un modèle. De cette manière, le concept se détermine et sa détermination est l'extériorité et l'indifférence. Il est donc un objet logique dont la forme est l'identité de l'être avec l'être-posé. Or, nous avons dit que cet objet n'est pas un objet quelconque, un *tode ti*, mais un être dont on peut rendre raison, un être qui est formalisable. Par conséquent le modèle est une structure qui vient de l'activité autodéterminant du concept sous la forme d'un objet. L'analyse hégélienne nous montre que le modèle comme objet formel s'érige pour devenir fin, c'est-à-dire de se réaliser dans l'objectivité. Mais, pour se réaliser, la fin devient une hypostase : l'objet technique.

²²⁹ Ainsi Hegel démontre l'illusion qui se trouve derrière les tentatives de la philosophie mécaniste des temps modernes, de substituer la conception téléologique de la nature par une conception mécaniste de la nature. Dès Descartes à LaMettrie, la théorie de l'animal-machine substitue le mécanisme à l'organisme. Ainsi la téléologie de la vie disparaît en faveur d'une conception modélisant et modélisée. Or, ceci, Hegel nous enseigne, n'est qu'en apparence, car la téléologie est désormais transposée dans la machine. Une machine est un produit de la fin subjective et dès lors a un sens dans la mesure où il réalise un but. Par conséquent la conception mécaniste n'est pas hors de la finalité. L'homme prend la place du démiurge (qu'il soit Dieu ou la Nature) et il l'imité en produisant des artefacts. Pour une analyse détaillée on peut consulter l'étude classique de Canguilhem (*op.cit.*), p. 144.

Sein weiteres Hinausgehen aus sich, welches nemlich als unmittelbare Mittheilung und Subsumtion des vorausgesetzten Objects unter ihn, erschien, ist zugleich Aufheben jener innerlichen, in den Begriff eingeschlossenen, d. i. als aufgehoben gesetzten Bestimmtheit der Aeusserlichkeit, und zugleich der Voraussetzung eines Objects; somit ist dieses anscheinend erste Aufheben der gleichgültigen Objectivität auch schon das zweyte, eine durch die Vermittlung hindurch gegangene Reflexion-in-sich, und der ausgeführte Zweck. (Op.cit. 170-171)

Son sortir de soi ultérieur, qui apparut en effet comme communication immédiate et subsomption sous lui de l'objet présupposé, est en même temps la relève de la détermination intérieure de l'extériorité, incluse dans le concept, c'est-à-dire posée comme relevée, et en même temps la présupposition d'un objet ; ainsi cette relève apparemment première de l'objectivité indifférente est aussi déjà la deuxième, une réflexion-en-soi qui est passée par la médiation, et la fin réalisée.

Le sortir de soi du concept est, en effet, l'objet technique posé comme la réalisation de son *τέλος*. Nous avons pris l'objet technique comme dispositif mécanique sous lequel la réalité a été subsumée. Or, cette subsomption marque en même temps le passage de l'objet technique à la réalité. Ce qui a été considéré comme étant extérieur au concept est en effet quelque chose qui lui appartient ; il est corrélat de son activité. Donc ce qui se relève ce le caractère extérieur de la réalité. La fin se réalise quand la réalité se pose comme son propre résultat, à savoir comme réalité technique.

Indem hier der Begriff in der Sphäre der Objectivität, wo seine Bestimmtheit die Form gleichgültiger Aeusserlichkeit hat, in Wechselwirkung mit sich selbst ist, so wird die Darstellung seiner Bewegung hier doppelt schwierig und verwickelt, weil sie unmittelbar selbst das gedoppelte, und immer ein erstes auch ein zweytes ist. (Op.cit. 171)

En tant qu'ici le concept, dans la sphère de l'objectivité, où sa détermination a la forme d'une extériorité indifférente, est en interaction avec lui-même, la présentation de son mouvement devient ici doublement difficile et compliquée, parce qu'elle est immédiatement elle-même ce qui est doublé, et que toujours un premier est aussi un second.

Hegel remarque ici la difficulté qui pose la présentation de ce dédoublement du concept. En effet, dans la sphère de l'objectivité, la fin est la réalité du concept. Or, cette réalité n'est autre que celle de l'objet technique qui à son tour est la réalité du concept grâce à cette extériorité structurelle qui règle son fonctionnement. Pour cette raison ce double mouvement est si difficile d'être saisi, parce qu'il décrit une structure qui pose ses éléments comme extérieurs et indépendants d'elle. Donc chaque fois que nous essayons de les saisir comme des étants autonomes, nous nous tombons sur elle.

Im Begriff für sich, d. h. in seiner Subjectivität, ist der Unterschied seiner von sich als unmittelbare identische Totalität für sich; da hier aber seine Bestimmtheit gleichgültige

Aeusserlichkeit ist, so ist die Identität darin mit sich selbst, auch unmittelbar wieder das Abstoßen von sich, daß das als ihr Aeusserliches und Gleichgültiges bestimmte, vielmehr sie selbst, und sie als sie selbst, als in sich reflectirt, vielmehr ihr Anderes ist. (Op.cit.)

Dans le concept pour soi, c'est-à-dire dans sa subjectivité, la différence de lui-même d'avec lui-même est comme totalité identique immédiate pour soi ; mais, comme ici sa détermination est extériorité indifférente, l'identité qu'il a dans elle est là immédiatement aussi à nouveau la répulsion de soi, à savoir que ce qui est déterminé comme extérieur et indifférent à elle est plutôt elle-même, et elle-même, en tant qu'elle-même, comme réfléchi en elle-même, est bien plutôt son autre.

Dans la mesure donc où le concept représente ce dédoublement, il est un être pour soi, c'est-à-dire qu'il se pose comme un rapport à autre chose. Or, comme nous avons vu, il est une unité différenciée. De ce point de vue, il se comporte comme une force ou comme un sujet. Néanmoins, le rapport n'est pas une chose surajoutée dans l'identité du concept, mais cet être relationnel présuppose quelque chose. Cette présupposition est aussi une position et donc quelque chose qui se présente immédiatement, un être en soi. Par conséquent l'être pour soi produit un être en soi ; le rapport produit son propre origine ; il est donc *τέλος*, dans le sens où nous avons décrit plus haut. Malgré la différenciation de ses moments, le concept se présente comme une totalité identique. Or, même si le concept est ce mouvement d'auto-spécification, ce mouvement apparaît comme rapport à une extériorité objective. Dans ce rapport on peut dire que le concept est un sujet qui se prend lui-même comme objet. Il se prend donc soi-même comme un autre. Il devient ainsi objectif ; il se fait objet.

Nur indem diß festgehalten wird, wird die objective Rückkehr des Begriffs in sich, d. i. die wahrhafte Objectivirung desselben aufgefaßt; – aufgefaßt, daß jedes der einzelnen Momente, durch welche sich diese Vermittlung verläuft, selbst der ganze Schluß derselben ist. (Op.cit.)

C'est seulement quand on maintient ferme cela que se trouve saisi le retour objectif du concept dans soi, c'est-à-dire son objectivation véritable ; – saisi que chacun des moments singuliers par lesquels se déploie cette médiation est lui-même le syllogisme total de ces moments.

Le concept se pose comme objet dans un rapport qui lui est extérieur. Ceci est le sens véritable de la conceptualisation que Hegel exige à « maintenir ferme ». Comme nous avons essayé d'expliquer, l'activité conceptuelle pose l'objectivité comme un étant extérieur. Cette extériorité est structurelle. Par conséquent, l'activité conceptuelle modélise la réalité, et par cette modélisation, il l'a fait un être-posé et donc elle est capable de lui rendre raison. Donc l'objectivation véritable, selon Hegel, n'est pas la conception hypostasiant d'un étant extérieur. Il ne s'agit pas d'un étant qui se trouve en dehors, mais plutôt de la symbolisation,

c'est-à-dire de la substitution de cet étant extérieur par le modèle. En tout cas c'est cela qui nous enseigne l'enchaînement de ces trois syllogismes de la finalité.

So ist die ursprüngliche innere Aeusserlichkeit des Begriffs, durch welche er die sich von sich abstossende Einheit, Zweck und dessen Hinausstreben zur Objectivirung ist, das unmittelbaren Setzen, oder die Voraussetzung eines äusserlichen Objects; die Selbstbestimmung ist auch Bestimmung eines als nicht durch den Begriff bestimmten, äusserlichen Objects; und umgekehrt ist sie Selbstbestimmung, d. i. die aufgehobene, als innere gesetzte Aeusserlichkeit; - oder die Gewißheit der Unwesentlichkeit des äussern Objects. (Op.cit.)

Ainsi l'extériorité intérieure originaire du concept, par laquelle il est l'unité se repoussant de soi, la fin et sa tendance à sortir de soi vers l'objectivation, est la position immédiate ou la présupposition d'un objet extérieur ; l'auto-détermination est aussi détermination d'un objet extérieur comme non-déterminé par le concept ; et inversement elle est auto-détermination, c'est-à-dire l'extériorité relevée, posée comme intérieure ; ou la certitude de l'inessentialité de l'objet extérieur.

À partir de cette conception du concept, Hegel résume et réinterprète toutes les étapes syllogistiques que nous avons traversé.²³⁰ Ainsi le processus de la modélisation (c'est-à-dire de l'objectivation) présuppose un objet extérieur, indifférent dans lequel il va se diriger. Comme le concept est *τέλος*, il n'est rien qu'une tendance à s'extérioriser. Il y a donc un rapport entre un concept et un objet extérieur. Cette tendance indique la substitution de cette extériorité, c'est-à-dire sa transformation en modèle. Nous avons déjà vu que cette structure-là, de se faire objet dans l'autre, est une structure qui appartient au concept. Par conséquent, dans la mesure où le concept se pose comme intériorité originaire, il est autonome par rapport à l'objet extérieur, lequel à son tour n'est rien d'autre que corrélat de son activité. Il est donc inessentiel, parce qu'il dépend du concept. Dès lors ce qui est essentiel c'est le concept, tandis que l'extériorité est tout simplement corrélat du processus de l'objectivation.

– Von der zweyten Beziehung, der Bestimmung des Objects als Mittel, ist so eben gezeigt worden, wie sie an ihr selbst die Vermittlung des Zwecks in dem Object mit sich ist. (Op.cit.)

Du second rapport, la détermination de l'objet comme moyen, on vient de montrer comment il est en lui-même la médiation avec soi de la fin dans l'objet.

²³⁰ D'une certaine manière les trois syllogismes qui forment l'activité téléologique correspondent aux trois grands syllogismes du système hégélien et Labarrière et Jarczyk ont raison de le signaler dans leur traduction (note105, p. 270). Ainsi, on pourrait dire que la subjectivité conceptuelle représente la sphère de la Logique ; le mécanisme et le chimisme, la Nature ; et la téléologie, l'Esprit. Donc nous voyons à partir de ses trois syllogismes que nous sommes déjà dans l'absolu, c'est-à-dire dans l'exposition de la méthode qui fonde la systémativité du système. Nous rappelons la série des trois syllogismes : Logique – Nature – Esprit (SPU), Nature – Esprit – Logique (PUS), et enfin Esprit – Logique – Nature (USP).

Ensuite, dans la mesure où l'activité conceptuelle modélise l'objet extérieur, il est nécessaire à partir de la finalité qui contient le concept, qu'il soit un moyen pour l'accomplissement de sa fin. Nous avons vu, en effet, que la modélisation est un processus par lequel un modèle se réalise en une machine. Autrement dit, une fois qu'on a formulé une théorie scientifique, il est nécessaire qu'elle se vérifie à travers un dispositif expérimental qui s'appuie au modèle mécanique (ou chimique). L'objet technique se fait alors moyen terme pour mettre à l'épreuve la validité (ou non) de cette théorie.

Eben so ist das Dritte, der Mechanismus, welcher unter der Herrschaft des Zwecks vor sich geht, und das Object durch das Object aufhebt, einerseits Aufheben des Mittels, des schon als aufgehoben gesetzten Objects, somit zweytes Aufheben und Reflexion-in-sich, andererseits erstes Bestimmen des äusserlichen Objects. (Op.cit.)

De même ce qui vient en troisième, le mécanisme, qui procède sous l'empire de la fin et relève l'objet par l'objet, est d'un côté la relève du moyen, l'objet déjà posé comme relevé, du coup il est la deuxième relève et réflexion-en-soi, de l'autre côté déterminer premier de l'objet extérieur.

Cette hypostase de l'objet est nécessaire et inévitable dans la mesure où le concept s'extériorise et se pose comme objet. Le processus de la fin a relevé que le concept se réalise seulement par l'intermédiaire de cet objet. Donc la première relève a nié l'extériorité de cet objet, et la deuxième a nié l'extériorité de la réalité. La résorption de cette extériorité structurelle résulte au retour du concept à lui-même comme totalité dans laquelle l'objet extérieur fonctionne comme moyen terme du rapport à la réalité.

Letzteres ist, wie bemerkt worden, wieder im ausgeführten Zwecke die Hervorbringung nur eines Mittels; indem die Subjectivität des endlichen Begriffs das Mittel verächtlich wegwirft, hat sie in ihrem Ziel nichts besseres erreicht. (Op.cit.)

Comme on l'a remarqué, dans la fin réalisée cette dernière opération est à nouveau la production seulement d'un moyen ; en tant que la subjectivité du concept fini rejette avec mépris le moyen, dans son terme visé elle n'a rien atteint de meilleur.

Finalement, cet objet extérieur se reproduit toujours un moyen par lequel le concept se rapporte au réel. Une machine, par exemple, en se reproduisant, elle ne crée que des instances d'elle-même. Un moyen produit forcément un autre moyen et ainsi de suite à l'infini. Pour cette raison le concept reste attaché à cette forme résiduelle de l'extériorité de l'objet. Par conséquent, au lieu de poser le concept dans sa totalité, nous avons posé un objet extérieur qui le substitue. Néanmoins, malgré cette série de substitutions, le concept se maintient parce qu'il est *τέλος*.

Diese Reflexion aber, daß der Zweck in dem Mittel erreicht, und im erfüllten Zwecke das Mittel und die Vermittlung erhalten ist, ist das letzte Resultat der äusserlichen Zweckbeziehung, worin sie selbst sich aufgehoben und das sie als ihre Wahrheit dargestellt hat. (Op.cit.)

Mais cette réflexion que la fin est atteinte dans le moyen, et que dans la fin remplie est obtenu le moyen et la médiation, est le résultat dernier du rapport de finalité extérieur, dans lequel elle s'est elle-même relevée et qu'elle a elle-même présentée comme sa vérité.

La finalité peut s'accomplir dans l'extériorité seulement d'une manière partielle. La machine est investie de finalité, mais elle peut accomplir seulement des buts partiels. Par conséquent la fin ne s'accomplie pas en devenant objet, il n'y a pas de finalité dans le mécanisme. En revanche la fin se trouve remplie dans le concept, c'est lui le *τέλος* et par conséquent la vérité du processus de la finalité. En effet, une conception simplement mécaniste du monde n'arrive pas à donner raison à tout ce qui existe, car elle présuppose une extériorité réellement existante. Dès lors elle ne fait que découper et modéliser des processus partiels. Elle décrit le particulier sans se rendre compte de la totalité.

– Der zuletzt betrachtete dritte Schluß ist dadurch unterschieden, daß er erstens die subjective Zweckthätigkeit der vorhergehenden Schlüsse, aber auch die Aufhebung der äusserlichen Objectivität, und damit der Aeusserlichkeit überhaupt, durch sich selbst, hiemit die Totalität in ihrem Gesetzseyn ist. (Op.cit. 171-172)

Le troisième syllogisme considéré en dernier est différent par le fait qu'il est premièrement l'activité finalisée subjective des syllogismes précédents, mais aussi la relève de l'objectivité extérieure, et avec elle de l'extériorité en général, par elle-même, du même coup la totalité en son être-posé.

Finalement, nous arrivons au troisième syllogisme (PSU) dans lequel la fin subjective se scinde à l'objet technique et à l'extériorité objective. Ce syllogisme marque le dernier passage entre l'objectivité et son extérieur. Ici, l'activité de la fin subjective est le moyen terme qui médiatise le modèle et l'extériorité. Par conséquent la fin subjective ne constitue plus une origine, un substrat dans lequel se déroule le processus, mais seulement une position systématique dans un système plus large. L'activité subjective de la fin marque la relève de l'objectivité en général, car en elle se pose la totalité du concept. Nous passons ainsi à ce qui se trouve au-delà du modèle, c'est-à-dire à ce qu'il n'est pas un modèle mais qu'il nécessite le modèle.

Nachdem wir nun die Subjectivität, das Fürsichseyn des Begriffes, in das Ansichseyn desselben, die Objectivität übergehen gesehen, so hat sich ferner in der letztern die Negativität seines Fürsichseyns wieder hervorgethan; der Begriff hat sich in ihr so bestimmt, daß seine Besonderheit äusserliche Objectivität ist, oder als die einfache concrete Einheit, deren Aeusserlichkeit ihre Selbstbestimmung ist. (Op.cit. 172)

Après que nous avons vu la subjectivité, l'être pour soi du concept, passer dans l'être en soi de celui-ci, l'objectivité, alors se fait jour à nouveau dans cette dernière la négativité de son être pour soi ; le concept s'est déterminé en elle de telle sorte que sa particularité est objectivité extérieure, ou comme l'unité concrète simple dont l'extériorité est son auto-détermination.

Nous avons vu que le concept est un être pour soi qui se présente comme un être en soi. Le concept alors devient objectif et cette objectivation justifiait le fait que celui-ci est fonction du rapport à l'autre. Par cette activité c'est un au-delà qui fait jour comme expression de l'intériorité conceptuelle. L'objectivité apparaît comme une totalité qui est réglée par des lois mécaniques et chimiques. Le concept se détermine comme rapport entre des termes qui constituent le modèle mécanique et chimique. Or, ce rapport est négatif, car pris séparément l'objet n'est pas le concept mais seulement un moment de lui. Il s'extériorise donc comme objet mécanique ou chimique.

Die Bewegung des Zweckes hat nun diß erreicht, daß das Moment der Aeusserlichkeit nicht nur im Begriff gesetzt, er nicht nur ein Sollen und Streben, sondern als concrete Totalität identisch mit der unmittelbaren Objectivität ist. (Op.cit.)

Le mouvement de la fin a maintenant atteint ceci, que le moment de l'extériorité n'est pas seulement posé dans le concept, lui n'est pas seulement un devoir-être et tendance, mais, comme totalité concrète est identique à l'objectivité immédiate.

Néanmoins, ce que l'activité finalisée manifeste c'est que l'objet mécanique n'est pas seulement un objet extérieur dans lequel trouve son expression la tendance du concept, mais il est lui-même la concrétisation de cette tendance. Or, un tel objet n'est plus un objet mécanique, mais quelque chose qui est vivant. Dès lors, l'extériorité dans laquelle se réfère l'activité conceptuelle c'est un monde vivant. Par conséquent le modèle ne peut que reproduire des objets mécaniques. Mais pour qu'un objet puisse engendrer un autre objet, il faut l'activité d'un principe qui se trouve à l'extérieur de lui, à son au-delà.

Diese Identität ist einerseits der einfache Begriff, und eben so unmittelbare Objectivität, aber anderseits gleich wesentlich Vermittlung, und nur durch sie, als sich selbst aufhebende Vermittlung, jene einfache Unmittelbarkeit; so ist er wesentlich diß, als fürsichseyende Identität von seiner ansichseyenden Objectivität unterschieden zu seyn, und dadurch Aeusserlichkeit zu haben, aber in dieser äusserlichen Totalität die selbstbestimmende Identität derselben zu seyn. So ist der Begriff nun die IDEE. (Op.cit.)

Cette identité est d'un côté le concept simple, et aussi bien objectivité immédiate, mais de l'autre côté de manière pareillement essentielle médiation, et c'est seulement par elle comme médiation se relevant elle-même qu'elle est cette immédiateté simple ; ainsi le concept est essentiellement ce qui consiste à être, comme identité étant pour soi, différent de son objectivité étant en soi, et par là d'avoir extériorité, mais dans cette totalité

extérieure, d'être identité auto-déterminante de cette même totalité. Ainsi le concept est-il maintenant l'IDEE.

Le processus de la fin nous a montré que le concept s'applique dans la réalité seulement sous la condition qu'il devient autre, c'est-à-dire objet. Nous avons donc un rapport téléologique chaque fois que le concept utilise un tel objet comme intermédiaire pour se réaliser. Dès lors, la téléologie indique que le concept est fin, c'est-à-dire qu'il pose ses propres présuppositions pour pouvoir s'appliquer dans la réalité. L'objectivité présente donc une structure dans laquelle la totalité du concept fonctionne comme objet extérieur qui sert comme intermédiaire dans son rapport à la réalité. La résorption de cette extériorité structurelle Hegel l'appelle *Idee*.

Si nous nous demandons sur le statut de cet au-delà que Hegel désigne comme idée, nous pouvons comprendre, à partir des développements de l'objectivité, qu'il ne s'agit pas d'un principe tout puissant qui contrôle par derrière la totalité du système. En revanche, l'Idée c'est la conclusion de la *Logique* et le but dans lequel visent ses développements. Dans ce sens-là elle a une structure téléologique. Or, cette fin n'est rien d'autre que la méthode laquelle fonde la systématisme du système.²³¹ En effet, c'est l'exposition méthodique des catégories logiques qui nous permet de les positionner à leur place systématique afin qu'on puisse décrire leur comportement logique. Donc que la méthode soit l'au-delà sur lequel se place l'objectivité comme champ de la modélisation dépasse, malheureusement, le cadre de notre commentaire.

²³¹ L'interprétation de l'Idée comme méthode se trouve dans plusieurs interprètes de la philosophie hégélienne. On peut citer parmi plusieurs Bruno Haas (*op.cit.*), Angelica Nuzzo, « The end of Hegel's Logic: Absolute Idea as Absolute Method », dans Carlson éd. (2005), pp. 187-205, et Georges Faraklas (2000).

Partie III : Conclusion

Quelques considérations sur le sens de l'objectivité

Depuis le temps de la philosophie ancienne le problème de la pensée a toujours été comment dire l'Être, comment peut-on avoir un accès à sa vérité. La *Logique* hégélienne aborde ce problème dès le début, en le situant dans le domaine du discours (*λόγος*). En effet, nous avons remarqué que la différence de la logique hégélienne par rapport à la logique traditionnelle consiste en ceci qu'elle se réfère aux objets réels, c'est-à-dire aux objets non-logiques, à savoir aux noms plutôt qu'aux variables. Elle montre aussi comment un nom devient par sa conceptualisation un signe et ainsi il peut signifier quelque réalité. Ainsi, la *Logique* nous montre la manière dont un problème ontologique se transforme en un problème logique. Dès lors, tout acte de nomination amène quelque chose à la réalité. Or, il ne suffit pas de nommer quelque chose pour qu'elle soit, mais il faut dire aussi ce qu'elle est, cette chose. En tout cas ceci est la leçon que nous avons tirée de la dialectique de l'Être. Néanmoins, dire une chose c'est donner sa définition, poser une détermination. Or, nous savons que toute détermination est une négation. Donc, dire une chose c'est la poser comme autre. Dès lors, et ceci est la leçon de la logique du concept notamment, on ne peut pas accéder à l'Être directement (*locutio directa*), mais seulement d'une manière oblique (*locutio obliqua*). Pour y avoir accès, nous avons besoin d'un substitut. Hegel appelle ce substitut *objet* (*Objekt*).

En ce faisant, Hegel s'inscrit dans la même ligne de pensée introduite par Kant.²³² Ce n'est pas la place ici de faire une analyse détaillée de la philosophie critique de Kant, ni de faire un rapport exhaustif de la différence entre la conception kantienne et la conception hégélienne. Il suffit de faire quelques brèves remarques afin que nous puissions clarifier la conception hégélienne de l'objet. En effet, nous avons dit que Kant déduit, dans la *Critique de la raison pure*, la forme de l'objet à partir du sujet transcendantal. Or, le sujet transcendantal est dépourvu de tout contenu, il est donc une représentation vide qui manifeste le creux qui régit le domaine de la représentation. Le sujet transcendantal n'est rien d'autre alors que la forme du jugement. Ainsi le sujet se réfère à la réalité extérieure par son intellect discursif, à savoir par la forme transcendantale des catégories qui donnent à la multitude des affects extérieurs la structure de la « réalité objective ». Néanmoins, Kant n'en reste pas au rapport des catégories

²³² Robert Pippin, dans son ouvrage classique sur l'idéalisme hégélien, fait le rapprochement Kant et Hegel. En effet, Pippin interprète la philosophie hégélienne comme une continuation plutôt qu'un renversement de la philosophie critique de Kant. De ce point de vue, son étude constitue une lecture indispensable pour comprendre ce rapport. Néanmoins, contrairement à notre lecture, Pippin ne saisit pas l'objectivité comme modélisation, mais plutôt comme un espace logique de normativité. Voir Pippin (1989).

transcendantales avec les affects de l'intuition sensible, mais il introduit un troisième terme, celui de l'objet transcendantal. L'objet transcendantal apparaît ainsi comme corrélat du « Je » de l'aperception pure. Il est la pensée indéterminée de quelque chose en général qui a la fonction de « procurer à tous nos concepts empiriques en général un rapport à un objet, c'est-à-dire une réalité objective (*was allen unsern empirischen Begriffen überhaupt Beziehung auf einen Gegenstand, d. i. objective Realität, verschaffen kann*) ». ²³³

L'objet transcendantal ainsi n'est pas un objet empirique, il ne peut pas être objet de l'intuition. En d'autres mots, c'est un objet « paradoxal » qui peut être pensé seulement comme quelque chose en général = X (objet = X). Sans cet objet qui n'est pas lui-même sensible, mais que la pensée scientifique substituera aux objets sensibles de la perception, la table des catégories *a priori* resterait une formalité abstraite, dépourvue de pouvoir transcendantal à constituer la « réalité objective ». L'objet transcendantal est ainsi la forme d'objet en général au moyen duquel les catégories *a priori* synthétisent le divers des intuitions sensibles dans l'intuition d'un objet unifié et parviennent à le modéliser selon un modèle qui pour Kant aussi sera essentiellement mathématique. Ainsi, cet objet est la forme générale, i. e. la représentation vide, de tout objet possible. En tant que tel, l'objet transcendantal remplit l'écart qui fait la différence entre l'universalité formelle des catégories et la réalité de l'expérience ; c'est l'objet qui remplit l'espace qui a été ouvert entre la finitude actuelle et l'infinité possible de notre expérience. Sa fonction va, dès lors, à l'encontre de tout scepticisme possible et notamment celui de Hume, car il garantit que les catégories transcendantales pourront être appliquées à tout objet possible de l'expérience.

Dès lors, l'idée selon laquelle il y a d'un côté l'objet et de l'autre côté les lois de son comportement est une illusion. Entre l'objet « naturel » et immédiatement sensible, d'une part, et les lois universelles, d'autre part, il y a l'objet-substitut formel, celui qui sert de modèle et sans lequel une objectivation scientifique ne pourrait avoir lieu. En effet, c'est l'illusion de leur séparation binaire qui a produit le scepticisme humien devant l'effectivité des lois de la nature. De ce point de vue, l'objet transcendantal correspond à l'universalité concrète (singularité) du concept chez Hegel. Or, le concept n'est plus le corrélat de l'activité réfléchissante du sujet, mais il s'autodétermine, c'est-à-dire qu'il se spécifie et il donne ainsi contenu à sa forme vide. Par cela le concept devient objet. Or, cet objet n'est pas un ceci (un *τόδε τι*), mais un objet produit par la spécification du concept, il est donc un objet symbolique ; un modèle comme

²³³ (Ak IV, 82-83), trad. Tremesaygues et Pacaud, p. 122.

nous avons dit. Ainsi le travail conceptuel ouvre l'espace symbolique que Hegel appelle « objectivité ». Dans ce sens le modèle n'est pas seulement un substitut du réel, mais aussi un objet formel, mathématisé et mathématisable. L'objet est modèle dans la mesure où il est l'hypostase du concept ; il est en quelque sorte la forme « fétichisée » d'une théorie scientifique. Cette « fétichisation » est nécessaire à cause de la structure conceptuelle de l'objectivité.

Par conséquent, la critique souvent adressée à Hegel (par l'école de Francfort parmi d'autres), qu'il subsume l'objet au sujet comme une totalité ferme en elle-même et, par cela, absolue, n'est pas fondée à partir de l'analyse de l'objectivité, telle qu'on l'a interprété ici. En effet, nous voyons que l'objet conçu de telle manière nous amène à une conception de l'objectivité comme un processus sans sujet. Dès lors, la célèbre identité du sujet et de l'objet à la fin de la *Logique*, ne présuppose pas une conscience de soi laquelle par son développement logique a pu instaurer la vérité en s'identifiant avec l'absolu. Cette identité ne présuppose pas non plus une identité originaire entre l'être de la pensée et le réel. En revanche, cette identification permet la symbolisation du réel par le modèle et ainsi son traitement scientifique.

Ainsi cette identité entre le sujet et l'objet ouvre seulement l'espace signifiant qui permet à la pensée, comme méthode scientifique, d'aborder son objet. Le réel n'est pas une chose extérieure qui attend d'être saisie par la pensée. Au contraire, le réel est ce qui se produit comme corrélat de ce processus. Le célèbre « panlogisme » de Hegel consiste en ceci que ce qui apparaît comme une tension entre le concept et la réalité, donc une tension entre le concept et son autre irréductible, est en effet une tension qui est déjà conceptuelle.²³⁴ D'ailleurs c'est la leçon, importante, que nous avons tiré de la téléologie. En effet, nous avons vu que la structure du concept est téléologique dans la mesure où le concept est toujours-déjà réel. D'ailleurs ce résultat est nécessaire car la nature du concept c'est de se spécifier. Le réel auquel se réfère le concept est le réel de l'objectivité, l'objet technique qui pour pouvoir révéler les lois de la mécanique et de la chimie est nécessairement régi par un calcul téléologique, celui du dispositif expérimental. L'effet d'après-coup produit par l'objet technique révèle la puissance absolue du concept, et la validité de la mécanique et du chimisme. La nature n'est pas quelque chose d'idéal qui se trouverait à l'extérieur des lois. En revanche les lois constituent l'idéalité de la nature.

²³⁴ Sur ce point aussi la contribution de Robert Pippin (*op.cit*) dans son étude classique sur l'idéalisme de Hegel, est très importante pour la compréhension de ce point.

De ce point de vue la nature est, selon Hegel, inconséquente. Cette thèse pour un premier coup d'œil a pu sembler être la source du scandale de l'idéalisme absolu de Hegel, et indice d'une confiance excessive dans les développements de son propre système philosophique, confiance reprise dans la thèse célèbre qui pose le réel comme rationnel et l'inverse. Cette confiance et cette thèse méritent d'être réexaminées. En effet, ce qui semble suggérer un rejet et une méconnaissance de l'être des choses, a en réalité un sens beaucoup plus technique chez Hegel. Il constate que dans l'objectivité il y a certains paradigmes de pensée qui sont frappés par quelque inconséquence. Nous avons vu, par exemple, que le mécanisme est basé sur l'hypostase de l'objet. En fait, l'objet mécanique, c'est la forme hypostasiée du concept et dans ce sens-là, il représente le concept. L'extériorité de l'objet mécanique est même un des vecteurs conceptuels qui permettent d'en formaliser le comportement. Celui-ci par contre dérive directement de la logique du concept. C'est cette forme hypostasiée de l'objet qui fait Newton concevoir la masse, par exemple, comme une chose réellement existante, comme une qualité des corps. C'est l'hypostase de la matière qui motivera plus tard la résistance des physiciens contre les innovations introduites par Einstein²³⁵. De même, quoique d'une manière différente, la chimie s'appuie aussi sur l'hypostase de l'objet. Nous avons vu que l'objet chimique est une présupposition, à savoir une forme hypostasiée de l'objet qui entre dans le processus chimique et qu'il est en même temps extérieur à celui-ci.

En tant que telle, l'hypostase consiste à traiter comme étant et matériel ce qui en réalité n'est qu'une détermination conceptuelle (idéelle). Néanmoins, les inconséquences des différents modèles, dues à cette hypostase, fondent en même temps leur fonctionnement spécifique.²³⁶ Ainsi, nous avons vu les effets de l'extériorité sur la formation des concepts clé du mécanisme, comme par exemple la communication, le centre etc., ou dans le chimisme la formation du tableau périodique des éléments à partir de l'hypostase de l'élément chimique. Dans ce sens, cette thèse hégélienne est loin d'être une exigence maximaliste de la part de la

²³⁵ La grande révolution einsteinienne consiste en ceci qu'Einstein ne s'appuie pas sur les concepts, mais sur les termes mathématiques i. e. sur des termes idéalisés au plus haut point. Ainsi, dans sa théorie de la relativité générale, il montre que l'espace n'est pas homogène et que la matière courbe l'espace. Pour cette raison le chemin le plus court dans l'espace n'est pas la ligne droite. Or, la matière n'est plus considérée comme une chose existante. Elle n'est plus qu'espace courbé. Pour cette raison, la matière est idéalisée, elle est terme corrélatif au modèle de la relativité générale.

²³⁶ Giorgio Israel dans son livre *La mathématisation du réel* que nous avons cité dans notre Introduction, voit cette fonction spécifique comme un trait essentiel du modèle. En effet, la thèse de cet ouvrage est que la modélisation est une nouvelle forme de mathématisation. Ainsi un des éléments essentiels du modèle est qu'il s'applique localement dans une région du réel. Donc, alors que la mathématisation a une visée globale, la modélisation est toujours locale. Le modèle est alors, selon l'auteur, une manière parmi d'autres de rendre compte non pas de la réalité, mais de certains de ces aspects seulement. Voir Giorgio Israel (1996, p. 11-12).

philosophie. En revanche, elle signifie tout simplement le fait que l'application des concepts partiels et dans ce sens défectueux doit être réservée aux objets qui sont frappés par le même défaut. Nous avons vu, que la nature ne se trouve pas en face de sa description dans la connaissance, mais la connaissance agit sur elle de telle manière qu'elle est obligée à répondre. D'ailleurs, l'introduction d'une explication ou d'un modèle et ses applications techniques détermine l'essence de ce qui peut apparaître comme objet réel. Dès lors, la position de Hegel par rapport à la nature dans sa structuration variée s'éclaire : la nature n'est pas l'ensemble des choses spatio-temporelles données par elles-mêmes, mais elle est ce qui ne peut pas ne pas répondre à la provocation (téléologique) de son extériorité : un domaine qui est constitué dans une indépendance relative et qui apparaît d'abord selon des relations d'extériorité et d'indifférence face à la pré-supposition de l' « objet » qui, pour cette raison précisément sera objet « technique » (téléologique).

L'hypostase de l'objet, c'est-à-dire sa forme réifiée, « fétichisée » est dès lors, nécessaire et inévitable dans la mesure où la science a toujours besoin de l'expérimentation et de l'application technique de ces théories. Ainsi, la forme objectale subsiste comme signe de l'extériorité qui marque toujours toute tentative d'objectivation. La téléologie touche exactement à ce point précis. Toute théorie scientifique prise en elle-même, se réfère à son autre extérieur, à savoir au réel. Or, une théorie, comme processus de modélisation, n'existe pas sans expérimentation et sans application technique. Sinon, elle resterait une simple universalité abstraite dans le sens hégélien du terme. Ainsi, dans la mesure où elle s'applique, elle se trouve face à ce résidu que Hegel appelle téléologie. En effet, nous avons vu que la téléologie est la réalité du concept posé, dans le même sens que l'application technique c'est la réalité d'une théorie. Mais cette réalité n'est autre que celle de l'objet qui à son tour est la réalité du concept grâce à l'extériorité structurelle qui en régit le fonctionnement. Par conséquent, une théorie s'applique dans un monde qui est déjà symbolisé et ainsi posé comme un au-delà, à savoir dans la position de l'extériorité. La théorie pose ses propres présuppositions, sinon elle ne s'applique pas. La résorption de cette extériorité, c'est-à-dire la totalité dans laquelle l'objet fonctionne comme moyen terme du rapport au réel, Hegel l'appellera Idée.

Néanmoins, l'Idée ne constitue pas une subjectivité toute puissante qui totalise le réel en l'abordant au sein d'elle-même. Malheureusement, ce n'est pas l'endroit ici pour faire une analyse détaillée de la dialectique fort compliquée de l'Idée et de son passage à la Nature. Disons seulement, d'une manière provisoire, que la dé-cision (*Entschluß*) de l'Idée vers la

Nature à la fin de la *Logique* ne concerne pas le fondement réel de celle-ci. La Nature est tout simplement posée comme extérieure et libre.²³⁷ Ainsi la logique devient tout simplement la méthode par laquelle cette extériorité est abordée comme objet symbolique. Pour cette raison qui dit nature, dit en effet sciences de la nature. Par conséquent, quand on entre dans la *Philosophie de la Nature*, on voit que Hegel traite les sciences de la nature et rien d'autre. Donc, ce qui apparaît comme une thèse dérivée d'un solipsisme massif, est en fait une logique qui décrit les effets performatifs de la conceptualisation, c'est-à-dire les effets « réels » de l'objet symbolique. La variation du schéma L que nous avons utilisé pendant notre commentaire, illustre bien – à notre sens – cette dé-cision du réel comme corrélat de sa symbolisation et sa position à l'extérieur. La totalisation qu'apporte le concept ne fonctionne pas ainsi comme un ensemble clos enfermé en lui-même. En revanche, elle produit une altérité radicale qui résiste à toute subjectivation, et ceci grâce à sa structure symbolique. En tout cas, c'est cela que signifie la présence du symptôme de la violence, à savoir la manifestation du réel dans l'unité imaginaire de l'objet. Et ce n'est pas un hasard qu'on se trouvait face à la manifestation du symptôme chaque fois qu'on avait à faire avec l'application de l'objet à la réalité.

*

*

*

Depuis le mécanisme nous avons vu que l'objet a été le résultat et l'agent des relations mécaniques et rien d'autre. En effet, nous avons dit que dans l'Objectivité le concept est pensé comme objet. C'est ce que nous avons appelé selon un langage plus moderne un *modèle*. Il est vrai que le terme de modèle n'a été utilisé que tardivement, à la fin du XIX^e siècle, dans la pensée épistémologique. Mais la structure de l'objet telle que Hegel l'a décrit ici nous permet, nous semble-t-il, l'usage de ce terme. En effet, l'objet en tant que modèle a deux traits essentiels : il est un objet formel et formalisable i.e. mathématisable et pour cette raison, il fonctionne comme substitut. Par cela, il devient la forme « fétichisée » du concept. En tant que substitut, le modèle ne se comporte pas comme un simulacre ; il n'imité pas le réel, il n'est pas une copie du réel, mais il est un autre objet qui le substitue. Ainsi, l'objet ne fonctionne pas comme un symbole naturel qui établit une correspondance directe entre un signe particulier et un contenu précis. En revanche, le modèle c'est le réel dans la mesure où celui-ci est conceptualisé, c'est-à-dire dans la mesure où le réel est toujours-déjà le concept.

²³⁷ Bruno Haas analyse la fonction de la dé-cision de l'Idée dans son ouvrage *Die freie Kunst*. Voir Haas (2003), p. 158-164.

À cause de sa nature conceptuelle, le modèle oscille entre deux positions différentes : il est d'un côté la métonymie d'une théorie scientifique et de l'autre côté un objet qui peut servir comme outil scientifique ou un objet qui réalise une théorie scientifique. Ainsi, le modèle qui explique le mouvement des corps inertes, c'est la théorie classique de la mécanique. De la même manière le modèle du tableau périodique des éléments, c'est la théorie chimique de Lavoisier. En revanche, utiliser le modèle comme dispositif expérimental, c'est le transformer en outil qui affirme ou rejette une théorie scientifique, et qui permet d'extraire de la « nature » de plus en plus de généralisations, de spécifier le comportement des objets qui répondent au dispositif expérimental. En effet, nous avons vu que dans le mécanisme et le chimisme, le modèle se présentait comme *objet mécanique*, c'est-à-dire comme objet formel apte à être mathématisé, et comme *objet chimique*, à savoir comme un objet formel qui a pris la forme de l'élément chimique. En revanche, la téléologie aborde le modèle en tant que tel, à savoir comme outil qui a pour but de réaliser une théorie.

Dès lors, selon ce que nous venons à dire, nous pouvons distinguer entre trois théories classiques de la connaissance portant à la fois sur le statut du modèle et son rapport au réel.²³⁸

i) La thèse empiriste qui voit le modèle (l'objet mathématique) comme une construction intellectuelle qui apparaît lorsqu'on fait abstraction des accidents matériels des choses.

ii) La thèse, qu'on peut appeler « idéaliste », qui consiste à poser le modèle (l'objet mathématique) comme quelque chose qui existe à titre d'idéalité séparée des choses du monde. Cette thèse a comme spécificité d'avoir besoin d'un troisième terme qui sert comme opérateur qui permet le passage des idéalités mathématiques au réel. Ce rôle est réservé à Dieu créateur et géomètre. Dans ce courant de pensée on peut trouver des figures comme Galilée ou Leibniz. On se souvient ici, par exemple, la critique que Hegel adresse à Leibniz quand il compare l'objet mécanique avec la monade.

iii) La troisième thèse est en quelque sorte le dépassement des thèses précédentes. Cette thèse est partagée entre Kant et Hegel. En effet la philosophie critique de Kant consiste à abandonner l'hypothèse selon laquelle les phénomènes existeraient indépendamment du sujet. En revanche, le phénomène est constitué en tant qu'il est connu par le sujet selon de structures déterminées et identiques pour tout sujet fini, à savoir les formes *a priori* de la sensibilité que sont l'espace

²³⁸ Nous trouvons une élaboration analytique de ces thèses dans l'ouvrage collectif de Sophie Roux et Hugues Chabot, qui porte sur les problèmes épistémologiques qu'impose la mathématisation aux disciplines scientifiques diverses. Voir Chabot, H. et Roux, S. (éd.) (2011).

et le temps, et les catégories *a priori* de l'entendement. L'objet formé par le concours de ces formes *a priori* ne saurait pourtant se confondre avec les choses elles-mêmes. L'objet kantien est un substitut inévitable pour tout accès à une objectivité, accès qui se fait, chez Kant, exclusivement au niveau idéal du jugement. La thèse kantienne revient à dire qu'il n'y a pas de phénomène physique qui ne soit donné indépendamment des formes *a priori* de la sensibilité et de l'entendement, autrement dit qui ne soit mathématisable. Mais l'« objet » défini par ces principes n'est pas lui-même perceptible. Il est l'intermédiaire par lequel un jugement peut se référer à quelque phénomène sensible, un substitut idéal du réel sans lequel le jugement ne saurait être rigoureusement objectif.

Il est vrai qu'à partir de la fin du XIX^e siècle les innovations en mathématique ont effacé ces trois thèses classiques. En effet, le cas de la géométrie non-euclidienne et le cas des nombres complexes sont deux exemples d'objets mathématiques qui n'ont aucun correspondant dans le monde ou dans nos intuitions intellectuelles. Donc, contrairement aux mathématiques classiques, les mathématiques formelles ne se préoccupent nullement de leur correspondance au réel. En revanche, ce qui est important c'est la bonne formation des objets entre eux suivant des règles de bonne formation posées d'avance. Pour réussir cela les mathématiques formelles adoptent un « métalangage », c'est-à-dire un langage qui ne se réfère jamais à un contenu réel. Donc, dans cette discipline formelle, le modèle devient un paradigme de la structure générale.

Dans l'introduction de son ouvrage *Hermès I : La communication*, consacré au discours sur la science et l'épistémologie, Michel Serres fait une description claire de la méthode de l'analyse formelle : « analyser formellement consiste à former un langage que développent ses propres règles : ce n'est qu'après qu'il y a possibilité de le traduire en contenus, en modèles. Ou on part du sens, ou on le retrouve (ou le produit) ». ²³⁹ Par cela, Serres passe à la définition de la structure et du modèle :

Cela dit, la notion de structure est une notion *formelle*. [...] *Une structure est un ensemble opérationnel à signification indéfinie [...] groupant des éléments, en nombre quelconque, dont on ne spécifie pas la nature, mais dont on définit la fonction et certains résultats quant aux éléments. A supposer alors que l'on spécifie, d'une manière déterminée, le contenu des éléments et la nature des relations, on obtient un modèle (un paradigme) de cette structure : cette dernière est alors l'analogue formel de tous les modèles concrets qu'elle organise. Au lieu de symboliser un contenu, un modèle « réalise » une structure.* ²⁴⁰

²³⁹ Michel Serres (1968), p. 32.

²⁴⁰ (*Op.cit.*). Les phrases en *italiques* sont de l'auteur.

Le terme important qu'on doit retenir à partir de cette définition c'est l'analogie du modèle avec la structure qu'il modélise.

En effet, l'analogie est une fonction essentielle du modèle de par son caractère de substitut. Ainsi les premiers modèles utilisés par des scientifiques comme Helmholtz, Faraday, Lord Kelvin, Maxwell ou Boltzmann n'étaient que des représentations des phénomènes et de leurs processus en physique mathématique (électricité, électromagnétisme et thermodynamique).²⁴¹ Dans ce contexte, le modèle est conçu comme une représentation « analogique », car par la représentation qu'il effectuait, il permettait le traitement mathématique d'un phénomène. Ainsi, Maxwell caractérisait les modèles par le terme de « l'analogie physique ». Par cette expression Maxwell entendait : « j'entends cette similitude partielle entre les lois d'une science et celles d'une autre, et qui fait que chacune des deux illustre l'autre ».²⁴² Cette définition de Maxwell reste ambiguë, car elle n'explicite pas dans quel sens on doit penser cette analogie. Est-ce qu'il s'agit d'un contacte partiel entre deux théories de telle sorte qu'une troisième puisse être développée ? Est-ce qu'il s'agit d'un isomorphisme du modèle avec ce qu'il modélise ? Ou, est-ce qu'on doit comprendre le modèle comme un outil de recherche scientifique dont l'usage est tout simplement heuristique ?

L'histoire de la théorie des modèles au XX^e siècle, dans le contexte du positivisme logique manifeste un effort à dépasser ses ambiguïtés à travers une tentative de formalisation de la science. Ainsi, cette école de pensée adopte une vision axiomatique ou syntaxique qui conçoit la science principalement comme une entreprise qui produit essentiellement des théories. Les premiers travaux de Carnap, par exemple, manifestent cette tentative vers l'axiomatisation. En effet, la méthode de Carnap s'appuie sur le fait que, puisque les sciences de la nature étaient mathématisées, on pourrait s'appuyer sur la formalisation qu'apportait la nouvelle logique analytique pour ramener ces termes théoriques à des complexes d'observations atomiques.²⁴³ Or, cette conception réservait peu de place aux modèles dans la mesure où tout le travail a été de nature essentiellement logique et formelle. Ainsi, dans cette

²⁴¹ Pour une analyse détaillée sur la notion de l'analogie pour penser le modèle, on peut consulter l'étude de Franck Varenne (2006), *Les notions de métaphore et d'analogie dans les épistémologies des modèles et des simulations*. Pour ce qui suit à propos du sens de l'analogie dans le modèle, nous nous appuyons largement sur ce travail.

²⁴² « *By a physical analogy I mean that partial similarity between the laws of one science and those of another which makes each of them illustrate the other* ». J. C. Maxwell, *Scientific Papers*, t. 1, 1890, p. 156.

²⁴³ On peut trouver l'analyse de cette thèse dans le livre que Rudolph Carnap a écrit en 1928 : *Der logische Aufbau der Welt*. Voir Carnap (2002).

conception le modèle est conçu comme un outil qui, par son caractère isomorphe à une théorie, peut l'illustrer et la rendre accessible d'une manière claire à l'esprit.

On retrouve cette idée chez le philosophe américain, Max Black.²⁴⁴ En effet, suivant la distinction déjà effectuée par Maxwell et la conception de Carnap, Black distingue le modèle qui reproduit telles quelles certaines caractéristiques matérielles (*features*) de l'original du modèle « analogue » qui reproduit la structure de l'original.²⁴⁵ Ainsi, un modèle est analogique dans la mesure où il présente une structure des relations qui sont isomorphes à la structure des relations de l'original. Le modèle est, selon Black, « théorique » plutôt que mathématique, car il permet d'introduire un « nouveau langage », une nouvelle « façon de parler »²⁴⁶ qui instaure l'ordre dans le chaos d'un savoir qui n'est pas encore établi. Le modèle sert alors comme « métaphore » à cause de sa nature « langagière ». Il est donc un outil plutôt rhétorique que mathématique qui par sa médiation rend accessible la connaissance encore formelle de la science.

Tout ce mouvement de pensée autour du terme de modèle est résumé avec clarté par Margaret Morrison et Mary Morgan, dans l'introduction d'un ouvrage collectif intitulé *Models as Mediators*.²⁴⁷ En effet, les auteurs conçoivent les modèles non plus comme des analogues théoriques, formels, mais comme des véritables « agents autonomes » ou comme des « médiateurs autonomes »²⁴⁸ dans la construction du savoir scientifique. Donc, les modèles ne sont pas seulement des intermédiaires, mais des vrais médiateurs entre une théorie scientifique et les données de l'expérience. Cette thèse semble être, jusqu'à nos jours, la plus commune et la plus acceptable parmi les épistémologues.²⁴⁹ Dès lors, le modèle est un objet formel ou mathématique qui, à cause de sa correspondance à la théorie qui le produit, sert comme moyen pour illustrer ou expliquer cette théorie.

*

*

*

²⁴⁴ Max Black (1962), *Models and Metaphors – Studies in Language and Philosophy*.

²⁴⁵ *An adequate analogue model will manifest a point-by-point correspondence between the relations it embodies and those embodied in the original: every incidence of a relation in the original must be echoed by a corresponding incidence of a correlated relation in the analogue model. To put the matter in another way: there must be rules for translating the terminology applicable to the model in such a way as to conserve truth value.* (*op.cit.* p. 222).

²⁴⁶ *Op.cit.* p. 229.

²⁴⁷ Margaret Morrison et Mary S. Morgan (éd.) (1999), p. 1-9.

²⁴⁸ *Op.cit.* p.8 et 38.

²⁴⁹ On peut consulter, par exemple, l'ouvrage de Soraya de Shadarevian et Nick Hopwood (2004), *Models. The third dimension of science*.

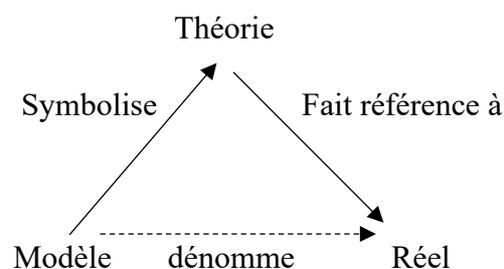
L'analyse de l'objet telle qu'on l'a vu dans notre commentaire peut nous indiquer la façon dont la conception hégélienne peut nous servir comme outil critique par rapport à toutes ces conceptions contemporaines du modèle. Commençons par deux remarques préliminaires. Nous avons souligné dans le deuxième chapitre de notre introduction que la spécificité de la logique hégélienne, c'est qu'elle inclut une réflexion sur la fonction de la référence aux objets non-logiques, c'est-à-dire aux objets empiriques. Pour Hegel, en effet, le *logos* doit se référer aux objets empiriques de par sa nature, et il n'y a pas de *logos* tout court sans cette dimension. Dans ce sens, pour Hegel, il n'y a pas de prétention à la vérité sans cette dimension référentielle du discours à l'« expérience ». Sans la référence à l'objet empirique, à savoir à ce qui se tient au réel, la logique reste une formalité abstraite. Elle n'a donc rien à dire. Un langage formel, c'est un langage qui substitue les signifiants par des variables (i.e. un langage qui substitue la langue ordinaire par un code algorithmique). Or la présupposition de ce type de formalisation, c'est qu'une variable substitue un signifiant et le signifiant, à son tour, présuppose un signifié. Par conséquent, la dimension du signifiant reste irréductible pour la constitution d'une variable, même si à l'intérieur de la logique formelle on fait abstraction de ce fait là. Dès lors, le langage formel se place aussi sous l'horizon du signifiant, sinon il ne peut pas avoir aucune application possible.

De ce point de vue, il n'y a pas un « métalangage » pour Hegel, car celui-ci reste toujours sous l'emprise du signifiant. Ainsi, il n'y a pas une place neutre grâce à laquelle on pourrait s'installer à distance égale entre nos théories scientifiques et le réel. Dès lors le problème de la connaissance ne concerne plus la nature finie du sujet et son incapacité de concevoir la totalité des êtres réels, mais il se déplace dans le domaine du discours lui-même. La spécificité de la logique hégélienne, c'est donc qu'elle ne traite pas le *logos* tout court, mais *l'être* du *logos* dont elle découvre qu'il est formalisable. Dans cette perspective, elle vise avant tout le problème de la référence aux objets empiriques, et d'abord, comme nous l'avons vu, l'« être », corrélat de la nomination. Or, ces « objets » du discours, en dernière conséquence, ne sont pas des êtres empiriques, mais des êtres qu'on peut formaliser et par l'intermédiaire desquels on peut se référer d'une façon scientifique aux phénomènes, ce sont donc des modèles.

Cela nous conduit à notre deuxième remarque à propos des théories récentes. Le modèle en tant que produit du *logos* est l'hypostase du concept. Ainsi, il apparaît comme un étant autonome et extérieur à celui-ci. L'analogie que présente le modèle avec ce qu'il modélise est une analogie *structurelle*. Ce n'est pas le cas de l'analogie que présente le simulacre avec ce qu'il simule. Car le modèle et ce qu'il modélise sont déjà conceptualisés. Il n'y a pas question

d'une isomorphie entre le modèle et la théorie ou le réel. L'isomorphie présuppose deux choses différentes qui présentent des similarités. En revanche, le modèle est la forme réifiée d'une théorie dont le corrélat c'est la réalité conceptuelle, sa différence est fonctionnelle. Du moment que la réalité apparaît dans la position du corrélat du modèle d'une théorie, elle accède au statut de la réalité « conceptuelle », c'est-à-dire conceptualisée, résorbée par la technique. Ainsi l'extériorité du modèle n'est pas « réelle », il n'est pas une chose qui se trouve « réellement » à l'extérieur, mais c'est une extériorité structurelle grâce à la spécification structurellement hypostasiante du concept. L'indépendance du modèle consiste donc en ceci qu'il est la *représentation* (dans le sens hégélien, à savoir *l'hypostase*) qu'on produit inévitablement lorsqu'on formule une théorie scientifique. Dès lors, le modèle est une forme hypostasiée de cette théorie et non pas son analogue extérieur. Autrement dit : le modèle est la théorie dans la mesure où il se présente comme extérieur à celle-ci. Et la modélisation apparaît comme moment structurel de la théorie.

À cause de sa structure conceptuelle, le modèle n'est donc jamais un outil neutre, c'est-à-dire un outil posé de l'extérieur, qui sert seulement comme « médiateur » entre deux choses différentes et extérieures à lui : la théorie scientifique et la réalité. L'idée qui se cache derrière cette approche est celle que nous avons remarquée au début de cette conclusion : comme il est impossible d'accéder à l'être directement, on a besoin d'un moyen. En effet, une théorie scientifique renvoie à la réalité. Mais la réalité pour Hegel c'est d'abord l'objet construit, le modèle. Quand on utilise donc un modèle comme dispositif pour illustrer ou pour prouver une théorie, il y a un renversement qui s'opère : le modèle devient un signifiant qui renvoie à la théorie, et la théorie se trouve donc dans la position du signifié. Autrement dit, le modèle (technique) pose le réel (« naturel ») dans la position du signifiant par rapport au signifiant théorique qui se trouve ainsi dans la position du signifié. Le modèle, sous la forme du dispositif expérimental, permet donc aux phénomènes, de pointer et de signifier (de révéler et de prouver) la théorie. Si nous utilisons le triangle sémiotique, le schéma est alors le suivant :



Ainsi sans modélisation, il n'y a pas de construction théorique, ni d'expérimentation, et pas d'application technique. Le modèle, en tant qu'objet, contient en lui son application. Or, quand il est utilisé comme moyen en vue d'une fin, il devient fin lui-même, selon la dialectique que nous avons vue dans la téléologie. En effet, pour que la théorie puisse devenir réalité, elle a besoin d'un moyen, c'est-à-dire elle a besoin d'être médiatisée par le modèle. Or, pour qu'elle puisse avoir un moyen, il faut qu'il y ait des rapports (mécaniques et chimiques) aptes à médiatiser la réalité. Dès lors cette réalité est toujours déjà la réalité modélisée, que Hegel appelle *objectivité*. L'objectivité alors est toujours-déjà l'être-là de la théorie scientifique. Tout moyen (modèle) se pose alors comme fin, c'est-à-dire comme l'être-là auto-reproducteur d'une théorie scientifique.

Vu sous ce prisme, la conception du modèle chez Hegel, à savoir la manière dont le modèle « réalise » une structure, se rapproche beaucoup la description de Michel Serres que nous avons citée ci-dessus. Mais d'une manière générale, le texte hégélien semble contenir une bonne partie des développements du XXe siècle à propos de la théorie de la modélisation, dans la mesure où les modèles ont été dominés, plus ou moins, par une conception mécaniste de la réalité, qu'elle soit naturelle ou sociale. Pour cette raison, toutes ces interprétations du modèle ont un caractère symptomatique. *Symptomatique*, parce que toutes ces théories présupposent un réel (c'est-à-dire les données de l'expérience) tel quel, sans se rendre compte que cette présupposition est une position et que le réel a été posé d'avance, par leur propre théorisation, comme un système mécanique. Ainsi, ce qui se présente comme une vision « objective » et purement descriptive du monde est en réalité le produit des outils qu'on a appliqués pour y parvenir. Nous allons voir par la suite que cette superposition du réel par son modèle, Alain Badiou l'appellera « idéologique »²⁵⁰.

En tout cas, la conception épistémologique traditionnelle du modèle présente toutes les caractéristiques que Hegel traite dans le mécanisme. Rappelons que l'objet mécanique tel que Hegel le présente est le modèle par excellence, car il manifeste la forme générale de la construction d'un modèle. Nous avons vu que l'objet mécanique est l'hypostase du concept et pour cette raison il coïncide avec lui. Or cette coïncidence est articulée comme *extériorité*. L'objet mécanique se présente ainsi comme un étant extérieur et indifférent par rapport à l'universalité du concept. L'extériorité et l'indifférence sont donc des *opérateurs logiques* et leur fonction est la clé pour comprendre chaque instance de l'objectivité. L'extériorité indique

²⁵⁰ Voir Badiou (2007), p. 61-68.

la position, à savoir que l'objet est par définition extérieur par rapport tout ce qui est. L'indifférence implique qu'il est apte à être mathématisé. Nous avons vu aussi que l'objet n'existe pas tout seul mais qu'il est fonction du rapport à l'autre objet. Il est ainsi un processus qui contient en lui plusieurs objets. L'objet singulier n'existe pas avant le processus, mais il en est le corrélat. Le processus de l'objectivité pose (reproduit) alors ses propres présuppositions. Ainsi, l'objet singulier n'est qu'une présupposition, à savoir une « fétichisation », nécessaire, du concept. Pour cette raison, chaque fois qu'on applique un modèle, on génère un symptôme que Hegel appelle violence.

* * *

En 1967, le philosophe et épistémologue Louis Althusser a donné une série de cours à l'ENS dans lesquels il critique l'interdisciplinarité dans les sciences.²⁵¹ En effet, dans ce qu'il appelle la « mode d'interdisciplinarité »,²⁵² Althusser voit la présence d'idéologies cherchant à s'asservir une partie de la science au nom des catégories philosophiques enracinées d'une manière implicite dans des conceptions inavouées du monde. Par cela, Althusser vise toutes les conceptions « positivistes, néo-positivistes, structuralistes, formalistes, phénoménologiques, etc. »²⁵³ qu'il accuse d'être idéalistes. Néanmoins, selon Althusser, les disciplines scientifiques mixtes comme la physico-chimie, la biochimie, la physique mathématique etc. ne sont pas condamnées. Car elles présentent des rapports organiques de constitution réciproque et non de simple application.

À l'instar de cette critique, Alain Badiou tentera, en 1969, de détailler le processus de cette idéologisation qui est devenu un véritable concept des mathématiques, le concept de modèle.²⁵⁴ En effet, Badiou accepte l'idée althussérienne selon laquelle toute idéologie est idéologie pour une science et donc que la lutte contre toute idéologie concerne bien au premier chef l'épistémologie et son devoir d'intervention dans les sciences. Concernant le modèle, Althusser, dans un autre texte,²⁵⁵ soutient qu'il appartient à une forme moderne de l'empirisme qui se présente à nous sous la forme neutre (Althusser dit « innocente ») d'une « *théorie des*

²⁵¹ Ces cours ont été publiés quelques années plus tard en 1974. Voir, Louis Althusser (1974), *Philosophie et philosophie spontanée des savants*.

²⁵² *Op.cit.* p. 20.

²⁵³ *Op.cit.* p. 38.

²⁵⁴ Badiou a publié *Le concept de modèle* en 1969. Nous utilisons la nouvelle édition augmentée de ce livre avec une préface inédite de l'auteur. Nous citons désormais à partir de Alain Badiou (2007).

²⁵⁵ Althusser a publié en 1968, le livre désormais classique, *Lire le Capital* avec Étienne Balibar, Roger Establet, Pierre Macherey et Jacques Rancière. Nous utilisons la nouvelle édition (3^{ème} édition, 2^{ème} tirage) revue, publiée chez PUF en 2017, citée désormais, Althusser (2017), *Lire le Capital*.

modèles ». Il affirme ainsi que : « la conception empiriste du modèle comme idéologie de la connaissance reçoit de la confusion entre l'instrument technique qu'est effectivement un modèle, et le concept de la connaissance, toutes les apparences nécessaires à son imposture ».²⁵⁶ Le rejet althusserien de l'usage des modèles s'inscrit, en effet, dans une même ligne de pensée avec Duhem (quoique pour des raisons différentes), Bachelard et Canguilhem.²⁵⁷ Ainsi, Badiou aussi pense que le modèle doit être traité comme un medium transitoire, destiné à son propre démantèlement. Or le modèle ne peut pas être éradiqué complètement, parce que sa valeur heuristique est indéniable. Badiou s'assigne ainsi la tâche plus modeste d'épurer la science du mauvais usage des modèles. Quoi qu'il en soit, Badiou partage avec Althusser l'idée selon laquelle la science n'est pas à considérer comme une discipline neutre. Ce faisant, il soutient, comme nous allons voir, que le seul usage du modèle, c'est d'être un outil affecté à une tâche pratique (comme dispositif expérimental) bien précise.

Badiou commence *Le concept de modèle* avec une introduction (1^{er} chapitre)²⁵⁸ qui situe dans l'histoire de la philosophie des sciences la source de cette propagation induite. Il vise alors les « théories de la connaissance » anglo-saxonnes. Pour Badiou, la pensée de Carnap²⁵⁹ et Quine²⁶⁰ est victime d'une « formation idéologique particulière » qui se représente la science sous la forme d'une « image », plutôt que comme un processus et un ensemble des pratiques, ou sous la forme d'une production dont le but est soit la figuration d'objets (empirisme) soit la figuration de formalismes (formalisme). En effet, ce que Badiou veut montrer est que Quine n'est que l'envers de Carnap. Ainsi, cette critique de l'empirisme et du formalisme aboutit à une des thèses de l'ouvrage : « les sciences forment un système discret de différences articulées ; les idéologies une combinaison continue des variations ».²⁶¹ Pour cette raison la condamnation de l'interdisciplinarité est inévitable, parce qu'elle est le produit d'une

²⁵⁶ *Op.cit.* p. 38.

²⁵⁷ Voir, par exemple, Bachelard (1934, nouvelle édition 2006), *Le nouvel esprit scientifique*, et Canguilhem (1965, nouvelle édition 2009), *La connaissance de la vie*.

²⁵⁸ Pour le résumé du livre de Badiou, nous avons consulté et largement utilisé l'article de Franck Varenne (2008), *Alain Badiou : un philosophe face au concept de modèle*, publié dans la revue *Nature, Sciences, Sociétés* 16, 252-257. Il s'agit d'un article qui résume l'argument du livre avec une efficacité considérable. En plus, il met en rapport sa problématique avec les problèmes actuels de la théorie de la modélisation. Nous, en revanche, nous avons pour but de montrer la manière dont la pensée de Badiou, par rapport à la conception du modèle, rapproche à celle de Hegel. Notre intérêt alors se place ailleurs et pour cette raison nous partons dans des directions différentes.

²⁵⁹ Il s'agit du texte de Carnap (1938), « Logical Foundations of the Unity of Science », in *Foundations of the Unity of Science. Toward an International Encyclopedia of United Science*, vol. I, 1-10, Neurath, Carnap, Morris (Eds) (1955), p. 42-75.

²⁶⁰ Il s'agit du texte de Quine (1953), *From a Logical Point of View*, traduit en français : *D'un point de vue logique*, Paris, Vrin, 2003.

²⁶¹ Badiou (2007), p. 48.

épistémologie « idéologique ». Le problème de cette ligne de pensée est qu'elle a la tendance de produire des images, des simulacres, disons-nous, qui prétendent à totaliser le réel, au lieu de s'astreindre à un usage dynamique et processuel (et pour cela passager et irréprésentable) du modèle.

Par cette critique préliminaire, Badiou, tire trois thèses (2^{ème} chapitre) :

« *Thèse 1* : Il existe deux instances épistémologiques du mot « modèle ». L'une est une notion descriptive de l'activité scientifique ; l'autre un concept de la logique mathématique.

Thèse 2 : Quand la deuxième instance sert de support à la première on a un recouvrement idéologique de la science, c'est-à-dire une catégorie philosophique, la catégorie de modèle.

Thèse 3 : La tâche actuelle de la philosophie est de désintriquer, dans les usages de la catégorie de modèle un usage *asservi*, qui n'est qu'une variante, et un usage positif, investi dans la théorie de l'histoire des sciences ».²⁶²

Un usage positif de la catégorie serait positif si le modèle y était comme un « adjuvant transitoire destiné à son propre démantèlement ».²⁶³ En revanche, un usage purement idéologique du modèle (4^{ème} chapitre) est celui que fait Lévi-Strauss, selon Badiou,²⁶⁴ quand il affirme que la science est une « connaissance par modèles ». Ainsi, Lévi-Strauss affirme que « les modèles sont construits « d'après » la réalité empirique. Et par ailleurs, « le modèle doit être construit de telle façon que son fonctionnement puisse rendre compte de tous les faits observés. Le mot « rendre compte » (plus loin on trouvera « décrire » et « expliquer ») supporte à lui seul la charge épistémologique ».²⁶⁵ Pour cette raison, « pour l'épistémologie des modèles, la science n'est pas un procès de transformation pratique du réel, mais la fabrication d'une image plausible ».²⁶⁶

Ainsi, dans la question qu'est-ce qu'un modèle, cette épistémologie répond : « l'objet artificiel qui rend raison de tous les faits empiriques considérés ».²⁶⁷ Or, quel est le critère d'un bon modèle ? La réponse c'est la simplicité et l'exhaustivité. En effet, nous avons vu que pour Hegel aussi le modèle est un objet simple à l'aide duquel la science conçoit la nature. En outre,

²⁶² *Op.cit.* p. 52. Les mots en *italiques* sont de l'auteur.

²⁶³ *Op.cit.* p. 58.

²⁶⁴ Badiou se réfère à l'ouvrage de Lévi-Strauss (1958, 1974), *Anthropologie structurale*, en deux volumes. Dans le deuxième volume, on peut trouver un article intitulé « Sens et usage de la notion de modèle », p. 89-101.

²⁶⁵ Badiou, *op.cit.* p. 62.

²⁶⁶ *Op.cit.* p. 65.

²⁶⁷ *Op.cit.*

le modèle est mathématisable et totalisable, c'est-à-dire que grâce à sa structure conceptuelle, il forme un système, une totalité et dans ce sens il présente une exhaustivité. Or, cela est seulement sa forme « réifiée », car il se dévoile être ensuite le produit d'un processus. Dès lors, Badiou a raison de critiquer cette attitude épistémologique, parce qu'elle ne voit pas le processus de la production, mais elle reste dans la forme « fétichisée » du modèle, ce que Hegel appellerait sa représentation. Pour cette raison, Badiou caractérise le modèle économique, par exemple, comme : « image portative, le modèle unifie extérieurement une politique économique, la légitime, et occulte sa cause comme sa règle ». ²⁶⁸

Pour expliquer ce processus d'idéologisation, Badiou fait une analogie avec le stade du miroir de Lacan ²⁶⁹ où le réel se fait image et se croit déjà assumé dans l'imaginaire et semble incarné par miracle dans l'image du miroir. Ainsi Badiou écrit : « Comme l'enfant en vient à surmonter, dans la duperie du miroir, l'horreur de son corps morcelé, les modèles réfléchissent selon l'idéal prématuré du texte unifiant le désordre instantané de la production des savoirs ». ²⁷⁰ En effet, il condamne cette pouvoir d'unification qui est à la fois factice et prématurée. Plus précisément, Badiou condamne la prétention de la part de ces épistémologies que le modèle se suffit à lui-même sans indiquer en même temps sa propre insuffisance. Cette position est bien proche à celle que nous avons déjà souligné chez Hegel, que le modèle est structurellement producteur d'effets performatifs (par exemple celui de la violence), et qu'il tend à usurper la position de la fin dans le processus téléologique de la technique. Néanmoins, pour Hegel, l'inconséquence du modèle est, en même temps, le vecteur de son efficacité.

Une fois que Badiou a fini la critique des épistémologies empirique et formelle, il explique (5^{ème} chapitre) qu'il faut refuser de voir les modèles dans les sciences empiriques comme s'inscrivant dans un rapport entre leur forme mathématique et leur dehors « naturel », à savoir le réel. En effet, dans le domaine des mathématiques un système formel défini syntaxiquement est modèle si à tout énoncé dérivable de ce système correspond un énoncé vrai dans ce domaine d'interprétation. En revanche, l'empirisme logique part d'un rapport intérieur, conceptuel, propre aux mathématiques, pour en faire la figuration d'un rapport extérieur entre les sciences et le réel. Néanmoins, Hegel nous a montré dans la téléologie que l'élaboration d'un objet formel, comme c'est le modèle, se réalise nécessairement dans une pratique expérimentale, comme outil expérimental de vérification. Badiou semble en être conscient.

²⁶⁸ *Op.cit.* p. 57.

²⁶⁹ Voir Lacan (1999), *Écrits I*, p. 92-99.

²⁷⁰ Badiou (2007), p. 55.

Dans ce cadre, il rappelle la célèbre formule de Bachelard selon laquelle les instruments scientifiques sont des « théories matérialisées ».²⁷¹ Donc, dans un sens, les systèmes formels axiomatiques fonctionnent ici comme les instruments pour la physique ; ils sont des matérialisations de théories mathématiques. Soit dit en passant que Badiou, suivant Lacan dans un sens, voit la matérialité des mathématiques dans l'écriture, à savoir dans la matérialité de ces inscriptions symboliques. En tout cas, la machine à calculer, l'ordinateur etc. sont des illustrations patentes de ce fait.

La condition de calculabilité effective invoque, selon Badiou, le seul principe d'identité qui vaille en physique, celui que Bachelard a posé : « le principe d'identité des instruments ». C'est à ce moment précis qu'un rapport interne, monodisciplinaire celui des mathématiques semble pouvoir passer pour un rapport extérieur aux mathématiques, donc comme un rapport interdisciplinaire. Celui-ci est un rapport de représentation de l'extériorité, à savoir du réel, dans ou à partir des mathématiques. Or, selon Badiou, il faut comprendre au contraire que le rapport syntaxe/sémantique en mathématiques institue la sémantique comme « un rapport intra-mathématique entre certains dispositifs expérimentaux raffinés (les systèmes formels) et certains produits mathématiques plus « grossiers », c'est-à-dire acceptés, tenus pour démontrés, sans avoir été soumis à toutes les exigences d'inscription dont le dispositif règle la contrainte vérifiante ».²⁷²

Donc ce que Badiou nomme « idéologie » tire son origine dans la confusion entre l'extériorité construite de l'intérieur d'une discipline scientifique pour les besoins de la pratique qui lui est propre et une extériorité substantielle imposée extérieurement. Ce rapport extérieurement imposé est « idéologiquement » déterminé car il part d'une conception « naïve », hypostasiant, de la science et puis du réel. En revanche, c'est en mathématiques que « le dispositif formel est ce par quoi, advenant comme modèle, une région mathématique se voit transformée, éprouvée, expérimentée, quant au statut de sa rigueur, ou de sa généralité ». Ainsi, « c'est parce qu'il est lui-même théorie matérialisée, résultat mathématique, que le dispositif formel peut entrer dans le procès de production des connaissances mathématiques ; et dans ce procès, le concept de modèle ne désigne pas un dehors à formaliser, mais un matériau mathématique à éprouver ».²⁷³

²⁷¹ *Op.cit.* p. 125.

²⁷² *Op.cit.* p. 124.

²⁷³ *Op.cit.* p. 133.

Au final donc, les modèles sont, selon Badiou, soit des « adjuvants transitoires » qui doivent être niés d'une manière dialectique, soit des matériaux mathématiques encore informes qui se réalisent par l'effet d'une instrumentation (axiomatique) inséparable d'une certaine pratique scientifique, à savoir l'expérimentation et l'application technique. Dans la mesure donc où il n'y aura plus une intervention d'un réel et de sa représentation, il n'y aurait pas non plus l'intervention d'idéologie. Donc, à l'encontre d'Althusser, Badiou ne nie pas totalement l'usage des modèles. En revanche, il délimite leur usage seulement dans le domaine des mathématiques. Cela lui permet de décrire leur structure, les nécessités logiques qu'ils imposent et ainsi à démontrer les malentendus et les « naïvetés idéologiques » qui entourent leur usage. En effet, nous voyons bien que Badiou se situe dans une longue tradition philosophique qui commence par Descartes²⁷⁴ dont les traits essentiels nous avons essayé de montrer les traits essentiels dans notre présente étude. En outre, l'influence de la dialectique hégélienne est plus qu'évidente, quoique la pensée de Badiou est marquée par les mathématiques, car nous voyons bien qu'il trace le caractère symptomatique des épistémologies empiristes-formalistes justement dans le rapport dialectique entre l'extérieur et l'intérieur, c'est-à-dire entre le réel et son traitement scientifique.

Néanmoins, il faut ajouter ici que Hegel ne pense pas l'objet tout simplement comme idéologique, mais comme technique ; et technique dans le sens structurel (applicable en-dehors des seuls physique et chimie). Le modèle est technique, efficace même dans l'économie, l'anthropologie, la linguistique etc. Mais il est objet technique, c'est-à-dire moyen qui s'érige en fin. La dialectique du moyen et de la fin, tout inéluctable qu'elle est, pourrait peut-être se penser comme lieu de l'idéologie. Mais cette thématique est abordée à un autre endroit dans la pensée hégélienne : s'il y a une pensée de l'idéologie, c'est dans le cadre d'une pensée de la vérité ; donc de l'Idée et de l'esprit absolu. Contre Badiou on pourrait dire que la critique du modèle ne saurait se faire d'une manière purement immanente. Nous nous demandons alors si Badiou ne retombe pas dans la même ontologie réactionnaire avec sa critique.

Par ce court résumé des différentes conceptions du modèle, nous voyons l'intérêt qui présente l'étude de cette partie de la *Science de la Logique*. En effet, nous voyons que Hegel assigne une place précise à chaque position différente de l'objet, position qui est délimitée et opératoire au domaine qui lui est propre. Néanmoins, l'objet comme problème scientifique, à savoir comme modèle mécanique et chimique, ne correspond pas ni à l'Idée ni à la Nature ni à

²⁷⁴ Badiou le dit lui-même dans la préface qu'il a écrit lors de la nouvelle édition de son livre. Voir, Badiou (*op.cit.*), p. 22.

ce qu'il appelle dans la troisième partie de l'*Encyclopédie*, l'Esprit Objectif. Pour Hegel, aucun de ces domaines n'est modélisable. La vie, par exemple, n'est pas un modèle. On peut donc se demander, avec Hegel : qu'est-ce qu'un modèle biologique ? Ou de quelle manière la biologie aborde-t-elle le problème du vivant ?

*

*

*

En tout cas, en ce qui concerne le chapitre de l'Objectivité en sa totalité, nous avons vu que l'objet se place à l'extérieur du concept parce qu'il en est l'hypostase. Cette réification est nécessaire car sans elle, les structures spécifiques des « objets » mécanique, chimique, téléologique et de leurs interactions tout simplement ne se produiraient pas. Le discours scientifique produit nécessairement des modèles, définissant à chaque fois un domaine particulier d'application, avec les caractéristiques que nous avons décrites (formalisable, mathématisable, extérieur, indifférent, etc.). Or, il faut toujours savoir que cet objet n'est pas indépendant du concept, il a seulement l'apparence de l'être. De ce point de vue, l'objet n'est jamais « neutre », il est indifférent par rapport à son usage (et cela constitue sa force), mais il n'est pas « neutre ». D'ailleurs nous avons vu dans le chimisme comment la neutralité passait à un processus qui contenait en lui le germe d'un mouvement d'autodétermination, d'une certaine finalité. Pour cette raison, il s'applique à une réalité qui est corrélat du concept, toujours-déjà résorbée par le concept. Il s'applique donc à une réalité soumise aux lois de la mécanique et de la chimie, parce que la visée téléologique l'y soumet *structurellement*, la « provoque » en la plaçant, comme nous l'avons dit, dans la position du signifiant.

Le discours idéologique consiste alors à poser la modélisation scientifique comme un processus neutre, comme un outil purement descriptif. Dans ce discours, l'objectivité est toujours le synonyme de la neutralité, c'est-à-dire d'un désengagement de toute opinion personnelle, de tout désir particulier etc. Il s'agit donc d'un discours symptomatique, car il ne laisse pas de porter en lui la marque d'une extériorité opaque et factice. Pour cette raison, sa rencontre avec le réel prend la forme d'un symptôme ou d'un accident, celui de la violence. L'analyse hégélienne nous permet de comprendre que cette position neutre est une représentation nécessaire mais illusoire. Il n'y a pas de « métalangage ».²⁷⁵ En revanche, il y a du langage qui, par son introduction, amène le sujet humain au domaine de l'autre, à savoir de l'objet. Ajoutons, en passant, que le langage formel, le « métalangage » qui permet l'opérativité

²⁷⁵ Quoique par un point de départ différent au notre, Žižek arrive au même résultat. On peut voir par exemple, Žižek (1993), *Tarrying with the negative: Kant, Hegel, and the Critique of Ideology*, page 18 et suite.

et la neutralité d'une machine à calculer est par définition un langage sans inconscient. Cela veut dire qu'une telle machine ne doute pas, ne fait pas de fautes, ne craint rien, ne fait pas de rêves,²⁷⁶ et que pour cette raison, elle est efficace et opératoire. Or, un langage sans inconscient est un langage sans autre rapport au réel que celui de la simulation. Même si le statut de cette simulation dépasse le cadre de notre recherche, posons la question suivante : quel est le rapport de cette simulation (numérique) au réel ?

Cette question nous amène au cœur de la pratique scientifique, la technique. Quoique la question de la technique ouvre un champ d'investigation vaste, qui concerne des philosophes et des auteurs aussi divers que Marx et presque toute la tradition marxiste, Heidegger et Benjamin, Baudrillard et Castoriadis, Georges Simondon et Georges Canguilhem, Jacques Ellul et André Leroi-Gourhan, pour citer quelques-uns parmi eux, il est impossible de traiter celle-ci dans quelques pages. Néanmoins, nous pouvons tenter, avec Hegel, d'ouvrir une piste de réflexion d'autant plus que nous croyons que la manière dont Hegel pense l'objet technique, et le phénomène de la technique en général, peut illuminer, ou même expliquer, une bonne partie des réflexions de ces auteurs concernant la question de la technique.

En effet, une théorie scientifique n'est telle que dans la mesure où elle est vérifiée par un dispositif expérimental ou par une application technique. Or, la réalité dans laquelle l'objet technique s'applique, n'est rien d'autre que la réalité technique, c'est-à-dire la réalité qui est régie par la mécanique (et la chimie). Dans ce sens, la réalité technique est toujours l'être-là du concept. La téléologie, telle que Hegel l'aborde ici, n'est rien d'autre que la position de cette thèse, à savoir que le moyen terme (l'objet) est la fin, parce que l'objet est le concept et qu'il réalise donc l'être-posé dont il est l'hypostase par quelque rapport final (du moyen à la fin). Cela signifie, entre autres, que l'être des choses n'est pas seulement interprété selon un modèle technique, mais aussi qu'il est façonné par lui, par les effets performatifs que l'objectivation implique. Ainsi, on ne peut pas vérifier la vérité d'un discours scientifique en le mettant en rapport avec la chose elle-même. En revanche, c'est par un certain éloignement de la chose, par une aliénation technique qu'on peut garantir que ce discours accède à une dimension de vérité.

Dès lors un instrument scientifique ou une machine, ne sont pas seulement des objets concrets, construits seulement pour réaliser des fins, mais aussi des objets dotés d'avoir une fonction sociale. En effet, Hegel nous dit que quand on conçoit le concept de la fin, on le pense

²⁷⁶ *Do Androids dream of electric sheep?* Pour rappeler le titre du célèbre roman de Phillip K. Dick.

d'abord comme quelque chose qui est différent et indépendant de l'objet qu'on utilise pour le réaliser. Nous avons donc ici la fin, c'est-à-dire le désir d'un sujet, et là l'objet, c'est-à-dire le moyen par lequel il va réaliser cette fin. Or, nous avons vu que ce rapport n'est qu'une présupposition, à savoir une simple représentation du processus de la finalité. En fait, ce qui arrive est que la fin s'absorbe par l'activité du moyen de telle manière qu'il devient lui-même la fin. Ce résultat fait écho à la fameuse devise de la Cybernétique : « *The medium is the message* ». En tout cas, ce sur quoi le rapport de finalité nous enseigne c'est que la technique n'est jamais neutre et que le progrès technique s'inscrit dans une réalité qui devient de plus en plus technicisée.

Ce n'est pas un hasard si, dans les temps modernes, le progrès technique a été tout de suite associé avec le progrès de l'humanité. La technique se présente désormais comme un phénomène singulièrement évident, de telle sorte que chaque invention technique semble répondre à quelque besoin ou nécessité de la vie humaine.²⁷⁷ La voiture, par exemple, a été fabriquée pour couvrir les besoins croissants des bourgeois de rapidité, de sécurité et d'autonomie que ce soit dans le monde du travail de la vie quotidienne ou des « loisirs », par exemple du voyage. Or ce que Hegel nous dit concernant le rapport du moyen à la fin est plutôt l'inverse. En effet, il est vrai que la voiture est le produit d'une révolution et d'une culture industrielle encore très dynamique. Mais pour que la société puisse profiter de toutes les capacités et de toutes les possibilités que cette nouvelle machine présentait, elle devait se transformer définitivement. Ainsi, on avait la construction des premières autoroutes, la formation des premières banlieues dans les grandes villes, le marché croissant du pétrole et une culture de vitesse qui s'est installée dans les esprits des bourgeois d'abord, pour passer ensuite à toutes les strates de la société. De cette manière, la voiture est devenue indispensable.

Nous voyons alors que la machine est dotée d'une capacité différente de celle d'un outil simple. Cette idée qui se trouve cachée dans les développements hégéliens de la téléologie a été mise en lumière par Martin Heidegger dans son fameux texte *La question de la Technique*.²⁷⁸ Nous ne pouvons pas entrer ici dans une analyse détaillée de ce texte fort important, mais nous voulons montrer simplement l'intérêt que présenterait pour nous un dialogue entre Hegel et Heidegger sur ce point. Pour Heidegger, la technique n'est pas

²⁷⁷ Cela nous fait penser que, peut-être, toutes les interprétations qui voient la téléologie hégélienne comme une analyse des processus naturels ne sont, en effet, qu'un symptôme de cette « naturalisation » de la technique, plutôt que des interprétations influencées par la troisième critique de Kant.

²⁷⁸ Martin Heidegger (1953), « *Die Frage nach der Technik* », *Gesamtausgabe* VII. Traduction française (1993), par André Préau, dans *Essais et conférences*, p. 9-48.

l'ensemble des outils qu'on utilise comme moyens pour servir une fin. Cette idée reste encore attachée à l'idée ancienne de *techné* (τέχνη).²⁷⁹ En revanche, l'être de la technique ne se trouve pas, selon Heidegger, dans la pratique technique, mais dans le *dispositif* (*Gestell*). Dans ce sens, La science « occidentale » ne vise pas à dévoiler l'essence des choses ou de la nature, ni la connaissance de l'« être-en-soi » des choses, mais seulement leur saisie eu égard aux paramètres mathématiques et physiques qui vont permettre leur *fabrication* (*her-stellen*) et leur *exposition* (*dar-stellen*), bref, une maîtrise. Dans ce sens, la pensée scientifique occidentale « provoque » les étants et les fait tenir debout face à cette provocation comme « *Gegenstand* ». L'ensemble de ce dispositif de la pensée et de sa réalisation technique s'appelle le « *Ge-stell* », l'activité de provoquer l'être dans la position de ce qui, pour répondre, se trouve arrêté comme objet et *Gegenstand* dans cette position « debout » dont la métaphorique permet à Heidegger de nommer un état de choses contemporain. La technique moderne implique l'objectivité et la mesurabilité. Elle a comme préalable la mathématisation de la nature, à savoir sa transformation en *signifiant* face au dispositif expérimental (au *modèle*) qui la fait entrer dans la *théorie*.

Pour illustrer cette transformation, Heidegger donne l'exemple de l'usine hydroélectrique sur le Rhin.²⁸⁰ La présence de l'usine ne transforme pas seulement le paysage du Rhin. Il ne suffit pas non plus de dire que l'usine transforme le courant du fleuve en énergie électrique. En revanche, le Rhin se transforme dans un dispositif technique et en tant que tel, il sert les besoins de l'industrie, qu'il s'agisse de l'industrie de l'énergie ou de l'industrie touristique. Contrairement à l'usine, le pont de bois qui se trouve à côté ne fonctionne pas de la même manière. Il importe de souligner la spécificité de l'objet industriel (de la « machine ») par rapport à l'objet utilitaire non-industriel. En effet, le pont est lui aussi un outil, un produit technique, qui sert comme moyen pour accomplir une fin : traverser le fleuve. Mais il faut observer la façon dont l'usine et le pont prennent en compte le fleuve, le mettent en avant ou le provoquent. Heidegger suggère ici la présence d'une différence foncière et essentielle. L'usine transforme le Rhin en dispositif technique, en réserve d'énergie, elle en fait un membre dans la chaîne des éléments mécaniques qui la composent. Dans une relation qui au départ se présente comme finale et où l'usine figure comme simple moyen, tous les moments finissent par se trouver résorbés et le fleuve donc réduit à ce pourquoi l'usine le provoque ; un certain

²⁷⁹ On peut lire aussi sur cette question le texte aussi important de Cornelius Castoriadis (1978), *Les carrefours du labyrinthe I*, « Technique », p. 289-324.

²⁸⁰ Traduction française (1993), p. 21-22.

bilan énergétique. Ce dispositif finit par se substituer à tout ce que le fleuve a pu être avant son installation. Rappelons que l'usine ne saurait être isolée, qu'elle présuppose un système de distribution de l'énergie, toute une économie et industrie etc., comme il ressort de la théorie hégélienne de la téléologie plus que du texte heideggérien ici cité. Le pont par contre est plus patient ; il laisse être le fleuve ce qu'il est tout en réunissant les deux côtes qu'il sépare. En les réunissant, au contraire, il fait au contraire apparaître cette séparation, il la célèbre d'une certaine façon. Si l'usine traite le fleuve comme une réserve d'énergie et le résorbe dans cette fonction, le pont le traite comme une chose à traverser et la laisse être telle quelle, voire la fait apparaître en tant que telle. Dans la mesure où il lie les deux côtés opposés, le pont fonctionne comme un *signe* qui institue l'unité de l'objet. Ainsi, le pont lui-même peut être une œuvre d'art ; et le fleuve peut devenir l'objet de la poésie, comme c'est le cas dans le poème de Hölderlin. L'usine effectue une substitution : elle remplace l'objet, par un autre objet, à savoir par un objet technique. L'usine, pourrait-on dire, use d'une certaine violence par rapport au fleuve, et il faudra sans doute une toute autre poésie pour la dépasser.

Nous voyons que Heidegger partage, de ce point de vue, quelque chose avec Hegel., même si Heidegger cite Hegel pour critiquer sa définition de la machine comme simple instrument indépendant.²⁸¹ Il est vrai que l'exposé hégélien de la logique de l'« objet », c'est-à-dire de l'objet technique ne contient pas d'analyse anthropologique ni de critique culturelle (pour le dire un peu rapidement) comme le fait l'essai de Heidegger, mais il contient un exposé aiguë des effets de résorption produits par l'objet. Nous avons vu, que cet effet se produit inévitablement un fois le paradigme de l'objet est posé. L'essence de l'objet consiste tout simplement à se réaliser, à devenir réalité. C'est une structure téléologique, une fin, le concept, qui devient réalité. Mais la réalisation de cette fin s'opère par l'intermédiaire d'un moyen dans la mesure où le moyen s'érige lui-même en fin. En cela, la téléologie hégélienne ne répond pas du tout aux visions téléologiques, voire eschatologiques de toute une tradition de pensée religieuse.

La logique de ce renversement des moyens en fins est inaugurée par une *hypostase*, c'est-à-dire par une *représentation* du concept comme machine. Or, même pour Hegel, l'être de la machine ne se trouve pas en elle-même, mais dans le concept, c'est-à-dire dans la théorie qui l'impose. Pour la même raison, l'être de la technique ne se trouve pas dans l'instrument ou la machine, mais dans la transformation du réel en dispositif technique. Cette transformation

²⁸¹ *Op.cit.* p. 23.

est le lieu du renversement que nous avons indiqué plus haut : la théorie se transforme en signifié du réel qui, à travers la médiation de l'objet technique (du modèle) se transforme en signifiant. L'être du monde trouve sa vérité dans l'être de la technique. Ainsi, nous observons une sphère du concept qui se détache et qui se pose comme quelque chose d'indépendant, voire d'indifférent par rapport à ce même concept. Cette forme d'aliénation est la marque de la rationalité moderne.

Bibliographie

1. Œuvres de G. W. F. Hegel citées en allemand

Historisch-kritische Edition, *Georg Wilhelm Friedrich Hegel. Gesammelte Werke (GW)*, in Verbindung mit der Hegel-Kommission der Nordrhein-Westfälischen Akademie der Wissenschaften und der Künste und dem Hegel-Archiv der Ruhr-Universität Bochum, erschienen im Felix Meiner Verlag, Hamburg 1968 ff.

– *Jenaer Kritische Schriften*, hrsg. Hartmut Buchner und Otto Pöggeler, Band 4, 1968 (GW 4).

– *Schriften und Entwürfe (1799-1808)*, hrsg. Manfred Baum und Kurt Reiner Meist, Band 5, 1998 (GW 5).

– *Jenaer Systementwürfe III (1805)*, hrsg. Rolf-Peter Horstmann, Band 8, 1976 (GW 8).

– *Phänomenologie des Geistes (1807)*, hrsg. Wolfgang Bonsiepen und Reinhard Heede, Band 9, 1968 (GW 9).

– *Wissenschaft der Logik, Zweites Buch. Die Lehre vom Wesen (1813)*, hrsg. Friedrich Hogemann und Walter Jaeschke, Band 11, 1978 (GW 11).

– *Wissenschaft der Logik, Drittes Buch. Die Lehre vom Begriff (1816)*, hrsg. Friedrich Hogemann und Walter Jaeschke, Band 12, 1981 (GW 12).

– *Grundlinien der Philosophie des Rechts (1821)*, hrsg. Klaus Grotzsch und Elisabeth Weisser-Lohmann, Band 14,1 (Text), 2009 (GW 14,1).

– *Enzyklopädie der philosophischen Wissenschaften im Grundrisse (1830)*, hrsg. Udo Rameil, Wolfgang Bonsiepen und Hans Christian Lucas, Band 20, 1992 (GW 20).

– *Wissenschaft der Logik, Erstes Buch. Die Lehre vom Sein (1832)*, hrsg. Friedrich Hogemann und Walter Jaeschke, Band 21, 1984 (GW 21).

2. Œuvres de G. W. F. Hegel citées ou consultées en français

- *Science de la logique*, La logique subjective, deuxième tome, *La doctrine du concept*, Traduction, présentation, notes par Gwendoline Jarczyk et Pierre-Jean Labarrière, Paris, Aubier-Montaigne, 1981.
- *Science de la logique*, première partie, La logique objective, premier tome, *La doctrine de l'être*, version de 1832. Traduction, présentation, notes par Gwendoline Jarczyk et Pierre-Jean Labarrière, seconde édition revue et corrigée, Paris, Éditions Kimé, 2007.
- *Science de la logique*, deuxième partie, La logique objective, premier tome, *La doctrine de l'essence*, Traduction, présentation, notes par Gwendoline Jarczyk et Pierre-Jean Labarrière, seconde édition revue et corrigée, Paris, Éditions Kimé, 2010.
- *Science de la logique*, La logique subjective, deuxième tome, *La doctrine du concept*, Traduction, présentation, notes par Gwendoline Jarczyk et Pierre-Jean Labarrière, seconde édition revue et corrigée, Paris, Éditions Kimé, 2014.
- *Science de la logique*, Livre Premier : *L'Être*, textes de 1812 et 1832, présentés, traduits et annotés par Bernard Bourgeois, Paris, Vrin, 2015.
- *Science de la logique*, Livre Deuxième : *L'Essence*, présenté, traduit et annoté par Bernard Bourgeois, Paris, Vrin, 2016.
- *Science de la logique*, Livre Troisième : *Le Concept*, présenté, traduit et annoté par Bernard Bourgeois, Paris, Vrin, 2016.
- *La philosophie de l'esprit de 1805*, traduite par Guy Planty-Bonjour, Paris, Épiméthée, PUF, 1982.
- *Leçons sur les preuves de l'existence de Dieu*, traduction de Jean-Marie Lardic, Paris, Aubier, 1994.
- *Principes de la philosophie du droit*, texte intégral, accompagné d'annotations manuscrites et d'extraits des cours de Hegel, présenté, révisé, traduit et annoté par Jean-François Kervégan, Édition revue et augmentée, Paris, Quadrige/PUF, 2003.
- *Phénoménologie de l'Esprit*, en 2 tomes, traduction de Jean Hyppolite, Paris, Aubier, 2006.

– *Encyclopédie des sciences philosophiques en abrégé*, présenté, traduit et annoté par Bernard Bourgeois, Paris, Vrin, 2012.

3. Liste des ouvrages cités parus avant 1900

- Aristote, *Œuvres complètes*, sous la direction de Pierre Pellegrin, Paris, Flammarion, 2014.
 - *Μετά τα Φυσικά (Métaphysique)*, présentation et traduction par M.-P. Duminil et A. Jaulin, Paris, Flammarion, 2008.
 - *Περὶ ἑρμηνείας (De interpretatione)*, μτφ. Παύλος Καλλιγιάς, Αθήνα, Νήσος.
 - *Σοφιστικοὶ ἔλεγχοι (Réfutations sophistiques)*, traduction par Myriam Hecquet-Devienne, p. 453-506.
 - *Περὶ οὐρανοῦ (Du ciel)*, traduit par Catherine Dalimier et Pierre Pellegrin.
 - *Φυσικά (Physique)*, μτφ. Βασίλης Κάλφας, Αθήνα, Νήσος.
 - *Πολιτικά (Politiques)*, traduit par Pierre Pellegrin, Flammarion.
 - *Αναλυτικά ὕστερα (Seconds analytiques)*, traduit par Pierre Pellegrin.
 - *Περὶ ζώων μορίων (Parties des animaux)*, traduit par Pierre Pelegrin.
- Berzélius, J.J. *Essai sur la théorie des proportions chimiques et sur l'influence chimique de l'électricité*, Paris, 1819.
- Descartes, R. *Œuvres de Descartes*, publiées par Charles Adam et Paul Tannery en 12 tomes, Paris (citées AT, tome, page).
 - *Discours de la méthode*, 1637 (AT, VI).
 - *Dioptrique* (AT, VI).
 - *Meditationes de prima philosophia*, 1642 (AT, VII).
 - *Les Principes de la philosophie*, (AT, IX).
 - *Regulae ad directionem ingenii*, (AT, X).
 - *Monde ou le Traité de la lumière*, (AT, XI).
 - *Œuvres et lettres*, textes présentés par André Bridoux, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1953.
- Goethe, J.W. *Les affinités électives*, traduction par J.-F. Angelloz, Paris, Flammarion, 1992.
- Kant, I. *Kants Gesammelte Schriften*, hrsg. Berlin-brandenburgischen Akademie der Wissenschaften (citées Ak, tome, page).

- *Allgemeine Naturgeschichte und Theorie des Himmels oder Versuch von der Verfassung und dem mechanischen Ursprunge des ganzen Weltgebäudes, nach Newtonischen Grundsätzen abgehandelt*, 1755 (Ak I).
- *Kritik der reinen Vernunft*, zweite Auflage, 1787 (Ak III).
- *Kritik der reinen Vernunft*, erste Auflage, 1781 (Ak IV).
- *Metaphysische Anfangsgründe der Naturwissenschaft*, 1786 (Ak IV).
- *Kritik der Urteilskraft*, 1790 (Ak V).
- *Die Metaphysik der Sitten*, 1797 (Ak VI).
- *Opus postumum*, erster Hälfte (Ak XXI).
- *Histoire générale de la nature et Théorie du ciel*, traduction, introductions et notes par P. Kerszberg, A.-M. Roviello et J. Seidengart, Paris, Vrin, 1984.
- *Critique de la raison pure*, traduction française avec notes par A. Tremesaygues et B. Pacaud, 7^{ème} édition, Paris, Quadrige/PUF, 2004.
- *Principes métaphysiques de la science de la nature*, présentés, traduits et annotés par A. Pelletier, Paris, Vrin, 2017.
- *Critique de la faculté de juger*, traduit et introduit par Alexis Philonenko, Paris, Vrin, 2000.
- Kepler, J. *Astronomie nouvelle (Astronomia nova)*, traduit par Jean Peyroux, Paris, librairie A. Blanchard, 1979.
 - *The Harmony of the World (Harmonices Mundi)* translated by E.J. Aiton, A.M. Duncan and J.V. Field, American Philosophical Society, 1997.
- Lavoisier, A.-L. de, *Œuvres de Lavoisier*, tomes 6, Paris, 1864
 - *Traité élémentaire de chimie, présenté dans un ordre nouveau et d'après les découvertes modernes* (1789), tome premier.
- Leibniz, G. W. *Principes de la philosophie ou Monadologie*, publiés par André Robinet, 5^{ème} édition, Paris, Épipiméthée, PUF, 2002.
- Marx, K. *Marx-Engels-Gesamtausgabe*, hrsg. Berlin-brandenburgischen Akademie der Wissenschaften (citées MEGA, tome, page).
 - *Das Kapital. Kritik der Politischen Ökonomie*, Erster Band, Zweite Abteilung (MEGA II/10).
 - *Le Capital*, Livre I, édition établie et annotée par Maximilien Rubel, Paris, Gallimard, édition de poche, folio essais, 2009.

- Maxwell, J.C. *Scientific Papers*, t. 1, Dover Publication, 1890.
- Newton, I. *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, t.1, traduction par Émilie du Châtelet, Paris.
- Platon, *Παρμενίδης (Parmenide)*, μτφ. Ηλίας Λάγιος, Αθήνα, Ζαχαρόπουλος.
 - *Le Sophiste*, traduction inédite, introduction et notes par Nestor-Luis Cordero, Collection « GF-texte intégral », Paris, Flammarion, 1993.
- Schelling, F.W.J. *Stuttgarter Privatvorlesungen*, hrsg. Vicky Müller-Lünescloß, Meiner Verlag, 2016.

4. Liste des ouvrages cités ou consultés parus après 1900

- Adorno, T.W. (1979), *Trois études sur Hegel*, Paris, Payot.
 - (2003), *Dialectique négative*, Paris, édition de poche Payot & Rivages.
- Althusser, L. (2017), « Du « Capital » à la philosophie de Marx », dans Althusser, L., Balibar, É., Estabiet, R., Macherey, P. et Rancière, J. (éd.), *Lire le Capital*, nouvelle édition revue, 3^{ème} édition 2^{ème} tirage, Paris, Quadrige/PUF, p. 3-79.
 - (1974), *Philosophie et philosophie spontanée des savants*, série des cours donnés à l'ENS, Paris, Maspero.
- Assoun, P.-L. (1981), *Introduction à l'épistémologie freudienne*, Paris, Payot.
- Bachelard, G. (2006), *Le nouvel esprit scientifique*, 7^{ème} édition, Paris, Quadrige/PUF.
 - (2012), *La philosophie du non. Essai d'une philosophie du nouvel esprit scientifique*, 7^{ème} édition, Paris, Quadrige/PUF.
- Bachelard, S. (1979), « Quelques aspects historiques des notions de modèle et de justification des modèles », dans Delattre, P. et Thellier, M. (éd.), *Actes du colloque : élaboration et justification des modèles*, Paris, Maloine.
- Badiou, A. (2007), *Le concept de modèle. Introduction à une épistémologie matérialiste des mathématiques*, nouvelle édition augmentée d'une préface de l'auteur, Paris, Fayard.
- Baudrillard, J. (1981), *Simulacres et simulation*, Paris, Galilée.

- Baumanns, P. (1997), *Kants Philosophie der Erkenntnis: Durchgehender Kommentar zu den Hauptkapiteln der „Kritik der reinen Vernunft“*, Königshausen & Neumann.
- Bensaude-Vincent, B. & Lequan, M. (2010/1), Chimie et philosophie au 18^{ème} siècle, dans *Dix-huitième siècle*, 42(1), p. 397-416.
- Black, M. (1962), *Models and Metaphors – Studies in Language and Philosophy*, Ithaca and London, Cornell University Press.
- Borch-Jacobsen, M. (1990), *Lacan. Le maître absolu*, Paris, Flammarion.
- Brandom, R. (1994), *Making it Explicit: Reasoning, Representing and Discursive Commitment*, Cambridge, Harvard University Press.
- Brinkmann, K. (2011), *Idealism without limits. Hegel and the problem of objectivity*, Springer.
- Burbidge, J.W. (1996), *Real Process: How Logic and Chemistry combine in Hegel's Philosophy of Nature*, Toronto: Toronto University Press.
- Burkert, W. (1972), *Homo Necans. Interpretationen Altgriechischer Opferriten und Mythen*, Berlin, Walter de Gruyter.
- Butler, C. (2012), *The Dialectical Method. A Treatise Hegel Never Wrote*, NY, Humanity Books.
- Canguilhem, G. (2009), *La connaissance de la vie*, deuxième édition revue et augmentée, Paris, Vrin.
- Carlson, D.G. (2007), *A commentary to Hegel's Science of Logic*, New York, Palgrave Macmillan.
- Carnap, R. (2002), *La Construction logique du monde*, traduit par Thierry Rivain, Paris, Vrin.
- Carnap, R. (1938), Logical Foundations of the Unity of Science, in Neurath, O., Carnap, R., Morris, C. (eds), *Foundations of the Unity of Science. Toward an International Encyclopedia of United Science*, vol. I, 1-10, The University of Chicago Press, Cloth Edition published in 1955, 3rd impression: 1971, 42-75.
- Castoriadis, C. (1978), *Les carrefours du labyrinthe I*, Paris, Seuil.

- Chabot, H. et Roux, S. (éd.) (2011), *La mathématisation comme problème*, Paris : Éditions des archives contemporaines.
- Copjec, J. (1994), « Sex and the Euthanasia of Reason », in Copjec, J. (ed.), *Supposing the Subject*, Verso, p. 16-44.
- David-Ménard, M. (1997), *Les constructions de l'universel : Psychanalyse, philosophie*, Paris, PUF.
- Deleuze, G. (1969), *Logique du sens*, Paris, Les éditions de Minuit.
- Derrida, J. (1972), *Marges de la philosophie*, Paris, Les éditions de Minuit.
- DeVries, W. (1991), *The Dialectic of Teleology*. *Philosophical Topics* 19(2), p. 51-70.
- Doz, A. (1987), *La logique de Hegel et les problèmes traditionnels de l'ontologie*, Paris, Vrin.
- Dubarle, D. et Doz, A. (1972), *Logique et dialectique*, Paris, Librairie Larousse.
- Duhem, P. (2015), *La théorie physique, son objet – sa structure*, introduction, index et bibliographie par Paul Brouzeng Paris, Vrin.
- Düsing, K. (1995), *Das Problem der Subjektivität in Hegels Logik*. Systematische und entwicklungsgeschichtliche Untersuchungen zum Prinzip des Idealismus und zur Dialektik, Felix Meiner Verlag.
- Φαράκλας, Γ. (2000), *Γνωσιοθεωρία και μέθοδος στον Έγελο* (Théorie de la connaissance et méthode chez Hegel), Αθήνα, Βιβλιοπωλείον της «Εστίας».
- Festa, E. & Roux, S. (2006), « La moindre petite force peut mouvoir un corps sur le plan horizontal. L'émergence d'un principe mécanique et son devenir cosmologique », *Galileiana*, Leo S. Olschki, 3, p. 123-147.
- Frege, G. (1971), *Écrits logiques et philosophiques*, traduit par Claude Imbert, Paris, Seuil.
- Freud, S. (1940-1952), *Gesammelte Werke*, London, Imago Publishing Co., Ltd I, 18 vol.
- Girard, R. (1972), *La violence et le sacré*, Paris, Bernard Grasset.
- Haas, B. (2003), *Die freie Kunst*. Beiträge zu Hegels Wissenschaft der Logik, der Kunst und des Religiösen, Berlin: Duncker & Humblot.

- (2006), « Que signifie : appliquer la logique spéculative », dans Buée, J.-M., Renault, E. et Wittmann, D. (éd.), *Logique et sciences concrètes (nature et esprit) dans le système hégélien*, Paris, L’Harmattan, p. 149-170.
- (2012), « La fonction du nom dans la logique spéculative », dans Kervégan, J.-F., et Mabilille, B. (éd.), *Hegel ou présent. Une relève de la métaphysique ?*, Paris, CNRS éditions, p. 129-144.
- (2017), « Urteil », dans Gérard, G. et Mabilille, B. (éd.), *La Science de la Logique au Miroir de l’Identité*, Louvain : Peeters, p. 195-216.
- (2017), « Modelltheorie », dans Lejeune, G. et Sebà, J.-R. (éd.), *Hegel. Une pensée de l’objectivité*, Paris, Éditions Kimé, p. 147-166.
- Heidegger, M. (1953), *Die Frage nach der Technik in Gesamtausgabe VII*, Frankfurt am Main: Vittorio Klostermann.
 - (1993), *La question de la technique*, dans *Essais et conférences*, traduction par André Préau, Paris, Gallimard, coll. « Tel » (n° 52), p. 9-48.
- Hopwood, N. & Shadarevian, S. (2004), *Models. The Third Dimension of Science*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Höhle, V. (1987), *Hegels System. Der Idealismus der Subjektivität und das Problem der Intersubjektivität*, Verlag: Meiner.
- Houlgate, S. (2006), *The Opening of Hegel’s Logic: From Being to Infinity*, West Lafayette, Indiana, Purdue University Press.
 - (1996), *Hegel, Derrida and Restricted Economy: The Case of Mechanical Memory*, *Journal of the History of Philosophy* 34,1 (January 1996), p. 79-93.
- Husserl, E. (1950), *Idées directrices pour une phénoménologie*, traduit par Paul Ricœur, Paris, Gallimard.
- Israel, G. (1996), *La mathématisation du réel. Essai sur la modélisation mathématique*, Paris, Seuil.
- Jonas, H. (2001), *The Phenomenon of life. Towards a philosophical Biology*, Evanston, Northwestern University Press.
- Jouve, G. (2011), « Les tensions au sein de la mathématisation de la mécanique au XVIII^e siècle : L’exemple de d’Alembert », dans Chabot, H. et Roux, S. (éd.), *La mathématisation comme problème*, Paris : Éditions des archives contemporaines.

- Koyré, A. (1966), *Études d'histoire de la pensée scientifique*, Paris, PUF.
 - (1973), *Du monde clos à l'univers infini*, traduit par Raissa Tarr, Paris, Gallimard.
- Kuhn, T. (1962), *The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago, Illinois, The University of Chicago Press.
 - (1983), *La structure des révolutions scientifiques*, traduit par Laure Meyer, Paris, Flammarion.
- Lacan, J. (1966), *Écrits I*, Paris, Seuil.
 - (1978), *Le Séminaire II : Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil.
 - (1973), *Le Séminaire XI : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil.
 - (2006), *Le Séminaire XX : Encore*, Paris, Seuil.
- Lardic, J.-M. (1995), *L'infini et sa logique. Étude sur Hegel*, Paris, L'Harmattan.
- Lebrun, G. (1972), *La patience du Concept. Essai sur le Discours hégélien*, Paris, Gallimard.
- Lequan, M. (2000), *La chimie selon Kant*, Paris, PUF.
- Leroi-Gourhan, A. (1971), *L'homme et la matière : évolution et techniques*, Paris, Albin Michel.
- Lévi-Strauss (1974), *Anthropologie structurale*, Paris, Plon.
 - (1996), *Anthropologie structurale deux*, Paris, Plon.
- Luhmann, N. (1969), *Legitimation durch Verfahren*, Neuwied und Berlin, Luchterhand.
 - (2001), *La légitimation par la procédure*, traduit par Lukas K. Sosoe et Stéphane Bouchard, Les Presses de l'Université Laval.
 - (1984), *Soziale Systeme: Grundriß einer allgemeinen Theorie*, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag.
 - (2011), *Systèmes sociaux. Esquisse d'une théorie générale*, traduit par Lukas K. Sosoe, Les Presses de l'Université Laval.
- Malabou, C. (1996), *L'Avenir de Hegel*, Paris, Vrin.
- Marin, L. (1975), *La critique du discours : sur la "logique du port-royal" et les "pensées" de Pascal*, Paris, Les éditions de Minuit.

- McCumber, J. (1993), *The company of words. Hegel, Language, and Systematic Philosophy*, Evanston, Illinois, Northwestern University Press.
- Meyer, M. (1988), *Science et métaphysique chez Kant*, Paris, PUF.
- Morgan, M.S. & Morrison, M. (éd.) (1999), *Models as Mediators*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Nuzzo, A. (2005), *Kant and the Unity of Reason*, West Lafayette, Purdue University Press.
 - (2005), « The End of Hegel’s Logic: Absolute Idea as Absolute Method » in *Hegel’s Theory of the Subject*, edited by David Gray Carlson, NY, Palgrave Macmillan.
 - (2006), « Penser et mémoire : Logique et psychologie dans la philosophie de Hegel ? » dans Buée, J.-M., Renault, E. et Wittmann, D. (éd.), *Logique et sciences concrètes (nature et esprit) dans le système hégélien*, Paris, L’Harmattan, p. 207-234.
- Ottmann, F. (2019), « La construction métaphysique comme modélisation : étude de la préface des *Premiers principes métaphysiques de la science de la nature* de Kant », *Les Études philosophiques*, 194(4), p. 513-539.
- Petry, M.J. (éd.) (1987), *Hegel und die Naturwissenschaften*, Stuttgart-Bad Cannstadt, Frommann-Holzboog.
 - (éd.) (1993), *Hegel and Newtonianism*, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers.
- Pippin, R. (1989), *Hegel’s Idealism: The Satisfactions of Self-Consciousness*, Cambridge: Cambridge University Press.
 - (2018), *Hegel’s Realm of Shadows: Logic as Metaphysics in Hegel’s Science of Logic*, Chicago: Chicago University Press.
- Poincaré, H. (1970), *La valeur de la science*, Paris, Flammarion.
- Quine, W.V.O. (1953), *From a logical point of view*, Harvard, Cambridge MA.
 - (2004), *Du point de vue logique*, traduction par Sandra Laugier, Paris, Vrin.
- Renault, E. (2001), *Hegel. La naturalisation de la dialectique*, Paris, Vrin.
 - (2002), *Philosophie chimique : Hegel et la science dynamiste de son temps*, Bordeaux : Presses universitaires de Bordeaux.
- Ross, N. (2008), *On Mechanism in Hegel’s Social and Political Philosophy*, NY, Routledge.

- Roux, S. (2001), Les lois de la nature à l'âge classique. La question terminologique, dans *Revue de synthèse* : 4^{ème} série, nos 2-3-4, avril-décembre, p. 531-576.
- Saussure, F. de (1968), *Cours de linguistique Générale*, Paris, Payot.
- Sérès, J.-P. (2017), *La technique*, Paris, Quadrige, PUF.
- Serres, M. (1968), *Hermès I. La Communication*, Paris, Les éditions de Minuit.
 - (1968), *Le système de Leibniz et ses modèles mathématiques*, Paris, Épiméthée, PUF.
 - (1977), *La naissance de la physique dans le texte de Lucrèce. Fleuves et Turbulences*, Paris, Les éditions de Minuit.
- Simondon, G. (2012), *Du mode d'existence des objets techniques*, nouvelle édition revue et corrigée, Paris, Aubier.
- Stekeler-Weithofer, P. (1992), *Hegels Analytische Philosophie. Die Wissenschaft der Logik als kritische Theorie der Bedeutung*, Paderborn; München u.a.: Ferdinand Schöningh.
- Taylor, C. (1975), *Hegel*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Varenne, F. (2012), *Théorie, Réalité, Modèle. Épistémologie des théories et des modèles face au réalisme dans les sciences*, Paris, Éditions Matériologiques.
 - (2018), « Histoire de la modélisation : quelques jalons », Actes du colloque *Modélisation : succès et limites*, organisé par l'Académie des Technologies et le CNRS, p. 9-35.
 - (2008), Alain Badiou : un philosophe face au concept de modèle. *Nature Sciences Sociétés*, vol. 16(3), p. 252-257.
 - (2006), *Les notions de métaphore et d'analogie dans les épistémologies des modèles et des simulations*, Paris, Éditions Petra.
- Wandschneider, D. (1982), *Raum, Zeit, Relativität. Grundbestimmungen der Physik in der Perspektive der Hegelschen Naturphilosophie*, Frankfurt, Vittorio Klostermann.
- Westfall, R.S. (1971), *The Construction of Modern Science: Mechanisms and Mechanics*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Winfield, R.D. (2006), *From Concept to Objectivity: Thinking through Hegel's Subjective Logic*, Routledge.

- Wolff, M. (2010), *Der Begriff des Widerspruchs. Eine Studie zur Dialektik Kants und Hegels*, mit einem Nachwort zur Neuausgabe, Frankfurt am Main, Frankfurt University Press.
- (1999), *On Hegel's Doctrine of Contradiction*, translated by Flynn, E. and Westphal, K.R., *The Owl of Minerva* 31:1, (Fall 1999), p. 1-22.
- Žižek, S. (1993), *Tarrying with the Negative. Kant, Hegel, and the Critique of Ideology*, Duke University Press.